

ENSEIGNEMENTS BIBLIQUES SITE BIBLIQUEST

<http://www.bibliquest.org/>

Volume n°7B

Jésus-Christ

<i>Jésus Christ, sa présence, son humanité par Maurice-Jean Koechlin</i>	page 001
<i>Richesses insondables : Quelques-unes des Relations de Christ avec son peuple par Edward Dennett</i>	page 009
<i>Le Fils de Son amour par W.J. HOCKING</i>	page 050
<i>QUI EST JÉSUS par G. André</i>	page 100
<i>L'HOMME CHRIST JÉSUS — 1 Timothée 2:6 par Georges André</i>	page 113
<i>Le Nom de Jésus par Élie Argaud</i>	page 123
<i>CINQ VILLAGES (ou villes) par Georges André</i>	page 124
<i>VOICI L'HOMME = ECCE HOMO par Fritz von Kietzell</i>	page 134
<i>Jésus devant Pilate par J. A. Monard</i>	page 157
<i>Jésus, notre souverain sacrificateur dans l'épître aux Hébreux par J. A. Monard</i>	page 159
<i>Les commandements de Jésus J. A. Monard</i>	page 163
<i>LA VICTOIRE DE CHRIST SUR SATAN par Jacques-André Monard</i>	page 165
<i>Jésus Fils de Dieu</i>	page 167
<i>Christ a-t-il porté le péché du monde ? Par Christian Briem</i>	page 167
<i>Jean 6 — Le pain du ciel — « Manger ma chair » par Christian Briem</i>	page 168
<i>VOIR JÉSUS DE LIEU EN LIEU Jean 12:21 et Actes 10:38 par ANDRÉ George</i>	page 170
<i>Fils de Dieu, Fils de l'homme Jean 1 v. 50 et 52 et Hébreux 2:5-9</i>	page 181
<i>CHRIST ET SES COMPAGNONS par André Gibert</i>	page 182
<i>CHRIST PURIFIANT L'ASSEMBLÉE Éphésiens 5:25-27 par André Gibert</i>	page 183
<i>SACRIFICES par Bibliquest</i>	page 185

Bibliquest: <http://www.bibliquest.org/>

Un site pour la diffusion de l'évangile et de la vérité chrétienne selon la Bible (ou Saintes Écritures). Ce site a pour but

-de donner un accès commode et libre à la Parole de Dieu (= Bible = Saintes Écritures = Écriture Sainte. Elle comprend Ancien et Nouveau Testament)

-d'aider le lecteur à trouver le salut pour son âme

-de présenter les éléments essentiels de la vérité chrétienne selon la Bible

-d'aider le lecteur dans la compréhension de la Bible, qui est la Parole de Dieu

-de fournir des sources approfondies et abondantes pour aller plus avant dans la connaissance de la vérité chrétienne avec la Famille de sites complémentaires

-d'offrir la possibilité de correspondre pour trouver des réponses aux questions supplémentaires que vous vous posez.

« *Que dis-tu de toi-même ? Il dit : Moi, je suis la VOIX de celui qui crie dans le désert : Faites droit le chemin du Seigneur* » Jean 1:23

Ce que nous sommes

N'ayant d'autre objectif que d'amener les âmes à Christ et à la connaissance de Christ et à la marche avec Christ, nous n'aimons pas parler de nous (mais nous n'avons rien à cacher !) Quoi qu'il en soit, ce que nous sommes ressort de ce que nous publions, et l'orientation chrétienne évangélique en est évidente.

Ce que nous croyons

Bibliquest, comme les auteurs des ouvrages proposés, est profondément convaincu que les Saintes Écritures (la Bible tout entière) sont inspirées de Dieu. Ils en reconnaissent l'entière et immuable autorité et désirent encourager chacun à les lire chaque jour avec prière.

« *Toute écriture est inspirée de Dieu et utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justice* ».

2ème épître de Paul à Timothée chapitre 3 verset 16

Parmi les points fondamentaux de «la vérité de l'évangile» que nous a fait connaître Jésus, le Fils de Dieu, on peut citer bien incomplètement :

Les Saintes Écritures

La divine inspiration et l'autorité souveraine de la Bible (Ancien et Nouveau Testament) qui est la Parole de Dieu, exempte d'erreur dans les originaux.

Dieu

Un seul Dieu, Tout Puissant, en trois personnes : Père, Fils et Saint-Esprit - Créateur de l'univers et de la terre, et de tout ce qui existe.

Jésus-Christ

Vrai Dieu et vrai homme, sa préexistence éternelle, sa naissance d'une vierge, sa vie parfaite parmi les hommes, sa mort sur la croix pour expier nos péchés, sa résurrection et son ascension corporelles, son retour personnel, effectif et prochain, pour chercher les siens et juger le monde. Jésus est vivant et glorieux.

L'Homme et le Péché

La responsabilité de tout homme devant Dieu : tous ont péché et méritent la condamnation.

Le Salut

-La justification, opérée par la grâce de Dieu en Jésus-Christ et reçue uniquement par la foi (repentance indispensable) ; la nécessité de la nouvelle naissance conduisant à une vie de piété, de sainteté et de témoignage à la gloire de Dieu, par l'action du Saint-Esprit.

-Le pardon des péchés et la vie éternelle offerts gratuitement à celui qui croit au Seigneur Jésus ; la condamnation éternelle de celui qui ne croit pas.

L'Église

-La descente de l'Esprit Saint sur la terre après l'ascension du Christ, pour former l'Église.

-L'Église (ou l'assemblée) est composée de tous les chrétiens nés de nouveau. Ils sont unis à Jésus Christ en un seul corps par l'Esprit Saint, comme les membres du corps à la tête.

-Localement les chrétiens se rassemblent autour du Seigneur Jésus, reconnaissent son autorité et se soumettent à la direction du Saint Esprit et non à celle d'un homme.

-Les dons de l'Esprit Saint et son action pour l'édification, la croissance du corps de Christ.

L'Avenir

-L'attente du Seigneur Jésus qui va venir ressusciter les croyants déjà morts, changer le corps des croyants vivants et les enlever ensemble au ciel avec lui.

-Le règne à venir de Christ sur la terre et le jugement final des vivants et des morts qui n'auront pas cru.

-La félicité éternelle des rachetés ; le châtement éternel des pécheurs.

Qu'il puisse être dit de tous ceux qui aujourd'hui lisent ou entendent les Saintes Écritures

« *Vous avez accepté, non la parole des hommes mais (ainsi qu'elle l'est véritablement) la Parole de Dieu, laquelle opère en vous qui croyez* ». 1ère épître de Paul aux Thessaloniens chapitre 2 verset 13

Décharge de responsabilité

le contenu de ce site se veut ouvertement en faveur de la Bible et de la vérité qu'elle contient. Certains sujets relèvent de la controverse et les positions prises peuvent être considérées comme inacceptables par certaines personnes qui n'aiment pas la vérité biblique. Certaines conduites ou propos y sont positivement désapprouvés, voire condamnés : certaines personnes pourraient interpréter cela comme de l'incitation à la haine. Ce serait à tort, car Dieu aime le pécheur, même s'il hait le péché. Ceci AVERTIT le lecteur qui lit à ses propres risques.

Jésus Christ, sa présence, son humanité par Maurice-Jean Koechlin

Bibliquest

Les sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest

Table des matières abrégée

- 1 Je suis là au milieu d'eux — Pensées sur Matt. 18:20
- 2 Celui qui s'est abaissé lui-même — Ésaïe 53
- 3 Son abaissement
- 4 Le grand mystère de la piété — 1 Tim. 3:14-16
- 5 Loin et près
- 6 Que votre cœur ne soit pas troublé — Jean 14:1
- 7 Quelques pensées sur l'adoration

Table des matières détaillée

- 1 Je suis là au milieu d'eux — Pensées sur Matt. 18:20
 - 1.1 La promesse de la présence du Seigneur
 - 1.2 Elle n'est pas liée à un lieu matériel
 - 1.3 « En mon Nom »
 - 1.4 Joie et responsabilité
- 2 Celui qui s'est abaissé lui-même — Ésaïe 53
 - 2.1 53:1
 - 2.2 53:2a
 - 2.3 53:2b
 - 2.4 53:3a
 - 2.5 53:3b
 - 2.6 53:3c
 - 2.7 53:4a
 - 2.8 53:4b-5a
 - 2.9 53:5b
 - 2.10 53:6
 - 2.11 53:7
 - 2.12 53:8
 - 2.13 53:10
- 3 Son abaissement
 - 3.1 Un homme — Zach. 13:5
 - 3.2 L'homme — Jean 19:5 ; Lam. 3:1
 - 3.3 Un ver — Ps. 22:6
 - 3.4 Un serpent — Jean 3:14
- 4 Le grand mystère de la piété — 1 Tim. 3:14-16
 - 4.1 Dieu manifesté en chair.
 - 4.2 Justifié en Esprit
 - 4.3 Vu des anges
 - 4.4 Prêché parmi les nations
 - 4.5 Cru au monde.
 - 4.6 Élevé dans la gloire
- 5 Loin et près
- 6 Que votre cœur ne soit pas troublé — Jean 14:1
 - 6.1 Le Seigneur troublé dans Son esprit et dans Son âme
 - 6.1.1 Jean 11:33
 - 6.1.2 Jean 12:27
 - 6.1.3 Jean 13:21
 - 6.2 « Il les aima jusqu'à la fin »
 - 6.3 Notre cœur
- 7 Quelques pensées sur l'adoration
 - 7.1 Adoration acceptable
 - 7.2 Genèse 22
 - 7.3 Les prémices
 - 7.4 Ps. 45
 - 7.5 Au ciel
 - 7.6 Une victime offerte en sacrifice. Ses souffrances
 - 7.7 À ne pas confondre : culte / prière / prédication
 - 7.8 Participation effective
 - 7.9 Conditions pour l'adoration
 - 7.10 Qui adorons-nous ?
 - 7.11 Lieu de l'adoration
 - 7.12 Quand adorer ?

1 Je suis là au milieu d'eux — Pensées sur Matt. 18:20

1.1 La promesse de la présence du Seigneur

Il y a dans la Parole des expressions et des promesses qui dépassent notre intelligence et notre perception naturelles. Nous ne pouvons pas les comprendre, parce que nos sens sont rattachés à la terre et que nous vivons dans le visible, alors qu'il s'agit de choses invisibles. Aussi longtemps que nous habiterons nos corps mortels, il nous faudra accepter de recevoir tout simplement et

seulement par la foi, des vérités grandes et précieuses qui nous sont révélées dans le Saint Livre, sans les sonder, sans les comprendre souvent, et sans chercher à les expliquer ou à les développer en faisant travailler notre imagination.

Il en est ainsi de la promesse de Matt. 18 faite par le Seigneur Lui-même aux siens : « Là où deux ou trois sont assemblés en mon Nom, je suis là au milieu d'eux ». Le Seigneur est là, invisible, et pourtant personnellement présent simultanément partout où les Siens sont réunis en son Nom. L'incrédule sourit et peut se moquer, mais la foi accepte et s'empare de cette promesse, précieuse entre toutes, sans chercher à la sonder. Le croyant jouit avec une reconnaissance infinie de cette présence bénie au milieu des deux ou trois réunis autour du Lui.

En quittant ses disciples, le Seigneur a promis d'être avec eux tous les jours (Matt. 28:20), c'est-à-dire de se tenir près d'eux en Esprit pour les encourager, les soutenir, les diriger. Il a promis aussi de faire sa demeure chez ceux qui gardent sa Parole (Jean 14:23), et nous avons certainement bien souvent fait individuellement l'expérience de sa fidélité en ce qui concerne ces promesses, mais la précieuse promesse de sa présence au milieu des deux ou trois assemblés en son Nom a un caractère différent, car il s'agit là de la présence réelle de sa sainte Personne elle-même au milieu des siens, sans que leurs yeux puissent le voir. Vérité que la foi saisit avec adoration, sans la comprendre.

1.2 Elle n'est pas liée à un lieu matériel

Présence réelle, puisque le lieu même en est bien défini : c'est là où deux ou trois sont assemblés en son nom. Il n'est pas dit : dans telle ou telle chapelle, où des croyants se réunissent habituellement pour le culte et consacrée à cet effet, ni dans le local, réservé à l'Assemblée, où les réunions ont toujours lieu. La Parole est précise et ne permet en aucune manière de prétendre à la présence du Seigneur dans un tel local du seul fait qu'il est destiné ou réservé aux réunions.

Cette erreur est peut-être renforcée par le fait qu'on perd de vue qu'au temps des débuts de l'Église, en bien des endroits, si ce n'est en tous, l'Assemblée se réunissait dans les maisons de croyants et ne disposait pas, semble-t-il, d'un local spécialement affecté aux réunions. Si maintenant, faute généralement de place dans les maisons de frères, l'Assemblée se réunit le plus souvent, particulièrement dans les villes, dans un local spécial, gardons-nous d'attribuer une valeur ou un privilège quelconque à ce local. C'est par méconnaissance de cette vérité que nous avons vu à différentes reprises, des frères et des sœurs rester, en alléguant qu'ils y trouvaient la présence du Seigneur, en communion avec des assemblées dont nous avons dû nous séparer, dans lesquelles s'étaient infiltrées des fausses doctrines et dans lesquelles le Seigneur n'avait plus la première place.

1.3 « En mon Nom »

Il ne suffit pas de prétendre être réunis en son nom pour qu'il en soit réellement ainsi, et cela nous oblige à bien considérer ce que signifie cette expression « en mon nom » qui constitue la seule condition nécessaire et suffisante, mise par le Seigneur Lui-même à sa présence. Dans le monde même, agir ou parler au nom de quelqu'un, à plus forte raison d'un souverain, c'est agir et parler à sa place, avec la certitude qu'il approuve les actes ou les paroles de son mandataire. N'en est-il pas de même ici ? Les deux ou trois assemblés ne peuvent être assurés de la présence du Seigneur que s'ils agissent et parlent avec sa pleine approbation, c'est-à-dire en conformité avec sa Parole, sous la dépendance et la direction de l'Esprit. Cela exclut naturellement tout rassemblement présidé par un homme, tout doué qu'il puisse être. Il est évident, en effet, que le Seigneur ne peut se trouver en seconde place dans une réunion de personnes assemblées autour d'un prédicateur, pour entendre de sa bouche des paroles d'exhortation, d'édification ou d'évangélisation qui peuvent d'ailleurs être excellentes.

Ce n'est donc pas, et il est nécessaire d'insister sur ce point, parce que nous nous réunissons régulièrement dans un certain local, certains jours et à certaines heures fixées, qui peuvent même être affichées à la porte, que nous pouvons affirmer : le Seigneur est là au milieu de nous. Sa présence n'est pas liée à nos habitudes et à notre horaire. Il faut pour qu'il soit là que nos cœurs soient réellement occupés de Lui, que notre piété ne soit pas de pure forme, que nos prières, nos cantiques, nos paroles, sous la direction de l'Esprit, répondent à la réalité de Sa présence. En résumé, pour qu'Il se trouve, Lui, au milieu de nous, il faut que nous nous trouvions autour de Lui, dans une soumission entière à sa Parole et sans qu'il y ait de l'interdit en nous.

1.4 Joie et responsabilité

Ainsi, une réunion autour de Lui constitue un immense privilège et procure à l'âme une joie profonde, la joie même qu'ont connue les onze et ceux qui étaient avec eux dans la chambre haute, lorsqu'au soir de la résurrection, le Seigneur s'est trouvé au milieu d'eux (Luc 24:41), mais cette joie ne doit pas être séparée du sentiment de notre responsabilité, grande aussi, car il s'agit d'une part de maintenir la sainteté qui sied à Sa maison (Ps. 93:5), et, d'autre part, du témoignage que nous avons à rendre.

Nous entendons parfois des personnes traiter de prétentieuse l'affirmation de la présence du Seigneur dans de telles réunions. Nous pouvons dire en pleine assurance qu'il n'en est rien, car nous avons non seulement le droit, mais le privilège de nous approprier toutes les promesses de la Parole.

Les disciples envoyés par le Seigneur pour préparer la Pâque ne savaient pas où aller pour répondre à ce désir de leur Maître (Luc 22:8). Ils n'ont pas été de maison en maison chercher un lieu convenable pour s'y rencontrer avec le Seigneur, comme le font tant de chrétiens qui vont de lieu de culte en lieu de culte, ou de chapelle en chapelle, pour cela. Pierre et Jean ont tout simplement demandé au Seigneur : « Où veux-tu que nous apprêtons la Pâque ? », et le Maître leur a donné des précisions telles qu'ils n'ont pu faire d'erreur. La ressource est la même encore pour ceux qui cherchent le lieu de la présence du Seigneur, aussi réelle qu'elle l'était alors, quoiqu'invisible. Il montrera sans erreur possible, à ceux qui le Lui demandent, le chemin pour se rendre à la grande chambre garnie où Il désire se rencontrer avec ses disciples.

Oui, là, Seigneur, ta présence se trouve,
Mettant le cœur en joie, en liberté,
Et, dans la paix, tout fidèle en éprouve
Et le pouvoir et la réalité.

2 Celui qui s'est abaissé lui-même — Ésaïe 53

ME 1948 p. 85

2.1 53:1

Qui a cru à ce que nous avons fait entendre, et à qui le bras de l'Éternel a-t-il été révélé? Question sérieuse à laquelle le prophète ne répond pas, laissant au Seigneur lui-même le soin de le faire. « En ce temps-là », c'est-à-dire après qu'Il eut adressé des reproches aux villes dans lesquelles le plus grand nombre de ses miracles avaient été faits, parce qu'elles ne s'étaient pas repenties, après que le bras de l'Éternel se fut manifesté à son peuple et que ce peuple l'eut rejeté, « en ce temps-là », est-il dit, Jésus répondit et dit : « Je te loue, ô Père, Seigneur du ciel et de la terre, parce que tu as caché ces choses aux sages et aux intelligents, et que tu les as révélées

aux petits enfants» (Matt. 11:25). Réponse divine à la question du prophète. Les sages et les intelligents de ce monde ont lu ce chap. 53 d'Ésaïe et ne l'ont pas compris, mais «la sagesse de ses sages périra, et l'intelligence de ses intelligents se cachera» (És. 29:14). Dans sa grâce, le Seigneur a appelé à Lui les petits enfants, et c'est à eux qu'a été révélé «Christ, la puissance de Dieu et la sagesse de Dieu» (1 Cor. 1:24). Contemplons-le donc quelques instants dans ce chapitre, comme de petits enfants.

2.2 53:2a

Il montera devant lui comme un rejeton, et comme une racine sortant d'une terre aride. Terre aride et altérée, sans eau, sol sur lequel la malédiction a été prononcée à cause du péché de l'homme. Terre incapable de produire autre chose que des épines, ces épines dont les hommes ont couronné la tête sainte du Seigneur de gloire. Terre incapable de nourrir et de désaltérer. David, sur cette terre, avait désiré voir la force et la gloire de Dieu (Ps. 63:1-2). Il ne les y a pas vues, mais voilà que du tronc d'Isaï est sorti un rejeton et qu'une branche de ses racines a fructifié (És. 11:1). Celui qui est appelé la racine et la postérité de David (Apoc. 22:16), qui était avant David, le Roi éternel, et qui le restera à toujours, quoique maintenant encore Il soit rejeté, Celui dont le royaume n'est pas de ce monde, mais du ciel, a suivi sur la terre ce chemin qui part d'une crèche pour finir à la croix.

2.3 53:2b

Il n'a ni forme, ni éclat. Quel éclat peut avoir aux yeux des hommes celui qui, étant en forme de Dieu, a pris la forme d'esclave (Phil. 2:6, 7)? Il y eut des hommes qui, menés seuls à l'écart (Marc 9:2), virent sa gloire «comme d'un Fils unique de la part du Père» (Jean 1:14). Mais de sa gloire morale qui brillait, les foules qui l'entouraient n'ont rien distingué, parce qu'il n'y avait pas d'apparence en Lui pour nous le faire désirer. Vers qui avait été tourné autrefois tout le désir d'Israël (1 Sam. 9:20)? Vers un homme plus beau qu'aucun des fils d'Israël, plus grand que tout le peuple, depuis les épaules en haut (1 Sam. 9:2), vers Saül, un homme désobéissant que Dieu a rejeté. Lorsque l'Homme parfaitement obéissant, venu non pas pour être servi, mais pour servir, a été manifesté, ceux même qui ont été au bénéfice de ses bienfaits, loin de le désirer, «le prièrent de se retirer de leur territoire» (Matt. 8:34).

2.4 53:3a

Il est méprisé et délaissé des hommes. «Il vint chez soi; et les siens ne l'ont pas reçu» (Jean 1:11). Au commencement du chapitre 6 de l'évangile de Jean, nous voyons une grande foule qui le suivait, ayant vu les miracles qu'il faisait, et dans sa grâce il a rassasié cette foule, mais à la fin du même chapitre, il n'a plus que les douze avec Lui, auxquels il doit demander: «Et vous, voulez-vous aussi vous en aller?». Et de ces mêmes douze, l'un était un diable et les autres s'en sont allés plus tard: «Alors tous les disciples le laissèrent et s'enfuirent» (Matt. 26:56).

2.5 53:3b

Homme de douleurs, et sachant ce que c'est que la langueur. C'est ainsi que nous le montrent tant de psaumes. Il a connu les souffrances pendant toute sa vie, lorsqu'il traversait, Lui le saint et le juste, un monde dans lequel régnaient le péché et la mort, les souffrances en présence de la haine de l'homme contre Dieu. Il a su ce que c'était que la langueur, une douleur qui dure, qui a duré jusqu'à la croix. Il a été l'Homme de douleurs de Gethsémani, lorsque sa sueur devint comme des grumeaux de sang découlant en terre, dans l'agonie du combat. Il a été l'Homme de douleurs à la croix lorsque son Dieu même l'a abandonné. Douleurs physiques, douleurs morales, il a tout enduré pour nous.

Parce que ses souffrances ont été marquées sur son visage, défait plus que celui d'aucun homme, ceux mêmes pour lesquels il les a endurées volontairement se sont détournés de Lui comme d'un objet d'horreur et de dégoût; comme de quelqu'un de qui on cache sa face, de «celui que la nation abhorre» (És. 49:7).

2.6 53:3c

Il est méprisé, et nous n'avons eu pour lui aucune estime. C'est de nuit, pour ne pas compromettre sa réputation, que Nicodème va trouver le Seigneur méprisé. Et lorsqu'un pharisien le reçoit à sa table, il ne lui rend même pas les honneurs qui étaient d'usage envers les plus humbles, il ne lui donne pas d'eau pour se laver les pieds (Luc 7:35-50). Tel est le mépris dans lequel a été tenu le Seigneur de gloire.

2.7 53:4a

Certainement Lui a porté nos langueurs et s'est chargé de nos douleurs, non pas seulement quand il effectuait l'œuvre expiatoire sur la croix, mais tout le long de son chemin. On lui apporta beaucoup de démoniaques; et il chassa les esprits par une parole, et guérit tous ceux qui se portaient mal: en sorte que fût accompli ce qui a été dit par Ésaïe le prophète, disant: «Lui-même a pris nos langueurs, et a porté nos maladies» (Matt. 8:16-17). Ses compassions sont restées les mêmes, elles sont infinies et éternelles et elles s'adressent à nous maintenant. «Car nous n'avons pas un souverain sacrificateur qui ne puisse sympathiser à nos infirmités, mais nous en avons un qui a été tenté en toutes choses comme nous, à part le péché. Approchons-nous donc avec confiance du trône de la grâce, afin que nous recevions miséricorde et que nous trouvions grâce pour avoir du secours au moment opportun» (Héb. 4:15-16).

2.8 53:4b-5a

Et nous, nous l'avons estimé battu, frappé de Dieu, et affligé. Les hommes ont jeté un défi à Dieu, lorsque, se moquant du Seigneur cloué sur la croix, ils disaient: «Il s'est confié en Dieu, qu'il le délivre maintenant, s'il tient à lui; car il a dit: Je suis Fils de Dieu. Et les brigands aussi qui avaient été crucifiés avec lui l'insultaient de la même manière» (Matt. 27:43-44). Et ceux même qui ne l'ont pas expressément provoqué et insulté, devant son supplice et sa mort l'ont tenu pour l'objet du châtement de Dieu. «Mais il a été blessé pour nos transgressions, il a été meurtri pour nos iniquités». Nos transgressions ont été éloignées de nous à la croix autant que l'orient est éloigné de l'occident (Ps. 103:12). Pour cela il a été blessé: «et on lui dira: Quelles sont ces blessures à tes mains? Et il dira: Celles dont j'ai été blessé dans la maison de mes amis» (Zach. 13:6). Il a été meurtri pour nos iniquités, ces iniquités dont il a dû dire: «mes iniquités m'ont atteint, et je ne puis les regarder; elles sont plus nombreuses que les cheveux de ma tête et mon cœur m'a abandonné» (Ps. 40:12).

Ah! notre iniquité fit peser sur ta tête

Un fardeau de douleurs indiciblement lourd,

Mais maintenant, en paix, nous célébrons la fête

Qui nous rappelle ton amour.

2.9 53:5b

Le châtement de notre paix a été sur lui, et par ses meurtrissures nous sommes guéris. L'homme s'est révolté contre Dieu et «il n'y a pas de paix, dit mon Dieu, pour les méchants» (És. 57:21). Aucun homme qui ne possède pas le Sauveur ne peut dire qu'il possède la paix, «car c'est lui qui est notre paix» (Éph. 2:14). «Et il est venu, et a annoncé la bonne nouvelle de la paix à vous qui étiez loin et la bonne nouvelle de la paix à ceux qui étaient près» (Éph. 2:17). Nous avons la paix avec Dieu, et nous possédons une paix que personne ne peut nous enlever, une paix qui est celle de Dieu lui-même et qui surpasse toute intelligence (Phil. 4:7). Mais pour nous l'acquérir il a fallu qu'il en portât le châtement. «Par ses meurtrissures nous sommes guéris».

2.10 53:6

Nous avons tous été errants comme des brebis. «Et voyant les foules, il fut ému de compassion pour elles, parce qu'ils étaient las et dispersés, comme des brebis qui n'ont pas de berger» (Matt. 9:36). Des brebis, des êtres sans défense, incapables de se conduire et de se diriger lorsqu'ils sont abandonnés à eux-mêmes, toujours en danger lorsque le berger n'est pas là. Las et dispersés: c'était là notre condition à tous, cherchant un chemin de salut. Nous nous sommes tournés chacun vers son propre chemin, un chemin de propre volonté qui nous éloignait toujours davantage de Lui. Et il est venu, Celui qui est le bon berger; il a rassemblé ses brebis et les a conduites dans de verts pâturages, il les a menées à des eaux paisibles. C'est Lui qui a cherché ses brebis, souvent bien loin, et qui, tendrement, les a fait entrer dans son troupeau. Mais pour les acquérir l'Éternel a fait tomber sur Lui l'iniquité de nous tous. Si nous faisons partie de ce seul troupeau de ses bienheureux rachetés, c'est parce que Lui, l'agneau divin, a suivi un chemin qui n'était pas son propre chemin, mais le chemin douloureux qui l'a conduit à la croix du Calvaire.

2.11 53:7

Il a été opprimé et affligé. Et «il commença à être attristé et fort angoissé. Alors il leur dit: Mon âme est saisie de tristesse jusqu'à la mort» (Matt. 26:37-38). Et il n'a pas ouvert sa bouche. «Et le souverain sacrificateur se levant lui dit: Ne réponds-tu rien? De quoi ceux-ci témoignent-ils contre toi? Mais Jésus garda le silence» (Matt. 26:62). Puis Il a été amené comme un agneau à la boucherie, et a été comme une brebis muette devant ceux qui la tondent; et il n'a pas ouvert sa bouche. «Alors ils lui crachèrent au visage et lui donnèrent des soufflets; et quelques-uns le frappèrent, disant: Prophétise-nous, Christ, qui est celui qui t'a frappé» (Matt. 26:67-68). Et enfin devant Pilate, accusé par les principaux sacrificateurs et les anciens «il ne répondit rien» (Matt. 27:12).

2.12 53:8

Mais la délivrance est venue, il est ôté de l'angoisse et du jugement, et sa génération, qui la racontera? Car il a été retranché de la terre des vivants. Sa génération n'est pas une génération terrestre, sa famille, composée de tous ceux qui comme l'Éthiopien de la cour de Candace ont reçu cette parole, n'est pas terrestre, mais céleste, car «à tous ceux qui l'ont reçu, il leur a donné le droit d'être enfants de Dieu, savoir à ceux qui croient en son nom» (Jean 1:12).

2.13 53:10

Mais il plut à l'Éternel de le meurtrir. Il lui plut, mystère insondable! Car comment sonder l'amour de Dieu qui l'a fait donner volontairement son Fils lui-même et, sur la croix, l'a soumis à la souffrance. Mais la récompense glorieuse est là: Celui qui a livré son âme en sacrifice pour le péché, Celui qui a parfaitement répondu aux exigences de la justice de Dieu, Celui qui nous a aimés jusqu'à la mort et à la mort de la croix, se reposera dans son amour (Soph. 3:17) parce que toute la plénitude des bénédictions qu'il s'est proposée envers les siens sera atteinte, et son repos sera gloire (És. 11:10), non pas seulement pendant le règne de mille ans, mais pendant l'éternité. Il verra du fruit du travail de son âme et sera satisfait.

Toi-même tu verras ce que ton cœur réclame:

De ton œuvre à la croix le fruit mûr et parfait.

Tu jouiras, Seigneur, du travail de ton âme,

Et ton amour divin en sera satisfait!

3 Son abaissement

ME 1953 p. 150

3.1 Un homme — Zach. 13:5

«Je suis un homme qui laboure la terre» (Zach. 13:5). Il a été un homme au milieu des hommes. Il a partagé avec les hommes le châtement que l'Éternel avait prononcé sur Adam coupable de désobéissance: «Maudit est le sol à cause de toi; tu en mangeras en travaillant péniblement tous les jours de ta vie» (Gen. 3:17). Un homme que son apparence ne permettait pas de distinguer de tous ceux qui l'entouraient (És. 53:2), sauf peut-être que son visage était défait plus que celui d'aucun homme. Un homme que personne ne connaissait, mêlé à la foule des pauvres et des misérables qui descendaient au Jourdain pour se faire baptiser. Jean lui-même ne l'eût pas reconnu, si Celui qui l'avait envoyé baptiser ne lui eût dit: «Celui sur qui tu verras l'Esprit descendre, et demeurer sur lui, c'est celui-là qui baptise de l'Esprit Saint. Et moi, j'ai vu et j'ai rendu témoignage que celui-ci est le Fils de Dieu» (Jean 1:33-34). Un homme souffrant sur le dos duquel des laboureurs ont tracé leurs longs sillons (Ps. 129:3), fatigué, ayant faim, ayant soif, lui qui avait créé les sources d'eau. Un homme abaissé au point de dépendre d'une femme pécheresse pour avoir un peu d'eau à boire. Un homme riche de toutes les richesses du ciel et de la terre, qui a vécu dans la pauvreté afin que par sa pauvreté nous fussions enrichis. Un homme qui n'a trouvé qu'une étable pour y naître et qui n'avait pas un lieu où reposer sa tête. Un homme pauvre parmi les pauvres, un homme humilié parmi les humbles. Mais Il est descendu plus bas.

3.2 L'homme — Jean 19:5 ; Lam. 3:1

Non pas seulement un homme, mais l'homme qui, bien que l'Éternel l'ait appelé son compagnon, a vu se réveiller contre lui l'épée de l'Éternel (Zach. 13:7). Et cet homme est sorti portant sa croix, couronné d'épines et vêtu par dérision d'un vêtement de pourpre. Pilate l'a présenté aux Juifs en leur disant: «Voici l'homme». Voici celui qui a subi seul le jugement que l'homme pécheur avait mérité. Voici l'homme qui a représenté l'humanité entière sous le jugement et dans la mort.

«L'homme parfait, le Fils du Dieu saint, du Dieu fort,

Traversa l'abandon, la colère et la mort.»

Il a pu dire: «Je suis l'homme (non pas un homme) qui ai vu l'affliction par la verge de sa fureur. Il m'a conduit et amené dans les ténèbres et non dans la lumière. Certes c'est contre moi qu'il a tout le jour tourné et retourné sa main» (Lam. 3:1-3). Il a plu à l'Éternel de le meurtrir, il l'a soumis à la souffrance. Aucun autre homme que Lui, l'homme parfait, n'a enduré ces choses de la part de Dieu. Il est descendu encore plus bas:

3.3 Un ver — Ps. 22:6

«Mais moi je suis un ver et non point un homme»

Nous connaissons tous le Psaume 22, mais nous sommes-nous arrêtés à ce verset? Un ver, l'animal le plus méprisé qui soit, dont on se détourne avec dégoût, que l'on écarte avec horreur. L'Écriture seule peut employer une expression pareille pour parler de Lui. Plus bas que nous ne sommes, plus bas qu'un homme. L'opprobre des hommes. C'est là la place que le Seigneur de gloire a prise. Mais plus Il s'est abaissé, plus a brillé sa gloire. «Dans la honte a brillé ta gloire!» Méditons et adorons.

Et pourtant ce n'est pas encore là le fond de son abaissement:

3.4 Un serpent — Jean 3:14

«Comme Moïse éleva le serpent dans le désert,
ainsi il faut que le Fils de l'homme soit élevé»

Un serpent dans le désert. Un ver n'est que méprisé et provoque le dégoût, un serpent est craint et provoque la terreur. Un serpent, image et personification du péché. Lui le Saint et le Juste, traité comme le péché. «Celui qui n'a pas connu le péché, il l'a fait péché pour nous» (2 Cor. 5:21). Jugé comme le péché même et subissant la croix comme tel. Qui pourra sonder ce que cela a représenté pour Lui? Dieu son Père détournant son regard de Lui, parce qu'ayant les yeux trop purs pour voir le mal, il ne pouvait les diriger sur Celui qui avait été «fait péché». Mystère profond, mystère insondable de son abaissement, mais mystère de l'amour puisque c'est son amour pour nous qui l'a fait descendre et s'abaisser jusqu'à prendre cette place. Et parce qu'il s'est abaissé lui-même,... «Dieu l'a haut élevé et lui a donné un nom au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus se ploie tout genou des êtres célestes, et terrestres, et infernaux, et que toute langue confesse que Jésus Christ est Seigneur à la gloire de Dieu le Père» (Phil. 2:9-11).

Bientôt nous verrons dans la gloire celui qui pour nous s'est anéanti lui-même.

Ce grand amour qui s'humilie,

Plus bas encore est descendu:

Le Fils de l'homme offre sa vie

Et meurt pour un monde perdu!

Quel encens rare et sans mélange

T'offriraient les tiens en retour?

Le parfum de notre louange

N'est-il pas, Jésus, ton amour?

4 Le grand mystère de la piété — 1 Tim. 3:14-16

ME 1969 p. 85

L'apôtre Paul s'était proposé de rejoindre Timothée. «Je t'écris ces choses — lui écrit-il — espérant me rendre bientôt auprès de toi; mais, si je tarde, — afin que tu saches comment il faut se conduire dans la maison de Dieu». Timothée ne devait pas attendre la venue de Paul pour être instruit sur la manière de se conduire dans la Maison de Dieu. Pour nous, ce n'est pas l'apôtre Paul que nous attendons; c'est le Seigneur lui-même! Il va venir et, s'il attend encore parce que le temps de sa patience n'est pas écoulé, la Parole est là en son absence pour nous enseigner de quelle manière nous avons à nous conduire dans la Maison de Dieu.

De quelle Maison de Dieu s'agit-il? Pour les Israélites, le temple était la Maison de Dieu. Il n'existe plus, mais il y a aujourd'hui dans ce monde une autre maison qui est appelée la Maison de Dieu. C'est l'Assemblée. Elle est constituée de tous les croyants, non seulement des quelques-uns qui se rassemblent ici ou là, mais de tous les croyants où qu'ils se trouvent, de tous ceux qui sont sauvés et qui constituent ensemble cette Maison dans laquelle Dieu habite. Elle est appelée l'Assemblée du Dieu vivant. Dans ce monde le Dieu vivant ne se trouve que dans l'Assemblée de l'Assemblée. L'humanité tout entière gît dans la mort. Celle-ci est entrée dans le monde avec la désobéissance. Mais Dieu est vivant; Il a sa Maison et cette Maison c'est l'Assemblée dont la Parole nous déclare qu'elle est la colonne et le soutien de la vérité. Il ne nous est pas dit qu'elle devrait être la colonne et le soutien de la vérité, mais qu'elle l'est. Et si nous ne réalisons plus ce qui est dit d'elle, à savoir qu'elle est le soutien de la vérité, nous cesserions aussi collectivement de porter les caractères de l'Assemblée de Dieu. Cette vérité divine, il faut la connaître pour la soutenir, et c'est la responsabilité que nous avons. Le rôle d'une colonne est de mettre quelque chose en évidence. La vérité nous a été confiée, et nous avons à la tenir bien haut sur la colonne, à la soutenir et à la défendre. Il ne s'agit pas d'une petite chose laissée à notre bon vouloir. Dieu nous a fait l'honneur de ce dépôt. Nous avons la Parole; notre responsabilité est donc de la maintenir sur sa colonne, de ne pas la dissimuler comme l'homme de la parabole qui avait caché son talent dans la terre.

4.1 Dieu manifesté en chair.

Quelle est cette vérité? Le verset 16 la renferme tout entière. La vérité c'est Christ. Il est la Vérité et ce verset 16 nous Le présente d'une manière merveilleuse: Dieu manifesté en chair, le Fils de Dieu, Dieu Lui-même venu dans ce monde comme un homme, voilà la vérité, voilà ce que nous avons à présenter. Et il est dit que «le mystère de la piété est grand». Il est question de beaucoup de mystères dans la Parole: ainsi le mystère de l'Assemblée (Éph. 3:3), celui de la venue du Seigneur (1 Cor. 15:51), celui de la foi au v. 9 de notre chapitre. D'autres mystères sont encore mentionnés tout au long des épîtres, mais ce sont des mystères révélés; alors qu'on a pu dire que ce mystère-là, celui de la piété, celui de la Personne même de Christ, ce mystère du Fils de Dieu devenant homme, est si grand que nous ne pouvons le comprendre et que nous ne le comprendrons jamais. La Parole a été vue en Christ au milieu des hommes. En Lui se trouvait toute la plénitude de Dieu manifestée dans cette Personne, et cependant il n'y avait rien en Lui qui nous le fasse désirer. Il est appelé le Pauvre. Il se trouvait au milieu des humbles, Lui, le Fils de Dieu par qui toutes choses avaient été créées, et la seule chose qu'on pouvait dire de son apparence était celle-ci: «Son visage était défait plus que celui d'aucun homme» (És. 52:14). Celui dont le visage était marqué par les souffrances, c'est Lui qui est venu établir les relations de l'homme avec Dieu. Par Lui nous avons affaire avec Dieu; en Lui Dieu est devenu notre Dieu: voilà le mystère de la piété. C'est une vie qui est en relation avec Dieu par Christ. Comprendrons-nous jamais comment et jusqu'où a été l'abaissement du Seigneur? Il a été l'homme de douleurs. Non seulement un homme, mais l'homme de douleurs. Lui seul est descendu plus bas que nous n'étions pour pouvoir nous élever et nous faire remonter du bourbier dans lequel nous étions enfoncés. Le mystère de la piété n'est-il pas grand? Nous avons l'habitude de ces choses, nous parlons facilement du Seigneur Jésus venu dans ce monde; mais nous entrons peu dans les profondeurs et la grandeur de ce mystère que nous ne pouvons pas sonder, mais adorer: Dieu manifesté en chair, Dieu fait homme. Les hommes ont toujours désiré voir Dieu. Combien d'incrédulités demandent: Montrez-moi Dieu et je croirai. C'est déjà de la prétention de penser que nous pouvons voir Celui qui remplit les cieux! Et pourtant Dieu s'est fait voir des hommes; il a en quelque sorte répondu à ce désir des hommes. Ils ont pu voir Dieu en Christ. Toutefois pas de la manière qu'ils s'y seraient attendus. Il ne leur est pas apparu dans un palais, mais dans une étable. Son trône a été une croix. Voilà ce que les hommes ont vu et aussi ce qu'ils ont fait de Dieu Lui-même

qui s'était fait homme, «Dieu manifesté en chair», est-il écrit. Si Dieu est invisible, en Christ les hommes ont pu le voir, le toucher, et ils lui ont fait «tout ce qu'ils ont voulu».

4.2 Justifié en Esprit

Si Dieu a été fait homme, l'homme Christ Jésus était Dieu. La voix même de Dieu s'est fait entendre des cieus pour rendre témoignage: «Celui-ci est mon Fils bien-aimé» (Matt. 3:17). Celui qui a été appelé le Pauvre a été appelé aussi le Juste. Il était le seul en qui rien n'était contraire à la perfection de Dieu lui-même; et cependant il était semblable à nous à part le péché. Le péché ne pouvait l'atteindre. Il était le Juste, et malgré cela les hommes ne l'ont pas accepté. Le centurion, en voyant mourir Jésus à la croix, a déclaré: «En vérité cet homme était juste» (Luc 23:47). Et le même centurion en Matt. 27:54 peut ajouter: «Certainement celui-ci était Fils de Dieu». Dans toute sa vie il a été justifié en Esprit. Le Lévitique nous offre une belle image de cette vie parfaite dans le sacrifice du ch. 2, celui de l'offrande de gâteau. Ce sacrifice devait être pétri à l'huile, et c'est ce que nous trouvons tout le long de la vie du Seigneur. L'évangile de Luc nous présente Jésus comme le Fils de l'homme, et nous y voyons tout spécialement l'Esprit justifier en Lui la perfection de son humanité.

4.3 Vu des anges

Les hommes l'ont vu, mais les anges aussi l'ont contemplé. Quel spectacle pour eux! Dans le ch. 6 de son livre, Ésaïe voyait le ciel ouvert et le Seigneur sur un trône haut et élevé (v. 2, 3). Des séraphins se tenaient au-dessus de Lui. Ils ne pouvaient pas considérer la gloire de leur Dieu, mais se voilaient la face en sa présence. Les anges ont vu Celui qu'ils avaient glorifié dans ces paroles: «Saint, saint, saint, est l'Éternel des armées». Tel est le témoignage qui nous est donné en Luc: les anges annonçant sa naissance aux bergers (Luc 2:10-14). Nous sommes admis à y entendre les louanges de ces anges pour lesquels le mystère était aussi un grand mystère. Ceux même qui se voilaient la face dans le ciel en présence de leur Dieu, le contemplaient dans une crèche comme un petit enfant. Pourquoi? Pour accomplir cette œuvre de salut en vue de laquelle le Seigneur était venu dans ce monde. À plusieurs reprises il est question des anges dans Luc, et en particulier chaque fois que nous voyons le Seigneur dans son plus grand abaissement. À Gethsémané un ange vint pour fortifier le Seigneur dans l'angoisse de son combat, afin que le vase humain ne soit pas brisé. Un ange vint du ciel pour fortifier celui qui était son Maître et son Dieu! Au jardin de la résurrection, ce sont encore deux anges qui ont témoigné de la sortie du tombeau du Seigneur. «Il a été vu des anges».

4.4 Prêché parmi les nations

Ensuite il a été prêché parmi les nations. Quelle grâce! Venu comme le Messie pour son peuple, celui-ci n'a pas voulu de Lui. Mais à tous ceux qui l'ont reçu, il leur a donné le droit d'être des enfants de Dieu (Jean 1:11, 12). Il n'y avait aucune promesse faite en dehors du peuple d'Israël. Nous autres, gens des nations, n'avions aucun droit. Eh bien, maintenant le mystère a été prêché parmi les nations. Pendant que dure le jour de la grâce, ce grand salut est prêché parmi les nations. Celui qui est venu dans ce monde, comme un homme, a été annoncé et il l'est encore maintenant.

4.5 Cru au monde.

Nous n'avons pas en nous-mêmes la capacité de croire. La foi est un don de Dieu. Le salut que nous possédons nous vient de Lui: nous l'avons reçu. Considérant ma propre histoire, combien de fois n'ai-je pas résisté aux appels du Seigneur jusqu'à ce qu'il me trouve! Mais, Dieu soit béni, cette foi est aujourd'hui la part de tous ceux qui ont répondu à son appel.

4.6 Élevé dans la gloire

Il a été cru au monde, mais aussi élevé dans la gloire. Tel est le dernier acte de ce mystère. L'homme Christ Jésus est ressuscité d'entre les morts et se trouve maintenant dans le ciel comme homme. Il est là, les prémices de la résurrection, et nous le rejoindrons dans la gloire. Il a été Dieu sur la terre et il est maintenant homme dans le ciel. Oui, il y a un homme dans le ciel: le Seigneur Jésus Christ, qui nous a fait connaître son touchant désir à notre sujet: «afin qu'ils voient ma gloire» (Jean 17:24). Le voir, être avec Lui, partager sa gloire. Voilà ce que nous garantit sa présence dans le ciel. On l'a dit souvent, la Parole nous parle peu du ciel, du paradis, mais il y a une chose qu'elle nous en dit et qui est essentielle: le Seigneur s'y trouve. Il déclare au brigand: «Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis». C'est ce qui a rempli de joie ce pauvre brigand. Avec Lui! Chaque fois que le Seigneur parle de sa venue pour nous chercher et nous introduire dans le ciel, ce n'est pas de la beauté du ciel qu'il est question, mais de Sa présence. Élevé dans la gloire, l'homme Christ Jésus est là. Il est allé pour nous préparer une place dans la gloire où il est Lui-même. Dieu lui a déclaré: «Assieds-toi à ma droite...» (Ps. 110:1). C'est là que le Seigneur se trouve maintenant, c'est là qu'Étienne l'a contemplé. Il a vu le ciel ouvert, il a vu le Seigneur dans la gloire, prêt à revenir si les hommes avaient accepté le témoignage des apôtres par le Saint Esprit. Nous L'y verrons, avec sur sa tête plusieurs diadèmes correspondant chacun à une gloire différence acquise par Lui dans ce monde. Que le Seigneur nous donne de l'avoir Lui-même toujours devant nos yeux. Nous ne pouvons pas sonder le mystère de son humanité. Mais il s'agit moins de sonder ce mystère que de l'adorer.

5 Loin et près

M.E. 1965 p. 7

«Tous ceux de sa connaissance, et des femmes qui l'avaient accompagné depuis la Galilée, se tenaient loin, regardant ces choses» (Luc 23:49). Ces choses, c'est le Seigneur couronné d'épines, en butte au mépris et aux injures des hommes, cloué sur le bois maudit de la croix, entre deux malfaiteurs, et soumis là, par Dieu Lui-même, à la souffrance. Ces choses, c'est l'Agneau de Dieu offert en sacrifice pour le péché, c'est le Fils de l'homme portant sur sa tête sainte tout le poids des transgressions des hommes.

Tous les siens, ceux qui l'ont accompagné dans son chemin, se tiennent loin, contemplant cette scène unique dans l'histoire du monde, incapables cependant d'en sonder la profondeur et d'en saisir la solennité. Ils sont muets devant les souffrances indicibles que traverse leur Sauveur bien-aimé et qu'aucun homme ne peut partager avec Lui. Il est seul sur la croix, buvant la coupe amère. Son Dieu même a dû détourner son regard de Lui, le Fils de son amour. Nous restons loin, comme ses disciples, mais sans cependant perdre de vue Celui qui a été élevé de la terre, dans la sainte crainte de faire comme les hommes de Beth-Shémesh (1 Sam. 6:19) qui, poussés par la curiosité, ont regardé ce qui devait rester caché dans l'intérieur de l'arche. Dieu seul a pu discerner toutes les perfections de sa Personne et la profondeur de ses souffrances. Notre place à nous est à genoux, à la distance qu'impose le plus profond et le plus saint respect. Cette distance est représentée typiquement par les deux mille coudées qui séparaient l'arche portée par les sacrificateurs, du peuple marchant vers le Jourdain (Jos. 3:4). Ensuite, les eaux arrêtées, les sacrificateurs portant l'arche stationnent «de pied ferme sur le sec, au milieu du Jourdain; et tout Israël passa à sec», par le lieu même où se tenait alors l'arche.

On a souvent cherché à analyser les souffrances physiques du Seigneur de gloire; gardons-nous de le faire par curiosité ou même par sentimentalité. Ce que la Parole nous en dit, dans une sainte sobriété, suffit pour l'adoration.

Si l'évangile de Luc, l'évangile du Fils de l'homme, nous parle des souffrances qu'il a endurées à Gethsémané, puis à Golgotha, des souffrances que les disciples, et nous avec eux, sommes appelés à contempler de loin sans pouvoir y entrer, l'évangile de Jean, pour sa part, nous met en présence du Fils de Dieu, accomplissant dans le monde son ministère d'amour; nous ne nous trouvons plus devant le sacrifice pour le péché, mais bien devant l'holocauste de bonne odeur à l'Éternel. Alors, son service étant terminé, Il peut ouvrir son cœur à Jean et à sa mère pour confier cette dernière au disciple qu'il aimait. Ce n'est pas de loin qu'il s'adresse à eux, ils sont tout près de Lui. C'est là aussi qu'est notre place et qu'il veut nous avoir, dans la contemplation, non plus de ses souffrances, mais de son amour.

6 Que votre cœur ne soit pas troublé — Jean 14:1

M.E. 1966 p. 197

6.1 Le Seigneur troublé dans Son esprit et dans Son âme

Dans trois circonstances différentes rapportées dans l'évangile de Jean, le Seigneur se présente à nous, troublé dans son esprit et dans son âme.

6.1.1 Jean 11:33

Nous trouvons cette expression pour la première fois au ch. 11:33, à l'occasion de la mort de Lazare. Le Seigneur a rejoint à Béthanie les sœurs de celui qu'il a appelé son ami, et là, devant le tombeau de Lazare, la Parole nous montre Jésus pleurant avec ceux qui pleurent et, en même temps, troublé dans son esprit.

Quelle était donc la cause de ses larmes? Sympathie? Certainement, car le cœur du Seigneur est toujours ému de compassion envers ceux qui sont dans la tristesse; n'en avons-nous pas tous fait l'expérience lorsque nous avons passé par la vallée de Baca, la vallée de l'ombre de la mort? Il s'est trouvé alors près de nous, sympathisant avec nous. Mais le trouble et le frémissement qui ont saisi son âme devant le sépulcre de Lazare ont eu encore une cause plus profonde que la compassion, plus profonde aussi que la perte de l'ami; car Il savait en effet ce qu'il allait faire. Il était conscient de la résurrection qu'il allait opérer; le frémissement et le trouble eussent donc été, semble-t-il, sans motifs.

Nous sommes habitués — et notre esprit est de ce fait en quelque sorte endurci — à la présence de la mort toujours proche de nous et au contact journalier que nous avons avec elle, car «ceux qui mènent deuil parcourent les rues» (Eccl. 12:5). Mais il n'en était pas de même pour le Seigneur, pour Celui qui, comme Dieu, ayant les yeux trop purs pour voir le mal, discernait dans la mort les gages du péché. Nous nous y habituons, mais le Seigneur, de par la sainteté de sa nature, ne pouvait s'y accoutumer comme nous; il nous est impossible de comprendre combien cela a pesé sur Lui, le Saint et le Juste, de vivre chaque jour, et jour après jour, dans un monde souillé par le péché, de côtoyer sans cesse la mort, de mesurer le pouvoir qu'elle a sur l'homme et de sonder la misère de ce dernier. Le trouble de son esprit au tombeau de Lazare est ainsi l'expression de la peine profonde, mêlée d'indignation, produite dans son âme à la vue de ce pouvoir exercé par la mort sur l'esprit de l'homme (J.N.D.) et manifesté là.

Si donc les larmes précieuses, répandues devant le tombeau et dont le Seigneur Lui-même a pu dire prophétiquement à Dieu: «Mets mes larmes dans tes vaisseaux» (Ps. 56:8), nous parlent de sympathie, elles manifestent en même temps le trouble profond de son âme sainte.

Comme le semeur du Ps. 126, le Seigneur a semé avec larmes et, si même Il a eu quelques courts instants de rafraîchissement, Il a dû dire cependant: «Mes larmes ont été mon pain jour et nuit» (Ps. 42:3). En présence de ces larmes et du trouble de son âme sainte, nous pouvons nous réjouir à la pensée de «la joie qui était devant Lui» pendant qu'Il traversait le monde, la joie dont Il jouit maintenant dans la gloire, après avoir vaincu la mort, son œuvre de grâce étant terminée.

6.1.2 Jean 12:27

Au chap. 12:27 de ce même évangile, nous entendons ces mots de la bouche même du Seigneur: «Maintenant mon âme est troublée». La scène rapportée ici forme en quelque sorte le parallèle à la scène de Gethsémané qui ne se trouve pas mentionnée dans cet évangile; elle en est l'émouvant raccourci. Le Seigneur, comme le grain de blé qui allait tomber en terre et dont Il vient de parler (v. 24) se place lui-même en présence de la coupe qui devait lui voiler la face de Dieu. Il voit devant lui le «bourbier fangeux» dont Il a parlé à l'avance au Ps. 40:2, dans lequel Il allait entrer. Nous mentionnons bien souvent ce borbier pour nous réjouir d'en avoir été retirés, mais sans pouvoir sonder la terrible réalité qu'a été pour Lui le fait d'y être plongé. Il va subir de la part de Dieu tous les tourments du Ps. 22, qui a été appelé le psaume de Celui qui a été abandonné de Dieu. En présence de cette nuit profonde dans laquelle Il va entrer, en présence de ces trois heures sombres de la croix, nous entendons les paroles qu'Il a prononcées à Gethsémané dans sa détresse: «Mon âme est saisie de tristesse jusqu'à la mort» (Matt. 26:38). Dans l'évangile de Jean — et cette sobriété divine est bien en accord avec le caractère de l'évangile — nous entendons cette seule parole qui nous fait quelque peu saisir ce qu'a été l'angoisse de son âme: «Maintenant mon âme est troublée», accompagnée de cette double demande: «Père, délivre-moi de cette heure», mais aussi: «Père, glorifie ton nom».

6.1.3 Jean 13:21

Au ch. 13:21, nous trouvons pour la troisième fois l'expression du trouble qui a envahi l'esprit du Seigneur, et cela en présence de la trahison de Judas qui était l'un des douze. Un homme qu'Il avait appelé son «intime ami» (Ps. 41:9), son «conseiller», avec lequel Il avait eu «de douces communications» (Ps. 55:14), un homme auquel Il avait donné une marque spéciale de confiance en lui laissant la bourse. Il a vu cet homme se détacher de Lui, Il l'a vu vendre son Maître pour trente pièces d'argent, et il lui a fallu, dans la prière adressée à son Père (Jean 17:12), l'excepter du nombre de ses disciples bien-aimés sauvés par Lui de la perte. Ce que cette exclusion lui a causé de tristesse amère, se traduit par ces seuls mots: «Jésus fut troublé dans son esprit».

6.2 « Il les aime jusqu'à la fin »

Comme nous venons de le voir, le Seigneur a été troublé dans son esprit à la vue du pouvoir de la mort sur l'esprit de l'homme; Il a été troublé dans son âme devant les heures de ténèbres pendant lesquelles Il allait être abandonné de Dieu; Il a été troublé aussi dans son esprit en annonçant aux siens la trahison de l'un d'eux; mais jamais son cœur, siège de ses affections et de son amour, n'a été troublé. C'est bien là ce que la Parole nous fait entendre au ch. 13:1: «Or, avant la fête de Pâque, Jésus, sachant que son heure était venue pour passer de ce monde au Père, ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, les aime jusqu'à la fin». L'amour du Seigneur, comme cela a été écrit, est un amour que la mort n'éteint pas et que la gloire n'arrête pas. Lorsque la grande foule est venue le saisir avec des épées et des bâtons pour ensuite le conduire au supplice, tous ses disciples l'ont abandonné, l'un d'eux même l'a renié, sans cependant que pour cela son cœur fût troublé. Et son amour pour eux est resté le même aussi après qu'il fut passé de ce monde au Père pour prendre sa place sur son trône, couronné de gloire et d'honneur. Pas plus pour nous maintenant que pour ses

disciples alors, son amour ne peut changer, cet amour que beaucoup d'eaux ne peuvent éteindre et que des fleuves ne peuvent submerger (Cant. 8:7).

6.3 Notre cœur

Mais notre amour à nous peut, hélas, se refroidir, et la parole du Seigneur s'adresse maintenant à nous comme elle l'a été à ses disciples: «Que votre cœur ne soit pas troublé» (Jean 14:1). Il ne sera pas troublé si, les yeux fixés en avant sur Celui qui va nous introduire dans ces «plusieurs demeures» qu'Il a été préparer pour nous dans la maison du Père (14:2), nous gardons ses commandements, nous laissant enseigner par l'Esprit que le Père nous a envoyé (14 v. 15, 16), dans la pleine jouissance de la paix qu'Il nous a donnée, de sa paix qu'Il nous a laissée. Dans un chemin d'obéissance notre cœur ne sera ni troublé ni craintif (14:27) et nous réaliserons ce que nous chantons quelquefois:

«Qui troublerait leur confiance
Quand ils ont la ferme assurance
Que son amour ne change pas?»

7 Quelques pensées sur l'adoration

M.E. 1960 p. 10

7.1 Adoration acceptable

Adorer Dieu, c'est Lui offrir ce qui Lui est dû. Mais l'homme naturel n'a rien à Lui offrir, car ce qui le caractérise, c'est la haine; la Parole ne nous dit-elle pas, en effet, que nous sommes «haïssables, nous haïssant l'un l'autre» (Tite 3:3)? Cela même nous rend inaptes à offrir à Dieu, qui est amour, rien d'acceptable. Les bonnes œuvres de l'homme en Adam, même les meilleures, ne sont que «les œuvres infructueuses des ténèbres» (Éph. 5:11). Impossible de les apporter à Celui qui est lumière.

Si l'homme naturel n'a rien à offrir à Dieu, l'homme en Christ, c'est-à-dire possédant la vie de Christ, a par contre quelque chose à Lui présenter; ce n'est pas ce qu'il a fait mais bien ce qu'il a reçu, ce que Dieu Lui-même lui a donné. «Ce qui vient de ta main, nous te le donnons» (1 Chron. 29:14). Ce n'est donc qu'en apportant ce que nous avons reçu, sans y rien ajouter qui vienne de nous, que notre adoration sera acceptable.

7.2 Genèse 22

La première fois qu'il est question d'adoration dans la Parole, c'est au chap. 22 de la Genèse: «Moi et l'enfant», dit Abraham, «nous irons jusque là et nous adorerons». Et qu'apportait-il à l'Éternel? Rien de moins que ce que Dieu lui avait donné, son unique fils bien-aimé.

«Que rendrai-je à l'Éternel pour tous les biens qu'il m'a faits?» (Ps. 116:12), demande le psalmiste. Rendre? Il ne peut que prendre «la coupe du salut», invoquer «le nom de l'Éternel» et acquitter ses vœux, c'est-à-dire adorer. Nous-mêmes, nous avons reçu plus que la coupe du salut puisque nous avons reçu un Sauveur, don inexprimable qui fait déborder de louange le cœur de Paul, et qui constitue le fondement même de notre adoration. Ce n'est que lorsque la femme samaritaine a connu le don de Dieu et su qui était Celui qui lui demandait à boire, qu'elle a pu saisir quelque chose de ce que doit et peut être la vraie adoration.

7.3 Les prémices

Le premier acte de l'Israélite qui s'approchait de l'Éternel consistait à prendre «les prémices de tous les fruits de la terre que tu tireras de ton pays que l'Éternel ton Dieu te donne» (Deut. 26:2). Nous aussi, pour être en mesure d'apporter, nous avons d'abord à saisir par la foi Celui qui est «les Prémices» (1 Cor. 15:23), Christ, et lorsque notre cœur, comme la corbeille de l'Israélite, sera rempli de Lui, jusqu'à en déborder, alors nous aurons, non pas seulement quelque chose, mais quelqu'un à présenter à Dieu comme l'objet de notre culte et de notre adoration.

7.4 Ps. 45

Ce qui faisait bouillonner le cœur des fils de Coré (Ps. 45) c'était la contemplation de Celui qui est plus beau que les fils des hommes. Notre adoration consiste à faire monter vers Dieu le parfum de Celui qui fait ses délices, dans tout ce qu'Il a été, de ce qu'Il est, et de ce qu'Il sera pour Lui et pour nous. Nous nous contentons souvent de n'exalter que ce qu'Il est pour nous — et certes nous ne le ferons jamais trop — mais le culte le plus élevé trouve son expression dans le chap. 5 de l'Apocalypse par le chant du cantique nouveau, dans lequel l'accent est mis sur l'expression «pour Dieu».

7.5 Au ciel

Le culte que nous rendrons dans le ciel ne sera que la continuation dans la perfection de cette adoration que nous avons le privilège immense de commencer sur la terre et qui est la seule partie éternelle de notre service. Il ne changera ni d'objet ni de caractère.

7.6 Une victime offerte en sacrifice. Ses souffrances

L'adoration est toujours basée sur un sacrifice. Il n'y a pas de culte sans le souvenir de l'Agneau offert une fois pour toutes sur l'autel de la croix. C'est pour cela que la célébration de la cène a tout naturellement sa place dans un service d'adoration et l'amène en quelque sorte à son point culminant. L'adoration ne va pas sans le rappel des souffrances de Celui qui a été cloué sur la croix et sans la contemplation des perfections de la Victime. Mieux nous le connaissons, «Lui et la puissance de sa résurrection et la communion de ses souffrances», plus notre culte sera élevé.

Les patriarches ont adoré Dieu sur la base de ce même sacrifice que Christ devait accomplir plus tard, mais qui était préfiguré par les sacrifices offerts sur les autels qu'ils ont dressés. Pour nous, qui avons l'immense privilège de connaître l'Agneau qui a été immolé, c'est sur son sacrifice qu'est fondée notre louange actuelle et éternelle.

7.7 À ne pas confondre : culte / prière / prédication

L'adoration est en quelque sorte l'inverse de la prière, puisque par la prière nous nous adressons à Dieu pour demander, alors que dans l'adoration c'est pour apporter. Il ne faut donc pas confondre le culte avec une réunion de prières; il est vrai cependant que nous pourrions être conduits par l'Esprit dans le culte à adresser aussi des prières à Dieu, qui y seront à leur place, sans toutefois en faire réellement partie et que, de même, dans une réunion de prières des expressions de louange jailliront tout naturellement de nos cœurs. Le culte, ou service d'adoration, ne doit pas non plus être confondu comme c'est bien souvent le cas dans la chrétienté avec l'audition d'un prédicateur qui présente la Parole à ceux qui l'écoutent, croyants et incroyants. Réjouissons-nous que la Parole d'évangélisation et d'édification soit encore apportée au monde. Cependant une telle prédication n'a rien de commun avec le culte, car elle apporte à

des hommes la Parole qui vient de Dieu, alors que l'adoration monte vers Lui, sous la conduite de l'Esprit, de l'ensemble des croyants et des croyants seulement. Il n'est pas concevable en effet qu'un incrédule participe à un véritable culte; que pourrait-il apporter à Dieu s'il a refusé le Sauveur?

7.8 Participation effective

Un croyant ne devrait jamais assister à un culte sans y participer, même en gardant le silence. L'adoration peut être exprimée soit par des actions de grâce rendues par tous et exprimées par un frère qui parle comme étant en quelque sorte la bouche de toute l'assemblée, soit par le chant de cantiques par lesquels tous ensemble d'une même voix expriment la louange. Elle peut aussi être réalisée dans un silence souvent plus éloquent que des paroles. Tout cela est bien différent d'un service religieux conduit par un homme, appelé par des hommes à présider ce qui dans la chrétienté professante est appelé un culte. Il peut arriver ainsi que, durant toute leur vie, dimanche après dimanche, des croyants appelés fidèles, aillent à l'église écouter un sermon sans avoir jamais réalisé ce qu'est le culte en esprit et en vérité.

7.9 Conditions pour l'adoration

Pour accomplir ce service d'adorateurs, des conditions sont nécessaires. «Approchons-nous avec un cœur vrai, en pleine assurance de foi, ayant les cœurs par aspersion purifiés d'une mauvaise conscience et le corps lavé d'eau pure» (Héb. 10:22). Lorsque l'Israélite s'approchait de l'Éternel (Deut. 26), il fallait en premier lieu qu'il fût entré dans le pays de Canaan, puis qu'il le possédât et y habitât. Il ne nous suffit donc pas, pour être à même de rendre culte, de connaître le Seigneur et de le posséder comme Sauveur, il faut encore habiter le pays, c'est-à-dire réaliser la communion avec Lui tous les jours de la vie et non pas seulement au moment du culte ou quelques heures auparavant. Cette communion ne sera réelle et ininterrompue que si nous pratiquons le jugement continu de nous-mêmes. Nos corbeilles ne peuvent être remplies à la hâte le samedi seulement.

La manière dont nous avons à rendre culte est définie par deux mots «en esprit et en vérité» (Jean 4:24). En esprit, non pas seulement conduits par l'Esprit, mais aussi en dehors de toute forme matérielle, de toute tradition, et de tout ce qui fait apparaître l'homme dans la chair et qui n'a aucune place dans la présence du Seigneur. Et en vérité, c'est-à-dire dans une dépendance complète et absolue de la Parole qui est la Vérité et, par cela même, de Celui qui est le chemin, la Vérité et la vie. Impossible d'adorer, si nous avons dans nos cœurs un repli ténébreux que nous fermons à la lumière et si notre conscience est chargée. N'oublions pas non plus que, comme l'Israélite, nous ne pouvons offrir notre don sur l'autel, si notre frère a quelque chose contre nous.

7.10 Qui adorons-nous ?

Qui adorons-nous? Ce n'est pas le Dieu de Sinaï devant lequel les Israélites tremblaient en se tenant loin. Ce n'est pas le Dieu de Garizim où les Samaritains ne savaient pas ce qu'ils adoraient. Ce n'est pas non plus l'Éternel qui avait été obligé de quitter sa maison à cause des infamies qui s'y commettaient (Éz. 10 et 11), c'est, comme le Seigneur l'enseigne à la Samaritaine, le Père — révélé dans son Fils qui est l'expression de tout ce qu'il est, Lumière et Amour — cherchant des adorateurs parmi ses enfants. Il veut être connu d'eux dans cette douce relation de Père, et par cette connaissance Il forme des adorateurs. C'est ainsi que nous sommes rendus capables d'adorer le Père, parce qu'Il nous a aimés, certes, mais tout d'abord parce qu'Il est amour. De même qu'Il ne cherche pas l'adoration, mais des adorateurs, notre part n'est pas d'adorer les gloires de Dieu mais de l'adorer Lui-même, comme Père. En même temps qu'elle s'adresse au Père, l'adoration ne peut pas ne pas avoir aussi le Fils pour objet. Il est le centre de la louange et le sera éternellement, ainsi que nous le voyons dans le chap. 5 de l'Apocalypse, comme l'Agneau au milieu du trône, et c'est par Lui que notre louange monte jusqu'au Père.

7.11 Lieu de l'adoration

Quel est le lieu de l'adoration? L'Israélite devait aller «au lieu que l'Éternel a choisi pour y faire habiter son nom» (Deut. 26:2). Ce lieu était caractérisé par la présence du «Sacrificateur qu'il y aura en ces jours-là». Il en est de même maintenant pour nous. La place de la louange est le lieu de la présence du Seigneur, c'est donc, comme Il l'a dit Lui-même, là où deux ou trois sont réunis en son nom. Mais, prenons-y garde, il ne suffit pas de dire que nous sommes réunis en son nom, ce doit être une réalité, le Seigneur ne peut sanctionner par sa présence une assemblée qui n'ait pas le caractère de la sainteté qui sied à sa maison et qui tolère dans son sein un mal moral ou doctrinal. Pour entrer dans les lieux saints (Héb. 10:19) il faut être sorti du camp (Héb. 13:13), et c'est sur l'autel d'or des lieux saints que nous pourrons «offrir sans cesse à Dieu un sacrifice de louanges, c'est-à-dire le fruit des lèvres qui confessent son nom».

7.12 Quand adorer ?

Il est dit «sans cesse». L'adoration n'est pas limitée à l'adoration collective du culte du dimanche, bien que ce soit là qu'elle a son expression la plus élevée et la plus complète. Il y a une adoration individuelle qui devrait être continuelle car l'accès dans les lieux saints nous est toujours ouvert et, si nos cœurs sont vraiment occupés et remplis de la Personne du Seigneur, ils se répandront devant Lui en louange, exprimée ou silencieuse. Comme l'apôtre Paul, considérant la profondeur des richesses et de la sagesse et de la connaissance de Dieu, nous dirons: «À Lui soit la gloire éternellement! Amen» (Rom. 11:36).

RICHESSSES INSONDABLES ou : Quelques-unes des Relations de Christ avec son peuple par Edward Dennett

Éph. 3:8 : « ...annoncer parmi les nations les richesses insondables du Christ... »

Bibliquest

ME 1885 p. 3-466 ; les sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest

Table des matières

0	Préface
1	Chapitre 1 — Christ, notre Sauveur
1.1	La personne de Christ comme Sauveur
1.2	L'oeuvre de Christ comme Sauveur
1.2.1	La croix de Christ
1.2.1.1	La propitiation — Lévit. 16:14
1.2.1.2	La substitution — Lévit. 16:20-22
1.2.2	La résurrection de Christ
1.3	Rôles de la grâce et de la foi

- 2 Chapitre 2 — Christ, notre Rédempteur
 - 2.1 Le prix payé ou la rançon.
 - 2.2 La libération
 - 2.3 Rédemption des corps
 - 2.4 Responsabilité du racheté
 - 2.4.1 Responsabilité en tant qu'appartenant à Christ
 - 2.4.2 Responsabilité quant à notre corps
 - 2.4.3 Ne pas être sous une autorité opposée à Christ
 - 2.4.4 Zélés pour les bonnes oeuvres
 - 2.4.5 Sainteté pratique
 - 2.4.6 Attente de la résurrection
- 3 Chapitre 3 — Christ, notre Seigneur.
 - 3.1 Le culte : Adoration rendue au Seigneur
 - 3.2 Prières au Seigneur
 - 3.3 Christ Seigneur, nous ses serviteurs
 - 3.4 Christ comme Seigneur sur les familles et les maisons
 - 3.5 Christ comme Seigneur universel
- 4 Chapitre 4 — Christ, notre Berger
 - 4.1 Le Berger
 - 4.2 Les brebis
 - 4.3 Psaume 23
- 5 Chapitre 5 — Christ, notre vie.
 - 5.1 Christ, la lumière et la vie dans un monde de ténèbres et de mort
 - 5.2 Il fallait la mort de Christ — le Prince de la vie
 - 5.3 La vie éternelle reçue par la foi
 - 5.4 Christ est notre vie
 - 5.4.1 Notre vie n'est pas ici.
 - 5.4.2 Manifester la vie de Christ
 - 5.4.3 Christ notre vie ; les siens manifestés avec Lui en gloire
- 6 Chapitre 6 — Christ, notre nourriture.
 - 6.1 Se nourrir de Christ, l'Agneau pascal
 - 6.2 Se nourrir de Christ, la manne
 - 6.3 Se nourrir de Christ, vieux blé du pays
- 7 Chapitre 7 — Christ, notre souverain Sacrificateur.
 - 7.1 Le type du Lévitique
 - 7.2 La personne du souverain Sacrificateur
 - 7.3 Ceux pour lesquels Il agit comme Sacrificateur
 - 7.4 Qualification comme sacrificateur
 - 7.5 Sacerdoce de Christ
 - 7.5.1 Christ pour nous devant Dieu
 - 7.5.2 Nous recevons miséricorde par Christ
 - 7.5.3 Nous pouvons nous approcher de Dieu par Christ
 - 7.5.4 Nos louanges montent par Christ
 - 7.5.5 Sauvés entièrement
- 8 Chapitre 8 — Christ, notre avocat.
 - 8.1 1 Jean 1 à 2
 - 8.2 Deux Paraclets
 - 8.3 La différence entre Avocat et Sacrificateur
 - 8.4 Jean 13, le lavage des pieds
 - 8.4.1 Un lavage initial complet
 - 8.4.2 Un lavage des pieds continuuel
 - 8.4.3 Comment le Seigneur lave-t-il ?
 - 8.5 Place de la repentance
 - 8.6 Responsabilité vis-à-vis d'autrui
- 9 Chapitre 9 — Christ, notre objet.
 - 9.1 Christ objet de la vie de la foi
 - 9.2 Christ notre objet dans le service
 - 9.3 Christ comme objet à posséder
 - 9.4 Christ comme objet auquel nous devons être rendus conformes
 - 9.5 Christ objet commun du Père et de nous (communion)
- 10 Chapitre 10 — Christ, notre modèle.
 - 10.1 Suivre Christ : être né de nouveau
 - 10.2 Suivre Christ: avoir le Saint Esprit
 - 10.3 Suivre Christ: Marcher par l'Esprit
 - 10.4 Suivre Christ: les yeux fixés sur Lui
- 11 Chapitre 11 — Christ, notre paix — Éphésiens 2.
- 12 Chapitre 12 — Christ, notre chef.
 - 12.1 Chef du corps et Chef sur toutes choses
 - 12.2 Christ notre chef
 - 12.3 Membres du corps
- 13 Chapitre 13 — Christ, notre espérance.
 - 13.1 Attente de la venue du Seigneur
 - 13.2 Attente de l'apparition du Seigneur

- 13.3 Distinction entre la venue du Seigneur et son apparition — Matt. 24:23-31 ; Apoc. 19:11-13
 13.4 Conséquences pratiques de l'attente de la venue du Seigneur

0 **Préface**

Les différents sujets traités sous ce titre ne l'ont pas été dans des conférences ; ce ne sont pas même des notes de méditations, quoiqu'il ait pu se faire que l'auteur ait occasionnellement parlé sur ces matières. Ce sont plutôt des études ou des méditations écrites. L'auteur en a retiré du profit, il ose espérer qu'elles contribueront aussi à l'édification de ses lecteurs.

Elles sont très simples et à la portée des plus faibles parmi les saints. L'auteur n'a voulu imposer ses convictions à personne, car lecteurs et auditeurs sont toujours dans l'obligation d'examiner eux-mêmes le fondement sur lequel reposent les vérités exposées. Chaque chapitre forme d'ailleurs un tout ; c'est pourquoi les répétitions n'ont pas été évitées, quand par là le sujet traité pouvait être rendu plus intelligible ou plus complet.

L'unique sujet c'est Christ lui-même. Personne ne sent plus que l'auteur combien a été faible son essai de développer quelques-uns des rapports de Christ avec les siens. Mais il y a toujours profit à être occupé de Christ dans quelque mesure que ce soit. La prière de l'auteur, c'est que le Seigneur veuille bien employer ces pages à augmenter la communion des saints avec le Seigneur, et qu'il se glorifie ainsi lui-même en les bénissant selon son propre cœur. Qu'à son nom soit toute la gloire !

1 **Chapitre 1 — Christ, notre Sauveur**

C'est le premier caractère sous lequel Christ se présente à nous. Fils de Dieu, Fils de l'homme, le Christ de Dieu, etc., voilà tout autant de titres et de gloires que nous ne comprenons que bien faiblement, jusqu'à ce que, par la grâce de Dieu, nous l'ayons saisi comme Celui qui répond aux besoins de pécheurs tels que nous, et que, par la Foi, nous l'ayons reçu comme notre Sauveur. Alors, en paix avec Dieu, nos cœurs sont à l'aise ; et conduits par le Saint Esprit, nous trouvons notre joie à rechercher, à étudier, à sonder tous les aspects sous lesquels il se présente à notre contemplation dans les Écritures. C'est ce que nous avons dans l'évangile de Matthieu. Lorsque l'ange visita Joseph pour lever ses difficultés au sujet de Marie, il dit : «Elle enfantera un fils, et tu appelleras son nom Jésus, car c'est lui qui sauvera son peuple de leurs péchés» (Matt. 1:21). Il est vrai que nous avons en premier lieu sa généalogie royale et sa conception miraculeuse, mais il n'en est pas moins vrai non plus qu'il nous est présenté d'abord sous son caractère de Sauveur. Il en est de même dans l'épître aux Romains. Après la salutation et l'introduction, c'est avant tout l'état et les besoins de l'homme coupable, soit Juif, soit gentil, qui nous sont présentés, avec le sang de Christ pour y répondre ; c'est-à-dire encore Christ comme Sauveur. «Il n'y a pas de différence, car tous ont péché et n'atteignent pas à la gloire de Dieu, — étant justifiés gratuitement par sa grâce, par la rédemption qui est dans le Christ Jésus, lequel Dieu a présenté pour propitiatoire, par la foi en son sang, afin de montrer sa justice à cause du support des péchés précédents dans la patience de Dieu, afin de montrer, dis-je, sa justice dans le temps présent, en sorte qu'il soit juste et justifiant celui qui est de la foi de Jésus» (Rom. 3:22-25) (*).

(*) Nous n'oublions pas que le Seigneur Jésus ne peut se présenter comme Sauveur que sur le principe de la rédemption accomplie. À ce point de vue, il est donc en premier lieu Rédempteur, et ensuite Sauveur. Mais nous ne parlons ici que de la manière dont nous le recevons.

Il y a deux choses principales à distinguer en Christ considéré comme Sauveur : sa personne et son oeuvre. Outre cela nous voyons Dieu agissant pour ressusciter Christ d'entre les morts et le faire asseoir à sa droite. Mais ceci est plutôt une réponse de Dieu, par laquelle il montre l'estimation qu'il fait de l'oeuvre de Christ, la déclaration de ce qui était dû à Celui qui avait glorifié le Père sur la terre et achevé l'oeuvre qu'il lui avait donnée à faire (Jean 17:4). Par là Dieu le présente comme Sauveur, en vertu de l'oeuvre qu'il a achevée, — en vertu de la croix.

1.1 **La personne de Christ comme Sauveur**

La personne de Christ comme Sauveur, voilà ce qui doit d'abord attirer notre attention. Dans les passages déjà cités, c'est la personne de Christ qui occupe le premier rang. Ainsi, dans les Romains, «l'évangile de Dieu touchant son Fils (né de la semence de David, selon la chair, déterminé Fils de Dieu en puissance, selon l'Esprit de sainteté, par la résurrection des morts), Jésus-Christ notre Seigneur» (Rom. 1:1-4). Dans Matthieu aussi, il est appelé fils de David, fils d'Abraham (Matt. 1:1) ; il est présenté comme conçu du Saint-Esprit avant d'être annoncé comme le Sauveur. C'est sa personne qui attire les regards avant que nous puissions considérer son oeuvre. Il en est autrement pour le pécheur, qui généralement apprend à connaître la valeur de l'oeuvre de Christ avant de considérer sa personne. Dans son entretien avec Nicodème, nous voyons d'abord annoncée la dignité de sa personne et ensuite son rejet et sa mort. «Personne n'est monté au ciel, sinon celui qui est descendu du ciel, le fils de l'homme qui est dans le ciel. Et comme Moïse éleva le serpent au désert, ainsi il faut que le fils de l'homme soit élevé, afin que quiconque croit en lui, ne périsse pas, mais ait la vie éternelle» (Jean 3:13-15).

Il y a donc deux côtés dans la personne de Christ. Il était Dieu manifesté en chair : «La Parole devint chair, et habita au milieu de nous (et nous vîmes sa gloire, une gloire comme d'un fils unique de la part du Père) pleine de grâce et de vérité» (Jean 1:14). La Parole était le Fils éternel, et le Fils éternel devint homme. Il était ainsi Dieu et homme, union qui n'était possible en aucun autre et qui rendait sa personne si insondable, si incompréhensible, que lui-même dit : «Personne ne connaît le Fils, si ce n'est le Père» (Matt. 11:27). Il est essentiel pour nous de retenir la pensée de sa parfaite divinité aussi bien que de sa vraie humanité ; car s'il n'avait pas été vrai homme, il n'aurait pas pu être victime pour le péché ; et s'il n'avait pas été Dieu, son sacrifice n'aurait pas pu s'étendre à tous les hommes. Satan le sait bien, et c'est pourquoi, dans tous les temps, il a cherché à miner l'une ou l'autre de ces vérités en suggérant des doutes tantôt au sujet de son humanité, tantôt au sujet de sa divinité. Mais la gloire de la personne de Christ consiste en ceci qu'il est à la fois Dieu et homme. Cette vérité est à la base de la rédemption et lui donne son caractère.

Quel vaste champ est ainsi ouvert à notre contemplation ! En suivant Christ dans sa carrière terrestre, depuis la crèche de Bethléem jusqu'à la croix du Calvaire, nous voyons se manifester à la fois son humanité et sa divinité. En voyant son état d'abaissement, en considérant combien il est défilé de visage plus qu'aucun autre, et sans apparence plus que pas un des enfants des hommes (Ésaïe 52:14) ; en le contemplant au milieu de ses disciples, où nous le voyons fatigué, se reposant, mangeant et buvant, pleurant avec ceux qui pleurent (Jean 11:35), et dormant sur un oreiller (Marc 4:38), nous ne pouvons douter qu'il soit un homme. C'étaient précisément les preuves de son humanité qui, frappant leurs yeux, étonnaient ses adversaires, et les aveuglaient sur ses caractères divins. D'un autre côté, les preuves de sa divinité ne sont pas moins évidentes aux yeux de la foi. Quel autre que Dieu pourrait guérir la lèpre, ouvrir les yeux des aveugles, rendre la vie aux morts, commander aux vents et aux vagues ? C'est ainsi qu'il dit à Philippe qui lui demandait de leur montrer le Père : «Ne crois-tu pas que moi, je suis dans le Père, et que le Père est en moi ? Les paroles que moi je vous dis, je ne les dis pas de par moi-même ; mais le Père qui demeure en moi, c'est lui qui fait les oeuvres. Croyez-moi, que moi je suis dans le Père, et que le Père est en moi ; sinon, croyez-moi à cause des oeuvres elles-mêmes» (Jean 14:10-11). Et ce qu'il était, ce que l'Écriture déclare qu'il était, est, si possible, encore plus concluant. «Au commencement était la Parole ; et la Parole était auprès de Dieu ; et la Parole était Dieu». «Personne ne vit jamais Dieu ; le Fils unique qui est dans le sein du Père, lui, l'a fait

connaître» (Jean 1:18). Il est appelé le resplendissement de sa gloire et l’empreinte de sa substance (Hébr. 1:3). Il est appelé encore dans une autre épître, «l’image du Dieu invisible, le premier-né de toute la création ; car par lui ont été créées toutes choses, les choses qui sont dans les cieux et les choses qui sont sur la terre, les visibles et les invisibles, soit trônes, ou seigneuries, ou principautés, ou autorités : toutes choses ont été créées par lui et pour lui ; et lui est avant toutes choses et toutes choses subsistent par lui» (Col. 1:15-17). Considérez encore ses propres paroles : «Celui qui m’a vu a vu le Père» (Jean 14:9) ; «Moi et le Père, nous sommes un» (Jean 10:30) ; «En vérité, en vérité, je vous dis : Avant qu’Abraham fût, je suis» (Jean 8:58) ; et qui peut douter qu’il ne revendiquât la divinité pour lui-même ? (*)

(*) En parlant des preuves de la divinité au Seigneur, il m’a toujours semblé que si nous consentons à faire tout ce qu’il commande, nous devons le reconnaître comme Dieu ; par exemple, si nous croyons en lui, si nous allons à lui, si nous l’aimons et le servons comme il le demande, nous reconnaissons sa divinité ; car s’il n’était qu’un homme, ce serait indigne de Dieu de demander, tout comme de nous de donner ce qu’il demande.

Nous ne pouvons trop bénir Dieu pour ces quatre évangiles dans lesquels se trouvent réunis ces deux aspects de la personne de Christ. C’est pourquoi, ils sont ce qu’il y a de plus profond dans toutes les Écritures, parce qu’ils contiennent le développement d’une vie à la fois divine et humaine. Sans doute, les récits paraissent bien simples au premier abord ; mais, conduits par l’Esprit de Dieu, nous commençons à découvrir qu’il y a des profondeurs que nous n’avions pas soupçonnées, dans lesquelles nous devons plonger nos regards, et continuer à le faire si nous voulons voir les trésors qui s’y trouvent. Or plus nous serons familiarisés avec leur contenu, plus nous serons pénétrés de la majesté de la personne de Christ, Dieu-Homme, Dieu manifesté en chair. Il ne faut pas oublier qu’il ne peut rien y avoir de stable là où règne l’incertitude quant à la personne du Seigneur. Quelle force cela donne à l’âme de pouvoir dire (pour emprunter les paroles d’un autre) : «Les colonnes de la terre reposent sur cet homme qui fut méprisé, conspué et crucifié». C’est la connaissance de ce qu’il est, non moins (si ce n’est plus) que de ce qu’il a fait, qui inspire à nos cœurs la confiance, l’adoration et la louange. Car, en vérité, il est sur toutes choses Dieu béni éternellement. Amen ! (Rom. 9:5).

1.2 L’oeuvre de Christ comme Sauveur

Nous passons maintenant à l’oeuvre de Christ. Nous entendons généralement par là ce qu’il a accompli sur la, croix, — sa mort. D’une manière plus générale, il faudrait entendre ici sa vie aussi bien que sa mort ; mais il y a une distinction profonde et essentielle entre ses deux choses. C’est dans sa mort seulement qu’il a porté les péchés de son peuple (*) (1 Pierre 2:24).

(*) Nous n’ignorons pas les discussions qui se sont élevées au sujet de ce passage. Pour justifier des vues particulières, on a voulu traduire les mots *epi to xulon* en les liant au verbe : il a porté jusqu’à la croix, au lieu de traduire sur la croix. Mais l’usage des mots eux-mêmes montre que cette idée est sans fondement, et tout l’enseignement des Écritures relativement à la doctrine de l’expiation y est complètement opposé.

1.2.1 La croix de Christ

Sa vie révélait ce qu’il était, montrant, si nous pouvons ainsi dire, ses titres à être une offrande pour le péché ; elle a montré qu’il était l’agneau sans défaut et sans tache, — l’Agneau de Dieu ; mais c’est sur la croix seulement qu’il prit la place du pécheur pour satisfaire à toutes les justes exigences de Dieu, et qu’il endura la colère due au péché. C’est le sang qui a fait expiation (Lév. 17:11). C’est donc sur la croix seulement que Dieu eut affaire avec Christ concernant la question du péché et des péchés. Pendant toute sa vie, quoiqu’il fut l’homme de douleurs et qui savait ce que c’est que la langueur, il reposa dans la conscience de l’amour et de la faveur du Père : jamais un nuage ne passa entre son âme et Dieu. Mais sur la croix, comme tout change ! car c’est là qu’il a été fait péché pour nous, et que, dans l’angoisse ineffable de son âme, quand tous les flots passaient sur lui, il s’écria : «Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m’as-tu abandonné !» (Matt. 27:46). Ainsi il était abandonné de Dieu, abandonné à cause de la position de victime pour le péché, qu’il avait prise volontairement, dans ce moment solennel, Dieu avait donc affaire avec lui au sujet de la question du péché, au lieu d’avoir affaire avec nous, bien qu’il ne fût jamais plus précieux à Dieu qu’alors, car c’est sur la croix que se montra sa parfaite obéissance : «À cause de ceci le Père m’aime, c’est que moi je laisse ma vie, afin que je la reprenne» (Jean 10:17).

C’est donc sur la croix, — par l’effusion du sang, par tout ce qu’il a souffert là, par sa mort, — que l’expiation fut accomplie. C’est pourquoi, avant de baisser la tête et de remettre son esprit, il s’écria par anticipation (*) : «C’est accompli» (Jean 19:30). Alors s’accomplit en effet l’oeuvre qui glorifia Dieu de telle manière que, sur ce fondement, Dieu sauve et qu’il est juste, bien plus, qu’il est glorifié en sauvant tous ceux qui croient. Toutes les bénédictions de tous les rachetés, la bénédiction millénaire de la terre, le rétablissement de toutes choses, le bonheur éternel des saints de toutes les dispensations, la perfection des nouveaux cieux et de la nouvelle terre, ces bénédictions si diverses et si glorieuses, découlent de l’oeuvre parfaite de Christ.

(*) Nous employons ce mot par anticipation, parce que sa mort n’avait pas encore eu lieu. Mais toutes choses s’accomplissaient alors (voyez les vers. 28-30).

1.2.1.1 La propitiation — Lév. 16:14

Cette oeuvre a deux aspects, le côté de Dieu et celui de l’homme. Celui de Dieu est le premier, et, pouvons-nous ajouter le côté essentiel. Ainsi, dans le grand jour des expiations, le sang de la victime pour le péché était porté au dedans du voile et répandu «sur le propitiatoire du côté de l’Orient ; et il (Aaron) fera aspersion de ce sang-là sept fois avec son doigt devant, le propitiatoire» (Lév. 16:14). Cela se faisait soit avec le sang du veau qui était l’offrande pour Aaron et sa maison (type de l’Église, en tant que famille de sacrificateurs consacrés à Dieu), soit avec le sang du bouc de l’offrande pour le péché qui était pour Israël. Sans m’occuper ici des différences caractéristiques et des détails de ces sacrifices, j’insiste sur ce point que le sang dans les deux cas était pour Dieu. Je ne dis pas (car, ce serait oublier d’autres textes de l’Écriture) que l’aspersion du sang n’ait pas lieu pour nous, mais ici elle a lieu uniquement pour Dieu ; car, en vérité, il était répandu, devant aussi bien que sur le propitiatoire, et répandu là sept fois, de sorte que quand l’adorateur s’approchait, il trouvait un parfait témoignage rendu par le sang, en la présence de Dieu. Le sang était encore pour Dieu en ce que l’expiation répondait aux exigences de la sainteté de Dieu et de la justice de son trône. Il faisait propitiation pour les péchés du peuple. Il en est ainsi de Christ. «Et lui est la propitiation pour nos péchés, et non pas seulement pour les nôtres, mais aussi pour le monde entier» (1 Jean 2:2). L’efficace du sang de Christ est donc telle qu’est sa valeur aux yeux de Dieu, et cette valeur est infinie. Ainsi donc, si le sang répandu sur le propitiatoire servait d’un côté à faire propitiation pour les péchés de son peuple, de l’autre, à cause de sa valeur infinie devant Dieu, puisque Dieu a été glorifié par ce sang précieux, il est devenu le fondement sur lequel Dieu peut agir en grâce envers le monde entier, et envoyer ses serviteurs avec ce message pressant et solennel : «Soyez réconciliés avec Dieu». «Car Dieu a tant aimé le monde, qu’il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui, ne périsse pas, mais ait la vie éternelle» (Jean 3:16).

1.2.1.2 La substitution — Lévit. 16:20-22

L'autre côté dont nous avons parlé, est celui de la substitution figurée par le bouc vivant. Quand l'aspersion du sang avait été faite selon le commandement de Dieu, il est dit : «Et quand il aura achevé de faire propitiation pour le lieu saint, et pour la tente d'assignation, et pour l'autel, il présentera le bouc vivant. Et Aaron posera ses deux mains sur la tête du bouc vivant, et confessera sur lui toutes les iniquités des fils d'Israël et toutes leurs transgressions, selon tous leurs péchés ; il les mettra sur la tête du bouc, et l'enverra au désert par un homme qui se tiendra prêt (pour cela) ; et le bouc portera sur lui toutes leurs iniquités dans une terre inhabitée ; et l'homme laissera aller le bouc dans le désert» (Lévit. 16:20-22). Ceci répond exactement à ce que nous avons dans l'épître aux Romains. À la fin du chapitre 3, Christ nous est présenté comme le propitiatoire par la foi en son sang (v. 25) ; et à la fin du 4^e chapitre nous lisons : «Lequel (Jésus) a été livré pour nos fautes et a été ressuscité pour notre justification» (v. 25). Ainsi, non seulement propitiation a été faite devant Dieu par le sang de Christ, mais si nous sommes croyants, nous pouvons dire qu'il a été livré pour nos offenses, qu'il a porté nos péchés en son corps sur le bois, et qu'il les a emportés dans un pays désert où il les a laissés à toujours, car «il a été livré pour nos fautes et a été ressuscité pour notre justification».

Remarquons encore une chose. La question de notre péché, aussi bien que celle de nos péchés, a été résolue à la croix. «Ce qui était impossible à la loi, en ce qu'elle était faible par la chair, Dieu, ayant envoyé son propre Fils en ressemblance de chair de péché, et pour le péché, a condamné le péché dans la chair» (Rom. 8:3). Ainsi, non seulement Dieu a été glorifié, mais l'oeuvre de Christ répond à tout ce qui concerne le pécheur, ses besoins et son état. Elle renferme la réalité de tous les holocaustes, aussi bien que de tous les sacrifices pour le péché ; l'agneau pascal, aussi bien que les sacrifices du jour des expiations. Tous ces sacrifices étaient des images, des ombres de l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde, de ce sacrifice unique qui, dans la consommation des siècles, a été accompli sur le Calvaire. Mais c'est seulement quand nous le connaissons comme notre Sauveur, que nous apprenons toutes ces choses. Alors, en paix avec Dieu, nous jouissons, comme nous le ferons pendant l'éternité, de contempler la mort de Christ, et, quoique nous ne puissions le faire qu'en partie, d'étudier l'oeuvre merveilleuse qu'il a accomplie et ses différents rapports avec Dieu et avec nous.

1.2.2 La résurrection de Christ

La résurrection de Christ a une signification particulière et spéciale. «Ayant été livré, dit Pierre par le conseil défini et par la préconnaissance de Dieu, vous l'avez cloué à une croix et l'avez fait périr par la main d'hommes iniques, lequel dieu a ressuscité, ayant délié les douleurs de la mort puisqu'il n'était pas possible qu'il fût retenu par elle» (Actes 2:23-24). Et dans plusieurs autres endroits, il revient sur le fait que Dieu a ressuscité et élevé à sa droite celui qu'ils avaient rejeté et crucifié (voyez Actes 3:14, 45 ; 4:10 ; 5:30-31). L'apôtre Paul aussi insiste sur cette même vérité (voyez Actes 13:27-31 ; 17:31, etc. ; et aussi Rom. 4:24-25 ; 1 Cor. 15 ; Éph. 2, etc., pour la doctrine relative à la résurrection de Christ). Ce que je voudrais faire ressortir ici, c'est que, par la résurrection de Christ, Dieu a déclaré qu'il était satisfait, et qu'en le faisant asseoir à sa droite, il montrait le prix qu'il attachait à cette oeuvre. C'était comme la réponse de son coeur à celui qui l'avait accomplie, et aux droits, que Christ s'était acquis auprès de lui en l'accomplissant. Notre bien-aimé Seigneur lui-même présente cette vérité. Quand le disciple qui le trahissait s'en est allé pour accomplir son oeuvre diabolique, il dit : «Maintenant le fils de l'homme est glorifié, et Dieu est glorifié en lui. Si Dieu est glorifié en lui, Dieu aussi le glorifiera en lui-même ; et incontinent il le glorifiera» (Jean 13:31-32). En conséquence, quand, dans le 17^e chapitre, il se place en esprit au-delà de la croix, il parle de son oeuvre comme constituant le droit qu'il a devant le Père d'être glorifié par lui de la gloire que lui Christ avait auprès du Père avant que le monde fût (Jean 17:4-5). Dieu manifestait sa justice en plaçant à sa droite celui qui, pour le glorifier, était devenu obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix (Phil. 2:8-10).

Mais ce fait dit encore autre chose au croyant. Si Christ a porté nos péchés en son corps sur le bois, s'il est descendu dans la mort en portant la malédiction et le jugement qui nous étaient dus, le fait, que Dieu l'a ressuscité montre, prouve sans réplique, que nos péchés sont ôtés. En effet, où est notre substitut ? Dans la gloire de Dieu. Si donc il est dans la gloire de Dieu, nous savons non seulement que nos péchés sont effacés, mais aussi que Dieu prend tout son plaisir en Celui qui les a expiés par sa mort, puisqu'il lui a donné la place la plus élevée dans le ciel. Quelqu'un a dit : «Je ne puis voir la gloire de Christ maintenant sans savoir que je suis sauvé». Comment est-il arrivé à cette haute position ? Comme homme, il s'est mêlé ici-bas avec les publicains et les gens de mauvaise vie, se faisant leur ami, les choisissant pour ses compagnons. C'est un homme qui a porté la colère de Dieu contre le péché ; c'est un homme qui a porté mes, péchés en son corps sur le bois (c'est la foi qui parle, ainsi) ; il est là-haut, parce qu'il a été ici-bas au milieu des circonstances du péché et sous son imputation ; et maintenant, je vois la gloire de Dieu resplendir dans sa face. Je le vois là en vertu du fait qu'il a accompli ma rédemption en ôtant mon péché. Je ne verrais pas Christ dans la gloire si le moindre péché, la moindre souillure n'étaient pas ôtés. Plus je vois sa gloire, plus je vois la perfection de l'oeuvre que Christ a accomplie, et de la justice en vertu de laquelle je suis pleinement accepté. Tous les rayons de cette gloire se voient en Celui qui a glorifié Dieu sur la terre et accompli l'oeuvre que le Père lui avait donnée à faire. La gloire que je contemple est ta gloire de la rédemption. Ayant glorifié Dieu au sujet du péché, — «Je t'ai glorifié sur la terre, j'ai achevé l'oeuvre que tu m'as donnée à faire», — Dieu l'a glorifié auprès de lui-même là-haut. Quand je le vois dans cette gloire, au lieu de voir mes péchés, je vois qu'ils sont ôtés. J'ai vu mes péchés portés par le médiateur. Je les ai vus confessés sur la tête du bouc émissaire qui les a emportés. Dieu a tellement été glorifié au sujet de mon péché (c'est-à-dire au sujet de ce que Christ a fait pour mon péché), que c'est le droit de Christ d'être là, à la droite de Dieu. Je ne crains pas de regarder à Christ dans cette position. Où sont mes péchés maintenant ? où les trouver au ciel ou sur la terre ? Je vois Christ dans la gloire. Une fois ils se sont trouvés sur la tête de notre bien-aimé Sauveur ; mais ils sont ôtés maintenant, ôtés pour toujours. Si c'est un Christ mort, pour ainsi dire, que je vois, je pourrais craindre de voir reparaître mes péchés, mais c'est impossible avec un Christ vivant dans la gloire. Celui qui les a portés tous est sur le trône de Dieu où aucun péché ne peut subsister».

1.3 Rôles de la grâce et de la foi

Comment donc, demanderons-nous en terminant sommes-nous mis en possession des bénédictions du salut ? C'est par la grâce de Dieu, par la foi. «Qui croit au Fils a la vie éternelle» (Jean 3:36). «Celui qui croit en moi, a la vie éternelle» (Jean 6:47). «Crois au Seigneur Jésus-Christ, et tu seras sauvé, toi et ta maison» (Actes 16:31). «Étant justifiés par la foi, nous avons la paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus-Christ» (Rom. 5:1). Dieu, dans l'évangile, présente le Christ dont nous avons parlé comme étant le Sauveur. C'est donc l'évangile de la gloire du Christ (2 Cor. 4:4), aussi bien que de la grâce de Dieu. Recevant son témoignage, nous inclinant devant lui en nous jugeant nous-mêmes, dans la repentance envers Dieu et la foi en notre Seigneur Jésus-Christ, nous sommes sauvés, liés à Christ, amenés à Dieu et admis en sa présence comme Christ lui-même. Tout croyant est ainsi lié à Christ devant Dieu, étant rendu participant de tout ce que Christ est pour nous, aussi bien que de toutes les bénédictions qu'il nous a assurées par sa mort méritoire et sa résurrection. Qu'il est précieux donc de pouvoir par l'Esprit de Dieu appeler Christ notre Sauveur. Cher lecteur, pouvez-vous vous réclamer de Lui comme tel ? Si ce n'est pas le cas, que votre position est triste ! Mais Dieu, dans les tendres mouvements de sa grâce, vient au-devant de vous, dirige vos regards sur Christ à la droite de Dieu, et déclare, par sa Parole, que celui qui croit au Fils a la vie éternelle. Si vous pouvez l'appeler votre Sauveur, nous n'avons pas de mots pour exprimer votre bonheur ; mais nous

pouvons vous rappeler l'obligation sous laquelle vous êtes placé par là, de montrer par vos paroles et par votre vie, que vous êtes sauvé, et de rendre témoignage à la grâce qui vous a appelé des ténèbres à la merveilleuse lumière de Dieu.

Attache, ô Sauveur, mon âme à tes pas,
Pour marcher joyeux, et sans lassitude.
Que ta douce voix me parle tout bas ;
Sois mon espérance et ma seule étude.
Tu prendras sur toi mon inquiétude ;
Craintes et fardeaux ne te pèsent pas.

Ô source d'amour, de paix, de vertu,
Soleil de mes jours, étoile secrète ;
Eau qui rafraîchit mon coeur abattu
Vin pur de la joie, et manne parfaite ;
Toi mon bouclier, ma haute retraite,
Trésor de ma vie, ô béni sois-tu !

2 *Chapitre 2 — Christ, notre Rédempteur*

C'est en considérant tous les aspects sous lesquels Christ nous est présenté dans l'Écriture, que nous pouvons en quelque mesure saisir ce qu'il est pour nous, aussi bien que la plénitude et la réalité de notre salut. Nous avons contemplé Christ comme notre Sauveur, et il pourrait sembler que ce mot renferme aussi ce qu'il est comme notre Rédempteur ; mais nous verrons, en étudiant ce nouveau titre, qu'il nous conduit à considérer de nouveaux aspects et de son oeuvre et de notre condition.

De fait, il a, sans doute, accompli la rédemption avant qu'il pût être présenté comme Sauveur ; car il peut sauver seulement en vertu de l'oeuvre qu'il a accomplie. Par conséquent, du côté de Dieu, la rédemption précède le salut, mais nous parlons ici plutôt de l'ordre dans lequel Christ est reçu dans l'âme.

Ce qui est bien remarquable, c'est que ce titre ne lui est pas donné textuellement une seule fois dans le Nouveau Testament. Il est dit qu'il nous a rachetés, et que nous avons la rédemption par son sang, etc. ; mais il n'est jamais appelé notre Rédempteur. Dans l'Ancien Testament, au contraire, ce titre se présente souvent (voyez Job 19:25 ; Ps. 19:14 ; 78:35 ; Ésaïe 41:14 ; 43:14 ; 44:6 ; 47:4 ; 49:26, etc.). Mais le fait que Christ nous a rachetés et que, par conséquent, il est notre rédempteur, se trouve dans tous les livres du Nouveau Testament. Les anciens dans le ciel, quand ils contemplent l'Agneau, prenant le livre des conseils de Dieu, chantent un nouveau cantique et disent : «Tu es digne de prendre le livre, et d'en ouvrir les sceaux : car tu as été immolé, et tu as acheté pour Dieu par ton sang, de toute tribu, et langue, et peuple, et nation, etc.» (Apoc. 5:9). Dans toutes les dispensations, Dieu s'est montré comme rédempteur ; aussi n'y a-t-il pas de sujet plus digne de nos méditations.

L'hébreu a deux mots d'un fréquent usage pour exprimer l'idée de la rédemption. L'un signifie acheter de nouveau, racheter par le paiement d'une rançon (gaal) ; et l'autre signifie délier (padah) ; mot qui est souvent employé dans le sens du premier, quoique la signification primitive soit bien celle de «délier». Dans le Nouveau Testament, il n'y a qu'un seul mot (lutrow ou apolutrwsiv) ; mais il comprend les deux significations de l'hébreu, c'est-à-dire, délivrer moyennant une rançon. Il y a ainsi deux idées dans le mot «rédemption» : celle du paiement d'une rançon, et celle de la délivrance qui en est la conséquence ; notre mise en liberté, et l'état dans lequel nous nous trouvons comme résultat de notre rédemption.

Avant donc de pouvoir regarder à Christ comme à notre Rédempteur, nous devons considérer d'abord l'état dans lequel nous étions, état qui a nécessité sa venue comme tel. Non seulement nous étions pécheurs («par un seul homme le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort ; et ainsi la mort a passé à tous les hommes, en ce que tous ont péché» (Rom. 5:12) ; en conséquence, par le péché la mort a régné sur le monde entier), mais, quelque terrible que cela puisse être, il y avait plus encore. Par la chute, — par le péché de l'homme, — Satan s'est acquis des droits sur lui ; il a tenu en sa main le pouvoir de la mort, comme le juste jugement de Dieu (Hébr. 2:14). C'est ainsi que, par le fait que tous ont péché, il est devenu le prince de ce monde (2 Cor. 4:4) ; tenant tous les hommes en son pouvoir et sous son esclavage (Actes 26:48 ; Col. 1:13). Nous étions donc dans un état de captivité sans espoir, vendus par notre péché à Satan qui régnait sur nous, et tenait nos âmes dans une dure servitude. Nous étions dénués de tout moyen de sortir de cet état, aussi bien que de tout espoir ; car, étant sujets à la mort par notre péché, étant ainsi tombés sous le pouvoir de Satan, n'ayant aucun moyen de fournir une rançon, nous étions à jamais sans aucune ressource, à moins que ne survint quelqu'un qui fût capable de nous délivrer pour toujours de notre captivité. C'est pourquoi Paul dit : «Vous étiez morts dans vos fautes et dans vos péchés, dans lesquels vous avez marché autrefois selon le train de ce monde, selon le chef de l'autorité de l'air, de l'esprit qui opère maintenant dans les fils de la désobéissance, etc.» (Éph. 2:1-2).

Telle était notre condition. Nous n'avions pas répondu aux justes exigences de Dieu sur nous, et étions en conséquence tombés sous la pénalité qu'entraîne le péché ; en même temps que nous étions sous l'empire de Satan, qui régnait sur nous par la puissance de la mort, qu'il tenait en main comme jugement de Dieu sur nous à cause de nos péchés. Alors il arriva, quand non seulement nous n'avions aucun droit à faire valoir devant Dieu, mais que nous étions sous la pénalité de nos péchés, il arriva, dis-je, que, suivant les conseils de sa grâce, celui qui était riche en miséricorde et en amour nous racheta, — nous racheta «non par des choses corruptibles, de l'argent ou de l'or, mais par le sang précieux de Christ, comme d'un agneau sans défaut et sans tache» (1 Pierre 1:18).

Voyons maintenant d'une manière plus particulière comment notre rédemption a été opérée. Nous aurons à considérer deux choses : le prix payé et la délivrance opérée ; les droits de Dieu satisfaits et la délivrance du pouvoir de Satan ; nous trouverons une illustration de ces deux choses dans l'histoire de la rédemption d'Israël.

2.1 *Le prix payé ou la rançon.*

Le Seigneur, parlant à ses disciples, leur dit : «Le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir, et pour donner sa vie en rançon pour plusieurs» (Matt. 20:28). Dans un autre endroit, nous lisons que «Christ s'est donné lui-même en rançon pour tous, témoignage qui devait être rendu en son propre temps» (1 Tim. 2:6), c'est-à-dire qu'il s'est livré à la mort, ce qui correspond à l'expression de l'autre passage : «Il a donné sa vie». Un passage de l'Ancien Testament montrera ce que signifient ces déclarations : «L'âme de la chair est dans le sang et moi je vous l'ai donné sur l'autel pour faire propitiation pour vos âmes ; car c'est le sang qui fait propitiation pour l'âme» (Lév. 17:11). C'est pourquoi il est dit aussi : «Sans effusion de sang, il n'y a point de rémission» (Hébr. 9:22). C'était donc dans le sang de Christ (car la vie est dans le sang) que consistait la rançon : c'était le prix payé pour notre rédemption. C'est ainsi que Paul dit : «En qui nous avons la rédemption par son sang» (Éph. 1:7) ; et Pierre dit, dans le texte que nous avons déjà cité, que nous sommes rachetés par le précieux sang de Christ. Il est naturel qu'il l'appelle précieux, puisque ce sang répond à toutes les exigences du Dieu saint envers nous, en sorte que sur ce fondement il pouvait annoncer le salut à tous. Car, en vérité, non seulement il satisfait à tous les droits de Dieu sur nous, mais sa valeur est telle, que le Seigneur Jésus, en répandant son sang, a

glorifié Dieu dans tout ce qu'il était, dans tous ses attributs, et qu'ainsi il peut pleinement justifier quiconque croit en Jésus. Bien plus encore, il se glorifie lui-même en amenant à lui tous ceux qui croient, en en faisant ses enfants, «et si nous sommes enfants, nous sommes aussi héritiers ; héritiers de Dieu, cohéritiers de Christ» (Rom. 8:17).

Le sang de Christ est donc la rançon ; quiconque en est couvert est à l'abri du jugement pour toujours. C'est ce qui était préfiguré dans le cas d'Israël en Égypte. Quand Dieu était sur le point de frapper l'Égypte, de passer par le pays en juge, et qu'il avait ainsi soulevé la question du péché, son peuple — Israël — était aussi bien que les Égyptiens exposé à être frappé par le destructeur. Comment donc Israël pouvait-il être épargné avec autant de justice que l'Égypte allait être jugée ? Dans un de ses messages à Pharaon, Dieu dit : «Je mettrai une séparation entre mon peuple et ton peuple» (Exode 8:23), ce qui eut lieu d'une manière bien remarquable quand, sur l'ordre de Jéhovah, «Moïse appela tous les anciens d'Israël et leur dit : Tirez à part et prenez du menu bétail selon vos familles, et égorgez la pâque. Et vous prendrez un bouquet d'hysope, et vous le tremperez dans le sang qui sera dans le bassin ; et du sang qui sera dans le bassin, vous aspergerez le linteau et les deux poteaux ; et nul d'entre vous ne sortira de la porte de sa maison, jusqu'au matin. Car l'Éternel passera pour frapper les Égyptiens ; et il verra le sang sur le linteau et sur les deux poteaux, et l'Éternel passera par-dessus la porte, et ne permettra pas au destructeur d'entrer dans vos maisons pour frapper» (Exode 12:21-23). Le Seigneur ainsi racheta son peuple par le sang, — figure du sang de l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde (Jean 1:29). Mais remarquez ici une chose importante. Le commandement était donné à tous de répandre le sang, il était pourvu au salut de tous ; mais si, par manque de foi, ils n'obéissaient pas aux ordres qu'ils recevaient, ils ne pouvaient être abrités. Ainsi, maintenant, le sang de Christ est pleinement suffisant pour le salut du monde entier, mais, sans la foi, il ne sert de rien. Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit, et seulement celui qui croit, ne périsse pas, mais ait la vie éternelle (Jean 3:16). « Lequel Dieu a présenté pour propitiatoire, par la foi en son sang» (Rom. 3:25).

2.2 La libération

La première partie de la rédemption était donc le paiement de la rançon ; c'est ce qui a eu lieu par le sang de Christ, comme nous l'avons vu. Mais, quoique parfaitement en sûreté à l'abri du sang, Israël n'était pas racheté tant qu'il demeurait en Égypte. La seconde partie donc, ou le complément de la rédemption, s'accomplit lorsque Dieu, à main forte et à bras étendu, les conduisit hors du pays d'Égypte, en les faisant passer à travers la mer Rouge, et qu'il détruisit Pharaon et toutes ses armées dans les eaux profondes. Sur le principe du sang répandu, Dieu — qui a été satisfait comme juge — peut maintenant agir en faveur de son peuple comme Libérateur ; il les fait donc sortir d'Égypte par son bras puissant. Alors ils purent chanter, ce qui ne leur était pas possible pendant qu'ils étaient en Égypte : «Jah est ma force et mon cantique, et il a été mon libérateur... Tu as conduit par ta bonté ce peuple que tu as racheté ; tu l'as guidé par ta force jusqu'à la demeure de ta sainteté» (Exode 15:1-13). Ils sont désormais à toujours un peuple racheté.

Il en est ainsi maintenant des croyants ; on ne peut dire qu'ils soient rachetés tant qu'ils ne savent pas, non seulement qu'ils sont protégés par le sang, mais encore qu'ils ont été transportés sains et saufs hors du domaine de l'ennemi, à travers la mort et le jugement, par la mort et la résurrection de Christ. Pour Israël, l'aspersion du sang et le passage de la mer Rouge étaient deux faits historiques qui devaient nécessairement se passer successivement. Mais l'oeuvre accomplie dans la mort et la résurrection de Christ les renferme tous deux. Souvent, sans doute, les deux parties dont cette oeuvre se compose ne sont saisies que successivement par la foi, mais il n'y a pas de raison pour qu'il en soit ainsi, et que l'on n'entre pas immédiatement dans la jouissance de la pleine et complète rédemption. Et il en serait bien plus fréquemment ainsi, si la plénitude de l'évangile était plus souvent proclamée ; tandis que cette prédication va rarement au delà du pardon des péchés, et ainsi les âmes sont maintenues dans l'ignorance de la plénitude du salut que Dieu leur a procuré en Christ.

Mais il peut être bon d'expliquer plus complètement comment notre délivrance est opérée en Christ. Il est de la plus haute importance de savoir que Dieu en a fini, dans la mort de Christ non seulement avec nos péchés, — notre culpabilité, — mais avec le péché, notre mauvaise nature. «Dieu, ayant envoyé son propre Fils en ressemblance de chair de péché, et pour le péché, a condamné le péché dans la chair» (Rom 8:3). Il a donc jugé le péché, la racine et les fruits et Christ a brisé dans sa mort toute la puissance de Satan, de même que Dieu a brisé toute la puissance de l'Égypte dans la mer Rouge. Il en résulte que, par la foi en Christ, je suis, en vertu de sa mort, tiré de l'ancien état dans lequel je me trouvais (je suis hors de l'Égypte) et par sa résurrection je suis placé dans une nouvelle position, position (dans le Christ Jésus) où il n'y a pas de condamnation, mais où aussi la loi de l'Esprit de vie dans le Christ Jésus, m'a affranchi de la loi du péché et de la mort (Rom. 8:1-2). Dieu, parlant par la bouche de l'apôtre, peut donc dire maintenant aux croyants : «Vous n'êtes pas dans la chair, mais dans l'Esprit, si du moins l'Esprit de Dieu habite en vous» (Rom. 8:9). Notre rédemption est donc complète ; Dieu a tout fait pour nous, tous ses droits ayant été satisfaits par le sang de Christ, et il nous a fait sortir de notre ancienne condition pour nous amener à lui. «il nous a conduits par sa force à la demeure de sa sainteté» (Exode 15:13). Nous sommes déjà passés de la mort à la vie, la mort et le jugement étant pour toujours derrière nous. Nous ne sommes plus dans la chair, considérés comme enfants d'Adam ; mais depuis que nous sommes morts avec Christ, tous les liens qui nous enchaînent à cet état sont brisés, nous sommes maintenant en Christ, en Christ, là où il est, et conséquemment un peuple racheté. Maintenant, nous savons que toutes choses travaillent ensemble pour le bien de ceux qui aiment Dieu, de ceux qui sont appelés selon son propos, et assurés que, selon ce propos, nous sommes prédestinés à être conformes à l'image de son Fils, pour qu'il soit premier-né entre plusieurs frères ; car ceux qu'il a prédestinés, il les a aussi appelés ; et ceux qu'il a appelés, il les a aussi justifiés ; et ceux qu'il a justifiés, il les a aussi glorifiés ; et ainsi nous pouvons adopter le langage triomphant de l'apôtre : «Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous» ? Oui, nous pouvons nous reposer dans la pleine assurance «que ni mort, ni vie, ni anges, ni principautés, ni choses présentes, ni choses à venir, ni puissances, ni hauteur, ni profondeur, ni aucune autre créature ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu qui est dans le Christ Jésus» (Rom. 8:28-39).

2.3 Rédemption des corps

Il y a une chose pourtant à remarquer. Tandis que la rédemption de nos âmes est complète, nous avons encore à attendre celle de nos corps. Quoique hors de l'Égypte, dont la mer Rouge nous sépare, et en possession de l'Esprit Saint, nous attendons encore la rédemption de notre corps. Car en réalité nous sommes encore dans le désert, et liés par nos corps avec une création qui soupire : «Nous donc qui avons les prémices de l'Esprit, nous aussi, nous soupignons en nous-mêmes, attendant l'adoption, la délivrance de notre corps» (Rom. 8:23).

Pauvre tente que j'habite
Mon corps s'use à tous moments ;
Le monde même s'effrite
Jusque dans ses fondements.

Mais si dans la tombe austère
Il me fallait me coucher,

Aux entrailles de la terre
Tu sauras bien m'arracher.

Oui, la dépouille mortelle
Du corps de tes rachetés,
Seigneur, renaîtra plus belle
En des corps ressuscités,

Exempts d'humaine faiblesse,
Abreuvés du beau, du bien,
Resplendissants de jeunesse,
En tout semblables au tien ;

Et le monde qui soupire
Sous le joug originel
Saluera de son sourire
L'heureux printemps éternel !

C'est pour cela que nous attendons la venue du Seigneur Jésus-Christ, pour nous prendre à lui (Phil. 3:20-21) ; et alors, nous verrons combien est glorieuse et complète la rédemption qu'il a opérée pour son peuple, si complète que rien ne sera laissé entre les mains de l'ennemi, mais que l'esprit, l'âme et le corps seront également délivrés et rendus siens.

En considérant cette oeuvre dans toute son étendue, nous pouvons reconnaître avec des coeurs joyeux que Christ est notre Rédempteur, et nous ne devrions jamais oublier à quel prix il nous a rachetés. Avec son sang, disons-nous tout naturellement, mais combien peu nous saisissons la signification de ces paroles ; combien peu nous comprenons ce fait merveilleux, qu'il s'est livré à la mort, qu'il a subi la colère de Dieu que nous avons méritée, qu'il a été fait péché pour nous, afin que nous devinssions justice de Dieu en lui. Sans doute, si nous méditons sur ce fait, ce cri d'adoration s'échapperait plus constamment de nos coeurs : «À Celui qui nous aime, et qui nous a lavés, de nos péchés dans son sang ; — et il nous a faits un royaume, des sacrificateurs pour son Dieu et Père ; — à lui la gloire et la force aux siècles des siècles ! Amen» (*) (Apoc. 1:5-6).

(*) Nous n'abordons pas ici le sens le plus étendu de la rédemption. Christ a aussi goûté la mort pour tout (Hébr. 2:9) ; toutes choses lui seront soumises (Éphés. 1:10 ; Hébr. 2:8). Il nous est positivement dit qu'il a acheté tout le champ (Matt. 13:44) ; et tous les hommes (2 Pierre 2:1).

2.4 Responsabilité du racheté

2.4.1 Responsabilité en tant qu'appartenant à Christ

Quelle est donc notre responsabilité comme peuple racheté ? D'abord et avant tout de reconnaître que nous appartenons à Celui qui nous a rachetés. Cette vérité est continuellement présentée dans l'Ancien Testament. «Mais maintenant, ainsi dit l'Éternel, qui t'a créé, ô Jacob, et qui t'a formé, ô Israël ! ne crains point, car je t'ai racheté ; je t'ai appelé par ton nom, tu es à moi» (Ésaïe 43:1). De là vient que l'apôtre, comme nous pouvons surtout le remarquer dans le chapitre suivant, s'appelle si souvent l'esclave (doulov) de Jésus-Christ. Car le Seigneur Jésus, dans sa grâce merveilleuse, ayant payé notre rançon, s'est acquis pleinement tout droit sur tout ce que nous sommes et tout ce que nous avons. Nous sommes désormais sa propriété. Mais il y a ici deux aspects à considérer : celui du privilège et celui de la responsabilité. Nous avons le privilège d'appartenir à Christ, d'être siens, d'être unis à lui par des liens particuliers (car il a aimé l'Église et s'est donné lui-même pour elle), et d'être par conséquent les objets particuliers de ses soins, de sa tendresse, de son amour. Nous disons maintenant : «Mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui» ; bien plus «Je suis à mon bien-aimé, et son désir se porte vers moi» (Cant. 2:16 ; 7:10). Et qu'elle est douce et bénie la pensée qu'il nous a acquis comme sa possession, par un titre que personne ne peut lui contester ! Quel repos cela donne à nos âmes, de nous souvenir que nous sommes siens ! Dans le chagrin, le trouble ou les privations, dans les veilles silencieuses de la nuit, dans l'isolement, quelle consolation ineffable d'élever nos yeux jusqu'à lui, et de pouvoir lui dire : Tu nous as rachetés, nous sommes à toi, à toi pour toujours !

Mais ce privilège entraîne la responsabilité que nous avons de montrer pratiquement dans notre marche que nous sommes à lui, — de vivre, non pour nous-mêmes, mais pour Celui qui est mort et ressuscité pour nous (2 Cor. 5:15). Car, par notre rédemption, nous sommes séparés de tous les peuples de la terre, et sommes par conséquent appelés à témoigner par notre vie que nous appartenons à notre Rédempteur. Que chacun de nous se demande devant le Seigneur jusqu'à quel point nous le faisons. Sommes-nous, comme peuple racheté, aussi séparés de ceux qui sont autour de nous, qu'Israël, par exemple, l'était des nations qui l'entouraient, quand il traversait le désert ? Il est vrai que ce n'était qu'une séparation extérieure ; mais sûrement ce devait être un type et une figure d'une séparation plus réelle que la leur, — plus réelle, à cause du caractère même de notre rédemption. La question cependant est celle-ci : Confessons-nous chaque jour dans notre coeur, de nos lèvres, et par notre vie, que nous appartenons à Christ ?

2.4.2 Responsabilité quant à notre corps

Et cette question nous conduit à considérer une responsabilité en rapport avec notre rédemption, telle que l'apôtre Paul la formule. Il dit aux Corinthiens : «Ne savez-vous pas que votre corps est le temple du Saint-Esprit qui est en vous, et que vous avez de Dieu...» ? Et «vous avez été achetés à prix. Glorifiez donc Dieu dans votre corps» (1 Cor. 6:19-20). Le Seigneur donc réclame nos corps, parce qu'il les a achetés à prix ; c'est pourquoi il veut que nos corps soient ici-bas des instruments pour exprimer ce qu'il est lui-même ; aussi, après avoir pleinement établi la rédemption, dans l'épître aux Romains, l'apôtre dit-il : «Je vous exhorte donc, frères, par les compassions de Dieu, à présenter vos corps en sacrifice vivant, saint, agréable à Dieu, ce qui est votre service intelligent» (Rom. 12:1). Quel honneur pour nous, qu'il veuille prendre nos corps, qui étaient une fois les instruments de Satan, et en faire des moyens de se manifester, afin que Dieu soit glorifié ! Ah ! Satan savait bien peu ce qu'il faisait en poussant les Juifs à mettre Christ à mort ! Il réussit à le chasser de ce monde ; mais quelle en a été la conséquence ? C'est qu'il y a des milliers de croyants dont la seule affaire est de refléter son image, de porter dans leurs corps la mort de Jésus, afin que la vie aussi de Jésus soit manifestée dans leurs corps (2 Cor 4:10). Jusqu'à quel point chacun de nous a-t-il compris que tout cela le regarde ? Nous devons tous le reconnaître, et si nous le reconnaissons et qu'en même temps nous ayons à confesser que nous avons manqué à cet égard, nous nous jeterons dans ses bras pour demander la grâce et la force de nous livrer complètement à Dieu, comme d'entre les morts étant faits vivants, et nos membres à Dieu, comme instruments de justice (Rom. 6:13).

2.4.3 *Ne pas être sous une autorité opposée à Christ*

Paul enseigne aussi qu'étant rachetés, nous devons rejeter toute autorité qui est en opposition avec celle de Christ. «Vous avez été achetés à prix ; ne devenez pas esclaves des hommes» (1 Cor. 7:23). Cela ne signifie pas, il est à peine besoin de le dire, qu'il ne doit pas exister dans le monde de maîtres et de serviteurs ; et Paul, écrivant sous la direction de l'Esprit de Dieu, a donné des directions spéciales à ceux qui sont dans cette position. Mais ce qu'il veut établir ici, c'est la souveraine autorité de Christ, et que nous lui appartenons quelle que soit notre position, puisqu'il nous a achetés à prix. Celui qui a été appelé dans le Seigneur étant esclave, est l'affranchi du Seigneur ; de même aussi l'homme libre qui a été appelé, est l'esclave de Christ. Vous avez été achetés à prix ; ne devenez pas esclaves des hommes (1 Cor. 7:22-23). De même, insistant sur cette même vérité, il rappelle aux serviteurs, dans une autre épître, qu'ils servent le Seigneur Jésus-Christ (Col. 3:24) Quelle que soit donc notre occupation dans ce monde, quoique, peut-être, dans une position subalterne, nous ne devons jamais oublier que nous appartenons à Christ, qu'il nous a acquis par son propre sang ; et, en conséquence, notre oeil doit toujours être fixé sur lui, car il est notre Seigneur et Celui que nous servons.

2.4.4 *Zélés pour les bonnes oeuvres*

Un autre texte nous parle encore d'un point au sujet duquel nous sommes responsables : «Qui s'est donné lui-même pour nous, afin qu'il nous rachetât de toute iniquité et qu'il purifiât pour lui-même un peuple acquis, zélé pour les bonnes oeuvres» (Tite 2:14). Nous avons déjà vu que le Seigneur nous a acquis par rédemption, et cette pensée est exprimée par ces mots : «et qu'il purifiât pour lui-même un peuple acquis» ; mais il y a encore deux choses qui, selon sa volonté, doivent caractériser le peuple qu'il a racheté. Son but était que nous fussions rachetés de toute iniquité, de son pouvoir (voyez Rom. 6:14), aussi bien que de ses actes, et que nous fussions zélés pour les bonnes oeuvres. La séparation, la séparation pour Christ, voilà donc ce qui devrait nous caractériser comme rachetés, comme peuple particulier lui appartenant en propre, et zélé pour les bonnes oeuvres.

Il est bon de nous mettre souvent en face de pareils textes, afin que nous puissions reconnaître nos manquements, et découvrir combien nous sommes loin de répondre à cette pensée de Christ à notre égard, à ce qui est le but de notre rédemption. Considérons en particulier ces mots : «zélés pour les bonnes oeuvres». Car, s'il n'y a pas de plus grand piège que l'excessive activité du temps présent, activité dans laquelle l'âme perd souvent toute communion, et par conséquent toute puissance, il y a des oeuvres qu'il ne faut pas négliger, ce sont celles qui sont selon la pensée de Dieu. «Car nous sommes son ouvrage, ayant été créés dans le Christ Jésus pour les bonnes oeuvres, que Dieu a préparées à l'avance, afin que nous marchions en elles» (Éphés. 2:10). Voilà les bonnes oeuvres pour lesquelles nous devons être zélés.

2.4.5 *Sainteté pratique*

Si nous en venons maintenant à la 1^o épître de Pierre, nous trouverons que notre responsabilité y est présentée sous une autre face, qui est en rapport avec notre rédemption. «Si vous invoquez comme père celui qui, sans acception de personnes, juge selon l'oeuvre de chacun, conduisez-vous avec crainte pendant le temps de votre séjour ici-bas, sachant que vous avez été rachetés de votre vaine conduite qui vous avait été enseignée par vos pères, non par des choses corruptibles, de l'argent ou de l'or, mais par le sang précieux de Christ, comme d'un agneau sans défaut et sans tache» (1 Pierre 1:17-18). Pierre nous place ainsi en présence de Dieu le Père, et nous y place comme pèlerins, afin que nous passions le temps de notre séjour ici-bas dans la crainte, cette sainte crainte que produit sa sainteté, selon laquelle nos oeuvres sont jugées déjà maintenant. Il veut que, dans notre passage à travers le désert, nous soyons des pèlerins délivrés de l'Égypte pour vivre dans la sainteté, pour être saints parce que Dieu est saint (1 Pierre 1:16). Car c'est pour Dieu que nous sommes rachetés ; et, en conséquence, il veut que notre marche et toutes nos voies soient selon lui et conformes à son caractère. Combien nous devons être vigilants pour nous tenir éloignés du mal, pour marcher d'une manière digne de notre vocation, par laquelle nous sommes appelés, ayant la crainte de Dieu devant nos yeux, sachant qu'il discerne toutes nos voies, et que sans la sainteté nul ne verra le Seigneur (Hébr. 12:14).

2.4.6 *Attente de la résurrection*

Enfin nous sommes toujours engagés à regarder en avant vers le jour de la rédemption. C'est ainsi qu'il nous est dit que «l'Esprit est les arrhes de notre héritage, pour la rédemption de la possession acquise» (Éph. 1:14). C'est alors que nous entrerons dans la pleine jouissance des fruits de la rédemption, quand le Seigneur prendra possession en puissance de tout ce qui a été acquis par son sang précieux. Nous avons déjà parlé de cela au sujet du corps. Mais il y a ici plus encore. Nous avons l'Esprit comme arrhes de l'héritage qui appartient à Christ, héritage sur lequel il s'est acquis des droits par la rédemption, par laquelle aussi il possède toutes choses ; toutefois, il n'entrera en possession de tout ce qu'il a acquis que quand il aura réuni tous ses cohéritiers qui doivent en jouir avec lui. C'est pour cela que nous attendons, non seulement la venue de Christ, la résurrection de nos corps, et la gloire que nous partagerons avec lui, mais aussi le temps où, comme ses cohéritiers, nous entrerons en possession de toute la puissance et de la bénédiction qu'il nous a acquises par sa mort, tout cela étant le fruit de son sang versé. Chose merveilleuse, qu'il nous soit dit que tout cela s'accomplira à la louange de la gloire de Dieu ! Notre position actuelle de rachetés, rendus agréables dans le Bien-aimé, est à la louange de la gloire de sa grâce ; notre part avec Christ dans son héritage, sera à la louange de sa gloire. Par la grâce de Dieu, cette souveraine bénédiction nous appartiendra bientôt. Car, puisque nous sommes enfants, nous sommes aussi héritiers, héritiers de Dieu et cohéritiers de Christ ; et il attend le moment où sera accompli le désir de son coeur de nous avoir avec lui, selon qu'il l'a dit dans sa prière : «Père, je veux, quant à ceux que tu m'as donnés, que là où moi je suis, ils y soient aussi avec moi, afin qu'ils voient ma gloire, que tu m'as donnée ; car tu m'as aimé avant la fondation du monde» (Jean 17:24). Puissions-nous, par sa grâce, marcher maintenant comme attendant l'accomplissement d'une telle bénédiction !

3 *Chapitre 3 — Christ, notre Seigneur.*

Dès que nous connaissons Christ comme notre Sauveur et notre Rédempteur, nous apprenons aussi qu'il est notre Seigneur. Sa seigneurie, sans doute, est universelle et se rapporte aux hommes comme tels, quoique, en même temps, il y ait des rapports d'une nature toute particulière entre lui et les croyants. L'apôtre Pierre proclame cette vérité le jour de la Pentecôte : «Que toute la maison d'Israël donc sache certainement que Dieu a fait et Seigneur et Christ, ce Jésus que vous avez crucifié...» (Actes 2:36). De même encore Paul, après avoir dit comment Christ, étant en forme de Dieu, a été fait à la ressemblance des hommes, et s'abaissant lui-même est devenu obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix ajoute : «C'est pourquoi Dieu l'a haut élevé et lui a donné un nom au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus se ploie tout genou des êtres célestes, et terrestres, et infernaux ; et que toute langue confesse que Jésus-Christ est Seigneur, à la gloire de Dieu le Père» (Phil. 2:6-11). Le Seigneur Jésus, lui-même, après sa résurrection, dit : «Toute autorité m'a été donnée dans le ciel et sur la terre» (Matt. 28:18). Et Pierre, présentant un autre aspect de la même vérité, nous parle de ces faux docteurs qui introduiront des sectes de perdition, reniant aussi le maître (*) qui les a achetés (2 Pierre 2:1).

(*) Le mot traduit ici par maître est despothv, et non curiov.

Nous avons donc jusqu'ici deux choses : d'abord que Dieu a fait Christ Seigneur sur le fondement de la rédemption, lui donnant cette place de suprématie universelle, pour marquer l'estime qu'il faisait (si je puis en toute révérence parler ainsi) de l'oeuvre qu'il avait accomplie par sa mort ; et en second lieu que, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, Christ a acquis la seigneurie sur toutes choses par droit d'achat. C'est cette pensée que nous trouvons dans Matt. 13:44. Le royaume des cieux est semblable à un trésor caché dans un champ, qu'un homme, après l'avoir trouvé, a caché ; et de la joie qu'il en a, il s'en va, et vend tout ce qu'il a, et achète ce champ là. Il en résulte qu'il est Seigneur de toutes choses, ayant le pouvoir (exousian, l'autorité) sur toute chair, et cela par la volonté de Dieu (Jean 17:2 ; voyez aussi Actes 10:36 ; Rom. 14:9). Quand cependant, nous croyants, nous parlons de Christ comme de notre Seigneur, nous exprimons une autre pensée, parce que nous introduisons l'idée de nos relations, relations de serviteurs. C'est la même seigneurie, mais, par la grâce de Dieu, nous avons été amenés à la reconnaître, à nous incliner devant lui, que nous voyons revêtu de cette dignité ; à recevoir son autorité et ses lois, et à prendre la place de soumission. C'était sans doute un des buts de sa mort, comme nous le dit Paul. «Il est mort pour tous, afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour Celui qui pour eux est mort et a été ressuscité» (2 Cor. 5:15). Et encore : «Nul de nous ne vit ayant égard à lui-même ; et nul ne meurt ayant égard à lui-même : mais soit que nous vivions, nous vivons ayant égard au Seigneur, soit que nous mourions, nous mourons ayant égard au Seigneur ; soit donc que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes du Seigneur. Car c'est pour cela que Christ est mort et qu'il a revêtu, afin qu'il dominât et sur les morts et sur les vivants» (Rom. 14:7-9). Nous reconnaissons donc, par la grâce de notre Dieu, non seulement que Christ est le Seigneur de tous, — comme il l'est en vérité, — mais aussi qu'il est d'une manière plus intime notre Seigneur. Il est notre Seigneur, non seulement en vertu d'un décret qui l'a rendu tel, lui le Christ rejeté, maintenant homme glorifié, mais aussi parce qu'il a acquis cette position au-dessus de nous par la rédemption. C'est donc notre joie de le confesser comme notre Seigneur ; même ceux qui le rejettent dans ce jour de grâce seront une fois obligés, par le pouvoir qu'il déploiera pour la destruction, de confesser qu'il est Seigneur (Phil. 2:10-11). Quelle pensée solennelle ! C'est une responsabilité d'autant plus grande, pour nous croyants, de proclamer son autorité et de nous y soumettre, afin d'être en quelque mesure ses témoins pendant le jour de sa réjection.

Puisque Christ occupe cette position, quels sont nos privilèges et notre responsabilité à son égard, en tant que revêtus de ce caractère ?

3.1 Le culte : Adoration rendue au Seigneur

La première chose à mentionner est le culte, car c'est devant lui, comme Seigneur, que nous nous prosternons pour l'adorer. C'est ce qui nous est enseigné en principe dans un des Psaumes : «Car il est ton Seigneur : adore-le» (Ps. 45:11). Et encore, dans ce passage déjà cité des Philippiens : «Que tout genou se ploie, et que toute langue confesse qu'il est Seigneur, à la gloire de Dieu le Père» (Phil. 2:10-11). Les théologiens s'efforcent de montrer que Christ doit être adoré au même degré que le Père, puisqu'il est Dieu aussi bien qu'homme ; et c'est vrai, mais on laisse de côté l'enseignement de l'Écriture relativement à sa position actuelle et à l'adoration qui lui est due en vertu de cette position. Il est Dieu ; mais ce qui est merveilleux, et ce qui caractérise sa position actuelle, c'est qu'il occupe cette place en tant qu'homme. C'est le même Jésus que les Juifs ont crucifié, qui est maintenant Seigneur et Christ ; et il a pris comme homme la gloire qu'il avait auprès du Père avant que le monde fût. C'est une grande erreur de dire qu'il fut homme ici-bas et Dieu dans le ciel, comme si les deux natures pouvaient ainsi être divisées. Si l'on peut faire une distinction, nous dirions que quand il était ici-bas, quoiqu'il fût vraiment homme, il était pour nous la représentation de la divinité ; tandis que maintenant, quoiqu'il ne perde jamais son caractère divin, il est assis à la droite de Dieu comme homme. En conséquence, bien qu'il soit parfaitement vrai que nous l'adorons comme Dieu, — et sans doute, toute adoration qui monte au trône de Dieu s'adresse nécessairement à Christ, puisque le terme de Dieu comprend toutes les personnes de la divinité, — c'est plutôt devant l'homme qui est dans la gloire de Dieu, Jésus notre Seigneur, que nous nous prosternons maintenant pour lui offrir nos louanges et notre culte.

Et certainement, il est doux pour nous de penser que Celui qui ici-bas fut méprisé, rejeté et crucifié, Celui que ses propres disciples mêmes abandonnaient, et cela à l'heure de sa plus grande angoisse, nous est maintenant présenté dans son exaltation, comme l'objet de nos hommages. Oh ! comme il doit être cher à Dieu son Père ! et de quelle inexprimable valeur doit être son oeuvre aux yeux de Dieu, pour qu'il l'ait mis dans cette position élevée et en ait fait l'objet de l'adoration des anges et des saints ! C'est ainsi que Jean écrit : «Et ils chantent un cantique nouveau, disant : Tu es digne de prendre le livre, et d'en ouvrir les sceaux : car tu as été immolé, et tu as acheté pour Dieu par ton sang, de toute tribu, et langue, et peuple, et nation ; et tu les as faits rois et sacrificateurs pour notre Dieu ; et ils régneront sur la terre. Et je vis : et j'entendis une voix de beaucoup d'anges à l'entour du trône et des animaux et des anciens ; et leur nombre était des myriades de myriades, et des milliers de milliers disant à haute voix : Digne est l'Agneau qui a été immolé de recevoir la puissance, et richesse, et sagesse, et force, et honneur, et gloire, et bénédiction. Et j'entendis toutes les créatures qui sont dans le ciel, et sur la terre et au-dessous de la terre, et sur la mer, et toutes les choses qui y sont, disant : À celui qui est assis sur le trône, et à l'Agneau, la bénédiction, et l'honneur, et la gloire, et la force, aux siècles des siècles ! Et les quatre animaux disaient : Amen ! Et les anciens tombèrent sur leurs faces et rendirent hommage» (Apoc. 5:9-14). Quelle grâce ineffable de savoir qu'il est digne de nos louanges !

Père Saint, juste et sage,
Tu veux que, sans partage,
Tout être rende hommage
À ton Fils glorieux ;
Dans la honte ou la joie,
Que tout genou se ploie,
Et que tout oeil le voie
Apparaissant des cieux.

Mais nous, par l'efficace
De ta divine grâce,
Déjà devant sa face
Nous courbons les genoux,
Heureux de reconnaître
Comme Seigneur et Maître,
Ton Agneau qui vint naître,
Vivre et mourir pour nous !

3.2 Prières au Seigneur

Tout comme nous l'adorons, de même nous le prions comme Seigneur. C'est ce dont l'Écriture offre deux exemples frappants. Quand Étienne fut lapidé par les Juifs furieux, il est dit : «Ils lapidaient Étienne qui priait, et disait : Seigneur Jésus, reçois mon esprit» (Actes 7:59). Paul aussi, parlant d'une écharde dans la chair, dit : «À ce sujet j'ai supplié trois fois le Seigneur, afin qu'elle se retirât de moi ; et il m'a dit : Ma grâce te suffit, car ma puissance s'accomplit dans l'infirmité» (2 Cor. 12:8-9). Or, que ce soit à Christ qu'il s'adresse comme Seigneur, c'est ce qui est évident, car il ajoute : «Je me glorifierai donc très volontiers plutôt dans mes infirmités, afin que la puissance du Christ demeure sur moi» (2 Cor. 12:9).

Ces exemples nous donnent un enseignement important relativement au caractère selon lequel nous devons nous adresser à lui dans la prière. Nous devons l'appeler Seigneur, non Jésus ou Christ, comme on l'entend mal à propos quelquefois. Un moment de réflexion nous fera comprendre ce qui vient d'être dit : Employer en nous prosternant devant lui le nom de Jésus ou celui de Christ, c'est oublier notre position comme suppliants, aussi bien que la sienne comme Seigneur. C'est de la familiarité, si ce n'est de l'irrévérence ; quoiqu'il n'y ait peut-être pas le moindre sentiment de cette nature. Quoiqu'il en soit, en nous approchant de lui par la prière, n'oublions jamais son exaltation ni sa dignité. Le tact spirituel d'un enfant de Dieu suffira pour lui enseigner que, dans ce moment-là, c'est le titre de Seigneur qu'il faut toujours employer. C'est celui qui lui appartient, et il nous convient de le lui donner ; montrant ainsi, au moins en quelque faible mesure, le sentiment que nous avons de ses droits et aussi de notre position en sa présence. C'est le mot que l'ange emploie quand, près du sépulcre, le matin de la résurrection, il calme la crainte des femmes, et cela est significatif. Il dit : «Pour vous, n'ayez point de peur ; car je sais que vous cherchez Jésus le crucifié ; il n'est pas ici ; car il est ressuscité, comme il l'avait dit. Venez, voyez le lieu où le Seigneur gisait» (Matt. 28:5-6). Il leur rappelle ainsi que Jésus, qu'elles cherchaient, était le Seigneur. Le brigand aussi, sur la croix, parlant sans aucun doute par l'Esprit de Dieu, s'adresse à lui comme tel. «Seigneur, dit-il, souviens-toi de moi, quand tu viendras dans ton royaume» (Luc 23:42). Rappelons-nous toujours qui est Celui devant qui nous nous prosternons et duquel nous attendons grâce et bénédiction.

Si c'était ici le lieu, je pourrais vous montrer (ce qu'un examen attentif des Écritures justifierait sans doute) qu'il ne faut pas employer indifféremment toutes les expressions dans les prières que l'on présente au Seigneur. Il y a, par exemple, comme nous pourrions le voir encore plus loin, des rapports particuliers entre le serviteur et le Seigneur. C'est ce qu'il a enseigné lui-même à ses disciples, en leur disant : «Suppliez donc le Seigneur de la moisson, en sorte qu'il pousse des ouvriers dans sa moisson» (Matt. 9:38). C'est ainsi encore que l'apôtre, comme nous l'avons dit à propos de l'écharde dans la chair qui entravait son service, s'adresse à Christ en l'appelant Seigneur. Qu'il me suffise d'avoir attiré l'attention là-dessus, c'est nécessaire, et nous avons besoin de recevoir de Dieu lui-même l'intelligence pour être bien guidés à cet égard. Oui, prenons-y bien garde, car rien n'est plus pénible dans les réunions de prière ou de culte, que d'entendre celui qui prie employer indifféremment ces mots : Dieu, Père, ou Seigneur, sans que rien explique ce changement d'appellation.

Mais, pour passer à un autre sujet, qu'il est doux, quand nous nous adressons à lui dans la prière, de nous rappeler qu'il est notre Seigneur ! Cela constitue un droit et une assurance ; un droit, à cause de la relation dans laquelle nous avons été placés, et une assurance, parce que cela nous rappelle ce qu'il est et ce qu'il a fait pour nous comme tel. En vérité, il n'est pas un étranger pour nous ; et s'il nous est précieux de prononcer ce nom, quelle joie pour lui de nous entendre nous adresser à lui, comme à notre Seigneur ! Conduits par l'Esprit de Dieu, puissions-nous employer ce nom avec une hardiesse croissante, avec la sainte hardiesse que peut seule inspirer la confiance en son amour !

3.3 Christ Seigneur, nous ses serviteurs

Ces mots «notre Seigneur» nous rappellent que nous sommes ses serviteurs. Nous le sommes, parce qu'il nous a achetés par son propre sang ; et en conséquence nous sommes sa propriété absolue. C'est pourquoi Paul se plaît à s'appeler un serviteur, un esclave de Jésus-Christ (doulos) (Rom. 1:1 ; Phil. 1:1, etc.). Nous parlons naturellement ici de tous les croyants comme serviteurs, et non pas seulement d'une classe spéciale qu'il a plu au Seigneur de revêtir de dons pour travailler au milieu des saints ou pour évangéliser. Gardons-nous bien de n'appliquer qu'à cette classe le terme de serviteurs ; car, quelle que soit la position que nous occupons, nous sommes aussi réellement serviteurs du Seigneur que si nous avions un service public à accomplir, comme par exemple celui du ministère de la Parole.

Faisons observer en même temps que la volonté du Seigneur est notre seule loi. C'est en effet ce qui caractérise le chrétien, c'est qu'il n'a plus de volonté ; car, du moment que cette dernière est active, la chair se montre. Ainsi il n'a, je veux dire il devrait n'avoir, absolument aucune volonté. Il peut dire avec l'apôtre : «Je suis crucifié avec Christ ; et je ne vis plus, moi, mais Christ vit en moi» (Gal. 2:20). Le Seigneur nous a montré cette voie : «Je suis descendu du ciel, non pour faire ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé» (Jean 6:38). C'est ainsi qu'il est dit qu'il a pris la forme d'un esclave (doulos) (Phil. 2:7). De même donc qu'il n'avait pas de volonté, mais qu'il était gouverné par celle de son Père dans toutes ses pensées, ses paroles et ses actions, de même en toutes choses nous devrions regarder à sa volonté. Ce n'est plus nous qui vivons, mais Christ vit en nous, et nos corps ne sont plus que des organes pour l'expression de sa volonté.

Comme serviteurs, nous sommes dans l'obligation d'obéir. Le Seigneur disait à certaines gens : «Pourquoi m'appellez-vous Seigneur, Seigneur, et ne faites-vous pas ce que je dis ?» (Luc 6:46). Il disait aussi à ses disciples : «Vous m'appellez Maître et Seigneur, et vous dites bien, car je le suis ; si donc moi, le Seigneur et le Maître, j'ai lavé vos pieds, vous aussi vous devez vous laver les pieds les uns aux autres» (Jean 13:14). Aussitôt donc que Christ nous est révélé comme notre Sauveur et que nous le reconnaissons comme notre Seigneur, nous devons être dans la même disposition que Paul quand il disait : «Seigneur, que veux-tu que je fasse ?» (Actes 9:6 ; 22:10). Dès ce moment, notre place est celle de l'obéissance à sa volonté ; nous devons non seulement l'accepter, mais y trouver notre joie, car il disait lui-même que sa viande était de faire la volonté de son Père et d'accomplir son oeuvre (Jean 4:34). Or aucun croyant ne peut alléguer qu'il ignore la volonté de Dieu. Il est vrai qu'il y a de l'ignorance chez un grand nombre, mais puisqu'il lui a plu de nous donner dans les Écritures la révélation de ses pensées à notre égard, de nous tracer le chemin dans lequel il veut que nous marchions, de nous assurer que nous serons dirigés dans toutes nos difficultés, et puisqu'il nous a envoyé le Consolateur pour nous conduire dans toute la vérité (Jean 16:13), nous sommes sans excuse si nous restons dans l'ignorance.

Comme notre sentier est simple alors ! C'est à lui seul que nous avons à plaire. Il faut seulement que nos yeux soient fixés sur lui. Comme les yeux des serviteurs regardent à la main de leurs maîtres, et les yeux de la servante à ceux de sa maîtresse, ainsi nos yeux devraient rester fixés sur le Seigneur pour saisir les premiers signes de sa volonté, afin que nos pieds soient toujours prêts à exécuter ses commandements. Et quel honneur pour nous ! Christ, notre Seigneur, est le centre d'où rayonne la gloire. Les yeux de tous les habitants du ciel sont dirigés sur lui, comme sur l'objet de tous leurs hommages et de leurs délices. Que sommes-nous pour qu'il daigne faire de nous ses serviteurs ? Rien, rien absolument que ce que nous sommes devenus par la souveraine grâce de notre Dieu, en vertu de l'oeuvre qu'il a accomplie. Assurément, nous devrions avoir un sentiment plus profond de l'honneur insigne qui nous est accordé, en sorte que nos coeurs, débordant d'amour et de reconnaissance, aient toujours plus de joie à les témoigner en gardant ses commandements (Jean 14:15).

3.4 *Christ comme Seigneur sur les familles et les maisons*

La seigneurie de Jésus-Christ implique encore pour nous une autre obligation. Comme cela est dit : il est Seigneur de tous (Actes 10:36). Nous avons donc non seulement comme chrétiens à prendre une position d'obéissance, mais nous avons aussi à reconnaître son autorité sur tous ceux qui sont en rapport avec nous, sur nos familles et nos maisons. Il est bien important de se demander si la doctrine de la seigneurie universelle de Jésus-Christ n'a pas été méconnue. C'est ce dont on n'est que trop convaincu, en considérant l'état de bien des familles de chrétiens. C'est une erreur fatale dans laquelle on tombe souvent, de supposer que les membres inconvertis de nos familles n'ont rien à faire avec Christ. Il est Seigneur de tous ; leur responsabilité, comme celle des croyants, est de reconnaître cette seigneurie. La seigneurie de Christ doit être maintenue par les saints dans tout le domaine de leur responsabilité, par anticipation du millénium. Les familles des saints devraient présenter un contraste absolu à cet égard avec celles du monde, et ainsi être un témoignage vivant rendu à l'autorité d'un Christ rejeté et absent, de Christ notre Seigneur.

3.5 *Christ comme Seigneur universel*

De plus, si nous nous souvenions que notre Seigneur est aussi le Seigneur universel, cela nous donnerait une beaucoup plus grande puissance pour agir sur les âmes. Ceux qui sont accusés du péché de rejeter Christ, combien souvent n'arrive-t-il pas qu'ils cherchent à échapper ou à éviter le coup en disant : Nous sommes complètement étrangers à ce qu'ont fait les Juifs et les Romains il y a dix huit siècles. Il n'est pas difficile de répondre à cette objection, si elle est franchement présentée ; mais si l'on insistait sur le fait de la seigneurie actuelle de Christ, ce serait une épreuve à laquelle il n'y aurait pas moyen d'échapper. Est-ce qu'ils reconnaissent la place que Dieu lui a donnée ? Est-ce qu'ils le confessent et se soumettent à son autorité ? Alors, comme nous savons qu'ils ne le font pas, ils sont convaincus eux aussi, et cela avec la dernière évidence, d'avoir rejeté Celui qui a été fait Seigneur et Christ. Cette arme bien maniée pourrait, avec la puissance du Saint-Esprit, atteindre bien des consciences et amener des âmes à la repentance devant Dieu ; surtout si cette vérité était présentée en relation avec ce fait que, s'ils persistent à ne pas reconnaître Christ maintenant, au jour de la grâce, ils devront le reconnaître devant le grand trône blanc, et le faire alors pour leur éternelle condamnation. C'est une question digne d'attention de savoir si, en prêchant l'évangile, nous ne donnons pas à l'homme comme tel une trop grande place, en lui laissant trop largement la liberté de choisir ou de refuser. Naturellement, on ne doit point méconnaître la responsabilité ; car c'est sur ce principe que la conscience est le plus promptement atteinte. Nous ne devons pas oublier non plus de présenter la grâce, la miséricorde et l'amour de Dieu, et sûrement toute prédication de l'évangile doit être celle de son grand amour. En accordant pleinement cela, on peut cependant demander si on insiste assez sur les droits de Christ comme Seigneur. Quel sujet pourrait fournir une mine plus riche pour des appels sérieux ? L'homme partout reconnu et Christ méconnu. Hélas ! il est encore vrai qu'il n'y a pas de place pour Christ dans l'hôtellerie (c'est-à-dire dans le monde). C'est la sagesse de l'homme, ses préceptes et son autorité ; et tous se réunissent pour dire : Nous ne voulons pas que Christ règne sur nous ! Et cependant, il est le Seigneur de tous. Il était dans le monde, et le monde a été fait par lui, et le monde ne le connaissait pas. Il ne le connaît pas aujourd'hui non plus, et ainsi il va à sa ruine. Car Dieu veut que son Christ soit universellement reconnu. En effet, le décret a paru et ne peut être changé ; et pourtant le monde poursuit sa voie en bannissant de ses pensées Celui qui est le Seigneur de tous, se berçant de l'illusion que tout est bien et que tout ira bien. Mais pendant que nous écrivons peut sonner l'heure où il quittera la place qu'il occupe à la droite de Dieu, pour venir prendre son peuple et alors ils seront toujours avec lui (1 Thess. 4:17). Alors commencera cette série de terrible jugements annoncés dans les Écritures, comme devant précéder son retour avec ses saints, «quand sortira de sa bouche une épée aiguë à deux tranchants, afin qu'il en frappe les nations ; et lui les paîtra avec une verge de fer, et lui foulera la cuve du vin de la fureur de Dieu le Tout-Puissant, et il a sur son vêtement et sur sa cuisse un nom écrit : Roi des rois et Seigneur des seigneurs» (Apoc. 19:15-16). Alors il prendra possession de son royaume. «Il dominera depuis une mer jusqu'à l'autre, et depuis le fleuve jusqu'aux extrémités de la terre. Tous les rois aussi se prosterneront devant lui ; toutes les nations le serviront» (Ps. 72:8-11). Sois donc intelligent, cher lecteur, et maintenant, pendant que c'est le temps favorable et le jour du salut, prosterne-toi devant Dieu ; et reconnais Christ comme Seigneur ; «que si tu confesses de ta bouche Jésus comme Seigneur, et que tu croies dans ton cœur que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts tu seras sauvé» (Rom. 10:9). Mais si vous êtes, hélas ! du nombre de ceux qui restent indifférents à ses droits et qui les rejettent, non seulement vous devrez à la fin fléchir les genoux devant lui, quand il siègera comme juge sur le grand trône blanc, mais vous entendrez en même temps la sentence irrévocable de votre condamnation éternelle, de la mort seconde (Apo. 20). Oh ! baissez le Fils, — maintenant que c'est le jour de grâce et que dure encore la longue patience de Dieu, — de peur qu'il ne se courrouce et que vous ne périssez dans cette voie, quand sa colère s'embrasera tant soit peu (Ps. 2:12). Étant réconciliés avec lui, ce sera la joie de votre cœur de le confesser et de le servir comme Seigneur.

4 *Chapitre 4 — Christ, notre Berger*

On peut se demander si cette relation de notre bien-aimé Seigneur avec son peuple, occupe dans nos âmes la place qui lui est due. Il est vrai qu'elle se trouve mentionnée surtout dans l'Ancien Testament ; mais ce serait se priver d'une grande bénédiction que de la limiter aux Juifs, ce qu'une parole du Seigneur rapportée dans l'évangile de Jean, chap. 10, nous empêcherait d'ailleurs de faire. «J'ai d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie ; il faut que je les amène, elles aussi ; et elles écouteront ma voix ; et il y aura un seul troupeau (non pas un seul bercail ou parc ; le mot grec est *poimnh*) et un seul berger». Pierre aussi, écrivant à des croyants de la nouvelle économie, dit : «Vous étiez comme des brebis errantes, mais maintenant vous êtes retournés au berger et au surveillant de vos âmes» (1 Pier. 2:25) ; et encore : «Paissez le troupeau de Dieu qui est avec vous le surveillant, non pas par contrainte, mais volontairement, ni pour un gain honteux, mais de bon gré, ni comme dominant sur des héritages, mais en étant les modèles du troupeau ; et quand le souverain pasteur sera manifesté, vous recevrez la couronne inflétrissable de gloire» (1 Pier. 5:2-4). Paul emploie la même figure quand, s'adressant aux anciens de l'église d'Éphèse, il dit : «Prenez garde à vous-mêmes, et à tout le troupeau, au milieu duquel l'Esprit Saint vous a établis surveillants, pour paître l'assemblée de Dieu» (Actes 20:28).

Christ est donc maintenant le berger de son peuple qui est son troupeau. Il y a pourtant cette différence que, pour les Juifs, s'ils l'avaient reçu, il aurait été leur berger sur la terre ; et même dans le millénium, il sera le berger de son peuple terrestre. «Je susciterai sur elles un pasteur qui les paîtra ; savoir, mon serviteur David ; il les paîtra, et lui-même sera leur pasteur» (Ézé. 34:23 ; voyez aussi Jér. 23:1-4). Mais il est notre pasteur, comme celui qui est mort, qui est ressuscité et qui est assis à la droite de Dieu. C'est ainsi que l'auteur de l'épître aux Hébreux dit : «Le Dieu de paix qui a ramené d'entre les morts le grand pasteur des brebis, etc.» (Hébr. 13:20). C'est donc de sa place dans les lieux hauts qu'il paît maintenant son peuple, et c'est pourquoi il est appelé le grand pasteur, parce que, dans sa tendre sollicitude pour ses brebis, il envoie, quoique éloigné d'elles, ceux qui doivent paître le troupeau sous sa direction. Quand donc il est monté au-dessus de tous les cieux, il a donné les uns comme pasteurs, etc. (Éph. 4:11) ; car c'est par ceux-là et par ceux qui sont qualifiés pour gouverner, qu'il exerce les fonctions de pasteur de son peuple.

Dans les deux économies, la relation est donc exprimée par le même terme ; mais les bénédictions qu'elle renferme sont déterminées par la position respective des brebis, par leur besoins divers. Aussi les saints de toutes les dispensations peuvent adopter le langage

de ce beau Psaume 23°, consolation du peuple de Dieu dans tous les temps. Le Seigneur lui-même, quand il était sur la terre comme homme, pouvait le faire, aussi bien que le résidu pieux des Juifs et les croyants du temps présent.

4.1 Le Berger

Considérons donc en premier lieu le Berger lui-même. Il dit aux Juifs : «Celui qui entre par la porte, est le berger des brebis» (Jean 10:2). Il se présentait à eux comme le seul qui fût venu en Israël par le chemin voulu de Dieu, le seul qui répondit à tout ce qui avait été dit de lui d'avance dans les Écritures, le seul donc à qui Dieu ouvrit la porte pour lui donner accès auprès de ses brebis. Mais le peuple comme tel ne le reçut pas ; il devint par là la porte des brebis (v. 7) «Tous autant qu'il en est venu avant moi», dit-il, «sont des voleurs et des larrons ; mais les brebis ne les ont pas écoutés. Moi, je suis la porte : si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé ; et il entrera et il sortira, et il trouvera de la pâture. Le voleur ne vient que pour voler, et tuer, et détruire : moi, je suis venu afin qu'elles aient la vie, et qu'elles l'aient en abondance. Moi, je suis le bon berger : le bon berger met sa vie pour les brebis» (Jean 10:8-11).

Voici donc ce qui caractérise essentiellement le bon berger : il donne sa vie pour ses brebis. Il est le Christ qui est mort ; et s'il est mort pour tous, tous donc sont morts (2 Cor. 5:14). Voilà tout le secret de la rédemption. Les brebis étaient égarées, perdues, et auraient péri pour toujours, mais le bon berger est venu chercher ce qui était perdu, il s'est même livré à la mort, à la mort de la croix, et les a cherchées jusqu'à ce qu'il les eût trouvées. Cela nous explique ce nom de bon berger. Nous avons tous été errants comme des brebis ; nous nous sommes détournés pour suivre chacun son propre chemin, mais le bon berger s'est offert pour nos péchés, a donné sa vie pour les brebis, et l'Éternel a fait tomber sur lui l'iniquité de nous tous (Ésa. 53:6). Et comme le dit l'apôtre Paul, exaltant l'amour de Dieu, amour dont rien ne peut donner une idée : «Christ, alors que nous étions encore sans force, au temps convenable, est mort pour des impies. Car à peine, pour un juste, quelqu'un mourra-t-il (car pour l'homme de bien, peut-être quelqu'un se résoudrait même à mourir) ; mais Dieu constate son amour à lui envers nous, en ce que, lorsque nous étions encore pécheurs, Christ est mort pour nous» (Rom. 5:6-8). Tout le coeur de Christ, aussi bien que celui de Dieu, nous a été révélé par sa mort ; car il n'y avait rien en nous pour attirer son affection, pour le porter à prendre notre place, et à nous racheter par son sang précieux. La nuit même dans laquelle il fut livré, il prit du pain et rendit grâces, et institua le mémorial du sacrifice qu'il allait accomplir. Ainsi, nous contemplons en même temps sa parfaite bonté et la complète méchanceté de l'homme ; mais la complète révélation de ce que l'homme était, ne peut pas mettre obstacle à la manifestation de ce qu'il était, lui. Bien plus, de même que la lumière du soleil brillant sur un sombre nuage, paraît d'autant plus vive et intense, de même l'amour, la grâce et la bonté de Christ, paraissent d'autant plus grands par l'absolue méchanceté de l'homme qui a amené Christ à la croix. Le bon berger donne sa vie pour ses brebis.

En donnant sa vie pour ses brebis, il s'est acquis des droits sur elles. Mais vient ensuite un autre acte : il donne la vie à ses brebis. «Le voleur ne vient que pour voler, et tuer, et détruire : moi, je suis venu afin qu'elles aient la vie, et qu'elles l'aient en abondance» (Jean 10:10) ; et encore : «Je leur donne la vie éternelle, et elles ne périront jamais» (v. 28). Nous pouvons rapprocher ceci de cette autre parole : «Moi, je suis la porte : si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé, etc.» (v. 9). Nous ajoutons ce passage, pour montrer le moyen par lequel Christ donne la vie, moyen qui n'est jamais séparé de la foi en lui. Qui croit au Fils, a la vie éternelle (Jean 3:36). Ainsi, il est représenté ici comme la porte, et quiconque entre par lui est sauvé — a la vie éternelle. Ce serait une fatale erreur de supposer que cette vie, qui est un don de sa part, un don de sa grâce souveraine, on pourrait la posséder sans une foi personnelle. Car c'est le moyen voulu de Dieu pour la posséder, ce qui caractérise ses brebis comme étant à lui, ce qui les sépare ainsi du monde.

Il est encore dit : «Il appelle ses propres brebis par leur nom, et les mène dehors» (Jean 10:3), et aussi qu'il connaît ses brebis (v. 14, 27). C'est ce que nous voyons dans l'histoire de l'aveugle, dont le Seigneur a ouvert les yeux, et dont il a fait un de ses disciples. L'évangile rapporte encore bien d'autres exemples qui caractérisent le bon berger. Nous en trouvons un dans le premier chapitre de cet évangile de Jean : «Jésus vit Nathanaël venir vers lui, et il dit de lui : Voici un vrai Israélite, en qui il n'y a pas de fraude. Nathanaël lui dit : D'où me connais-tu ? Jésus répondit et lui dit : Avant que Philippe t'eût appelé, quand tu étais sous le figuier, je te voyais» (Jean 1:48-49). De toute éternité il connaît ses brebis, et au temps convenable s'adresse à elles par leur nom, les appelle par sa parole puissante, et sa voix pénétrant dans leurs âmes, il les fait sortir, les amenant à la connaître comme celle du bon berger. Comme le matin de sa résurrection, quand il dit : Marie, et qu'elle répondit : Rabboni ; ainsi aujourd'hui, quand il parle, ses brebis entendent sa voix et le suivent aussitôt. C'est ainsi qu'il a appelé toutes les brebis de son troupeau, et qu'il les réunira encore, jusqu'à ce que la dernière qui erre sur les montagnes et dans les déserts soit amenée sous sa houlette. «Je connais mes brebis». C'est là assurément une parole profondément consolante pour les siens. Quoique nous soyons sous sa conduite en traversant le désert, notre foi est souvent près de faiblir, la fatigue s'empare de nous, et nous sommes tentés de douter de son amour. Combien alors ces paroles : «Je connais mes brebis», sont précieuses pour calmer toute anxiété et dissiper toute crainte, en nous rappelant que ses yeux sont sur nous, voyant toutes nos circonstances, tous nos besoins, et qu'il a une pleine connaissance de tout ce qui nous concerne.

Nous avons déjà fait allusion à la composition de son troupeau, qui renferme maintenant des Juifs et des gentils, comme il nous l'enseigne au v. 16, où nous voyons comment s'est formé ce troupeau : «J'ai d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie ; il faut que je les amène, elles aussi ; et elles écouteront ma voix, et il y aura un seul troupeau, un seul berger». C'est là le trait spécial du troupeau pendant cette dispensation. Dans l'ancienne alliance, Israël seul était son troupeau ; aussi le 23° Psaume commence par ces mots : «L'Éternel est mon berger». Mais comme, quand il vint au milieu des siens, les siens ne le reçurent point, il a renversé par sa mort le mur de clôture qui séparait les Juifs des gentils, et a posé dans son sang le fondement de leur réunion par la foi en son amour. Depuis la Pentecôte donc, il a appelé les brebis de son troupeau dans tous les lieux de la terre : elles entendent sa voix, elles sont amenées, et une fois qu'elles sont réunies, il n'y a plus ni Juifs, ni gentils, elles ne forment qu'un seul troupeau sous un seul Berger.

Ce qui caractérise encore le Berger, c'est qu'il garde ses brebis : «Je leur donne la vie éternelle, et elles ne périront jamais ; et personne ne les ravira de ma main. Mon Père, qui me les a données, est plus grand que tous, et personne ne peut les ravir de la main de mon Père» (v. 28-29). Il procure ainsi aux siens une absolue sécurité. Le loup peut ravir les brebis de la main de celui qui est un mercenaire et n'est pas le Berger, mais personne ne peut les ravir des mains de ce dernier. Quel repos cela donne à notre coeur de lire ces précieuses paroles !

4.2 Les brebis

Arrêtons-nous encore un peu sur quelques-uns des traits qui caractérisent les brebis. «Elles entendent sa voix» (v. 4, 16, 27). Comme cela a été expliqué au commencement, il distingue ses brebis, il les appelle par leur nom. Le Seigneur lui-même fait sentir le contraste, quand il dit : «Mais vous (il parle aux Juifs), vous ne croyez pas, car vous n'êtes pas de mes brebis, comme je vous l'ai dit. Mes brebis écoutent ma voix, etc.» (v. 26, 27). Nous pouvons rapprocher de ceci un autre trait : «Elles ne connaissent pas la voix des étrangers» (v. 5). C'est là ce qui fait la sécurité du troupeau. Elles reconnaissent aussitôt la voix du Berger ; mais un étranger a beau imiter à s'y méprendre la voix du Berger, elles s'en aperçoivent, c'est-à-dire qu'elles découvrent que c'est celle d'un étranger. C'est ce qu'enseigne l'apôtre Jean : «Vous avez l'onction de la part du Saint, et vous connaissez toutes choses... Je vous ai écrit ces choses touchant ceux qui vous égarent ; et pour vous, l'onction que vous avez reçue de lui demeure en vous, et vous n'avez pas besoin que personne vous enseigne ; mais comme la même onction vous enseigne à l'égard de toutes choses, et qu'elle est vraie et n'est pas mensonge, — et

selon qu'elle vous a enseignés, vous demeurerez en lui» (1 Jean 2:20-27). Il n'est donc pas nécessaire pour y échapper, que nous cherchions à connaître toutes les erreurs qui abondent de tous les côtés : il nous suffit de connaître la voix du Berger ; et notre sûreté sera de l'écouter, de la connaître toujours mieux et, comme Marie, de rester assis aux pieds de Jésus pour écouter sa parole» (Luc 10:39). C'est ainsi que nous serons tout à la fois mis à l'abri du danger, gardés et bénis.

Les brebis entendent la voix du Berger, il en résulte naturellement qu'elles le suivent : car elles reconnaissent sa voix (v. 4, 27). Les brebis n'ont d'autre volonté que celle du Berger ; et dès qu'elles cessent de le suivre, elles sont errantes. «Nous avons tous été errants comme des brebis, dit le prophète, nous nous sommes détournés pour suivre chacun son propre chemin» (Ésa. 53:6). En Orient, et aussi dans quelques contrées de l'Europe, le berger précède son troupeau ; quand il marche, les brebis le suivent, et quand il s'arrête, elles s'arrêtent également. C'est à cela que fait allusion notre Seigneur dans la portion de l'Écriture qui est devant nous ; cet usage lui fournit l'occasion de donner une instruction bien sérieuse. Pour suivre le berger, les brebis ont besoin d'avoir toujours les yeux fixés sur lui, d'être toujours attentives pour savoir de quel côté il va, et où il veut qu'elles le suivent. Tout est ainsi laissé entre les mains du berger : c'est à lui à reconnaître le danger, à pourvoir à leur subsistance, à leur montrer le chemin. Leur responsabilité, c'est de le suivre, partout où il les conduira — de le suivre jusqu'à ce qu'il vienne pour les prendre à lui.

Il est aussi dit que les brebis connaissent le Berger. Non seulement elles connaissent sa voix ; mais elles le connaissent lui-même : «Je suis le bon berger, et je connais mes brebis, et je suis connu d'elles, comme le Père me connaît, et moi je connais le Père» (Jean 10:14-15). C'est là la bénédiction la plus élevée à laquelle les brebis puissent atteindre, car elle suppose la connaissance de ses voies, de ses désirs et de ses pensées, la connaissance de sa personne elle-même. C'est ainsi que nous entrons en communion avec lui. Nous pouvons connaître sa voix, le suivre, et cependant ne pas connaître sa personne elle-même. Le connaître, c'est ce qui, selon l'apôtre Jean, caractérise les pères dans la famille de Dieu : «Je vous écris, pères, parce que vous connaissez Celui qui est dès le commencement» (1 Jean 2:13). Voilà donc la souveraine bénédiction pour le croyant. Or le Seigneur veut qu'elle se réalise, — et cela en abondance mesure, — «comme le Père me connaît et que je connais le Père». Il nous connaît, et il veut que nous le connaissions. Que nos relations avec lui soient toujours plus intimes, qu'il soit tellement présent à nos âmes que nous puissions croître de jour en jour dans sa connaissance, dans la connaissance de ce qu'il est, — aussi bien de ce qu'il est pour nous, que de ce qu'il a fait pour nous par la puissance du Saint-Esprit.

4.3 Psaume 23

Le Psaume 23° nous aidera à comprendre ce qui a été dit sur les relations aussi bien que sur les privilèges des brebis.

«Le Seigneur (Jéhova) est mon Berger». Pouvons-nous véritablement adopter ce langage ? Tout dépend ici de la réalité de nos relations avec lui. Chacun peut dire que le Seigneur est un Berger ; toute la force de cette déclaration est donc dans ce petit mot : mon. Dire mon Berger, c'est le langage de la foi : le mot mon est donc la clef de ce Psaume. Heureux sommes-nous donc, si, nous appropriant ces paroles, nous pouvons dire qu'il est notre Berger. Quelle en sera la conséquence ? «Je n'aurai point de disette». Nous n'aurons point de disette, non parce que nous sommes ses brebis, mais parce qu'il est notre Berger. Il s'agit non de ce que nous sommes pour lui, mais de ce qu'il est pour nous. C'est ce qu'il est très important de bien comprendre, car beaucoup de personnes parmi nous commencent par elles-mêmes ; et qu'arrive-t-il alors, quand elles découvrent qu'elles sont de pauvres créatures faibles et pécheresses ? Elles tombent dans le doute et l'anxiété. — Mais quand nous commençons avec le Seigneur, que nous considérons ce qu'il est, ce qu'il est en lui-même aussi bien que dans ses relations avec nous, nous avons l'assurance bien fondée que «nous n'aurons pas de disette». Car assurément, c'est au berger à pourvoir aux besoins de ses brebis. Combien seraient insensés des enfants demandant à leurs parents comment ils pourvoient aux besoins du lendemain ! Nous serions bien plus insensés de nous inquiéter, nous qui avons un tel Berger. C'est assez pour nos cœurs, sans doute, de savoir qu'il est à nous, et dans cette douce confiance nous pouvons tout abandonner entre ses mains, car il paîtra son troupeau, comme un berger (Ésa. 40:11). Il est à nous et nous avons tout en lui ; et ainsi, notre cœur peut se reposer dans une paix parfaite, dans la pleine assurance de son amour constant, de sa toute-puissance, de ses soins continuels.

«Il me fait reposer dans de verts pâturages ; il me mène à des eaux paisibles», ou, comme on peut traduire, dans des pâturages d'herbe tendre et à des eaux de repos. C'est lui qui nous apporte toutes les bénédictions, qui pourvoit à tous nos besoins, qui nous donne repos et rafraîchissement. Mais cela même ne peut exprimer toutes les richesses de sa bonté pour son troupeau. Ce sont des pâturages d'herbe tendre, dans lesquels les brebis peuvent se repaître avec délices jusqu'à ce qu'elles soient rassasiées ; et quand elles sont rassasiées comme de moëlle et de graisse, elles se reposent près des eaux rafraîchissantes. Comme il est dit dans Jean 10:9 : «Moi, je suis la porte : si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé ; et il entrera et il sortira, et il trouvera de la pâture». Voilà ce qu'est le cœur du Berger. Il pourvoit aux besoins des siens, il veille sur eux, afin que rien ne leur manque. Heureuses les brebis qui sont ainsi placées sous les soins de son constant et fidèle amour !

«Il restaure mon âme ; il me conduit dans des sentiers de justice à cause de son nom» (Ps. 23:3). Voilà qui appartient aussi à son office de Berger. Nous n'avons pas besoin de dire que le fondement sur lequel il agit, c'est l'oeuvre qu'il a accomplie, la propitiation qu'il a faite pour nos péchés (1 Jean 2:1-2). Mais, dans le Psaume, celui qui restaure c'est le Berger. Les brebis errent, s'égarer, et le Berger court après celle qui est perdue, et, l'ayant trouvée, la rapporte saine et sauve. Chacune des brebis est ainsi sous ses yeux, et ne peut s'égarer sans qu'il le sache ; et quand quelqu'un de nous s'est égaré, il ne serait sans doute jamais revenu si, dans son amour, le Berger ne l'avait suivi et ramené.

Et comme c'est à lui que nous devons d'être ramenés, c'est aussi à lui que nous devons d'être guidés dans la droite voie, celle de la justice, qui est selon sa volonté. Remarquez de plus qu'il nous conduit ainsi pour l'amour de son nom. C'est encore, et on ne peut trop le répéter, pour l'amour de son nom ; c'est pourquoi sa propre gloire est intéressée à ce que nous soyons conduits dans les sentiers de la justice. C'est sur ce fondement que nous pouvons tout lui demander ; et quand nous faisons ainsi, il ne peut résister à notre prière. Il en fut ainsi de Josué. Quand les Israélites furent battus devant Ai à cause du crime d'Acan, Josué déchira ses vêtements et se jeta le visage contre terre, devant l'arche de l'Éternel, et intercèda auprès de Dieu : «Que feras-tu à ton grand nom ? » (Jos. 7:6-9). C'est ainsi que se termine et que se résume en quelque sorte ce cri poussé par Josué. La réponse de Dieu à cette prière instantane ne se fit pas attendre. Souvenons-nous toujours que, pour l'amour de son nom, le Seigneur ne peut manquer de nous conduire dans le chemin où il veut que nous marchions.

Le psalmiste maintenant va plus loin. Il nous a dit ce que Jéhovah est, et ce qu'il a fait. Cela lui donne confiance et il peut dire : «Même, quand je marcherais par la vallée de l'ombre de la mort, je ne craindrais aucun mal ; car tu es avec moi ; ta houlette et ton bâton, ce sont eux qui me consolent» (Ps. 23:4). La vallée de l'ombre de la mort est bien moins le passage par la mort, que ce qui caractérise notre passage au milieu de la scène de ce monde. Nous sommes dans un monde qui est jugé. La mort le recouvre comme un linceul ; c'est pourquoi, pour le croyant qui entre dans les pensées de Dieu à l'égard du monde, c'est la vallée de l'ombre de la mort. Mais quel est l'antidote contre la crainte ? Il est dans cette pensée : «Tu es avec moi». Voilà la source de toute sérénité et de toute bénédiction. Le Seigneur est avec nous. Et ainsi nous avons son bâton et sa houlette, son bâton pour nous diriger, sa houlette pour nous rassurer. Comprendons-nous bien cela ? Cette pensée que le Seigneur est avec nous, que son bâton et sa houlette sont eux qui

nous consolent, est-elle aussi constamment présente à nos âmes qu'elle le devrait ? Quelque sombre et désolée que soit la scène qui nous entoure, nous avons beau être faibles et fatigués, nous avons des ressources infinies dans celui qui est notre Berger, sa présence pour encourager nos âmes, son bâton et sa houlette pour nous conduire dans nos perplexités, et pour nous soutenir dans notre faiblesse. Béni soit son nom !

Nous avons maintenant un autre trait, ou un autre caractère de la bénédiction, dont parle ce Psaume. «Tu dresses devant moi une table, en la présence de mes ennemis : tu as oint ma tête d'huile, ma coupe est comble» (v. 5). Ce n'est pas seulement que le sentier passe par la vallée de l'ombre de la mort : il y a des ennemis tout autour. Mais Celui qui est avec nous est en état de faire face à cette difficulté. Ils peuvent faire rage et chercher à détruire, mais, dit David, tu dresses la table devant moi, en la présence de mes ennemis. Il fortifiera son peuple, et ses ennemis verront que le Seigneur soutient les siens et qu'il pourvoit à tout pour eux. Comme nous le voyons dans l'épître aux Hébreux 13:5-6 : «Je ne te laisserai point et je ne t'abandonnerai point ; en sorte que, pleins de confiance, nous pouvons dire : Le Seigneur est mon aide, et je ne craindrai point : que me fera l'homme» ? Mais nous avons encore : «Tu as oint ma tête d'huile», — l'onction de Dieu, l'Esprit de puissance, — c'est pourquoi il ajoute : «Ma coupe est comble». Rien ne manque ; et même au milieu de cette scène, la bonté et la miséricorde débordent en lui. L'avoir comme son Berger, voilà la source de toute cette bénédiction ; car elle découle de lui, de ce qu'il est pour nous comme tel. Et n'oublions pas que c'est notre lot présentement. Ce ne sont pas des bénédictions que nous aurons, mais que nous avons maintenant. Comme nous rétrécissons le cœur de Dieu par notre incrédulité ! Comme nous avons besoin d'apprendre à connaître plus complètement l'immensité de sa grâce et les richesses de son amour pour nous, pendant notre passage à travers le désert ! Sûrement nous pouvons dire : «L'Éternel est mon berger ; je ne manquerai de rien».

La conclusion est aussi simple que belle. «Oui, la bonté et la gratuité (non pas m'ont suivi, mais) me suivront tous les jours de ma vie». Comment le savons-nous ? Parce que le Seigneur est notre Berger. C'est la confiance en lui et la connaissance de ce qu'il est, qui nous permettent de parler ainsi. Et qu'ajoute encore le psalmiste ? «Et mon habitation sera dans la maison de l'Éternel, pour de longs jours». Tout aboutit à cela. Quelque bénis que nous soyons maintenant dans la jouissance de ce que Christ est pour nous comme notre Berger, nous aurons des bénédictions plus grandes et plus de joie encore, quand il reviendra pour nous prendre à lui, et que nous serons pour toujours avec lui. Mais nous ne devons pas oublier que ces paroles ont une application actuelle. L'effet de la grâce sur le cœur est de nous rapprocher toujours plus de Celui dont elle découle, et de produire en nous le désir d'habiter dans sa maison pour toujours ; oui, d'habiter en sa présence éternellement. «J'ai demandé une chose à l'Éternel, je la rechercherai : c'est que j'habite dans la maison de l'Éternel tous les jours de ma vie, pour voir la beauté de l'Éternel et pour m'enquérir diligemment de lui dans son temple» (Ps. 27:4). Le cœur ainsi attiré est absorbé dans la contemplation de Celui dont la beauté a été manifestée dans ses voies de grâce et d'amour, et ainsi ne peut trouver de satisfaction que dans la présence de son objet. Toute bénédiction est concentrée en Lui, c'est pourquoi l'âme qui le suit désire d'être toujours avec lui. Heureux sont ceux qui ont appris cet enseignement, qu'ils n'ont besoin de rien hors de Christ, qu'il suffit à remplir leurs cœurs et leurs pensées !

Puisse le Seigneur lui-même nous faire connaître de plus en plus sa beauté, aussi bien que le caractère ineffable des bénédictions qui nous appartiennent, parce que par la grâce nous avons été en relation avec lui, comme notre Berger.

Ta voix forte, ta voix tendre,
Bon Berger, se fait entendre ;
Tu m'appelles, je te suis.
Ah ! dans le troupeau sans nombre
Qui, pressé, marche à ton ombre,
Tu connais chaque brebis.

Tu les conduis aux fontaines
D'eau limpide ; aux vertes plaines
Tu leur donnes le repos ;
Ta houlette les console ;
Tu portes sur ton épaule
Les faibles petits agneaux.

5 Chapitre 5 — Christ, notre vie.

5.1 Christ, la lumière et la vie dans un monde de ténèbres et de mort

Lorsque le Seigneur Jésus vint dans le monde, «les ténèbres couvraient la terre, et l'obscurité profonde les peuples» (És. 60:2). C'était, pour emprunter le langage de Job parlant de la mort, «un pays d'obscurité et d'ombre de mort, où il n'y a que confusion et où la clarté est comme les ténèbres profondes» (Job 10:21-22). «Car par un seul homme le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort, et ainsi la mort a passé à tous les hommes, en ce que tous ont péché» (Rom. 5:12). Il n'y avait donc pas un rayon de lumière pour éclairer les ténèbres complètes où l'homme se trouvait. Bien plus, Satan régnait ; car, par le péché de l'homme, Satan avait acquis des droits sur lui et le tenait ainsi dans un complet assujettissement à sa volonté. Satan était donc devenu le prince de ce monde (Jean 12:31). «Mais quand l'accomplissement du temps est venu, Dieu a envoyé son Fils, né de femme, né sous la loi» (Gal. 4:4). «Au commencement était la Parole ; et la Parole était auprès de Dieu ; et la Parole était Dieu. Elle était au commencement auprès de Dieu. Toutes choses furent faites par elle, et sans elle pas une seule chose ne fut faite de ce qui a été fait. En elle était la vie, et la vie était la lumière des hommes. Et la lumière luit dans les ténèbres ; et les ténèbres ne l'ont pas comprise» (Jean 1:1-5).

Christ est donc venu dans ce monde de ténèbres ; et dès l'abord, il y eut deux sphères morales distinctes. Autour de lui étaient les ténèbres, les ténèbres de la mort ; en lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes. La lumière et les ténèbres étaient ainsi en contact ; car la lumière a lui dans les ténèbres, mais les ténèbres ne l'ont point reçue. Mais Christ avait la vie en lui-même ; il était la vraie lumière qui, venant dans le monde éclairait tout homme (Jean 1:9). Il est vrai que bien peu la reçurent, mais la lumière était là, brillant pour chacun, en sorte que si quelqu'un restait dans les ténèbres, c'était parce qu'il ne voulait pas se tourner vers la lumière. «Il était dans le monde, et le monde fut fait par lui ; et le monde ne l'a pas connu. Il vint chez soi ; et les siens ne l'ont pas reçu. Mais à tous ceux qui l'ont reçu, il leur a donné le droit d'être enfants de Dieu, savoir à ceux qui croient en son nom ; lesquels sont nés, non pas de sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu» (Jean 1:10-13). Ceux-là seulement, tous ceux qui l'ont reçu, étaient éclairés, et étant éclairés, ils recevaient la vie, car ils étaient nés de Dieu.

Pendant son séjour sur cette terre, Christ avait la vie en lui-même comme Fils de Dieu : «Comme le Père réveille les morts et les vivifie, de même aussi le Fils vivifie ceux qu'il veut» (Jean 5:21). Car, comme Jean nous le dit : «La vie a été manifestée ; et nous avons vu, et nous déclarons, et nous vous annonçons la vie éternelle, qui était auprès du Père et qui nous a été manifestée» (1 Jean 1:2) ; et comme il le dit lui-même : «Je suis venu afin qu'elles aient la vie, et qu'elles l'aient en abondance» (Jean 10:10). Tous ceux donc qui croyaient en lui étaient vivifiés, de la même manière aussi que les saints de l'ancienne économie — ils étaient nés de

nouveau ; mais la vie en abondance ne pouvait être donnée qu'après sa mort et sa résurrection ; aussi le don de la vie éternelle, fait à ceux qui croient dans la dispensation présente, est le fruit et la conséquence de l'oeuvre qu'il a accomplie. Lui-même dit : «Père, l'heure est venue ; glorifie ton Fils, afin que ton Fils te glorifie, comme tu lui as donné autorité sur toute chair, afin que, quant à tous ceux que tu lui as donnés, il leur donne la vie éternelle» (Jean 17:1-2).

5.2 Il fallait la mort de Christ — le Prince de la vie

Mais pourquoi était-il nécessaire que Christ mourût pour devenir le prince de la vie ? (Actes 3:15). Nous avons vu que la mort était le fruit, les gages du péché (Rom. 6:23) ; ainsi donc, aussi longtemps que la question du péché n'était pas réglée, et qu'en conséquence les droits d'un Dieu juste sur l'homme n'étaient pas satisfaits, la mort devait continuer à régner. L'homme a encouru la peine et les conséquences de ses actes, et il doit les subir jusqu'à ce qu'il se trouve quelqu'un qui puisse et veuille se charger de sa cause et la régler avec Dieu. Eh bien ! c'est ce qu'a fait Christ, lui, l'agneau de Dieu qui ôte le péché du monde (Jean 1:29). Il est venu et, par sa mort, il a satisfait à toutes les exigences de Dieu sur le pécheur, car il a encouru toute la malédiction qui était le juste salaire du pécheur ; et quant au péché de l'homme, il a opéré une pleine et parfaite expiation, et a glorifié Dieu de telle sorte, que Dieu, pour témoigner qu'il était satisfait de son oeuvre, l'a ressuscité d'entre les morts et l'a fait asseoir à sa droite dans les lieux célestes. Maintenant donc il est le Vivant, la mort n'a plus domination sur lui. «Ainsi donc, comme par une seule faute, les conséquences de cette faute furent envers tous les hommes en condamnation, ainsi aussi par une seule justice, les conséquences de cette justice furent envers tous les hommes en justification de vie» (Rom. 5:18). C'est à cause de la sainteté de Dieu que Christ, s'étant mis par grâce à notre place, a dû mourir sur la croix pour le péché, en sorte que, sur le fondement de l'expiation que Christ a accomplie sur la croix, Dieu peut maintenant, sans faire tort à sa justice, justifier tous les croyants et les faire passer de la mort à la vie. Il n'y a donc point de vie qu'en Christ et par lui. Comme Jean le dit : «Qui croit au Fils a la vie éternelle ; mais qui désobéit au Fils ne verra pas la vie, mais la colère de Dieu demeure sur lui» (Jean 3:36).

5.3 La vie éternelle reçue par la foi

L'Écriture nous indique aussi les moyens par lesquels la vie est reçue. C'est par la foi seulement. Comme le dit notre Seigneur : «En vérité, en vérité, je vous dis, que celui qui entend ma parole, et qui croit celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle et ne vient pas en jugement (krisin) ; mais il est passé de la mort à la vie» (Jean 5:24). C'est là qu'est manifestée la grâce de Dieu. Nous avons récolté les gages du péché, la mort ; nous étions morts dans nos péchés, et serions restés à toujours sujets à la peine et aux conséquences de cette condition, si Dieu qui est riche en miséricorde, agissant conformément à sa nature, n'avait spontanément constaté son amour envers nous en ce que, lorsque nous étions encore pécheurs, Christ est mort pour nous. Et maintenant, tandis que les gages du péché, c'est la mort, le don de Dieu, c'est la vie éternelle par Jésus Christ, notre Seigneur. C'est le don qu'il accorde librement et gratuitement à tous ceux qui reçoivent son témoignage à l'égard du pécheur et touchant son Fils. Il a donné la vie, une vie hors de la mort, librement à tous ceux qui croient. «C'est ici le témoignage : que Dieu nous a donné la vie éternelle ; et cette vie est dans son Fils : celui qui a le Fils a la vie, celui qui n'a pas le Fils de Dieu n'a pas la vie» (1 Jean 5:11-12).

5.4 Christ est notre vie

Nous voyons ainsi que tout croyant a la vie éternelle. Mais il faut bien le remarquer : il n'est jamais dit qu'il l'a en lui-même, comme quelques personnes voudraient l'inférer de deux déclarations négatives ; mais ce qu'on infère n'est pas, même avec une apparence de vérité, la parole de Dieu. Ainsi, notre Seigneur parlant aux Juifs dit : «Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'avez pas la vie en vous-mêmes» (Jean 6:53). Et Jean dit : «Vous savez qu'aucun meurtrier n'a la vie éternelle demeurant en lui» (1 Jean 3:15). Mais que conclure de ces passages ? Que ceux dont il est question ne possèdent pas la vie éternelle. On ne peut rien dire de plus. Dans le passage déjà cité, l'Écriture dit que cette vie est en son Fils. Puisque nous avons la vie éternelle, nous ne l'avons qu'en Christ. Christ est en nous — mais ceci est un autre aspect de la vérité — et ayant Christ, nous avons la vie éternelle ; car c'est Christ qui est notre vie. Mais quand il est question de la vie éternelle, il n'est jamais dit qu'elle est en nous, mais toujours dans «son Fils». C'est ce fait qui nous la garantit, qui nous assure que nous ne pouvons la perdre, car qui voudrait nous l'ôter devrait d'abord nous arracher de ses mains ; bien plus, devrait faire descendre Christ de son siège à la droite de Dieu. Christ est notre vie. Arrêtons-nous encore un peu sur cette vérité, et indiquons quelques-unes de ses conséquences.

5.4.1 Notre vie n'est pas ici.

Notre vie n'est pas ici. C'est là ce que déclare l'apôtre : «Car vous êtes morts, et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu» (Col. 3:3). Il a montré quelle responsabilité découle pour nous, du fait que nous sommes morts et ressuscités avec Christ. Étant morts avec lui, nous ne devons pas nous conduire comme vivants (zwnteV) dans le monde (Col. 2:20). Nous obéissons à l'ordre de Christ. Quant à toute cette scène, il est mort et n'y a plus aucune place. Nous commençons donc notre vie en prenant notre position comme morts. Nous sommes ensevelis avec lui dans le baptême (Col. 2:12), et Dieu nous tient pour morts. De là notre responsabilité de marcher d'une manière conséquente à ce principe, de mortifier nos membres qui sont sur la terre (Col. 3:5). Dieu nous a complètement associés avec Christ, en sorte qu'il nous voit morts avec lui au péché (Rom. 6) ; morts à la loi (Rom. 7), et morts au monde (Gal. 6) ; et la foi regarde comme vraie cette estimation que Dieu fait de nous. Par la mort et la résurrection de Christ, nous sommes si complètement transportés hors de la scène du monde dans une position nouvelle, qu'il peut être dit de nous : «Vous n'êtes pas dans la chair, mais dans l'Esprit, si du moins l'Esprit de Dieu habite en vous» (Rom. 8:9). Notre vie donc n'est pas ici-bas, — cela ne peut être, car nous sommes morts, — mais elle est cachée avec Christ en Dieu.

Heureux sommes-nous si nous saisissons toutes les conséquences de cette vérité ! Quel gain immense si nous commençons la vie chrétienne en acceptant d'être morts à tout ce que nous sommes par nature et à tout ce qui nous entoure ! Comme cela nous élèverait au-dessus de nos circonstances, si, détournant nos yeux de tout ce que nous voyons, nous regardions invariablement là-haut, où est Christ, nous souvenant que c'est là qu'est notre vie, qu'il est notre vie ! Quelle puissance cela nous donnerait sur la convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de la vie ! Quel témoignage nous rendrions ainsi aux droits de Christ, autrefois rejeté, mais maintenant glorifié ! Nous avons besoin de nous juger sur ces points, car nous trouverons que nos faiblesses et nos manquements viennent en grande partie du fait que nous vivons dans les choses de ce monde. Mais comme l'apôtre l'enseigne, si nous sommes ressuscités avec Christ, nous devons chercher les choses qui sont en haut, où Christ est assis à la droite de Dieu ; nous devons penser aux choses qui sont en haut, et non pas à celles qui sont sur la terre (Col. 3:1-2), c'est-à-dire que le lieu auquel nous appartenons devrait être le centre de nos préoccupations habituelles et de notre joie. De là l'extrême importance de connaître notre position, de savoir que nous sommes morts et ressuscités avec Christ ; car autrement, nous ne pouvons pas dire qu'ici n'est pas le lieu de notre repos, que nous n'avons rien de commun avec la scène de ce monde au milieu de laquelle nous passons ; que notre vie est là-haut. Si nous vivons pour quelque temps dans un pays étranger, nous ne nous intéressons pas à ce lieu de notre exil ; nos pensées, nos intérêts, nos relations, en d'autres termes toute notre vie, sont en rapport avec notre patrie. C'est ainsi qu'il en devrait être du

croquant. Étant mort et ressuscité avec Christ, toutes les relations de sa vie devraient se rapporter au lieu où il a été transporté ; comme Paul dit : «Notre bourgeoisie est dans les cieus, d'où aussi nous attendons comme Sauveur le Seigneur Jésus-Christ» (Phil. 3:20). C'est seulement lorsque nous aurons reçu cette vérité, que nous connaîtrons la joie d'être continuellement occupés de Christ. Et l'on peut ajouter que le but de toutes les voies de Dieu à notre égard maintenant est de nous mettre sous l'influence de cette vérité. Si nous voulons trouver notre vie dans les choses d'ici-bas, il fera passer la mort sur elles, et ainsi nous aurons à traverser bien des épreuves, à endurer bien des tourments, avant d'apprendre ce qu'il veut nous enseigner pour sa gloire et notre propre bénédiction, que Christ et Christ seul est la vie de son peuple. Comme le disait quelqu'un, Dieu répand souvent l'obscurité sur ce monde, afin que nous puissions contempler la gloire qui est au-delà ; et la gloire qui est au-delà, c'est où Christ est assis à la droite de Dieu.

5.4.2 Manifester la vie de Christ

Christ étant notre vie, c'est cette vie, Christ, que nous devons manifester pendant notre passage à travers la scène de ce monde. Nous n'avons rien d'autre à faire. Aussi Paul dit : «Je suis crucifié avec Christ ; et je ne vis plus, moi, mais Christ vit en moi» (Gal. 2:20). On peut remarquer à ce sujet trois degrés que nous indique l'Écriture : 1° «Vous êtes morts», — c'est l'estimation de Dieu ; 2° «de même vous aussi, tenez-vous vous-mêmes pour morts» (Rom. 6:11) ; — par la foi nous devons nous tenir pour morts, selon l'estimation de Dieu ; 3° «portant toujours, partout, dans le corps la mort de Jésus, afin que la vie aussi de Jésus soit manifestée dans notre corps» (2 Cor. 4:10). Nos corps, autrefois instruments et serviteurs du péché, Dieu, dans sa grâce, les a pris pour qu'ils deviennent un moyen par lequel Christ est manifesté.

Que l'on voie Christ dans tout ce que nous sommes et faisons, c'est à cela que nous sommes donc appelés, puisqu'il est notre vie. Cela suppose que nous portons partout dans notre corps la mort de Jésus, que nous appliquons constamment la croix, symbole de la puissance de la mort, à tout ce que nous sommes comme hommes naturels, en sorte que rien de ce qui vient de notre nature ne se montre en nous, mais seulement ce qui est de Christ. Tous ceux qui ont compris que la chair est irrémédiablement corrompue, comprennent qu'il ne doit pas lui être permis d'agir. Si nous nous sommes laissés aller à la colère, nous convenons sans peine que nous avons manqué, et sommes prêts à nous juger nous-mêmes devant Dieu. Mais tout le monde ne comprend pas que la vertu de la croix de Christ doit s'appliquer à tout ce qui est nature en nous, aussi bien qu'à ces formes grossières du mal. Et cependant, si c'est la vie de Jésus qui seule doit paraître en moi, il est évident que rien de ce que je suis ne doit se montrer, autrement l'image de Christ en moi serait confuse et obscure. Assurément, nous avons besoin d'être plus vigilants à cet égard ; car combien souvent n'arrive-t-il pas que, dans nos moments de loisir, dans nos rapports même avec les saints, c'est bien plus notre nature que Christ, qui se montre en nous. Lorsque nous nous rencontrons et que nous conversons, il peut arriver que, dans un entretien où tout était plaisir, si nous nous examinons en pensant à notre responsabilité, nous avons à confesser que c'est nous-mêmes qui avons été sur le premier plan et non Christ. Dans cette gaieté, ces traits d'esprit, c'était le moi qui se retrouvait et non pas Lui ; et ainsi nous manquions — nous manquions en ce pour quoi seulement nous avons été rachetés et amenés à Dieu.

Il est vrai qu'une telle responsabilité demande de notre côté une vigilance incessante et une constante fidélité. C'est bien ce que l'apôtre dit : Portant TOUJOURS dans notre corps la mort de Jésus. Nos temps de délassement sont toujours pour nous des temps particulièrement dangereux. Nous oublions souvent que nos reins doivent être toujours ceints, et qu'ayant pris toute l'armure de Dieu comme il le faut, nous avons encore à tenir ferme. Et en même temps, ce que nous avons à apprendre, c'est de ne pas craindre de nous juger nous-mêmes. Trop souvent, nous sommes comme Saül qui réservait le meilleur de son bétail et de ses troupes, sous prétexte qu'ils étaient consacrés au service du Seigneur. Non, rien ne doit être épargné ; mais tout ce qui tient au moi comme homme naturel, tout ce qui vient de la chair, tout ce que nous sommes (nous employons ces expressions, afin qu'aucune méprise ne soit possible), doit être tenu sous la croix, et comme mort. Alors, et seulement alors, Christ brillera en nous. C'est dans ce but que Dieu doit souvent user de sévérité envers nous ; car les vaisseaux de terre doivent être brisés, pour que la lumière qu'ils renferment brille au dehors.

Où trouver, demandera-t-on peut-être, la force pour répondre à l'obligation sous laquelle nous sommes ? Nous ne la trouverons qu'en étant occupés de Christ dans la gloire. «Nous tous, contemplant à face découverte la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image, de gloire en gloire, comme par le Seigneur en esprit» (2 Cor. 3:18). Étant ainsi transformés, l'image de Christ rayonnera en nous ; et nous refléterons la gloire par laquelle nous sommes changés.

Ce n'est donc pas seulement par figure de langage qu'il nous est dit que nous avons été crucifiés avec Christ ; que nous avons dépouillé le vieil homme et revêtu le nouveau, etc. Toutes ces choses sont de solennelles réalités devant Dieu, tout comme notre position bénie en Christ. Ce que nous étions par nature et dans la chair, tout cela a disparu dans la croix de Christ. Christ seul reste, et il est notre vie, et c'est lui seul qui doit être manifesté dans notre marche de tous les jours. Comment pourrions-nous jamais apprécier assez l'honneur qui nous est fait ! Et si nous nous associons en quelque mesure à l'affection de Dieu pour Christ, comme nous le louerons d'avoir fait de nous, tels que nous sommes, des instruments pour représenter son Christ au milieu des ténèbres de ce monde

5.4.3 Christ notre vie ; les siens manifestés avec Lui en gloire

Christ est notre vie, et c'est ce qui sera manifesté bientôt. C'est à ce fait que se rapporte cette déclaration de l'Écriture : «Vous êtes morts, et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu. Quand le Christ qui est votre vie, sera manifesté, alors vous aussi, vous serez manifestés avec lui en gloire» (Col. 3:3-4). La vie est cachée maintenant, mais quand Christ paraîtra, elle sera publiquement révélée, — et cela avec Christ en gloire. Nous pouvons cependant remarquer ici deux degrés, sur chacun desquels nous dirons quelques mots. Nous avons d'abord la résurrection ou la transmutation de nos corps. Car la puissance de vie en Christ ressuscité est telle, que les corps des saints, soit vivants, soit couchés dans le tombeau, seront changés de manière à perdre toute trace de leur mortalité. C'est pourquoi l'apôtre, parlant de la résurrection des croyants, dit : «Il faut que ce corruptible revête l'incorruptibilité, et que ce mortel revête l'immortalité. Or quand ce corruptible aura revêtu l'incorruptibilité, et que ce mortel aura revêtu l'immortalité, alors s'accomplira la parole qui est écrite : La mort a été engloutie en victoire» (1 Cor. 15:53-54). La vie découlant de Christ régnera victorieusement ; et ainsi sera consommée notre rédemption. Notre Seigneur lui-même fut le premier à annoncer cette précieuse vérité. Il dit à Marthe : «Moi, je suis la résurrection et la vie : celui qui croit en moi, encore qu'il soit mort, vivra ; et quiconque vit, et croit en moi, ne mourra point, à jamais» (Jean 11:25-26). Il distinguait ainsi les deux classes de saints, ceux qui seraient morts avant, et ceux qui seraient vivants à son retour. Les premiers ressusciteront, et les derniers ne mourront pas, selon cette parole de l'apôtre : «Nous ne nous endormirons pas tous, mais nous serons tous changés» (1 Cor. 15:51 ; 1 Thes. 4:13-18). C'était cette espérance qui tenait l'apôtre au-dessus des circonstances qui l'entouraient. «C'est pourquoi nous ne nous lassons point, mais si même notre homme extérieur dépérit, toutefois l'homme intérieur est renouvelé de jour en jour» ; et après avoir comparé notre légère tribulation d'un moment avec le poids éternel de gloire qui est réservé à ceux qui regardent aux choses éternelles, il dit : «Car nous savons que si notre maison terrestre, qui n'est qu'une tente, est détruite, nous avons un édifice de la part de Dieu, une maison qui n'est pas faite de main, éternelle, dans les cieus. Car aussi, dans cette tente, nous gémissons, désirant avec ardeur d'avoir revêtu notre domicile qui est du ciel, si toutefois, même en étant vêtus, nous ne sommes pas trouvés nus. Car aussi nous qui sommes dans la tente, nous gémissons, étant chargés,

non pas que nous désirions d'être dépouillés, mais nous désirons d'être revêtus, afin que ce qui est mortel soit absorbé par la vie» (2 Cor. 5:1-4). Comme quelqu'un l'a très bien dit : «Il voyait en Christ glorifié une puissance de vie capable d'engloutir et de détruire toute trace de mortalité, car l'élévation de Christ en gloire était en même temps le résultat de cette puissance, et la manifestation de la part que posséderont dans le ciel ceux qui sont à lui. C'est pourquoi l'apôtre désirait non d'être dépouillé, mais revêtu, afin que ce qui était mortel en lui fût absorbé par la vie, que la mortalité qui caractérisait sa nature terrestre disparût devant la puissance de vie qu'il voyait en Jésus, et qui était sa vie. Cette puissance était telle qu'il n'était pas nécessaire qu'il mourût».

Cette consommation aura lieu quand le Seigneur viendra pour nous prendre à lui. Cela est dit expressément : «Le Seigneur lui-même, avec un cri de commandement, avec une voix d'archange, et avec la trompette de Dieu, descendra du ciel ; et les morts en Christ ressusciteront premièrement ; puis nous, les vivants, qui demeurons, nous serons ravis ensemble avec eux dans les nuées à la rencontre du Seigneur, en l'air ; et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur» (1 Thes. 4:16-17). C'est alors qu'il «transformera le corps de notre abaissement en la conformité du corps de sa gloire, selon l'opération de ce pouvoir qu'il a de s'assujettir toutes choses» (Phil. 3:21).

Christ donc est notre vie, mais ce fait ne sera pas pleinement consommé avant le matin de la résurrection. Maintenant, nous pouvons nous réjouir en sachant que nous avons la vie éternelle, et que, comme c'est en Christ que nous l'avons, elle est à nous pour toujours ; mais alors nous perdrons toute trace de mortalité et de corruption, car «Christ a fait luire la vie et l'incorruptibilité par l'évangile» (2 Tim. 1:10). Mais nous ne pouvons nous faire qu'une idée bien faible de tout cela ; et pourtant, il est permis d'élever les yeux vers les lieux où est Christ pour le voir glorifié, pour nous rappeler que, s'il est mort, il ne meurt plus, la mort n'a plus domination sur lui, et en le contemplant, nous sommes autorisés par la parole de Dieu à dire : Nous serons comme lui, car Dieu nous a prédestinés à être conformes à l'image de son Fils, afin qu'il soit le premier-né entre plusieurs frères. Et comme tout est par grâce, à Dieu appartient toute louange.

En second lieu, il y aura, comme nous l'avons déjà dit, le déploiement de cette vie avec Christ dans la gloire. C'est un complet contraste avec notre condition présente, contraste qui est souvent présenté sous d'autres aspects dans les Écritures. «Bien-aimés, écrit Jean, nous sommes maintenant enfants de Dieu, et ce que nous serons n'a pas encore été manifesté (ou n'est pas encore manifesté), nous savons que quand il sera manifesté (ou quand il est manifesté), nous lui serons semblables, car nous le verrons tel qu'il est» (1 Jean 3:2). Ce sera un contraste complet avec notre condition présente. Nous sommes dès maintenant enfants de Dieu ; mais alors sera manifesté ce que nous serons, en tant que nous serons comme Christ. Ainsi encore, c'est la mort maintenant pour tout ce qui concerne ce monde : Dieu dit que nous sommes morts, et nous nous tenons nous-mêmes pour morts. Mais alors, quand nous paraîtrons avec Christ en gloire, il sera manifesté qu'il est notre vie, et que nous sommes un avec lui dans cette vie éternelle. Alors nous régnerons en vie par un seul (Rom. 5:17).

Or nos relations ne seront jamais changées. Comme Christ est notre vie maintenant, il le sera dans toute l'éternité. Nous pourrions dire à toujours : «Par devers toi est la source de la vie ; en ta lumière nous verrons la lumière» (Ps. 36:9). Alors toutes les larmes seront essuyées, et la mort ne sera plus, et il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni peine, car les premières choses sont passées (Apoc. 21:4). Car la mort, le dernier ennemi, aura été détruite avant cela. Il y aura donc pour tous les saints de Dieu une jouissance constante et complète de cette vie plus abondante qu'ils reçoivent de Celui qui est mort, qui est ressuscité, et qui est maintenant vivant à toujours. Quel contraste avec nos circonstances actuelles ! La mort plane sur toute la scène ; et nous avons toujours à porter la mort de Jésus. La mort plane donc sur nous aussi bien que sur tout ce qui nous entoure. Alors régnera la vie et rien que la vie ; la vie à jamais.

Ô Sauveur, Ô vrai Dieu, toi la vie éternelle,
Fontaine qui jaillit, toujours fraîche et nouvelle,
Et qui, du roc frappé, déborde pour la foi,
L'âme trouve la vie en s'approchant de toi.

Mais j'ai soif : du désert les sables me consomment ;
Chaque matin les cieus embrasés se rallument ;
Ma vie est défaillante... Ah ! pour l'entretenir,
À la source éternelle il me faut revenir.

Mais enfin je mourrai... Non, la voix souveraine
Déjà m'appelle au seuil du glorieux domaine ;
Des coteaux éternels j'atteindrai les sommets,
Car Jésus est ma vie, et je vis à jamais !

6 Chapitre 6 — Christ, notre nourriture.

Christ est notre nourriture. Voilà une autre face sous laquelle il se présente à nous ; elle était préfigurée dans l'économie lévitique, car les sacrificateurs reçurent les instructions les plus minutieuses et les plus précises sur les sacrifices, ou les portions de sacrifices, dont ils pouvaient disposer pour se nourrir (voy. Lévi. 7). Mais il y avait des différences. Dans certains cas, toute la famille du sacrificateur pouvait user de ce privilège (6:18 ; 7:6, etc.), et ces cas préfigurent spécialement le privilège actuel qu'ont les croyants de se nourrir de Christ. Notre Seigneur lui-même y invite ses disciples : «Je suis le pain vivant qui est descendu du ciel, dit-il : si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement ; or le pain aussi que moi je donnerai, c'est ma chair, laquelle moi je donnerai pour la vie du monde. Les Juifs disputaient donc entre eux, et disaient : Comment celui-ci peut-il nous donner sa chair à manger ? Jésus donc leur dit en vérité, en vérité, je vous dis, que si vous ne mangez la chair du fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'avez pas la vie en vous-mêmes... Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang, demeure en moi, et moi en lui. Comme le Père qui est vivant, m'a envoyé, et que moi je vis à cause du Père, celui qui me mangera, celui-là aussi vivra à cause de moi» etc. (Jean 6:51-57).

Il est question ici de manger la chair du Fils de l'homme, de boire son sang, et de se nourrir de Christ lui-même ; mais en comparant ce passage avec d'autres, nous trouvons que, d'une manière générale, nous sommes appelés à nous nourrir de Christ sous trois aspects différents : comme agneau pascal, comme manne, et comme blé du pays ; car il est à peine besoin de dire que ce sont là des types de Christ. Dans le passage cité de l'évangile de Jean, nous avons Christ présenté principalement comme la manne (Jean 6:32, 33, 48-50, etc.), mais aussi comme l'agneau pascal (comp. v. 4 avec v. 53, etc.) ; mais c'est dans les épîtres que nous trouvons ce qui concerne le troisième type, le blé du pays (Jos. 5:11).

6.1 Se nourrir de Christ, l'Agneau pascal

Nous considérerons d'abord Christ comme agneau pascal pour la nourriture de son peuple. Reprenons l'histoire d'Israël : nous y trouvons qu'ils célébrèrent la pâque en Égypte (Ex. 12), dans le désert (Nomb. 9), et dans le pays (Jos. 5). On se demande : Quand nous nourrissons-nous de Christ comme agneau pascal ? On a dit quelquefois que nous ne le faisons qu'au commencement, lorsque

convaincus de péché, nous craignons l'approche de Dieu comme Juge ; et que, dès que nous avons obtenu la délivrance, nous cessons de nous nourrir de lui de cette manière. S'il en était ainsi, pourquoi Israël a-t-il célébré la pâque dans le désert et dans le pays ? Je crois donc que nous ne cessons jamais de célébrer la pâque ; et, en outre, que l'endroit où nous nous nourrissons ainsi de Christ dépend de notre état d'âme.

Tout croyant a expérimenté ce que c'est que de se nourrir en Égypte de l'agneau pascal. Réveillés par l'Esprit de Dieu, alarmés par le jugement suspendu sur nous, à l'abri de la condamnation à cause du sang répandu, avec quelle joie nous nous sommes nourris de l'Agneau qui avait satisfait aux droits de la sainteté de Dieu, en portant nos péchés sur le bois ! Sans doute, nous l'avons mangé avec des herbes amères, car alors nos péchés se présentaient à nous selon l'estimation de Dieu ; nous avions les reins ceints ; les souliers aux pieds et le bâton à la main, car l'Égypte était déjà devenue moralement un désert pour nous, et nous n'attendions qu'un mot du Seigneur pour commencer notre pèlerinage. C'était un temps mémorable, car c'était pour nous le commencement des mois, le premier mois de l'année de notre vie spirituelle.

Tout croyant a passé par cette expérience, mais il est à craindre que bien des personnes ne mangent l'agneau rôti toute leur vie en Égypte. Ne connaissant pas la délivrance par la mort et la résurrection de Christ, peut-être même pas la paix avec Dieu, comme appartenant à tous ceux qui sont abrités par le sang, ils ne se nourrissent que d'un Christ qui, par sa mort, leur a ouvert le chemin vers un Dieu juge ; et par conséquent ne connaissent pas Dieu comme leur Père dans le Christ Jésus. Un pareil état d'âme est bien regrettable ; car il est le résultat ou d'un faux enseignement, ou d'un manque de foi en la plénitude de la grâce de Dieu.

Israël hors d'Égypte célébra ensuite la pâque dans le désert, et il lui fut ordonné de la célébrer «selon tous ses statuts et selon toutes ses ordonnances» (Nomb. 9:3). Le désert est le lieu où se trouve tout croyant considéré comme pèlerin. Le monde est devenu un désert pour lui, il y passe comme n'en étant pas, parce qu'il attend le retour de son Seigneur. Comment donc dans le désert se nourrit-il de Christ comme de l'agneau qui a été égorgé ? C'est par la participation en grâce à la puissance de la mort et de la résurrection de Christ, que nous avons été retirés du pays ennemi, délivrés du pouvoir de Satan, et rachetés pour Dieu. Dans le désert, nous célébrons la pâque comme un mémorial de notre délivrance d'Égypte ; nous y voyons Christ descendant jusque dans la mort, lui qui non seulement a subi, en le traversant jusqu'au bout, le jugement que nous méritions, mais a aussi anéanti toute la puissance de l'ennemi, en détruisant celui qui avait le pouvoir de la mort, en nous délivrant de la maison de servitude, et en nous donnant la liberté des enfants de Dieu et la capacité de le servir. Dans le désert donc, nous mangeons l'agneau pascal comme des pèlerins et des étrangers qui connaissent la délivrance, mais qui ne sont pas encore parvenus au pays dont le Seigneur a parlé. Ainsi, comme pèlerins, non seulement nous apprécions (selon notre foi) ce sang précieux, trouvant nos délices à en contempler l'efficace qui nous met à l'abri de toute accusation de la part de l'ennemi, mais de plus nous jouissons de la mort de Christ en elle-même, en vertu de notre mort (et de notre résurrection) en lui, qui nous ont introduits dans une nouvelle position, d'où nous pouvons considérer la mort et le jugement comme étant bien loin derrière nous.

Dans le pays de Canaan, la pâque prit encore un autre caractère, caractère qui correspond aussi à la position du croyant actuel. Il est évident que, pour l'Israélite qui avait passé le Jourdain, elle devait avoir une signification bien plus complète que lorsqu'il était encore dans le désert. Ce devait être pour lui le souvenir non pas simplement de la délivrance à la fois de l'Égypte et de son esclavage, mais d'un salut accompli. Car s'il était dans le pays promis, c'était à cause de l'effusion du sang. Ce fait montrait d'ailleurs la fidélité de Dieu qui avait accompli tout ce qu'il avait promis : «Car il ne tomba pas un seul mot de toutes les bonnes paroles que l'Éternel avait dites à la maison d'Israël ; mais tout ce qu'il avait dit arriva» (Jos. 21:45). En d'autres termes, c'est sur le sang de l'agneau pascal que l'accomplissement des desseins de Dieu ; et pour ceux qui avaient passé le Jourdain, le sang devait avoir bien plus de valeur, si du moins ils avaient les yeux ouverts, que lorsqu'ils traversaient encore le triste désert.

Encore maintenant il en est ainsi. Notre position correspond tout à fait à celle d'Israël dans le pays de la promesse ; en effet, non seulement Dieu nous a vivifiés ensemble avec le Christ, mais il nous a ressuscités ensemble, et nous a fait asseoir ensemble dans les lieux célestes dans le Christ Jésus (Éph. 2:6). C'est la position de tout croyant devant Dieu ; l'occupons-nous ? Cette question dépend d'une autre : Connaissions-nous la mort et la résurrection avec Christ, aussi bien qu'en lui et par lui ? Avons-nous traversé le Jourdain aussi bien que la mer Rouge ? C'est notre privilège ; nous ne devrions nous donner aucun repos jusqu'à ce que, par la grâce de Dieu, nous sachions que nous sommes assis en esprit dans les lieux célestes. Mais si nous sommes là, nous ne pouvons pas nous passer de la pâque. D'un autre côté, mieux nous saisissons le caractère de la position dans laquelle nous sommes introduits, plus les richesses de la grâce de Dieu nous sont révélées, et plus nous regardons avec joie à la croix, à la mort de Celui dont le sang précieux seul a pu nous donner accès dans les lieux célestes. Mais nous nourrir maintenant de Christ aura surtout le caractère de communion avec Dieu dans la mort de son Fils. Alors nos yeux seront ouverts, non pas tant pour découvrir les bénédictions qui nous ont été acquises par cette mort, que pour voir comment elle a pleinement glorifié Dieu dans tous ses attributs. Nous ferons la fête avec Dieu (si nous pouvons parler ainsi) quand nous célébrerons la pâque dans les lieux célestes ; et nos âmes seront ainsi maintenues dans l'adoration et la louange ; en un mot, l'adoration des rachetés assis dans les lieux célestes, et se nourrissant de l'Agneau immolé, est la plus haute expression du culte. Car nous sommes assis là en paix devant Dieu, déjà en possession de notre place et en sa présence ; c'est seulement alors que nous pouvons avoir communion avec ses pensées et avec sa joie dans la mort de son Fils.

Nous voyons donc que nous jouissons de Christ comme de l'agneau pascal, à tous les degrés de notre expérience ; mais le lieu dans lequel nous le faisons, que ce soit l'Égypte, le désert, ou le pays de la promesse, dépendra de l'état de notre âme. Et sans doute, quand nous sommes réunis pour nous rappeler la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne, ceux qui sont dans le désert et ceux qui sont arrivés dans le pays, peuvent se trouver l'un à côté de l'autre. Ils se nourrissent également de la mort de Christ, se souviennent de lui comme mort, quelle que soit la différence qui puisse exister dans la manière dont ils le saisissent, l'apprécient, ou le connaissent. Dans le ciel nous contemplerons cette mort avec une adoration toujours croissante ; car le sang de l'Agneau sera le sujet qui occupera les saints glorifiés pendant l'éternité.

6.2 Se nourrir de Christ, la manne

Christ, comme la Manne, est aussi la nourriture de son peuple. La manne diffère de l'agneau pascal, en ce qu'il n'en est question que dans le désert. La manne ne fut donnée que lorsque Israël eut été conduit au-delà de la mer Rouge (voy. Exode 16) ; et elle cessa dès le lendemain du jour où ils mangèrent du blé du pays : «Les enfants d'Israël n'eurent plus de manne, mais ils mangèrent du cru de la terre de Canaan cette année-là» (Jos. 5:12). C'était donc la nourriture du désert pour Israël ; de même Christ est la manne du croyant, ou sa nourriture dans le désert. Mais il y a ici une distinction à faire. L'histoire d'Israël voyageant à travers le désert, passant le Jourdain et s'emparant du pays, est typique ; nous savons qu'ils ne pouvaient être qu'à un endroit à la fois ; le croyant, lui, est en même temps dans le désert et dans les lieux célestes. Quant au service, quant au témoignage à rendre à Christ ici-bas, et comme un pèlerin qui attend le retour du Seigneur, il est dans le désert ; mais sa position devant Dieu, comme uni à Christ glorifié, est toujours dans les lieux célestes : s'il l'occupe, c'est une autre question. Supposant donc qu'il connaisse sa place, il a besoin de la manne et du blé du pays en même temps. En d'autres termes, il a besoin de se nourrir de Christ de deux manières différentes. Il n'est jamais en Égypte, quelles que soient ses expériences ; car ce serait nier la réalité de sa délivrance par la mort et la résurrection de Christ. Une

âme réveillée peut être en Égypte, mais un croyant — j'entends celui qui a été amené dans la vraie position du chrétien par l'Esprit qui habite en lui — en a fini pour toujours avec l'Égypte, car le monde est devenu pour lui un désert moral ; et c'est pendant qu'il est dans le désert qu'il se nourrit de Christ comme manne.

Qu'est-ce donc que la manne pour le chrétien ? C'est Christ dans l'incarnation, un Christ humilié. «Jésus leur dit : En vérité, en vérité, je vous dis : Moïse ne vous a pas donné le pain qui vient du ciel, mais mon Père vous donne le véritable pain qui vient du ciel. Car le pain de Dieu est celui qui descend du ciel, ... afin que quelqu'un en mange et ne meure point. Moi, je suis le pain vivant qui est descendu du ciel : si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement ; or le pain aussi que moi, je donnerai, c'est ma chair, laquelle moi je donnerai pour la vie du monde» (Jean 6:32-33, 50). Christ était ainsi la manne en tout ce qu'il était dans la chair ; elle exprimait ce qu'il était, soit comme nous faisant connaître le Père, soit comme homme parfait. Sa grâce, sa compassion, sa sympathie, sa tendresse et son amour, sa douceur et son humilité, sa patience, son indulgence, son exemple, toutes ces choses se trouvent dans la manne que Dieu nous a donnée pour nourriture pendant notre séjour dans le désert.

Il nous est toujours présenté sous ce caractère de la manne, dans les épîtres qui traitent spécialement du chemin que les saints ont à parcourir dans le désert : «C'est pourquoi, nous aussi, ayant une si grande nuée de témoins qui nous entoure, rejetant tout fardeau et le péché qui nous enveloppe si aisément, courons avec patience la course qui est devant nous, fixant les yeux sur Jésus, le chef et le consommateur de la foi, lequel, à cause de la joie qui était devant lui, a enduré la croix, ayant méprisé la honte, et est assis à la droite du trône de Dieu. Car considérez celui qui a enduré une telle contradiction de la part des pécheurs contre lui-même, afin que vous ne soyez pas las, étant découragés dans vos âmes» (Héb. 12:1-3). Nous sommes donc exhortés à nous nourrir de Christ comme de la manne, pour nous soutenir au milieu des épreuves, des difficultés et des persécutions que nous rencontrons en traversant le désert. Pierre aussi, qui écrit à ceux de la dispersion du Pont et de la Galatie, etc., nous présente toujours Christ sous cet aspect : «Car quelle gloire y a-t-il, si, souffletés pour avoir mal fait, vous l'endurez ; mais si, en faisant le bien, vous souffrez, et que vous l'enduriez, cela est digne de louange devant Dieu, car c'est à cela que vous avez été appelés ; car aussi Christ a souffert pour vous, vous laissant un modèle afin que vous suiviez ses traces, etc.» (1 Pier. 2:20-24 Voyez aussi chap. 3:17, 18). L'apôtre Paul aussi nourrit les saints de manne. Nous en avons un exemple dans Phil. 2:5-9 (quoiqu'il y ait bien plus encore dans ce passage) ; et c'est une manne bien précieuse : «Étant trouvé en figure comme un homme, il s'est abaissé lui-même, étant devenu obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix». Mais c'est dans les évangiles que la manne se trouve surtout, et qu'on peut la recueillir pour les besoins de chaque jour ; car c'est là que nous voyons se développer cette vie merveilleuse, la vie de Celui qui fut l'homme parfait et en même temps Dieu manifesté en chair.

Il y a deux choses à remarquer quant à la manière de recueillir la manne et à la manière de l'employer. Les Israélites sortaient hors du camp pour en recueillir chaque jour une certaine mesure (Ex. 16:4). Pour nous, il nous faut descendre dans le même but. Je veux dire que, à moins que nous ne connaissions notre position dans les lieux célestes, et ce que c'est en réalité que se nourrir du blé du pays, nous ne pourrions pas nous nourrir de la manne. C'est ce qui est présenté d'une manière remarquable dans le ministère de l'apôtre Paul : il commença avec Christ dans la gloire. Il en doit être de même pour nous. Si nous connaissons notre union avec un Christ glorifié, notre position en lui devant Dieu, nous pouvons trouver nos délices à nous nourrir de Christ comme manne. Dans l'ordre des temps, la manne vient avant le blé du pays. Mais pour le croyant, c'est l'ordre inverse, par la simple raison que Dieu l'a interverti dans la présentation de Christ aux âmes. Nous prêchons comme Paul l'a fait un Christ dans la gloire, et quand nous le saisissons ainsi, alors, et pas avant, nous pouvons, en traversant le désert, trouver notre nourriture dans un Christ humilié. Ils éprouvent une grande perte et, par conséquent, de la faiblesse, ceux qui n'entendent jamais parler de Christ dans la gloire ; qui ne savent rien de lui, sinon qu'il a habité ici-bas en chair lorsqu'il fut fait à la ressemblance des hommes.

La seconde remarque a été bien souvent répétée, c'est que l'on ne pouvait pas faire provision de manne. «Que chacun en recueille autant qu'il lui en faut pour son manger» (Ex. 16:16) ; et si quelqu'un en recueillait davantage, — à moins que ce ne fût pour le jour du sabbat, — cette manne se gâtait. Chers amis, nous devons nous nourrir continuellement de Christ, jour par jour, heure par heure ; et nous ne recevons pas plus qu'il ne faut pour le moment présent. C'est ainsi que nous restons dans une continuelle dépendance, et que nos yeux sont constamment dirigés sur Christ. «Comme le Père qui est vivant, m'a envoyé, et que moi je vis à cause du Père, de même celui qui me mangera, celui-là aussi vivra à cause de moi» (Jean 6:57).

6.3 Se nourrir de Christ, vieux blé du pays

Il nous reste à considérer Christ comme blé du pays. Dans le passage déjà cité de Jos. 5:10-12, nous avons la pâque, la manne et le blé du pays mentionnés ensemble, et ce fait rend l'interprétation simple et claire. Si donc la manne nous représente Christ dans l'incarnation, le blé du pays, puisque le pays représente les lieux célestes, c'est Christ dans la gloire. Et dans les épîtres, celles même où les croyants sont regardés comme vivant sur la terre (Col., Phil., 2 Cor.), et non pas comme assis dans les lieux célestes en Christ (Éphésiens), le blé du pays nous est présenté comme la vie et la force de nos âmes, comme la nourriture qui nous est propre ; car, quoique encore ici-bas, nous sommes unis à Christ là où il est.

Prenons d'abord les Colossiens : «Si donc vous avez été ressuscités avec le Christ, cherchez les choses qui sont en haut, où le Christ est assis à la droite de Dieu ; pensez aux choses qui sont en haut, non pas à celles qui sont sur la terre ; car vous êtes morts, et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu» (Col. 3:1-3). À la vérité, nous trouvons ici «les choses qui sont en haut», mais il est évident que ce terme signifie toute la sphère de bénédictions dont Christ dans la gloire est le centre, — en un mot, les bénédictions spirituelles dans les lieux célestes, dont nous sommes rendus participants, et qui sont toutes résumées en Christ. Voilà donc ce qu'est le blé du pays, le fruit du pays de Canaan, la nourriture proprement et l'aliment de ceux qui sont morts et ressuscités avec Christ.

La même vérité nous est présentée dans Phil. 3. Que trouvons-nous là, si ce n'est un Christ glorifié remplissant l'âme de l'apôtre, et suffisant pleinement à son cœur ? Ainsi, si nous avons la manne dans le chap. 2, nous avons certainement le blé du pays dans le chap. 3. On peut citer encore 2 Cor. 3:18 : «Nous tous, contemplant à face découverte la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image, de gloire en gloire, comme par le Seigneur en Esprit». Cela nous fait aussi comprendre de quelle importance est pour nous l'attente constante de Christ. Elle nous attire à la personne du Christ glorifié, elle unit nos cœurs à lui et remplit nos âmes du désir ardent de voir ce temps où nous lui serons semblables, car nous le verrons tel qu'il est (1 Jean 3:2).

Tous ces passages, et beaucoup d'autres, nous montrent Christ dans la gloire comme le blé du pays ; c'est la nourriture dont nous ne pouvons pas nous passer ; elle donne plus de force aux saints que toute autre. C'est un aliment céleste pour un peuple céleste ; et c'est seulement quand nous nous en nourrissons, que nous pouvons être fortifiés dans le Seigneur et dans la puissance de sa force (Éph. 6:10), que nous pouvons combattre avec l'ennemi pour la possession de notre héritage, pour nous en emparer, veux-je dire ; que nous pouvons nous soumettre volontairement à tout, en communion avec les souffrances de Christ, étant rendus conformes à lui dans sa mort, si, en quelque manière que ce soit, nous pouvons parvenir à la résurrection d'entre les morts (Phil. 3), quand nous serons glorifiés avec Celui qui a été la force et la nourriture de nos âmes.

Il faut remarquer aussi que nous n'avons pas de puissance pour manifester Christ ici-bas si nous ne sommes pas occupés de lui en gloire (*). Nous devrions toujours l'avoir devant nous dans cette position ; et ce sera le cas si, enseignés par le Saint-Esprit, nous

pouvons lui dire : «Toutes mes sources — les sources de ma joie — sont en toi». Et c'est ce que lui-même désire, car il dit à ses disciples, en parlant de l'Esprit de vérité qui devait venir : «Celui-là me glorifiera... Tout ce qu'a le Père est à moi ; c'est pourquoi j'ai dit qu'il prend du mien, et qu'il vous l'annoncera» (Jean 16:14-15).

(*) voyez au chapitre 10 d'autres développements sur ce sujet

Se nourrir de Christ, être occupé de lui, voilà donc l'alpha et l'oméga de la vie chrétienne ; être occupé de sa mort [Pâque], — de cette mort qui est le fondement non seulement de notre rédemption et de notre délivrance, mais aussi du rétablissement de toutes choses ; être occupé de lui dans son incarnation [manne], quand, quoique Fils, il apprit l'obéissance par les choses qu'il a souffertes, quand, comme homme obéissant et dépendant, il trouva sa nourriture à faire la volonté du Père et à achever son oeuvre, et qu'ainsi il glorifia Dieu dans tous les détails de cette vie sainte ; et, surtout, être occupé de lui dans la gloire [vieux blé du pays], comme homme glorifié, de lui, le centre de tous les conseils de Dieu et qui fait l'objet de tous ses délices, en qui son coeur prend plaisir. C'est ainsi, en étant occupés de Christ, en nous nourrissant de lui, en le contemplant, que, dans la puissance de l'Esprit, nous jouissons de la communion avec Dieu ; étant ainsi rendus capables d'entrer dans ses pensées au sujet de son Fils, et même de partager ses affections pour Celui qui est maintenant assis à sa droite. En réalité, c'est là la source de tout progrès, de toute force et de toute bénédiction ! Satan le sait bien, aussi cherche-t-il toujours à nous occuper d'autre chose, à détourner nos pensées pour les porter sur des objets terrestres. Il nous importe donc d'être vigilants, de maintenir nos coeurs et nos consciences en éveil, afin que nous puissions découvrir et juger tout à la fois sans ménagement tout ce qui pourrait séduire nos âmes et les détourner de la contemplation de Christ.

Seigneur Jésus, précieux Sauveur ! sois si constamment devant nos âmes, et manifeste-toi de telle sorte à elles dans ta grâce et dans ta beauté, que, attirant toutes nos affections, notre désir soit véritablement de n'avoir rien, de ne voir rien, et de ne connaître rien que toi ; car en toi habite corporellement toute la plénitude de la divinité, et nous sommes parfaits en toi !

Et moi, Seigneur, face à face,

Ô dis, quand pourrai-je voir

Les merveilles de ta grâce,

La clarté de ton pouvoir ?

Le haut vol de l'âme humaine,

Le plus pur entendement,

Ici-bas touchent à peine

Au bord de ton vêtement.

Et dans la bouche des anges

Et des saints glorifiés,

Les plus sublimes louanges

Ne s'élèvent qu'à tes pieds !

7 Chapitre 7 — Christ, notre souverain Sacrificateur.

7.1 Le type du Lévitique

La sacrificature du Seigneur Jésus-Christ était préfigurée, dans beaucoup de détails, d'une manière frappante par celle d'Aaron, quoiqu'elle fût d'un ordre différent. C'est ainsi que, dans la consécration d'Aaron, nous trouvons qu'il diffère de ses fils en un point. Ils étaient tous ensemble lavés d'eau, puis Moïse, après avoir revêtu Aaron des vêtements sacerdotaux, «versa de l'huile de l'onction sur sa tête, et il l'oignit pour le consacrer» (Lév. 8:6-12). Lorsqu'il est seul, séparé de ses fils, il est oint sans du sang ; tandis qu'après, ensemble avec ses fils, l'aspersion du sang précède l'onction de l'huile (Lév. 8:13-30). La raison de cette différence est évidente. Aaron avec ses fils préfigurent l'Église comme famille de sacrificateurs ; mais Aaron tout seul est un type de Christ ; voilà pourquoi il devait être oint sans du sang, pour faire ressortir cette vérité que son grand antitype était innocent, sans souillure, séparé des pécheurs (Hébr. 7:26), et n'avait en conséquence pas besoin de sang, puisqu'il était sans tache, ni tare, qu'il était saint devant Dieu.

7.2 La personne du souverain Sacrificateur

Mais, à un point de vue, il était impossible qu'Aaron représentât Christ. Lavé d'eau, il devenait une figure de sa pureté, mais il ne pouvait, sinon officiellement, préfigurer sa dignité personnelle. En conséquence, dans l'épître aux Hébreux, où le sujet de la sacrificature du Seigneur est traité spécialement, la première chose sur laquelle est appelée notre attention, c'est la dignité de sa personne. C'est par là que s'ouvre l'épître : «Dieu ayant autrefois, à plusieurs reprises et en plusieurs manières, parlé aux pères par les prophètes, à la fin de ces jours-là, nous a parlé dans le Fils» (Hébr. 1:1), et ensuite nous avons toute l'énumération de ses gloires personnelles. Il est Fils, héritier et créateur (v. 2) ; ensuite, il est le resplendissement de sa gloire et l'empreinte de sa substance, soutenant toutes choses par la parole de sa puissance ; celui qui, ayant fait par lui-même la purification des péchés, est assis à la droite de la majesté dans les hauts lieux (v. 3). Comparé avec les anges, on voit qu'il a hérité d'un nom plus excellent qu'eux (v. 4), car il est le Fils, le Premier-né (v. 5-6). C'est à lui qu'appartient comme Dieu le trône de justice ; il est oint d'une huile de joie au-dessus de ses compagnons (v. 8-9) ; puis est signalée son éternelle divinité comme Créateur de toutes choses, et sa place à la droite de Dieu, pendant qu'il attend jusqu'à ce que ses ennemis deviennent le marchepied de ses pieds (v. 10-14). Dans le chapitre suivant, il est présenté comme Fils de l'homme — héritier de toutes choses ; comme un peu moindre que les anges à cause de la passion de la mort, et couronné de gloire et d'honneur (Hébr. 2:9) ; puis, parce que cela était convenable pour la gloire de Dieu, il est présenté comme le chef du salut pour son peuple, consommé par les souffrances (v. 10), participant au sang et à la chair (v. 14) ; rendu semblable à ses frères, afin qu'il fût un miséricordieux et fidèle souverain sacrificateur dans les choses qui concernent Dieu, pour faire propitiation pour les péchés du peuple (v. 17).

Voilà ce qui caractérise la personne de notre souverain Sacrificateur. Il est Dieu, et il est homme ; c'est pourquoi quand les anges, quand Moïse, ou Josué, ou Aaron, lui sont comparés, ils pâlisent et disparaissent devant sa gloire. Et sans doute, ceci renferme un enseignement pour nous. Nous ne pouvons trop penser à l'oeuvre et à l'office de notre souverain Sacrificateur, mais la première chose que le Saint-Esprit nous présente, c'est sa personne. Car c'est le caractère de sa personne qui l'a qualifié pour son office, et l'a rendu capable de l'accomplir. S'il n'avait pas été Dieu aussi bien qu'homme, il n'aurait pas fait propitiation pour les péchés du peuple ; et s'il n'avait pas été homme aussi bien que Dieu, il n'aurait pu, par sa mort, rendre impuissant celui qui avait le pouvoir de la mort, c'est-à-dire le diable, ni délivrer ceux qui, par la crainte de la mort, étaient pendant toute leur vie assujettis à la servitude ; et il n'aurait pas pu être consommé par les souffrances (Hébr. 2:10-14). C'est sa personne donc qui donne toute assurance quant à son office ; et c'est pourquoi l'Esprit de Dieu a voulu assurer et fortifier nos coeurs, en nous faisant connaître les gloires et les dignités qui le distinguent, avant de diriger notre attention sur les fonctions de sa sacrificature.

7.3 *Ceux pour lesquels Il agit comme Sacrificateur*

Nous avons maintenant à considérer ceux pour lesquels il agit comme sacrificateur. Il faut être bien précis sur ce point ; d'abord, parce que c'est une question vitale ; et secondement, parce qu'il règne beaucoup de confusion là-dessus. Combien de cantiques, par exemple, dans les recueils généralement répandus, parlent de Christ comme s'il était un sacrificateur pour tous sans exception ! En est-il ainsi ? Rien n'est plus loin de la vérité. L'analogie avec la sacrificature juive aurait dû prévenir une telle erreur, car Aaron accomplissait son office de sacrificateur non pas pour tous les hommes, mais seulement pour le peuple d'Israël, pour ceux qui se trouvaient dans une relation particulière et connue avec Dieu. Il est vrai que, parmi ceux-ci, il s'en trouvait qui étaient nés de nouveau, et d'autres qui ne l'étaient pas mais ce n'est pas le point à considérer. Israël comme peuple était racheté ; tous également avaient été retirés de l'Égypte et conduits au travers de la mer Rouge ; et tous donc étaient sauvés en type. Ainsi Israël préfigure ceux qui sont maintenant sauvés, — le peuple de Dieu sur la terre ; et, en conséquence, Christ ne remplit l'office de sacrificateur que pour les croyants, pour ceux qui sont siens, pour un peuple racheté, bien que, traversant le désert comme Israël dans les anciens jours, ils soient regardés comme des pèlerins et des étrangers en route vers le repos de Dieu. C'est ainsi que, dans le premier chapitre des Hébreux, v. 3, il est dit : «Ayant fait par lui-même la purification des péchés». Il nous est encore dit «qu'il convenait pour lui, à cause de qui sont toutes choses, et par qui sont toutes choses, que, amenant plusieurs fils à la gloire, il consommât le chef de leur salut par des souffrances. Car et celui qui sanctifie et ceux qui sont sanctifiés sont tous d'un ; c'est pourquoi il n'a pas honte de les appeler ses frères, etc.» (Hébr. 2:10-11). Les mots que nous avons soulignés désignent clairement ceux pour lesquels il agit. Nous trouvons encore d'autres désignations, comme celles-ci par exemple : «frères saints», «participants à l'appel céleste», «ceux qui s'approchent de Dieu par lui» (Hébr. 7:25), c'est-à-dire ceux qui s'approchent de Dieu pour le culte, ceux qui ont le droit d'entrer à travers le voile dans les lieux saints, par le sang de Jésus (Hébr. 10:19-21). Il s'acquitte ainsi de son office seulement pour ceux qui ont été rachetés, qui ont été sanctifiés par le sang, dont les péchés sont ôtés, et qui, en conséquence, n'ont plus conscience de péchés ; en un mot, pour les sanctifiés qui ont été rendus parfaits à perpétuité par l'offrande de Christ (Hébr. 10:14). Il ne peut pas y avoir de méprise là-dessus ; c'est se tromper soi-même — erreur fatale ! — de penser, comme on l'enseigne souvent, que nous allons auprès du souverain sacrificateur pour obtenir le pardon de nos péchés. La parole de Dieu n'enseigne rien de semblable, la vérité est que nous n'allons pas du tout au sacrificateur, mais que nous nous approchons de Dieu par le sacrificateur, sur le fondement du pardon de nos péchés.

7.4 *Qualification comme sacrificateur*

Voyons maintenant comment il est qualifié pour l'office qu'il accomplit. Nous avons vu que, s'il n'avait pas été Dieu et homme, il n'aurait pas pu l'accomplir ; et maintenant, nous nous proposons de faire remarquer quelques autres traits qui nous sont présentés dans cette épître. Nous lisons : «Nul ne s'arroge cet honneur ; sinon en tant qu'il est appelé de Dieu, ainsi que le fut aussi Aaron. De même aussi le Christ ne s'est pas glorifié lui-même pour être fait souverain sacrificateur, mais celui-là l'a glorifié qui lui a dit : «Tu es mon Fils, moi je t'ai aujourd'hui engendré» (Ps. 2:7 ; Hébr. 5:4-5). Comme il dit aussi dans un autre endroit : «Tu es sacrificateur éternellement, selon l'ordre de Melchisédec» (Ps. 110:4) ; — «qui, durant les jours de sa chair, ayant offert avec de grands cris et avec larmes des prières et des supplications à celui qui pouvait le sauver de la mort, et ayant été exaucé à cause de sa piété, quoiqu'il fut Fils, a appris l'obéissance par les choses qu'il a souffertes ; et ayant été consommé, il est devenu l'auteur du salut éternel pour tous ceux qui lui obéissent, étant salué par Dieu souverain sacrificateur selon l'ordre de Melchisédec» (Hébr. 5:4-10).

Ce qui le distingue essentiellement d'après cette portion de l'Écriture, c'est l'appel divin. Nul homme ne s'arroge cet honneur ; Christ ne le fait pas non plus. Et c'est ce qui remplit le croyant de joie, que celui qui est notre Sacrificateur, celui par qui nous nous approchons de Dieu, a reçu de Dieu lui-même son appel. Il est donc agréable à Dieu, oui, infiniment agréable. C'est Dieu qui l'a ainsi qualifié pour son office, et cela détruit à jamais les prétentions que pourrait élever tout sacerdoce humain. Il est vrai que tous ceux qui font partie du peuple de Dieu sont sacrificateurs, — ils sont une sainte sacrificature (1 Pierre 2:5). Mais si quelqu'un s'arroge le droit d'agir ainsi en faveur d'autres croyants, il doit pouvoir prouver qu'il a reçu son office de Dieu lui-même. Le Seigneur Jésus l'a fait et dans des circonstances solennelles ; car, dit l'auteur de l'épître aux Hébreux, en comparant le sacerdoce de Jésus-Christ avec le sacerdoce lévitique : «Ceux-là sont devenus sacrificateurs sans serment, mais celui-ci l'est devenu avec serment, par celui qui a dit de lui : Le Seigneur l'a juré, et ne s'en repentira pas : Tu es sacrificateur pour l'éternité, selon l'ordre de Melchisédec» (Hébr. 7:21). Au fond, il est question ici de trois choses : de sa gloire personnelle, il était Fils de Dieu ; de la gloire de son office, il était sacrificateur à toujours selon l'ordre de Melchisédec ; et enfin, il tenait son office de la volonté divine.

Mais nous passons maintenant à un autre ordre de qualifications qu'il acquit dans les jours de sa chair, quand il a appris l'obéissance par les choses qu'il a souffertes. Quoiqu'il fût Fils de Dieu, il était ici-bas comme homme ; de là la souffrance à laquelle il est fait allusion, quand il est dit qu'il offrit avec de grands cris et avec larmes des prières et des supplications à celui qui pouvait le sauver de la mort (Hébr. 5:7). Dans un chapitre précédent, il nous est dit qu'il a souffert lui-même, étant tenté (Hébr. 2:18) ; et encore qu'il fut semblable à nous en toutes choses, — si l'on en excepte le péché, et ainsi il apprit par sa propre expérience ce que c'était que de souffrir ; — étant tenté, il est à même de secourir ceux qui sont tentés (Hébr. 2:18). Il a appris l'obéissance par les choses qu'il a souffertes (Hébr. 5:8) ; car étant Fils de Dieu, il ne savait pas ce que c'est que d'obéir, jusqu'à ce qu'il «prît la forme d'esclave, étant fait à la ressemblance des hommes ; et étant trouvé en figure comme un homme, il s'est abaissé lui-même, étant devenu obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix» (Phil. 2:7-8). Tout ce donc qu'il souffrit, il le souffrit dans l'obéissance : il accomplissait la volonté de Dieu (Hébr. 10), et il l'a accomplie parfaitement, selon la perfection des pensées de Dieu. C'est pourquoi, quand il cria dans son angoisse à Celui qui pouvait le sauver de la mort, il fut exaucé à cause de sa piété : Dieu répondit au cri de Celui qui le glorifiait ainsi dans sa parfaite obéissance.

Mais le point essentiel à remarquer ici, c'est que, passant par cette angoisse et cette agonie amères par obéissance à la volonté de Dieu, «il fut consommé». Comment ? Non pas moralement, puisqu'il était toujours parfait, toujours Celui en qui Dieu prenait son bon plaisir ; mais il fut consommé quant à ce qui devait le qualifier pour son office, et ainsi il devint l'auteur du salut éternel pour tous ceux qui lui obéissent, et Dieu le proclama souverain sacrificateur selon l'ordre de Melchisédec. Qu'il est précieux pour nous de savoir qu'il peut être touché par le sentiment de nos infirmités, sympathiser avec nous dans nos faiblesses et nos peines, et que, par conséquent, connaissant parfaitement tous nos besoins et tout ce qui nous concerne, il peut en parler à Dieu. Ceux qui nous entourent peuvent ne pas nous comprendre, et nous affliger en nous refusant leur sympathie ; mais lui, jamais, car il a suivi le même chemin et connaît tous les pas que nous faisons. Béni soit son nom !

D'autres points, comme la valeur du sacrifice qu'il a offert une fois et la perpétuité de sa sacrificature (Hébr. 7:23-27 ; 9:24-28), seront abordés ailleurs. Ce qui a été dit est suffisant pour montrer combien notre souverain sacrificateur est admirablement qualifié pour l'office qu'il remplit en notre faveur en la présence de Dieu.

7.5 *Sacerdoce de Christ*

Ce qui va nous occuper maintenant, c'est le sacerdoce de Christ. Deux ou trois remarques préliminaires serviront à éclaircir le sujet. D'abord, la scène où il l'exerce est le ciel, et non la terre. C'est ce que nous avons déjà fait remarquer. Au commencement de l'épître, il

nous est présenté comme «assis à la droite de la majesté dans les lieux très-hauts» (Hébr. 1:3). Et encore «Nous avons un tel souverain sacrificateur qui s'est assis à la droite du trône de la majesté dans les cieus, ministre des lieux saints et du vrai tabernacle, que le Seigneur a dressé, non pas l'homme ;... si donc il était sur la terre, il ne serait pas sacrificateur, puisqu'il y a ceux qui offrent des dons selon la loi» (Hébr. 8:1, 2, 4). On demande quelquefois si ce ne fut pas comme sacrificateur qu'il fit la propitiation pour les péchés du peuple ? C'était bien le sacrificateur qui la faisait, mais c'était seulement parce que ce qu'il était en lui-même ne peut pas être séparé de ce qu'il faisait. Ce n'était pas une partie des fonctions du sacrificateur d'égorger la victime, ainsi nous pouvons dire que ce n'était pas un acte sacerdotal de la part de Christ, quoiqu'il fût le sacrificateur qui l'accomplit. Les passages déjà cités montrent clairement qu'il ne commença réellement son office de sacrificateur qu'après s'être assis dans les lieux très-hauts.

En second lieu, il est, comme nous l'avons vu, sacrificateur selon l'ordre de Melchisédec. Mais la sacrificature de Melchisédec se rapporte au millénium, comme le nom lui-même l'indique. «Premièrement, étant interprété roi de justice, et puis roi de Salem, c'est-à-dire roi de paix» (Hébr. 7:2). Ce n'est donc qu'après avoir quitté la place qu'il occupe maintenant à la droite de Dieu, — et il ne le fera qu'après être venu chercher les siens avec lesquels il reviendra comme le roi de justice (le vrai David) et roi de paix (le vrai Salomon), — qu'il entrera dans les fonctions de sacrificateur selon l'ordre de Melchisédec. L'ordre de sa sacrificature subsiste, mais, tant que dure la présente dispensation de grâce, tant qu'il demeure en dedans du voile déchiré, son office, comme sacrificateur, répond plutôt à celui d'Aaron.

Il reste encore à faire une remarque préliminaire. La base de sa sacrificature, c'est le sacrifice qu'il a offert une fois : «Ayant fait par lui-même la purification des péchés, il s'est assis, etc.» (Hébr. 1:3). «Qui n'est pas journallement dans la nécessité, comme les souverains sacrificateurs, d'offrir des sacrifices, d'abord pour ses propres péchés, ensuite pour ceux du peuple ; car cela, il l'a fait une fois pour toutes, s'étant offert lui-même» (Hébr. 7:27). «Et non avec le sang de boucs et de veaux, mais avec son propre sang, il est entré une fois pour toutes dans les lieux saints, ayant obtenu une rédemption éternelle» (Hébr. 9:12). Son intercession comme sacrificateur est donc basée sur l'éternelle valeur de cette seule oblation qu'il a offerte sur la croix. En conséquence, comme sacrificateur, il n'a rien à faire avec nos péchés. C'est un point aussi important qu'il est incontestable. Il est important, comme renversant le fondement sur lequel repose le sacerdoce ecclésiastique et humain. Séparer le ministère des prêtres romains ou anglicans de la question des péchés, ce serait le ruiner ; et cependant, il ressort clairement de l'enseignement de toute l'épître aux Hébreux, que CHRIST COMME SACRIFICATEUR N'A RIEN À FAIRE AVEC NOS PÉCHÉS. Ainsi il a fait par lui-même la purification des péchés, avant de s'asseoir à la droite de la majesté dans les hauts lieux. Il a fait propitiation pour les péchés du peuple, avant d'entrer dans son office de sacrificateur (Hébr. 2:17). Il avait obtenu une rédemption éternelle avant d'entrer dans les lieux saints (Hébr. 9:12). Il fut offert une fois pour porter les péchés de plusieurs (Hébr. 9:28). Ceux qui s'approchent de Dieu par lui, sont regardés comme n'ayant plus aucune conscience de péchés (remarquez qu'il n'est pas dit péché, mais péchés), comme ayant été rendus parfaits pour toujours par une seule offrande ; leurs péchés et leurs iniquités ne seront plus rappelés (Hébr. 10:1-18). C'est là assurément une vérité fondamentale du christianisme, que puisque Christ a porté nos péchés, ayant souffert une fois, lui juste, pour les injustes, afin qu'il nous amenât à Dieu (1 Pierre 3:18), Dieu ne se souvient plus jamais des péchés des croyants. Comme ils ont été expiés par le précieux sang de Christ, il ne peut plus en être question ; et ainsi seulement, nous pouvons nous présenter devant Dieu, nous avons la liberté d'entrer dans les lieux saints par le sang de Jésus, d'être au dedans du voile déchiré comme adorateurs (Hébr. 10:19-22) ; et c'est pour nous comme tels, seulement comme tels, que Christ exerce son office sacerdotal.

Nous en venons maintenant à considérer en quoi consiste cet office, et nous remarquons :

7.5.1 Christ pour nous devant Dieu

Qu'il est là devant Dieu pour nous : «Car le Christ n'est pas entré dans des lieux saints faits de mains, copies des vrais, mais dans le ciel même, afin de paraître maintenant pour nous devant la face de Dieu» (Hébr. 9:24). Il est notre représentant devant Dieu. Il en était de même d'Aaron. Ainsi nous lisons : «Et tu prendras deux pierres d'onyx, et tu graveras sur elles les noms des enfants d'Israël. Il y aura six de leurs noms sur une pierre, et les six autres noms seront sur l'autre pierre, selon l'ordre de leur naissance.... Et tu mettras les deux pierres sur les épaulettes de l'éphod, afin qu'elles soient des pierres de mémorial pour les enfants d'Israël ; car Aaron portera leurs noms sur les deux épaules devant l'Éternel pour servir de mémorial». Nous avons des directions semblables relativement au pectoral, qui était orné de douze pierres, «et il y aura de ces pierres selon les noms des enfants d'Israël, douze selon leurs noms... Et Aaron portera sur son coeur les noms des enfants d'Israël au pectoral de jugement, quand il entrera dans le lieu saint, afin qu'il serve continuellement de mémorial devant l'Éternel» (Ex. 28:9-29). C'est de la même manière que le Seigneur Jésus nous porte sur son coeur et sur ses épaules en présence de Dieu ; il maintient là nos droits par son intercession. Le coeur est un emblème des affections, et les épaules un emblème de la force. Nous apprenons donc qu'en vertu de la valeur infinie de son sacrifice, il peut et veut nous faire subsister en présence de Dieu, et qu'ainsi son intercession pour nous a tant de puissance, que nous pouvons dire :

Notre cause ne peut manquer de triompher,
C'est toi qui la défends et tu dois l'emporter.

Quelle consolation pour nous qui traversons le désert, de regarder en haut et de voir notre grand souverain sacrificateur nous portant devant Dieu ; quelle grâce de pouvoir nous rappeler, dans toute notre faiblesse et notre tiédeur, que sa puissance et ses affections sont en exercice en notre faveur par son intercession ; et que, par conséquent, il s'agit là, non pas de ce que nous sommes, mais ce qu'il est, Lui.

Quelle confiance nous devrions avoir et aurons, en effet, lorsque nos yeux ne sont pas dirigés sur nous mêmes, mais sur notre souverain sacrificateur ! Si un croyant pauvre, faible et malade, est tourmenté par le doute et tenté par Satan, parce qu'il ne peut ni penser ni prier, qu'il regarde en haut et qu'il se souvienne que, quoiqu'il ne puisse pas prier, Christ a pris sa cause en main et qu'il intercède pour lui. Oh ! quelle douceur inexprimable de savoir que je suis porté sur le coeur et sur les épaules de Christ, — un coeur qui renferme tant d'amour que beaucoup d'eaux ne pourraient l'éteindre, et que les fleuves mêmes ne le pourraient noyer (Cant. 8:7), et des épaules si fortes qu'il est dit de lui qu'il soutient toutes choses par la parole de sa puissance (Hébr. 1:3). Et le fait même qu'il est présent pour nous devant Dieu, est le témoignage éternel que nos péchés sont effacés pour toujours.

7.5.2 Nous recevons miséricorde par Christ

C'est par Christ, notre souverain sacrificateur, que nous recevons miséricorde au trône de la grâce, et que nous trouvons grâce pour avoir du secours au moment opportun (Hébr. 4:16). Le souverain sacrificateur, tel qu'il nous est présenté ici, est en relation avec un peuple dans le désert (voy. Hébr. 3 et 4) ; et nous, de même, considérés dans nos rapports avec la sacrificature, nous sommes en chemin pour le repos de Dieu, comme Israël l'était pour Canaan. Pendant notre pèlerinage, Dieu emploie sa Parole pour juger tout ce qui pourrait détourner nos coeurs du sentier de la foi, et nous pousser à chercher un lieu de repos dans le désert. C'est pourquoi l'apôtre dit : «Appliquons-nous donc à entrer dans ce repos-là, afin que personne ne tombe en imitant une semblable désobéissance. Car la parole de Dieu est vivante et opérante, et plus pénétrante qu'aucune épée à deux tranchants, et atteignant jusqu'à la division de

l'âme et de l'esprit, des jointures et des moëlle, et elle discerne les pensées et les intentions du coeur. Et il n'y a aucune créature qui soit cachée devant lui, mais toutes choses sont nues et découvertes aux yeux de celui à qui nous avons affaire» (Hébr. 4:11-13). Mais il y a un autre secours, un secours d'un caractère différent, pour nous aider dans notre passage à travers le désert, c'est la sacrificature... Nous avons un souverain sacrificateur qui a traversé les cieux, comme Aaron a passé par les diverses parties du tabernacle, — Jésus, le Fils de Dieu. Il a été tenté en toutes choses comme nous, à part le péché ; de sorte qu'il peut sympathiser avec nos infirmités. La Parole met en lumière les intentions du coeur, juge la volonté, et tout ce qui n'a pas Dieu pour son objet et sa source. Alors, quelle que soit notre faiblesse, nous avons sa sympathie. Christ naturellement ne veut rien de mauvais. Il fut tenté en toutes choses, à part le péché, qui n'était mêlé à rien dans sa vie. Mais je ne demande pas de la sympathie pour le péché qui est en moi ; je le déteste, je désire qu'il soit mortifié, jugé sans miséricorde. C'est ce que fait la Parole. Je cherche de la sympathie pour ma faiblesse et mes difficultés, et j'en trouve dans la sacrificature de Jésus. Ayant donc un tel souverain sacrificateur qui a souffert lui-même, étant tenté, et qui ainsi connaît nos infirmités, nous sommes encouragés à nous approcher du trône de la grâce, «afin que nous recevions miséricorde et que nous trouvions grâce pour avoir du secours au moment opportun» (Hébr. 4:16).

7.5.3 Nous pouvons nous approcher de Dieu par Christ

Nous avons accès auprès de Dieu par l'efficace toute puissante du sang de Christ, et aussi parce qu'il est là comme notre souverain sacrificateur (Hébr. 10:19-22). Nous pouvons dire plus encore ; notre place est au dedans du voile déchiré, en vertu du sacrifice qui a effacé nos péchés pour toujours ; et comme nous avons un souverain sacrificateur établi sur la maison de Dieu, nous pouvons nous approcher de Dieu «avec un coeur vrai, en pleine assurance de foi, ayant les coeurs par aspersion purifiés d'une mauvaise conscience, et le corps lavé d'eau pure» (Hébr. 10:21-22). La place où est Christ est le lieu où nous rendons culte, c'est-à-dire en dedans du voile déchiré ; mais nous ne pourrions être là, s'il n'y était pas comme notre souverain sacrificateur, ayant obtenu pour nous une rédemption éternelle.

7.5.4 Nos louanges montent par Christ

C'est par lui, en qualité de sacrificateur, que nos louanges et nos adorations montent à Dieu : «Offrons donc, par lui, sans cesse à Dieu un sacrifice de louanges, c'est-à-dire le fruit des lèvres qui confessent son nom» (Hébr. 13:15). Quelle grâce ineffable que nous ayons un tel sacrificateur, qui sait distinguer ce qui a de la valeur de ce qui n'en a pas et qui, en conséquence, ne permettra pas que rien de ce qui est étranger à sa sainteté lui soit présenté. Les prêtres de l'ancienne alliance devaient examiner toutes les offrandes et rejeter celles qui étaient défectueuses, afin que rien de ce qui ne répondait pas aux conditions voulues de Dieu ne fût brûlé sur l'autel. Christ, notre souverain sacrificateur, fait de même à l'égard de nos sacrifices de louanges. C'est une grande consolation pour nous, quand nous pensons à notre ignorance et à notre faiblesse ; sans doute, nous devrions posséder nous-mêmes le discernement des sacrificateurs, et ne pas excuser nos manquements quand nous offrons à Dieu nos louanges ; mais cependant, c'est un grand encouragement pour nous de savoir que rien ne sera présenté à Dieu, que ce qui aura été reçu et offert pour nous par notre souverain sacrificateur. Il sait comment employer le couteau du sacrificateur, pour retrancher tout ce qui ne pourrait être agréé de Dieu (voy. Lév. 1:14-17).

7.5.5 Sauvés entièrement

Nous pouvons ajouter que sa continuelle présence devant Dieu, comme notre souverain sacrificateur, nous donne l'assurance que nous serons portés dans toutes les difficultés, et entièrement sauvés. «Il peut sauver entièrement (à tous égards, complètement), ceux qui s'approchent de Dieu par lui, étant toujours vivant pour intercéder pour eux» (Hébr. 7:25). Étant mort une fois, il ne meurt plus ; il est vivant pour toujours ; et ainsi, il a une sacrificature immuable. Ayant donc pris en main notre cause, il ne l'abandonnera jamais ; et en conséquence le fait que son office ne finit point et que rien n'interrompt sa puissante intercession, nous garantit d'une manière absolue que nous ne périrons pas dans le désert ; que si Josué n'a pas donné le repos à Israël (il reste un repos pour le peuple de Dieu), le Seigneur Jésus nous y introduira sûrement en vertu de sa sacrificature, puisqu'il a été victorieux de la mort et qu'il vit à toujours.

Nous avons maintenant esquissé ce qui a trait à la sacrificature de Christ ; et sûrement, en méditant sur le caractère et l'office de Christ comme sacrificateur, nos coeurs seront remplis d'adoration et de reconnaissance envers Dieu, de ce que, dans sa grâce, il a pourvu si merveilleusement à tout ce qui nous était nécessaire pendant notre passage à travers le désert. Il a donné à Israël un Moïse, un Aaron et un Josué, mais il nous a donné son Fils bien-aimé, le Seigneur Jésus, le resplendissement de sa gloire et l'image empreinte de sa personne, l'assurance pleine et absolue qu'il nous introduira dans toute la gloire qu'il a réservée pour nous en Christ. Quel effet devrait donc produire sur nous la contemplation de Christ comme notre souverain sacrificateur ? «Ayant donc un grand souverain sacrificateur qui a traversé les cieux, dit l'apôtre, Jésus, le Fils de Dieu, tenons ferme notre confession» (Hébr. 4:14).. Il dit encore : «Retenons la confession de notre espérance sans chanceler» (Hébr. 10:23) ; il parle aussi de Christ, notre espérance, qui est au dedans du voile comme une ancre sûre et ferme (Hébr. 6:18-20). Confiance, — confiance en lui, hardiesse et persévérance, voilà donc quel devrait être en nous le résultat de la contemplation de Christ. Il est là devant Dieu, comme notre souverain sacrificateur ; c'est pourquoi tenons-nous fermes, sachant que, en dépit de notre faiblesse et de nos infirmités, de la force, de l'activité et de la haine de nos ennemis, à travers tous les dangers et toutes les difficultés du désert, nous entrerons en possession et en jouissance du repos éternel de Dieu.

L'homme parfait qui sur la terre
A marché,
Suivant sa route solitaire
Sans péché,
Maintenant dans le sanctuaire
Est caché.

Mais, ô Père, son sacrifice
Désormais,
Le consacre dans son office ;
À jamais
Melchisédec, Roi de justice,
Roi de paix.

L'Esprit divin nous le dévoile,
Mais Celui

Qui vient, apparaîtra sans voile.
Aujourd'hui,
Frères, peut-être son étoile
Aura lui.

8 Chapitre 8 — Christ, notre avocat.

8.1 1 Jean 1 à 2

C'est la première épître de Jean qui nous donne tous les enseignements que nous avons sur l'oeuvre de Christ comme avocat. Non qu'il n'y ait autre part des ombres et des figures de cette oeuvre, mais nous n'avons pas ailleurs de déclarations directes à ce sujet. Paul parle de Christ, comme étant à la droite de Dieu pour faire intercession en notre faveur (Rom. 8:34) ; et, sans doute, le mot intercession renferme l'idée de l'oeuvre de Christ comme avocat et sacrificateur ; mais l'apôtre Paul ne mentionne pas directement cet office de Christ. L'office d'avocat occupe donc beaucoup moins de place dans les Écritures que la sacrificature, sujet qui remplit la plus grande partie de l'épître aux Hébreux. Ce n'est pas néanmoins un sujet de peu d'importance. Bien loin de là, il n'en est guère qui nous intéresse davantage et qui réclame plus d'attention de la part des enfants de Dieu. Car l'oeuvre de Christ comme avocat est ce dont nous avons besoin pour nos péchés de chaque jour. Ainsi, après avoir exposé la réalité de notre position dans la lumière, puisque Dieu est dans la lumière, — c'est la place de tout vrai croyant, — l'apôtre dit : «Si nous disons que nous n'avons pas de péché, nous nous séduisons nous-mêmes, et la vérité n'est pas en nous. Si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés et nous purifier de toute iniquité. Si nous disons que nous n'avons pas péché, nous le faisons menteur et sa parole n'est pas en nous. Mes enfants, je vous écris ces choses afin que vous ne péchiez pas ; et si quelqu'un a péché, nous avons un avocat auprès du Père, Jésus-Christ, le juste ; et lui est la propitiation pour nos péchés, et non pas seulement pour les nôtres, mais aussi pour le monde entier» (1 Jean 1:8 à 2:2).

C'est donc pour les péchés des croyants que Christ exerce son office d'avocat, rien ne pourrait être plus clair. Dans les v. 6 et 7 du chap. 1, nous avons les deux classes mises en opposition : ceux qui marchent dans les ténèbres, qui ne sont pas sauvés, qui n'ont pas de communion avec Dieu, quels que soient leurs droits et leurs prétentions, car Dieu est lumière, et il n'y a en lui aucunes ténèbres (v. 5) ; et ceux qui ont reçu le témoignage des apôtres concernant la vie éternelle qui était auprès du Père et qui leur a été manifestée. Par là, ils sont en communion avec ceux qui ont apporté le message, et leur communion est avec le Père et avec son Fils Jésus-Christ (1 Jean 1:1-3). Mais si nous avons communion avec Dieu, nous marchons dans la lumière, comme lui-même est dans la lumière, c'est-à-dire que notre place et notre sphère sont dans la lumière — ce qui est vrai de tous les croyants ; et nous avons communion l'un avec l'autre, car ce n'est que dans la communion avec le Père et avec le Fils que nous pouvons avoir communion nous-mêmes l'un avec l'autre, «et le sang de Jésus-Christ, son Fils, nous purifie de tout péché» (1 Jean 1:7).

Cette dernière déclaration a besoin d'être bien comprise, sinon nous ne pouvons saisir la nature de l'intercession de Christ. Elle ne signifie pas, comme on l'a si souvent dit, que le sang de Christ est constamment appliqué pour purifier continuellement le croyant ; en un mot, que c'est le sang qui nous purifie de nos péchés de tous les jours. S'il en était ainsi, quel besoin aurions nous de l'oeuvre de Christ comme avocat ? En outre, ce serait une contradiction absolue avec l'enseignement d'autres passages. Ainsi, dans Jean 13 le Seigneur dit positivement à Pierre qu'ayant été une fois lavé (plongé, *lelumenov*) il n'a plus besoin que de se laver (*nyasdai*) les pieds, et qu'ainsi il était tout net (Jean 13:10). Ainsi encore, dans l'épître aux Hébreux, il est dit : «Par une seule offrande, il a rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés» (Hébr. 10:14). C'est une vérité fondamentale du christianisme que tous ceux qui, par la foi, ont part à l'aspersion du sang de Christ, sont pour toujours nettoyés de tout péché, et qu'en conséquence il n'y a pas lieu à une seconde application du sang. C'est là le fond de l'argumentation dans Hébr. 9 et 10. Nous y lisons que «Christ n'est pas entré dans des lieux saints faits de main, copies des vrais, mais dans le ciel même, afin de paraître maintenant pour nous devant la face de Dieu, — ni, non plus, afin de s'offrir lui-même plusieurs fois, ainsi que le souverain sacrificateur entre dans les lieux saints chaque année avec un sang autre que le sien (puisque, dans ce cas, il aurait fallu qu'il souffrit plusieurs fois depuis la fondation du monde) ; mais maintenant, en la consommation des siècles, il a été manifesté une fois pour l'abolition du péché par son sacrifice» (Hébr. 9:24-26). Ce passage montre le contraste entre les sacrifices anciens, qui devaient être répétés, et le sacrifice unique de Christ, entre la valeur temporaire des premiers et la valeur éternelle du second. Il en résulte que les péchés de ceux qui sont au bénéfice du sang de Christ sont pour toujours effacés devant Dieu ; car Christ a été offert une fois pour porter les péchés de plusieurs (Hébr. 9:28). Aussi le chapitre suivant prouve abondamment que les péchés du croyant sont effacés pour toujours ; qu'il n'a plus conscience des péchés, puisqu'il a été rendu parfait à perpétuité par une seule offrande de Christ ; et en conséquence, le Seigneur dit : «Je ne me souviendrai plus jamais de leurs péchés, ni de leurs iniquités» (Hébr. 10:1-17). Il est essentiel pour nous d'être au clair là-dessus, car c'est assurément un des points fondamentaux de notre foi.

La vérité est donc que Jean ne parle pas de l'application du sang (ce qui ne s'accorderait pas avec cette vérité que nous n'avons plus conscience des péchés), mais de son efficace. Ce qui le caractérise, c'est qu'il purifie de tout péché, c'est-à-dire qu'il a cette propriété, tout comme quelquefois nous disons, pour prendre un exemple, le poison tue, — c'est la nature du poison de tuer. De la même manière, la qualité essentielle ou la propriété du sang, c'est de purifier du péché.

Ainsi compris, le rapport est aussi beau qu'il est évident. «Dans la lumière, comme il est dans la lumière». Comment, serions-nous tentés de nous écrier, est-il possible de subsister là ? Ayant conscience, comme nous l'avons, des souillures contractées chaque jour et des péchés dans lesquels nous tombons souvent, nous pourrions redouter l'éblouissante lumière de la sainteté de Dieu. Aussi avons-nous besoin de nous rappeler que, si nous pouvons subsister devant Dieu, c'est uniquement et entièrement à cause de la valeur purifiante du sang, et parce que ce sang est toujours là devant les yeux de Dieu pour répondre à tout ce qui pourrait être exigé de nous.

Après avoir établi la vérité relativement à la place que nous occupons en présence de Dieu, l'apôtre nous rappelle notre condition pratique. Nous ne pouvons pas dire que «nous n'avons pas de péché», car ce serait nous séduire nous-mêmes et méconnaître le fait que le péché est en nous, mais non sur nous, jusqu'à ce que nous délogions pour être avec Christ, ou qu'il vienne pour nous prendre avec lui ; car la vieille nature est et demeure incurablement mauvaise et corrompue. Si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés, etc. (ce passage sera expliqué plus loin). Nous ne pouvons pas non plus dire que nous n'avons pas de péché ; si nous le faisons, nous ferions Dieu menteur, car il dit que tous ont péché, sa parole ne serait donc pas en nous. L'apôtre continue en disant : «Mes enfants, je vous écris ces choses afin que vous ne péchiez pas». Il n'y a donc pas pour le croyant de nécessité de pécher. C'est une vérité à laquelle il faut absolument tenir, et sur laquelle on ne saurait trop insister. «Mais si quelqu'un a péché, nous avons un avocat», et par là l'apôtre montre, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, comment Dieu a pourvu à tout ce qui concerne les péchés quotidiens de ses enfants. En avançant dans l'étude de notre sujet, nous verrons en quoi consiste l'oeuvre que Christ accomplit comme avocat, et comment il l'applique à nos âmes.

8.2 Deux Paraclets

Le nom d'avocat, donné au Seigneur Jésus, ne se trouve dans aucun autre passage de l'Écriture. Lui-même l'applique au Saint-Esprit. «Je prierai le Père, et il vous donnera un autre consolateur, pour être avec vous éternellement» (Jean 14:16, 26 ; 15:26 ; 16:7). Le mot traduit ici par consolateur est le même qui est rendu par « avocat », dans l'épître de Jean. C'est paraklhton, mot difficile à traduire si l'on veut lui conserver toute sa signification. Le mot «avocat» semble avoir été choisi pour faire ressortir le fait que Christ est chargé de nos intérêts auprès du Père, et que notre cause lui a été confiée, comme à Celui qui a pris la direction de tout ce qui nous concerne pour maintenir notre communion avec le Père ; c'est pourquoi, quand nous péchons, il plaide pour nous, et nous amène par le ministère de la Parole et par le Saint-Esprit à nous juger nous-mêmes et à confesser notre péché, en sorte que, selon ce qui est dit dans 1 Jean 1:9, notre péché peut être pardonné et notre communion rétablie. Christ est notre Paraclet (avocat) en haut ; et le Saint-Esprit est notre Paraclet (consolateur) en bas ; il habite en nous, et ses actes sont en rapport avec ceux de notre avocat auprès du Père ; il est chargé de nos intérêts en bas comme Christ l'est en haut.

8.3 La différence entre Avocat et Sacrificateur

La différence entre l'intercession et la sacrificature se présente sous deux points de vue. Le sacrificateur agit auprès de Dieu ; l'avocat auprès du Père. L'avocat a affaire avec le péché ; le sacrificateur avec nos infirmités (Hébr. 4:15), jamais avec les péchés. Il est vrai qu'il a fait propitiation pour nos péchés (Hébr. 2:17) ; et sans doute, c'était le sacrificateur qui faisait cette propitiation, — mais ce n'était pas une fonction de son office, c'était bien plutôt parce que ce caractère est inséparable de sa personne. La propitiation qu'il a faite est le fondement sur lequel il commence à exercer l'office de sacrificateur, aussi bien que celui d'avocat. C'est pourquoi, l'épître aux Hébreux commence par ces mots «Ayant fait par lui-même la purification des péchés, il s'est assis à la droite de la majesté dans les hauts lieux» (Hébr. 1:3). Ce n'est donc que quand il eut pris cette place, qu'il commença ses fonctions comme sacrificateur. S'il était sur la terre, il ne serait pas sacrificateur (Hébr. 8:4).

Il en est ainsi de Christ comme avocat. Il n'entre proprement dans son office que quand il s'assied à la droite de Dieu ; et cet office repose sur une double base : son oeuvre et sa personne. Il est la propitiation pour nos péchés, — c'est là le fondement, la base sur laquelle repose son office comme intercesseur auprès du Père. Et quel fondement que celui-là ! Il nous rappelle que Christ a fait pour toujours la purification de nos péchés, que le sang qu'il a répandu, Dieu l'a accepté comme une pleine et complète expiation pour tous nos péchés ; que, par conséquent, basée sur ce fondement, son intercession est toujours efficace. Mais il est Jésus-Christ le juste ; et ceci nous rappelle ce qu'il est personnellement en lui-même, c'est-à-dire celui qui répond à tous les droits de Dieu, selon toutes les exigences de son immuable sainteté, qui l'a glorifié dans tous les attributs de son être ; celui qui, par conséquent, répond complètement à la perfection de ce Dieu qui veut la vérité dans le coeur, et qui l'a trouvée dans l'homme qui est assis à sa droite. Christ donc, agissant comme notre intercesseur, a pour Dieu un droit irrésistible, soit par sa personne, soit par son oeuvre. Mais ceci n'exprime pas complètement ce qui est dans le coeur de Dieu lui-même. Ce n'est pas assez de dire qu'il ne peut pas récuser les droits de notre avocat, car sûrement son coeur prend plaisir à entendre l'intercession de Christ et à y répondre ; car en vertu de ce que Christ est et de ce qu'il a fait, il est libre d'agir en justice selon son coeur plein d'amour, et de pardonner quand nous confessons nos péchés. Sans doute, en nous rappelant cela, nos âmes seront restaurées quand nous aurons été vaincus par le tentateur.

Il y a deux aspects de l'oeuvre de Christ comme notre avocat. «Si quelqu'un a péché, nous avons un avocat auprès du Père». C'est l'aspect de son oeuvre par rapport à Dieu ; nous y voyons que Christ, comme notre avocat, ainsi que cela a été expliqué plus haut, prend notre cause en main, et intercède auprès du Père en notre faveur. Ce n'est donc pas sa présence seule qui le constitue notre avocat, mais plutôt son active intercession pour nous quand nous sommes tombés dans le péché. C'est ce qu'il nous a montré à propos de Pierre, quand il lui dit : «Simon ! Simon ! voici Satan a demandé à vous avoir, pour vous cribler comme le blé ; mais moi, j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille point» (Luc 22:31-32). Je sais que ce passage est souvent cité comme se rapportant à la sacrificature et, dans un sens, on peut l'admettre ; mais, pour parler plus exactement, il se rapporte à l'oeuvre de Christ comme avocat, puisque c'est à propos non d'une infirmité, mais du péché de Pierre que Jésus parle ainsi. Quand nous disons : «Si quelqu'un a péché, nous avons un avocat auprès du Père», nous parlons de Celui qui plaide activement pour nous, quand nous sommes dans les circonstances qui réclament son intercession.

8.4 Jean 13, le lavage des pieds

D'un côté donc, l'oeuvre de Christ comme avocat est relative au Père. D'un autre côté, elle est un service à notre égard, ce service étant l'effet de son intercession. Pour comprendre ce côté de l'oeuvre, ouvrons le chapitre 13 de Jean ; car, tandis que 1 Jean 2 nous parle de l'avocat lui-même, Jean 13 nous donne le résultat de son action, nous dit comment elle s'applique à nos besoins aussi bien que l'objet en vue duquel elle s'exerce. La première chose à remarquer, c'est que ce ministère de Christ découle de son coeur plein d'amour. « Or, avant la fête de Pâque, Jésus, sachant que son heure était venue pour passer de ce monde au Père, ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, les aima jusqu'à la fin» (Jean 13:1). Ces mots : «il les aima jusqu'à la fin», ne signifient pas simplement, nous avons à peine besoin de le dire, qu'il les aima jusqu'à la fin de son séjour ici-bas. Ils ont un sens bien plus profond. Ils parlent de la perpétuité de son amour pour les siens ; et ils sont là pour montrer que son amour est la source du ministère qu'il exerce constamment en notre faveur, maintenant qu'il est loin de nous dans la gloire.

Ensuite, nous voyons l'objet de son ministère symbolisé par le lavage des pieds de ses disciples : «Et pendant qu'ils étaient à souper, le diable ayant déjà mis dans le coeur de Judas Iscariote, fils de Simon, de le livrer, — Jésus, sachant que le Père lui avait mis toutes choses entre les mains, et qu'il était venu de Dieu, et s'en allait à Dieu, se lève du souper et met de côté ses vêtements ; et ayant pris un linge, il s'en ceignit» (13:2-4). Ainsi Jésus est assis à table au milieu des siens ; la pensée de son départ se présente à son âme, et la place aussi qu'il occuperait après comme homme ; car il savait que le Père lui avait remis toutes choses entre les mains, et qu'il était venu de Dieu et s'en allait à Dieu (Jean 13:3). Il se lève du souper et il le fait pour enseigner à ses disciples qu'il ne pouvait pas rester plus longtemps avec eux au lieu où ils étaient ; et ayant mis de côté ses vêtements, il prit un linge, et s'en ceignit — c'était l'oeuvre d'un serviteur. «Puis il verse de l'eau dans un bassin, et se met à laver les pieds des disciples, et à les essuyer avec le linge dont il était ceint. Il vient donc à Simon Pierre ; et celui-ci lui dit : Seigneur, me laves-tu, toi, les pieds ? Jésus répondit et lui dit : Ce que je fais, tu ne le sais pas maintenant, mais tu le sauras dans la suite. Pierre lui dit : Tu ne me laveras jamais les pieds. Jésus lui répondit : Si je ne te lave, tu n'as pas de part avec moi» (Jean 13:5-8). Ces dernières paroles nous font connaître le but de ce lavage des pieds. Nous avons vu qu'en se levant du souper, le Seigneur enseignait à ses disciples qu'il ne pouvait pas demeurer plus longtemps avec eux dans le lieu où ils étaient ; et maintenant il leur montre comment il les rendrait propres à être avec lui dans le lieu où il allait. Jean dit : «Notre communion est avec le Père et avec son Fils Jésus-Christ» (1 Jean 1:3). C'est ainsi que le Seigneur enseigne aux siens comment il les rendrait propres pour cette communion et comment il les y maintiendrait. Le but du lavage des pieds est donc de rendre les siens capables de jouir de cette communion avec lui, et aussi avec le Père, dans le lieu où il allait entrer, c'est-à-dire dans la gloire. Mais nous avons encore autre chose. Pierre ne comprend pas ces paroles : «Si je ne te lave, tu n'as pas de part avec moi» (Jean 13:8), c'est pourquoi il s'écrie : «Seigneur, non pas mes pieds seulement, mais aussi mes mains et ma tête. Jésus lui dit : Celui qui a

tout le corps lavé, n'a besoin que de se laver les pieds ; mais il est tout net» (Jean 13:9-10). Cette déclaration est la clef pour l'intelligence du sujet, et demande en conséquence une sérieuse attention.

8.4.1 Un lavage initial complet

Comme nous l'avons déjà remarqué, le Seigneur enseigne ici que, sauf les pieds, il n'y avait pas besoin d'être lavé une seconde fois. Ils étaient lavés, et cela ne devait pas se répéter, car ils étaient tout nets. C'est ce qui était préfiguré à la consécration des sacrificateurs. Aaron et ses fils étaient lavés avec de l'eau, — type de la nouvelle naissance que produit la parole de Dieu par la puissance du Saint-Esprit, — avant qu'ils fussent revêtus de leurs vêtements sacerdotaux (Exode 29:4) ; et cela ne se renouvelait pas pour eux ; mais il y avait une cuve d'airain dans laquelle ils lavaient leurs mains et leurs pieds, quand ils entraient au tabernacle pour leur service sacerdotal (Exode 30:17-21) Nous ne pouvons trop insister sur ce point, que le croyant une fois lavé l'est pour toujours, qu'il demeure net en tout point. Autrement, nous ne serions pas qualifiés pour nous présenter devant Dieu, car s'il se trouvait une seule tache sur nous, nous ne pourrions entrer au dedans du voile déchiré.

8.4.2 Un lavage des pieds continuel

Ils étaient tout nets, et pourtant leurs pieds avaient besoin d'être continuellement lavés. Les pieds signifient la marche, et la pensée est que, quoique par notre position nous jouissions constamment de la faveur de Dieu, dans notre marche à travers la scène de ce monde nous contractons constamment de la souillure. Elle ne peut en rien porter atteinte à la position que nous avons en vertu de ce que Christ est et a fait ; nous sommes dans la lumière comme Dieu est dans la lumière ; cependant, cette souillure trouble, interrompt notre communion. C'est pourquoi nous avons besoin que nos pieds soient lavés pour que notre communion soit rétablie, pour que nous puissions jouir de tout ce qui nous appartient dans la position où nous sommes, par la grâce de notre Dieu.

On demandera peut-être en quoi consiste la souillure que nous pouvons ainsi contracter. Rapprochant, comme nous l'avons fait, ce passage de celui que nous avons déjà vu dans 1 Jean 2, nous ne pourrions que répondre : c'est le péché. «Si quelqu'un a péché, nous avons un avocat» (1 Jean 2:1). On a souvent soutenu, il est vrai, que ces souillures ne sont pas nécessairement liées avec le péché ; mais ne perd-on pas de vue ce que Dieu est dans sa sainteté ? En outre, quoi d'autre peut souiller que le péché ? Nous n'oublions pas le fait que, dans l'Ancien Testament, un nazaréen, par exemple, pouvait accidentellement être souillé par le fait que quelqu'un venait à mourir subitement auprès de lui (Nomb. 6:9). Mais la mort est le fruit du péché, et le nazaréen venait en quelque sorte sous son pouvoir, quoique son contact en pareil cas pût sembler entièrement fortuit. Et, de tous les cas semblables, il ressort cet enseignement que la sainteté est en complète opposition avec le péché et la mort (voyez d'autres cas où l'on pouvait contracter de la souillure, dans Nomb. 19). On se trompe souvent en considérant la souillure cérémonielle comme une exacte illustration de la souillure morale, tandis que la première n'est qu'un type ou une ombre de la seconde. On pourrait en venir à de dangereuses conséquences, en soutenant que nous pouvons être souillés indépendamment du péché, car rien d'autre que le péché ne peut priver le croyant de la présence de Dieu ; et le fait même que nos pieds ont sans cesse besoin d'être lavés, nous dit clairement que nous avons encouru une souillure, — peut-être d'une manière inconsciente, mais aux yeux de Dieu elle ne peut venir que de la source souillée du péché qui communique la souillure. Nous pouvons être sûrs que chaque fois que notre communion est interrompue, nous avons contracté une souillure, et cela par le péché dans quelque-une de ses formes diverses. C'est là ce qui rend nécessaire pour nous l'activité incessante de notre Seigneur et Sauveur, agissant comme notre avocat auprès du Père.

8.4.3 Comment le Seigneur lave-t-il ?

Nous avons maintenant à répondre à cette question : Comment le Seigneur lave-t-il les pieds des siens ? Il nous est dit dans le récit de l'évangile, qu'il versa de l'eau dans un bassin et qu'il lava les pieds de ses disciples, etc. L'eau est un symbole bien connu de la Parole. Ainsi, dans cet évangile même, le Seigneur dit qu'un homme doit être né d'eau et d'esprit. Pierre parle de ceux qui sont régénérés «non par une semence corruptible, mais par une semence incorruptible, par la vivante et permanente parole de Dieu» (1 Pier. 1:23 ; Jac. 1:18). La Parole, voilà donc ce que le Seigneur a voulu dire en parlant de l'eau. Le Psalmiste dit : «Par quel moyen un jeune homme rendra-t-il pure sa conduite ? et il répond lui-même : «C'est en y prenant garde selon ta Parole» (Ps. 119:9). Paul parle même plus directement, quand il emploie ce terme : «le lavage d'eau par la Parole», et cela en rapport avec la purification, — quoiqu'il soit ici question de l'Église et non du croyant individuellement (Éph. 5:26). Il est donc bien évident que, lorsque le Seigneur employa l'eau, il voulait faire comprendre, qu'après son départ, il laverait les pieds des siens par le moyen de la Parole ; ce qui se rapporte à leur marche de tous les jours. Comment donc la Parole opère-t-elle dans ce cas ? Quand nous péchons, le Seigneur, comme nous l'avons vu, prend notre cause en main devant le Père. Il s'acquitte de son office d'avocat. Le résultat pour nous, c'est que l'Esprit de Dieu commence, au temps voulu de Dieu, à agir en nous, pour nous rappeler le péché, pour appliquer la Parole à nos consciences et produire en nous, par là, le jugement de nous-mêmes qui nous porte à confesser notre péché ; et Dieu est alors fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés et nous purifier de toute iniquité (1 Jean 1:9) ; et ainsi notre communion est rétablie.

Voilà comment agit notre avocat ; nous en avons un exemple frappant dans un des évangiles ; il s'agit encore de Pierre. Le Seigneur l'avait averti du danger qui le menaçait, mais l'avertissement à peine entendu avait été bientôt oublié ; et, à plusieurs reprises, ce disciple dévoué nia qu'il eût jamais connu Christ. Quel horrible péché ! S'en repentira-t-il ? Non, s'il est laissé à lui-même ; et il ne se serait jamais repenti, si le Seigneur n'avait agi en grâce à son égard. Le chant du coq même qui lui avait été donné comme un signe, ne lui rappela pas son péché. Mais à ce moment, le Seigneur se tournant regarda Pierre. «Et Pierre se ressouvint de la parole du Seigneur, comme il lui avait dit : Avant que le coq chante, tu me renieras trois fois. Et Pierre étant sorti dehors, pleura amèrement» (Luc 22:61, 62). Il en est ainsi encore maintenant. Quand nous tombons dans le péché, nous ne nous repentirions jamais si Christ n'intervenait, dans sa grâce, comme notre avocat. Il veille par son intercession, comme il le fit pour Pierre en le regardant, à ce que le Saint-Esprit nous rappelle notre péché par le moyen de la Parole, et que, réveillés dans notre conscience, nous soyons amenés à nous juger nous-mêmes, à confesser notre péché pour qu'ainsi nous rentrions en communion avec le Père et son Fils Jésus-Christ. Et n'oublions jamais que s'il peut agir ainsi, c'est à cause de la propitiation qu'il a faite de nos péchés par sa mort. Pierre avait de la répugnance à laisser le Seigneur lui laver les pieds. Ah ! oui, le Seigneur devait s'abaisser, — il devait en venir même à la mort de la croix, — il fallait qu'il subît toute la colère de Dieu comme juge, pour qu'il pût faire propitiation pour nous et sur ce fondement nous garder tout le long de notre pèlerinage terrestre. Quel amour et quelle grâce ! Nos cœurs ne devraient-ils pas s'écrier continuellement : Béni soit son Nom !

8.5 Place de la repentance

Il faut remarquer encore une fois, que Christ n'attend pas notre repentance pour agir comme avocat. L'Écriture dit : «Si quelqu'un a péché, nous avons un avocat auprès du Père» (1 Jean 2:1). Notre repentance, comme je l'ai déjà fait observer, est la conséquence de l'oeuvre de notre avocat. Combien cette pensée élève notre conception de sa grâce, de sa tendresse et de son amour. Quand quelqu'un a péché contre nous, nous attendons en général des signes de repentir avant de faire des avances à l'offenseur. Il n'en est

point ainsi pour notre bien-aimé Seigneur. Aussitôt, — et même avant, comme dans le cas de Pierre, — que nous avons péché, il nous porte sur son cœur devant le Père, il plaide pour nous jusqu'à ce qu'il nous donne la grâce qui nous restaure.

8.6 Responsabilité vis-à-vis d'autrui

Mais si, d'un côté, il nous est rappelé que nous sommes débiteurs de la grâce, gardons-nous d'oublier, de l'autre, notre responsabilité à l'égard de notre prochain, responsabilité qui a sa source dans l'oeuvre que Christ accomplit pour nous comme avocat. «Quand donc il eut lavé leurs pieds, il reprit ses vêtements, et s'étant remis à table, il leur dit : Savez-vous ce que je vous ai fait ? Vous m'appelez maître et seigneur, et vous dites bien ; car je le suis ; si donc moi, votre Seigneur et votre maître, j'ai lavé vos pieds, vous aussi vous devez vous laver les pieds les uns aux autres. Car je vous ai donné un exemple, afin que, comme je vous ai fait, moi, vous aussi, vous fassiez de même. En vérité, en vérité, je vous dis, que l'esclave n'est pas plus grand que son seigneur, ni un envoyé plus grand que celui qui l'a envoyé. Si vous savez ces choses, vous êtes bienheureux si vous les faites» (Jean 13:12-17). Nous devons imiter notre avocat ; car si nous nous réjouissons du service qu'il accomplit pour nous comme tel, il ne faut jamais oublier l'obligation que nous avons de nous servir les uns les autres. N'avons-nous pas à nous adresser, à ce sujet, bien des questions propres à atteindre nos consciences ? Avons-nous autant la connaissance de nos obligations que celle de la doctrine du service de Christ pour nous ? Ah ! si nous étions sincères, combien de fois n'aurions-nous pas à confesser que nous avons failli en cela ! Puisse le Seigneur, qui veut que nous nous réjouissons de plus en plus dans la pensée qu'il nous lave les pieds, nous donner l'humilité, la grâce et l'amour, pour nous laver les pieds les uns aux autres !

Ô divin Avocat, fondé sur ta personne,
Sur ta croix, proclamant mes péchés expiés,
Je trouve un libre accès au Père qui pardonne ;
Et le Fils éternel que la gloire couronne
S'abaisse jusqu'à moi pour me laver les pieds.

9 Chapitre 9 — Christ, notre objet.

Du moment que nous sommes réveillés par l'Esprit de Dieu, Christ nous est présenté comme notre objet. Ainsi, quand le geôlier de Philippes, travaillé par l'Esprit de Dieu, et sous l'impression de ce qu'il avait entendu et des événements de cette nuit mémorable, vint se jeter aux pieds de Paul et de Silas, et leur dit : «Seigneurs, que faut-il que je fasse pour être sauvé» ? — ils lui dirent : «Crois au Seigneur Jésus et tu seras sauvé, toi et ta maison» (Act 16:29-31). Ceci s'accorde avec les propres paroles du Seigneur : «Comme Moïse éleva le serpent au désert, ainsi il faut que le Fils de l'homme soit élevé, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais ait la vie éternelle» (Jean 3:14-15). Et l'on en saisit la raison. Quand le pécheur arrive à comprendre sa culpabilité, Dieu apparaît à son âme comme un juge, comme un Dieu saint, dont il n'a pas satisfait les droits, et sous le juste jugement duquel il est par conséquent tombé. C'est pourquoi il n'a besoin que de trouver un moyen d'échapper soit à son état, soit à la condamnation sous laquelle il gémit : et comme il ne le trouve qu'en Christ, Christ est le premier objet sur lequel se portent ses yeux. Paul expose cette vérité en détail dans l'épître aux Romains. Il dit : «Tous ont péché et n'atteignent pas à la gloire de Dieu, — étant justifiés gratuitement par sa grâce, par la rédemption qui est dans le Christ Jésus, lequel Dieu a présenté pour propitiatoire, par la foi en son sang, afin de montrer sa justice à cause du support des péchés précédents dans la patience de Dieu, afin de montrer, dis-je, sa justice dans le temps présent, en sorte qu'il soit juste et justifiant celui qui est de la foi de Jésus» (Rom. 3:23-26). Voyant ainsi Christ, qui lui est présenté dans toute l'efficacité de son oeuvre expiatoire, et croyant, — recevant le témoignage de Dieu à son sujet, témoignage de ce que Christ est, et de ce qu'il a fait, — le pécheur (désormais croyant) est justifié et affranchi de sa culpabilité, à l'abri de toute accusation qui s'élevait contre lui, et «il a la paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus-Christ» (Rom. 5:1). Il a en outre beaucoup de choses : mais maintenant nous appelons seulement l'attention sur le fait que, regardant avec foi à l'objet présenté à son âme au jour du besoin, il est sauvé. En a-t-il fini alors avec Christ ? Loin de nous cette pensée ! car, en étudiant les Écritures, on verra que l'objet sur lequel ses yeux se dirigèrent, quand il n'était qu'un pécheur coupable, est le même qui se présente à lui, après que, par la grâce de Dieu, il a été sauvé. Oui, l'objet vers lequel se tourne le pécheur pour être délivré du fardeau de ses péchés, est celui qui doit attirer les regards du saint dans sa marche et pendant toute l'éternité.

Nous nous proposons donc de recueillir quelques exemples, pour montrer que les yeux du croyant sont toujours dirigés sur Christ, comme seul objet digne de remplir nos cœurs.

9.1 Christ objet de la vie de la foi

Tout comme il est l'objet de la foi pour le salut du pécheur, il est pour les saints l'objet de la vie de leur foi. Paul dit : «Je suis crucifié avec Christ : et je ne vis plus, moi, mais Christ vit en moi : et ce que je vis maintenant dans la chair, je le vis dans la foi, la foi au Fils de Dieu, qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi» (Gal. 2:20). C'est-à-dire, en ne relevant que les mots soulignés, que l'apôtre ici-bas n'avait que le Fils de Dieu pour objet de sa foi. C'est ainsi encore que le Seigneur lui-même, parlant à ses disciples affligés devant la perspective de son prochain départ, leur dit : «Que votre cœur ne soit point troublé : vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi» (Jean 14:1). Il leur enseigne ainsi que, quoique sur le point de les quitter, et quand il serait hors de leur vue, ils devaient croire en lui, l'avoir pour objet de leur foi, comme déjà ils avaient cru en Dieu : et là-dessus il leur décrit le lieu où il allait. C'était la maison du Père, une maison où se trouvaient plusieurs demeures dans lesquelles il leur préparerait une place, anticipant ainsi le moment où il reviendrait les prendre. En attendant, ils devaient être occupés de lui, l'avoir devant eux comme leur objet. Combien il est doux et précieux d'avoir les yeux constamment fixés sur Christ, de le savoir occupé de nous dans la maison du Père. Les nuages peuvent obscurcir notre horizon et les épreuves abonder, mais Lui, lui dans tout son amour, lui dans tout ce qu'il est pour nous devant Dieu, rien ne peut le dérober aux regards de notre foi : et la lumière, la joie et la paix, découlent toujours de sa présence.

Mais il y a plus encore. Non seulement il est l'objet de notre foi mais il la soutient : nous vivons par lui en tant que notre objet. C'est ainsi qu'il dit : «Comme le Père qui est vivant, m'a envoyé, et que moi, je vis à cause du Père, de même celui qui me mangera, celui-là aussi vivra à cause de moi» (Jean 6:57). Se nourrir de Christ, comme cela a été dit dans un précédent chapitre, ce n'est autre chose que se l'approprier constamment par la foi, lui et tout ce qu'il est : c'est dépendre entièrement de lui comme étant la source de la vie : comme les aliments soutiennent et nourrissent nos corps, ainsi Christ soutient et nourrit nos âmes. C'est ainsi qu'il est notre objet et que nous vivons par la foi, suivant cette parole de l'épître aux Hébreux : «Le juste vivra de foi» (Héb. 10:38). En lui est la source de la vie, et la foi est le canal qui nous relie à la source, et par lequel l'Esprit fait couler la vie. Nous vivons donc par la foi en Christ, et par la dépendance de Christ.

9.2 Christ notre objet dans le service

Christ est aussi notre objet dans le service : il est la fin et le but de toute notre vie. C'est ainsi que Paul dit : «L'amour du Christ nous étreint, en ce que nous avons jugé ceci, que si un est mort pour tous, tous donc sont morts, et qu'il est mort pour tous, afin que ceux

qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour Celui qui pour eux est mort et a été ressuscité». Nous trouvons une expression plus forte encore dans une autre épître : «Pour moi vivre, c'est Christ» (Phil. 1:21). Paul était en prison quand il disait cela, et cependant il s'oubliait si complètement lui-même, qu'il pouvait se réjouir dans la vive attente et dans l'espérance qu'il ne serait confus en rien, mais qu'avec toute hardiesse, alors comme toujours, Christ serait magnifié dans son corps, soit par la vie, soit par la mort (Phil. 1:20). Voilà le fondement de sa confiance : «Pour moi vivre, c'est Christ». C'était le seul objet de sa vie : tout ce qu'il faisait dans le vaste champ de son activité se rapportait à Christ. Personne peut-être ici-bas ne s'est approché plus que lui du modèle que notre bien-aimé Sauveur nous a donné. Car Christ ne cherchait pas à se complaire à lui-même, mais il faisait toujours ce qui plaisait au Père. Sa nourriture était de faire la volonté de Celui qui l'avait envoyé, et d'accomplir son oeuvre (Jean 4:34 : 8:29). L'apôtre met d'une manière bien remarquable cette vérité en rapport avec la mort de Christ. «Soyez donc imitateurs de Dieu comme de bien-aimés enfants, et marchez dans l'amour, comme aussi le Christ nous a aimés, et s'est livré lui-même pour nous comme offrande et sacrifice à Dieu, en parfum de bonne odeur» (Éph. 5:1-2) Sans doute, il aimait l'Église et c'est donné pour elle, mais s'est Dieu qui était l'objet toujours présent à son âme : c'est la gloire de Dieu qu'il recherchait, et qui fut le motif déterminant de sa mort : car il est devenu obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix (Phil. 2:8)

Il devrait en être ainsi de nous. Christ seul devrait être l'objet de notre vie, de nos pensées, de nos sentiments, de nos plans, de nos occupations, en un mot de toute notre activité. Nous sommes siens, car il nous a rachetés par son précieux sang, et c'est parce qu'il veut que nous soyons siens, que nous devons vivre non pour nous-mêmes, mais pour Celui qui est mort et ressuscité pour nous. Quel moyen pratique de nous éprouver, cette pensée nous fournit ! Je me propose ceci ou cela. Est-ce pour Christ ? Je désire quelque chose. Est-ce pour Christ ? J'ai quelque service à accomplir. Est-ce pour Christ ? Puis-je regarder tout ce qui est dans mon habitation et dire de tout ce que je vois : C'est pour Christ ? Ainsi : pour Christ, voilà un principe que nous pouvons appliquer à notre vie de tous les jours, un principe qui devrait être pour nous le fil directeur, le mobile souverain de toutes nos oeuvres et de tous nos actes, un principe qui compte pour rien le moi, l'homme, et qui nous fait agir uniquement en vue de Christ.

9.3 *Christ comme objet à posséder*

Christ nous est encore présenté comme un objet à posséder. C'est ce qui est développé dans Phil. 3. Au commencement du chapitre, l'apôtre énumère les avantages qu'il avait comme Juif, comme homme en la chair, et qui étaient le fondement de sa confiance comme tel : «Si quelque autre s' imagine pouvoir se confier en la chair, moi davantage : moi, circoncis le huitième jour, de la race d'Israël, de la tribu de Benjamin, Hébreu des Hébreux : quant à la loi, pharisien : quant au zèle, persécutant l'assemblée : quant à la justice qui est par la loi, étant sans reproche» (Phil. 3:4-6). Il avait ainsi tout ce qui pouvait élever l'homme naturel à ses yeux, devant Dieu. Au point de vue moral, religieux et ecclésiastique, il avait tout, humainement parlant. Bien plus. Lui qui écrivait sous l'inspiration de l'Esprit de Dieu, peut dire que, quant à la justice qui est par la loi, il était sans reproche. Comme le jeune homme qui demandait au Seigneur Jésus : «Quel bien ferai-je pour avoir la vie éternelle» ? et qui, renvoyé aux commandements, répliqua : «J'ai gardé toutes ces choses», il pouvait aussi ajouter : «Que me manque-t-il encore» ? (Matt. 19:16-20). Mais quand ce même Saul dans son zèle, persécutant l'Église, était en chemin pour Damas, il vit le Seigneur, ce même Jésus que Saul avait rejeté avec toute sa nation, mais qui était maintenant ressuscité d'entre les morts et glorifié : alors Saul, à la lumière de la gloire qui brillait autour de lui, apprécia, à leur juste valeur, les choses qu'il regardait jusque-là comme précieuses, — il vit qu'elles n'avaient aucune valeur, et put ainsi dire, par la grâce de Dieu : «Les choses qui pour moi étaient un gain, je les ai regardées, à cause du Christ, comme une perte. Et je regarde même aussi toutes choses comme étant une perte à cause de l'excellence de la connaissance du Christ Jésus, mon Seigneur, à cause duquel j'ai fait la perte de toutes, et je les estime comme des ordures, afin que je gagne Christ» (Phil. 3:7-8). Maintenant qu'il a découvert l'or fin, il ne voit en tout ce dont il s'était orgueilleusement glorifié, qu'un clinquant de mauvais aloi : son seul désir est de posséder Christ, c'est-à-dire de l'avoir pour son gain. Tout ce qui avait été précieux à ses yeux disparaît, Christ seul reste, et c'est Christ seul qu'il désire maintenant posséder, non seulement comme fondement de sa confiance devant Dieu, mais aussi comme sa possession à toujours. Car Christ avait gagné son coeur, et le coeur ne peut jamais avoir de repos jusqu'à ce qu'il ait atteint l'objet de ses affections.

Mais comme c'était un Christ dans la gloire que Paul avait ainsi vu et désiré, c'était seulement dans la gloire qu'il pouvait le posséder. Toute la carrière de l'apôtre dépendait désormais de ce fait. Le coeur et les yeux fixés sur son objet, il dit : «Je poursuis le but, cherchant à le saisir : vu aussi que j'ai été saisi par le Christ Jésus» (Phil. 3:12) (cherchant à prendre possession de ce par quoi j'ai été possédé). Et, dans l'énergie de son âme, brûlant d'ardeur, il ajoute : «Frères, pour moi, je ne pense pas moi-même l'avoir saisi : mais je fais une chose : oubliant les choses qui sont derrière, et tendant avec effort vers celles qui sont devant je cours droit au but pour le prix de l'appel céleste de Dieu clans le Christ Jésus» (Phil. 3:13, 14). C'était le prix vers lequel son coeur tendait maintenant et, comme un coureur, il hâtait ses pas vers le but, et les différents objets de la scène qui l'entourait passaient devant lui sans qu'il y prît garde ou n'étaient vus que confusément, car ses yeux étaient fixés sur Christ glorifié, et il ne pouvait voir autre chose que cette lumière glorieuse. C'était l'objet qui possédait son coeur qui dirigeait sa vie, et se présentait à lui au bout de la carrière qu'il parcourait tandis qu'il attendait le Sauveur, le Seigneur Jésus-Christ, qui transformerait le corps d'abaissement de son serviteur en la conformité du corps de sa gloire, et alors Paul serait semblable à son objet et avec lui pour toujours.

Tel est aussi l'objet placé devant les yeux du croyant. Examinons-nous à la lumière de ce passage qui nous montre l'énergie, l'ardent désir, la brûlante affection de l'apôtre. Demandons-nous en présence de Dieu, si Christ possède nos coeurs au point que nous ne désirions aucun autre objet. Consentirions-nous à tout perdre plutôt que lui ? On entend souvent cette prière, et peut être nous mêmes l'avons-nous présentée, que nos coeurs puissent être fixés sur Christ. Mais lui-même a dit : «Là où est votre trésor, là sera aussi votre coeur» (Matt. 6:21). Si donc nos coeurs ne sont pas fixés sur lui, c'est parce qu'il n'est pas suffisamment notre trésor. Si nous voulons que nos coeurs soient détachés du monde et de ce qui y est, commençons par Christ. La contemplation de ses diverses affections, de sa grâce ineffable et de son immuable amour, attirera nos coeurs et les enflammera d'un saint amour pour lui : il s'emparera de toutes nos affections qui seront concentrées sur lui. Nous disons souvent que Jésus suffit seul à remplir nos esprits et nos coeurs, et rien n'est plus vrai mais quand nous parlons ainsi, la question est de savoir si nous réalisons la chose pratiquement. Est-ce que vraiment nous n'avons besoin de rien d'autre que de Christ ? Si nous étions privés de toute autre chose, pourrions-nous dire que Christ nous suffit ? Ce sont des questions auxquelles nous devons répondre. Si Christ nous suffit, aucun objet ne viendra solliciter nos regards : et alors nous soupirerons après le moment où, semblables à lui, nous le verrons tel qu'il est et serons avec lui pour toujours.

Nous verrons resplendir ta face

À toujours.

Toi seul auras toute la place

À toujours,

Dans des coeurs ravis de ta grâce

À toujours.

Et dans l'assemblée innombrable
 À toujours,
 À son Chef glorieux semblable
 À toujours,
 Seigneur, tu seras admirable
 À toujours.

9.4 Christ comme objet auquel nous devons être rendus conformes

Christ est aussi placé devant nous comme un objet auquel nous devons être rendus conformes : pensée qui est déjà renfermée dans ce que nous venons de considérer. Elle est aussi clairement exprimée dans un autre passage. Il nous est dit que : «Dieu nous a prédestinés à être conformes à l'image de son Fils, pour qu'il soit premier-né entre plusieurs frères» (Rom. 8:29). Jean aussi y fait allusion, quand il dit : «Bien-aimés, nous sommes maintenant enfants de Dieu, et ce que nous serons n'a pas encore été manifesté : nous savons que, quand il sera manifesté, nous lui serons semblables, car nous le verrons comme il est» (1 Jean 3:2). Mais c'est Paul qui présente cette vérité sous sa forme la plus précise. Dans sa seconde épître aux Corinthiens, il met en opposition le ministère de la justice avec celui de la condamnation, et, en parlant de la position glorieuse dans laquelle sont maintenant les croyants, il dit : «Nous tous, contemplant, à face découverte, la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image, de gloire en gloire, comme par le Seigneur en Esprit» (2 Cor. 3:18). Il fait allusion à Exode 34, où nous lisons que Moïse, après être descendu de la montagne où il avait été avec le Seigneur quarante jours et quarante nuits, fut obligé de mettre un voile sur sa face pour cacher la gloire dont elle resplendissait, parce qu'Aaron et tous les enfants d'Israël craignaient de s'approcher de lui : «Ainsi Moïse acheva de leur parler (Or il avait mis un voile sur sa face). Et quand Moïse entra vers l'Éternel pour parler avec Lui, il ôta le voile jusqu'à ce qu'il sortit du tabernacle» (Ex. 34:28-34). Moïse seul, sous cette dispensation, entra devant le Seigneur à face découverte : mais maintenant nous tous, oui nous tous qui sommes croyants, contempons la gloire du Seigneur à face découverte.

La vérité est donc que tous les croyants sont dans la lumière, comme Dieu est dans la lumière, et là ils contemplent à face découverte la gloire du Seigneur. Christ dans la gloire est l'objet auquel ils regardent. C'est ce que nous voyons d'une manière bien remarquable dans la mort d'Étienne. «Mais lui, étant plein de l'Esprit Saint, et ayant les yeux attachés sur le ciel, vit la gloire de Dieu, et Jésus debout à la droite de Dieu» (Actes 7:55). Ceci nous montre que les cieux sont ouverts pour tous les croyants. Étienne voit donc par la foi, à face découverte, sans aucun intermédiaire, un Christ glorifié, debout à la droite de Dieu. Car, à la mort de Christ, le voile fut déchiré, fait qui montrait que l'expiation accomplie par sa mort était agréée de Dieu comme une pleine et complète satisfaction aux droits de sa sainteté, en sorte que Dieu pouvait maintenant, dans sa grâce et dans son amour, aller au-devant du pécheur et l'amener à lui par la foi en Christ, pour habiter en sa présence immédiate dans le lieu très saint. Telle est la position de tous les enfants de Dieu. Cependant, faisons attention à une chose. C'est un fait incontestable que cette position appartient à tous les croyants : mais c'est une autre question, question très importante, de savoir si nous l'occupons. Nous sommes introduits dans cette position par l'oeuvre de Christ, par sa mort et sa résurrection, et c'est ainsi notre précieux privilège d'être toujours occupés de Christ comme notre objet. C'est ce que Dieu veut, car il désire que nous partagions sa joie, en contemplant la face de Celui qui, pour le glorifier, est devenu obéissant jusqu'à la mort, même jusqu'à la mort de la croix. Occupons-nous donc la place dans laquelle nous avons été introduits par la grâce de notre Dieu, et avons-nous communion avec lui quant à l'objet qui remplit son coeur ? Il n'y a peut-être pas aujourd'hui de plus grand danger, que de savoir parfaitement ce qu'est notre position, sans chercher à la réaliser pratiquement. Mais si nous nous glorifions de notre position en négligeant notre marche, nous tombons dans le même piège que les Juifs au temps du Seigneur. Il y a donc lieu de se demander bien sérieusement si nos yeux, comme ceux d'Étienne, sont toujours tournés en haut, pour voir la gloire du Seigneur.

Mais ce qu'il y a de merveilleux, c'est que le Christ que nous contempons comme notre objet, est le modèle auquel nous devons être rendus conformes. Dieu, selon les desseins de sa grâce infinie et pour montrer combien l'oeuvre de Christ lui est agréable, veut que nous soyons semblables à Celui qu'il a glorifié. Déjà maintenant nous pouvons dire : «Comme il est, lui, nous sommes, nous aussi, dans ce monde» (1 Jean 4:17), c'est-à-dire que nous sommes ici-bas déjà aussi agréables à Dieu que Christ qui est à sa droite. Mais le temps vient où nous serons transformés à sa ressemblance, quand nos pauvres corps seront rendus conformes à son corps glorieux. Quelle grâce, que tels que nous étions et tels que nous sommes, nous puissions élever nos yeux à Christ en gloire en disant : Nous lui serons semblables !

Comment, pouvons-nous demander, ce changement s'opère-t-il en nous ? Ce même passage nous donne la réponse : «Or, nous tous, contemplant, à face découverte, la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image, de gloire en gloire, comme par le Seigneur en Esprit» (2 Cor. 3:18). Christ dans la gloire est, d'une part, le modèle auquel nous devons être rendus conformes et, d'autre part, en le contemplant, la puissance du Saint Esprit est le moyen par lequel s'opère cette transformation. Que c'est simple ! Nous contempons et sommes transformés — transformés en la même image de gloire en gloire, — car il y a progrès, — comme par le Seigneur en Esprit. Nous recevons l'empreinte de celui que nous regardons, les rayons de la gloire qui resplendit de sa face sur nous, pénètrent en nous et nous transforment moralement en l'image de notre Seigneur.

Mais nous avons une responsabilité. L'objet est devant nous ; nous sommes devant lui à face découverte, et c'est la puissance divine seule qui peut nous former à sa ressemblance ; mais il a plu au Seigneur de faire dépendre de notre contemplation, l'activité de cette puissance, par l'Esprit. Qui donc ne voudrait pas avoir les regards tournés en haut, cherchant à saisir tous les rayons de gloire qui émanent de l'objet que nous contempons, désirant ardemment de croître dans la conformité avec lui ? Et voilà le secret pour croître dans la grâce, c'est la constante contemplation de Christ sur le trône du Père. Et n'oublions pas que ce que nous obtenons ainsi, n'est autre chose qu'une ressemblance croissante avec lui. Nous n'aurons la conformité complète, Jean nous l'apprend, que quand nous le verrons comme il est. Il n'y a donc pas de perfection ici-bas, puisque la mesure de la sainteté, c'est Christ dans la gloire, et qu'il ne se reposera pas jusqu'à ce que nous soyons parfaits comme lui. Puissions-nous avoir toujours les yeux fixés sur notre objet, afin que nous puissions croître chaque jour à la ressemblance de Celui auquel nous devons être rendus conformes !

9.5 Christ objet commun du Père et de nous (communion)

Puisqu'il est l'objet de Dieu, il est aussi le nôtre : car notre communion est avec le Père, aussi bien qu'avec le Fils (1 Jean 1:3). Quand il était sur la terre, deux fois une voix vint du ciel, disant : «Celui-ci est mon Fils bien-aimé». Il était les délices de Dieu, et Dieu trouvait en lui son bon plaisir. Avant de quitter ce monde, il dit : «À cause de ceci le Père m'aime, c'est que moi je laisse ma vie, afin que je la reprenne» (Jean 10:17). Par l'oeuvre qu'il a accomplie sur la croix, y glorifiant Dieu quant à la question du péché, et posant le fondement sur lequel Dieu pouvait, sans forfaire à la justice, sauver le croyant et réconcilier toutes choses avec lui-même (Col. 1:20), il s'est acquis, pour ainsi dire, un nouveau droit sur Dieu. C'est pourquoi, avant de monter sur la croix, il dit, par anticipation : «Maintenant le Fils de l'homme est glorifié, et Dieu est glorifié en lui. Si Dieu est glorifié en lui, Dieu aussi le glorifiera en lui-même : et incontinent il le glorifiera» (Jean 13:31-32). Or Dieu l'a fait : et Christ, l'homme glorifié, est maintenant à la droite de Dieu, car Dieu prenait plaisir à reconnaître ainsi le droit que son Fils avait sur lui, et à marquer ainsi le prix qu'il attachait à l'oeuvre accomplie. C'est là

qu'est assis Celui qui est l'objet du coeur de Dieu, aussi bien que le centre de la gloire, et Dieu se réjouit en Celui seul qui l'a honoré, qui l'a glorifié dans tous ses attributs : et il nous invite à participer à sa joie. Nous sommes appelés à partager avec Dieu ses pensées et ses affections au sujet de son Fils bien-aimé. Il suffit au coeur de Dieu : certes, il suffit aussi au nôtre : et si les yeux de Dieu le contemplant, nos regards peuvent bien aussi se concentrer sur lui.

Il est profitable pour tous, de considérer cet aspect de la vérité. Non seulement Christ est un Sauveur qui répond à tous nos besoins, mais il répond aussi au coeur de Dieu, — lui, l'homme selon le coeur de Dieu ; et Dieu veut que nous estimions et que nous apprécions comme lui, Celui qui a renoncé à tout pour la gloire de son Père «C'est pourquoi aussi Dieu l'a haut élevé et lui a donné un nom au-dessus de tout nom afin qu'au nom de Jésus se ploie tout genou des êtres célestes, et terrestres, et infernaux, et que toute langue confesse que Jésus-Christ est Seigneur, à la gloire de Dieu le Père» (Phil. 2:9-11).

Or tout comme il est notre objet maintenant, il le sera durant l'éternité. Nous serons toujours avec le Seigneur. Lui-même sera avec nous, lui, l'Agneau qui a été immolé : alors, comme maintenant, cet Homme — car il ne déposera jamais l'humanité qu'il a une fois prise — remplira nos regards et nos coeurs sans partage. Quel immense champ pour l'étude et la contemplation que ses vertus infiniment variées ! Nous verrons sa face et ne serons jamais las d'admirer sa beauté ! Nous entendrons sa voix : oh ! comme nous serons suspendus à tout ce qui sortira de ses lèvres ! Tout ce que nous verrons et entendrons remplira nos coeurs de délices infinies, et notre joie à toujours sera de nous prosterner à ses pieds dans l'adoration et la louange. Seigneur, en attendant ce jour, détourne nos yeux de tout ce qui pourrait nous dérober ta vue, et que toi-même tu attires et occupes complètement tout notre être !

De la Divinité plénitude ineffable !

De puissance et d'amour trésor inépuisable !

Fils éternel

Gloire du ciel !

Ô Jésus, dans ta paix, ton Église chérie

T'adore et s'humilie !

10 Chapitre 10 — Christ, notre modèle.

Une des vérités qui nous sont les plus familières, c'est que Christ a été pour nous un modèle pendant sa vie ici-bas. Plusieurs passages le disent très clairement, et cette vérité se trouve renfermée dans presque chaque livre du Nouveau Testament. Pierre, parlant des devoirs des serviteurs, dirige leurs regards sur Christ qui, dit-il, «nous a laissé un modèle, afin que nous suivions ses traces» (1 Pierre 2:21). C'est ainsi encore que l'apôtre Jean dit : «Celui qui dit demeurer en lui, doit lui-même aussi marcher comme lui a marché» (1 Jean 2:6). Et encore, dans l'épître aux Hébreux, après avoir énuméré un grand nombre d'hommes de foi de l'ancienne alliance, l'auteur continue ainsi : «C'est pourquoi, nous aussi, ayant une si grande nuée de témoins qui nous entoure, rejetant tout fardeau et le péché qui nous enveloppe si aisément, courons avec patience la course qui nous est proposée, fixant les yeux sur Jésus, le chef et le consommateur de la foi, lequel, à cause de la joie qui lui était proposée, a enduré la croix, ayant méprisé la honte, et est assis à la droite du trône de Dieu. Car considérez Celui qui a enduré une telle contradiction de la part des pécheurs contre lui-même, afin que vous ne soyez pas las, étant découragés dans vos âmes» (Héb. 12:13). Le sens de ce passage est souvent faussé par les lecteurs superficiels, à cause de l'insertion du mot notre, faisant le Seigneur Jésus l'auteur et le consommateur de notre foi. C'est perdre tout à fait l'enseignement du Saint-Esprit. La vérité qui nous est présentée ici, c'est que le Seigneur Jésus est un exemple parfait de foi ; que, comme homme, il est notre exemple dans la vie de la foi. C'est ce que l'on comprendrait plus vite, si l'on considérait ces deux termes, le chef (archgon) et le consommateur (teleiwthn) de la foi, c'est-à-dire celui qui conduit dans le chemin de la foi, qui commence et marche à la tête, et qui le complète ; tout le long du chemin, depuis le commencement à la fin, il est le parfait exemple de la foi, comme il est l'homme obéissant et dépendant. C'est pourquoi nos yeux doivent toujours être fixés sur lui, regarder à Jésus, considérer son exemple, afin d'être soutenus en marchant sur ses traces. Notre Seigneur a souvent présenté la même vérité. Elle est renfermée dans tous les passages où il parle de ce qui est requis des disciples. Par exemple : «Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce soi-même, et qu'il prenne sa croix, et me suive» (Matt. 16:24). Il est vrai que la pensée dominante ici, c'est la condition pour être ses disciples ; mais le suivre, qu'est-ce autre chose que, dans l'obéissance à sa parole, le reconnaître comme son Seigneur et marcher sur ses traces ?

Il est donc parfaitement clair que notre bien-aimé Seigneur, dans sa vie terrestre, est pour nous un modèle ; et nous désirons étudier ce sujet, non seulement pour en faire comprendre l'importance, mais pour montrer sur quoi il repose et le moyen de le réaliser dans la vie pratique.

Tout ceci repose sur le fait qu'il fut véritablement homme ici-bas. Avant son incarnation, il s'était présenté à Dieu en disant : «Voici, je viens, ô Dieu, pour faire ta volonté» (Hébr. 10:7). Et c'est la note dominante dans toute sa vie, venant, non pas pour faire sa volonté, mais la volonté de Celui qui l'a envoyé (Jean 6:38). C'est ce qu'il a fait parfaitement et sans interruption, de Bethléem au Calvaire. Ses pensées, ses sentiments, ses actes, tout en lui était conforme à la volonté de Dieu. Pour la première fois, depuis la chute, Dieu trouva la vérité au-dedans d'un homme, de Celui qui seul répondit à tout ce qu'il demandait, de sorte que Dieu pouvait se reposer en lui en faisant de lui ses délices. Quelle joie pour le coeur de Dieu de pouvoir regarder en bas sur cette scène, où tous avaient manqué et s'étaient fourvoyés, où nul n'était bon, non pas même un seul, de voir Christ au milieu de difficultés inouïes, exposé à toute la malice des hommes et de Satan, répondant toujours en perfection à ses désirs, et de le contempler, glorifiant Dieu sur la terre dans toutes les circonstances et tout le long de sa vie ! En lui donc, à la fin, Dieu a trouvé l'homme qui fut absolument en toutes choses selon son coeur, qui seul a réalisé ses propres pensées et répondu à l'idéal de son propre Esprit — L'HOMME PARFAIT. Dans toutes les circonstances : dans ce qu'il fut à l'égard de Dieu et à l'égard de l'homme ; dans ce qu'il fut en présence des amis ou des ennemis ; dans les peines, les persécutions, ou les tentations ; dans toutes les situations possibles, soit en particulier, soit en public, en toutes choses en un mot, dans toutes les manifestations de sa vie ici-bas, il fut notre modèle ; car tout était pour lui une occasion de manifester ce qu'il était comme homme obéissant et dépendant ; c'est pourquoi il révéla ce que Dieu attend de tous ceux qui sont siens. Si donc je désire savoir ce que Dieu veut que je sois, je dois regarder à Christ et suivre ses pas dans son sentier à travers ce monde.

Admettant donc cette vérité que Christ est notre modèle, il est important de bien distinguer à quelle classe il s'adresse. Une méprise ici serait fatale, et a été une cause de naufrage pour bien des âmes. Les Unitariens, par exemple, font consister tout le devoir de l'homme dans l'imitation de la vie de Christ. La réaliser, disent-ils, c'est le sur moyen d'arriver dans une éternité bienheureuse ; et bien des livres, l'Imitation de Jésus-Christ, de Thomas a Kempis, entre autres, reposent plus ou moins sur le même principe, qu'il est possible à l'homme naturel de marcher sur les traces du Seigneur Jésus. Nous avons à peine besoin de dire qu'une pareille doctrine ignore tout ce qui concerne les relations de l'homme avec Dieu, aussi bien que la question du péché et de la corruption de l'homme par la chute d'Adam. Ceux qui sont dans la chair ne peuvent plaire à Dieu (Rom. 8:8). Voilà la déclaration que quelques-uns ignorent, ou à laquelle ils ne croient pas, et cela à leur propre perdition. Quelle présomption pour un pécheur sous la condamnation, éloigné de Dieu, ennemi de Dieu par sa nature (Rom. 8:7), de se croire capable de marcher sur les traces du Saint de Dieu ! Cela nous montre le pouvoir de

Satan, pour tromper et entraîner à leur ruine les hommes qui lui prêtent l'oreille. C'est ainsi qu'il induisit Pharaon et ses armées à croire qu'ils pourraient suivre Israël à travers la mer Rouge, et tous également tombèrent comme du plomb dans les eaux profondes. Il en est de même maintenant : Satan pousse les hommes à s'imaginer que, par leurs efforts, ils peuvent imiter Christ et arriver enfin à une justice qui supporte la présence de Dieu, et trompés ainsi, ils périssent pour toujours. Il est donc bien important d'indiquer exactement les caractères qui sont nécessaires pour suivre l'exemple de Christ.

10.1 Suivre Christ : être né de nouveau

Avant tout, il faut que nous ayons la même nature. Christ est devenu homme ; c'est un dogme fondamental du christianisme. Quand l'accomplissement des temps est venu, Dieu a envoyé son Fils, né de femme, etc. (Gal. 4:4). Il est né dans ce monde aussi bien que nous ; mais il ne faut jamais oublier les paroles que l'ange dit à Marie : «L'Esprit Saint viendra sur toi, et la puissance du Très-haut te couvrira de son ombre ; c'est pourquoi aussi la sainte chose qui naîtra sera appelée Fils de Dieu» (Luc 1:35 ; Matt. 1:18-20). Christ, sans doute, a eu part à la chair et au sang (Hébr. 2:14), et fut en conséquence vrai homme aussi bien que vrai Dieu, mais on ne peut pas dire qu'il prit notre nature, qu'il devint os de nos os et chair de notre chair. Ce serait dire qu'il avait une nature pécheresse ; comment ainsi pourrait-il être l'Agneau de Dieu, l'Agneau sans défaut et sans tache ? Ce serait miner les fondements de l'expiation et, en conséquence, du christianisme. Non ; il fut toujours saint, innocent, sans souillure, séparé des pécheurs (Hébr. 7:26), tandis que, par nature, nous étions enfants de colère.

Comment nous serait-il donc possible, à nous, dans la chair desquels il n'y a rien de bon, d'imiter la vie de Celui qui fut absolument saint ? Le léopard ne peut pas changer ses taches ni l'Ethiopien sa peau, pas plus que l'homme naturel le caractère de la chair dans laquelle il est né. Il faut donc, tout d'abord, être né de nouveau, comme le Seigneur lui-même le dit à Nicodème : «En vérité, en vérité, je te dis : Si quelqu'un n'est né d'eau et de l'Esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu. Ce qui est né de la chair, est chair ; et ce qui est né de l'Esprit, est esprit. Ne t'étonne pas de ce que je t'ai dit : Il vous faut être nés de nouveau» (Jean 3:5-7). Donc, jusqu'à ce que nous soyons nés de nouveau par la foi au Seigneur Jésus, par la puissance du Saint-Esprit, nous ne pouvons suivre Christ. Soyons bien au clair sur ce point ; car parler autrement, ce serait séduire les âmes et les mettre en péril. Si nous n'avons pas la même nature, il ne peut y avoir de similitude dans la vie. Il peut exister une ressemblance extérieure entre l'action d'un homme naturel et une action de Christ mais cela ne constitue pas aux yeux de Dieu une imitation de son exemple. Pour cela, il faut que la nature des deux actions dans leur motif, leur caractère et leur but, soit la même. Nous pouvons attacher des roses à un roseau, mais elles ne sont pas pour cela produites par cet arbrisseau. Ainsi en est-il des actions ; pour être celles de Christ, elles doivent être produites (elles ne peuvent absolument pas l'être autrement) par ceux qui ont une nouvelle nature, une nature comme la sienne. En d'autres termes, nous devons être comme Christ (quant à la nature) avant de pouvoir l'imiter.

10.2 Suivre Christ: avoir le Saint Esprit

Ce n'est pas assez d'avoir la nature, il faut encore la puissance. La nouvelle nature seule, considérée dans le croyant, a pour caractère la faiblesse même ; c'est pourquoi je puis réellement être né de nouveau, être un enfant de Dieu, et cependant être absolument incapable de faire un seul pas pour suivre Christ. C'est ce que nous voyons en Romains 7. Celui dont le cas y est dépeint, dit : «Ce n'est pas ce que je veux, que je fais ; mais ce que je hais, je le pratique» (Rom. 7:15). Quelle confession ! Et cependant il nous est dit qu'il prend plaisir à la loi de Dieu, selon l'homme intérieur (Rom. 7:22), montrant ainsi qu'il avait une nouvelle nature, qu'il était né de nouveau. Ce qui lui manquait donc encore, c'était la puissance. Et comment pouvait-il l'obtenir ? La chose indispensable avant tout, pour cela, c'était la délivrance, c'est-à-dire de savoir que le péché avait été jugé, que les coupables étaient graciés aussi bien que la peine du péché ôtée, que, par la mort et la résurrection de Christ, il était sorti de sa condition adamique pour entrer dans une nouvelle position en Christ, de sorte que, ayant l'Esprit de Dieu demeurant en lui, il n'était plus dans la chair mais dans l'Esprit (Rom. 8:9). L'Esprit demeurant en nous est la seule puissance qui nous rende capables d'imiter Christ. Et c'était aussi la puissance de Christ. «Jésus étant plein de l'Esprit Saint», lisons-nous dans Luc, «s'en retourna du Jourdain et fut mené par l'Esprit dans le désert... Et il retourna en Galilée dans la puissance de l'Esprit» (Luc 4:1-14). Lui-même dit : «Si je chasse les démons par l'Esprit de Dieu...» (Matt. 12:28), et Pierre, parlant du Seigneur, dit : «Comment Dieu a oint Jésus de l'Esprit Saint et de puissance, lui qui a passé de lieu en lieu, faisant du bien, et guérissant tous ceux que le diable avait asservis à sa puissance ; car Dieu était avec lui» (Act. 10:38). À moins donc que nous n'ayons le Saint-Esprit, nous sommes sans force pour marcher comme Christ a marché ; car la nature, comme nous l'avons vu, et même la nouvelle nature laissée à elle-même, est incapable de le suivre.

10.3 Suivre Christ: Marcher par l'Esprit

Il y a une autre condition. Je puis être né de nouveau, avoir l'Esprit de Dieu, et cependant n'être pas imitateur de Christ. J'ai tout ce qu'il faut pour cela, mais l'Esprit de Dieu n'agit pas nécessairement par le fait qu'il habite en moi. Tout croyant porte avec lui un grand obstacle, c'est la chair, la vieille nature ; car, quoiqu'elle ait été jugée dans la mort de Christ, et que, par conséquent, judiciairement Dieu ne la voie plus, elle est encore en nous, en opposition avec les désirs et les aspirations du nouvel homme. Satan le sait, et, si nous ne sommes pas vigilants, trouve là le moyen d'empêcher nos progrès et même de nous faire tomber. Paul dit à ce sujet : «Marchez par l'Esprit, et vous n'accomplirez point la convoitise de la chair. Car la chair convoite contre l'Esprit, et l'Esprit contre la chair ; et ces choses sont opposées l'une à l'autre, afin que vous ne pratiquiez pas les choses que vous voudriez» (Gal. 5:16-17). La chair et l'Esprit sont donc continuellement en opposition, et l'un cherche toujours à empêcher l'autre. Quand la chair veut agir, l'Esprit fait opposition ; et quand l'Esprit voudrait agir, la chair entrave. Ainsi l'un cherche toujours à annuler la volonté de l'autre, afin que, soit l'un soit l'autre, n'obtienne pas ce qu'il désire. Il se peut donc, quoique je sois qualifié, comme je l'ai déjà dit, pour imiter l'exemple de Jésus, que j'en sois dans le fait empêché, et il en doit être ainsi si je permets à la chair de se montrer.

Une condition, c'est donc que nous ne laissons pas la chair agir, mais qu'elle soit tenue à la place où Dieu l'a mise — sous le jugement, dans la mort de la croix. C'est pourquoi Paul dit : «Si vous vivez selon la chair, vous mourrez ; mais si, par l'Esprit, vous faites mourir les actions du corps, vous vivrez. Car tous ceux qui sont conduits par l'Esprit de Dieu, ceux-là sont fils de Dieu» (Rom. 8:13-14). Un autre passage achèvera de rendre le sujet parfaitement clair : «Portant toujours, partout, dans le corps la mort de Jésus, afin que la vie aussi de Jésus soit manifestée dans notre corps» (2 Cor. 4:10). La chair donc, c'est-à-dire tout ce qui est de la vieille nature, doit être maintenue, sous le pouvoir de la mort, sous la constante application de la croix, de la mort de Jésus. C'est l'Esprit de Dieu qui nous donne l'énergie nécessaire, pour que rien de ce qui est nous-mêmes, la mauvaise nature ou la chair, ne se montre, mais uniquement la vie de Jésus. Car c'est seulement quand le moi est jugé, que nous pouvons manifester cette vie ; et, dans la proportion où la chair se montre, cette manifestation est perdue ou affaiblie. Il faut donc accepter de mourir, si nous voulons imiter Christ. C'est ce qu'il dit lui-même : «Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce soi-même, et qu'il prenne sa croix, et me suive» (Matt. 16:24). Il faut que le moi soit abandonné, et la croix, la mort, acceptée, avant que nous puissions suivre Jésus. Puissions-nous recevoir cet enseignement !

10.4 Suivre Christ: les yeux fixés sur Lui

Nos yeux doivent aussi être fixés sur Christ, et sur Christ là où il est. Nous pourrions avoir tous les caractères dont nous avons déjà parlé, et aller au-devant d'une chute certaine, si nos yeux ne sont pas fixés sur Christ. Prenons l'exemple si connu de Pierre marchant sur la mer. Quand il vit Jésus marchant sur l'eau : «Seigneur, lui dit-il, si c'est toi, commande-moi d'aller à toi sur les eaux. Et il dit : Viens. Et Pierre, étant descendu de la nacelle, marcha sur les eaux pour aller à Jésus. Mais voyant que le vent était fort, il eut peur ; et comme il commençait à enfoncer, il s'écria, disant : Seigneur sauve-moi» (Matt. 14:25-31). Au commencement, Pierre marchait sur l'eau, comme le Seigneur lui-même ; mais du moment où ses yeux cessèrent de regarder Christ, pour se porter sur les difficultés au milieu desquelles il se trouvait, il commença à enfoncer.

Il en est ainsi de nous. Nous ne pouvons pas suivre l'exemple de Christ, si nos yeux ne sont pas fixés sur Lui. Mais, nous l'avons dit, c'est à Christ, là où il est maintenant, que nous devons regarder, et non là où il a été une fois. Pierre, naturellement, regardait à un Christ vivant qui était devant ses yeux ; et nous, c'est aussi à un Christ vivant que nous regardons, mais à un Christ vivant, assis maintenant dans la gloire à la droite de Dieu. Expliquons-nous. Paul dit : «Or nous tous, contemplant, à face découverte, la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image, de gloire en gloire, comme par le Seigneur en Esprit» (2 Cor. 3:18). Nous recevons donc ici cet enseignement, comme nous l'avons vu déjà dans le dernier chapitre, que pour croître et être transformés peu à peu à l'image de Christ, il faut que nos yeux soient fixés sur lui, sur la gloire du Seigneur. Nous regardons par la foi, et les rayons de cette gloire, tombant sur nos âmes, nous transforment moralement et par l'oeuvre du Saint-Esprit, en l'image de Celui que nous regardons. Ici se présente un autre point à remarquer. C'est seulement en étant occupés ainsi, que nous recevons la puissance pour porter toujours, partout, dans le corps la mort de Jésus (2 Cor. 4:10). Nous atteignons par là deux choses : nous croissons à la ressemblance de Christ, et nous tenons la chair sous la puissance de la mort. Christ est ainsi nécessairement manifesté ; en d'autres termes, nous suivons son exemple. Car l'imitation de Christ doit venir du dedans et non du dehors. Suivant le principe établi plus haut, nous devons être comme Christ, avant de pouvoir l'imiter ; c'est pourquoi la conformité à sa volonté dans notre marche, dépend du degré de notre ressemblance avec lui.

Si l'on se souvenait de cela, on s'éviterait bien des déceptions et des méprises. Car on verrait alors que, marcher comme Christ a marché, n'est le résultat d'aucun effort que nous puissions faire, mais que cette marche doit, découler de ce que nous sommes. Comme cela ressort admirablement de l'histoire du martyr d'Étienne ! «Mais lui, étant plein de l'Esprit Saint, et ayant les yeux attachés sur le ciel, vit la gloire de Dieu, et Jésus debout à la droite de Dieu ; et il dit : Voici, je vois les cieux ouverts, et le Fils de l'homme debout à la droite de Dieu» (Actes 7:55-56). C'est ainsi que cette scène nous est racontée ; mais son témoignage ne fit qu'exciter la fureur de ses persécuteurs : «Et criant à haute voix, ils bouchèrent leurs oreilles, et d'un commun accord ils se jetèrent sur lui. Et l'ayant poussé hors de la ville, ils le lapidèrent... Et ils lapidaient Étienne qui priait et disait : Seigneur Jésus, reçois mon esprit. Et s'étant mis à genoux, il cria à haute voix : Seigneur, ne leur impute point ce péché. Et quand il eut dit cela, il s'endormit» (Actes 7:57-60). Maintenant, si nous comparons ce récit avec celui de la mort de Jésus tel qu'il nous est fait dans Luc, nous trouverons de remarquables rapports entre ces deux scènes. Christ aussi prononça deux invocations. Quand il était sur la croix, il s'écria : «Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font» et aussi : «Père, entre tes mains, je remets mon esprit» (Luc 23:34, 46). À ne considérer même les choses que superficiellement, on est frappé de cette ressemblance. Pourquoi Étienne marcha-t-il si exactement sur les traces de son Seigneur ? Était-ce parce qu'il avait appris que le Seigneur avait prononcé de telles paroles, et qu'il voulait suivre son exemple ? Ça aurait été une imitation de nulle valeur, ou plutôt une véritable contrefaçon. Non ; il était absorbé dans la contemplation de la gloire du Seigneur, et il en résultait qu'il était transformé à son image, et ainsi il s'exprimait nécessairement de la même manière. Voilà le secret de toute conformité à Christ dans notre marche. Si nous regardons à ce que Christ fut ici-bas, et que nous disions : Il a fait ceci ou cela, et que nous voulions en conséquence faire la même chose, nous nous exposerons à des chutes. Mais si nous avons les yeux en haut, fixés sur Jésus là où il est maintenant, nous porterons partout avec nous la mort de Jésus dans nos corps ; l'Esprit de Dieu n'est pas contristé, et rien ne l'empêche d'agir au dedans de nous comme puissance de transformation, et il nous conduira nécessairement sur les traces de notre grand Modèle, parce que son sentier a été celui de l'homme parfait.

Il en est de même dans le domaine naturel. Supposez qu'un artiste veuille reproduire un des grands chefs-d'oeuvre de la peinture, comment commencera-t-il ? Ira-t-il se mettre dès l'abord à copier le tableau ? Point du tout ; son premier soin sera de l'étudier pour en imprégner son esprit ; et alors, quand il a saisi la pensée, la forme et le coloris de son modèle, il peut le reproduire. C'est ce qui faisait dire à Milton : «Celui qui veut écrire un poème héroïque, doit d'abord vivre comme un héros». Voilà le vrai principe pour réaliser l'imitation de Christ ; plus nous serons occupés de lui dans la gloire, plus nous reproduirons fidèlement sa vie dans notre marche.

Mais on me dira : Ne devons-nous pas imiter la vie de Jésus ici-bas ? Certainement ; car quelle plus grande joie pour le croyant que celle de le suivre dans sa carrière terrestre, d'étudier tous les détails qui nous en sont rapportés, d'écouter ses paroles, de le suivre dans toutes ses circonstances, de remarquer comment il se conduisait avec ses amis et ses ennemis, de le voir dans la retraite, dans ses rapports avec ses disciples, surtout avec ceux qu'il pouvait admettre dans son intimité, de nous trouver avec lui dans cette bienheureuse famille de Béthanie ! Voilà autant de choses auxquelles il nous sera toujours doux de penser, peut-être même dans la gloire. Mais ce n'est pas ainsi que nous sommes rendus capables de marcher sur ses traces ; cela ne peut être obtenu qu'en le contemplant par la foi là où il est maintenant, à la droite de Dieu. Nous nous nourrirons de lui (comme cela a été développé dans un autre chapitre), tel qu'il fut ici-bas ; car la manne représente un Christ abaissé, un Christ au milieu de toutes les circonstances de sa vie terrestre. Il est infiniment doux pour nous de faire descendre Christ dans notre vie de tous les jours, de jouir de sa grâce, de sa tendresse, de sa sympathie, en suivant son exemple. Mais quelque précieux que tout cela soit pour nous, nous répétons que, si nous voulons marcher comme il a marché, nous ne le pouvons qu'en étant occupés de Lui dans la gloire.

Il ne faut pas oublier certains usages que nous pouvons apprendre de cette contemplation de Christ comme notre modèle. Son exemple est notre mesure, et rien ne peut donc être plus avantageux pour nous que de nous mesurer par ce modèle, pour découvrir nos défauts et nos manquements. C'est à ce sujet que Pierre, exhortant les serviteurs à endurer patiemment les souffrances qu'ils éprouvent en faisant le bien, ajoute ces mots «Vous avez été appelés à cela ; car Christ aussi a souffert pour vous, vous laissant un modèle, afin que vous suiviez ses traces, lui qui n'a pas commis de péché, et dans la bouche duquel il n'a pas été trouvé de fraude ; qui, lorsqu'on lui disait des outrages, ne rendait pas d'outrage, quand il souffrait, ne menaçait pas, mais se soumettait à celui qui juge justement ; lequel lui-même a porté nos péchés en son corps sur le bois, afin qu'étant morts aux péchés, nous vivions à la justice, et par la meurtrissure duquel vous avez été guéris» (1 Pierre 2:21-24). L'apôtre leur présente ici Christ comme leur modèle, afin qu'ils puissent voir à cette lumière en quoi ils manquent, et être encouragés à marcher sur ses traces.

L'auteur de l'épître aux Hébreux introduit de la même manière cette pensée, comme un encouragement propre à soutenir ceux qui pouvaient avoir à souffrir de la persécution ; car, après les avoir exhortés à courir la course qui est devant eux, fixant les yeux sur Jésus, le chef et le consommateur de la foi, lequel à cause de la joie qui était devant lui, a enduré la croix, ayant méprisé la honte, et s'est assis à la droite du trône de Dieu, il dit : «Car considérez celui qui a enduré une telle contradiction de la part des pécheurs contre lui-même, afin que vous ne soyez pas las, en étant découragés dans vos âmes. Car vous n'avez pas encore résisté jusqu'au sang en combattant contre le péché» (Hébr. 12:3-4). Ce mot considérez a une force particulière dans ce passage ; il signifie établir une

analogie, faire une comparaison entre Christ et vous-mêmes. Vous pouvez être presque accablés sous le poids de vos épreuves et des persécutions ; mais comparez vos circonstances avec les siennes ; suivez-le dans sa course, et contemplez-le à la fin mourant comme un martyr (car c'est bien là l'aspect de sa mort que ce passage nous présente) pour la cause de la justice. Vous n'avez pas encore résisté jusqu'au sang (comme il l'a fait) ; vous n'avez pas encore été martyrs, en combattant contre le péché. Que son exemple vous encourage donc et vous fortifie ! apprenez de lui à souffrir et à être fidèles, même jusqu'à la mort.

Le Seigneur a donné le même genre d'instructions à ses disciples. Il leur rappelle que si le monde les haïssait, il l'avait haï avant eux ; «s'ils m'ont persécuté, leur dit-il, ils vous persécuteront aussi ; s'ils ont gardé ma parole, ils garderont aussi la vôtre» (Jean 15:18-20). Le sentier du disciple est celui de son Seigneur ; c'est pourquoi son exemple doit être notre modèle et notre mesure. Mais répétons une fois de plus que, si nous ne pouvons trop souvent et avec trop de soin suivre notre bien-aimé Sauveur dans sa course à travers le monde, pour apprendre ce que doit être notre marche, pour reconnaître nos manquements, et pour y puiser encouragement et consolation, c'est seulement en ayant les yeux fixés sur lui là où il est maintenant, que nous pourrions marcher sur ses traces. Puisse-t-il toujours absorber nos regards, afin que nous puissions aussi refléter son image dans notre marche et dans nos voies !

11 Chapitre 11 — Christ, notre paix — Éphésiens 2.

Il est aussi intéressant que profitable pour nous, d'étudier les voies de Dieu à l'égard de ce monde. À moins que nous n'ayons l'intelligence de la vérité dispensationnelle, telle qu'elle s'y montre, il nous est impossible de comprendre le passé, le présent, ou l'avenir, — la dispensation de la loi, la nature du christianisme, et le millénium. C'est dans l'épître aux Éphésiens, que nous trouvons pleinement développés les conseils de Dieu quant à la dispensation actuelle, ou plutôt, quant à la place qu'il a donnée dans la souveraineté de sa grâce à ceux qui croient dans le Christ Jésus. Quelques-unes des différences qui séparent les Juifs des gentils, sont aussi indiquées, mais seulement pour rappeler qu'elles sont complètement abolies dans la dispensation actuelle. C'est en rapport avec ce fait que Christ est appelé notre paix, parce que des deux, — c'est-à-dire Juifs et gentils, — il en a fait un, ayant détruit le mur mitoyen de clôture (Éph. 2:14). C'est pourquoi, si nous voulons comprendre tout le sens de cette déclaration, nous devons considérer ce qui caractérise cette épître.

Dans le premier chapitre, v. 4-14, sont exposés les conseils de Dieu pour la bénédiction des saints individuellement ; et ensuite, relativement à la suprématie universelle de Christ. Nous sommes bénis de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes en Christ (en opposition avec Israël, dont les bénédictions étaient temporelles et terrestres) ; «selon qu'il (le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus-Christ) nous a élus en lui avant la fondation du monde, pour que nous fussions saints et irréprochables devant lui en amour, nous ayant prédestinés pour nous adopter pour lui par Jésus-Christ, selon le bon plaisir de sa volonté, à la louange de la gloire de sa grâce, dans laquelle il nous a rendus agréables dans le Bien-aimé» (Éph. 1:3-6). Ensuite, il nous est dit que Dieu nous a «fait connaître le mystère de sa volonté, selon son bon plaisir, lequel il s'est proposé en lui-même, pour l'administration de la plénitude des temps, savoir de réunir en un toutes choses dans le Christ, tant les choses qui sont dans les cieux que celles qui sont sur la terre» (Éph. 1:9-10). Puis nous avons une distinction qui est souvent répétée dans la suite : «En qui nous avons aussi été faits héritiers,... afin que nous soyons à la louange de sa gloire, nous qui avons espéré à l'avance dans le Christ, en qui vous aussi vous avez espéré, etc.» (Éph. 1:11-13). Le nous et le vous sont caractéristiques ; le premier se rapporte aux Juifs qui avaient cru, et le dernier aux gentils. Car, après avoir rappelé aux gentils croyants que, en Christ, après qu'ils avaient cru, ils étaient aussi scellés du Saint-Esprit de la promesse, il dit : (Le Saint-Esprit) «qui est les arrhes de notre héritage» (ici Juifs et gentils ensemble), etc.

Nous avons ici, dans ce passage, dans cette courte déclaration des conseils de Dieu, les traits essentiels de la dispensation actuelle, — la réunion des Juifs et des gentils, — toutes leurs distinctions nationales effacées en Christ. Cette vérité conduit l'apôtre à une prière, dans laquelle il parle de Christ, comme exalté à la droite de Dieu dans les hauts lieux. Il nous montre Christ ressuscité d'entre les morts, selon l'opération de la puissance de la force de Dieu ; «et il l'a fait asseoir à sa droite dans les lieux célestes, au-dessus de toute principauté, et autorité, et puissance, et domination, et au-dessus de tout nom qui se nomme, non seulement dans ce siècle, mais aussi dans celui qui est à venir. Et il a assujéti toutes choses sous ses pieds, et l'a donné pour être chef sur toutes choses à l'Église, qui est son corps, la plénitude de celui qui remplit tout en tous» (Éph. 1:19-23).

Si la première partie du chapitre nous a parlé des conseils de Dieu au sujet des croyants individuellement, quant à la place qu'il veut leur faire occuper près de lui et avec lui, la dernière traite de ses conseils, relativement à Christ comme chef du corps, et de la place occupée par le corps uni avec lui. Car l'apôtre ne nous a pas plus tôt montré notre chef dans les lieux très-hauts, que, dans le chapitre suivant, il nous enseigne comment les croyants sont unis à Christ glorifié. Mais avant de le faire, parce que c'est le conseil souverain de Dieu, et pour célébrer sa grâce et son amour, pour montrer que Dieu agissait selon son propre coeur, selon ce qu'il est en lui-même, et selon sa volonté souveraine, il dépeint la condition passée des gentils et des Juifs. Rien de plus frappant que la manière dont il commence cette partie de son sujet. Il venait de parler de l'Église comme corps de Christ, la plénitude de Celui qui remplit tout en tous. Telle est l'Église, vue selon la perfection des conseils de Dieu ; mais elle est composée de ceux qui, une fois, étaient Juifs et gentils, et elle existe à présent sur la terre. Aussi, descendant de la tête aux membres, il parle ainsi : «Et vous (gentils), lorsque vous étiez morts dans vos fautes et dans vos péchés, dans lesquels vous avez marché autrefois, selon le train de ce monde, selon le prince de l'autorité de l'air, de l'esprit qui opère maintenant dans les fils de la désobéissance ; parmi lesquels, nous aussi, nous avons tous (Juifs aussi bien que gentils) conversé autrefois dans les convoitises de notre chair, accomplissant les volontés de la chair et des pensées ; et nous étions par nature des enfants de colère comme aussi les autres» (Éph. 2:1-3).

Telle est la peinture de la condition passée des membres du corps de Christ, — peinture si sombre, qu'elle n'est pas relevée par un seul rayon de lumière. Morts dans vos fautes et dans vos péchés, sans une seule pensée, un seul désir, un seul élan vers Dieu, car ce qui régnait, c'était la solitude et le silence effrayant de la mort. Mais c'étaient des hommes vivant sur la terre, et leur marche ici-bas est décrite en ces termes : «Vous avez marché selon le train de ce monde, selon le chef de l'autorité de l'air, ... accomplissant les volontés de la chair» (Éph. 2:2-3). Tel est l'homme ! Aussi est-il ajouté, — et comment nous en étonner ? — que nous étions par nature des enfants de colère (Éph. 2:3). Certainement, il nous est bon d'étudier cette description pour apprendre ce que nous étions, ce que l'homme est, et ce que nous méritons. Il n'y a pas une seule chose dont nous puissions répondre devant Dieu. Nous étions entièrement corrompus et sous la puissance du péché, de Satan et de la mort.

Mais que s'est-il passé pour que ceux dont la misérable condition est ainsi décrite, en aient été tirés pour être associés à un Christ glorifié ? Les versets suivants nous donnent la réponse : «Mais Dieu, qui est riche en miséricorde, à cause de son grand amour dont il nous a aimés, alors même que nous étions morts dans nos fautes, nous a vivifiés ensemble avec le Christ (vous êtes sauvés par la grâce), et nous a ressuscités ensemble, et nous a fait asseoir ensemble dans les lieux célestes dans le Christ Jésus, etc.» (Éph. 2:4-6). C'était Dieu qui agissait selon ce qu'il était, riche en miséricorde, qui intervenait au milieu de notre condition misérable et sans ressource ; et il intervenait, comme le montre le premier chapitre, selon ses conseils éternels, et comme nous le lisons ici, à cause du grand amour dont il nous a aimés. Nous voyons ainsi, que la source de toutes nos bénédictions est le coeur de Dieu ; et ce n'est que dans la rédemption que nous pouvons le voir pleinement révélé. Dieu entra en scène à cause de ce qu'il était comme Dieu ; et

(remarquons le contraste) «alors même que nous étions morts dans nos fautes», il a voulu nous rappeler qu'il n'y avait rien que du mal en nous, et rien que du bien en lui.

Dieu donc, mû par son propre coeur, selon sa propre nature, quand nous étions dans une telle condition, nous a vivifiés ensemble avec Christ. Christ, donc, a dû mourir. Et c'est ce qui a fait que Dieu a pu agir en miséricorde et en amour envers nous ; car, jusqu'à ce qu'il eût été glorifié sur la croix par la mort de Christ, dans tous ses attributs, il ne pouvait se révéler comme un Dieu de grâce et d'amour. Mais il y a un trait particulier à remarquer, en rapport avec Christ, tel qu'il nous est présenté ici. Ce n'est pas un Christ mourant, c'est un Christ mort que nous avons devant nous. De même, dans le premier chapitre, le pouvoir dont il est question était manifesté en Christ, quand Dieu le ressuscita d'entre les morts. Nous ne le voyons pas, dans les Éphésiens, descendant dans la mort, mais nous le voyons mort. Et c'est un des caractères principaux de cette épître. Juifs et gentils, également, sont vus, non pas vivant dans leurs péchés, comme dans les Romains, mais morts ; et alors nous avons ce miracle de grâce, Christ descendant dans leur condition, couché parmi les morts au même rang qu'eux ; car, puisque nous sommes ici sur le terrain de la nouvelle création, tout recommence. Et c'est au moment où l'on voit Christ mort, et les Juifs et les gentils aussi morts (mais dans leurs péchés), que Dieu, dans son infinie miséricorde et à cause de son grand amour dont il nous a aimés, entre en scène et nous vivifie (Juifs et gentils ensemble avec Christ. L'excellente grandeur de sa puissance envers nous qui croyons, est, par conséquent, «selon l'opération de la puissance de sa force qu'il a opérée dans le Christ, en le ressuscitant d'entre les morts, et il l'a fait asseoir à sa droite dans les lieux célestes, etc.» (Éph. 1:19-20). Car le corps est déjà regardé comme complet, parce qu'il est le fruit des conseils de Dieu ; c'est pourquoi, chaque membre du corps est considéré comme ayant été vivifié avec Christ et en même temps que lui. Christ lui-même est venu d'abord, et est entré dans notre condition mortelle. Sa mort a ôté toutes les barrières qui s'opposaient à l'accomplissement des conseils de Dieu, en a posé le fondement, a mis son coeur en quelque sorte en liberté d'agir, et immédiatement eut lieu cette merveilleuse manifestation du pouvoir divin, qui agit au milieu de la scène où Christ se trouvait avec les membres de son corps, pour le tirer de la mort, et le faire asseoir à la droite de Dieu dans les lieux célestes, au-dessus de toute principauté et autorité et puissance, et domination, et de tout nom qui se nomme, non seulement dans ce siècle, mais aussi dans celui qui est à venir ; et ce même pouvoir nous a vivifiés ensemble avec Christ.

Mais il y a plus. L'apôtre, avant d'aller plus loin, nous rappelle que c'est par grâce que nous sommes sauvés ; par rien d'autre, assurément, que la pure et souveraine grâce ; mais il veut que cette connaissance produise dans nos coeurs des actions de grâce à Dieu. Il ajoute alors : «Et il nous a ressuscités ensemble, et nous a fait asseoir ensemble (Juifs et gentils) dans les lieux célestes, dans le Christ Jésus». Ainsi, le pouvoir qui nous a vivifiés ensemble avec Christ, nous a ressuscités ensemble, nous a transportés en haut, et nous a fait asseoir dans le Christ Jésus, dans les lieux célestes, et cela maintenant, tandis que, quant à nos corps, nous sommes encore sur la terre ; tout cela, «afin qu'il montrât, dans les siècles à venir, les immenses richesses de sa grâce, dans sa bonté envers nous dans le Christ Jésus» (Éph. 2:7). De pauvres pécheurs, d'entre les gentils et d'entre les Juifs, désobéissants et contredisants, sont placés dans la position où est Christ, par le pouvoir qui l'a ressuscité d'entre les morts, et l'a mis à la droite de Dieu, pour montrer dans les siècles à venir les immenses richesses de sa grâce. Une Marie Madeleine, un brigand crucifié, compagnons du Fils de Dieu dans la gloire, seront de vivants témoignages de cette grâce.

Après nous avoir ainsi montré l'accomplissement des conseils de Dieu, et nous avoir révélé les perfections de la nouvelle création, dans laquelle nous sommes introduits déjà maintenant, en tant qu'unis à Christ, comme il écrit à des gentils, il leur rappelle leur condition passée et les moyens par lesquels ils ont été amenés à la jouissance de leurs magnifiques et précieux privilèges, aussi bien que de la position qu'ils occupent sur la terre avec les croyants juifs. «C'est pourquoi, dit-il, souvenez-vous qu'autrefois vous, les nations dans la chair, qui étiez appelés incircision, par ce qui est appelé la circoncision faite de main dans la chair, vous étiez en ce temps-là sans Christ, sans droit de cité en Israël, et étrangers aux alliances de la promesse, n'ayant pas d'espérance, et étant sans Dieu dans le monde» (Éph. 2:11-12). Telle était leur condition comme gentils, en opposition avec celle d'Israël ; car tandis que, comme le montre le commencement du chapitre, ils étaient par nature enfants de colère aussi bien que les gentils, cependant, comme peuple sur la terre, élu selon la volonté souveraine de Dieu, ils avaient des avantages (Rom. 3:2 ; 9:4-5), auxquels les gentils n'avaient ni titre, ni droit. «C'est pourquoi, vous (les gentils) étiez sans Christ» Le Messie, comme tel, ne fut jamais promis aux gentils ; ils étaient sans droit de cité en Israël, et ainsi étrangers à ses privilèges et à ses bénédictions. «Mais maintenant, continue Paul, dans le Christ Jésus, vous qui étiez autrefois loin (manière ordinaire de désigner les gentils, Actes 2:39), vous avez été approchés par le sang du Christ. Car c'est lui qui est NOTRE PAIX, qui des deux en a fait un, et a détruit le mur mitoyen de clôture, ayant aboli dans sa chair l'inimitié, la loi des commandements qui consiste en ordonnances, afin qu'il créât les deux (Juifs et gentils) en lui-même, pour être un seul homme nouveau, en faisant la paix ; et qu'il les réconciliât tous les deux en un seul corps à Dieu par la croix, ayant tué par elle l'inimitié. Et il est venu, et a annoncé la bonne nouvelle de la paix à vous, qui étiez loin (les gentils), et la bonne nouvelle de la paix à ceux qui étaient près (les Juifs)» (Éph. 2:13-17).

Avant tout, c'est une chose frappante de voir la place que l'Esprit de Dieu se plaît toujours à donner au sang de Christ. Ici, comme partout ailleurs dans les Écritures, il est le fondement de tout, la base sur laquelle repose l'accomplissement de tout, selon le plan de Dieu. Car, en vérité, c'était grâce au sang de Christ donnant sa vie (la vie est dans le sang), que Dieu a été libre (si l'on ose employer cette expression) de laisser agir son coeur dans l'oeuvre de la rédemption, parce qu'elle répondait à tous les droits de sa sainteté, et le glorifiait dans tout ce qu'il est, de sorte que maintenant, il est glorifié dans le salut de tous ceux qui croient en Jésus. Ainsi les pécheurs d'entre les gentils ont été rapprochés par le sang de Christ ; car, ayant fait la paix par le sang de sa croix (Col. 1:20), il peut réconcilier à Dieu ceux qui étaient autrefois étrangers et ennemis, quant à leur entendement, dans les mauvaises oeuvres (Col. 1:21).

Cette vérité fraie le chemin à cette autre : que Christ est notre paix. Il est notre paix, non pas seulement avec Dieu maintenant, mais entre Juifs et gentils, et il le devient par cette même mort sur la croix qui a été la base de la réconciliation des uns avec les autres ; car, par là, il a détruit le mur mitoyen de clôture qui séparait les Juifs de tous les autres peuples de la terre. C'était Dieu qui les avait ainsi mis à part pour lui-même, et placés sous ses lois et son gouvernement ; mais nous savons qu' aussitôt ils violèrent sa loi et transgressèrent ses commandements, de sorte que la loi devint un ministère de condamnation et de mort. La mort de Christ répond seule aux droits de Dieu sur les Juifs et sur les gentils car il a pris sur lui toute notre responsabilité et, par là, il a détruit le mur mitoyen qui les séparait, puisque les uns et les autres doivent maintenant être sauvés, non par des oeuvres de loi, mais sur le principe de la foi. «Ayant aboli dans sa chair l'inimitié ; la loi des commandements qui consiste en ordonnances, afin que des deux il fit un homme nouveau en lui-même (les Juifs et les gentils étant, dans la même foi, unis par le Saint-Esprit envoyé du ciel), en faisant la paix ; et qu'il les réconciliât tous les deux en un seul corps à Dieu, par la croix, ayant tué par elle l'inimitié» (Éph. 2:15, 16). C'est pourquoi, sur le fondement de ce qu'il avait accompli sur la croix, il peut venir proclamer la paix aux Juifs et aux gentils ; car tous, étant justifiés par la foi, avaient la paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus-Christ.

Le fait qu'il est notre paix, est donc en rapport avec le corps de Christ. Dans la dispensation précédente, Israël était un peuple séparé ; dans le millénium, Israël aura encore une position distincte et prééminente, mais maintenant toutes les distinctions sont abolies. «Il n'y a ni Juif, ni Grec ; ni esclave, ni libre ; il n'y a ni mâle, ni femelle ; car vous tous, vous êtes un dans le Christ Jésus» (Gal. 3:28 ; Col. 3:11). Ceci était préfiguré déjà dans la vocation de l'apôtre, à qui était spécialement confié le ministère du corps de Christ. En racontant

sa conversion devant Agrippa, il dit comment lui est apparu le Seigneur, qui lui a dit : «Lève-toi et te tiens sur tes pieds : car je te suis apparu, afin de te désigner pour serviteur et témoin des choses que tu as vues et de celles pour la révélation desquelles je t'apparaîtrai, en te retirant du milieu du peuple (des Juifs) et des nations, vers lesquelles je t'envoie maintenant» (Actes 26:16-17). Il est ainsi regardé comme n'ayant aucune nationalité, ayant été pris du milieu des Juifs et des gentils, pour être comme une sorte de type du ministère qu'il exerçait.

C'était la chose nouvelle qui, dans d'autres générations, n'avait pas été donnée à connaître aux fils des hommes (Éph. 3:5), et qui ne devait être communiquée — quoiqu'elle fût l'objet des conseils de Dieu de toute éternité — qu'après la réjection de Christ. Les Juifs avaient par leurs prophètes que les gentils eux aussi seraient bénis par le moyen du Messie ; mais que les nations seraient cohéritières, d'un même corps, et coparticipantes de la promesse de Dieu dans le Christ Jésus par l'évangile (Éph. 3:6), c'est ce qu'ils ne comprenaient pas ; et quand la vérité leur fut annoncée, elle excita une vive opposition de leur part. Mais tel était le dessein de Dieu et son dessein fut accompli en Christ ; et c'est pourquoi nous pouvons dire : «C'est lui qui est notre paix, qui des deux en a fait un, et a détruit le mur mitoyen de clôture». Il a d'abord fait la paix par le sang de sa croix (Col. 1:20) ; ensuite, il est venu et a prêché la paix tant aux gentils qu'aux juifs (Éph. 2:17) ; puis il a réconcilié avec Dieu ceux qui croient (Éph. 2:13 ; Col. 1:20-21) ; et de plus, il a fait la paix entre Juifs et gentils, «en créant les deux en lui-même pour être un seul homme nouveau» (Éph. 2:15). Nous pouvons donc dire dans le sens le plus large, que Christ est NOTRE PAIX.

Cette vérité, dans son aspect spécial, a des conséquences qu'il faut indiquer pour compléter le sujet.

Après avoir montré comment juifs et gentils sont réunis pour ne faire plus qu'un corps en Christ, l'apôtre parle d'autres positions et d'autres relations qui en découlent. La bonne nouvelle de la paix est annoncée à ceux qui étaient loin et à ceux qui étaient près, «car par lui nous avons, les uns et les autres, accès auprès du Père par un seul Esprit» (Éph. 2:17-18). Quel contraste avec ce qui existait auparavant ! Dans la dispensation précédente et jusqu'à la mort de Christ, les Juifs seuls, de tous les peuples de la terre, avaient accès, par le moyen de leur souverain sacrificateur, auprès de Dieu. Mais maintenant que le voile est déchiré, et que Christ est monté au ciel, tous ceux qui croient, soit Juifs, soit gentils, sont scellés du Saint-Esprit de la promesse qui est aussi l'Esprit d'adoption, par lequel ils crient : Abba Père ! (Rom. 8:15). Les uns et les autres ont donc accès auprès du Père par un seul Esprit. Ils sont dans la même relation avec Christ ; ils ont le même Esprit, ils sont également enfants de Dieu ; c'est pourquoi tous sont dans la même proximité de Dieu, et jouissent du même privilège de s'approcher de Lui.

Cela conduit à d'autres bénédictions : «Ainsi donc vous n'êtes plus étrangers, ni forains, mais concitoyens des saints et gens de la maison de Dieu, ayant été édifiés sur le fondement des apôtres et prophètes, Jésus-Christ lui-même étant la maîtresse pierre du coin ; en qui tout l'édifice, bien ajusté ensemble, croit pour être un temple saint dans le Seigneur ; en qui aussi vous êtes édifiés ensemble, pour être une habitation de Dieu par l'Esprit» (Éph. 2:19-22). Comme toutes les distinctions et tous les privilèges sont abolis dans le corps de Christ, il en est de même de leurs relations avec Dieu pendant leur carrière terrestre. Tous sont sur le même pied, en sorte que l'un ne peut s'élever au-dessus l'autre. Les gentils ne sont plus «étrangers ni forains», mais ils sont, avec les Juifs, concitoyens des saints et gens de la maison de Dieu.

L'apôtre indique ensuite deux traits qui caractérisent les saints comme corps et unis à Christ sur la terre. Ces traits sont de la plus haute importance. D'abord, il est dit, qu'étant édifiés ensemble sur le même fondement, tout l'édifice, bien ajusté ensemble, croit pour être un temple saint dans le Seigneur (Éph. 2:21). Remarquez cette expression «croît pour être un temple saint». Il n'est donc pas encore complet, mais il s'édifie, et se continuera jusqu'au retour du Seigneur, quand toutes les pierres vivantes seront à la place qui leur est destinée. Comme le temple de Salomon, qui était bâti de pierres qu'on avait amenées toutes préparées, de sorte qu'en bâtissant la maison, on n'entendit ni marteau, ni hache, ni aucun outil de fer (1 Rois 6:7), l'érection de ce temple avance silencieusement ; chaque pierre préparée d'avance, est ensuite placée sur le fondement, à la place qui lui est assignée. Car Dieu lui-même est l'architecte, et son oeuvre reste invisible aux hommes ; mais quand elle sera achevée, elle recevra de sa main le sceau de la perfection. Jean dit : «Et un des sept anges qui avaient les sept coupes, qui avaient été pleines des sept dernières plaies, vint et me parla, disant : Viens, je te montrerai l'épouse, la femme de l'Agneau. Et il m'emporta en esprit sur une grande et haute montagne, et il me montra la ville, la sainte Jérusalem, descendant du ciel, d'auprès de Dieu, ayant la gloire de Dieu ; et son luminaire était semblable à une pierre très précieuse, comme à une pierre de jaspe cristallin» (Apo. 21:9-11). C'est le temple achevé et parfait ; car après avoir vu les nouveaux cieux et la nouvelle terre, Jean vit cette même cité descendant du ciel, d'auprès de Dieu, préparée comme une épouse ornée pour son mari. «Et j'ouïs une voix venant du ciel, disant : Voici, l'habitation de Dieu est avec les hommes» (Apo. 21:2-3). Quel merveilleux privilège d'être une pierre dans le temple de Dieu, ce temple dans lequel la gloire de Dieu resplendira éternellement ! C'était une bénédiction toute particulière pour les juifs d'avoir le temple de Jérusalem, la place où Dieu habitait entre les chérubins, où il se manifestait à son peuple dans la nuée glorieuse. Mais ce sont les croyants qui maintenant forment le temple, et qui sont ainsi le lieu où Dieu demeure éternellement.

Bien plus, dès maintenant sur la terre, ils forment l'habitation de Dieu par l'Esprit (Éph. 2:22). Nous ne parlons pas ici de ce qu'on pourrait appeler les différentes phases de la maison de Dieu dans cette dispensation, et nous ne nous arrêtons pas sur la différence entre la maison telle que Dieu la bâtit, et celle dont la construction est confiée à la responsabilité de l'homme (1 Cor. 3:10-17). Ce qui est présenté dans cette épître, c'est seulement le fait que les croyants de cette dispensation sont la maison de Dieu, que Dieu habite réellement sur la terre, puisque nous sommes édifiés ensemble en Christ pour être son habitation par l'Esprit. Il y a donc sur la terre un lieu de bénédiction, c'est la sphère qu'occupe le Saint-Esprit et où il habite. Tout ce qui est en dehors de cette sphère est sous la puissance de Satan ; et ainsi, c'est un bien grand privilège d'être dans l'habitation de Dieu sur la terre.

Tels sont quelques-uns des traits distinctifs de la dispensation actuelle, quelques-unes des conséquences qui découlent du fait que Christ est notre paix. Puisse-t-il nous donner de comprendre plus complètement dans quelle position merveilleuse il nous a placés, position qui repose sur la rédemption qu'il a accomplie, sur sa séance à la droite de Dieu, et sur la présence du Saint-Esprit sur la terre.

12 Chapitre 12 — Christ, notre chef.

12.1 Chef du corps et Chef sur toutes choses

Ce mot de chef, ou tête, appliqué à Christ dans l'Écriture, a différents sens. En premier lieu, il est le chef (tête) de tout homme (1 Cor. 11:3) ; puis il est donné pour être chef (tête) sur toutes choses à l'assemblée, qui est son corps (Éph. 1:22) ; et enfin, il est le chef (tête) du corps, de l'assemblée (Col. 1:18). Le premier passage établit sa seigneurie sur tous les hommes, car il a autorité sur toute chair ; le second, sa suprématie universelle sur toutes choses, et le troisième, ses relations spéciales avec l'Église. Il est entré dans toutes ces gloires en vertu de la rédemption, et par conséquent comme homme. On ne peut trop insister sur cette vérité : qu'il occupe cette place merveilleuse, qu'il hérite de ces diverses dignités comme homme, — l'homme qui, sur cette terre, fut une fois rejeté et crucifié, mais qui est maintenant exalté à la droite de Dieu.

C'est ce qui est expliqué à un certain point de vue dans Hébreux 2. L'apôtre dit : «Car ce n'est point aux anges qu'il a assujéti le monde habitable à venir, duquel nous parlons ; mais quelqu'un a rendu ce témoignage quelque part, disant : Qu'est-ce que l'homme

que tu te souviennes de lui, ou le fils de l'homme que tu le visites ? Tu l'as fait un peu moindre que les anges ; tu l'as couronné de gloire et d'honneur, et l'as établi sur les oeuvres de tes mains. Tu as assujéti toutes choses sous ses pieds. Car en ce qu'il lui a assujéti toutes choses, il n'a rien laissé qui ne lui soit assujéti ; mais maintenant, nous ne voyons pas encore que toutes choses lui soient assujétiées. Mais nous voyons Jésus, qui a été fait un peu moindre que les anges, à cause de la passion de la mort, couronné de gloire et d'honneur, en sorte que, par la grâce de Dieu, il goûtât la mort pour tout». C'est donc comme Fils de l'homme que, d'après l'Écriture, le Seigneur Jésus est appelé à dominer sur toutes choses. «Car», dit Paul, «Dieu nous a fait connaître le mystère de sa volonté selon son bon plaisir, lequel il s'est proposé en lui-même pour l'administration de la plénitude des temps, savoir de réunir en un toutes choses dans le Christ, tant les choses qui sont dans les cieus que celles qui sont sur la terre, en lui».

C'est aussi comme homme, comme l'homme glorifié assis à la droite de Dieu, que Christ est le chef de son corps, l'Église. «Et il est le chef du corps, de l'assemblée, lui qui est le commencement, le premier-né d'entre les morts, afin qu'en toutes choses il tienne, lui, la première place» (Col. 1:18). C'est donc comme le ressuscité, le premier-né d'entre les morts, qu'il occupe cette place ; car il est à peine nécessaire de faire remarquer que, quand il est parlé de lui en rapport avec la résurrection, c'est toujours comme homme qu'il est considéré. Il suit de là que l'Église ne pouvait exister avant qu'il eût pris sa place à la droite de Dieu ; car, avant que la tête fût dans le ciel, l'Église n'aurait pu se former ici-bas. C'est ce qui paraît hors de doute, si nous lisons cet autre passage : «Car de même que le corps est un, et a plusieurs membres, mais que tous les membres de ce seul corps, quoiqu'ils soient plusieurs, sont un seul corps, ainsi aussi est le Christ. Car aussi nous avons tous été baptisés d'un seul Esprit pour être un seul corps, soit Juifs, soit grecs, soit esclaves, soit libres et nous avons tous été abreuvés pour l'unité d'un seul Esprit» (1 Cor. 12:12-13). Il est bien intéressant de remarquer que, dans la comparaison du corps et des membres, l'apôtre ne dit pas ainsi aussi est l'Église, mais : ainsi aussi est le Christ. Le Christ, c'est donc un terme qui comprend la tête dans le ciel et les membres sur la terre ; et le verset suivant nous en donne l'explication : «Car aussi nous avons tous été baptisés d'un seul Esprit pour être un seul corps» (v. 13). Le corps ne pouvait donc être formé avant que Christ fût monté au ciel et que le Saint-Esprit fût descendu. C'est ainsi, qu'après sa résurrection, notre Seigneur dit aux siens : «Vous serez baptisés de l'Esprit Saint dans peu de jours» (Actes 1:5). Cette promesse s'accomplit le jour de la Pentecôte ; et ce jour-là, quoique la vérité relative au corps n'eût pas encore été révélée, le corps de Christ fut formé. Alors, par le baptême de l'Esprit, les croyants furent unis avec un Christ glorifié, pour ne faire avec lui qu'un seul corps, — pensée merveilleuse, et grâce plus merveilleuse encore ! C'est le caractère de la dispensation actuelle que les croyants, en qui le Saint-Esprit habite, sont membres du corps de Christ ; il est la tête et eux les membres (Rom. 12:4-5 ; Éph. 4:1-16, etc.).

Quand donc nous parlons de Christ comme de notre tête, il ne s'agit pas d'une relation individuelle, mais d'une relation que nous partageons avec tous les croyants qui ont reçu le Saint-Esprit. Comme donc nous sommes tous ensemble unis à Christ, nous sommes aussi unis les uns aux autres, membres de son corps et, par conséquent, membres l'un de l'autre. Quelle pensée solennelle que celle-là ! et cependant, quelle consolation, quelle force cela donne, d'être réellement unis et d'une manière vivante, avec Christ à la droite de Dieu, et d'être aussi unis d'une manière vivante avec tous les croyants ! Et cette double pensée caractérise nos deux responsabilités comme membres du corps de Christ, — notre responsabilité envers Christ comme chef, et notre responsabilité envers tous les croyants comme étant avec nous membres de ce corps. Il y aura profit pour nous à considérer l'une et l'autre.

12.2 Christ notre chef

Christ est notre chef. L'Église donc est soumise à Christ (Éph. 5:24). Sans doute, il n'est pas nécessaire d'insister sur une vérité aussi évidente. Quelle joie c'était pour le coeur de Dieu, de donner à Christ cette place élevée, en montrant ainsi quel cas il faisait de l'oeuvre accomplie par son Fils dans sa vie et dans sa mort ! «Il s'est abaissé lui-même, étant devenu obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix. C'est pourquoi aussi Dieu l'a haut élevé et lui a donné un nom au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus, se ploie tout genou des êtres célestes, et terrestres, et infernaux» (Phil. 2:8-10). Si donc nous avons communion avec le coeur de Dieu, quelle joie pour nous de reconnaître à Christ cette position de suprématie ! De plus, quand nous considérons de quel intérêt est pour nous la place qu'il occupe ; que toutes les bénédictions dont nous jouissons découlent de lui, en tant qu'il est assis là-haut, et en vertu de l'oeuvre qu'il a accomplie ; quand nous considérons ce c'est par son amour et par son ministère qu'il nous conserve les bénédictions acquises par lui ; comment, en un mot, nous lui devons tout ce que nous sommes, tout ce que nous avons et espérons recevoir, nos coeurs pourraient-ils ne pas trouver leur joie à reconnaître sa seigneurie et à se soumettre à sa volonté ! Mais que voyons-nous en réalité ? Interrogeons les faits qui se passent autour de nous. Y a-t-il une rivalité de zèle pour obéir au chef de l'Église ? Non, mais, au contraire, la suprématie de l'homme et de sa volonté dans l'Église. Prenez toutes les dénominations de la chrétienté qui existent, vous verrez que plus ou moins elles reposent sur des constitutions d'hommes, et qu'elles sont soumises à des lois d'hommes ; que la seigneurie de Christ est au fond pratiquement ignorée. C'est avec douleur que nous le disons ; et si nous avons la confiance que les personnes pieuses de toutes les dénominations s'associeront à notre sentiment. Mais s'il nous est si pénible de constater l'action de la volonté propre chez les membres de son corps, que doit-il éprouver, Lui, qui est le chef du corps ? Sans doute qu'il faut faire une large part à l'ignorance, ignorance de la vérité relativement au corps, et ignorance des Écritures. Le fait cependant demeure. Ah ! si nous en comprenions toute la gravité, en pensant à Christ et à son propre coeur, nous serions remplis de honte et portés à nous humilier en nous condamnant nous-mêmes.

Si Christ est notre chef, notre responsabilité à son égard est celle d'une obéissance complète et sans réserve. Car c'est la tête qui doit gouverner, diriger le corps, et non le corps la tête. Comment peut-on connaître la volonté du chef ? Par la parole de Dieu, où un simple coup d'oeil nous montrera quel soin il a pris à nous la communiquer. Non seulement il nous a révélé sa volonté, mais, par le Saint-Esprit, il nous a donné de la comprendre (Jean 14:20 ; 16:13-14 ; 1 Cor. 2, etc.). Nous sommes donc sans excuse si nous restons dans l'ignorance. Mais on entend quelquefois dire : N'a-t-il pas laissé complètement à notre discernement le soin d'arranger pour le mieux tout ce qui concerne le culte et le gouvernement de l'assemblée ? Voilà ce que l'on avance continuellement pour justifier les divisions qui existent dans l'Église de Dieu. Mais un moment de réflexion suffit pour montrer la futilité de cette assertion. Considérez toutes les dispensations de Dieu à l'égard de l'homme, que voyez-vous ? Que l'homme a complètement manqué dans tout ce qui a été confié à sa responsabilité. C'est ce qui a eu lieu avec Adam dans le paradis, avec Noé dans la terre renouvelée, avec Israël sous la loi, avec la sacrificature, et même l'Église, et cela malgré les directions et les commandements les plus précis. Et cependant, on soutient gravement que le Seigneur nous a laissés libres d'agir à notre guise ! La tête laisserait les membres du corps agir indépendamment les uns des autres, à leur gré, comme il leur semble bon ? Impossible ! Cherchez dans les Écritures, et vous serez bientôt obligés de confesser que le Seigneur n'a jamais rien laissé à notre sagesse, mais a pourvu à tout ce qui peut se présenter, de sorte qu'en toute situation, dans toutes les circonstances, l'Église pût avoir la direction assurée de sa volonté toujours infaillible. Voilà en quoi nous avons manqué : nous avons négligé l'étude des Écritures. Et il ne faut jamais oublier que tout croyant est responsable de connaître la volonté de son Seigneur. Il est vrai que, quand il traitera avec ses serviteurs, il fera une distinction entre ceux qui sont volontairement désobéissants et ceux qui le sont par ignorance (Luc 12:47-48). Toutefois, la responsabilité subsiste ; et toute âme pieuse, qui désire connaître la volonté du Seigneur, peut la trouver dans la parole de Dieu. «Si quelqu'un veut faire sa volonté, il connaîtra de la doctrine si elle est de Dieu, ou si je parle de par moi-même» (Jean 7:17).

Toute notre responsabilité envers notre chef se résume ainsi en un seul mot : obéissance. Tel donc il était, soumis à son Père, pendant son séjour sur la terre, tels nous le sommes à son égard. Il ne faisait jamais sa volonté ; car il est descendu du ciel non pour faire sa volonté, mais la volonté de Celui qui l'a envoyé (Jean 6:38) ; et il nous a laissé un exemple, afin que nous suivions ses traces. Nous éviterions bien des difficultés et bien des peines, si nous nous souvenions que ce qui caractérise un chrétien, c'est qu'il n'a pas de volonté. La volonté est liée au vieil homme, et le croyant a rejeté le vieil homme qui a été crucifié avec Christ (Col 3:9 ; Rom. 6:6). Il doit donc être gouverné par la volonté d'un autre, savoir celle de Christ. C'est une responsabilité plutôt individuelle mais quand nous parlons de la responsabilité des membres du corps de Christ, cela signifie qu'ils doivent, comme assemblée, être soumis, c'est l'Église qui est soumise à Christ. Soit dans l'assemblée, soit dans notre marche individuelle, nous devons être dans l'obéissance, c'est-à-dire que tout doit être sanctionné et réglé par la parole de Dieu.

Et quel parfait repos de n'avoir pas de volonté, d'être dans l'obéissance ! Il ne peut y avoir de conflit là où il n'y a pas de volonté, la paix et l'harmonie en seront la conséquence naturelle. L'obéissance ferait cesser toutes les divisions qui existent, ce serait une réponse à la prière de notre bien-aimé Seigneur, qu'ils soient un (Jean 17:21). Et quel est, parmi les enfants de Dieu, celui qui ne le désirerait ? Quel est celui qui ne soupire pas continuellement d'être séparé ici sur la terre de tant de membres du corps de Christ ? Gardons-nous donc de l'accepter comme une triste nécessité, mais chacun pour soi-même, reconnaissons notre responsabilité, et cherchons en toutes choses à être soumis à la volonté de notre Chef, et ensuite, à en amener d'autres à la jouissance de ce même repos béni, afin qu'on nous voie tous, ce que nous sommes réellement, un en Christ.

12.3 Membres du corps

Notre responsabilité n'est pas moins grande par rapport à ceux qui sont membres avec nous du corps de Christ. Car, comme nous l'avons vu, le même Esprit qui nous unit à Christ comme à notre chef, unit aussi tous les membres en un tout vivant. Paul, écrivant aux Éphésiens, et leur parlant des dons que Christ, séant à la droite de Dieu comme chef de l'Église, répand sur les siens, ajoute : «Mais que, étant vrais dans l'amour, nous croissions en toutes choses jusqu'à lui qui est le chef, le Christ ; duquel tout le corps, bien ajusté et lié ensemble par chaque jointure du fournissement, produit l'accroissement du corps pour l'édification de lui-même, en amour, selon l'opération de chaque partie dans sa mesure» (Éph. 4:15-16). La prospérité, la bénédiction, et l'accroissement de tout le corps, dépendent ainsi de l'harmonie et de l'activité de chaque membre. Cependant c'est dans une autre épître, qu'il est parlé spécialement de notre responsabilité vis-à-vis les uns des autres. Il en a déjà été question à propos de la formation du corps par le baptême de l'Esprit (1 Cor. 12:13). Ensuite, l'apôtre insiste sur deux points : premièrement, que le corps n'est pas un membre, mais plusieurs (v. 14) ; et secondement que, quoiqu'il y ait plusieurs membres, il n'y a pourtant qu'un corps. D'un côté donc, nous devons maintenir la diversité des membres, et de l'autre, l'unité du tout. Ensuite, il entre dans quelques détails sur les rapports des membres entre eux, et sur leur responsabilité réciproque.

Tout membre a besoin des autres membres : «L'oeil ne peut pas dire à la main : Je n'ai pas besoin de toi ; ni encore la tête, aux pieds : Je n'ai pas besoin de vous ; mais bien plutôt les membres du corps qui paraissent être les plus faibles, sont nécessaires» (1 Cor. 12:21-22). Tous sont donc nécessaires l'un à l'autre. Nous le savons bien pour ce qui regarde le corps humain ; si nous avons perdu, même pour un temps seulement, l'usage du moindre de nos membres, que d'inconvénients il en est résulté aussitôt, et comme tout notre corps en a été affecté ! C'est de la même manière que l'Esprit de Dieu nous fait sentir les besoins de chaque membre du corps de Christ. Et ce sentiment devrait régner dans tous nos rapports fraternels. Nous ne pouvons être indépendants l'un de l'autre ; et l'état actuel de l'Église n'est que la conséquence de l'oubli de cette vérité. Notre propre prospérité — la prospérité de tous — demande que nous partagions les besoins les uns des autres, tandis que souvent, hélas ! nous nous accordons pour différer, et pour nous séparer les uns des autres, par gain de paix. Ce que Dieu a uni, — nous pouvons bien le dire aussi du corps de Christ, — que personne ne le sépare ; et nous ne pouvons être trop reconnaissants que cette unité ne puisse être détruite, quoique, extérieurement, elle ne soit pas maintenue. Nous ne devons d'ailleurs jamais oublier notre responsabilité ; et, sans doute, nous aurions plus d'action sur les âmes encore ignorantes de cette précieuse vérité, si elles nous voyaient plus affligés à leur sujet ; ne sont-elles pas nécessaires à la gloire du Chef, pour maintenir l'unité du corps sur la terre, et pour la bénédiction de tous ses membres ? Comme les membres d'une famille sont affligés de l'absence de quelques-uns d'entre eux, et ne peuvent être heureux jusqu'à leur retour, ainsi devrions-nous être affectés à la pensée que tant de saints s'en vont, suivant leur propre chemin, sans s'inquiéter de leur responsabilité envers ceux qui sont avec eux membres du corps de Christ.

Et, qu'on le remarque bien, il n'est pas question ici de dons, mais de membres du corps. Quelle responsabilité nous incombe à tous, quelque insignifiants que nous soyons, ou que d'autres nous estiment ! Quel que je sois, je suis nécessaire à tous les saints. Chacun a besoin de moi, et j'ai besoin de tous. Nos besoins mêmes — pour ne rien dire de la pensée de Christ — devraient donc nous rapprocher, et empêcher toutes les divisions sectaires, que la volonté de l'homme et la malice de Satan ont introduites dans l'Église de Dieu. Demandons à Dieu que cette vérité soit placée sur le coeur de tous les saints, et, avec une telle puissance, qu'elle puisse les délivrer de tout ce qui est si diamétralement opposé à la volonté du Seigneur, et les amener ensemble sur le terrain de l'unité du corps de Christ.

Secondement, — et ceci résulte de la communauté de nos besoins, — il faut qu'il y ait des soins mutuels. L'apôtre dit : «Et ceux que nous estimons les membres les moins honorables du corps, nous les environnons d'un honneur plus grand ; et les moins honnêtes sont les plus parés au dehors. Mais nos membres honnêtes n'en ont pas besoin ; mais Dieu a composé le corps de telle manière, qu'il a donné un plus grand honneur à ce qui en manquait, afin qu'il n'y ait point de division dans le corps, mais que les membres aient un égal soin les uns des autres» (1 Cor. 12:23-25). On voit parfaitement ici, que notre responsabilité découle de ce que Dieu a fait. Il a organisé le corps, en en faisant concourir toutes les parties pour le bien de l'ensemble, et nous devons agir selon son but pour conserver ce qu'il a fait, étant ainsi avec lui en communion de pensées et de désirs. Nos propres corps, qui sont aussi l'oeuvre de ses mains, nous enseignent notre devoir en ceci. Nous entourons de nos plus grands soins, les membres les plus faibles, et les autres membres leur viennent en aide de toutes leurs forces. Tous sont intéressés aux soins des plus faibles, et il en devrait être ainsi dans l'Église de Dieu. N'y a-t-il pas danger pour nous d'oublier cette vérité si nous faisons attention surtout aux membres du corps qui sont en évidence, — aux dons brillants, — en négligeant les membres du corps que nous estimons moins honorables ? Et il n'est point du tout rare de voir que les assemblées qui ont les dons les plus distingués sont spirituellement les plus faibles. Car elles sont en danger de perdre le sentiment de leur dépendance du Chef aussi bien que de leur dépendance mutuelle, et de trop regarder aux dons qui attirent leur admiration. Les dons peuvent ainsi facilement devenir un piège pour les enfants de Dieu, et ils le deviennent toujours, quand ils prennent d'une manière indue la première place, voilant ainsi les principes sur lesquels repose l'assemblée de Dieu, ou quand, en quelque mesure, ils se placent entre l'assemblée et le Seigneur. Nous avons reconnu cette vérité, que les membres du corps qui semblent les plus faibles sont aussi nécessaires que les autres ; maintenant gardons-nous d'oublier que tous les membres du corps ont droit aux mêmes égards de notre part.

Ce serait un avantage pour nous et pour les autres, de nous demander si, réellement et pratiquement, nous reconnaissons notre devoir et notre responsabilité à cet égard. Une tendance manifeste chez beaucoup d'entre nous, c'est de former de petits cercles dans

l'Église de Dieu, et il est à craindre que ces petits cercles ne soient une affaire de sympathie humaine, plutôt que de communion spirituelle. On comprend que ceux qui sont le plus près de Christ soient portés à se rapprocher aussi les uns des autres, comme le font d'ailleurs ceux qui se trouvent éloignés de Christ. Cela est vrai, mais la responsabilité dont il est question ici, repose sur le fait que tous sont également membres de Christ, en sorte que j'ai à m'occuper des autres simplement parce qu'ils sont membres du corps comme moi. C'est ce que nous enseignent les relations de famille. Les parents ont soin de leurs enfants parce qu'ils sont leurs enfants, et non parce que ceux-ci répondent à des préférences particulières. C'est ainsi que nous devons avoir le même soin les uns des autres, par le fait que nous sommes tous également membres du corps. C'est pourquoi, notre responsabilité s'étend bien au delà de ceux qui sont réunis sur le principe du corps. Il y aura, sans doute, plus d'occasions de montrer notre amour à ceux avec lesquels nous servons le Seigneur, mais le devoir n'en existe pas moins égal à l'égard de tous, car nous devons les reconnaître comme membres de Christ, lors même qu'eux ne nous reconnaissent pas comme tels. Nous devons reproduire les affections de Christ, et son cœur embrasse tous ceux qui sont siens.

Nous avons enfin des sympathies mutuelles. «Si un membre souffre, tous les membres souffrent avec lui» (1 Cor. 12:26). Nous pouvons souffrir avec les autres de deux manières différentes. Nous le faisons, en quelque sorte, nécessairement, tout comme, par exemple, tout notre corps souffre des souffrances du moindre de ses membres. Il en est ainsi du corps de Christ, si un membre se laisse aller à la tiédeur, retourne en arrière, ou tombe en tentation, tous les membres, quoique peut-être d'une manière inconsciente en seront affectés. L'état de l'ensemble est celui de chacun des membres en particulier. Si par exemple, vous versez quelques gouttes seulement d'eau froide dans un bassin d'eau chaude, la température de la masse en sera aussitôt abaissée. Il en est ainsi de l'Église. Qu'il y ait un membre seulement dans l'assemblée dont le cœur soit froid, elle en sera tout entière affectée ; tous souffriront par le fait de sa présence.

Mais il y a encore une manière de souffrir, plus active et liée à notre responsabilité, à ce que nous nous devons les uns aux autres. Qu'il est précieux de voir, et, grâce à Dieu ce n'est pas rare, la sympathie de toute l'assemblée entourer un de ses membres souffrant ! Et quant au résultat pratique, comme cette manifestation de sympathie lie les cœurs ensemble ! N'est-ce pas une manière aussi de manifester ce que Christ est lui-même, car Il n'est pas un sacrificateur qui ne puisse compatir à nos infirmités. Puissions-nous ne laisser échapper aucune de ces occasions, non seulement parce que nous sommes appelés à souffrir avec ceux qui souffrent, mais aussi parce que nous avons à manifester la grâce de Christ qui a pris nos infirmités et porté nos maladies.

L'autre côté de la responsabilité est plus difficile : «Si un membre est glorifié, tous les membres se réjouissent avec lui». Le Seigneur a conféré un honneur spécial à quelque membre du corps, en lui accordant quelque distinction particulière, ou en lui confiant quelque service à accomplir. Tous doivent se réjouir de ce que l'un d'eux est honoré, glorifié, et assurément, si l'unité du corps est pratiquement conservée, cette parfaite sympathie existera. C'est ce que nous voyons se réaliser dans une famille. Si quelqu'un de ses membres a obtenu quelque avancement, ou un témoignage spécial d'approbation du Souverain, toute la famille en est honorée, et se réjouit avec celui de ses membres qui a reçu la distinction. Il en devrait être ainsi dans l'Église de Dieu. Mais est-ce trop de dire que, de ce côté-là, la sympathie est plus rare que quand il s'agit de compatir à des souffrances ? Nous sommes de si misérables créatures que, au lieu de nous réjouir avec le frère que le Seigneur a honoré, nous trouvons dans ce choix du Seigneur matière à envie et à jalousie. De tels sentiments ne devraient pas même être nommés parmi les saints, et cependant, hélas ! sont-ils rares au milieu de nous ? Nous avons tous besoin de veiller sur nous-mêmes ; car nous savons ce qu'est la chair, — et elle est encore en nous, — afin que nous puissions nous juger sans ménagement, quand nous tombons en faute. Oui, c'est un devoir pour nous de nous réjouir avec le membre qui est honoré. Le Seigneur compte tellement sur l'unité de nos sentiments qu'il attend que nous la montrions. On pourrait citer ici Jean-Baptiste, qui pourtant ne savait rien du corps de Christ. Ses disciples lui dirent : «Rabbi, celui qui était avec toi au delà du Jourdain, à qui tu as toi-même rendu témoignage, voilà, il baptise, et tous viennent à lui. Jean répondit et dit : Un homme ne peut rien recevoir, à moins qu'il ne lui soit donné du ciel. Vous-mêmes, vous me rendez témoignage que j'ai dit : Ce n'est pas moi qui suis le Christ, mais je suis envoyé devant lui. Celui qui a l'épouse, est l'époux ; mais l'ami de l'époux, qui assiste et l'entend, est tout réjoui à cause de la voix de l'époux ; cette joie-ci qui est la mienne, est accomplie. Il faut que lui croisse, et que moi je diminue» (Jean 3:26-30). Quelle grâce de ne penser qu'à Christ, et pas à soi ; d'entrer dans sa joie et de se réjouir de sa joie ! C'est là précisément la disposition que nous devons cultiver, et c'est en l'exprimant que nous montrons à qui nous appartenons, c'est-à-dire à Christ, que nous suivons dans le sentier de l'humilité et du renoncement qui caractérisa toute sa vie terrestre. Alors, nous n'aurions pas de difficulté à nous réjouir quand un membre est honoré.

Toutes les responsabilités que nous avons considérées, découlent de notre union avec Christ, et du fait qu'il est notre chef. Puissions-nous nous réjouir de plus en plus des relations dans lesquelles nous avons été introduits, par la grâce de Dieu, et être toujours trouvés dans la confession pratique que nous sommes membres du corps de Christ, et aussi membres les uns des autres, tendant à garder l'unité de l'Esprit dans le lien de la paix !

En tant que membres de son corps, nous connaissons maintenant Christ comme notre chef. Il reviendra bientôt pour nous prendre à lui. Et ceux qu'il réunira ainsi autour de lui, ceux qui ont été ses membres sur la terre, seront alors l'épouse, l'Église qu'il a aimée, et pour laquelle il s'est donné, «afin qu'il la sanctifiât en la purifiant par le lavage d'eau par la parole ; afin qu'il se présentât l'assemblée n'ayant ni tache, ni ride, ni rien de semblable, mais afin qu'elle fût sainte et irréprochable (Éph. 5:26-27). C'est de cette Église que Jean parle, quand il dit : «Et je vis la sainte cité, la nouvelle Jérusalem, descendant du ciel d'auprès de Dieu, préparée comme une épouse ornée pour son mari» (Apoc. 21:2). Les mille ans sont passés, et elle possède encore la beauté impérissable de l'épouse ; car, en vérité, elle a été enveloppée dans la gloire de Dieu (Apo. 21:10) ; elle est ainsi, pendant toute l'éternité la vraie compagne de l'Agneau. Quel honneur alors d'être membre du corps de Christ ! et quelle grâce précieuse qu'il nous ait mis dans cette position si bénie ! Quel sujet de reconnaissance et d'adoration pour nous, de reconnaître Christ comme notre chef !

13 Chapitre 13 — Christ, notre espérance.

13.1 Attente de la venue du Seigneur

Nous ne trouvons qu'une fois, dans l'Écriture, cette expression : Christ, notre espérance. «Paul, apôtre de Jésus-Christ, selon le commandement de notre Dieu Sauveur, et du Christ Jésus, notre espérance» (1 Tim. 1:1). Mais, quoique le mot lui-même ne soit pas répété, l'idée se retrouve dans presque chaque livre du Nouveau Testament, et presque à chaque page de quelques livres. Car ce qui caractérise tout chrétien, c'est l'attente du Seigneur Jésus qui reviendra, selon sa promesse, pour nous prendre auprès de lui, afin que là où il est, nous y soyons aussi avec lui (Jean 14:3). Il appartient donc à notre position, pendant que nous sommes laissés dans ce monde, d'attendre Christ, parce que c'est à sa venue que nous entrerons en possession de tous les fruits de notre rédemption. C'est alors que nos corps seront aussi rachetés (Rom. 8:23) ; «il transformera le corps de notre abaissement en la conformité du corps de sa gloire, selon l'opération de ce pouvoir qu'il a de s'assujettir même toutes choses» (Phil. 3:21). «Car nous avons été sauvés en espérance» (Rom. 8:24). Nous recevons «la fin de notre foi, le salut des âmes» (1 Pierre 1:9) ; mais nous regardons en avant, vers le moment où nos corps seront aussi délivrés du pouvoir de la mort et du tombeau ; car Dieu nous a «prédestinés à être conformes à l'image de son Fils, pour qu'il soit premier-né entre plusieurs frères» (Rom. 8:29).

C'est donc le propre de notre condition présente, d'attendre la venue de notre Seigneur, car c'est à son retour seulement que notre bénédiction sera pleinement accomplie. Il est notre espérance, parce que c'est lui-même que nous attendons pour la consommer. Mais c'est lui-même que nous attendons, parce que Celui qui nous a rachetés est Celui qui est le tout de nos cœurs. Ainsi, en dehors de toute autre considération, Christ est notre espérance, — Christ dans sa venue, — parce que nous désirons être avec l'objet de nos affections. Nous entrons ainsi en communion de désirs avec lui ; car si nous l'attendons et si nous désirons être avec lui, il attend lui aussi le moment où le désir de son cœur sera accompli, et où il nous aura avec lui (Jean 17:24).

Nous verrons, si nous y faisons attention, que pendant sa vie au milieu de ses disciples, il les préparait toujours pour ce retour, et les exhortait à veiller dans cette attente. Quelquefois il présentait cette vérité, l'espérance de son retour, en leur rappelant leur responsabilité comme serviteurs : «Bienheureux est cet esclave-là, que son maître, lorsqu'il viendra, trouvera faisant ainsi» (Matt. 24:46) ; et encore : «Que vos reins soient ceints et vos lampes allumées ; et vous-mêmes soyez semblables à des serviteurs qui attendent leur seigneur, quand il s'en reviendra des noces, afin que, quand il viendra et qu'il heurtera, ils lui ouvrent aussitôt. Bienheureux sont ces esclaves-là que le maître, quand il viendra, trouvera veillant» (Luc 12:35-37). Quelquefois il présentait sa venue, comme introduisant ceux qui l'attendaient dans la plénitude de la bénédiction, pour qu'ils fussent avec lui à toujours. Par exemple, dans le passage déjà cité, quand ses disciples étaient plongés dans le chagrin à la pensée de son prochain départ, il dit : «Que votre cœur ne soit pas troublé ; vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi. Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père ; s'il en était autrement, je vous l'eusse dit ; je vais vous préparer une place. Et si je m'en vais, et que je vous prépare une place, je reviendrai, et je vous prendrai auprès de moi ; afin que là où je suis, moi, vous, vous soyez aussi» (Jean 14:1-3). Le Seigneur se présente ici à ses disciples affligés qui l'entourent, non seulement comme l'objet de leur foi pendant qu'il serait séparé d'eux, et comme celui qui les quittait pour leur bien, pour leur préparer une place, mais aussi comme l'objet de leur espérance, car il devait revenir pour les prendre à lui.

L'enseignement que nous donnent les épîtres est tout à fait le même. L'apôtre dit des Thessaloniens : qu'ils s'étaient «tournés des idoles vers Dieu, pour servir le Dieu vivant et vrai, et pour attendre des cieux son Fils» (1 Thes. 1:9-10). Ce passage est extrêmement important, puisqu'il montre, sans contredit, que la venue de Christ n'était pas une vérité d'un ordre élevé communiquée seulement à ceux qui étaient particulièrement spirituels, ni une vérité spéciale adoptée par une classe particulière, mais une partie essentielle du christianisme de ces premiers croyants. Remarquons aussi que c'était la première épître de Paul, et qu'elle était écrite par conséquent à de tout jeunes croyants ; et c'est à ces convertis qu'il rappelle que, par leur conversion, ils ne s'étaient pas seulement tournés vers Dieu, mais qu'ils avaient aussi été amenés à attendre le Fils de Dieu. Sa venue était leur espérance.

Nous trouvons le même langage dans les autres épîtres. Quelques citations suffiront. Écrivant aux Corinthiens, l'apôtre dit : «De sorte que vous ne manquez d'aucun don de grâce, pendant que vous attendez la révélation de notre Seigneur Jésus-Christ» (1 Cor. 1:7) ; aux Philippiens : «Notre bourgeoisie est dans les cieux, d'où aussi nous attendons le Seigneur Jésus-Christ» (Phil. 3:20). Jacques aussi dit : «Usez donc de patience, frères, jusqu'à la venue du Seigneur» (Jacq. 5:7), et, dans le dernier chapitre de la Bible, le Seigneur lui-même annonce trois fois son prochain retour (Apo. 22:7, 12, 20). Mais c'était Paul spécialement, qui était chargé de révéler cette vérité comme l'espérance de l'Église ; et il le fait en entrant dans des détails précis dans sa première épître aux Thessaloniens. Il dit : «Or, nous ne voulons pas, frères, que vous soyez dans l'ignorance à l'égard de ceux qui dorment afin que vous ne soyez point attristés comme les autres qui n'ont pas d'espérance. Car si nous croyons que Jésus mourut et qu'il est ressuscité, de même aussi Dieu amènera ceux qui se sont endormis par Jésus avec lui» (1 Thes. 4:13-14). Il explique ensuite comment les saints reviendront avec Jésus, à son apparition ; car s'ils reviennent avec lui, il faut nécessairement qu'ils aient été avec lui auparavant, et l'apôtre est spécialement chargé de développer ce mystère. Il ajoute donc : «Car nous vous disons ceci par la parole du Seigneur : que nous les vivants, qui demeurons jusqu'à la venue du Seigneur, nous ne devancerons pas ceux qui se sont endormis. Car le Seigneur lui-même, avec un cri de commandement, et une voix d'archange, et la trompette de Dieu descendra du ciel, et les morts en Christ ressusciteront premièrement ; puis nous, les vivants qui demeurons, serons ravis ensemble avec eux dans les nuées à la rencontre du Seigneur en l'air, et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur. Consolez-vous donc l'un l'autre par ces paroles» (1 Thes. 4:15-18). Deux choses ressortent évidemment de ce passage : d'abord, que le Seigneur reviendra pour prendre les saints, aussi bien ceux qui se sont endormis que ceux qui pourraient être vivants sur la terre, au moment de son apparition ; ensuite que, quand il reviendra sur la terre, ses saints seront avec lui (voyez aussi Col. 3:4).

13.2 Attente de l'apparition du Seigneur

Il y a une autre classe de passages, dans lesquels nous sommes exhortés à attendre plutôt l'apparition que la venue de Christ. Un de ces passages a déjà été cité (1 Cor. 1:7). Nous en ajoutons un autre : «La grâce de Dieu qui apporte le salut est apparue à tous les hommes, nous enseignant que, reniant l'impiété et les convoitises mondaines, nous vivions dans ce présent siècle sobrement, et justement, et pieusement ; attendant la bienheureuse espérance et l'apparition de la gloire de notre grand Dieu et Sauveur Jésus-Christ, etc.» (Tite 2:11-13). Il y a une raison pour cela. On trouvera que, quand les croyants sont considérés comme responsables sur la terre, dans le service, par exemple, c'est l'apparition qui est l'objet principal, plutôt que la venue. C'est ainsi que Paul dit à Timothée : «Je t'ordonne de garder ce commandement sans tache et irrépréhensible jusqu'à l'apparition de notre Seigneur Jésus-Christ» (1 Tim. 6:14). On a voulu conclure de ce passage et d'autres semblables, que l'Église sera laissée ici-bas jusqu'à la venue du Seigneur pour le jugement, et qu'elle aura à passer par la grande tribulation dont le Seigneur parle dans Matthieu 24. C'est une complète erreur, comme on l'a vu par le passage déjà cité (1 Thes. 4:13-18). Le fait est qu'il est parlé de l'apparition en rapport avec la responsabilité, parce que, comme la terre a été le lieu où s'est accompli le service, la terre aussi doit être le témoin de la récompense. C'est pourquoi, dans la seconde épître aux Thessaloniens, nous voyons que l'apôtre, après avoir développé, dans la première, ce qui fait proprement l'espérance de l'Église, savoir la venue de Christ, et parlant aux mêmes saints des persécutions et des tribulations qu'ils enduraient, dirige leurs pensées vers le temps où ils auraient du repos dans la révélation du Seigneur Jésus du ciel, avec les anges de sa puissance, «quand il viendra pour être, dans ce jour-là, glorifié dans ses saints et admiré dans tous ceux qui auront cru» (2 Thes. 1:4-10). Ceci ne contredit pas cette vérité, que la venue du Seigneur pour ses saints est l'objet de notre espérance. C'en est plutôt le complément.

C'est ce qui sera plus évident encore si nous montrons que rien, d'après les Écritures, ne vient s'interposer entre nous et le retour du Seigneur, qu'il peut revenir à un moment quelconque pour prendre les saints qui l'attendent. Si nous savions qu'un seul événement dût nécessairement se passer avant que nous fussions réunis avec lui, sa venue ne serait pas notre espérance immédiate. Dans ce cas, nous devrions regarder d'abord à l'événement ou aux événements annoncés, et après cela seulement, nous pourrions attendre la venue du Seigneur. Deux ou trois passages montreront que c'est notre privilège d'attendre constamment et en tout temps le retour du Seigneur.

Après la résurrection de notre Seigneur et avant son ascension, dans une de ses entrevues avec ses disciples, Pierre lui dit, en parlant du disciple que Jésus aimait : «Seigneur, et celui-ci, que lui arrivera-t-il ?» Jésus lui dit : «Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe ? Toi, suis-moi» (Jean 21:21-22). Maintenant, sans nous arrêter sur la signification particulière de ces paroles

relativement à Jean, il est clair que s'il eût dû s'écouler entre le départ du Seigneur et son retour, un long espace de temps pour que certains événements pussent s'accomplir, le Seigneur n'aurait pas pu parler ainsi. Citons encore un passage de la première épître aux Corinthiens. L'apôtre dit au sujet de la résurrection du corps : «Nous ne nous endormirons pas tous, mais nous serons tous changés» (1 Cor. 15:51) ; il dit aussi dans le passage de 1 Thes. 4:15, dont nous avons déjà parlé : «Nous les vivants, qui demeurons jusqu'à la venue du Seigneur». On a fait beaucoup de raisonnements ingénieux sur ces passages, pour obscurcir cette vérité que Paul ne voyait rien qui pût empêcher le retour du Seigneur durant sa vie. S'il avait su qu'une longue suite d'événements prophétiques ou des jugements eussent dû s'accomplir auparavant, il n'aurait pas pu se ranger, comme il le fait en disant nous, parmi ceux qui pouvaient ne jamais mourir.

13.3 Distinction entre la venue du Seigneur et son apparition — Matt. 24:23-31 ; Apoc. 19:11-13

Mais on objecte que le Seigneur lui-même a, dans d'autres passages, annoncé à ses disciples une longue suite d'événements avant son retour ; et Matthieu 24 est volontiers cité par ceux qui cherchent à obscurcir cette précieuse espérance de l'Église. Eh bien ! que trouvons-nous là ? Après avoir décrit un temps de grande tribulation, le Seigneur dit ce qui suit : «Et, aussitôt après l'affliction de ces jours-là, le soleil sera obscurci, et la lune ne donnera pas sa lumière, et les étoiles tomberont du ciel, et les puissances des cieux seront ébranlées. Et alors, paraîtra le signe du Fils de l'homme dans le ciel. Et alors, toutes les tribus de la terre se lamenteront et verront le Fils de l'homme venant sur les nuées du ciel, avec puissance et une grande gloire. Et il enverra ses anges avec un grand son de trompette ; et ils assembleront ses élus, des quatre vents, depuis l'un des bouts du ciel jusqu'à l'autre bout» (Matt. 24:29-31). Et l'on s'empresse de conclure que, si c'est une description du retour du Seigneur pour son Église, il doit s'écouler jusque-là un temps peut-être considérable. Mais, est-ce que vraiment il est question de l'Église dans ce passage ? Ce chapitre lui-même nous fournit plusieurs raisons qui nous empêchent de le croire. Dans le quinzième verset, le Seigneur donne un signe : «Quand donc vous verrez l'abomination de la désolation, dont il a été parlé par Daniel le prophète, établie dans le lieu saint (que celui qui lit comprenne), alors, etc.». Ce signe, comme doivent le reconnaître tous ceux qui prendront la peine de lire la prophétie de Daniel, se rapporte exclusivement au temple de Jérusalem, temple qui devait être rebâti plus tard. Le Seigneur les engage à prier pour que leur fuite n'arrive pas en hiver, ni un jour de sabbat, prière que ne pourrait guère présenter un chrétien, puisque le sabbat, c'est-à-dire le septième jour, le samedi, est pour lui absolument comme un autre jour de la semaine. De plus, si, selon qu'il est dit au v. 23, quelqu'un venait dire à un croyant : Voici, le Christ est ici ; ou : Il est là ! comment celui-ci pourrait-il le croire ? Ne répondrait-il pas : «Christ est à la droite de Dieu» ? Mais rien n'était mieux calculé pour tromper les Juifs, qui attendaient avec impatience l'avènement du Messie. En vérité, on ne peut se refuser à admettre que tout le chapitre s'applique aux Juifs qui, en ce temps, seront à Jérusalem et en Judée. On peut le prouver d'une manière plus évidente encore. Examinez l'ordre des événements racontés dans le passage cité. Après la tribulation, le soleil sera obscurci, etc., et alors paraîtra le signe du Fils de l'homme dans le ciel ; et alors toutes les tribus de la terre se lamenteront et verront le Fils de l'homme venant sur les nuées du ciel, etc., et ce n'est que quand tous ces événements auront eu lieu, qu'il enverra ses anges avec un grand son de trompette pour rassembler ses élus, etc. Mais, si cela s'applique à l'Église, elle ne serait donc rassemblée qu'après son apparition. Mais que dit Paul ? «Quand Christ, qui est votre vie, sera manifesté, alors, vous aussi, vous serez manifestés avec lui en gloire» (Col. 3:4). Les deux passages ne peuvent donc pas s'appliquer à la même chose, car ils se contrediraient. Ce qui est dit dans Matthieu 24, est différent de ce que nous trouvons dans Colossiens 3, et ne peut donc évidemment s'appliquer à l'Église, mais bien au résidu juif qui sera rassemblé de la manière décrite, quand le Fils de l'homme viendra dans sa gloire.

En Apocalypse 19, nous trouverons encore une preuve à l'appui de cette vérité : «Et je vis le ciel ouvert, et voici un cheval blanc ; et celui qui était monté dessus appelé fidèle et véritable ; il juge et combat en justice. Et ses yeux étaient comme une flamme de feu ; et sur sa tête, il y avait plusieurs diadèmes ; et il portait un nom écrit que nul n'a connu que lui seul. Et il était vêtu d'une robe teinte dans le sang ; et son nom s'appelle la parole de Dieu» (Apoc. 19:11-13). C'est une description de la venue du Seigneur en jugement, comme le montre la suite ; en d'autres termes, de son apparition. C'est à ce moment qu'il revient avec ses saints. La Parole le dit d'ailleurs : «Et les armées qui sont dans le ciel le suivaient sur des chevaux blancs, vêtues de fin lin, blanc et pur» (v. 14). Qui sont ceux-ci ? Leur vêtement est distinctif et fournit la réponse : «Les noces de l'Agneau sont venues et sa femme s'est préparée. Et il lui a été donné d'être vêtue de fin lin éclatant et pur, car le fin lin, ce sont les justices des saints» (Apoc. 19:7-8). Les armées donc qui suivaient sur des chevaux blancs, sont les saints, mais si ce sont des saints, ils doivent avoir été avec Christ, avant qu'il sorte pour exercer le jugement à son apparition. Ceci est en parfait accord avec la déclaration de Paul : «Quand le Christ qui est votre vie sera manifesté, alors vous aussi, vous serez manifestés avec lui en gloire» (Col. 3:4).

Il est donc bien clair que le Seigneur revient pour prendre les siens avant de paraître pour le jugement, et que, par conséquent, il n'y a pas d'événements qui doivent nécessairement se placer entre nous et la venue du Seigneur. Cela pourrait déjà se conclure de ses paroles : «Je suis la racine et la postérité de David, l'étoile brillante du matin» (Apoc. 22:16), car l'étoile de l'espérance qui brille là-haut dans les cieux est le héraut et l'avant-coureur de ce jour qui vient, l'étoile vers laquelle nous nous tournons dans les heures sombres que nous traversons ici-bas, attendant d'être recueillis pour jouir avec lui de ses gloires célestes. «Celui qui rend témoignage de ces choses, dit : Oui, je viens bientôt». Heureux ceux qui peuvent répondre de tout leur cœur : «Amen ! viens, Seigneur Jésus» (Apo. 22:20).

13.4 Conséquences pratiques de l'attente de la venue du Seigneur

Tel est l'enseignement de la parole de Dieu, que beaucoup font profession de reconnaître. Mais c'est une chose de maintenir une doctrine, et une autre de vivre dans la puissance de cette doctrine, pour être possédé par la vérité qu'elle exprime et y conformer notre vie. Retenir la doctrine que le Seigneur peut revenir d'un moment à l'autre, et vivre comme si ce monde était notre patrie, être rempli de ses préoccupations et de ses plaisirs, ou être engagé dans des choses qui ne conviennent pas à Celui que nous professons d'attendre, c'est renier pratiquement notre espérance et même faire de la grâce de Dieu une occasion de laisser agir la volonté propre et de se complaire à soi-même. Il convient que tous ceux qui croient que le Seigneur est à la porte se jugent eux-mêmes, et leur cœur, et leurs voies, à la lumière de la Parole, afin qu'ils puissent être dans un état conforme à leur attente, et répondant à la présence de Celui que nous espérons bientôt voir face à face, pour être avec lui à toujours. Voyons maintenant, par quelques exemples, quel effet cette bienheureuse espérance doit produire sur notre marche et sur nos actes.

La parabole des dix vierges (Matt. 25), montre que, quelle que soit la profession que nous faisons, nous ne sommes pas prêts pour la rencontre du Seigneur, si nous n'avons pas de l'huile dans nos vaisseaux ; et l'effet du cri : «Voici l'époux», fut de réveiller les sages et les folles, quant à leur condition et à leurs besoins. Mais chacun comprendra que ceux-là seuls qui sont nés de nouveau par la Parole et le pouvoir du Saint-Esprit, peuvent être prêts pour la venue du Seigneur. Il y avait autre chose encore. Le cri était : Sortez à sa rencontre. Ceci rappelle un autre passage. Après nous avoir dit que, quand Christ sera manifesté, nous lui serons semblables, car nous le verrons tel qu'il est, Jean ajoute ceci : «Et quiconque a cette espérance en lui, se purifie comme lui est pur» (1 Jean 3:2-3). L'effet d'une attente de Christ, vivante et réelle, sera de nous mettre à part et de produire en nous une séparation croissante. Si nous

l'avons présent à nos âmes, et si nous regardons à lui à toute heure, notre désir sera vraiment d'être loin de tout ce qui déplaît à ses yeux, et d'être occupés de ce qui réjouit ses regards. C'est pourquoi nous pouvons mesurer la réalité et l'intensité de notre espérance, par l'action qu'elle exerce sur nos coeurs et sur nos vies, pour les maintenir dans une atmosphère de séparation. Comment, si nous nous attendons à tout moment à voir la face de Christ, pourrions-nous nous livrer à une chose innocente en elle-même, mais qui ne serait pas positivement pour Christ ? Non, si nous l'attendons, nous n'aspirerons qu'à être trouvés tels qu'il veut que nous soyons, en sorte que, sevrés de toutes les choses terrestres et de tout ce qui pourrait attacher nos coeurs à la scène par laquelle nous passons, nous puissions n'avoir rien à quitter que le désert lui-même, quand il descendra des cieux avec un cri de commandement, avec une voix d'archange et avec la trompette de Dieu !

Nous pourrions ainsi tenir nos lampes prêtes et allumées. Toutes les vierges s'étaient endormies, et quand elles se réveillèrent de leur coupable assoupissement, leur première pensée fut pour leurs lampes. «Alors toutes les vierges se levèrent et apprêtèrent leurs lampes». Elles ne s'en étaient pas inquiétées jusqu'alors, mais aussitôt qu'elles entendent ce cri : «Sortez à sa rencontre», elles s'assurent si leurs lampes sont prêtes, pour aller au-devant de lui. Mais ces lampes auraient dû être prêtes et briller au milieu des ténèbres toute la nuit ; et si les vierges avaient réellement attendu l'époux, il n'en aurait pas été autrement. Qu'en est-il de nous qui faisons profession d'attendre le Seigneur ? Notre lumière brille-t-elle ? Brille-t-elle d'une manière invariable au milieu des ténèbres qui nous entourent ? La lumière, c'est Christ. Est-ce que c'est lui que nous reflétons ? «Une ville située sur une montagne ne peut être cachée. Aussi n'allume-t-on pas une lampe pour la mettre ensuite sous un boisseau, mais sur un pied de lampe ; et elle luit pour tous ceux qui sont dans la maison» (Matt. 5:14, 15). De la même manière si, par la grâce de Dieu, Christ est en nous, c'est pour qu'il soit manifesté. «Car c'est le Dieu qui a dit à la lumière de resplendir des ténèbres, qui a relui dans nos coeurs pour faire luire la connaissance de la gloire de Dieu dans la face de Jésus-Christ» (2 Cor. 4:6).

Paul fait différentes applications de cette vérité : «Ne vous inquiétez de rien, le Seigneur est près» (Phil. 4:5-6). Il veut donc que nous soyons sans aucune inquiétude, dans l'attente de sa venue. Il emploie la même vérité pour fortifier le coeur des saints (1 Thes. 4:18). Et qu'est-ce qui peut consoler le coeur de ceux qui ont perdu quelqu'un des leurs, comme l'attente de Christ ? Car, même pendant que le corps de nos bien-aimés est là gisant dans la maison, ou pendant qu'on les porte au tombeau, le Seigneur peut revenir ; nous sommes autorisés à l'espérer ; et alors ils seront réveillés du sommeil de la mort, et nous-mêmes nous serons transmués ; alors ensemble, avec eux, nous serons ravis dans les nuées à la rencontre du Seigneur, en l'air ; et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur (1 Thes. 4:17).

L'apôtre Jacques exhorte à la patience, en se fondant sur la même pensée (Jacq. 5:7-8). L'attente du retour du Seigneur est ainsi un réconfort pour la fatigue, les difficultés et les épreuves de notre pèlerinage dans le désert.

Le Seigneur lui-même emploie continuellement cette pensée de l'incertitude du temps de son retour, comme un motif à la fidélité. Il se représente lui-même dans la parabole, comme s'en allant dans un pays éloigné pour recevoir un royaume et revenir, il donne les talents à ses serviteurs et leur dit : «Trafiquez jusqu'à ce que je vienne» (Luc 19:12-13). Il dit encore : «Qui est donc l'esclave fidèle et prudent, que son seigneur a établi sur les domestiques de sa maison pour leur donner la nourriture dans le temps qu'il faut ? Bienheureux est cet esclave-là, que son maître, lorsqu'il viendra, trouvera faisant ainsi. En vérité, je vous dis qu'il l'établira sur tous ses biens. Mais si ce méchant esclave-là dit en son coeur : Mon maître tarde à venir ; et qu'il se mette à battre ceux qui sont esclaves avec lui, et qu'il mange et boive avec les ivrognes ; le seigneur de cet esclave viendra au jour qu'il ne l'attend pas et à l'heure qu'il ne sait pas, et il le coupera en deux, et lui donnera sa part avec les hypocrites ; là seront les pleurs et les grincements de dents» (Matt. 24:45-51).

Voilà quelques exemples de l'usage pratique de cette vérité que Christ viendra prendre les siens. Un examen de tous les passages qui traitent de ce sujet, montrera que cette pensée est mêlée à tous les détails de la vie et de la marche chrétienne.

Être privé de cette espérance, c'est perdre un des plus puissants motifs à la sainteté que nous donnent les Écritures. Bien plus, c'est perdre comme nous l'avons déjà remarqué, une partie intégrante du christianisme ; c'est pourquoi le chrétien qui n'a pas compris cette vérité de la venue du Seigneur, ne sait pas ce qu'est la position dans laquelle il a été introduit, non plus que la plénitude de la grâce de Dieu. Est-ce que la venue de Christ, — Christ lui-même revenant, — est votre espérance, cher lecteur ? Quelle autre perspective pourrait, au même degré réjouir le chrétien ? Voir Celui que nous aimons sans l'avoir vu ! Être comme lui et avec lui pour toujours ! Sûrement, si nos coeurs répondent même dans la plus faible mesure, à ce qu'il est pour nous et à son amour, nous soupirons après le moment où il aura la joie de prendre les siens à lui, et où notre joie sera consommée dans la possession éternelle de l'objet de nos affections.

Puisse le Seigneur amener encore beaucoup de ses saints à la connaissance de cette vérité et quant à ceux qui l'attendent, puissent-ils, par sa grâce, la maintenir vivante et forte en faisant, sous son influence sanctifiante, chacun de leurs pas à travers le désert !

Le Fils de Son amour par W.J. HOCKING

Écrit aux environs de 1925-1940 (?) ; réédité en 1970

Table des matières abrégée

- 1 Remarques préliminaires : Sorti d'auprès du Père
- 2 L'amour du Père
- 3 Le Bien-aimé du Père
- 4 Aimé, et dans la gloire de la relation de Fils avant la fondation du monde [Jean 17]
- 5 Appendice A : Les trois Personnes de la Dèité
- 6 Le Fils unique de Dieu
- 7 Appendice B : le défi d'Agur — Proverbes 30:4
- 8 La Parole auprès de Dieu : le Fils unique auprès du Père
- 9 L'Éternel salue Son Fils
- 10 Appendice C : Au commencement et dès le commencement — Jean 1:1 et 1 Jean 2:13
- 11 L'utilisation du Psaume 2 dans le Nouveau Testament
- 12 Image de Dieu et Premier-né
- 13 Appendice D : L'enseignement de Colossiens
- 14 Le Premier-né
- 15 La Plénitude de la Dèité
- 16 Le témoignage audible du Père à l'égard du Fils
- 17 Le Fils, Lui-même Dieu et l'Éternel, comme porte-parole de Dieu
- 18 Appendice E : Jésus Christ est appelé Fils, mais non pas Enfant de Dieu
- 19 Avant la fondation du monde et avant les temps des siècles

- 20 La manifestation dans le Fils
- 21 Remarques concluantes : Le fait d'être Fils et le service

Table des matières détaillée

- 1 Remarques préliminaires : Sorti d'auprès du Père
 - 1.1 Sorti d'auprès du Père
 - 1.2 Sorti d'auprès de Dieu
 - 1.3 Sorti et envoyé
 - 1.4 D'auprès de Dieu et d'auprès du Père
 - 1.5 Confesser le Fils ou Le nier
 - 1.6 La connaissance du Père et du Fils
- 2 L'amour du Père
 - 2.1 Quelle sorte d'amour est-ce ?
 - 2.2 Un amour incompréhensible
 - 2.3 L'amour du Père appris dans le Fils
 - 2.4 Dieu invisible, le Père révélé
 - 2.5 Le secret de l'amour du Père
- 3 Le Bien-aimé du Père
 - 3.1 Le Fils Bien-aimé
 - 3.2 L'amour du Père pour le Fils
 - 3.3 De la nourriture pour le cœur
 - 3.4 L'amour du Père qui n'a pas de commencement
- 4 Aimé, et dans la gloire de la relation de Fils avant la fondation du monde [Jean 17]
 - 4.1 Qui parle en Jean 17 ?
 - 4.2 Jésus Christ le Fils de Dieu
 - 4.3 Jésus Christ, le Fils du Père
 - 4.4 La glorification du Fils incarné
 - 4.5 La gloire du Fils avant que le monde fût
- 5 Appendice A : Les trois Personnes de la Déité
 - 5.1 La Trinité
 - 5.2 Le nom au pluriel et le verbe au singulier
 - 5.3 Un Dieu, Trois Personnes
 - 5.4 Chaque mot est inspiré
- 6 Le Fils unique de Dieu
 - 6.1 Le Don du Fils Unique de Dieu
 - 6.2 Sa relation de Fils avant de devenir le don de Dieu au monde
 - 6.3 Croyant en Son nom
 - 6.4 La manifestation de l'amour de Dieu
- 7 Appendice B : le défi d'Agur — Proverbes 30:4
- 8 La Parole auprès de Dieu : le Fils unique auprès du Père
 - 8.1 Les versets introductifs de l'évangile de Jean (1:1-18)
 - 8.2 La Parole au commencement
 - 8.3 La Parole devint chair
 - 8.4 Autres développements concernant la Parole
 - 8.5 Quatre murs protecteurs, forts et hauts.
 - 8.6 La Parole comme Personne (Logos) au commencement
 - 8.7 La négation de ce que la Parole était éternelle
 - 8.8 Le Logos [Verbe, Parole] comme Personne avant l'incarnation
 - 8.9 La Parole incarnée, pleine de grâce et de vérité.
 - 8.10 L'Unique
 - 8.11 Dans le Sein du Père
- 9 L'Éternel salue Son Fils
 - 9.1 Le témoignage de l'Esprit au Psaume 2
 - 9.2 Le thème du Psaume 2
 - 9.3 La structure du Psaume 2
 - 9.3.1 Une alliance mondiale
 - 9.3.2 Roi sur la montagne de Sion
 - 9.3.3 La relation de Fils et l'engendrement
 - 9.3.4 La demande
 - 9.3.5 L'avertissement : « Baisez le Fils »
- 10 Appendice C : Au commencement et dès le commencement — Jean 1:1 et 1 Jean 2:13
- 11 L'utilisation du Psaume 2 dans le Nouveau Testament
 - 11.1 Les promesses de Dieu sont accomplies dans le Fils
 - 11.1.1 La structure du discours de Paul en Actes 13
 - 11.1.2 Les citations de l'Ancien Testament en Actes 13
 - 11.1.3 L'application du Psaume 2
 - 11.1.4 Suscité ou ressuscité
 - 11.2 Le nom de Fils, un nom plus excellent
 - 11.2.1 Les anges supérieurs aux hommes, mais inférieurs au Fils
 - 11.2.2 L'« Excellence » de ce qui n'a pas été créé
 - 11.3 La qualité éternelle de Fils et la sacrifice
 - 11.3.1 Pourquoi y a-t-il deux citations des Psaumes ?
 - 11.4 Bref résumé de Ps. 2 & Actes 13 & Hébr. 1 & 5

- 12 Image de Dieu et Premier-né
 - 12.1 L'enseignement de l'apôtre aux Colossiens (ch. 1)
 - 12.2 La gloire du Seigneur nous donne la puissance pour marcher dignement
 - 12.3 Le royaume du Fils de Son amour
 - 12.4 L'image du Dieu invisible
 - 12.5 Divinité et Déité
 - 12.6 La relation de Fils et l'Image
- 13 Appendice D : L'enseignement de Colossiens
- 14 Le Premier-né
 - 14.1 Ce que signifie « Premier-né »
 - 14.2 Le Premier-né n'est pas toujours celui qui est né le premier
 - 14.3 Le Fils qualifié de « Premier-né de toute la création »
 - 14.4 L'utilisation du mot « créature »
 - 14.5 Un Homme, et non pas une Créature
 - 14.6 Pourquoi le terme « créature » est-il évité dans l'Écriture ?
 - 14.7 Le Fils dans Sa condition d'homme
 - 14.8 Le médiateur, l'homme Christ Jésus
 - 14.9 Adorer le Créateur et le Rédempteur
 - 14.10 Le Fils avant toutes choses
 - 14.11 Suprématie du Fils dans la création, mais non pas indépendance
 - 14.12 Créé pour Lui et maintenu par Lui
 - 14.13 Un levain doctrinal qui s'est introduit très tôt
 - 14.14 Avertissement contre l'infection
 - 14.15 Le Fils n'est pas une créature, ni avant ni après l'incarnation
 - 14.16 Né de femme, et non pas créé
 - 14.17 Fils de Dieu avant et à Sa naissance
 - 14.18 La Semence de la femme
 - 14.19 Le corps préparé
 - 14.20 La chose nouvelle créée de Jérémie 31:22
 - 14.20.1 La femme faible et l'homme fort
 - 14.20.2 L'ordre de la nature renversé
 - 14.20.3 Aucune référence à la naissance par la vierge
- 15 La Plénitude de la Déité
 - 15.1 La plénitude habite dans le Réconciliateur
 - 15.2 La plénitude est personnelle
 - 15.3 La valeur spirituelle pour nous de la gloire personnelle du Fils
 - 15.4 Les italiques au verset 19 (« au Père »)
 - 15.5 La Déité : Les deux mots anglais « Godhead » et « Deity »
 - 15.6 L'emploi du mot « Divinité »
- 16 Le témoignage audible du Père à l'égard du Fils
 - 16.1 La relation de Fils déclarée au Jourdain
 - 16.2 Un témoignage plus grand que celui de Jean
 - 16.3 Le Père s'adresse au Fils
 - 16.4 La divine relation de Fils a-t-elle commencé au Jourdain ?
 - 16.5 Le témoignage du Père sur la sainte montagne
- 17 Le Fils, Lui-même Dieu et l'Éternel, comme porte-parole de Dieu
 - 17.1 D'abord Fils, puis porte-parole
 - 17.2 Les serviteurs et le fils dans la parabole de Christ
 - 17.3 Crucifiant le Fils de Dieu
 - 17.4 Le Fils est appelé Bien-aimé, mais pas les serviteurs
 - 17.5 D'abord Fils, puis Serviteur
 - 17.6 Le Fils et les anges
 - 17.7 Quel témoignage à la qualité éternelle de Fils est-il donné en Hébreux 1 ?
 - 17.7.1 L'éternité de la relation de Fils est montrée par Sa création des mondes (v. 2)
 - 17.7.2 L'éternité de la relation de Fils est impliquée dans Son aptitude intrinsèque à révéler Dieu (v. 3)
 - 17.7.3 L'éternité de la relation de Fils est enseignée par le fait que le Fils est personnellement appelé Dieu et l'Éternel (v. 8-12)
- 18 Appendice E : Jésus Christ est appelé Fils, mais non pas Enfant de Dieu
- 19 Avant la fondation du monde et avant les temps des siècles
 - 19.1 Le Père aimait le Fils avant la fondation du monde
 - 19.2 Élus en lui avant la fondation du monde
 - 19.3 Préconnu dès avant la fondation du monde
 - 19.4 Dessein et promesse avant les temps des siècles
- 20 La manifestation dans le Fils
 - 20.1 La signification de la manifestation
 - 20.2 Manifesté en chair
 - 20.3 Manifestation et médiation
 - 20.4 La manifestation de trésors cachés
 - 20.4.1 Le dessein éternel de Dieu et Sa grâce sont maintenant manifestés
 - 20.4.2 La vie est maintenant manifestée dans le Christ Jésus
 - 20.4.3 L'amour de Dieu a maintenant été manifesté
 - 20.5 Manifestation infinie
 - 20.6 Manifestation dans le Fils
- 21 Remarques concluantes : Le fait d'être Fils et le service

- 21.1 Une doctrine nouvelle et étrange
- 21.2 Le Fils a appris l'obéissance
- 21.3 La condition de Fils dénote la liberté et non l'esclavage
- 21.4 L'état de Fils dénote la communauté de nature
- 21.5 Jésus Christ, le Fils-Serviteur
- 21.6 Le Fils est le Créateur de toutes choses

1 Remarques préliminaires : Sorti d'auprès du Père

La série d'articles qui suit fut écrite comme une humble tentative de considérer à nouveau ce que l'Écriture nous enseigne concernant la relation éternelle de notre Seigneur Jésus Christ en tant que Fils. Cette doctrine a été récemment niée, et la négation d'une croyance chère à nos cœurs touchant Celui que nous aimons, révérons et adorons, nous atteint au plus profond de nos sensibilités, et pousse tout notre être à la défendre.

La première impulsion de notre nature renouvelée est de ressentir une telle négation comme un affront mortel fait à la gloire de l'Être même de notre précieux Seigneur, et de rejeter ce qu'elle implique comme l'une des nombreuses phases de la doctrine anti-chrétienne contre laquelle nous sommes mis en garde. En effet, un refus abrupt d'envisager, ne serait-ce qu'un instant, quoi que ce soit qui soit dépréciateur du Fils de Dieu est une sauvegarde efficace pour les simples croyants ; en se détournant immédiatement de ce qui semble mal, ils sont préservés de l'erreur et de sa souillure.

Mais, en second lieu, tandis que c'est notre sûreté d'être simple quant au mal, l'apôtre nous exhorte aussi à être sage quant au bien (Rom. 16:19). Et nous nous rappelons qu'à cette fin, les Écritures seules peuvent nous rendre « sages à salut », nous sauvant des enseignements erronés des hommes. Pour cette raison, on a fait spécialement référence dans ces articles à cette autorité, et particulièrement aux paroles de notre Seigneur Lui-même, et au témoignage de l'Esprit concernant la relation de Fils avant l'incarnation.

On a cherché à éviter les simples disputes charnelles, et à peser chaque mot écrit de Dieu dans un esprit d'humilité et de sainte crainte, et à recevoir ces profonds développements comme en la présence de Celui à la Personne duquel ils se réfèrent. C'est toujours une expérience salutaire pour nos âmes quand les provocations hardies de l'ennemi nous conduisent aux pieds de notre Seigneur pour recevoir instruction. Quand Ézéchias reçut la lettre du roi d'Assyrie insultant le Dieu vivant, il chercha la présence de l'Éternel des armées, et le Seigneur entendit sa prière demandant d'être guidé et délivré, et y répondit.

La provocation moderne et insultante, c'est que les noms de Dieu révélés dans le Nouveau Testament (le Père, le Fils et le Saint Esprit) ne s'appliquent pas à Lui dans la Divinité ou la Déité. Il est dit, par exemple, en se référant à ces noms de la Trinité : « Insister sur le fait que cet ordre, et la relation des Personnes l'une avec l'autre, y compris les noms qui leur sont attachés vus ainsi, sont les mêmes qui existaient dans les conditions absolues (ce mot est utilisé comme le contraire de « relatives ») de la pré-incarnation de la Déité, c'est forcer l'Écriture ou ne pas en tenir compte, et c'est s'ingérer dans les choses qu'on n'a pas vues » (J.T.).

Le fond de cette longue phrase, c'est que, dans les « conditions » absolues de la pré-incarnation de la Déité, et selon leur vue de l'Écriture, il n'y avait pas de relations de Père, Fils et Saint Esprit. Cela implique que ces relations, exprimées dans ce triple nom (Matt. 28:19), sont associées à l'incarnation de notre Seigneur, et que c'est alors qu'Il devint le Fils. C'est cette dernière partie de la triple dénégation, que nous désirons examiner maintenant à la lumière de l'Écriture.

1.1 Sorti d'auprès du Père

Qu'a dit notre Seigneur Lui-même sur Sa propre apparition dans ce monde ? Rares sont Ses expressions concernant Son état antérieur à l'incarnation ; mais nous devons porter la plus grande attention à celles qui en parlent, cherchant cependant à y trouver de quoi nourrir le cœur, plutôt que de la matière pour occuper l'intellect. Une seule de Ses paroles déclarant qu'Il était le Fils avant Son entrée dans le monde, suffirait à établir la vérité pour nous, sans nous soucier de tous les raisonnements humains tendant à soutenir le contraire.

Dans les dernières phrases de Ses instructions d'adieu à Ses disciples, la nuit où Il fut livré, le Seigneur fit référence à Sa venue dans le monde, et aussi à Son départ du monde. Il était venu d'auprès d'une Personne vers un lieu, et quittait ce lieu pour revenir à cette Personne. Il nomma la Personne (le Père), et le lieu (le monde). Ses paroles furent : « Je suis sorti d'auprès du Père, et je suis venu dans le monde ; et de nouveau je laisse le monde, et je m'en vais au Père » (Jean 16:28).

Ici nous avons le fait de l'incarnation, vu du côté divin et décrit comme « la venue dans le monde ». Le Fils parle de ce dont Lui-même a connaissance en son for intérieur, ou dans la conscience de Lui-même, comme on dit souvent. Dans une occasion précédente, le Seigneur avait dit aux pharisiens : « Je sais d'où je suis venu et où je vais » (Jean 8:14). Maintenant, aux « Siens », il déclare plus explicitement d'où Il est venu, mais ce n'est pas d'un lieu : « Je suis sorti d'auprès du Père ». Alors Il ajoute qu'Il allait vers cette même Personne d'auprès de laquelle Il était venu : le Père.

Ces paroles impliquent évidemment que la relation de Père existait avant que Lui (le Fils) ne sorte d'auprès de Lui. Et la même relation avant l'incarnation se trouve révélée dans ce qu'exprime fréquemment le Seigneur, disant que le Père L'avait envoyé, Lui le Fils ; voyez Jean 5:30, 37 ; 6:29 ; 8:16, 18 ; 10:36 ; 12:49 ; 14:24. Le sens de ces passages, sans forcer leur signification, est clair et ne laisse aucune place au doute : c'est que le Seigneur venait d'auprès de Celui qui était le Père, et qu'Il venait dans le monde ; et qu'Il était envoyé dans le monde par Celui dont Il parle comme « le Père » et comme « Mon Père » (Jean 10:29 ; 14:28 ; 20:17, 21).

La relation, alors, de Père et de Fils existait avant que la grande mission du Fils ne soit entreprise dans l'incarnation. À titre d'illustration, Isaï était père et David était fils avant que ce dernier n'apparaisse dans le camp d'Israël avec son présent de nourriture (1 Samuel 17). Combien le don est mis en valeur par le fait que le porteur venant de Bethléem n'était pas le serviteur mais le fils du donateur !

Mais en décrivant Son incarnation par l'expression : « Je suis sorti (exerkomai) d'auprès du Père », il nous en est plus dit que seulement l'existence séparée de deux Personnes, et que le Père Lui était connu comme Père avant cette venue. Le nom, Père, n'est pas un simple terme abstrait, mais un nom lourd de la signification spirituelle la plus profonde et la plus précieuse. Venu d'auprès du Père, le Fils vint dans le monde jouissant de la pleine communion avec l'affection profonde du Père, avec la volonté secrète du Père, avec le conseil éternel du Père. Comme Il le dit en connexion avec la garantie de sécurité de Ses brebis : « Moi et le Père, nous sommes un » (Jean 10:30).

1.2 Sorti d'auprès de Dieu

Être Fils est en relation avec Dieu, aussi bien qu'avec le Père, et le Seigneur se réfère à ces deux noms dans cette occasion. Il parle d'abord comme le Fils demeurant dans une communion intime avec Son Père durant Son service en humilité dans le monde ; et Il fait connaître à Ses disciples l'amour spécial du Père pour eux parce qu'ils avaient cru en Lui, le Fils, tandis que le monde en général Le

désavouait et Le haïssait. Il leur dit d'une manière encourageante : « Le Père lui-même vous aime, parce que vous M'avez aimé et que vous avez cru que moi je suis sorti (exerkomai) d'auprès de Dieu » (Jean 16:27).

Quels mots d'appréciation, pleins de grâce, que ceux-ci, adressés à « tous » ceux qui, cette même nuit, « Le laissèrent et s'enfuirent » (Marc 14:50) ! Le Seigneur consignait et appréciait leur affection pour Lui, « le méprisé et rejeté des hommes », — cette affection qui avait suscité l'affection du Père pour eux. Il notait aussi leur foi, quant au fait qu'Il était venu d'auprès de Dieu ; Il ne dit pas « d'auprès du Père » tant qu'Il n'avait pas encore dit : « d'auprès de Dieu » (Jean 16:28). Leur foi n'en était pas encore à ce stade. La mesure de leur attachement dans la connaissance était faible, car le Saint Esprit n'était pas encore venu. Mais ils avaient reçu par la foi les propres enseignements du Seigneur, car Il avait dit aux Juifs : « Moi Je procède de Dieu et Je viens de Lui » (Jean 8:42).

Cette dernière phrase est remarquable par sa portée double. « Je procède de Dieu » exprime l'auguste mouvement du Fils dans la Dèité. « Je suis venu » exprime Son apparition historique dans le monde. Dans la Dèité, Il avait Sa place propre, étant « sur toutes choses, Dieu béni éternellement » (Rom. 9:5). Cependant c'est d'auprès de Dieu, qu'Il était venu, comme Il dit ; mais non pas comme Quelqu'un à part de Dieu, car « Dieu était en Christ » (2 Cor. 5:19). Bien que venu en chair, Il comprenait encore en Lui-même tout ce que Dieu est en lumière et en amour ; car Dieu est lumière et Dieu est amour (1 Jean 1:5 ; 4:16).

Oh, les merveilles de la grâce ! Un tel plénipotentiaire divin comme Lui, qui venait d'auprès de Dieu, ne pouvait être personne d'autre que Son Fils, Dieu manifesté en chair. Cet état de Fils du Dieu vivant, Simon Bar-Jonas, enseigné par la révélation du Père, le confessa et fut béni en le faisant (Matt. 16:16). Et d'autres bouches peuvent aussi le reconnaître, car « Quiconque confessera que Jésus est le Fils de Dieu, Dieu demeure en lui et lui en Dieu » (1 Jean 4:15).

On aura observé que, dans le Nouveau Testament, « le Fils du Béni » est parfois appelé « le Fils de Dieu », et parfois simplement « le Fils ». Chaque forme est adaptée à son contexte, où il faut chercher sa signification particulière. On peut faire la distinction générale, avec diverses nuances, que « le Fils de Dieu » paraît être le nom exprimant qu'Il est sorti d'auprès de Dieu, tandis que « le Fils » exprime qu'Il est sorti d'auprès du Père ; Il est le Fils du Père, le Fils de Son amour (2 Jean 3, Col. 1:13).

1.3 Sorti et envoyé

En continuant à suivre l'enseignement du Saint Esprit sur ce thème, nous ne devons pas négliger la distinction faite dans l'Écriture entre la venue du Fils d'auprès de Dieu et du Père, et le fait qu'Il ait été envoyé par Dieu et par le Père. Les deux vérités intéressent l'existence du Fils avant l'incarnation, mais elles sont absolument différentes, spécialement quand les expressions se trouvent dans la même phrase.

Ainsi, en parlant à Son Père, le Fils dit de Ses disciples : « Je leur ai donné les paroles que Tu M'as données, et ils les ont reçues ; et ils ont vraiment connu que Je suis sorti d'auprès de Toi, et ils ont cru que Toi Tu M'as envoyé » (Jean 17:8). Et pour les Juifs, le Seigneur dit : « Moi Je procède de Dieu et Je viens de Lui ; car Je ne suis pas venu de Moi-même, mais c'est Lui qui M'a envoyé » (Jean 8:42). Dans les deux passages, venir et envoyer sont utilisés séparément et dans la même phrase.

Il est de la première importance d'observer que ces déclarations sont complémentaires l'une de l'autre, et ne sont pas une simple répétition avec des mots différents. Dans le fait de sortir, le Fils agissait selon Ses droits personnels et Sa propre volonté ; dans le fait d'être envoyé, le Fils est venu dans le monde comme Délégué accrédité de Dieu.

« Sorti » (exerkomai) est rarement appliqué au départ d'une personne ; il signifie plus souvent qu'on quitte un lieu, comme par exemple quand le Seigneur sortit du prétoire de Pilate : « Jésus donc sortit dehors, portant la couronne d'épines et le vêtement de pourpre » (Jean 19:5). Dans l'Ancien Testament (version des Septante), nous avons un exemple de ce verbe utilisé pour le départ d'une personne : « Moïse sortit d'auprès du Pharaon (exerkomai) » (Exode 8:30, 10:18).

Le récit de ce dernier incident peut servir à illustrer (bien qu'il n'en soit guère besoin) les paroles du Seigneur. On verra cependant que l'attention est attirée sur deux personnes à chaque fois. En Égypte Moïse, le serviteur de Dieu, quitte le Pharaon, le roi obstiné. Dans les paroles du Seigneur, « je suis sorti d'auprès du Père », il y a deux personnes antérieurement à la venue, l'incarnation : « Je » et le Père. « Je » représente le Fils, et Il était tout le temps avec le Père avant de sortir d'auprès de Lui. Et le Père était là, et s'il y avait le Père, le Fils était aussi là dans une relation filiale bénie avec Lui.

Le Fils sortit d'auprès de Dieu et du Père, venant dans le monde où s'appliquent les mesures de la créature relativement au temps et à l'espace. Mais dans la Divinité, de tels termes finis n'ont pas d'application, et dans cet état sans limite de temps et d'espace où la Dèité est tout, le Père et le Fils demeurent en union et communion continues. Alors, dans la plénitude du temps, le Fils sortit d'auprès de Dieu, d'auprès du Père, et vint dans la sphère de la création.

De la même manière, deux Personnes sont impliquées dans le fait d'envoyer — l'Envoyeur et l'Envoyé, et « le Père a envoyé le Fils [pour être le] Sauveur du monde » (1 Jean 4:14). « Le Fils », c'est ce qu'Il était avant d'être envoyé ; « le Sauveur du monde » c'est ce qu'Il devait devenir quand Il serait envoyé. Dans ce verset, l'état de Fils de notre Seigneur avant l'incarnation se trouve mis au grand jour comme aussi dans d'autres passages. Cette gloire éternellement intrinsèque est ainsi révélée au plus simple des croyants pour que sa foi adore.

1.4 D'auprès de Dieu et d'auprès du Père

La connaissance du Père et du Fils n'a pas été donnée à connaître au peuple terrestre de l'Éternel. Au temps voulu, par cette révélation de Ses propres relations personnelles avec Dieu et avec le Père, le Seigneur a posé le fondement du caractère céleste du christianisme. Ce furent Ses dernières paroles à Ses disciples pour lesquels Il avait gardé le « bon vin » jusqu'à la fin de Son ministère. Ayant été rejeté par Israël et par le monde en tant que Messie et que Fils de Dieu, Il déclara qu'Il était venu d'auprès du Père. En Lui, le Fils, étaient cachées des réserves de bénédiction supérieures aux promesses faites à Abraham, et à toutes les voies dispensationnelles de Dieu avec la terre. Et le Seigneur rattacha ces paroles révélatrices adressées aux Siens, à l'affection que le Père avait à leur égard parce qu'ils avaient de l'affection pour le Fils, et qu'ils avaient cru qu'Il était venu d'auprès de Dieu (Jean 16:27).

À cette foi qu'Il était sorti d'auprès de Dieu, le Seigneur leur fit connaître en plus qu'Il était sorti d'auprès du Père et d'autre part, qu'Il laissait le monde pour s'en aller au Père (Jean 16:27-28). Ils étaient ainsi mis en possession de ces relations divines secrètes, bien qu'ils pensassent peu quelle richesse de bénédiction y était contenue pour eux, et leur serait bientôt impartie. Car la connaissance du Père et du Fils était la base de la vérité que le Saint Esprit confirmerait à Sa venue et développerait pour eux et en eux pendant l'absence du Seigneur.

De plus, le Seigneur Lui-même avait réservé quelque chose de plus qu'Il voulait leur dire concernant Dieu et le Père, avant qu'Il ne remonte au Père. Après Sa mort et Sa résurrection, Son premier message aux Siens se rapportait à Dieu et au Père. Il ne leur rappelait pas seulement Ses paroles d'adieu sur ce thème, mais ajoutait que désormais ils partageraient cette relation. À Marie de Magdala le Seigneur dit : « Va vers Mes frères, et dis-leur : Je monte vers Mon Père et votre Père, et vers Mon Dieu et votre Dieu » (Jean 20:17). Il liait ainsi leur nouvelle relation avec celle qui avait été la Sienne éternellement.

Plus tard, nous notons une étape supplémentaire. Quand le Saint Esprit, par le moyen de Paul, révéla à l'église le caractère unique de notre appel céleste en Christ, Il commença par déclarer que toute la bénédiction spirituelle que nous possédons est associée avec le

Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ (Éph. 1:3). Comme Dieu, Il nous a choisis en Christ avant la fondation du monde (Éph. 1:4) ; comme Père, il nous a élus à l'avance pour nous adopter (relation de fils) pour Lui-même (Éph. 1:5).

Si nous continuons à suivre l'exposé du mystère céleste dans cette épître qui déploie les dignités de l'assemblée, nous ne manquerons pas de noter à plusieurs reprises combien ces vérités sont étroitement liées à Dieu et au Père. En effet, c'est Dieu, désigné par ce nom, qui seul rend les saints capables de saisir ces vérités élevées (voir les prières de Éph. 1:17 et 3:14). Ces bénédictions dans les lieux célestes, tellement différentes de celles du royaume terrestre, découlent du message du Seigneur envoyé aux Siens par Marie de Magdala : « Mon Père et votre Père... Mon Dieu et votre Dieu ». Nous sommes bénis par Lui, en Lui et avec Lui, qui est le Fils de l'amour du Père.

La compagnie [= troupe] des Siens dans le monde, sans être du monde, c'est le don du Père à Lui, le Fils. Et par Sa résurrection, les croyants furent mis dans la relation la plus intime avec le Père et le Fils : « Mon Père et votre Père ». Les bénédictions promises par Lui à Abraham et à David étant différées parce que Sa propre nation Le refusait, le Fils introduisit un plan de bénédiction céleste fondé sur Sa propre Personne, à part de Ses offices terrestres comme Roi, Sacrificateur et Prophète. Et les paroles du Seigneur en privé à Ses proches, « Je suis sorti d'auprès du Père », préparaient la voie à l'enseignement du Saint Esprit, selon lequel ceux qui croiraient au Fils pendant le temps de Son rejet seraient spécialement et particulièrement bénis avec le Fils selon le bon plaisir de la volonté du Père.

À partir des considérations précédentes, nous croyons donc : 1) que la condition éternelle de Fils, du Seigneur est impliquée dans Ses propres paroles : « Je suis sorti d'auprès du Père » ; 2) que Sa révélation du Père, et de notre association au Fils pour la bénédiction, est l'essence même du christianisme, le distinguant, par le moyen de ce caractère céleste, de toutes les autres voies divines, passées et futures ; et 3) que la négation de la relation éternelle en tant que Fils du Christ Jésus est anti-chrétienne dans son effet, puisqu'elle porte atteinte à la doctrine du Père et du Fils, et aussi, par conséquent, à la vérité centrale de l'assemblée, et aux privilèges de celle-ci.

1.5 Confesser le Fils ou Le nier

L'apôtre Jean, dans ses épîtres, met l'accent sur la gravité qu'il y a à altérer la doctrine du Fils, dont il est dit qu'elle est inséparable de la doctrine du Père : « Quiconque nie le Fils n'a pas non plus le Père ; celui qui confesse le Fils a aussi le Père » (1 Jean 2:23). Le christianisme, c'est confesser le Fils. Parler de manière désobligeante du Fils, c'est déshonorer à la fois le Fils et le Père qu'Il a révélé. Dans la chrétienté, la négation du Fils a pris bien des formes, les unes grossières, les autres subtiles. La doctrine des unitariens comprend de nombreuses variantes d'incrédulité quant à la déité de Christ. Le christadelphianisme et les croyances perverses de ce genre, nient la relation éternelle de Fils qui est celle de Christ, enseignant que le « titre » de Fils de Dieu ne devrait être prêté qu'à l'égard de Sa nature humaine, né dans le temps. Les adhérents de la Science Chrétienne, et d'autres cultes modernes, soutiennent dans un sens restrictif que Jésus Christ était le Fils de Dieu, mais tous nient qu'Il l'était de toute éternité, c'est-à-dire en vertu de ce que Son Être était intrinsèquement.

Ces formes variées de déni antichrétien sont toute repoussantes et détestables pour l'esprit spirituel, car elles sont toutes d'accord pour nier que Christ est Dieu. Il y a encore une autre forme, peut-être plus spécieuse, que les catégories qui viennent d'être mentionnées, mais qui ne semble guère moins mortelle dans sa nature.

Dans ce cas, un auteur (James Taylor, 1870-1953), se référant à « la relation de Fils, de Christ », soutient qu'« il n'y a aucune base pour admettre que la condition de Fils était une relation de la Déité qui s'est transmise jusque dans la condition humaine ». Et à cette affirmation que Sa condition de Fils commença avec Son humanité, l'auteur ajoute : « Luc base clairement la condition de Fils de notre Seigneur sur la grande transaction divine de l'incarnation », citant comme preuve Luc 1:35 [« la sainte chose qui naîtra sera appelée Fils de Dieu »].

Ce passage de Luc a souvent été mal compris et honteusement mal traité en relation avec notre sujet. Les christadelphiens, swedenborgiens, et autres, l'ont mal appliqué dans le même but, qui est précisément de nier que Christ était le Fils de Dieu avant Sa conception par la vierge Marie sous l'effet de la puissance du Saint Esprit et de l'ombre du Tout-puissant. Ils s'unissent tous pour ignorer la vraie signification des paroles de l'ange à Marie, « la sainte chose qui naîtra sera appelée Fils de Dieu », et pour en affaiblir le sens en déclarant qu'Il devait être appelé Fils de Dieu simplement à cause de Sa naissance miraculeuse.

Mais la vérité est que, tandis qu'Il était Fils de Dieu à Sa naissance, Il l'était avant Sa naissance. Ce nom était Son droit Personnel à Son incarnation, parce qu'Il était le Fils du Père de toute éternité. D'autres passages de l'Écriture comme l'évangile selon Jean, les épîtres aux Colossiens et aux Hébreux, établissent pleinement la vérité de la condition éternelle de Fils, et Luc 1:35 ne les contredit pas. L'évangile de Luc traite spécialement de l'humanité de Christ, et dès le début nous y apprenons que la sainte chose qui naîtrait de Marie serait appelée le Fils de Dieu. Ce nom n'est pas un nouveau nom conféré, mais le nom originel confirmé pour de nouvelles conditions.

Ce passage est profond, son sujet sacré, et tout commentaire à son sujet est risqué. Mais il est certain que l'action du Saint Esprit consistait à exclure la corruption empoisonnée que l'on tire par ailleurs de Marie, et à garantir la sainteté immaculée de Celui qui allait naître de cette conception miraculeuse. De plus, l'énergie de la Déité était engagée à mettre cette sainte humanité dans une union indissoluble avec le Fils. « C'est pourquoi », dit l'ange, « la sainte chose qui naîtra sera appelée Fils de Dieu » (Luc 1:35).

En raison de Sa condition de Fils avant l'incarnation, le Seigneur Jésus différait totalement d'Adam et des anges qui sont aussi appelés fils de Dieu dans l'Écriture. Ils sont désignés ainsi à cause de la manière dont ils ont été créés, et de la position qui leur a été donnée. Mais notre Seigneur a apporté Son nom de Fils dans son état d'incarnation. Dans la Déité, Il était le Fils ; en chair, Il était le Fils de Dieu. Les paroles de l'ange préservaient Sa sainte Personne contre toute mauvaise pensée que Sa relation éternelle de Fils pourrait avoir été à aucun degré affaiblie ou déshonorée quand Il devint chair. Quand il apparut dans l'humanité, non pas en pleine maturité comme Adam en Éden, mais comme le Bébé de Bethléem, il devait être appelé par décret divin le Fils de Dieu, et le Fils du Très-haut.

1.6 La connaissance du Père et du Fils

Le Fils unique a fait connaître Dieu et a révélé le Père (Jean 1:18 ; Matt. 11:27), tandis que le Père révèle le Fils (Matt. 16:17 ; Gal. 1:16), et la connaissance du Fils de Dieu est le thème du ministère de l'Esprit dans l'assemblée (Éph. 4:13), et tout croyant enseigné par l'Esprit a pour ambition de posséder cette connaissance (Phil. 3:8-10).

Dans l'Ancien Testament, l'unicité de l'Éternel, leur Dieu, était enseignée à la nation d'Israël (Deut. 6:4) ; dans le christianisme du Nouveau Testament, il nous est révélé la Trinité de la Déité, le « nom » des trois Personnes à confesser dans le baptême (Matt. 28:19). Non seulement le Fils est sorti d'auprès du Père qui L'a envoyé, mais l'Esprit procède du Père, et a été envoyé par le Père et le Fils (Jean 15:26 ; 14:26).

Mais voilà qu'on vient nous dire qu'il reste un voile non déchiré d'« inscrutabilité infinie » entre nous et le vrai Dieu. Bien que « nous marchions dans la lumière comme Lui est dans la lumière », la Déité demeure encore dans une obscurité épaisse, et que « Dieu dans Son absolu » est inconnu et inconnaissable. Les noms de Père, Fils et Saint Esprit, ne s'appliqueraient pas aux Personnes dans la Déité parce que ces termes impliquent des « relations selon des rangs » et une « infériorité relative » entre les Personnes révélées !

Or de tels discours ne sont-ils pas des « paroles enseignées de sagesse humaine », et non pas des « paroles enseignées de l'Esprit » ? Nous ne trouvons pas que de tels propos soient justifiés par ce que Dieu rapporte de Son Fils. Au lieu de gradation et d'infériorité, l'Écriture enseigne l'unité et l'égalité parmi les Personnes divines révélées.

Il nous est enseigné par exemple en Matt. 28:19, que le Père, le Fils et le Saint Esprit sont compris sous un seul « nom ». Bien qu'il y ait trois Personnes, il n'y a pas trois noms, mais un seul ; il n'y a pas trois « grades », mais une Unité tri-personnelle (voir Appendix A). Le Seigneur dit aussi : « Moi et le Père, nous sommes un » (Jean 10:30) ; et « Le Fils ne peut rien faire de lui-même, à moins qu'il ne voie faire une chose au Père » (Jean 5:19) ; et « Le Père me connaît et moi je connais le Père » (Jean 10:15). Ces passages, et d'autres, enseignent l'unité et la communauté de nature entre le Père et le Fils.

Tandis que le Fils incarné manifestait continuellement une soumission absolue à la volonté du Père, cette servitude sacrée était également l'exercice de Sa volonté propre, uniforme comme cette volonté l'était à la fois dans la Dèité et dans l'humanité. Mais cette gloire unique de l'obéissance du Fils est de suite ternie par l'affirmation audacieuse qu'Il était inférieur au Père, que ce soit quant à la nature essentielle, ou quant à la relation. Même dans les relations humaines, l'infériorité filiale n'est pas vraie dans tous les cas. Pourrait-on dire qu'Abraham était inférieur à Térakh ? ou Moïse à Amram ? ou David à Isaï ? Est-il juste alors de supposer une infériorité entre les Personnes divines, le Fils et le Père ?

On vient aussi nous alléguer que l'ordre de présentation des noms dans l'Écriture indique qu'ils ne sont pas co-égaux. Mais tandis que l'ordre Père et Fils, l'emporte selon le plan de la révélation, cet ordre n'est pas invariable, mais il est inversé en Jean 8:16,18 ; 10:30 ; 14:10-11 ; 1 Jean 2:24. Dans ces exemples, il y a des raisons didactiques pour l'inversion, mais ces exceptions suffisent pour réfuter la théorie déplaisante que le Fils est inférieur au Père parce qu'Il est mentionné en second lieu.

On vient par ailleurs nous dire encore que les méditations des saints chéries dans le passé, sur Jean 1:18, ont été exagérées d'une manière injustifiable. On nous dit que le passage est vrai quant au Fils dans l'humanité, mais qu'il n'est pas vrai éternellement dans la Dèité. « Dans le sein du Père » serait la position « atteinte » par le Fils unique faisant connaître Dieu, mais n'aurait pas d'application antérieure !

De telles affirmations se condamnent certainement elles-mêmes. Et à cet égard, il n'y a pas lieu de s'attarder ici sur la tentative maladroite et stérile de prouver cette interprétation par la préposition grecque. Toute âme pieuse et honnête sera immédiatement choquée qu'on vienne lui dire que « Le Fils unique, qui est dans le sein du Père » devrait être compris comme signifiant que le Fils unique est venu dans le sein du Père. Un tel exposé n'honore ni le Père ni le Fils, et est opposé à tout le sens général de l'Écriture, spécialement l'évangile et les épîtres de Jean.

Bien que le Fils, en parlant à Son Père, disait avoir été aimé par Lui avant la fondation du monde (Jean 17:24), on vient nous dire maintenant que c'est seulement dans Son humanité qu'Il est entré dans les affections du Père, dans le sein du Père. On nous cite Luc 16:22 par un effort de prouver que l'analogie de phrase montrerait que telle est la signification de Jean 1:18. Cependant s'il est vrai que Lazare n'était pas dans le sein d'Abraham avant que les anges ne l'y portent, allons-nous être contents de croire que, de la même manière, Celui qui est le Fils unique n'était pas dans le sein du Père avant d'y venir dans les jours de Sa chair ?

Que gagne-t-on par ces multiples négations de l'éternité de la relation de Fils ? S'il est nié que Celui qui est apparu parmi les hommes comme le Fils, fût dans le sein du Père, où était-Il donc ? Si Celui qui est révélé maintenant comme le Fils n'a pas toujours été l'objet de l'affection suprême pour Celui qui est maintenant révélé comme le Père, de quelle façon était-Il considéré par Lui avant la présente révélation ? Ils ne donnent aucune réponse car, disent-ils, on ne sait rien. Ils ôtent la gloire éternelle du Fils unique, qui est la joie de l'adoration de l'âme croyante, et qu'offrent-ils en échange ? Seulement une porte close, et une barrière infranchissable : l'inscrutabilité de la forme abstraite et des relations abstraites, une Dèité inconnue !

2 L'amour du Père

Sans nul doute l'amour du Père est le thème le plus élevé dans la révélation du christianisme. « Voyez de quel amour le Père nous a fait don, que nous soyons appelés enfants de Dieu » (1 Jean 3:1). L'amour du Père irradie spécialement le cercle familial de la grâce. L'amour de Dieu est pour le monde entier en mesure illimitée, et est proclamé à tous les hommes pour les oreilles de la foi. « Car Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle » (Jean 3:16). Et rien ne peut séparer ceux qui croient de l'amour de Dieu qui est dans le Christ Jésus, notre Seigneur (Romains 8:39). Mais l'amour du Père !

2.1 Quelle sorte d'amour est-ce ?

Quelle est cette sorte (*) d'amour que le Père nous a donné, et que nous sommes exhortés à voir ? Est-ce un amour éveillé par notre terrible besoin, ou provoqué par lui ? Nous ne sommes que trop enclins à assumer hâtivement, et quelque peu égoïstement, que l'amour du Père tire son caractère spécial du fait que nous, les sujets de la grâce divine, pécheurs et indignes, sommes, à cause de son énergie abondante, rendus capables de nous tenir devant Lui dans la relation d'enfants bien-aimés. Si c'est notre unique point de vue sur Son amour, nous pouvons peut-être en apprendre un peu les profondeurs vertigineuses, mais il nous manquera complètement ses hauteurs invisibles, ainsi que sa longueur et sa largeur sans limite.

(*) note Bibliquest : Nous avons conservé ici et ailleurs cette expression qui traduit exactement ce que dit l'auteur, mais cette expression provient de la version autorisée anglais qui dit en 3:1 « voyez de quelle sorte d'amour le Père nous a fait don... », alors que J.N. Darby, en anglais comme en français, dit plus simplement « voyez de quel amour le Père nous a fait don... ».

Non, l'amour tire sa qualité première de Celui qui aime, plutôt que de ceux qui sont aimés. Et notre joie la plus élevée n'est donc pas d'être les objets de l'amour divin, bien qu'il ne nous faille jamais oublier l'amour qui a fait de nous les enfants de Dieu, et qui nous appelle de ce nom. Nous qui connaissons Celui qui est dès le commencement, nous nous réjouissons, non pas seulement dans l'amour qui est de Dieu, mais dans le Dieu qui est amour (1 Jean 4:7-8), en Lui qui aime comme seul le Dieu d'amour peut aimer. De plus, dans une intimité encore plus profonde, nous bénissons le Père, non pas simplement, ni même à titre principal, parce que nous sommes aimés de Lui, mais parce que le Père Lui-même nous aime, et parce qu'Il nous aime comme seul le Père qui est Dieu peut aimer. L'amour du Père !

2.2 Un amour incompréhensible

Il conviendrait ici de nous arrêter pour adorer en contemplant le Père dont l'amour nous a été révélé. Nous pouvons aussi nous demander si nous comprenons réellement quelle sorte d'amour est l'amour du Père. Nous parlons l'un à l'autre de Son amour, nous chantons cet amour, nous nous réjouissons dans cet amour, mais que connaissons-nous de l'étendue de cet amour et de sa manière d'être ? Nous croyons parfois que les vases minuscules de nos pauvres cœurs sont remplis jusqu'à déborder de cet amour ; mais pouvons-nous prendre la mesure de la plénitude de l'océan de cet amour, à partir de notre propre conception ou expérience de cet amour ?

Il est bien sûr inutile d'essayer de mesurer l'amour de Dieu avec des coudées et des éphas d'homme, et cependant comment adorer le Père en esprit et en vérité à moins de connaître de quelle sorte d'amour Il nous a fait don ? Son immensité bouleversante peut nous remplir d'étonnement, comme les disciples furent étonnés quand ils virent le comportement du Seigneur dans la tempête, disant : « Quel est celui-ci [litt. « quelle sorte d'homme est celui-ci »], que les vents même et la mer lui obéissent ! » (Matthieu 8:27). La toute-puissance du Seigneur les rendait abasourdi, mais l'étonnement n'est pas un aspect important de l'adoration en esprit et en vérité que le Père cherche de la part de Ses adorateurs.

2.3 L'amour du Père appris dans le Fils

Or nous qui sommes nés de Dieu, nous ne devrions pas être abasourdis par l'amour du Père. Sa grandeur dépasse absolument notre compréhension, mais sa beauté et sa douceur ne dépassent pas notre contemplation et notre délice, car nous voyons le caractère béni du nom du Père révélé dans le doux rayonnement du Fils. Quiconque a vu le Fils, a vu le Père. Jésus dit à Philippe : « Ne crois-tu pas que moi je suis dans le Père, et que le Père est en moi ? » (Jean 14:10). Nous connaissons donc le Père dans le Fils, et dans le Fils nous apprenons l'amour du Père, qui autrement déconcerterait nos entendements et accablerait nos cœurs.

Nous ne devrions pas du tout perdre de vue que l'amour de Dieu le Père est en Lui-même, intrinsèquement, un sujet incompréhensible pour nous. Sa grandeur incommensurable nous humilie. Nous ne pouvons décrire Son amour aux autres, ni leur communiquer sa douceur. Nous ne pouvons même pas le comprendre pour nous-mêmes. En même temps, la connaissance du Père est caractéristique des plus jeunes de la famille de Dieu : « Je vous écris, petits enfants, parce que vous connaissez le Père » (1 Jean 2:13). Il est dit ici des nouveaux-nés (*) qu'ils sont en situation de relation réalisée (*) avec Dieu le Père. Même les petits enfants connaissent Celui qui est leur Père, Dieu Lui-même, et ils savent aussi qu'ils dépendent de Lui pour nourrir leur nature divine, pour l'amour et pour le conseil. Comment pourraient-ils, dans leur immaturité, connaître l'amour du Père en dehors du Fils ?

(*) note Bibliquest : nous pensons que les nouveaux-nés proprement dit ne sont pas identiques aux « petits enfants », et qu'ils ont la vie de Dieu sans avoir la réalisation de la connaissance du Père qu'ont les « petits enfants ».

2.4 Dieu invisible, le Père révélé

Nous considérons maintenant spécialement l'amour du Père tel que le Nouveau Testament nous le fait connaître. Dieu est le nom général de la Déité, reflétant Sa nature absolue comme Celui qui se suffit à Lui-même et qui est au-delà de la connaissance de la créature. Mais le nom de « Père » implique aussi le nom de « Fils », les deux termes étant corrélés. De plus le nom « Fils » implique, entre autres, la connaissance tout à fait familière des affections du Père. C'est pourquoi nous lisons : « Personne ne vit jamais Dieu ; le Fils unique, qui est dans le sein du Père, Lui, l'a fait connaître » (Jean 1:18). Le Père donc est maintenant donné à connaître dans les activités de Son ineffable amour manifesté dans le Fils Éternel.

Dans ce passage instructif de Jean, on trouve les deux noms, Dieu et Père. D'un côté il est affirmé en premier lieu l'inscrutabilité de Dieu dans Son Être essentiel ; « Lui qui habite la lumière inaccessible, lequel aucun des hommes n'a vu, ni ne peut voir » selon les expressions d'un autre passage (1 Tim. 6:15-16). D'un autre côté, le même texte montre que ce que la créature ne pouvait découvrir en aucune façon, a été révélé par le Fils, qui seul Le connaissait, étant le Fils unique dans le sein du Père. Quelle merveilleuse révélation ! car elle inclut non seulement la main de Dieu dans sa toute-puissance, non seulement les pensées de Dieu dans Sa sagesse et Sa connaissance omniscientes, mais aussi, et principalement dans ce passage, le cœur de Dieu dans Son amour infini et éternel de Père.

« L'amour du Père suscitera
Une joie encore plus profonde,
Même si elle est plus calme,
Et tous les cœurs s'emploieront avec bonheur
À Sa louange éternelle.

Sa douceur n'est pas maintenant inconnue,
Elle est bien avérée dans Ses actes ;
Nous reconnaissons avec joie l'amour du Père
Révélé en Christ, le Fils ».

2.5 Le secret de l'amour du Père

Les secrets du sein du Père nous sont donc maintenant donnés à connaître, l'amour du Père étant déclaré par et dans le Fils.

« Le Fils qui connaît —
Lui seul — tout Son amour,
Demeure dans Son sein — Il sait tout
Ce qui existe dans ce sein ;
Il vint sur la terre le révéler
Pour que nous partagions Ses joies ».

En effet, qui pouvait connaître le cœur de Dieu sinon le Fils de Dieu ? Qui, sinon le Fils unique, pouvait interpréter pour l'homme les profondes émotions de la Déité ? Il y a une profondeur insondable de richesses dans la sagesse et la connaissance de Dieu ; Ses jugements sont insondables et Ses voies introuvables (Rom. 11:33), mais combien l'amour du Père est associé beaucoup plus intimement aux mystères de la Déité ! Car Dieu Lui-même est amour (1 Jean 4:8, 16), aussi véritablement et absolument que Dieu est lumière (1 Jean 1:5).

La compétence à entreprendre la révélation de cet amour du Père se trouve seulement chez Celui qui est décrit dans la brève expression de Jean 1:18 comme « le Fils unique qui est dans le sein du Père ». L'amour dans son essence est contenu dans les relations du Père et du Fils. « Le Père aime le Fils, et a mis toutes choses entre ses mains » (Jean 3:35). « Afin que le monde connaisse que J'[le Fils] aime le Père ; et selon que le Père M'a commandé, ainsi Je fais » (Jean 14:31). Il y avait donc, selon le témoignage du Fils Lui-même sur la terre, un amour mutuel entre le Père et le Fils. Cet amour n'était pas une expérience nouvelle pour le Fils, car Il déclarait aussi : « Tu [le Père] M'as aimé avant la fondation du monde » (Jean 17:24), se révélant par là comme étant le Fils Éternel de l'amour du Père, et se réjouissant comme tel en communion avec Son Père, et cette joie pouvait s'entendre.

3 Le Bien-aimé du Père

Il est bon de continuer à méditer sur le Fils comme étant le Révéléateur du Père. Dans cette œuvre, Lui seul est devant nos cœurs qui adorent, car Lui seul est compétent pour faire connaître le Père. Ses propres paroles nous sont données : « Le monde ne T'a pas

connu, mais *Moi Je T'ai connu* » (Jean 17:25, et aussi 8:55). Cette connaissance consciente du Père par le Fils Lui était personnelle, et le monde des créatures intelligentes était nécessairement exclu d'une telle intimité. Mais si l'omniscience du Fils embrassait tout ce qui concernait le Père, combien Il connaissait pleinement et parfaitement l'amour du Père ! et combien Il était aussi capable de déclarer cet amour !

Dans le langage du ciel, le Fils doit être Celui sur lequel repose l'amour céleste. En conséquence quand le titre « Jésus Christ notre Seigneur » est associé dans l'Écriture au Fils de Dieu (comme en Rom. 1:3), ce nom de « Fils » implique que l'amour de la Dêité (car « Dieu est amour ») est en exercice actif envers Lui. De plus, là où est le Fils qui est aimé, là aussi se trouve le Père dont l'amour s'exerce toujours vers le Fils. Pourrait-il y avoir un sein du Père ou une maison du Père sans le Fils de l'amour du Père ?

Le Fils peut, dans la plénitude du temps, assumer la fonction de Serviteur, et revêtir par là Son service de Sa dignité incomparable, de Sa fidélité absolue, et de Sa valeur infinie, mais à côté de ce service et avant ce service, l'affection la plus profonde est transmise dans la relation de Fils. Il en est même ainsi dans les exemples imparfaits de relation de fils qu'on trouve dans ce monde chargé de péché. Quand David fut « très ému » à la nouvelle de la mort du méchant et rebelle Absalom, l'amour paternel de son cœur qui saignait fut révélé dans la répétition pathétique de deux mots : « Mon fils ». Avec des larmes amères, il disait : « Mon fils Absalom ! mon fils ! mon fils Absalom ! Fussé-je mort à ta place ! Absalom, mon fils, mon fils ! » (2 Samuel 18:33). Bien que détachée de toute qualité princière, la relation filiale d'Absalom avec David demeurait. « Mon fils », dit le roi. La mort avait touché une corde dans l'amour du père, même si son objet en était indigne et même si ce fils avait tant fait tort à son père.

3.1 Le Fils Bien-aimé

Le thème que nous venons de méditer est le plus élevé et le plus saint, et nous pouvons certainement dire le plus doux, de tous les thèmes sacrés — le Fils bien-aimé de Dieu. Nous mettant de côté, et tout le monde avec, comme des objets indignes de l'amour divin, nous désirons contempler l'amour ineffable qui lie le Père et le Fils. Cet amour n'est pas quelque chose de vague et visionnaire, mais un fait positif qui est le sujet d'une révélation précise. L'Écriture contient des expressions effectives d'amour mutuel entre Eux. De telles déclarations relèvent du domaine suprême de la communion dans la Dêité, et ont été conservées par le Saint Esprit pour que nous méditations et adorions avec révérence. Rien ne peut être plus précieux que ces expressions de tendresse Divine formulées avec des mots humains pour des oreilles terrestres.

Oh ! Quels trésors célestes contient la parole de Dieu ! Sommes-nous sensibles à leur valeur intrinsèque ? Quelle grâce transcendante de posséder le récit inspiré de ce que le Père disait au Fils, et de ce que le Fils disait au Père ! C'est en effet remarquable d'avoir les paroles du Père : « Tu es mon Fils bien-aimé » (Marc 1:11 ; Luc 3:22), et d'avoir aussi ce que Lui disait Son Fils : « L'amour dont tu m'as aimé » (Jean 17:26). En présence d'hommes en train d'écouter, le Père reconnaît Son Fils bien-aimé, et le Fils reconnaît l'amour du Père pour Lui. C'est en effet le dévoilement d'un saint mystère ; or nous avons besoin de le savoir afin de mieux comprendre la vérité révélée concernant les Personnes du Père et du Fils, et afin de pouvoir ainsi adorer le Père « en vérité », comme Il le cherche (Jean 4:23).

3.2 L'amour du Père pour le Fils

En toute soumission et humilité d'esprit, nous écoutons chacune des paroles du Fils incarné lorsqu'Il révèle le Père au cours de Son ministère ici-bas. Mais quand Son sujet est l'amour que le Père Lui porte, à Lui le Fils, notre intérêt prend toute son intensité. C'est un secret du plus haut du ciel, des « choses célestes » de la demeure de Dieu, et cela concerne le Bien-aimé Fils du Père, qui est aussi notre Bien-aimé.

« Le Père aime le Fils » (Jean 3:35 ; 5:20). Le thème est puissant, mais les mots simples. De telles paroles, facilement prononcées, facilement remémorées conviennent aux « petits enfants » de la maison de Dieu, auxquels le Saint Esprit révèle « les choses profondes de Dieu » (1 Cor. 2:10). Le Fils, exprimant cette connaissance intime du Père, que Lui seul a toujours possédée toujours et dont Il a toujours joui seul, déclare à nos oreilles émerveillées : « Le Père aime le Fils » (Jean 5:20).

Nous remarquons que l'action d'aimer est au présent : « Le Père aime », non pas « a aimé ». C'était vrai sans doute au jour où cela fut prononcé à Jérusalem, et assurément dans tous les jours de Son humiliation. Mais ces paroles dévoilent bien plus encore. Cet amour est nécessairement vrai tout au long de la coexistence du Père et du Fils. Regardant vers le futur ou le passé, quand il y avait un Père pour aimer et un Fils pour être aimé, il demeure vrai que « Le Père aime le Fils, et Lui montre toutes les choses qu'Il fait Lui-même ». Un tel amour déborde par-dessus toutes les barrières du commencement et de la fin, et est le courant intarissable de la relation éternelle.

Combien ces précieuses paroles nous submergent, exhalant la joie ineffable de tout ce que cette relation de Fils signifiait pour le cœur de Celui qui les prononçait ! L'amour du Père pour le Fils est sans mesure et indéfinissable. Nous sommes perdus dans son immensité. Dans l'amour humain nos pensées sont plus à l'aise. Nous comprenons les récits où l'amour de David dépassait celui de Jonathan, où Jacob aimait Rachel plus que Léa, et où l'assemblée à Éphèse a perdu son « premier » amour ; ceux-ci qui aimaient, avaient des passions semblables aux nôtres (Actes 14:15 ; Jacques 5:17). Mais l'affirmation : « Le Père aime le Fils » ne peut être traitée avec nos intelligences, car, en dehors de ce qui nous est divinement dévoilé, nous ne connaissons ni le Père, ni le Fils dans leur Être essentiel ; comment pouvons-nous alors connaître Leur amour mutuel, si ce n'est partiellement ?

3.3 De la nourriture pour le cœur

Pourquoi donc le Seigneur s'est-Il fait connaître à nous comme le Bien-aimé du Père ? Non pas pour que l'esprit cherche à comprendre ce qui est incompréhensible, mais pour que le cœur des Siens croie Ses paroles, et chérisse cet aperçu des profondeurs d'un amour qui dépasse les limites du temps et de l'espace.

« Le Père aime ! » Quelles émotions infinies, quelles profondeurs insondables d'affections sont dans le cœur du Père, puisque dans l'essence de Son Être « Dieu est amour » ! Il est vrai que « Dieu seul connaît l'amour de Dieu ». Et nous pouvons dire aussi que seul le cœur infini et sans mesure du Fils pouvait recevoir, dans leur plénitude et leur réciprocité, avec une égale plénitude, les épanchements du cœur infini et sans mesure du Père. « Le Père aime le Fils ! » Telle est la communion au-dessus du ciel, révélée à ceux qui maintenant adorent dans le « lieu très saint ». Quel que soit l'amour qui remplit le cœur du Père, il trouve sa parfaite acceptation et sa plus complète réponse dans le cœur du Fils. Cet amour qui transcende tout, ne devrait-il pas être la note dominante de notre louange la plus élevée ?

Cette suprême révélation d'un amour sans égal n'a-t-elle que peu ou pas d'intérêt pour nos cœurs ? Le Père ! C'est Lui qui a envoyé le Fils pour être la propitiation pour nos péchés. Le Fils ! C'est Lui qui nous a révélé le Père. Nous sommes émus à la pensée que le Père Lui-même nous aime, et que le Fils de Dieu nous aime, et s'est livré Lui-même pour nous. Il est convenable en effet de nous réjouir de ce que l'amour du Père et du Fils repose sur nous. Mais ne devrions-nous pas être émus plus profondément de savoir que, en dehors de nous, l'amour est le lien éternel entre le Père et le Fils ? L'épouse sera-t-elle insensible aux gloires de son Bien-aimé, qui est plus que tous les autres bien-aimés, puisqu'Il est le Bien-aimé du Père avant que le temps commençât ?

3.4 *L'amour du Père qui n'a pas de commencement*

Le contexte (Jean 5:17-21) de la déclaration du Seigneur : « Le Père aime le Fils », contient un témoignage de très grande poids à la gloire personnelle du Fils. Le Seigneur ne nie pas, mais confesse l'accusation des Juifs de ce qu'Il « disait que Dieu était son propre Père » (Jean 5:18), car « Le Fils ne peut rien faire de Lui-même, à moins qu'Il ne voie faire une chose au Père, car quelque chose que Celui-ci fasse, cela, le Fils aussi de même le fait » (Jean 5:19). Le Fils fait les mêmes choses que le Père et de la même manière. Il y avait donc égalité absolue sans indépendance.

« Il a daigné prendre la place de l'homme, sans perdre un instant Sa nature divine ni Ses droits divins ; et comme tel Il renonce à absolument toute exaltation personnelle et à toute indépendance vis-à-vis de Son Père » (W.K.). Il y avait une parfaite communion avec le Père, car il ne fait rien en dehors du Père, mais Il fait ce qu'Il voit faire au Père. De plus, en exerçant la fonction divine de donner la vie, le Fils, à l'égal du Père, « vivifie qui Il veut » (Jean 5:21), agissant selon Son propre droit, mais restant pourtant toujours en parfaite concordance avec la volonté du Père.

Ces déclarations (Jean 5:19) d'union et de communion avec le Père (qui caractérisent une Personne de la Dèité), et de vivifier ceux qu'Il veut (Jean 5:21), sont associées à la déclaration que le Père aime tendrement (philei) le Fils, et Lui montre toutes les choses que Lui-même fait (Jean 5:20). Combien cette triple déclaration éclaircit pleinement la coopération du Père et du Fils : « Mon Père travaille jusqu'à maintenant, et moi je travaille » (Jean 5:17). Comme l'amour est l'essence de l'Être divin, l'amour est aussi le mobile ou motif principal du travail divin conjoint du Père et du Fils.

L'amour étant essentiel à la Dèité parce que « Dieu est amour », l'amour n'a ni commencement ni fin. Parce que Dieu est éternel (Deut. 33:27 ; Romains 16:26), l'amour est éternel. Avant qu'il y eût une créature à aimer, « Dieu est amour ». Mais cet amour dans l'éternité passée nécessitait un objet. Un amour inerte et dormant, qui n'est qu'une simple abstraction, n'a rien de commun avec l'amour de Dieu (1 Jean 3:17 ; 4:20-21). L'amour doit aimer, et aimer quelqu'un d'autre.

Avant la fondation du monde, où donc l'amour trouvait-il son objet nécessaire et digne ? Le Fils Lui-même incréé fournit la réponse : « Tu m'as aimé avant la fondation du monde » (Jean 17:24). À l'intérieur du cercle de la Dèité, l'amour imprégnait toujours tout. L'amour du Père reposait toujours sur le Fils qui, devenu chair, a témoigné de ce qu'Il avait vu, et a parlé de ce qu'Il connaissait (Jean :11) : « Tu m'as aimé avant la fondation du monde » (Jean 17:24). Toi, le Père, Tu M'aimais, Moi, Ton Fils, avant la fondation du monde : à la lumière de cette déclaration solennelle, qui oserait douter que Celui qui parle est le Fils Éternel ?

4 *Aimé, et dans la gloire de la relation de Fils avant la fondation du monde [Jean 17]*

« Tu m'as aimé avant la fondation du monde » (Jean 17:24), voilà les paroles du Fils incarné qui nous sont rapportées, des paroles prononcées dans un entretien intime et solennel avec Son Père. Nous ne voulons pas chercher à être « sage outre mesure » (Ecc. 7:16) sur des sujets ayant trait à la Dèité, et nous n'oserions pas nous ingérer dans des choses qui n'ont pas été révélées (Col. 2:18) ; mais une question s'est récemment imposée à nous en relation avec ce passage. Le Fils parlait-Il de l'amour qui reposait sur Lui en tant que Fils avant la fondation du monde, ou parlait-Il de l'amour qui reposait sur Lui alors, mais tout à fait indépendamment et antérieurement à Sa relation de Fils ? En bref, parlait-Il d'être aimé comme Fils avant la fondation du monde, ou d'être aimé comme une Personne anonyme, inconnue et dans la Dèité absolue ?

C'est avec réticence que nos cœurs sont conduits malgré tout à cette investigation absconse parce que certains ont affirmé que le Fils n'était tel que « dans son humanité » et que donc, il ne pouvait pas avoir été aimé en tant que Fils par le Père avant la fondation du monde.

Nous croyons cependant que ce passage même de l'Écriture, et son contexte, fournissent une réponse concluante à la question pour tout esprit simple. Ils nous enseignent que le Seigneur se réclamait de l'amour du Père comme d'un amour qui était particulièrement et exclusivement Sien de toute éternité, alors qu'Il était, Lui, alors et toujours, le Fils Bien-aimé du Père. Car qui est Celui qui est représenté ici, épanchant Son cœur en intercession auprès du Père pour les Siens qui sont dans le monde ? « Tu M'as aimé ». Qui parle ? Est-ce quelqu'un d'inconnu au Père en tant que Fils avant les jours de Sa chair ? Laissons ce passage donner lui-même la réponse.

4.1 *Qui parle en Jean 17 ?*

Examinant ce passage, nous voyons : (1) que l'évangéliste décrit Celui qui parle comme étant Jésus (v. 1) ; (2) que Celui qui parle se décrit Lui-même au Père comme étant « Ton Fils » et comme « Jésus Christ » (v. 1-4) ; et (3) que Celui qui parle (v. 5) déclare avoir eu de la gloire auprès du Père avant que le monde fût, et avoir été alors auprès du Père, non pas comme Son Serviteur, mais comme Son Fils.

Celui qui parle est donc le Fils Éternel, le Fils « de toute éternité », le Fils « avant que le monde fût », et maintenant Il cherche à être glorifié en tant que Fils incarné dans le ciel. Arrêtons-nous pour contempler un peu plus ces grandes vérités.

4.2 *Jésus Christ le Fils de Dieu*

1) Dans le récit historique de Jean, le Saint Esprit rapporte que Jésus parlait : « Jésus dit ces choses, et leva ses yeux au ciel, et dit... » (Jean 17:1). Le nom de Jésus, sans ajout de titre, est un aspect caractéristique du quatrième évangile beaucoup plus fréquent que dans les autres. On le trouve environ 250 fois dans l'évangile de Jean, et seulement 350 fois en tout pour Matthieu, Marc et Luc. Nous lisons ici : « Jésus dit » ; c'était l'Éternel Sauveur, selon la signification de Son nom ; c'était « Jésus Christ, le Fils de Dieu ». Qu'il est merveilleux d'être admis à entendre les paroles de Jésus adressées au Père !

4.3 *Jésus Christ, le Fils du Père*

2) dans la première partie de Son intercession, nous voyons que le Seigneur Jésus parle de Lui-même à la troisième personne, et Il parle au Père comme étant le Fils et comme étant Jésus Christ. « Père, l'heure est venue ; glorifie ton Fils, afin que ton Fils te glorifie... Et c'est ici la vie éternelle, qu'ils Te connaissent seul vrai Dieu, et Celui que Tu as envoyé, Jésus Christ » (17:1-3). Il se désigne comme « Ton Fils » et « Jésus Christ ».

Ce passage est des plus instructifs pour nous. Les paroles à la troisième personne nous communiquent d'une manière marquée et emphatique le caractère spécial sous lequel le Seigneur présente Son intercession. Il ne plaide pas comme Fils de David ni comme Fils de l'homme pour Israël ou les Gentils, mais comme Fils de Dieu pour ceux qui Lui ont été donnés à l'heure où Son peuple terrestre Le reniait.

Devant le Père, les yeux levés vers le ciel, sur le point de partir auprès du Père, le Seigneur Jésus prend, dans Son intercession, la place du Fils du Père (« Ton Fils »). Il n'intercède pas en tant que Fils de l'homme, ni en tant que Messie. Il ne s'adresse pas à l'Éternel, mais au Père. Ses supplications ne sont pas en faveur d'Israël pour qu'ils soient bénis nationalement, ni pour les choses créées afin qu'elles soient purifiées de la plaie du péché. La promesse et la prophétie de l'Ancien Testament qui traitent de ces sphères de réconciliation, et de la manifestation mondiale de la justice et de la gloire divines, sont mises en suspens à cause de Son rejet par le

monde. Néanmoins, comme Fils du Père, Il a des droits et des privilèges Personnels qui ne sont pas affectés par cette incrédulité pécheresse de l'homme ; et en vertu de ces droits, Il intercède maintenant pour les Siens — pour ceux qui L'ont reçu, et qui ont cru en Son nom (Jean 1:10-13).

En conséquence, le Seigneur Jésus présente comme base de Son intercession Sa propre relation personnelle de Fils avec le Père, une relation antérieure à l'existence du monde, et donc indépendante des plans divins pour la régénération complète du monde, bien que, comme Fils, Il en sera, le moment venu, l'unique canal de bénédiction, toutes choses étant placées entre Ses mains.

La révélation prophétique de la justice administrative dans le monde doit encore attendre pour être accomplie, mais cet accomplissement reste certain ; or l'amour du Père n'est pas retenu dans son épanchement par l'endurcissement de l'homme, car il est donné à connaître par le Fils, qui est toujours demeuré dans cet amour, jamais plus ni moins que quand Il était dans Son humanité. De plus, cet amour a été donné à connaître par Lui à un cercle dont il n'est pas fait mention prophétiquement dans le cours de l'histoire du monde de l'Ancien Testament, mais ce cercle d'humbles croyants est maintenant mis en contact avec l'amour dont le Fils jouissait avant la fondation du monde.

Mais le Fils avait déjà révélé sur la terre le nom et l'amour du Père à ceux que le Père Lui avait donnés du monde. Le Fils prie pour ce groupe de croyants, les décrivant comme le don que le Père Lui a fait (Jean 17:2, 6, 9, 11, 12, 24 ; et aussi 18:9 ; 6:37, 39). Il demande au Père pour eux parce que, ayant glorifié le Père sur la terre, Il s'attend à être glorifié par Lui dans les cieux, tandis qu'ils seront encore dans le monde.

Mais dans Sa prière au Père, le Fils parle dans la pleine conscience de Sa propre égalité avec le Père, comme Celui qui peut statuer sur l'achèvement de Son œuvre, et qui peut estimer la gloire que cette œuvre présente aux yeux du Père. Quelle était cette œuvre ? « Qu'ils Te connaissent ». Et afin que les Siens puissent avoir cette connaissance du Père, le Fils leur a donné la vie éternelle (Jean 17:3).

Ce n'est donc pas comme Médiateur entre Dieu et les hommes, ni comme Serviteur de l'Éternel que le Seigneur Jésus parle, mais comme le Fils, dans la gloire essentielle de Sa propre Personne comme Fils du Père, qui a glorifié le Père sur la terre à l'égard de Sa manifestation de cet amour qui n'avait pas de commencement, car « Dieu est amour ».

Ayant donc, dans Son humanité, révélé cet amour sur la terre, Lui, le Fils incarné, cherche maintenant à être glorifié dans le ciel. Comme quelqu'un a dit : « Il était Fils avant le commencement du temps ; Il avait donc, bien sûr, la gloire avec le Père avant que le monde fût. Mais Il avait pris la place de serviteur en tant qu'homme sur la terre, et maintenant Il demande que le Père Le glorifie auprès de Lui-même de la gloire qu'Il avait auprès de Lui éternellement. Étant un homme pour l'éternité, Il voulait tout recevoir du Père, bien qu'étant Fils de toute éternité ; et une fois qu'Il serait glorifié, il voulait cela afin de glorifier le Père. Tel sont l'amour et le dévouement parfaits » au Père — l'amour et le dévouement uniques du Fils.

4.4 La glorification du Fils incarné

3) À partir du verset 4, la prière passe à la première personne, et à partir de là, le Seigneur parle de Lui en disant « Je » ou « Moi ». Au verset 1 il avait demandé « Glorifie Ton Fils » ; maintenant c'est « glorifie-Moi, Toi, Père, auprès de Toi-même, de la gloire que J'avais auprès de Toi avant que le monde fût » (Jean 17:5). Il y a, comme nous l'avons noté, une signification sous-jacente au changement de manière de s'exprimer dans ces deux versets, et cette signification sert à nous enseigner, mais ces deux phrases ont été prononcées par la même Personne. Elles montrent que Celui qui allait être glorifié voulait entrer dans la gloire qu'Il avait auprès du Père « avant que le monde fût », et que Celui qui parlait était le Fils Éternel dans Son humanité.

Avec la plus profonde révérence, considérons encore ces paroles pour en apprendre davantage sur leur véritable portée, tandis que nous notons leur liaison intime. D'abord, le Seigneur Jésus dit : « Glorifie ton Fils, afin que ton Fils te glorifie » (Jean 17:1). Dévoré par le zèle pour la maison du Père, le Fils qui avait glorifié le Père sur la terre, cherchait maintenant à être glorifié en haut pour pouvoir continuer, de là, à glorifier le Père.

S'étant présenté comme le Fils (17:1), Celui qui parlait, les yeux toujours fixés sur le ciel et les lèvres toujours pleines de grâce (17. 5), dit : « Glorifie-moi ». Il n'y a pas une syllabe suggérant un changement d'identité chez Celui qui prononce ces deux phrases étroitement reliées, la seconde remontant jusque dans l'éternité. Car Celui qui parle parlait au Père de manière précise et emphatique (« Toi, Père »), et Il Lui exprimait le désir d'être Lui-même glorifié « auprès [para] de Toi-même », à Ton propre côté ; et de plus, Il déclarait que cette gloire était exactement la même gloire que Celui qui parle avait « auprès [para] de Toi-même », à Ton côté, « avant que le monde fût ».

Le langage de cette demande nous interdit de penser que cette gloire de Celui qui parle n'était pas éternelle, puisque la gloire n'en était pas une qu'Il commença d'avoir à un moment quelconque déterminé du passé, ni une gloire qu'Il aurait pour la première fois quand la prière serait accomplie, mais c'est la gloire qu'Il « avait » avant que le monde fût.

En considérant encore davantage cette gloire, nous apprenons que la gloire de Celui qui parle n'était pas celle qui provenait d'activités créatrices, puisqu'Il la possédait « avant que le monde fût ». C'est la gloire, extérieure et antérieure à la création, qui brillait dans une excellence infinie « avant que le monde fût ». C'est la gloire intrinsèque, ineffable que Celui qui parle avait quand, distinct personnellement du Père, Il était auprès du Père « avant que le monde fût ». C'est la gloire transcendante que le Père demeurant dans l'amour mutuellement suffisant de la Déité, voyait dans le Fils Éternel Incréé, qui était dans Son sein avant la fondation du monde.

« Avant que le monde fût ». Quelles perfections brillent dans chaque parole du Fils ! Le monde est l'arène où le péché a déshonoré Dieu, et où, à dessein, la gloire de Dieu sera finalement manifestée avec encore plus d'éclat qu'à la création. Mais la venue du Sauveur du monde fut accompagnée d'une telle éruption d'hostilité de la part de l'homme, que les plans divins pour la rédemption du monde de son esclavage du péché et de Satan furent ajournés.

Le Fils donc, « sachant toutes les choses qui devaient lui arriver » (Jean 18:4), se tourne vers ce qui était au commencement avant que le monde existât — les choses associées à Sa propre gloire auprès du Père, et à l'amour que le Père avait pour Lui. Comme Fils incarné, Il cherchait à entrer dans cette gloire à Son ascension, et à être manifesté en elle auprès du Père.

Mais tandis que le Fils, laissant les circonstances de Son humiliation, entrait dans cette gloire à Son ascension, il ressort clairement de la formulation de sa demande, que Celui qui parle « avait » cette même gloire au commencement. Car si le Père auquel Celui qui parle s'adresse était Père avant que le monde fût, alors Celui qui parle, qui était avec Lui avant que le monde fût, était Son Fils avant que le monde fût.

Certains admettent que « la Personne était là » au commencement, mais ils soutiennent que c'est aller au-delà de l'Écriture que de « Lui donner un nom ou une désignation personnelle ». Mais ici l'Écriture elle-même, c'est-à-dire le Saint Esprit, Lui donne le nom de Fils. Celui qui parle, ou la Personne qui parle, révèle au verset 5 qu'Il était avec le Père avant que le monde fût ; et la même Personne au verset 1 se décrit au Père comme « Ton Fils », c'est-à-dire le Fils du Père, tandis que dans les deux versets Celui qui parle s'adresse directement au « Père » par Son nom.

Ce passage de l'Écriture nous présente donc, pour que cela devienne un élément de notre adoration, une continuité merveilleusement ininterrompue dans la Personne toujours-bénie du Fils. Avant la fondation du monde, le Fils est au côté du Père dans Sa propre gloire

caractéristique de Sa Personne, bien-aimé du Père comme tel. Dans l'incarnation du Fils, l'union des deux natures de Dieu et de l'homme est si absolue que la Personnalité du Fils demeure intacte, et Lui dans Son humanité est comme toujours « sur toutes choses Dieu béni éternellement » (Romains 9:5). Puis à Son ascension, le Fils incarné assume Sa propre gloire d'avant l'incarnation, mais la Personne est la même. Le Fils est le « JE SUIS » interchangeable et absolu, au commencement, maintenant et à toujours ; et nous tombons sur nos faces en adoration devant Celui qui est le Fils Éternel.

4.5 La gloire du Fils avant que le monde fût

Quand le Fils parle de Sa gloire éternelle auprès du Père, Sa dignité et Sa valeur personnelles ne sont pas diminuées à nos yeux, mais rehaussées au-delà de toute mesure. Nous adorons avec bonheur le Fils comme nous adorons le Père, sachant que le Fils incarné est maintenant glorifié auprès du Père de la gloire qu'Il avait dans Son Être personnel de toute éternité.

Le Seigneur ne demandait pas d'être revêtu à nouveau de cette gloire comme s'Il avait laissé la gloire de la Détéité quant à la forme et à la position extérieures. Pouvait-il y avoir Détéité sans la gloire de la Détéité ? Et il n'est pas correct de parler de forme et de position extérieures de la Détéité, sauf en se référant seulement à ce qui apparaissait aux yeux des hommes. La gloire peut être présente, mais invisible aux yeux des hommes. La gloire de l'Éternel passa devant Moïse, caché dans la fente du rocher et couvert par la main divine. L'Éternel dans Sa gloire était là, mais Moïse ne Le vit que « par derrière » (Exode 33:23). La gloire de la Détéité peut être voilée ou cachée entièrement ou partiellement aux hommes, mais elle n'est jamais effacée au point de nécessiter un renouvellement ou une restauration. Comme l'Être essentiel de la Détéité ne peut être changé, ainsi en est-il de Sa gloire Essentielle.

L'Écriture est silencieuse quant à une éventuelle abdication, par le Fils, de la gloire particulière et propre à Sa Personne. En effet, le fait même qu'Il était le Fils Éternel dans Son humanité imprimait à Son service sa qualité unique. Son obéissance jusqu'à la mort, et à la mort de la croix, fut magnifiée au-delà de toute comparaison ou estimation parce qu'Il était « en forme de Dieu », conservant la pleine gloire de Sa condition de Fils.

Les paroles mêmes que nous considérons fournissent une illustration vivante de cet esprit d'obéissance : « Maintenant glorifie-moi, toi, Père ». Lui qui s'est humilié, attend qu'il plaise au Père de L'exalter. Le Fils, devenu un serviteur qui a glorifié le Père sur la terre, s'abstient pourtant de Se glorifier dans le ciel. Bien que possédant tous les droits personnels à la gloire qu'Il avait auprès du Père avant que le monde fût, Il se soumet, selon la perfection du Fils incarné, au bon plaisir du Père pour Sa glorification en haut.

Il y a donc une gloire morale exquise dans la demande elle-même. Jamais une telle supplique n'aurait pu monter au Père d'autres lèvres que les Siennes. Comme Fils, il demande que, comme Homme, Il soit glorifié dans le ciel de la gloire personnelle qui était la Sienne de toute éternité. De plus, Il fonde cette requête, non pas sur Sa gloire personnelle et Sa relation éternelle comme Fils, mais sur le fait qu'Il ait glorifié le Père sur la terre, et qu'Il ait achevé l'œuvre qu'Il Lui avait donnée à faire ; or là dessus, IL est Lui-même compétent pour exprimer un jugement vrai devant le Père : « Je T'ai glorifié... J'ai achevé l'œuvre ».

Un tel langage serait extravagant pour quiconque ne serait pas dans la gloire de la relation de Fils avant que le monde fût. Or c'est effectivement avant que le monde fût que le Fils était auprès du Père, manifestant en Lui-même la pleine excellence de cette gloire qui Lui était particulière comme Fils, et que le Fils dans cette gloire faisait les délices ineffables du Père. Combien cela inspire les cœurs de ceux qui sont nés de Dieu de savoir que l'amour éternel dans le sein du Père trouvait une réponse parfaite dans le cœur du Fils Éternel ! Quelle gloire les yeux du Père voyaient dans le Fils tout au long de l'éternité passée quand Dieu était tout ! Quel profond contentement remplissait le cœur du Père quand Il contemplait la gloire du Fils avant que le monde fût ! — et tout autant quand Il voyait ce Fils dans Son humanité, Son Fils unique en qui Il trouvait Son plaisir !

Qu'il est doux d'avoir cet aperçu du passé inscrutable par Celui qui, sur la terre, était seul à le connaître ! Car nous savons maintenant qu'avant tous les siècles et toutes les générations, l'amour du Père reposait dans une tranquillité ininterrompue de délices sur le Fils qui était auprès de Lui dans Sa gloire personnelle. Cet amour personnel et cette gloire personnelle, le Fils les possédait et en jouissait de toute éternité avant que les mondes fussent. Maintenant, ayant glorifié le Père sur la terre en tant que Fils obéissant dans Son humanité, Il désire être glorifié de cette gloire qui était toujours la Sienne comme le Fils Éternel du Père.

5 Appendice A : Les trois Personnes de la Détéité

W. Kelly sur Lév. 16:5-10

Aucun chrétien ne nie qu'il y ait unité dans la Détéité, tandis qu'il croit pleinement qu'il y a trois Personnes dans la Détéité, le Père, le Fils et le Saint Esprit (Matt. 28:19).

Or cette vérité ne doit absolument pas être affaiblie. Celui qui n'admet rien de plus dans le Détéité que trois aspects d'une seule Personne n'est pas un chrétien, mais un séducteur et un antichrist. Il ne confesse pas le vrai Dieu pleinement révélé, mais simplement la Détéité sous trois caractères ; les trois personnes sont tellement distinctes, que le Père pouvait envoyer le Fils (Jean 5:37 ; 1 Jean 4:14), et le Saint Esprit descendre sur ce Fils en présence du Père (Matt. 3:16, 17), et dans le Fils conscient de l'être, tout ceci ayant même lieu visiblement devant l'homme.

5.1 La Trinité

C'est là un fait immense rapporté très tôt dans les évangiles, un témoignage clair à « la Trinité ». Peut-on avoir de la sympathie pour ceux qui, négligeant un pareil fait, achoppent contre le terme même de Trinité ? Pourquoi être si servile vis-à-vis de la lettre, et si soucieux de se débarrasser d'un mot parce qu'il n'est pas dans la Bible ? La chose elle-même y est, ouvertement dans le Nouveau Testament, imprégnant toute la Bible du premier au dernier chapitre, quoique de manière plus voilée dans l'Ancien Testament comme d'habitude. On ne peut pas lire intelligemment le premier chapitre de la Genèse sans y voir plus d'une personne dans la Détéité, ce dont même le premier verset de ce premier chapitre en prépare positivement la divulgation, quoique graduellement, même si on ne s'en rend compte qu'après qu'en soit intervenue la révélation.

5.2 Le nom au pluriel et le verbe au singulier

Demandez-vous comment cela se fait-il ? « Au commencement Dieu créa » (Gen. 1:1). Il n'est peut-être pas connu de tous — mais pourtant c'est vrai — que le terme hébreu original pour « Dieu » est au pluriel, ce qui oriente naturellement vers l'existence de plus d'une personne ; pourtant le mot « créa » est au singulier, une forme utilisée quand on parle du Dieu vivant, mais non pas des dieux païens. Avec les dieux des nations, le verbe qui suit est au pluriel. Avec le vrai Dieu, le verbe est souvent au singulier, malgré le sujet au pluriel. Des cas comme Gen. 20:13 où le verbe est aussi au pluriel prouvent que le mot « Dieu » (= Elohim) était connu pour être un vrai pluriel.

5.3 Un Dieu, Trois Personnes

Quoi de mieux pour préparer à la révélation de l'unité de nature et de la pluralité des personnes ? Je suis d'accord que l'Ancien Testament ne suffirait pas à faire voir les trois personnes comme elles sont révélées plus tard ; même le croyant doit attendre le Nouveau Testament pour avoir une pleine lumière et une pleine vérité sur ce sujet. Mais quand cette lumière et cette vérité sont venues en Christ et par l'Esprit, l'harmonie particulière (grammaticale) des passages où on trouve le nom de Dieu autrefois ne peut que frapper celui qui tient compte de chaque mot de l'Écriture Sainte.

5.4 Chaque mot est inspiré

Ceux qui ont des vues relâchées sur l'inspiration peuvent évidemment contester la force de n'importe quel mot, parce que leurs vues sont incroyables et pernicieuses ; en effet, de telles vues ne peuvent qu'affaiblir et saper l'inspiration comme Dieu l'a révélée et comme le Saint Esprit raisonne à son propos. Il n'y a pas d'erreur plus contaminante que de limiter l'inspiration aux pensées de Dieu en général, en la niant pour Ses mots écrits.

6 Le Fils unique de Dieu

C'est le Fils unique de Dieu qui révéla dans le monde l'amour de Dieu. Cette révélation fut une présentation personnelle, et non pas une communication qui Lui aurait été donnée pour la transmettre. Aucune créature n'était qualifiée pour se charger de cette révélation. Un ange aurait pu communiquer à l'homme un message de ce qui était dû par l'homme à Dieu, mais la plus haute intelligence céleste ne pouvait ni manifester ni communiquer ce qui était dans le cœur du Dieu d'amour envers l'homme. Puisque « Dieu est amour », seule l'omniscience peut connaître pleinement cet amour infini, et seule la toute-puissance peut le déclarer correctement. Le Fils de Dieu dans l'essence de Son Être possède pleinement ces attributs qui comprennent tout, et aucune créature ne pourrait les posséder. De plus cette connaissance et cette qualification à être le Révéléateur de l'amour divin s'expriment simplement dans l'Écriture par la désignation du Fils de Son amour : « le Fils unique de Dieu ».

6.1 Le Don du Fils Unique de Dieu

Le terme « unique » (monogènes) est appliqué cinq fois au Fils de Dieu dans le Nouveau Testament, et seulement dans les écrits de Jean (Jean 1:14, 18 ; 3:16, 18 ; 1 Jean 4:9). Dans la plupart de ces passages, l'association particulière de cette expression avec la manifestation de l'amour de Dieu détermine son sens. Le Fils unique de Dieu est le seul à avoir la qualification spéciale pour être le Révéléateur de l'amour éternel de Dieu ; en conséquence, Il est présenté comme tel dans le récit que fait le Saint Esprit de cette révélation.

Ainsi, après que le Seigneur eut instruit Nicodème des choses terrestres du royaume de Dieu, Il passa aux thèmes célestes, et c'est alors qu'Il se présenta comme le Fils Unique de Dieu (Jean 3:16, 18). Comme « Fils de l'homme qui est dans le ciel », Lui, l'Omniprésent, parlait de l'amour de Dieu pour le monde dont Il avait été éternellement conscient dans la demeure de Dieu. Y avait-il un thème céleste mieux approprié que celui de l'amour de Dieu ? Y avait-il un don céleste au monde plus transcendant que celui du Fils unique ? Et Il déploie ceux-ci, le don et le motif, et les enrobe dans la précieuse combinaison de termes : « Fils » et « amour ».

Le Seigneur annonçait cet amour de Dieu en des termes heureusement familiers : « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné Son Fils unique ». Il y a de nombreuses merveilles dans cette déclaration profonde. Il est merveilleux à nos yeux que Dieu ait aimé, et il est merveilleux également qu'Il ait aimé le monde tel qu'il est, tombé dans le péché et dominé par Satan. Et ces merveilles font partie des « choses célestes » présentées à notre foi dans cette phrase.

De plus, l'intensité de cet amour est aussi déclarée : « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné Son Fils unique ». La mesure de l'amour de Dieu à l'égard du monde se voit dans le don de Celui qui était particulièrement et exclusivement l'objet de Son affection, Son Fils Unique. Le sujet prodigieux d'étonnement pour notre foi est qu'une seule Personne était auprès du Père dans Sa relation unique de Fils, et que Dieu a donné cette seule Personne ! C'est certainement ce qu'enseigne ce texte, non pas que le don de Dieu était Quelqu'un qui devint Son Fils unique dans l'humanité, c'est-à-dire dans le processus du don et au moment du don. Si l'état de Fils commençait lors de l'incarnation, pourquoi ne lisons-nous pas que Dieu a donné le Fils de l'homme ? Mais non ! C'est le Fils unique de Dieu qui a été donné.

Nous citons ce qu'un autre (W.K.) a écrit sur ce passage : « Quelle vérité infinie est cette affirmation : « Le Fils de l'homme qui est dans le ciel » (Jean 3:13). Il était impossible de le dire s'Il n'avait pas été Dieu, le Fils du Père ; pourtant, ce qui est de la plus grande importance, c'est que c'est de Lui comme homme, le Messie rejeté, qu'il est dit « le Fils de l'homme qui est dans le ciel ». L'incarnation n'était pas une simple émanation de la divinité, ni une Personne autrefois divine qui a cessé de l'être en devenant homme (en soi une absurdité impossible), mais c'était Celui qui, pour glorifier le Père et accomplir le propos de grâce pour la gloire de Dieu, a pris l'humanité en union avec la Dêité dans sa Personne. C'est pourquoi Il pouvait dire de Lui (c'est de Lui seul que cela pouvait être dit) : « Le Fils de l'homme qui est dans le ciel », même s'Il est le Fils unique qui est (non pas simplement qui était) dans le sein du Père. C'est Lui qui répond au défi d'Agur, et même au-delà, lorsqu'Agur parlait prophétiquement (Prov. 30:4) à Ithiel et Ucal : « Qui est monté dans les cieus, et qui en est descendu ? Qui a rassemblé le vent dans le creux de ses mains ? Qui a serré les eaux dans un manteau ? Qui a établi toutes les bornes de la terre ? Quel est son nom, et quel est le nom de son fils, si tu le sais ? » C'est Dieu, et non pas l'homme, qui peut soutenir ce défi ; mais c'est Dieu devenu homme, oui, le Fils de l'homme. Combien Il était approprié, et à la fois qualifié, pour manifester toutes choses, les choses célestes, terrestres, humaines et divines ! Il est bien en effet la vérité ».

Rappelons-nous qui est Celui qui a prononcé ces paroles : « ... Celui qui est descendu du ciel, le fils de l'homme qui est dans le ciel » (Jean 3:13). Il parle en témoin qualifié d'une relation céleste, de Lui-même, le Fils unique de Dieu. « Celui qui vient d'en haut est au-dessus de tous... et de ce qu'il a vu et entendu, de cela il rend témoignage » (Jean 3:31-32). Le Fils témoignait sur la terre de ce qui était vrai dans le ciel, et donc, la relation de Fils dans la Dêité était effective avant l'incarnation et avant qu'Il ne descende du ciel comme le Fils donné. C'est le témoignage même du Fils concernant Lui-même en tant que don du Père.

Ensuite, qui Dieu n'a-t-Il pas épargné (Rom. 8:32), mais L'a livré pour nous tous ? Le Saint Esprit répond : « Son propre Fils ». Dieu n'a pas refusé ce don inexprimable, mais Il a donné Son propre Fils dans la spontanéité de Son amour. Penser à Lui autrement que comme le Fils éternel, c'est amoindrir la gloire personnelle du don incomparable de Dieu. Quand le Fils de l'homme est monté au ciel, Il entra là où Il avait été auparavant, selon Sa question posée à Ses disciples incroyables : « Si donc vous voyez le fils de l'homme monter où il était auparavant... ? » (Jean 6:62). Il revendiquait pour Lui l'omniprésence de l'Éternel qui est « Dieu dans les cieus en haut, et sur la terre en bas : il n'y en a point d'autre » (Deut. 4:39), car, comme Fils, il était simultanément à la fois dans les cieus et sur la terre (Jean 3:13) (voir Appendice B).

6.2 Sa relation de Fils avant de devenir le don de Dieu au monde

Dieu a donné Son Fils, non pas un serviteur. On ne peut percevoir la force et la portée exacte de ce grand texte qu'en notant que Dieu a donné au monde Celui qui était Son Fils unique. Considérer que cela signifie que Dieu a donné Celui qui, dans l'humanité, voulait

entrer dans la relation entièrement nouvelle de Fils unique, c'est rabaisser la sublime déclaration du Seigneur au niveau de l'emploi fait par Dieu de divers serviteurs dans Ses relations gouvernementales avec Israël et avec le monde.

Nous lisons, par exemple, que Dieu a donné au peuple d'Israël des juges (Actes 13:20), c'est-à-dire des hommes qui devinrent des chefs et des conducteurs du peuple. Mais il n'y avait rien chez Gédéon, Samson, ou n'importe quel autre pour magnifier l'amour de Dieu. Ces serviteurs ne possédaient en eux-mêmes que peu de valeur morale. Ils n'ont pas magnifié leur fonction par leur excellence personnelle ; c'était plutôt leur fonction qui les rendait grands. Dieu a donné ces serviteurs pour accomplir des tâches précises ; non seulement ils Lui étaient subordonnés dans leur fonction, mais ils Lui étaient inférieurs en nature.

Mais le don de Jean 3:16 est d'un ordre tout à fait différent. Rien n'est dit dans ce verset sur la tâche confiée au Fils. La valeur du don se mesure par la personnalité unique de Celui qui a été donné, le Fils unique de Dieu. À titre d'illustration, considérons un exemple de l'Ancien Testament. Qu'est-ce qui a tellement rehaussé la valeur de l'acte par lequel Abraham s'abandonna à Dieu ? C'est le fait que le patriarche a offert son fils unique (Héb. 11:17). Isaac était son fils avant qu'ils ne montent ensemble sur le mont Morija, et avant d'être placé sur l'autel. Aux yeux de l'Éternel, la valeur éthique de l'acte de foi d'Abraham se mesurait par celui qu'il donnait à la demande de l'Éternel — non pas Ismaël, mais son fils Isaac, son fils unique, celui qu'il aimait, et sur lequel étaient centrées les promesses que l'Éternel lui avait faites. Abraham abandonna le trésor de son cœur, et Dieu apprécia son obéissance de foi en utilisant des expressions se rapportant à son affection pour Isaac (Gen. 22:12, 16).

De la même manière, le don de Dieu se mesure à la Personne donnée. Le degré de l'amour de Dieu — le « tant » — n'est proportionnel qu'à la valeur de Son Fils unique. Il était le Fils unique avant d'être donné, et avant d'être envoyé dans le monde. La relation de Fils est inséparable de Sa Personne, et ne décrit pas une relation officielle ou médiatoriale qu'Il assumerait ou qui Lui aurait été conférée en vue d'un service. Dieu a donné Son Fils, non pas un serviteur ; cependant, béni soit Son saint nom, bien qu'il fût Fils, Il devint Serviteur pour servir à la fois Dieu et l'homme.

6.3 Croyant en Son nom

Au verset 16 de Jean 3, il est question de « croire en Lui », et au verset 18 de « croire au nom ». « Celui qui ne croit pas est déjà jugé, parce qu'il n'a pas cru au nom du Fils unique de Dieu ». Il est remarquable ici que le mot utilisé soit le « nom » et non pas le « titre ».

Un nom indique l'identité de la personne, c'est le terme qui distingue cette personne des autres. Un titre est un terme désignant une fonction ou un service, et le même titre peut s'appliquer à un certain nombre de personnes différentes. « Roi » est un titre qui dénote une dignité royale et qui a appartenu à David, à Salomon, à Josias, à Nébucadnetsar, et à tous ceux qui ont occupé cette fonction. David, par contre, était le nom du fils oint de Isaï / Jesse. Nombreux ont été les rois en Israël, mais un seul fut appelé David.

Le nom donc est personnel à celui qui le porte, et quand il était donné par Dieu, il convenait parfaitement : ainsi, le Seigneur dit à l'un des apôtres : « Tu es Pierre ». Le nom exprime ce qu'est la personne ; le titre indique ce que fait la personne. « Sauveur » est un titre du Seigneur : « car aujourd'hui, dans la cité de David, vous est né un Sauveur » (Luc 2:11). Mais Son nom personnel est « Jésus », qui signifie « l'Éternel le Sauveur » (Matt. 1:21). L'idée de salut est impliquée à la fois dans le nom et dans le titre, mais le titre « Sauveur » décrit l'œuvre de Celui qui est venu afin que le monde fut sauvé par Lui, tandis que « Jésus » exprime Qui est cette Personne incarnée, l'Éternel le Sauveur. Ainsi, en célébrant le salut d'Israël, Moïse chantait : « L'Éternel est un homme de guerre ; l'Éternel est son nom » (Exode 15:3).

Or dans l'usage scripturaire, il apparaît que l'expression « Fils de Dieu » est considérée comme un nom, et non pas comme un titre. Le « Fils » exprime Qui est intrinsèquement cette Personne bénie, Celui sur qui s'épanchait l'amour du Père avant que le monde fût. Si « Fils » ne désignait qu'un office médiatorial assumé à un certain moment du cours des temps, alors « Fils de Dieu » serait un titre. Mais l'Écriture ne supporte pas une telle pensée, bien qu'elle nous dise fréquemment et avec insistance que Celui qui a pris les hautes fonctions de Médiateur entre Dieu et l'homme est le Fils de Dieu, et par exemple l'Écriture montre que Celui qui est maintenant fait Souverain Sacrificateur dans les cieux est le Fils de Dieu (Héb. 5:5).

Nous tournant à nouveau vers Jean 3:18, et nous souvenant que le « nom du Fils unique de Dieu » dénote tout ce qu'Il est comme Celui qui a déclaré l'amour du Père, étant Lui-même le Fils de Son amour, — nous voyons plus clairement la terrible culpabilité qu'entraîne le refus de croire de l'homme. Le refus du Fils décide de la position de l'incroyant. « Celui qui ne croit pas, est déjà jugé » (Jean 3:18). Il a rejeté « Dieu en Christ ». Il n'a pas cru au « nom du Fils unique de Dieu ».

Le critère décisif du sort de l'homme selon ce passage était quelque chose de nouveau dans les voies de Dieu, et provenait de la présence du Fils incarné sur la terre comme le don de l'amour de Dieu pour le monde. Le refus de croire au Fils est péché. C'est ce que le Saint Esprit atteste maintenant (Jean 16:9). Jamais auparavant le Fils n'était apparu parmi les hommes dans un tel but, et en conséquence les hommes encouraient une responsabilité qui n'avait jamais été imposée auparavant. Un prophète devait être reçu parce qu'il parlait au nom de l'Éternel qui l'avait envoyé (Deut. 18:18, 19), mais maintenant il était demandé aux hommes de croire au nom de Celui qui parlait, le Fils unique Lui-même. Israël avait à croire le message d'un prophète, mais non pas à son nom. Mais maintenant le peuple était appelé à croire au Fils, car « le nom de l'Éternel est en Lui » (Exode 23:21). Dieu avait maintenant envoyé Son Fils à la nation incrédule, non pas un serviteur comme Il l'avait fait précédemment (Matt. 21:33-39).

6.4 La manifestation de l'amour de Dieu

Alors que l'amour de Dieu a été manifesté d'une manière générale au monde, il a été manifesté particulièrement à la famille de Dieu. L'apôtre Jean écrivait : « En ceci a été manifesté l'amour de Dieu pour nous [ou : dans notre cas], c'est que Dieu a envoyé son Fils unique dans le monde, afin que nous vivions par lui » (1 Jean 4:9).

Ainsi, le langage de l'Écriture inspirée dans l'évangile et dans l'épître indique avec précision que le Fils unique de Dieu a été à la fois donné et envoyé dans le monde. La relation éternelle de Fils de Celui qui a été Envoyé confère une gloire sans pareille à Sa mission, tandis qu'elle aggrave la culpabilité de ceux dans le monde qui refusent de croire en Son nom. Pour la famille de la foi qui vit par Lui, le Fils unique est la manifestation permanente de l'amour de Dieu à leur égard. La contemplation et l'adoration de l'amour infini de Dieu manifesté dans le Fils unique seront l'occupation éternelle des enfants de Dieu dans la maison du Père en haut.

7 Appendice B : le défi d'Agur — Proverbes 30:4

Exposé de l'évangile de Jean, par W. Kelly, p 60.

L'incarnation n'était pas une simple émanation de la divinité, ni une Personne autrefois divine qui cessa de l'être en devenant homme... mais Celui qui, pour glorifier le Père et accomplir les propos de la grâce à la gloire de Dieu, prit l'humanité en union avec la Dité dans Sa Personne. C'est pourquoi Il pouvait dire, et cela ne pouvait être dit que de Lui seul, « le Fils de l'homme qui est dans le ciel » (Jean 3:13), même s'Il est le Fils unique qui est (et non pas simplement qui était) dans le sein du Père (Jean 1:18).

C'est Lui qui est la réponse, et plus que la réponse, au défi d'Agur lorsqu'il parlait prophétiquement (Prov. 30:4) à Ithiel et à Ucal : « Qui est monté dans les cieux, et qui en est descendu ? Qui a rassemblé le vent dans le creux de ses mains ? Qui a serré les eaux dans un manteau ? Qui a établi toutes les bornes de la terre ? Quel est Son nom, et quel est le nom de Son Fils, si tu le sais ? »

C'est Dieu, non pas l'homme, qui peut répondre à ce défi ; mais c'est Dieu devenu homme — oui, le Fils de l'homme. Car « personne n'est monté au ciel, sinon celui qui est descendu du ciel, le fils de l'homme qui est dans le ciel ». Voir aussi Éphésiens 4:8-10.

8 La Parole auprès de Dieu : le Fils unique auprès du Père

Dans l'évangile de Jean, le Seigneur Jésus est dépeint selon Ses noms essentiels plutôt que selon Ses titres relatifs. On le voit là comme la Parole et comme le Fils, plus que comme Messie, ou comme Souverain Sacrificateur, ou comme Tête (Chef) du corps, l'assemblée.

Par conséquent, les gloires personnelles de Dieu et de Son Fils forment le thème prédominant de cet évangéliste plutôt que le salut de l'homme. Le « Fils » fait ressortir l'amour ineffable du Père et manifeste la gloire de Son nom. De plus, alors que le pardon des péchés n'est même pas mentionné une fois dans cet évangile, le don de Dieu au croyant de la vie éternelle revient si fréquemment que ce terme est un aspect éminent du quatrième évangile que chaque lecteur peut facilement reconnaître.

8.1 Les versets introductifs de l'évangile de Jean (1:1-18)

Le thème exceptionnellement élevé du quatrième évangile est indiqué par ses premiers versets, et l'on remarque spécialement l'élevation du thème en comparant son introduction avec celle des autres évangiles. Matthieu, Marc et Luc, chacun selon son propos spécifique, dépeignent le Seigneur dans Ses relations terrestres et temporelles avec les hommes, telles qu'elles avaient été prédites dans l'Ancien Testament ; mais Jean écrit au sujet du Seigneur dans Sa relation céleste et éternelle, qu'Il a parfaitement manifestée parmi les hommes, mais qui n'avait pas été prédite dans les psaumes, la prophétie ou les types.

En conséquence, les trois premiers évangiles commencent par montrer que le Seigneur apparut comme accomplissant les prophéties d'autrefois et comme figurant dans la lignée généalogique prescrite. Mais dans l'évangile de Jean, on ne trouve pas ces préliminaires, ni aucune citation de passages de l'Ancien Testament, ni aucun arbre généalogique. La raison de ce contraste frappant apparaît immédiatement si nous nous rappelons que la plume de Jean fut inspirée pour rapporter que « Jésus était le Christ, le Fils de Dieu » (voir Jean 20:30-31). Aucune succession humaine, aucune citation de la loi, des prophètes ou des psaumes n'aurait été appropriée pour introduire Celui qui était Dieu, et qui était au commencement auprès de Dieu. La simplicité abrupte des paroles introductives indique la majesté inexprimable du thème.

Ces versets préliminaires de Jean présentent trois vérités fondamentales au sujet de la Personne du Seigneur, à savoir :

- 1) La Parole était Dieu et était au commencement auprès de Dieu.
- 2) La Parole devint chair et habita au milieu des hommes.
- 3) La Parole était le Fils unique.

8.2 La Parole au commencement

Dans les versets 1-18, nous avons donc le prologue du Saint Esprit à l'histoire de l'évangile de Jean, le verset 15 étant une parenthèse contenant le témoignage rendu par Jean le baptiseur à sa propre infériorité personnelle. Cette préface s'ouvre par l'indication de l'élevation suprême du thème de cet évangile. Le voile du passé est immédiatement déchiré pour nous par le Saint Esprit dans une phrase frappante, et un aperçu dans l'éternité passée nous est accordé : « Au commencement était la Parole ».

Là, resplendissante dans Ses gloires essentielles, nous contempons, par l'illumination de l'Esprit, la Parole, le Fils unique de Dieu. Conduits par le texte à regarder en arrière, notre regard ravi voyage au-delà des confins de toutes les choses créées et au-delà de tout cycle de temps mesurable pour adorer la Parole éternelle qui était « au commencement » (Appendice C).

Il est manifeste que cette déclaration de l'existence de la Parole au commencement nous conduit à un point antérieur à l'acte créateur le plus ancien contenu dans Genèse 1:1. Autrement dit, nous sommes introduits dans l'éternité par la révélation. En effet, cette existence absolument antérieure est déclarée avec encore plus de précision dans le contexte, où nous apprenons que la Parole créa toutes les choses qui ont jamais été créées ou faites : « Toutes choses furent faites par elle, et sans elle pas une seule chose ne fut faite de ce qui a été fait » (Jean 1:3). Le Créateur de tout doit nécessairement précéder toute la création dans Son existence.

8.3 La Parole devint chair

Il est instructif d'observer, dans ces versets, l'ordre des vérités relatives à la Parole. Ayant d'abord montré les gloires originelles de la Parole dans l'éternité passée, l'apôtre relate ensuite, dans sa préface, l'incarnation de la Parole. Nous lisons : « Et la Parole devint chair, et habita au milieu de [ou : parmi] nous... pleine de grâce et de vérité... car, de sa plénitude, nous tous nous avons reçu, et grâce sur grâce » (Jean 1:14-16). Par ces déclarations combinées mais consécutives, nous sommes enseignés clairement et précisément que la Parole qui devint chair était la Parole qui était « au commencement », longtemps avant qu'elle ne devienne chair.

La Parole du verset 1 est donc la Parole du verset 14. La Parole qui, devenue chair, habita parmi nous, et dont nous avons contemplé la gloire, qui était pleine de grâce et de vérité, — c'était la Parole qui était au commencement, pleine de sagesse et de majesté éternelle.

8.4 Autres développements concernant la Parole

À la lumière de cette écriture, ce n'est pas une difficulté pour la foi, mais une joie indescriptible, de recevoir ces développements des gloires transcendantes de la Parole. Non seulement la Parole était au commencement, mais « la Parole était auprès de [ou « avec »] Dieu » (Jean 1:1) — une Personne avec une Autre — aussi véritablement « auprès de Dieu » (v. 1) que « au milieu de nous » dans Son humanité (v. 14). De plus, la Personne demeure continuellement et inchangée, car « la Parole était Dieu » (Jean 1:1).

Alors, au verset 2, Sa personnalité distincte de Dieu au commencement est affirmée, et l'original utilise un pronom de manière emphatique pour L'identifier à la Parole sans contestation possible : « Elle [Celle-ci (ou : Celui-ci), celle (ou : Celui) qui vient d'être nommée comme étant la Parole] était au commencement auprès de Dieu » (v. 2). Nous apprenons donc, les cœurs pleins d'adoration, que la Parole qui devint chair n'était pas au commencement une qualité ou un attribut abstraits, ni une émanation spéciale de la Dité, mais une Personne existant auprès de Dieu ; et que de plus, cette Parole était Dieu Lui-même. Ainsi, la Parole n'était pas une caractéristique personnelle de Dieu, mais une Personne distincte auprès de Dieu, qui était en même temps Dieu Lui-même, et qui l'était aussi véritablement que Dieu Lui-même. Nous ne lisons pas que Dieu était la Parole, mais que « la Parole était Dieu ». Gardons soigneusement dans nos cœurs cette particularité d'expression utilisée par le Saint Esprit.

8.5 Quatre murs protecteurs, forts et hauts.

Assurément tout cœur respectueux doit considérer les expressions très précises et emphatiques du Saint Esprit pour établir la Personnalité éternelle de la Parole Elle-même. On remarque que la « Parole » est le sujet visible de chacune des quatre phrases courtes des versets 1 et 2, comme pour nous garder contre une attaque provenant de n'importe quelle direction possible contre la gloire de ce Nom.

- (a) Au commencement était la Parole,
- (b) et la Parole était auprès de Dieu,
- (c) et la Parole était Dieu.
- (d) Elle [la même] était au commencement auprès de Dieu.

Dans les trois premières phrases, le nom « Parole » est répété, et dans la quatrième, le pronom grec utilisé se réfère précisément et indéniablement au même nom. Si bien qu'au début de l'évangile de Jésus Christ, le Fils de Dieu, ces déclarations inspirées, claires et concises fournissent une quadruple protection de la Personne de la Parole éternelle.

Il semblerait que ces phrases protectrices ont été spécialement rédigées par Dieu pour préserver les saints de l'étrange doctrine qu'Il n'a été la Parole que dans l'incarnation. Une telle doctrine ne peut trouver appui dans ces versets que si l'on en dénature outrageusement le texte. Au lieu de prendre le passage comme il est, il faut insérer tout ce qui suit entre crochets pour arriver à la fausse interprétation :

- (a) Au commencement était [Lui qui devint] la Parole,
- (b) et [Lui qui devint] la Parole était auprès de Dieu,
- (c) et [Lui qui devint] la Parole était Dieu.
- (d) Elle (la même) [Lui qui devint la Parole] était au commencement auprès de Dieu.

Mais nous ne trouvons jamais aucune déclaration dans l'Écriture que « Dieu devint (egeneto) la Parole », ni que « Il devint la Parole », mais nous lisons ici que la Parole était (een) Dieu. La Parole était Dieu originellement, mais plus tard la Parole devint (egeneto) chair » (Jean 1:14). Historiquement, le fait de « devenir » dans ces passages se rapporte à l'incarnation. Par analogie, nous lisons que le Fils de Dieu est né [devenu] « de la semence de David » (Rom. 1:3), « de femme » et « sous la loi » (Gal. 4:4), le même verbe grec étant employé dans chacun de ces passages.

En Jean 1:1-2, cependant, le Saint Esprit déclare ce que la Parole « était » au commencement, non pas ce que la Parole « devint » ultérieurement dans l'humanité. Observez soigneusement le verbe « était ». Il est remarquable que dans ces phrases le temps passé imparfait (et l'imparfait grec implique une continuité) est utilisé, et non le temps présent qui est plus fréquent.

On trouve ainsi le temps présent dans la proposition : « qui est dans le sein du Père » par référence au Fils incarné (Jean 1:18), et aussi dans une autre phrase : « qui est sur toutes choses Dieu béni éternellement », par référence à Christ incarné (Rom. 9:5). N'est-il pas significatif que l'Écriture dise, non pas « La Parole est Dieu », ce qui est heureusement vrai, mais « La Parole était Dieu » ? Par ce moyen grammatical, l'accent est mis sur le fait qu'au commencement, antérieurement à toute la création qui tire d'Elle son origine et qui est Son invention et Son ouvrage, la Parole existait dans la Déesse absolue.

8.6 La Parole comme Personne (Logos) au commencement

Gardant nos pieds déchaussés, attardons-nous encore un peu près de cette « grande vision » de la révélation. « La Parole (Logos, le Verbe) était Dieu » et « La Parole (Logos, le Verbe) devint chair » forment la double description par le Saint Esprit de ce que la Parole était dans Son essence et de ce que la Parole assumait comme médiateur. Quel est dès lors le sens spécial de ce terme la « Parole » ? Si on essaie de le définir brièvement, c'est, ce qui exprime ou communique ce qui est caché dans l'esprit ou la pensée. En conséquence, l'Écriture elle-même est désignée comme étant la Parole (logos) de Dieu, en Hébreux 4:12 et ailleurs, car elle est une expression exacte de la vérité divine.

Mais, tandis que dans les deux cas il y a expression de la pensée de Dieu, il y a évidemment une distinction très grande et de poids entre la Parole de Jean 1:1 et la parole écrite de l'Écriture. La première est la Personne qui était Dieu et qui était au commencement auprès de Dieu ; la deuxième, qui est décrite comme « la parole de Dieu », est impersonnelle ; de plus, la parole de Dieu [écrite] n'a commencé à exister que lorsque « de saints hommes de Dieu ont parlé, étant poussés par l'Esprit Saint » (2 Pierre 1:21).

Au contraire, la Parole comme Personne, n'a pas eu de commencement du fait qu'elle est Dieu, mais elle a toujours détenu intrinsèquement une compétence absolue pour exprimer l'esprit et les pensées de Dieu. Car au commencement la Parole était la Parole, Celui qui potentiellement déclarait l'amour de Dieu, et Sa sagesse, et Son propos, et même Dieu Lui-même, Lui que personne n'a jamais vu ni ne peut voir. Quand la Parole devint chair, cette déclaration de Dieu a été donnée à connaître aux hommes dans et par Lui (Jean 1:14-18).

8.7 La négation de ce que la Parole était éternelle

Au vu de ces gloires transcendantes qui ravivent toujours le feu de notre adoration lorsqu'il est en veilleuse, nous ne pouvons considérer comme secondaire le fait de nier que le Seigneur Jésus était éternellement la Parole. Enseigner que le Seigneur n'était pas la Parole avant Son humanité ne peut être qu'une violation grave de la vérité révélée, c'est certain. Et pourtant il est étrange et triste de voir cette doctrine sous-jacente dans une question posée récemment dans une publication : « Lui retire-t-on quoi que ce soit en disant que l'expression intelligible en Lui de toute pensée divine fut dans son humanité, et qu'il a fallu attendre Son incarnation pour qu'elle soit exprimée ? » Ce qui est énoncé ici sous forme interrogative est affirmé positivement ailleurs, car l'erreur progresse hardiment.

Nous répondons que cette doctrine élimine à la fois la gloire Personnelle et la gloire éternelle de la Parole, que le Saint Esprit Lui donne en Jean 1:1-2. Cette doctrine nie que, de toute éternité, la Parole était Dieu d'une manière autre que le Père et autre que le Saint Esprit. Elle nie aussi que la Parole était la Parole au commencement, limitant la nature de cette Personne sainte par l'affirmation effrontée de Son incompétence à être la Parole jusqu'à l'incarnation.

Car, comme déjà dit, ce qui est implicite derrière la question posée est affirmé clairement ailleurs, à savoir que c'est seulement dans l'humanité qu'il pouvait y avoir une expression intelligible de la pensée divine, et que « celle-ci attendait » l'incarnation du Saint pour être exprimée. Mais avec Dieu toutes choses sont toujours possibles ; et la Parole était Dieu. Ou bien Il était capable d'une telle expression avant l'incarnation, et alors Il était la Parole comme l'Écriture le révèle ; ou bien Il en était incapable jusqu'à l'incarnation (que le Seigneur me pardonne d'évoquer cette pensée !), et alors Il n'était pas la Parole jusque-là ; c'est bien cette incapacité que certains osent soutenir.

8.8 Le Logos [Verbe, Parole] comme Personne avant l'incarnation

C'est une vérité incontestable que, dans l'humanité, la Parole a parfaitement exprimé Dieu aux hommes, mais ce que la Parole a fait une fois qu'elle est devenue chair, Elle [Lui] qui était Dieu était en elle-même [Lui-même] capable de le faire avant l'incarnation. Dans la Déesse, Elle [Il] était la Parole en Personne, le Logos [Verbe, Parole] « au commencement ». N'était-Elle [Il] pas donc « au commencement » l'« expression intelligible » de la « pensée divine » ? En Genèse 1 il nous est parlé d'un conclave secret de la Déesse au sujet de la création de l'homme, au cours duquel il y eut une expression de la « pensée divine » ; car Elohim dit : « Faisons l'homme à Notre image, selon Notre ressemblance » (Genèse 1:26). N'était-ce pas une expression de la pensée de Dieu et de Son propos, et de Sa volonté quand, comme nous le lisons, « Elohim dit » ? La Parole ne prononçait-Elle pas, avant la création de l'homme, le conseil divin concernant le commencement de l'homme, — et cela dans une sainte conversation à l'intérieur du cercle de la Déesse ? Cette

décision de la Dêité trouva alors son expression dans la Parole, et traduite en langage humain, elle fut incorporée au récit inspiré pour, en définitive, éclairer l'humanité.

Puisqu'« au commencement était la Parole », il est clair que la Personne qui était la Parole était là « au commencement » ; et puisque « La Parole était Dieu », cette « expression » Personnelle était là « au commencement ». À qui cette « expression » apparut ou fut communiquée, ce n'est qu'une circonstance n'affectant pas son existence ; notre ignorance à ce sujet ne modifie en aucune façon le fait révélé que « au commencement était la Parole ». Quelque communication qu'il y ait eu dans l'éternité passée au sein de la Dêité, ou plus tard aux créatures célestes ou terrestres, tout est compris dans les activités de la Parole. Avant et après l'incarnation, Dieu parlait dans et par la Parole Éternelle, exprimant ainsi Ses pensées et Sa volonté dans une perfection et une plénitude totales.

8.9 La Parole incarnée, pleine de grâce et de vérité.

La Parole existait avant Son incarnation. La parole de l'homme est dans sa pensée intérieure ou sa conception intérieures avant d'être prononcée par ses lèvres de manière audible aux autres. L'Esprit de Dieu révèle que la Parole existait avant qu'Elle [Il] ne devînt chair et n'habitât parmi nous. Le tabernacle sur la terre avait été fait d'après le modèle dans les cieus montré à Moïse. Celui qui a été vu parmi les hommes était Celui qui, jusqu'alors, habitait la lumière inaccessible et était invisible de tous.

« Et la Parole devint chair, et habita (tabernacla) au milieu de nous... pleine de grâce et de vérité ». La Parole incarnée était l'expression des pensées de Dieu à l'égard de la grâce et de la vérité. Pour ce qui concerne leur manifestation dans le monde, la grâce et la vérité ont été vues pour la première fois quand la Parole devint chair. Combien la Parole était admirablement qualifiée pour cette manifestation, du fait qu'elle était Dieu et au commencement auprès de Dieu ! Dans la mesure où la grâce et la vérité étaient comprises dans les pensées de Dieu avant la fondation du monde, c'est dans cette même mesure qu'elles furent déjà alors incorporées dans la Parole comme Personne. En conséquence, la Parole, une fois devenue chair, a été vue « pleine de grâce et de vérité ». Ces qualités divines étaient dans Sa personne avant et après l'incarnation. En Lui était la grâce, qui est plus que l'amour, car c'est l'amour triomphant du mal ; et en Lui était aussi la vérité, la nature intrinsèque de Dieu et de l'homme étant fidèlement révélée par la présence de la Parole incarnée sur la terre.

8.10 L'Unique

L'Écriture a l'habitude de mettre la « Parole » en correspondance avec Dieu, tandis que le mot « Fils » est généralement en correspondance avec le Père, quoiqu'on le trouve aussi utilisé avec Dieu, comme par exemple dans l'expression « le Fils de Dieu ». La Parole révèle spécialement Dieu envers qui l'homme est responsable car Il est son Créateur et son Gouverneur, et le nom Logos [le Verbe, la Parole] suggère la plénitude et la fidélité de Sa révélation. Le Fils révèle Dieu le Père dans Son amour, et le nom de Fils suggère la profondeur, l'exubérance, la tendresse et l'intimité dans la révélation qu'Il fait. Ces deux révélations se combinent dans la même Personne bénie, dans laquelle donc nous voyons Son Dieu et notre Dieu, Son Père et notre Père. Celui qui révèle est à la fois la Parole et le Fils unique.

Le terme « unique » apparaît la première fois (1) dans la parenthèse du verset 14 qui parle de la Parole devenue chair : « et nous vîmes sa gloire, une gloire comme d'un fils unique de la part [ou : d'auprès] du Père ». Ce qui est relaté ici, c'est ce que vit la foi au travers d'yeux humains éclairés par l'Esprit. Cette vue n'était pas un aperçu éphémère d'une apparition divine comme ce fut accordé occasionnellement au temps de l'Ancien Testament, mais la gloire de la Parole incarnée put être contemplée avec un délice admiratif, avec adoration et dans la louange à laquelle les âmes pieuses aimaient s'attarder, comme elles le font encore.

De plus, la gloire de la Parole devenue chair était une révélation d'un caractère tout à fait nouveau, qui différait entièrement de tout ce qui avait été connu au temps de l'Ancien Testament. Ce n'était pas la gloire-Shekinah écrasante, qui faisait fuir, la gloire de l'Éternel qui siège entre les chérubins, mais la gloire d'un Fils unique d'auprès du Père. L'expression figurée décrit ce qui prédominait dans le caractère de la révélation Personnelle dans la Parole. La gloire de la Parole quand elle était contemplée en chair, était la gloire (l'excellence manifestée) d'un amour Paternel et Filial qui était chez lui dans le ciel, mais qui séjournait sur la terre en Lui.

La gloire de la Parole qui demeura « au milieu de nous », pleine de grâce et de vérité, avait la nature de la gloire d'un Fils Unique de la part du Père. Sa gloire était si parfaite et si symétrique dans Sa représentation Personnelle du Père qu'elle prenait le caractère d'un Fils Unique de la part du Père ; c'est pourquoi le Seigneur a dit : « Celui qui m'a vu a vu le Père ». Il y avait une communauté absolue de nature entre le Père et le Fils.

Lui, la Parole habitant au milieu des hommes, était le dépositaire du délice de grâce et d'intimité du Père, connu seulement du Fils Unique de la part du Père. Cette intimité exquise était le caractère de la communion du Père et du Fils dans Leur Essence éternelle avant la fondation du monde, et elle fut révélée aux hommes par la Parole incarnée. Ce qui rayonnait de la Parole incarnée était la splendeur de l'amour du Père. « En Toi brille l'Être du Père dans Son expression parfaite ».

8.11 Dans le Sein du Père

Ayant d'abord parlé de la Parole incarnée, contemplée « au milieu de nous », comme « un Fils unique » (v. 14), le Saint Esprit présente alors (2) le Fils unique comme Celui qui déclare les secrets du Père concernant Son propre amour : « Personne ne vit jamais Dieu ; le Fils unique, qui est dans le sein du Père, Lui [au sens de : Lui, et personne d'autre], l'a fait connaître » (Jean 1:18).

Il n'y a qu'un Fils du Père — l'Unique. Le Fils étant qualifié de Fils unique, toute pensée inconsidérée que le Père aurait un autre Fils est exclue. Tout ce qui existe intrinsèquement en Dieu le Fils existe exclusivement dans le Fils unique. Personne n'avait vu Dieu jusqu'alors, ni jamais, Lui dont l'Être est enveloppé d'un mystère impénétrable à toutes les créatures. Mais maintenant le mur opaque allant de la terre aux cieus a été démolé, comme le voile du temple déchiré en deux depuis le haut jusqu'en bas. Les secrets éternels en Dieu qui est lumière et amour ont maintenant été révélés, le Fils unique Lui-même étant Celui qui les a exposés.

Dans le sein ! C'est en relation avec cette révélation personnelle que nous trouvons cette précieuse expression dont le Saint Esprit se sert pour décrire la relation du Fils avec le Père. Cette phrase s'entrelace avec nos plus profondes affections, et éveille notre louange la plus élevée — « Le Fils unique, qui est dans le sein du Père ». Le sein du Père ! Il fut un temps où l'Éternel parlait à Israël « du lieu secret du tonnerre » (Psaume 81:7). Maintenant Dieu le Père a parlé du lieu secret de l'amour éternel, et par le Fils qui y a toujours demeuré et y demeure toujours.

Le sein est la place de l'amour qui s'exprime et dont on jouit ; le Fils unique y demeure pour recevoir et donner en retour cet amour, qui partage tous les propos et délices secrets avec Celui dans le sein duquel Il est (cf. Michée 7:5) : « Car le Père aime le Fils, et lui montre toutes les choses qu'il fait lui-même » (Jean 5:20). Et maintenant sont manifestées en Lui « toutes ces profondes affections qui remplissent le cœur du Père ». Nous les apprenons maintenant, mais nous les apprendrons plus pleinement dans la maison du Père, de la part

« Du Fils qui est seul à connaître tout Son amour ;

Et qui nous amène comme Ses bien-aimés

À ce brillant repos là-haut ;

Il demeure dans Son sein, Il sait tout
Ce qui est dans ce sein ;
Et Il vint sur terre pour le faire connaître,
Pour que nous partagions Ses joies ».

9 L'Éternel salue Son Fils

« Je raconterai le décret : l'Éternel m'a dit : Tu es mon Fils ; aujourd'hui, je t'ai engendré » (Psaume 2:7).

Dans le Nouveau Testament, il est question du Fils du Père, et dans l'Ancien Testament il est question du Fils de l'Éternel. Le Père est le nom divin associé à l'amour de Dieu manifesté dans Sa famille, et l'Éternel est le nom associé au gouvernement du monde par Dieu par le moyen de la nation d'Israël. Arrêtons-nous un peu sur cette différence dans la manière de présenter le Fils, spécialement en relation avec le Psaume 2.

Les premières communications de Dieu à l'homme ne dévoilaient pas que « Dieu est amour ». Le temps de l'Ancien Testament était une période probatoire, particulièrement sous la loi, pendant laquelle Dieu était donné à connaître comme le Gouverneur de Son peuple, Israël. « L'accomplissement du temps » (Gal. 4:4) n'était pas encore arrivé où Dieu allait envoyer Son Fils, Lui par qui seul pouvait être manifesté le nom du Père sur la terre.

Mais dans ces premiers jours, les prophètes encourageaient les cœurs des fidèles par les visions des « biens à venir ». Ils déclaraient ce qu'étaient les propos futurs de Dieu à l'égard de la bénédiction de la terre où dominaient alors le péché et ses fruits, annonçant à l'avance l'introduction d'un royaume mondial de justice et de paix. De plus ces prophètes prédisaient que le Messie, ou Oint, qui établirait ce règne de félicité terrestre, subirait tout d'abord des souffrances sans égales, en prélude à Son entrée dans les gloires déterminées de Son administration (1 Pierre 1:11, Luc 24:25-27).

Il y a de nombreux titres pour décrire les gloires royales variées du Messie Prince, dans les prophéties d'autrefois, mais ils sont tous rattachés à Celui dont le Nom est le Fils. Le propos éternel de Dieu, qu'Il se proposait en Lui-même, était de concentrer en Christ l'administration effective des choses dans le ciel et des choses sur la terre (Éphésiens 1:9-10). Ce vaste plan gouvernemental, pleinement révélé dans le Nouveau Testament, n'était que faiblement révélé aux saints hommes d'autrefois.

Néanmoins, bien qu'un voile fût suspendu sur de nombreuses prophéties messianiques jusqu'à ce que Christ Lui-même l'ôte, l'Éternel faisait connaître clairement et précisément Son propos arrêté concernant Son Fils. En face de l'opposition de l'homme, l'Éternel décrétait solennellement qu'Il établirait Son propre Roi en Sion pour soumettre les princes rebelles de la terre, et que ce Conducteur Oint serait Son Fils. Telle est la déclaration du psaume 2.

9.1 Le témoignage de l'Esprit au Psaume 2

Le Psaume 2 fournit un témoignage remarquable à la relation de Fils, du Roi de l'Éternel qui est désigné pour régner en Sion et exercer Sa domination jusqu'aux bouts de la terre. De nouveau, comme nous l'avons vu en Jean 3, 5 et 17, le Fils est Celui qui parle au sujet de Lui-même. Nous n'écouterions personne d'autre avec un plus grand délice et une plus grande confiance ! Personne n'est plus qualifié que Lui pour parler de Lui-même et des choses qui ont trait à la Dité. Comme Il disait aux pharisiens : « Quoique moi je rende témoignage de moi-même, mon témoignage est vrai, car je sais d'où je suis venu et où je vais » (Jean 8:14).

Revenant au récit antérieur à l'incarnation, nous trouvons l'Esprit de Christ dans le psalmiste disant : « Je raconterai le décret : l'Éternel m'a dit : Tu es mon Fils ; aujourd'hui, je t'ai engendré » (Ps. 2:7). Le « décret » lui-même se rapporte au gouvernement du monde, et son contenu figure dans les deux versets qui suivent (Ps. 2:8, 9) ; mais dans les paroles citées, Celui qui parle déclare (1) que l'Éternel s'est adressé à Lui comme « Mon Fils », et (2) que l'Éternel L'a « engendré » « aujourd'hui ».

Laissant de côté pour le moment beaucoup d'autres témoignages de l'Écriture Sainte qui vont dans le même sens, nous apprenons de ce seul et précieux récit que, quand le monde se dresse en révolte contre l'Éternel, Lui, dans la préconnaissance ou dans la prophétie ou en fait, contemple imperturbablement Son Fils avec plaisir, disant : « Tu es Mon Fils ». C'est en Lui que se trouvait la ressource de l'Éternel pour la gloire de Son nom dans le juste gouvernement de Ses ennemis. En conséquence, l'Éternel décréta qu'au « jour » fixé le Fils serait « engendré » pour l'exécution de ce propos de briser la puissance des nations rebelles avec un sceptre de fer (*).

(*) Certains affirment que ce verset appuie la théorie que la relation de Fils de Christ a commencé à Son incarnation, comme si l'expression « Tu es Mon Fils » n'avait pas d'application rétrospective. Mais un exemple d'une déclaration similaire avec une portée rétrospective se trouve en Genèse 49:3 où Jacob mourant prédit l'histoire de sa famille, et dit à Ruben : « Tu es mon premier-né ». Mais Ruben avait occupé cette relation avec Jacob depuis de nombreuses années. Vu l'état de choses dans ce cas, les paroles du père ne pouvaient pas signifier qu'il lui accordait la primogéniture au moment où il parlait. Si cela n'est clairement pas le cas en Genèse 49:3, pourquoi devrait-il l'être au Psaume 2:7 ?

On peut mesurer l'importance de la doctrine de ce passage prophétique par le fait qu'il est cité pas moins de trois fois dans le Nouveau Testament en témoignage à la relation de Fils de l'Envoyé de Dieu (Actes 13:33, Hébreux 1:5 et 5:5). Il est désirable donc de considérer sa signification avec le plus grand soin, cherchant tout d'abord à vérifier quel est le sujet ou le thème du psaume où se trouve ce verset 7, et comment le contexte éclaire ce verset.

9.2 Le thème du Psaume 2

Nous nous rendons tout de suite compte que l'atmosphère du Psaume 2 est tout à fait différente de celle du quatrième évangile. En Jean, nous respirons l'amour et la gloire de Dieu manifestés par le Fils dans un monde de mort et de ténèbres ; mais en David, la colère de Dieu et Son jugement impitoyable des potentats rebelles de la terre sont confiés au Fils. En Jean, nous avons la grâce et la vérité, en David la colère et le malheur.

Dans ces deux parties de l'Écriture, on voit Dieu agir par le moyen du Fils, et dans chacune d'elles le Fils est présenté sous un caractère approprié au thème du passage. L'évangile du Nouveau Testament manifeste le Fils donné pour révéler l'amour de Dieu envers le monde, et aussi l'amour du Père envers ceux qui reçoivent Son Fils. Mais dans le Psaume de l'Ancien Testament, le Fils est montré comme l'Exécuteur du jugement divin sur le monde en révolte ouverte contre l'Éternel et contre Son Oint.

Dans ces deux révélations, le Fils entre dans la sphère du péché de l'homme, mais tandis que dans la seconde révélation, il est répondu aux ténèbres et au mal de l'homme par le serpent d'airain de la grâce (Jean 3), — dans la première révélation, l'inimitié de l'homme contre Dieu est réprimée par le sceptre de fer de la justice (Ps. 2).

Le thème du psaume 2 est donc la répression de l'hostilité de l'homme contre l'Éternel et contre Son Oint par les jugements écrasants de la puissance divine. En rapport avec ce tableau du gouvernement, il est révélé que Celui que l'Éternel salue comme Son Fils possèdera la terre entière, et qu'Il réduira en pièces les ennemis de l'Éternel. Le Fils est vu ici sur le trône de l'Éternel plutôt que dans le sein du Père, selon ce qu'on voit dans le quatrième évangile.

9.3 La structure du Psaume 2

Ce psaume 2 est facile à diviser par sujet, en quatre strophes de trois versets chacune :

- Les conseils du monde contre l'Éternel (v. 1-3),
- Adonaï se rit du complot de l'homme (v. 4-6),
- Le décret de l'Éternel de gouvernement universel pour Son Fils (v. 7-9),
- Avertissement d'embrasser le Fils avant la venue du jugement (v. 10-12).

9.3.1 Une alliance mondiale

(1) La première strophe (Ps. 2:1-3), prédit la coalition d'Israël (*) et des nations dans une résistance défiant les revendications de l'Éternel et de Son Oint. Le conseil uni des puissances terrestres est de rompre Leurs liens et de jeter loin d'eux Leurs cordes. Cette prédiction eut son accomplissement dans l'union des Juifs et des nations pour crucifier le Messie, l'Oint de l'Éternel, et c'est dans ce sens que la prière des apôtres au Seigneur cite ce psaume (Actes 4:24-28). L'alliance du mal contre l'Éternel et contre Son Christ prédite dans ce psaume aura un autre accomplissement dans l'alliance future entre les Juifs apostats et le chef du quatrième empire des nations ressuscité (Apocalypse 13).

(*) Il faut remarquer que dans ce psaume, Israël est vu comme réuni aux autres nations, et non dans la séparation que l'Éternel lui avait donnée. Les conditions sont celles d'un désordre moral extrême. La nation élue est considérée comme « Lo-ammi » (Osée 1:9). L'Éternel ne dit plus : « Israël est mon fils » (Exode 4:22, Osée 11:1, Matthieu 2:15). Le Fils éternel prend la place d'Israël sur la terre à la fois comme Fils et comme Serviteur (Ésaïe 42).

9.3.2 Roi sur la montagne de Sion

(2) cette confédération de puissances du monde pour répudier toute allégeance à l'Éternel et à Son Christ est considérée avec mépris (v. 4-6), par Adonaï (titre de l'Éternel comme « Seigneur de toute la terre »). Il leur parlera dans Sa colère des cieus (voir Hébreux 12:25-26), et en face de leur hostilité organisée contre l'Éternel et contre Son Oint, Il établira Son Roi sur Sion, la montagne de Sa sainteté. Ainsi le « propos » de puissance et de sagesse de l'homme est réduit à néant ; et en face de l'insurrection concertée contre Lui et contre Son Christ, « le conseil défini et la préconnaissance de Dieu » (Actes 2:23) s'accomplissent à la fois dans l'humiliation et dans l'exaltation du Roi de l'Éternel.

9.3.3 La relation de Fils et l'engendrement

(3) Dans la troisième strophe (Ps. 2:7-9), le Saint Esprit nous instruit des délibérations de la salle du conseil divin à l'égard du mal humain universel. Le Fils raconte le « décret » rendu pour réprimer les insurgés. Aucune date n'est fixée pour cet édit solennel. Nous n'avons pas besoin de nous demander : quand et où ? Les éléments finis de temps et de lieu ne s'appliquent pas aux décrets de Dieu : ils sont formulés dans l'éternité quel que soit le temps où Il lui plaît de les révéler aux hommes — des « choses connues de tout temps » (*). Y a-t-il aucun passage de l'Écriture niant que cette déclaration du Ps. 2 vint au Fils « avant la fondation du monde » ? Ne vint-elle pas au Fils avant de venir à David par l'Esprit prophétique ?

(*) Le texte original de l'auteur cite ici Actes 15:18 selon la traduction du Texte Reçu / version anglaise du Roi Jacques : « Dieu connaît toutes ses œuvres dès la fondation du monde ».

Mais quel que soit le moment où ce décret fut énoncé, le Fils en présente le contenu par les paroles que l'Éternel Lui a adressées. Premièrement, la dignité et la qualification de la Personne à qui le décret a été confié sont exprimées par Son nom : « Tu es Mon Fils ». Le Fils est le nom de Celui qui a été désigné pour exécuter le jugement sur la terre. Le premier souci du Saint Esprit est toujours que la gloire essentielle du Fils ne paraisse pas diminuée par le service qu'Il entreprend volontairement.

De la même manière, quand le Seigneur Jésus est vu dans une vision du Nouveau Testament sur le point de « juger et combattre en justice », l'Esprit fait figurer dans la liste de Ses nombreuses gloires gouvernementales que « Son nom est la Parole de Dieu » (Apoc. 19:13). Il n'est pas permis à ce qu'Il devient au point de vue médiateur, de cacher ce qu'Il est intrinsèquement ; il est inattendu de voir le Saint Esprit pour ainsi dire rappeler à nos cœurs, dans la vision, le souvenir de la gloire personnelle du Fils, quand il foulera « la cuve du vin de la fureur de la colère de Dieu le Tout-puissant » (Apoc. 19:15).

Au premier plan du « décret » figure donc l'affirmation solennelle de la relation de Fils, faite par l'Éternel et adressée au Fils Lui-même — la reconnaissance du Fils comme l'Interprète absolu du conseil de l'Éternel et l'Exécuteur achevé de Sa volonté dans le gouvernement de la terre.

Deuxièmement. Dans la phrase suivante, on passe de l'éternité au temps, car « aujourd'hui » relève du temps, et non de l'éternité : « Aujourd'hui [ce jour-ci], je t'ai engendré ». Il s'agit indubitablement ici de l'incarnation du Fils de l'Éternel. C'est la description de l'Ancien Testament correspondant à celles du Nouveau Testament : « La Parole devint chair » (Jean 1:14), le « Fils, né de femme » (Gal. 4:4), « la sainte chose qui naîtra sera appelée Fils de Dieu » (Luc 1:35).

Prenant ces deux membres de phrases à la suite l'une de l'autre (« Tu es mon Fils ; aujourd'hui, je t'ai engendré »), l'importance de leur combinaison semble résider en ce que, Celui que l'Éternel a appelé Son Fils dans l'éternité hors du temps, est demeuré dans cette relation Filiale quand Dieu L'a engendré dans le temps : le Fils alors est devenu chair, mais Il a conservé tout ce qu'Il avait toujours été comme Fils dans la Dété. Si la vérité avait été différente, l'ordre de la phrase n'aurait-il pas été inversé ? L'acte d'engendrer n'aurait-il pas précédé la salutation comme Fils, s'Il était devenu Fils par Son incarnation ? L'ordre tel qu'il est, est hautement significatif.

En effet, on perd totalement la pleine vérité et la pleine beauté de la communication par le Fils Lui-même de ce propos céleste à l'égard de la terre en tumulte, si l'on ne voit pas les étapes dans l'ordre :

1) Notons d'abord la satisfaction sublime de l'Éternel contemplant le Fils dans sa plénitude immuable : « Tu es Mon Fils » : Il était Son délice ineffable, Sa ressource effective, Son compagnon éternel (Zach. 13:7). Cette expression de plaisir de l'Éternel dans la contemplation de Son Fils est la base de ce qui suit dans la strophe suivante concernant le gouvernement divin du monde.

La construction du verset 7 semble être analogue à celle de beaucoup d'autres versets des Psaumes, bien que d'habitude celui qui parle dans ces autres psaumes soit un saint pieux. Par exemple, le psalmiste s'exclame : « Tu es mon Dieu » ; par la foi il reconnaît la puissance et la bonté de Dieu. Encouragé par cette contemplation, il prend alors la résolution : « Je te cherche au point du jour » (Ps. 63:1). Son propos de chercher Dieu s'est formé sur la base de ce que Dieu était déjà pour lui.

2) Ici également, au verset 7, l'ordre des pensées est que la deuxième proposition (son engendrement) est issue de la première, ou basée sur elle (Sa relation de Fils). Parce qu'Il était le Fils, Il était capable de subjuguier le mal de l'homme et d'établir la gloire de l'Éternel ; par conséquent, c'est dans ce but qu'au temps voulu Il a été « engendré » parmi les hommes : « Aujourd'hui, Je T'ai engendré ». De plus, une fois devenu chair, le Béni était encore le Fils, comme la voix du ciel le déclara, non pas une fois seulement, mais deux (Matt. 3:17 ; 17:5). Cette voix au Jourdain et sur la montagne témoignait de Sa relation de Fils après l'incarnation, comme le

Psaume donne le témoignage divin de Sa relation de Fils avant l'incarnation. L'Éternel parle à Son Fils au Psaume 2, comme Il le fait à Son Serviteur en Ésaïe 49.

Nier la relation de Fils avant l'incarnation de notre bien-aimé Seigneur, est un effort de placer des volets sur les fenêtres de la révélation qui s'ouvrent sur Sa gloire dans l'éternité passée. Or « aucune prophétie de l'écriture ne s'interprète elle-même » (2 Pierre 1:20), et ayant à l'esprit la révélation de l'absolue Déité du Fils faite ailleurs dans l'Écriture, nous croyons que la vérité concordante transmise dans cette strophe du psaume est que Celui qui parle n'a pas commencé par être Fils à Son incarnation, mais que Sa relation de Fils est restée intacte malgré Son humiliation. La relation éternelle de Fils, Dieu soit béni, était vraie au commencement, elle l'est maintenant et elle le sera toujours. Le Fils est le Nom révélé exprimant Sa nature intrinsèque dans la Déité, et non pas seulement Son office de médiateur entre Dieu et l'homme.

L'engendrement est associé dans l'Écriture à l'incarnation du Fils, mais n'est jamais appliqué au Saint Esprit, qui n'est jamais « devenu chair ». L'expression assez commune d'« engendrement éternel » appliqué au Fils n'est pas supporté par l'Écriture, car comment la Déité du Fils pourrait-elle dériver d'un Autre ? ou comment la relation éternelle de Fils pourrait-elle être conférée par engendrement ? Mais étant Fils de toute éternité, une fois qu'Il est né de la vierge Marie, Il put être appelé le Fils du Très-haut (Luc 1:32).

L'engendrement dans ce psaume décrit la manière dont a été introduit dans ce monde le Fils de l'Éternel qui vint comme le Roi légitime en Sion pour posséder les bouts de la terre. L'Oint de l'Éternel devait être le Fils de David et le Seigneur de David. Cependant quand Jésus demanda aux pharisiens : « Que vous semble-t-il du Christ ? de qui est-il Fils ? » (Matt. 22:42), aucun d'entre eux n'eut la foi de se référer aux paroles que l'Éternel Lui avait adressées : « Tu es Mon Fils » selon que ce psaume 2 le relate. Sa relation de Fils et Son humilité éveillèrent leur haine, et non pas leur hommage, et en conséquence leurs yeux furent aveuglés (Jean 12:37-41).

9.3.4 La demande

(3 bis) L'Éternel invite Son Fils à demander d'hériter du monde : « Demande-moi, et je te donnerai les nations pour héritage, et, pour ta possession, les bouts de la terre » (Psaume 2:8).

Cette invitation contient une description de la fonction décrétée de suprématie universelle qui Lui a été attribué comme Oint de l'Éternel en réponse au tumulte faisant rage au sein de l'humanité contre Ses revendications lorsqu'Il est venu dans le monde (Ps. 2:1-3). L'Éternel donnerait à Son Fils toutes les nations et toutes les pays.

Une comparaison de ce verset avec les paroles du Seigneur au Père en Jean 17:9 montre la différence déjà notée entre les deux dispensations d'amour et de justice en rapport avec le Fils. Dans le Psaume 2, c'est le monde qui est en vue — dans l'évangile ceux que le Père a donnés au Fils en provenance « du monde » (Jean 17:6) ; les voies de Dieu en gouvernement du monde devaient être mises de côté pour un temps, et après la crucifixion de Christ et Son ascension, l'appel céleste devait être proclamé par les apôtres, et spécialement par Paul.

Par conséquent, à ce moment-là, le Fils ne profère pas la demande du Psaume 2. Son cœur est tourné vers ceux auxquels Il fera connaître l'amour du Père. Il dit : « Moi, je fais des demandes pour eux ; je ne fais pas de demandes pour le monde, mais pour ceux que tu m'as donnés, parce qu'ils sont à toi (et tout ce qui est à moi, est à toi ; et ce qui est à toi est à moi), et je suis glorifié en eux » (Jean 17:9-10).

Nous ne pouvons manquer de citer les remarques suivantes sur cette demande instructive. « C'est à l'égard des disciples que Lui, le Fils, fait des demandes, non pas en faveur d'Israël ni des nations, ni pour le pays ni pour la terre en général. Il n'est pas question de s'emparer maintenant du monde pour le gouverner, ni même pour le bénir : Il est occupé de Ses co-héritiers, pas encore de l'héritage. L'Éternel va bientôt dire, selon que le Psaume 2 nous le fait savoir : 'Demande-moi, et je te donnerai les nations pour héritage, et, pour ta possession, les bouts de la terre'.

Mais alors le Fils règnera sur sa sainte montagne de Sion, au lieu d'être rejeté sur la terre et reçu en haut. Alors, au lieu de soutenir la famille de Dieu souffrante et portant Son opprobre ici-bas et qui attend la gloire céleste avec Lui, Il brisera les nations avec une verge de fer et les réduira en pièces comme un vase de potier. Ce ne sera plus le temps de l'évangile comme maintenant, mais le jour du royaume en puissance et en gloire.

Ici le Seigneur prie pour les Siens comme le don précieux du Père à Lui-même, alors qu'Il est retranché et n'a rien de ce qui Lui était promis ici-bas ; et Il demande d'autant plus qu'ils étaient au Père.

Mais il est bon de souligner que ceci est l'occasion d'une déclaration en forme de parenthèse, et qui éclaire beaucoup Sa gloire personnelle : « et tout ce qui est à moi, est à toi ; et ce qui est à toi est à moi ». Cette réciprocité aurait-elle pu être exprimée pour le Seigneur en tant que Fils de David, le Messie ? N'est-il pas évident que c'est seulement en vertu du fait qu'Il est le Fils éternel, un avec le Père, que le Fils et le Père ont des droits et des intérêts à la fois sans limites et communs ? » (Exposé de l'évangile de Jean, W. K.).

9.3.5 L'avertissement : « Baisez le Fils »

(4) Dans la strophe de conclusion (Ps. 2:10-12), un avertissement est donné aux rois et juges de la terre par rapport à l'Éternel et à Son Oint dont ils ont méprisé l'autorité (Ps. 2:1-3). Ils sont avertis de « servir l'Éternel avec crainte » et de « baiser le Fils, de peur qu'Il ne s'irrite ». « Baiser » c'est rendre hommage au Fils en tant que Roi des rois et Seigneur des seigneurs, — comme Samuel baisa Saül quand il fut oint roi d'Israël (1 Sam. 10:1). Bien qu'il fût lui-même prophète, Samuel reconnaissait ainsi formellement la souveraineté conférée au fils de Kis.

Il est remarquable que dans cette phrase, un mot inhabituel est utilisé dans l'original pour « Fils ». Au verset 7, c'est le mot hébreu plus ordinaire de ben qui est utilisé, tandis qu'au verset 12, c'est le mot bar. Ce dernier est une forme chaldéenne ou araméenne, qu'on retrouve non traduite dans quelques noms propres du Nouveau Testament, tels que Bar-jonas, Bar-thélémy et autres. Dans l'Ancien Testament, bar est traduit par « fils » en Esdras 5:1-2 et 6:14 et Daniel 5:22.

À cause de l'infailible précision de l'Écriture dans ses moindres détails, la question se pose de savoir pourquoi ce terme exceptionnel bar est employé pour s'adresser aux nations (Ps. 2:12), alors que le mot plus ordinaire de ben est utilisé par l'Éternel pour s'adresser à Son Fils (Ps. 2:7) ? La variation inspirée doit être due à une distinction importante entre les deux termes. L'explication semble être que ben exprime correctement le Fils dans la gloire intrinsèque de Son Être aux yeux de l'Éternel, tandis que le mot bar exprime tout aussi correctement Sa relation de Fils telle que le monde la verra lorsque Lui, le Fils de l'homme, sera manifesté dans la gloire de Son royaume.

Cette interprétation sera corroborée si on trouve ailleurs bar appliqué au Seigneur comme Gouverneur des nations. Or nous le trouvons justement appliqué ainsi dans la vision de Daniel du royaume messianique qui finira par supprimer et remplacer les quatre grands empires des nations. Le prophète voit le Fils de l'homme venir vers l'Ancien des jours pour recevoir un royaume éternel sur tous les peuples, et bar est le mot utilisé pour Fils dans le passage décrivant ce que Daniel vit (Dan. 7:13-14). Comme le sujet de la prophétie est dans le même sens que celui du Psaume 2, la présence de bar dans les deux est hautement significative.

On retrouve encore une fois le mot bar en Daniel. Celui qui marchait dans la fournaise ardente avec les trois Hébreux est décrit comme « semblable à un fils de Dieu » (Dan. 3:25). Ici aussi c'est bar qui est le mot rendu par « Fils » (*). Dans les trois cas, le mot spécial bar

est en relation avec les temps de la suprématie des nations. Quelle grâce alors dans l'avertissement solennel adressé aux nations ! « Baisez le Fils, de peur qu'il ne s'irrite, et que vous ne périissiez dans le chemin ! » Car quand le Fils de l'homme viendra dans Sa gloire, toutes les nations seront rassemblées devant le trône de Sa gloire pour le jugement (Matt. 25:31-46). Et qui échappera « quand sa colère s'embrasera tant soit peu » ?

(*) L'utilisation de bar pour Fils dans ces trois passages est d'autant plus frappante que dans d'autres passages où figure le titre de « Fils de l'homme » comme Ps. 8:4 et 144:3, bar n'est pas utilisé, mais ben.

Nous trouvons donc dans ce Psaume 2 un témoignage de l'Éternel au caractère absolu de la relation de Fils de Celui qui fut engendré dans le temps afin de pouvoir hériter de la terre comme Fils de l'homme, gouvernant les peuples en émeute avec une verge de fer, et bénissant tous ceux qui ont mis leur confiance en Lui.

« Hosanna au Roi des rois,
La grande Parole incarnée,
Dix mille chants et gloires attendent
La venue de notre Seigneur.

« Tes victoires et ta renommée infinie
Parcourront le vaste monde ;
Et les âges éternels exalteront
Les triomphes qui furent les Tiens ».

10 **Appendice C : Au commencement et dès le commencement — Jean 1:1 et 1 Jean 2:13**

Exposé de l'évangile de Jean, par W. Kelly, p 120-121

Il était la Parole et le Fils avant le temps décrit comme « dès le commencement ». Aucun esprit humain ne peut sonder le Fils éternel du Père éternel ; et l'incarnation ne fait qu'ajouter à cette inscrutabilité. Mais ceci n'est absolument pas une raison pour ne pas croire ce qui est infiniment au-dessus et au-delà de nous ; cela fait l'objet d'une révélation qui n'est pas douteuse. La raison pour laquelle les hommes achoppent dessus, c'est qu'ils raisonnent de l'homme vers Dieu, ce qui est toujours faux. Il vous faut raisonner de Dieu vers l'homme si vous voulez être dans la vérité ; car qui connaît la vérité si ce n'est Dieu ? Et qui peut révéler la vérité si ce n'est Dieu, comme Il l'a fait en Christ ?

Dans son évangile, Jean est très soigneux pour dire qu'« au commencement était la Parole ; et la Parole était auprès de Dieu ; et la Parole était Dieu » (Jean 1:1). Il importe peu jusqu'où on essaie de remonter dans les profondeurs de l'éternité par la pensée. Prenons des millions d'années ! Ce n'est pas le commencement — sachant toutefois qu'il n'est pas correct de parler d'années avant que les mesures du temps s'appliquent. Mais remontez en imagination dans ces profondeurs infinies : Il existait déjà. Lui qui est éternel n'a pas eu de commencement, et dans Sa propre personnalité Il était « auprès de Dieu ».

Non seulement Il était auprès de Dieu comme une personne distincte du Père et de l'Esprit, mais Il était Dieu. Il n'y a pas de qualité plus spécifique de Dieu que d'être éternel ; s'Il n'était pas éternel, Il ne serait pas Dieu.

Mais 1 Jean 2:13 se réfère à toute autre chose. Il ne s'agit pas de connaître Celui qui était au commencement auprès de Dieu, mais de connaître « Celui qui est dès le commencement ». C'est le commencement de Son incarnation, de la Parole faite chair, dans ce monde. Tel est le fait absolument nouveau. « Dès le commencement » est compté en partant depuis qu'Il s'est manifesté comme Emmanuel, Dieu fait homme.

C'était Lui que les « pères » connaissaient. Que pouvez-vous savoir du Fils dans l'éternité sauf qu'Il était le Fils unique dans le sein du Père, l'objet de Son délice éternel selon que Proverbes 8:30-31 nous le dit ?

Tel Il était quand aucune créature n'existait en haut ou en bas, ni ange, ni homme, ni être inférieur. Il n'y avait que le Dieu béni, le Père, le Fils et le Saint esprit, comme nous le savons maintenant ; et il y avait les conseils divins qui devaient être ultérieurement divulgués à nous qui croyons maintenant. Que savons-nous de plus que cela ? Mais si nous regardons à « Celui qui est dès le commencement », il y a, on peut dire, presque tout à apprendre et à connaître.

11 **L'utilisation du Psaume 2 dans le Nouveau Testament**

Nous avons déjà considéré le témoignage remarquable du psalmiste quant à la qualité (*) de Fils de l'Oint de l'Éternel, tel qu'on la trouve inscrite dans les paroles du Fils Lui-même à l'égard de Lui-même : « Je raconterai le décret : l'Éternel m'a dit : Tu es mon Fils ; aujourd'hui, je t'ai engendré ». D'abord l'Éternel reconnaît catégoriquement une relation (« Tu es Mon Fils ») en dehors du temps dans la Dété, existant avant la fondation du monde. Puis, l'Éternel dit ensuite : « Aujourd'hui je t'ai engendré ». Dans cette phrase, Il spécifie une époque, ou un moment dans le temps : « aujourd'hui », le jour où la naissance du Fils a eu lieu.

(*) Note Biblique : le terme anglais « sonship » a été traduit tantôt par « qualité de Fils », tantôt par « relation de Fils », plus rarement par condition de Fils.

Le Roi de l'Éternel était donc le Fils de l'Éternel avant d'être engendré dans le temps, et avant qu'il apparût parmi les hommes pour établir le royaume de justice et de paix promis depuis longtemps en Sion. Cet Oint vint dans la maison et la lignée de David par une procédure extraordinaire. Tandis qu'Il était vraiment Fils de David parce que Marie, de la lignée royale de David, « se trouva enceinte par l'Esprit Saint » (Matt. 1:18), il est tout autant vrai qu'Il était le Seigneur (Adonaï) de David parce qu'Il était le Fils de l'Éternel de toute éternité. Comme né dans le monde, Il était ce Fils [de David] ; tandis qu'avant cette naissance Il était le Fils [de l'Éternel], un fait qui ne pouvait être vrai d'aucune créature, et de personne hormis Lui-même. Comparez Psaume 110:1 et Matt. 22:41-46.

La vérité du caractère éternel de la relation de Fils confère un caractère haut élevé et incomparable à la condition de Messie du Seigneur Jésus, et le fait de Sa gloire personnelle comme Fils de l'Éternel a aggravé d'une manière indescriptible le péché d'Israël de l'avoir rejeté. Le Messie qui leur avait été envoyé n'était pas seulement le Serviteur de l'Éternel, dont Ésaïe dépeint la dignité et l'excellence exceptionnelles, mais Il était aussi le Fils de l'Éternel selon le témoignage de David dans ce Psaume 2. L'Éternel L'avait envoyé en tant que Serviteur pour recevoir le fruit de la vigne, et en tant que Son Fils pour recevoir le respect des cultivateurs, disant : « Ils auront du respect pour Mon Fils » (Matt. 21:37). Mais dans une incrédulité méchante (Héb. 3:12), la nation méprisa Celui qui avait été envoyé en tant que Serviteur, et Le crucifia en tant que Fils.

Sur le plan de la parabole, Celui qui fut envoyé n'était-Il pas le Fils du Seigneur de la vigne avant d'être envoyé en mission ? N'était-Il pas présenté dans la parabole comme le Fils resté en réserve pendant que d'autres moyens moindres étaient essayés avec les cultivateurs, jusqu'à leur échec ? C'est très vrai ; Il vint à eux, non pas comme le Fils nouvellement devenu tel, et fourni pour l'occasion, mais dans son propre droit intrinsèque. Les cultivateurs le savaient bien, car ils dirent : « Celui-ci est l'héritier ; venez, tuons-le ». Et la cause spécifique de la colère de Dieu, qui tomba sur eux au plus haut degré, fut leur crime contre le Fils, non pas le meurtre des serviteurs de l'Éternel depuis Abel jusqu'à Zacharie (Matt. 21:33-41, 23:34-36).

Nous allons maintenant considérer les citations du Psaume 2 (v. 7) que l'on trouve dans le Nouveau Testament ; et, en notant le contexte de ces citations, nous chercherons à découvrir la portée spéciale des paroles prophétiques telles qu'elles sont présentées. Le passage est cité une fois par Paul dans un discours aux Juifs de la synagogue d'Antioche (Actes 13:33), et deux fois par ce même apôtre dans son épître aux croyants Hébreux qui confessaient Christ (Héb. 1:5 ; 5:5). Dans ces trois cas, nous trouverons que le but de la citation est d'établir la qualité de Fils du Messie sur la base et avec l'autorité de la déclaration divine relatée au Psaume 2. Celui que Dieu a envoyé est venu non seulement pour exercer Ses fonctions médiateuriales comme Engendré par l'Éternel, mais Il est venu comme Fils dans le droit personnel qu'Il possédait en propre avant le jour de Son incarnation. Quel grand péché de refuser un Envoyé tel que Lui !

11.1 Les promesses de Dieu sont accomplies dans le Fils

Paul annonça à la congrégation des Juifs de la synagogue d'Antioche de Pisidie que Dieu avait amené à Israël un Sauveur, Jésus, issu de la semence de David (Actes 13:23). Il leur montra que, bien que la nation L'ait rejeté et mis à mort, Dieu L'avait ressuscité d'entre les morts, et qu'Il y avait désormais pardon et justification pour tous ceux qui croient.

Un bref examen de la structure du discours de l'apôtre montre que son appel à l'auditoire reposait sur le fait que Jésus est le Fils de Dieu : cette vérité a été dès le début la caractéristique particulière du ministère de Paul (Actes 9:20), à l'inverse de la prédication de Pierre qui mettait l'accent sur le fait que le Nazaréen crucifié avait été glorifié dans le ciel.

11.1.1 La structure du discours de Paul en Actes 13

Après avoir retracé l'histoire nationale juive depuis le pays d'Égypte jusqu'au règne de David, l'apôtre déclare que le fait que Jésus ait été suscité était le véritable accomplissement de la promesse que Dieu leur avait faite d'un Sauveur. Il se référait à trois faits historiques principaux concernant Christ :

- à Son précurseur (13:24-25),
- à Sa venue et à Sa crucifixion à Jérusalem (13:27-29),
- à Sa résurrection (13:30-31).

En rapport avec le rejet du « Sauveur Jésus », Paul mentionne deux aspects particuliers. En Le rejetant et en Le mettant à mort, les Juifs étaient : a) coupables du péché d'ignorance (13:27) ; et b) ils avaient accompli l'Écriture en Le condamnant (13:27, 29). On retrouve ces mêmes deux faits dans l'accusation de Pierre contre les Juifs à Jérusalem (Actes 3:17-18).

11.1.2 Les citations de l'Ancien Testament en Actes 13

Ayant ainsi établi brièvement les faits historiques dans les versets 24-31, l'apôtre, dans les versets 32-37, applique à deux de ces trois faits la lumière du témoignage de l'Esprit dans l'Ancien Testament. Passant par dessus (1) les prophéties se rapportant à Jean le baptiseur comme précurseur du Seigneur, il ajoute le témoignage écrit des oracles divins relatifs à la gloire personnelle de Jésus que Dieu a suscité. (2) En Jésus, dit l'apôtre, était l'accomplissement de la promesse : « comme aussi il est écrit dans le psaume second : « Tu es mon Fils, moi je t'ai aujourd'hui engendré » (13:33).

L'apôtre applique alors un autre passage de l'Écriture au troisième point historique, (3) celui de Sa résurrection (13:34-37). La résurrection de Jésus d'entre les morts pour ne plus retourner à la corruption fut préfigurée en Ésaïe 55:3 et aux Psaumes 89:1, 19 et 16:10. Cette prophétie, dit Paul, ne pouvait se référer à David que Dieu n'avait pas ressuscité d'entre les morts ; elle est donc accomplie dans sa Semence, Celui que Dieu a ressuscité.

Notez maintenant, à la lumière du contexte précédent, la force de l'exhortation de Paul qui suit : « Sachez donc, hommes frères, que par lui [par cet Homme] vous est annoncée la rémission des péchés » (13:38).

L'index du prédicateur inspiré pointait vers « cet Homme ». Paul présentait Celui à qui rendaient témoignage à la fois l'histoire récente et les prophéties anciennes. Que Jésus soit né dans la cité de David, qu'Il ait été pendu au bois hors de Jérusalem, et qu'Il ait été déposé dans le sépulcre de Joseph d'Arimathée, c'était de l'histoire récente. Telle était la brève description de ce qui était arrivé à Celui qui avait été suscité, en qui toutes les promesses de Dieu sont Oui et Amen, et de la manière dont Il fut reçu par ceux qui Il était venu.

Mais qu'avait dit le psalmiste concernant le Roi messianique ? David avait conservé par écrit pour Sa louange un écho de Sa gloire personnelle venant du passé intemporel. Avant que les mondes fussent, l'Éternel avait salué Celui qui allait venir. L'Éternel ne Lui a pas dit : « Tu es Mon Roi », ou « Tu es Mon Oint » ; Il n'a pas non plus magnifié l'office médiateurial et gouvernemental qui Lui était donné, en s'appuyant sur Sa majesté de Donateur, mais l'Éternel lui a dit : « Tu es Mon Fils », insistant sur Sa relation personnelle dans la Dété.

La doctrine de l'incarnation telle qu'elle est préfigurée dans ce verset 7 du Psaume 2 nous apprend que c'est la Personne qui donne sa dignité unique à l'office qu'elle remplit. Quand le Fils est devenu Serviteur, combien Son service fut magnifié, même s'Il fut suivi de la croix et du tombeau ! Voyons de plus près la parole de cette prophétie.

11.1.3 L'application du Psaume 2

En faisant cette citation, l'apôtre établissait que « cet Homme » [« par lui »] qu'il annonçait, était identique au Fils de l'Éternel prédit par l'Esprit. Celui que Dieu « a suscité » pour accomplir Sa promesse a été personnellement désigné dans cette prophétie. Le Jésus des évangiles est « le Fils » du Psaume 2. Jésus, « de la semence de David selon la chair », était le Fils de l'Éternel dans sa propre nature personnelle et intrinsèque, à qui l'Éternel a dit : « Tu es Mon Fils ».

On observera que la seconde partie du v. 7 du Psaume 2, « aujourd'hui je t'ai engendré », jette beaucoup de lumière sur l'accomplissement de la promesse faite au peuple d'Israël. La première partie indique Qui accomplirait la promesse (le « Fils »), et la deuxième partie indique la manière dont elle serait accomplie (Son incarnation). Il est clairement déclaré que l'accomplissement de la promesse résidait dans le fait qu'Il a été suscité. Les paroles de l'apôtre sont : « Dieu a amené à Israël un Sauveur, Jésus » (13:23), et « Dieu l'a accomplie... ayant suscité Jésus » (13:33). Ce fait de « susciter » ou d'« amener dans le monde », satisfaisait la prédiction : « aujourd'hui je t'ai engendré ». Par Son incarnation, Celui qui était le Fils Éternel est né en Son temps comme « Roi des Juifs » (Matt. 2:2).

Le contexte d'Actes 13:33 où figure cette citation établit donc, si on le pèse bien, l'époque à laquelle a pris place l'engendrement prédit au Psaume 2 : Il était donné à l'auditoire de Paul l'instruction que l'engendrement avait pris place au moment où le Fils de l'Éternel était apparu dans la lignée de la promesse. Depuis David, la Semence messianique fut préservée et continua en une succession ininterrompue jusqu'à ce que Jésus naisse à Bethléem, selon que les généalogies de Matthieu 1 et de Luc 3 le montrent. Par cette naissance, l'Éternel introduisit Son Fils dans la lignée royale de la promesse, et la parole écrite, dont l'accomplissement avait été attendu si longtemps, devint un fait vrai et réel : « aujourd'hui Je T'ai engendré ».

11.1.4 *Suscité ou ressuscité*

Il y a eu quelque confusion dans l'interprétation des versets 33 et 34 à cause d'une supposition injustifiée que « suscité » signifierait « ressuscité » (*) ; le problème vient de la manière de rendre un même verbe grec « anisteemi ». En anglais le même verbe apparaît dans les deux versets (33 et 34), et certains soutiennent qu'il s'agit de la résurrection du Seigneur dans les deux cas.

(*) Note Biblique : la confusion existe en anglais où « to raise up » signifie la plupart du temps « ressusciter » et exceptionnellement « susciter ». La traduction JN Darby française fait la distinction en utilisant ces deux mots différents, ce qui évite que la confusion apparaisse.

Mais cette inférence ne supporte pas l'examen. Au verset 34 il s'agit bien de « ressuscité » parce que la signification du mot est restreinte par l'expression qualificative « d'entre les morts ». Quand nous lisons là : « qu'il l'ait ressuscité d'entre les morts », il est certain qu'il s'agit de la résurrection de Christ. Mais la signification générale du verbe grec est celle de placer une personne, ou de la faire se tenir dans une certaine position ou un certain office. Or c'est dans ce sens général que le verbe est employé au verset 33 : le Seigneur Jésus fut placé dans la position de Celui qui est l'accomplissement de la promesse : « Dieu l'a accomplie... ayant suscité Jésus ».

Ce même verbe est aussi employé dans ce sens général en Actes 3:22, « Le Seigneur, votre Dieu, vous suscitera d'entre vos frères un prophète » ; et encore en 3:26 « À vous premièrement, Dieu, ayant suscité son serviteur, l'a envoyé... ». Ces deux passages ne se réfèrent pas à la résurrection de Christ, et rien dans leur contexte n'est susceptible de restreindre son sens à cet événement ; inversement en Actes 2:24, 30, 32 il n'est pas douteux que le sujet de Pierre est la résurrection du Seigneur.

Mais au verset 34 du chapitre 13, l'expression « d'entre les morts » limite l'application du verbe à l'acte particulier de la résurrection. D'une manière semblable, on peut observer qu'un verbe différent « egeiro » est utilisé, avec ou sans expression qualificative, dans les versets 22 et 30. Dans le v. 22 le sens est général, « Il leur suscita David ». Mais dans le v. 30 il est fait référence à la résurrection de Christ, ce qui est indiqué par l'ajout de l'expression « d'entre les morts » qui modifie le sens.

La résurrection de Christ est la réponse de Dieu à la culpabilité des Juifs qui mirent à mort Celui qui accomplissait Sa promesse. Par le moyen de la résurrection du Seigneur Jésus, Dieu leur assura « les grâces assurées de David », de sorte que c'est au Ressuscité, qui ne doit plus « retourner à la corruption », que l'apôtre applique les autres passages de l'Écriture tirés d'Ésaïe et du Psaume 16. La confirmation des promesses était faite objectivement dans le Saint ressuscité d'entre les morts. Et « par Lui » [ou : « par cet homme »] étaient prêchées partout la bonne nouvelle du pardon des péchés, et la justification de toutes choses pour tous ceux qui croient (13:38-39).

Quelle puissante démonstration que celle donnée par l'apôtre ! La vérité de la qualité de Fils de l'Oint de l'Éternel est le sûr fondement sur lequel tout l'édifice de la grâce de Dieu et du gouvernement de Dieu est dressé. Et c'était à Lui que Paul rendit témoignage à Antioche de Pisidie aux oreilles fermées de Juifs inconvertis. De plus, voyant ces auditeurs continuer à refuser de croire au Fils de Dieu, l'apôtre tourne l'invitation de l'évangile vers les nations (13:46), selon la parole de l'Éternel à Son Serviteur, qui est Son Fils (Ésaïe 42:6 et Actes 13:47).

11.2 *Le nom de Fils, un nom plus excellent*

Au début de l'épître aux Hébreux, la citation du Psaume 2 est introduite par le Saint Esprit pour établir la gloire personnelle du Porte-parole de Dieu apparu en ces jours-là. L'épître présente aux croyants Hébreux un vaste cortège de témoignages tirés de leurs Écritures relativement à Christ et à Son œuvre. En tête de cette noble ligne de témoignages irrécusables se trouve la déclaration de l'Éternel qui Lui est adressée : « Tu es mon Fils, moi je t'ai aujourd'hui engendré » (Héb. 1:5).

Par ces paroles tirées des saints oracles au début de l'épître, il est prouvé qu'en dernier ressort, Dieu « nous a parlé [dans la personne du] Fils » (1:2). Celui qui « a hérité du nom plus excellent » de Fils est apparu maintenant, et ce titre lui fait prendre le pas sur eux tous. Parmi Ses prédécesseurs certains ont porté le titre de prophète, ou de sacrificateur, ou de roi. Les anges aussi avaient été des intermédiaires des communications divines, et l'Un d'entre eux, plus distingué que tous, « l'Ange de l'Éternel », avait quelquefois parlé aux hommes. Mais maintenant, Dieu nous a parlé dans le Fils.

11.2.1 *Les anges supérieurs aux hommes, mais inférieurs au Fils*

Nous savons que, dans les différents grades des êtres créés, les anges ont un rang supérieur à celui de l'homme (Ps. 8:5). Jésus Christ doit-il être rangé dans l'ordre angélique ? Non, le Saint Esprit ne veut pas permettre qu'une pensée si avilissante germe même dans nos cœurs faute d'instruction. Il témoigne que le Seigneur Jésus, ayant fait la purification des péchés, s'est assis à la droite de la Majesté dans les hauts lieux, « étant devenu d'autant plus excellent que les anges, qu'il a hérité d'un nom plus excellent qu'eux ». Le Fils est devenu « plus excellent » maintenant, comme dans le passé Son nom était « plus excellent » que les plus hauts dignitaires des armées célestes.

Ce témoignage, comme celui d'Étienne, concerne Jésus qui est maintenant dans la gloire de Dieu. Lui, qui fut « fait un peu moindre que les anges à cause de la passion de la mort », est maintenant exalté, « anges, et autorités, et puissances lui étant soumis » (1 Pierre 3:22). Mais à cette investiture glorieuse en haut, et au fait qu'il y soit assis à la droite de la Majesté, bien au-dessus des anges, le Saint Esprit associe Sa valeur intrinsèque fondée sur la vérité de Sa personne et de Son nom. Son nom, celui de Fils, existe avant tout titre, et il est la base de comparaison sur laquelle la dignité des titres se mesure.

Le Fils est « devenu d'autant plus excellent que les anges », non pas simplement en raison des gloires acquises qui accompagnent la rédemption éternelle obtenue pour nous, mais en raison de ce qu'Il est intrinsèquement en contraste avec tous les anges. Il a « hérité d'un nom plus excellent qu'eux ». Il possède à titre personnel le droit au nom de Fils, ce que les anges n'ont pas. Sans aucun doute, le « nom plus excellent » à côté de celui de « Fils » inclut « Dieu » et « l'Éternel » comme on le voit plus loin dans le chapitre (v. 8 et 10), mais nous ne considérons maintenant que le premier de ces noms.

11.2.2 *L'« Excellence » de ce qui n'a pas été créé*

Quelle est donc l'« excellence » spéciale ou la supériorité du nom de « Fils » appartenant au Porte-parole de Dieu ? Le nom de « fils » (de Dieu) est appliqué ailleurs aux anges (Job 2:1, 38:7) dans le sens qu'ils dérivent (de Dieu) par création. Ils sont qualifiés, en tant que classe, de « fils de Dieu » (Dieu est Esprit) en vertu de leur origine comme êtres intelligents et esprits administrateurs affectés au service du ciel (Psaume 103:20). Celui qui nous est présenté en Hébreux 1 est également Fils, mais nous sommes avertis par le Saint Esprit que, dans Son cas, ce nom a une signification de prééminence que le leur n'a pas. Il est le Fils de droit personnel et éternel, tandis que les anges sont fils en raison du statut et des fonctions qui leur sont confiés comme esprits créés dans le cadre de la création. En tant que fils vis-à-vis d'un père, ils doivent leur existence intelligente à Dieu ; en tant que créatures, ils la doivent au Créateur.

La citation du Psaume 2 corrobore cela et établit la supériorité incommensurable du Fils éternel sur tous les anges, bien qu'ils soient appelés « fils de Dieu ». « Car auquel des anges a-t-il jamais dit : « Tu es mon Fils, moi je t'ai aujourd'hui engendré » ? L'Éternel saluait

le Fils comme « Fils » dans les relations éternelles immuables de la Dèité. Dieu ne s'est jamais adressé d'une telle manière à aucun ange, pas même au plus grand de cet ordre le plus élevé des êtres créés.

À Adam qui était un fils de Dieu parce que Dieu avait soufflé en lui, ou à un ange qui était un fils de Dieu en tant qu'esprit créé, Dieu pouvait s'adresser à eux et leur dire après qu'ils fussent amenés à l'existence : « Tu es Mon fils » ; mais il est impensable que Dieu eût pu dire ceci à l'un d'eux avant qu'ils vinssent à l'existence dans la sphère de la création. Pourtant l'Éternel pouvait s'adresser de cette manière à Son Fils, et c'est ce qu'Il fit. Toute la force de la citation du Psaume 2 dépend de ce qu'elle s'applique uniquement au Fils, qui était le Fils éternel sans avoir été engendré, et cette affirmation du Psaume était par conséquent vraie à son égard avant qu'Il fût engendré dans le temps comme le Fils incarné.

Par ce témoignage décisif, la gloire personnelle de Celui en qui Dieu a parlé est maintenue. Le Fils ne diffère pas des anges simplement en degré, comme un archange peut différer de l'armée des anges qu'il gouverne ; l'incommensurable différence est celle qui existe entre le Fils éternel non créé, et ceux qui devinrent les fils de Dieu par leur création. Et quand le Fils a été « engendré » dans le temps, et a été fait un peu moindre que les anges à cause de la passion de la mort, Sa qualité éternelle de Fils dans la Dèité est restée intacte. Il n'a pas acquis le nom de Fils en raison des fonctions médiatoriales qui lui étaient attribuées, mais Il hérite de ce nom, et continue à l'avoir, par droit propre et personnel.

11.3 La qualité éternelle de Fils et la sacrificature

Le v. 7 du Psaume 2 est un témoignage puissant rendu à la Personnalité éternelle du Fils et de Son incarnation comme le Christ. En Hébr. 1 le verset est cité en rapport avec Celui en qui Dieu est descendu nous parler ; il est encore cité en Hébr. 5:5, mais en rapport avec le fait de s'approcher de Dieu, ce pour quoi nous avons besoin de la sacrificature de Christ. « Jésus, le Fils de Dieu » est l'apôtre et le souverain sacrificateur de notre confession : comme apôtre Il est venu de Dieu à nous et L'a pleinement fait connaître ; comme souverain sacrificateur, nous venons à Dieu par Lui. Il est Dieu et homme en une seule Personne, et Il est donc unique dans Sa compétence à représenter Dieu auprès de l'homme et l'homme auprès de Dieu. Cette double vérité dans sa plénitude divine est le sujet spécial présenté de plusieurs manières dans cette épître.

En Hébreux 5:5 le sujet est l'installation de Christ dans l'office (ou : fonction) de sacrificateur, en comparaison d'Aaron. Dieu avait déterminé qui était affecté à la fonction de lévites, et Il avait choisi Aaron en tête de la lignée sacerdotale. Personne ne s'arrogeait l'honneur de la sacrificature pour lui-même (Coré chercha à le faire !). Notre Seigneur non plus n'a pas usurpé cette fonction. Dans Sa soumission à l'autorité de Dieu, le Christ Jésus a été parfait. « Quoiqu'il fût Fils, [Il] a appris l'obéissance » en toutes choses.

Son obéissance a aussi été manifeste dans le fait d'assumer la fonction de sacrificateur. « De même aussi le Christ ne s'est pas glorifié lui-même pour être fait souverain sacrificateur, mais celui-là l'a glorifié qui Lui a dit : Tu es Mon Fils ; moi je t'ai aujourd'hui engendré ; tout comme Il dit aussi ailleurs : Tu es sacrificateur pour l'éternité selon l'ordre de Melchisédec ». Christ ne s'est pas glorifié lui-même pour être fait sacrificateur, mais Il fut glorifié pour cette fonction par un Autre, et pour une sacrificature d'« ordre » supérieur à celle d'Aaron.

11.3.1 Pourquoi y a-t-il deux citations des Psaumes ?

Qui donc L'a glorifié ? Les deux passages des Psaumes (2 et 110) cités en Hébreux 5:5, 6 se combinent pour montrer que cette nomination émane de l'Éternel. C'est l'Éternel qui Lui a dit : « Tu es Mon Fils » et aussi « Tu es sacrificateur ». Dans le cas d'Aaron, l'Éternel avait dit à Moïse : « Et toi, fais approcher de toi Aaron, ton frère... pour exercer la sacrificature devant moi » (Exode 28:1). Mais quand Christ a été glorifié, il n'y a pas eu de médiateur, car c'est l'Éternel qui a parlé directement à Son Fils, disant : « Tu es sacrificateur pour l'éternité, selon l'ordre de Melchisédec ».

Ce verset du Psaume 110 cité au v. 6 de Hébr. 5 fait suite directement à la déclaration qui précède (au v. 5), selon laquelle « le Christ ne s'est pas glorifié lui-même pour être fait souverain sacrificateur ». Pourquoi, alors, cette citation du Psaume 2 vient-elle s'intercaler entre deux ? En citant Son propre témoignage du Psaume 2, le Saint Esprit ne souligne-t-Il pas les gloires personnelles du Fils antérieures à Sa sacrificature ? Avant de Le saluer comme souverain sacrificateur, l'Éternel s'était adressé à Lui dans l'éternité comme « Mon Fils ». Et avant qu'Il fût fait Souverain Sacrificateur, Il fut engendré dans la plénitude du temps, devenant le Fils incarné. Dans Son incarnation, Il est appelé Jésus ; dans Sa propre Personne, Son nom éternel est le Fils de Dieu ; et en joignant ces gloires, Son nom est « Jésus, le Fils de Dieu », qui est notre Grand Souverain Sacrificateur exalté au-dessus des cieux (Hébr. 4:14).

11.4 Bref résumé de Ps. 2 & Actes 13 & Hébr. 1 & 5

Nous nous sommes efforcés, à la lumière du contexte de chacun des quatre passages citant ce Psaume 2 v.7, de déterminer la signification spéciale de ce passage profond. Comme l'or pur tissé dans l'éphod du souverain sacrificateur donnait l'unité, la force, la valeur et la permanence à toute sa structure, ainsi dans ces quatre témoignages la vérité de la relation éternelle de Fils est étroitement et inextricablement imbriquée avec Celui que l'Éternel a engendré. Comme Sa tunique sans couture, on peut dire que Ses gloires divines et humaines sont « tissées à partir du haut ».

1. Dans le Psaume 2, l'Éternel confie le juste gouvernement des royaumes du monde insurgés à Son Roi Oint, qui est Son Fils dans une relation personnelle et absolue ; et en son temps l'Éternel L'engendre pour que Son Fils incarné puisse siéger sur Sa montagne sainte de Sion dans Sa puissance et Sa gloire gouvernementales suprêmes.

2. En Actes 13, le thème est l'accomplissement en « Jésus » des promesses faites à David, — Jésus que Dieu a suscité et envoyé à Son peuple qui s'est rebellé et L'a crucifié. La Personne qui est venue est Celui dont parlait le psalmiste. « Jésus », que la nation choisie a crucifié, était à la fois le Fils de l'Éternel et Celui que l'Éternel engendra, selon ce témoignage tiré de leurs propres oracles.

3. En Hébreux 1, les gloires personnelles de Celui en qui Dieu parle maintenant sont dévoilées en vue de la disparition du système mosaïque, système temporaire et « ordonné par les anges ». Le Fils est en contraste extrême avec les anges du fait que Celui qui seul connaissait les relations personnelles existant éternellement dans la Dèité, s'adresse à Lui comme à Son Fils.

4. Hébreux 5 montre Christ appelé, ou salué par Dieu, souverain sacrificateur selon l'ordre de Melchisédec, un ordre dépourvu de succession contrairement à l'ordre d'Aaron. Or c'est en vertu de Sa qualité éternelle de Fils, que Christ souffrant et obéissant est glorifié en étant nommé à cet ordre sacerdotal, et c'est ce qu'on retrouve dans le Psaume 2:7, où à la fois Sa gloire pré-incarnée et Son avènement en chair sont présentés à la foi et à l'adoration de ceux qui confessent Son Nom.

12 Image de Dieu et Premier-né

Le Premier-né est un titre de prééminence haut élevée, que le Saint Esprit donne au Fils afin de rehausser la majesté de Sa Personne à nos yeux, et par là d'éveiller et de soutenir notre adoration et notre culte adressés à Celui qui daigna s'abaisser, jusqu'à prendre l'humanité et à mourir pour la gloire du Père et la rédemption de la créature.

Les ordres supérieurs d'êtres créés adorent le Fils selon le commandement divin : « Quand il introduit le Premier-né dans le monde habité, il dit : Et que tous les anges de Dieu lui rendent hommage » (Hébr. 1:6). Si Dieu, dans sa jalousie pour l'honneur du Fils,

commande aux anges de reconnaître et respecter les droits personnels du Premier-né, nous pouvons être sûrs que les rachetés doivent Lui offrir et Lui offriront de bon gré leur adoration infinie, non seulement comme le Premier-né de toute la création, mais comme le Premier-né d'entre les morts (Col. 1:15, 18).

Qui mettrait en doute les droits de Premier-né du Fils ? Parmi les hommes, les droits de premier-né sont acquis d'après l'ordre de naissance, et ils sont reconnus par la loi et la coutume ; mais le Fils possède ces droits sur d'autres bases, des bases supérieures. À la différence des fils des hommes, les droits de Fils éternel sont indépendants de la date de naissance. En Lui-même, Il est « sans commencement », bien qu'à un moment donné dans le temps, Il ait été manifesté parmi les hommes, comme médiateur entre Dieu et les hommes. C'est Sa valeur et Sa dignité éternelles comme Fils non créé de l'amour du Père, qui Lui assurent le rang prééminent de Premier-né, aussi bien dans Son abaissement que dans Sa glorification — un rang infiniment supérieur à celui du plus élevé des êtres créés, et un rang que tous les êtres créés devront Lui reconnaître en son temps.

Voilà bien une vérité sacrée et qui élève l'âme ! elle Le concerne Lui, le Créateur de tout, qui néanmoins a été fait semblable à l'homme misérable, en toutes choses à part le péché ! Veillons sur nos âmes de peur qu'étant « vainement enflés » dans nos « esprits charnels », nous négligions de courber nos cœurs dans l'adoration devant ces gloires éternelles de notre Rédempteur. Pouvons-nous faire autre chose que d'adorer le Fils, qui est le Premier-né de toute la création, le Premier-né d'entre les morts, le Premier-né entre plusieurs frères ?

Voyons maintenant comment les gloires et les droits de Celui qui est l'image du Dieu invisible et le Premier-né, ont leur origine et leur fondement dans Sa qualité éternelle de Fils.

12.1 L'enseignement de l'apôtre aux Colossiens (ch. 1)

Il vaut la peine de noter que, dans l'Écriture, les gloires du Christ Jésus sont fréquemment révélées en relation étroite avec les privilèges de la grâce conférés à ceux qui croient en Lui, — nos bénédictions dérivant de Ses gloires. C'est ainsi qu'en Colossiens, ces gloires sont révélées en se référant à notre héritage [« lot des saints »], à notre délivrance [du pouvoir des ténèbres], à notre transport [dans le royaume du Fils de Son amour], à notre rédemption. Dans le premier chapitre, cette Personne bénie est placée devant nous comme le Fils de l'amour du Père, l'Image du Dieu invisible, le Premier-né de toute la création (Col. 1:12-17) — nous nous limiterons à cela pour le moment.

En effet, les gloires du Fils forment une galaxie éblouissante dans ce chapitre. Où que l'on regarde, dans le passé, dans le présent ou dans le futur, le Fils est devant nous dans Sa dignité sublime et incomparable. Si, regardant en arrière, nous demandons : Qui a créé toutes choses ? C'est le Fils (v. 16). Si, regardant en haut, nous demandons : Qui est le chef du corps, de l'assemblée ? C'est le Fils (v. 18). Si, regardant en avant, nous demandons : Qui est le Réconciliateur de toutes choses ? C'est le Fils (v. 20). Si bien que, depuis la fondation du monde nous voyons une continuité ininterrompue des activités de grâce toutes-puissantes du Fils de l'amour du Père, en qui nous avons la rédemption, la rémission des péchés (appendice D).

Ce n'est pas peu de chose pour nos âmes que d'être ainsi conduits par le Saint Esprit à travers les sombres corridors des siècles passés jusqu'à l'ultime frontière du temps lui-même — jusqu'à ce moment où les choses créées étaient près d'être amenées à l'existence. Là et alors nous voyons Celui qui a créé toutes choses, le Fils de l'amour du Père, qui existait dans Sa toute-puissance « avant toutes choses ». Avant que commençât l'œuvre de la création, l'amour était présent et actif ; car le Père aime le Fils avant que les mains d'Amour formassent tout ce qui existe. C'est la foi des élus de Dieu, et dans cette pensée qui est au-delà de toute pensée, nous adorons humblement le Fils, qui est « avant toutes choses », et par qui toutes choses subsistent ensemble (v. 17).

12.2 La gloire du Seigneur nous donne la puissance pour marcher dignement

Ces déploiements des gloires personnelles du Fils découlent de la prière de l'apôtre pour les saints de Colosses ; cette prière demandait que, malgré les circonstances hostiles, ils puissent marcher d'une manière digne du Seigneur pour Lui plaire à tous égards (v. 10). Beaucoup de souffrances sont inévitables pour ceux qui veulent être fidèles pour Son nom ; et pour être « patients dans la tribulation », il faut avoir davantage de soutien que tout ce que la nature peut fournir. C'est pourquoi le désir profond de Paul à leur égard était qu'ils puissent être « fortifiés en toute force, selon la puissance de Sa gloire, pour toute patience et constance, avec joie » (v. 11). Dans la mesure où nous apprendrons la gloire de Celui qui a extraordinairement souffert, nos reins seront ceints et prêts à souffrir avec Lui. Si nous contemplons la gloire du Fils de l'amour du Père, nous sommes poussés à nous exclamer comme Pierre :

« Seigneur, avec toi, je suis prêt à aller en prison et à la mort ».

Voilà pourquoi l'apôtre se met à les instruire au sujet (1) des bénédictions positives que le Père leur avait déjà accordées, et (2) des dignités personnelles du Fils, par qui ces bénédictions leur sont assurées. Au milieu de leurs tribulations comme chrétiens, ils étaient exhortés à maintenir un esprit de reconnaissance envers le Père en contemplant ce que l'Esprit leur révélait des gloires données au Fils.

Qu'est-ce que le Père avait déjà fait pour eux ? Ils avaient déjà été rendus capables de participer au lot des saints dans la lumière, la demeure de Dieu (v. 12). La mesure de sainteté qui leur était conférée, les qualifiait déjà pour occuper une place dans la maison du Père. Pour nous comme pour eux, il y avait bien de quoi rendre grâce au Père pour ces actes de grâce.

En accord avec ce fait d'être présentement propres pour la demeure de la lumière, ils étaient délivrés du pouvoir des ténèbres. De plus, ayant été libérés du pouvoir des ténèbres, ils avaient été transportés sous une autre domination. Le Père les avait déjà transportés dans le royaume du Fils de Son amour (v. 13). Rendons en effet grâce au Père pour toute cette activité divine, étant fortifiés « pour toute patience et constance, avec joie » tandis que nous contemplons la gloire du Fils.

12.3 Le royaume du Fils de Son amour

Ce royaume dans lequel nous avons été transportés n'est pas le royaume terrestre annoncé par les prophètes, dans lequel la puissance divine ôte le mal et récompense le bien, parce que les saints à Colosses, bien que dans le royaume, souffraient de la présence et de la puissance du mal, et ils étaient appelés à manifester de la patience, de la constance avec de la joie. Jean, le prisonnier du Seigneur à Patmos, était aussi dans ce même royaume (Apoc. 1:9). C'est le royaume dans lequel le Père place Ses enfants pour qu'ils apprennent à manifester la patience et la débonnairerie de Christ. C'est le royaume dont l'atmosphère est l'amour et la soumission, non pas encore la gloire et la puissance gouvernementale.

L'amour du Père nous est révélé ici dans et par le Fils ; ici aussi, dans ce royaume, le Père révèle les gloires personnelles du Fils, que la chair et le sang ne peuvent jamais ni connaître ni révéler (Matt. 16:17). Pour tous ceux qui ont été transportés dans cet heureux royaume de lumière, le Fils de l'amour du Père est la nourriture de leur foi, l'appui de leur espérance, et la satisfaction de leur amour.

De plus, cette position privilégiée que le Père nous a donnée est due au Fils ; il nous est rappelé que c'est en Lui que « nous avons la rédemption, le pardon des péchés » (v. 14). Ce que le Père nous a donné, c'est le résultat de l'œuvre expiatoire du Fils pour nous. Rendons donc grâce à la fois au Père et au Fils.

12.4 *L'image du Dieu invisible*

L'apôtre écrit ensuite que le Fils de l'amour du Père est « l'Image du Dieu invisible ». Comme Jean le dit : « Personne ne vit jamais Dieu ; le Fils unique, qui est dans le sein du Père, lui, l'a fait connaître » (Jean 1:18).

Une « image » constitue une représentation visible de l'invisible, de l'absent (*). Le Fils, dans la lumière éternelle de Sa Personne dans la Dèité, est l'Image du Dieu invisible. Il n'a pas acquis cette compétence de représentation par la création, comme Adam qui, tiré de la poussière du sol, fut créé à l'image de Dieu et comme gloire de Dieu (Gen. 1:27 ; 1 Cor. 11:7). Quoique fait un peu moindre que les anges, l'homme avait été choisi pour être le représentant de son Créateur dans le monde. Mais le Fils est le Créateur et, étant Dieu, Il se place devant nous en tant qu'Image de Dieu dans une plénitude infinie, inséparable de Sa gloire personnelle comme le Fils, — cette gloire qui était la Siègne avant qu'Il devînt chair.

(*) L'idée maîtresse de la représentation dans le mot « image » est bien illustrée dans l'incident de notre Seigneur et de la pièce de monnaie romaine, ou denier (Matt. 22:20). Désignant l'effigie de l'empereur sur la pièce, Il demanda aux pharisiens : « De qui est cette image ? » L'effigie ou buste était la représentation officielle de l'autorité impériale de Rome, qui gouvernait les Juifs en Palestine. La présence de cette pièce de monnaie dans les mains des Juifs, comme monnaie courante, prouvait irréfutablement leur sujétion au chef du monde qui se trouvait dans la lointaine métropole, car c'était ce chef qui était représenté sur la face de la pièce par l'image impériale.

12.5 *Divinité et Dèité*

Il fallait que, dans le monde, on connaisse quelque chose de Dieu avant que Christ y vienne. L'existence du Dieu invisible, le Créateur de tout, peut être déduite par l'homme à partir des phénomènes des choses créées (Rom. 1:19-20). Les œuvres de la création rendent un témoignage puissant et indiscutable à Sa puissance et à Sa divinité éternelles (theotees), mais non pas à Sa Dèité (theotees). En Christ habitait toute la plénitude de la Dèité (theotees) (Col. 2:9). Le Fils est l'Image du Dieu invisible, qui est amour et lumière. Le Fils est le resplendissement de la gloire de Dieu et l'empreinte de Sa substance ou de Son être (Héb. 1:3). Il est « Dieu béni éternellement » (Rom. 9:5). (*)

(*) Tout ce que Dieu est en substance et en suprématie, l'Écriture l'attribue également au Fils, au Père et à l'Esprit. Une aide précieuse en rapport avec Romains 9:5 est fournie par le commentaire de W. Kelly dans ses « Notes sur les Romains » p 165-171.

Comme le Fils connaissait et jouissait de l'amour du Père dans sa pleine mesure avant même la fondation du monde (Jean 17:24), Il manifeste l'amour du Père dans le royaume de Ses saints ; en outre, étant l'Image du Dieu invisible, Il montre l'amour de Dieu à un monde de pécheurs (2 Cor. 4:4). En tant que Fils, Il est l'Image ou le Représentant ; Il l'est non seulement en raison de Sa nomination officielle comme médiateur, mais en raison de Sa nature Personnelle et éternelle comme le Fils.

12.6 *La relation de Fils et l'Image*

Ce titre d'« Image » est appliqué dans l'Écriture exclusivement au Fils, et n'est jamais appliqué au Père ni à l'Esprit. Le Fils est Celui qui, dans la Dèité, représente et manifeste Dieu à Ses créatures. Venant dans le monde, Il a révélé le seul vrai Dieu à la vue et à la connaissance humaines, comme personne d'autre ne pouvait le faire (voir Jean 17:3). Et en accord avec la prophétie prononcée par l'Éternel par la bouche d'Ésaïe, le Fils de la vierge fut appelé Emmanuel, c'est-à-dire « Dieu avec nous » (Matt. 1:22-23). Dans le nourrisson saint, qui fut nommé Jésus, Dieu était manifesté en chair ; Il est l'Image du Dieu invisible.

Il faut remarquer que, dans le langage du Saint Esprit, il n'est pas dit du Fils qu'Il devint l'Image, ni qu'Il fut fait l'Image, tandis qu'il est dit qu'Il naquit de (= Il devint) la semence de David (Rom. 1:3), qu'Il est devenu souverain sacrificateur (Héb. 6:20) et que la Parole fut faite chair ou devint chair (Jean 1:14). Le temps présent est utilisé en Col. 1:15 comme en Jean 1:18, car c'est lui qui révèle la relation du Fils avec le Père dans Son sein ; Il est l'Image visible du Dieu invisible. Cette façon de s'exprimer est d'autant plus frappante que c'est une fois manifesté en chair qu'il fut vu des hommes et des anges comme l'Image du Dieu invisible.

Il y a certainement de la « poussière d'or » cachée dans cette distinction grammaticale, et la gloire personnelle du Fils est révélée dans ce choix des mots par l'Esprit. Le Fils de Dieu, Jésus Christ notre Seigneur, a appartenu à la semence de David selon la chair [Il en devint partie] quand Il naquit dans le temps (Rom. 1:3), entrant dans cette relation à Son incarnation, comme Matthieu 1 le montre. Mais, à cause de Sa relation divine dans la Dèité, le Fils était potentiellement l'Image du Dieu invisible de toute éternité ; et l'utilisation du temps présent (« est ») appuie cette interprétation, et magnifie d'autant Sa gloire intrinsèque.

« Les yeux de nos cœurs » (Éph. 1:18) ne discernent-ils pas une différence infinie entre Adam créé à l'image de Dieu, et le Fils non créé de l'amour du Père, qui est l'Image du Dieu invisible ? Cette différence ne repose-t-elle pas sur la Personne à qui il a plu de représenter et de manifester Dieu dans la création en train de soupirer sous les effets du péché ? C'est en « chair » qu'il représenta Dieu, mais le Fils éternel a toujours été et est toujours compétent personnellement pour faire connaître Dieu, bien que ce ne fût qu'une fois incarné qu'Il Le manifestât à l'homme, et que l'Écriture le relate maintenant.

Ainsi le Fils était l'Image du Dieu invisible de droit dans l'éternité, et de fait dans le temps. Et même maintenant le Christ monté au ciel, « qui est l'Image du Dieu invisible », brille sur les hommes dans l'évangile de Sa gloire (1 Corinthiens 4:4).

« Tu étais l'Image, sous l'humble aspect d'un homme,
De l'Invisible pour nos yeux mortels ;
Fils de Son sein, descendu des cieus,
Nous voyons en Toi l'incarnation de l'amour de Dieu.
Tes lèvres nous révèlent le nom du Père,
Quelle puissance ardente nous sentons dans toutes Tes paroles,
Tandis que nous T'écoutons, avec des cœurs ravés,
Racontant les gloires d'en haut que Tu connais si bien ! »

13 *Appendice D : L'enseignement de Colossiens*

Études sur la Parole de Dieu, Colossiens 1, J.N. Darby

Le Fils nous est ici présenté comme Créateur ; non pas sans doute en excluant la puissance du Père, ou l'opération de l'Esprit : les trois sont un ; mais c'est le Fils qui nous est présenté ici. Au chapitre 1 de l'évangile de Jean, c'est la Parole, le Verbe, qui crée tout. Ici, et dans l'épître aux Hébreux, chapitre 1, c'est sous le nom de Fils que Celui qui est aussi la Parole nous est révélé. Il est la Parole de Dieu, l'expression de la pensée de Dieu et de sa puissance ; c'est par Lui que Dieu opère et se révèle.

Il est aussi le Fils de Dieu, et en particulier le Fils du Père. Il révèle Dieu, et celui qui L'a vu a vu le Père. En tant que né dans ce monde par l'opération de Dieu, par le Saint Esprit, Il est Fils de Dieu (Ps. 2: 7 ; Luc 1: 35) ; mais ceci est dans le temps, quand la création est déjà la scène de la manifestation des voies et des conseils de Dieu.

Mais le nom de Fils est aussi le nom qui exprime la relation propre de sa glorieuse personne avec le Père, avant que le monde fût. C'est dans ce caractère qu'il a créé toutes choses. Le Fils doit être glorifié comme le Père...

Ici, dans l'épître aux Colossiens, ce qui nous est présenté, c'est la gloire propre de sa personne comme Fils avant que le monde fût. Il est Créateur comme Fils : il est important de le remarquer. Ensuite l'Écriture ne sépare pas les Personnes dans leur manifestation. Si le Fils a opéré des miracles sur la terre, Il a chassé les démons par l'Esprit, et le Père qui demeurait en Lui (Christ) a fait les œuvres. Il faut aussi se souvenir que ce qui est dit de Christ dans le Nouveau Testament est dit de Lui lorsqu'Il a été manifesté en chair ; de Sa personne complète, de Lui, homme sur la terre ; non pas que nous ne séparions la divinité et l'humanité en pensée ; mais même en les séparant, nous avons à penser à la seule personne, à l'égard de laquelle nous faisons ainsi. Nous disons : Christ est Dieu, Christ est homme, mais c'est Christ qui est l'un et l'autre.

Je dis cela ici, non pour faire de la théologie, mais pour attirer l'attention du lecteur sur l'expression remarquable : «En Lui, toute la plénitude s'est plu à habiter» (vers. 19). Toute la plénitude de la Dèité se trouvait dans le Christ.

14 Le Premier-né

En Colossiens 1, le titre du Fils, « Premier-né de toute la création », est étroitement associé à celui d'« Image du Dieu invisible ». Le Fils de l'amour du Père, dans une seule phrase, est déclaré être et l'un et l'autre : « Le Fils de Son amour... qui est l'Image du Dieu invisible, le Premier-né de toute la création ». Par rapport à la Dèité, Il est l'Image ; par rapport à toutes les choses créées, Il est le Premier-né ; en outre, ces deux relations se combinent dans Sa Personne bénie, et c'est elle qui leur donne à chacune son caractère incomparable. C'est le Fils qui est l'Image et qui est le Premier-né.

Représentation et dignité sous-tendent respectivement ces deux relations du Fils. En envoyant Son Fils dans le monde, l'amour de Dieu à notre égard a été manifesté (1 Jean 4:9) ; car le Fils de l'amour du Père est l'Image du Dieu invisible, représentant et manifestant Celui qui est amour.

Aussi, quand ce Fils est « trouvé en figure comme un homme », Il est compté comme « Premier-né », car toute la création pâtit d'insignifiance par comparaison avec la gloire de Sa Personne, qui surpasse tout ; il en est de même dans la nature des choses : Celui qui bâtit la maison a plus d'honneur que la maison elle-même (Héb. 3:3). Le Fils Créateur possède la dignité de « Premier-né » quand, par l'incarnation, Il entre dans la sphère de Sa propre création. Cette dignité est Son droit inhérent en tant que Fils.

14.1 Ce que signifie « Premier-né »

Il faut d'abord remarquer que, quand il est appliqué au Seigneur Jésus, le terme « Premier-né » ou « Premier-engendré » n'est pas rattaché au mot « Fils » — si bien que nous ne trouvons pas dans l'Écriture l'expression « Fils Premier-né », alors que nous trouvons l'expression « Fils unique ». Nous apprenons donc que Celui qui est éternel et que nous adorons, est le Premier-né parce qu'Il est le Fils : « Son Fils... qui est... Premier-né ». Le Fils prend le titre de « Premier-né » selon Son propre droit, — un droit inhérent à la qualité de Fils, possédé éternellement, et non pas acquis par priorité de naissance ni par un commencement d'existence. Il n'est pas le Premier-né parce qu'Il était le premier à naître.

Dans l'usage que fait l'Écriture, le terme « premier-né » est lié à des droits prééminents dans le domaine de l'autorité paternelle, du statut personnel, de ce qu'on possède, et autres. Il signifie, donc, le premier quant au rang dans la famille, et ce rang éminent peut, ou non, provenir de l'ordre de naissance ou de la primogéniture (voir 1 Chroniques 26:10).

Par exemple, Jacob utilisa le terme « premier-né » dans ce sens général d'excellence éminente quand il bénit son fils aîné indigne, Ruben : « Tu es mon premier-né, ma force, et le commencement de ma vigueur, prééminent en dignité, et prééminent en force » (Genèse 49:3). Telle était la préséance en rang que le titre de « premier-né » donnait à Ruben sur les autres fils de Jacob, bien que, dans son cas, la valeur de ce titre fût dans une grande mesure perdue pour lui et pour ses descendants à cause de son propre manquement coupable.

Or le contexte de Colossiens 1:15 montre que la suprématie et l'excellence sont inséparablement associées à l'utilisation du titre de « Premier-né » dans ce passage. La raison pour laquelle le Fils de l'amour du Père est « Premier-né de toute la création » est indiquée clairement : c'est parce que toutes choses ont été créées par Lui. Le degré de supériorité du Fils est cette élévation que le Créateur possède au-dessus de Sa propre création. Parce que le Fils a fait les cieux et la terre, quand Il apparaît dans le monde pour notre rédemption, Il prend nécessairement la dignité de « Premier-né » en relation avec la terre et les cieux et tout ce qu'ils contiennent.

14.2 Le Premier-né n'est pas toujours celui qui est né le premier

Parmi les hommes, la priorité de naissance confère en général les droits de premier-né, mais pas toujours. Selon l'ordre de naissance, Ésaü possédait le droit de premier-né, mais ce droit fut néanmoins transféré à Jacob, plus jeune. Bien que David ait eu de nombreux fils nés avant Salomon (1 Chron. 3), les droits royaux de succession au trône de David furent accordés à celui-ci. C'est un exemple frappant, car c'est la raison pour laquelle Salomon paraît dans la lignée du Messie, tracée en passant par Abraham et David (Matt. 1:6), bien qu'il ne fût pas le fils aîné de David (1 Rois 2:22). C'est la grâce souveraine de Dieu qui conféra cette haute distinction de « premier-né » au fils de David et de Bathshéba (Psaume 89:27), montrant que la primogéniture n'était pas toujours suivie des droits de « premier-né ». Salomon n'était pas le premier des fils nés à David, pourtant il devint le premier-né dans la famille royale, et hérita de la couronne d'Israël.

Nous trouvons à nouveau une application de cette distinction lorsque le terme est employé nationalement. Ici aussi, le mot « premier-né » implique, non pas la priorité dans la date de naissance de la nation, mais une préséance et une élévation vis-à-vis d'autres nations. Par exemple, l'Égypte avait une place éminente parmi les nations avant l'appel d'Abram. Pourtant, des siècles plus tard, peu avant que la postérité d'Abram fût rachetée de l'esclavage, le message de l'Éternel au Pharaon fut : « Israël est mon fils, mon premier-né... Laisse aller mon fils » (Exode 4:22-23).

Plus tard dans leur histoire, cette même belle métaphore fut utilisée par Jérémie en rapport avec la restauration prédite pour la nation d'Israël après leur dispersion parmi les nations. Dans les épanchements de l'« amour éternel » de l'Éternel, y compris envers les dix tribus apostates, Il dit « Je les fais venir... Je serai pour père à Israël, et Éphraïm sera mon premier-né » (Jérémie 31:1-9, spécialement v. 8-9).

Il est donc clair qu'Israël « premier-né » n'était pas la première nation à avoir été formée, car l'Égypte et bien d'autres nations existaient avant (Gen. 10) ; et Éphraïm « premier-né » n'était pas l'aîné des tribus de Jacob. Dans tous ces cas, « premier-né » indique une position relative par rapport à d'autres, et ce privilège n'était pas basé sur une priorité d'existence, mais sur la faveur et sur l'élection de Dieu.

Nous concluons donc que « Premier-né » dans l'usage qu'en fait l'Écriture ne signifie pas toujours « le premier né parmi ceux qui sont nés », mais cela signifie parfois « le premier en rang de ceux qui sont nés ». C'est dans ce dernier sens que le terme « Premier-né » est appliqué à notre Seigneur en Colossiens 1 et ailleurs, vu qu'Il est le Créateur et non pas une créature.

14.3 **Le Fils qualifié de « Premier-né de toute la création »**

Dans l'Écriture, le Saint Esprit fait très attention à protéger la Personne sacrée du Fils qui devint chair. Quand l'Éternel descendit sur le Sinaï à la vue de tout le peuple d'Israël, Il commanda à Moïse de placer des barrières de peur que certains d'entre eux ne s'immiscent de manière profane dans le mystère de la présence divine sur la montagne (Exode 19).

En Colossiens, l'Esprit met aussi des barrières pour protéger la gloire du Fils. Quand Il mentionne que le Fils de l'amour du Père est venu dans le monde pour nous assurer « la rédemption par Son sang, la rémission des péchés » (1:14), Il affirme immédiatement Sa dignité suprême comme « Premier-né de toute la création » (1:15), en même temps que Sa vaste œuvre créatrice qui englobe tout et qui établit indiscutablement cette dignité (1:16-17). Ainsi, dans le Fils de l'amour du Père, le Saint Esprit a uni devant nos yeux le Créateur et la croix, pour que nous puissions L'adorer et Le louer éternellement, L'aimer et Le servir, confessant la gloire éternelle de Sa relation de Fils, qui n'a pas été amoindrie même au plus profond de l'humiliation où Il s'est plu de descendre.

Notre Seigneur est « le second homme », non pas le premier (1 Cor. 15:47), et pourtant Il est appelé « le Premier-né de toute la création ». Il est donc accordé au Fils le titre de « Premier-né », non pas en raison de la date de l'incarnation, qui est effectivement intervenue relativement tard dans l'histoire de la création et de l'homme (*). Non, Son excellence inégalée et incomparable provient de Sa propre gloire intrinsèque comme Fils, qu'Il a manifestée dans la création et dans les œuvres de la création.

(*) Il n'est pas permis d'attribuer aux mots « engendré », ou « né », appliqués au Fils dans la Déité, une localisation dans le temps ou dans une succession d'évènements... ces mots ont simplement trait à la relation la plus étroite, ou à la communauté de nature, entre le Fils et le Père. Était-Il ou n'était-Il pas le Fils de toute éternité, comme le Père était le Père de toute éternité ? Allons-nous raisonner à partir de ce qui est humain, et en déduire que parce qu'un père précède son fils, il en est de même dans la Déité ? Je pense que c'est là de l'Arianisme [hérésie d'Arius], et que cela n'a aucun fondement ni dans l'Écriture ni dans un raisonnement sain, tel qu'on l'a quand on raisonne à partir de la nature révélée de la Déité. Bible Witness and Review, 2.374

C'est dans ce récit raccourci de la création (v. 16-17) que l'Esprit témoigne à la fois de la gloire personnelle du Fils, et place des barrières contre la curiosité des intrusions de l'intellect humain. Dans Sa description détaillée de l'œuvre créatrice du Fils, Il ne laisse pas la moindre échappatoire à l'homme incrédule qui voudrait suggérer une exception susceptible d'invalider Sa déclaration que le Fils de l'amour du Père est le Créateur de toute la création. Il a créé toutes choses à la fois personnellement selon Ses droits et Sa toute-puissance, et comme instrument du dessein et de la gloire de Dieu. Par conséquent, selon l'enseignement de l'Esprit, rien ne peut franchir la barrière fixe entre, d'un côté, le Fils, le Créateur, et d'un autre côté la créature, ce qui a été produit par Lui. La création entière est venue à l'existence à l'appel de Sa voix et par Sa main. Le Fils donc est avant et au-dessus de toute la création.

Le champ d'action des opérations du Fils décrites dans ces brèves phrases de Colossiens est si vaste dans sa portée que même les êtres célestes les plus puissants y sont inclus. « Lui est avant toutes choses », et « toutes choses subsistent par lui » (Colossiens 1:17). Par conséquent dans ces domaines de ce qui est relatif, ceux de l'existence et de la subsistance, le Fils prend la préséance sur toutes Ses œuvres. Étant Lui-même non créé, sans cause première, Il est « le Premier-né de toute la création ».

Par cette révélation, l'Esprit a placé des limites pour mettre à part le Fils dans Sa majesté propre et dans Sa gloire transcendante, séparant le Créateur de la créature par des barrières infranchissables, de peur que les pensées orgueilleuses de l'homme ne violent la gloire essentielle du Fils en abusant de Son humiliation, soit pour L'abaisser encore davantage, soit pour établir quelque rival à Sa suprématie.

« Oh ! Amour qui surpasse toute parole,
 Tout entendement et toute pensée,
 Que Toi, ô Sauveur béni
 Tu nous as apportés du ciel !
 En Toi nous voyons unis
 Dieu et l'homme en un seul Être ;
 C'est pourquoi la puissance et l'amour sans mesure
 Sont vus réunis en Toi,

La puissance du Créateur
 Donne gloire à Ton nom ;
 L'amour du Rédempteur
 Rehausse toute Ta renommée :
 Créateur et Rédempteur,
 Tout-puissant Seigneur et Sauveur,
 Que la puissance et l'amour qui nous ont sauvés
 Soient adorés à jamais ».

14.4 **L'utilisation du mot « créature »**

« Le Premier-né de toute créature » (selon la Version Autorisée anglaise) est une traduction moins fidèle de l'original que « le Premier-né de toute la création », et les érudits reconnaissent généralement qu'il convient de faire cette correction, car dans cette phrase, « les choses créées » sont vues collectivement plutôt qu'individuellement. Il est vrai bien sûr que le Créateur de toute la création ou de l'univers est aussi le Créateur de tous ses composants. Et il est également vrai que, quand le Fils paraît parmi les hommes « à la ressemblance des hommes », Il est, dans ce qui Lui est dû en Lui-même, « le Premier-né de toute créature » ainsi que « le Premier-né de toute la création ». Néanmoins, la terminologie correcte ajoute une grande beauté et une grande valeur au texte, comme c'est toujours le cas dans tous les écrits inspirés, et c'est pourquoi il faut toujours la rechercher.

Cette correction particulière de « créature » en « création » devrait servir d'avertissement. Nous devons connaître et respecter les limites placées divinement pour préserver la sainteté de la Personne du Fils, et nous ne devons permettre ni à notre imagination, ni à notre logique d'empiéter sur un terrain interdit. Nous ne sommes pas libres de choisir nos mots pour parler du Fils. Le faire sans justification serait tomber dans une erreur dangereuse et présomptueuse. Nous sommes toujours en danger de tomber dans cette erreur, et notre seule sauvegarde contre les fantaisies irrespectueuses de nous ou des autres, c'est de nous en tenir aux expressions précises du Saint Esprit au sujet du Fils, « Lui que nul ne connaît ».

14.5 **Un Homme, et non pas une Créature**

En réalité, tandis que le Fils béni éternellement est décrit en Colossiens 1:15 comme « le Premier-né de toute la création (ktisis) », nous ne trouvons nulle part que le Fils soit devenu une partie de Sa propre création (ktisis), ni dans ce verset 15, ni dans aucun autre texte de l'Écriture, et nous ne trouvons pas non plus qu'Il soit appelé « une créature (ktisma) où que ce soit dans les expressions dont se sert le Saint Esprit ».

Nous continuons, avec une sainte prudence, à chercher à tracer les limites posées par l'Esprit dans les noms et titres du Fils incarné, et voilà que nous lisons ailleurs qu'il a été « fait un peu moindre que les anges ». Nous trouvons aussi en plusieurs passages que les langues et plumes inspirées l'appellent « Homme » d'une manière qui nous montre qu'il devint « Homme » véritablement et exactement. Paul parle de Lui comme « l'homme (anthropos) Christ Jésus » (1 Tim. 2:5), et Pierre comme un « homme (aner) approuvé de Dieu » (Actes 2:22). Le Seigneur parle en effet de Lui-même comme d'« un homme (anthropos) » (Jean 8:40). Mais c'est en vain qu'on chercherait une quelconque référence à cette précieuse Personne comme étant « une créature », et c'est pourquoi nous nous sentons tenus de respecter la réserve de l'Esprit à ce sujet, et de nous limiter au langage de la révélation en ce qui concerne l'incarnation.

Nous n'oublions pas à cet égard que les mots sont parfois utilisés dans un sens poétique ou métaphorique, mais dans ces cas-là, personne ne soutiendrait sérieusement leur sens littéral. L'Esprit de Christ chez le psalmiste dit en parlant de la sainte Victime : « Mais moi, je suis un ver, et non point un homme » (Psaume 22:6). C'est une expression figurative qui se réfère à Son abandon sur la croix. Et personne ne voit aucune contradiction de termes entre « non point un homme » du psaume, et les paroles du Seigneur sur Lui-même aux Juifs, « moi, un homme qui vous ai dit la vérité » (Jean 8:40). Le langage de David est poétique, tandis que celui de Jean est historique et littéral, mais les deux expriment la vérité contenue respectivement dans les deux passages. (*)

(*) C'est par une emphase poétique sur l'humiliation de Christ que le terme « créature » est utilisé dans les vers de cantiques suivants : « Qui a assumé la forme de la créature / Pour que les créatures puissent connaître Dieu ». L'auteur de cet hymne s'est permis d'aller au-delà des paroles de l'Écriture — « prenant la forme d'esclave ». La précision de la prose exposant la Parole de Dieu ne se retrouve pas toujours dans l'ardeur et l'exubérance des vers poétiques.

La suggestion d'appliquer le mot « créature » au Fils dans son sens littéral répugne à nos instincts spirituels. Certains s'y sont pourtant aventurés, mais avec plus d'audace que de révérence ; partant du fait que le Fils est vraiment Dieu et vraiment homme (ce que l'Écriture enseigne clairement), ils ont déduit qu'ils étaient autorisés à dire avec justesse et convenance qu'il est « Dieu et créature ».

Mais cette déduction va au-delà de la vérité révélée. En raison du silence significatif de l'Écriture et du manque de permission divine, il aurait été plus sage de dire comme Job : « Je mettrai ma main sur ma bouche... Je n'ajouterai rien » (Job 39:37-38). Le mot « homme » est autorisé par l'usage du Saint Esprit, mais le mot « créature » ne l'est pas.

Cultivons la bienséance et la retenue de langage quand nous parlons de ces saints mystères, et souvenons-nous que les gloires sur la montagne de la Transfiguration disparurent complètement quand Pierre prononça des paroles dévalorisantes à l'égard du Bien-aimé Fils du Père, malgré toute sa sincérité. La réprimande frappante que reçut la langue fougueuse de l'apôtre, en provenance de la nuée de gloire, est certainement rapportée pour notre avertissement (Marc 9:1-8).

14.6 Pourquoi le terme « créature » est-il évité dans l'Écriture ?

Il est toujours difficile de déterminer les raisons de l'absence de tel ou tel mot dans l'Écriture, mais parfois les vérités positives qui y sont révélées permettent de discerner pourquoi l'omission est appropriée. Or les vérités révélées concernant le Fils indiquent avec certitude que, pour Lui, « créature » est un mot inapplicable, qui porte atteinte à Sa gloire. Nous connaissons « l'Esprit de vérité, et l'esprit d'erreur » (Jean 4:6) — le premier se trouvant dans toute l'Écriture, et l'autre dans les commentaires des hommes qui en traitent.

« Créature » (ktisma) désigne en général la nature animée, couvrant dans sa portée large toutes les variétés d'êtres générés par la volonté du Créateur. Peu de mots ont une signification plus vaste que le mot « créature », embrassant effectivement tout et tous à l'exception du Créateur Lui-même, Dieu. Tous, quelque grande que soit leur diversité, sont inclus dans ce terme. Gabriel et Satan sont tous deux des créatures, de même que le Pharaon et Moïse, Hérode et Jean le baptiseur, Néron et Paul. Le lion et l'agneau, l'aigle qui vole et le ver qui rampe, sont pareillement des créatures. Leur nature est d'être une créature, et ils ne peuvent en avoir d'autre. Mais nous n'utiliserons jamais le mot « créature » en rapport avec le précieux Seigneur Jésus, car ce terme embrouille et déshonore parce qu'il est ambigu ; nous préférons confesser, comme Pierre autrefois, avec ferveur et remplis d'adoration : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant ».

Nous croyons que c'est la sagesse de Dieu, protégeant la gloire du Fils, qui fait que le terme « créature » est absent de toutes les désignations scripturaires du Fils. Le Saint Esprit a évité tout mot ambigu susceptible de conduire à des pensées moins dignes du Fils qu'elles ne devraient. Il est vrai que nous pouvons sans risque affirmer que tout homme est une créature, mais évidemment nous ne pouvons pas dire, même en langage humain, que toute créature est un homme. Et s'il nous arrive de dire de quelqu'un qu'il n'est qu'« une pauvre créature », on comprend que nous parlons de cette personne avec un certain mépris et dédain. Voilà le danger qui nous guette si l'on applique ce mot de « créature » à notre Seigneur : nous risquons de transmettre à d'autres une telle idée de mépris et de dédain, et en conséquence de blasphémer Son nom parmi Ses ennemis, Sa gloire risquant aussi d'être ternie dans une mesure, y compris à nos yeux.

Soyons donc remplis de révérence et de sainte crainte, et abstenons-nous donc d'utiliser ce mot de « créature », non autorisé quand nous parlons du Seigneur. N'ignorons pas non plus les limites particulières de la vérité révélée au sujet du Fils, que le Saint Esprit a mises en place pour sauvegarder Sa gloire. Nous n'avons pas le droit de L'appeler « une créature » parce qu'il est Homme, pas plus que nous n'avons le droit de L'appeler « Frère » parce qu'il nous appelle Ses « frères » (Héb. 2:11-12).

14.7 Le Fils dans Sa condition d'homme

C'est une vérité révélée que le Fils est devenu « Homme » lors de Son incarnation. Les paroles de l'Écriture sont distinctes et précises pour dire que le Seigneur venant du ciel fut le second homme (anthropos) (1 Cor. 15:47). Étant homme, Il faisait donc partie de cette classe humaine, parmi les divers ordres de créatures terrestres, à laquelle Dieu avait donné une éminence de rang supérieur et le rôle de gouverner la terre. Le premier homme reçut cette place de supériorité par désignation formelle de l'Éternel qui souffla dans les narines d'Adam une respiration de vie. C'est pourquoi l'homme est distingué des autres créatures sur la terre par la manière exceptionnelle dont il a été créé, et toutes les créatures furent placées sous sa domination (Gen. 1:28 ; 2:7). Pendant Son ministère terrestre, le Seigneur a fréquemment parlé de Lui comme « le Fils de l'homme ».

Cependant, s'il est vrai que l'homme (anthropos) est, de par son mode spécial de création, la classe la plus noble des créatures de Dieu sur la terre, nous ne devons pas oublier la dégradation que le péché a entraînée sur cette classe. Adam fut la créature terrestre qui pécha, et introduisit la mort et le jugement sur toute sa race (Rom. 5:12), et il a aussi assujéti toute la création à la vanité, comme conséquence de son péché (Rom. 8:20). Mais maintenant la grâce de Dieu qui apporte le salut à tous les hommes (anthropos) est apparue (Tite 2:11). Et « puisque la mort est par l'homme (anthropos), c'est aussi par l'homme (anthropos) qu'est la résurrection des morts » (1 Cor. 15:21).

C'est pourquoi le Seigneur Jésus fut fait en son temps, un peu moindre que les anges à cause de la passion de la mort (Héb. 2:9). En devenant homme, Il est devenu un peu moindre que les anges pour la rédemption de l'homme. L'Écriture nous enseigne cette mesure de Son abaissement pour notre méditation et notre louange ; mais elle n'enseigne pas qu'il fût fait « inférieur » à l'homme, ou aux

anges ; et elle n'introduit pas non plus le terme vague de « créature » en parlant de Son humiliation. L'évangile, c'est que, comme par un seul homme le péché est entré dans le monde, ainsi le don gratuit de Dieu en grâce est par le seul homme, Jésus Christ (Rom. 5:12, 19). En décrivant le Fils incarné et Son œuvre rédemptrice, le mot « homme » est spécifié, mais le mot « créature » est évité.

14.8 Le médiateur, l'homme Christ Jésus

Par conséquent, quand le Fils de l'amour du Père vint en chair dans Sa propre création, Il parut véritablement comme un homme, à tous égards comme un homme, sauf le péché. Le Fils incarné est le Médiateur, « car Dieu est un, et le médiateur entre Dieu et les hommes est un, l'homme Christ Jésus » (1 Tim. 2:5). Dans ce grand mystère, le Saint Esprit parle de condition humaine, jamais de condition de créature. Dans le texte qui vient d'être cité, la Dété et l'humanité sont déclarées être les limites qui englobent cette condition de médiateur. Étendre ou modifier ces limites en introduisant la condition de créature, c'est un mépris insensé de la précision du langage de l'Écriture. Notre médiateur est l'homme Christ Jésus. Le Fils « s'est abaissé à l'état d'homme et dans la poussière » ; c'est pour l'homme — oh, miracle de la grâce ! — que le Seigneur a versé Son sang.

Cette vérité du Fils dans l'humanité nous touche très profondément, nous qui par nature faisons partie de cette race pécheresse. Nous éclaterions volontiers en exultation de louange et en adoration à cause du grand amour de Dieu dont Il nous a aimés, envoyant Son Fils dans le monde pour que nous puissions connaître Son amour. Nous nous émerveillons toujours plus devant la grâce et la gloire du Fils éternel qui daigna devenir homme pour accomplir l'œuvre de la rédemption ; Il est Premier-né de toute la création, et pourtant Il a pris sur Lui la forme d'esclave, et est devenu Médiateur entre Dieu et les hommes.

Dans ce que nous lisons au sujet du Fils sur la terre, allant et venant de manière visible parmi sa propre création dépendante, nous trouvons que la plume infaillible du Saint Esprit Le décrit comme « Homme ». Nous sommes stupéfaits par la « pensée qui a été dans le Christ Jésus », quand nous voyons le Fils incarné classé dans l'ordre supérieur des êtres terrestres, mais prééminent en humilité — l'« Homme approuvé de Dieu ». C'est un étonnement éternel qu'Il soit devenu homme, et encore plus qu'étant devenu homme, Il se soit humilié encore plus — jusqu'à la mort de la croix. C'est là et alors qu'Il est effectivement descendu, pour la gloire de Dieu, au plus profond de la honte, de la souffrance et de l'abandon.

Or le Fils incarné est allé jusqu'à cette terrible tornade d'affliction judiciaire sur la croix, et l'a traversée, sans que Sa nature ne change. Ni Ses souffrances pour les péchés, ni Ses souffrances dans la mort, ne le rendirent inférieur à l'homme. Il fallait en effet qu'Il soit là en tant qu'Homme pour les hommes. C'est comme Fils de l'homme qu'Il a donné Sa vie en rançon pour plusieurs ; c'est comme Fils de Dieu qu'« Il m'a aimé et s'est donné Lui-même pour moi ». C'est ce que nous lisons, et ce que nous croyons.

La prière de l'apôtre en Colossiens 1 nous apprend que le caractère de notre marche sera amélioré en proportion de notre connaissance des gloires essentielles du Fils, et c'est ce qui nous encourage à poursuivre nos méditations sur ce thème sublime. Il s'avère qu'un progrès dans la marche dépend de notre progrès à être « remplis de la connaissance » de la volonté de Dieu en toute sagesse et intelligence spirituelle, et aussi de notre progrès à être « remplis de la pleine connaissance » de Dieu Lui-même (v. 9-10). Or être remplis de cette connaissance implique, comme cela ressort clairement des révélations des versets suivants, l'intelligence spirituelle des gloires essentielles du Fils, à la communion duquel nous avons été appelés. Que le résultat de ces méditations soit notre édification et notre croissance dans la connaissance du Fils !

Ces révélations étaient communiquées à l'origine pour combattre les enseignements nuisibles qui se répandaient parmi les Colossiens. L'imagination de l'homme s'occupait de manière profane et illicite à définir la nature personnelle de notre Seigneur. Ceci fournit dans cette épître l'occasion de révélations riches et précieuses de Ses gloires personnelles par le Saint Esprit, dans le but de corriger de telles erreurs. Et ces révélations sont maintenant la part spéciale de tous ceux qui ont été transportés dans le royaume du Fils de Son amour (v. 13). Cherchons à les recevoir comme telles en toute humilité d'esprit !

14.9 Adorer le Créateur et le Rédempteur

Dans ce royaume de lumière et d'amour, où nous sommes sûrement, nous ne nous lasserons pas d'être assis aux pieds du Premier-né pour méditer toujours à nouveau Ses points d'excellence, uniques et incomparables, tels qu'ils sont déployés dans ces versets. Nous voyons ici le vaste panorama de toute la création, visible et invisible, déroulé devant nous dans ses immensités stupéfiantes ; et nous apprenons ici que Celui « en qui nous avons la rédemption par Son sang, la rémission des fautes » en est entièrement le Créateur et le Soutien.

Quand nous voyons cette gloire de Créateur du Fils de l'amour du Père remontant dans sa puissance intrinsèque avant que le temps fût, cela ne fait-il pas immédiatement vibrer nos âmes de la plus profonde adoration ? Ne pouvons-nous pas anticiper le chant de louange d'Israël restauré à son Dieu Créateur, et dire l'un à l'autre : « Venez, adorons et inclinons-nous, agenouillons-nous devant l'Éternel qui nous a faits ! » (Psaume 95:6) ? Si aujourd'hui nous restons insensibles à la lecture des versets 15 à 17, nous ne le pourrions pas quand nous Le verrons « comme Il est ». Alors nous tomberons sur nos faces devant Celui qui est assis sur le trône, et nous adorerons Celui qui vit aux siècles des siècles. Alors nous jetterons nos couronnes devant le trône, et nous dirons : « Tu es digne, notre Seigneur et notre Dieu, de recevoir gloire, et honneur, et puissance ; car c'est toi qui as créé toutes choses, et c'est à cause de ta volonté qu'elles étaient, et qu'elles furent créées » (Apoc. 4:11).

Nous bénissons sincèrement Dieu pour ce qu'Il nous dévoile de précieux (v. 15-18) du passé éternel du Fils de Son amour. Car nous notons que les quinze pronoms des versets 15 à 20 sont tous en apposition avec le nom de Fils (v. 13). Chaque phrase subordonnée déclare quelque gloire nouvelle du Fils, auquel elles se rapportent toutes, et en Qui elles se combinent toutes avec une harmonie transcendante. La vue de Ses gloires variées dans la création et la rédemption nous pousse à nous exclamer, comme l'épouse d'autrefois : « Mon bien-aimé est pour moi une grappe de henné dans les vignes d'En-Guédi » (Cantique des Cantiques 1:14).

14.10 Le Fils avant toutes choses

De plus, la préexistence du Fils est affirmée dans le passage avec une précision remarquable. Nous lisons : « Lui est avant toutes choses » (v. 17). L'insistance forte mise sur le sujet de cette simple phrase n'est pas à négliger. La place du pronom Lui en tête de phrase a ainsi un caractère spécial. C'est bien « Lui-même » qui est « avant toutes choses » ; c'est Lui (c'est-à-dire le Fils), et nul autre. La Personne du Fils précède l'univers, et il est aussi la Cause universelle.

Tandis donc que le pronom établit la personnalité éternelle du Fils « avant toutes choses », le verbe établit aussi Son existence antérieure à toutes choses créées : « Lui est », non pas Il était, « avant toutes choses » et avant tous les êtres créés. C'est la phrase scripturaire, ou l'expression idiomatique exprimant l'existence absolue, en dehors du temps. Le Saint Esprit s'en sert à l'égard du Fils, comme le Seigneur Jésus le fit à l'égard de Lui-même quand Il dit aux Juifs : « Avant qu'Abraham fût, je suis » (Jean 8:58) ; et encore, Dieu dit à Moïse au sujet de Lui-même avant de l'envoyer vers les enfants d'Israël : « JE SUIS m'a envoyé vers vous » (Exode 3:14).

Avec quelle force simple et quelle beauté ravissante cette phrase courte du verset 17 suit immédiatement le récit de la gloire du Fils en création, Lui qui est l'Image du Dieu invisible, le Premier-né de toute la création ! Lui, Celui qui est unique, qui existe toujours, qui vit à toujours — le Premier-né — Lui est avant toutes choses ! Cette courte affirmation rend la préexistence du Fils très claire pour les plus

simples d'entre nous ; car en effet les révélations du Père concernant le Fils sont écrites pour les « petits enfants » (Matt. 11:25). Que nous soyons préservés de la sagesse et de la prudence du temps présent, qui aveuglent le cœur vis-à-vis des beautés éternelles du Fils ; souvent elles les voilent au moyen de paroles d'hommes bons, mais imparfaits.

Ces « toutes choses », que le Fils précède quant à l'existence, sont Sa création. N'est-ce pas une joie pour nos âmes de méditer sur cette grandeur et cette majesté de notre Seigneur ? Nos cœurs ne sont-ils pas ravis quand nous nous souvenons que les cieux et la terre sont « l'ouvrage de Ses mains » ? Toutes choses ! Que nous considérons l'univers et son contenu en termes d'espace (les cieux, la terre, la mer) ou en termes de temps (le passé remontant au commencement de tout, le présent remplissant le court laps de temps de notre vie, le futur avec les âges sans fin au-delà), nous connaissons que le Fils, en qui nous voyons maintenant l'amour du Père, est avant tout, car « par (en, en vertu de) Lui, toutes choses ont été créées ».

Ainsi, nous avons vu dans notre méditation sur cette phrase, « Lui est avant toutes choses », qu'elle contient une affirmation de l'existence éternelle du Fils en tant que Fils de l'amour du Père. Le terme « Premier-né », comme nous l'avons vu, exprime la prééminence en dignité et en valeur vis-à-vis de la création, qui appartient au Fils parce qu'il est le Créateur de tout. En fait, tout le contexte nous interdit de penser que « premier » est utilisé en tant qu'adverbe de temps, ni que « né » implique que le Fils fût « né avant toute la création » ; mais cela confirme la pensée que « Premier-né » exprime, non pas Son origine, mais Sa relation vis-à-vis de l'univers.

14.11 Suprématie du Fils dans la création, mais non pas indépendance

Il peut être utile à titre de références, de juxtaposer les déclarations des versets 16 et 17 qui concernent les relations du Fils avec l'univers en tant que Créateur et Soutien.

- Par (en, en vertu de) Lui toutes choses ont été créées,
- par (dia, au moyen de) Lui toutes choses ont été créées,
- pour (eis, la fin et le but) Lui toutes choses ont été créées,
- par (en, en vertu de) Lui toutes choses subsistent (v. 17).

De ces révélations nous apprenons que le Fils de l'amour du Père a une quadruple relation vis-à-vis de toute la création ou univers, chacune étant différente, mais en harmonie avec les autres.

- Le Fils a agi en vertu de Sa propre puissance en création,
- le Fils a agi comme l'instrument direct opérant la création,
- l'honneur et la gloire du Fils sont la finalité ou le but de la création,
- la puissance du Fils maintient toute la création.

Ces vérités de l'épître aux Colossiens nous sont révélées selon une succession permettant de voir ce qui les relie véritablement, et qui provient seulement de la Déité du Fils. D'abord (1), nous voyons Sa suprématie absolue, car Il a créé toutes choses en vertu de Sa propre puissance et de Son propre droit intrinsèques. Puis (2), en passant de la préposition en à dia (ce qui n'est pas visible dans la version française), l'Esprit révèle ce que le Fils a opéré, dans l'œuvre de la création, de manière instrumentale pour la gloire de Dieu le Père.

Ainsi donc, tandis que le Fils, par droit personnel, est la Cause Active de toute la création, Il a aussi agi, dans cette même œuvre, non pas indépendamment, mais comme intermédiaire [médiatement]. Ce qui a été fait par Lui était l'œuvre de toute la Déité, comme nous lisons dans la Genèse que Élohim a dit : « Faisons l'homme à notre image » (Gen. 1:26). Ainsi en Éphésiens 3:9 où il est dit que Dieu est le Créateur de toutes choses.

Ainsi, à partir de ces révélations relatées par le Saint Esprit, la foi discerne la communion du Fils avec le Père, même dans les jours antérieurs à la création ; car dans l'œuvre de création, le Fils, selon les relations impénétrables dans la Déité, a agi à la fois de Son propre droit et pour le compte d'un Autre ; il y a toujours eu une communauté absolue de nature et de dessein entre le Père et le Fils. Cette vérité de l'unité éternelle du Père et du Fils nous devient très douce et rassurante quand nous nous souvenons qu'elle s'illustre aussi bien dans la préservation des brebis de Christ que dans la création des mondes. « Personne ne les ravira de ma main... et personne ne peut les ravir de la main de mon Père. Moi et le Père, nous sommes un » (Jean 10:28-30), dit le bon Berger. L'unité du Père et du Fils est manifestée dans le cercle de la création et dans celui de la rédemption.

14.12 Créé pour Lui et maintenu par Lui

En outre, nous voyons encore comment la gloire intrinsèque du Fils est protégée par « une grande et haute muraille ». L'Esprit, ayant parlé (2) du Fils comme de l'Agent dans la création, et étant jaloux d'empêcher que soient ternies à nos yeux la prééminence et la pureté de la gloire du Fils, de peur que nos esprits n'envisagent, ne serait-ce qu'un moment, la pensée que ce rôle d'Agent dans la création impliquerait une dépréciation de Son Être immuable, — l'Esprit, dis-je, ajoute le membre de phrase « et pour (eis) Lui » (3). Comme le Fils est le premier, de même Il est le dernier. Tandis que toutes choses furent créées par Lui, il est en même temps vrai que toutes choses furent créées pour Sa gloire. Le but [propos] de la création est concentré dans le Fils. L'univers existe pour la gloire du Fils, tout comme il existe pour la gloire de l'Éternel Dieu Tout-puissant, qui était, qui est et qui vient (Apoc. 4:8-11).

C'est pourquoi, comme le Saint Esprit nous permet de regarder en arrière de tout le processus de la création, nous voyons que le Fils n'y a pas une place secondaire ou subordonnée. Lui seul est le Suprême Architecte et Constructeur de l'univers, et c'est Lui aussi qui est la finalité et le but de son existence. Mais il nous est révélé davantage. Pour augmenter encore plus Sa gloire, l'Esprit nous donne la révélation supplémentaire que « toutes choses subsistent par (en, en vertu de) Lui » (4). La toute-puissance du Fils continue dans une activité incessante envers l'univers. Le Fils de l'amour du Père soutient l'existence et l'énergie et le fonctionnement de toutes les choses créées, à toujours.

Cette connaissance du Fils est véritablement merveilleuse à nos yeux, bien-aimés. Mais, ayant cette connaissance du Fils (Que nul ne connaît si ce n'est le Père, Matt. 11:27) communiquée par le Père, ne manquons pas d'honorer le Fils de Son amour, à la fois dans Sa gloire créatrice et dans Ses gloire judiciaire et rédemptrice, comme nous honorons le Père (Jean 5:22-23).

14.13 Un levain doctrinal qui s'est introduit très tôt

Sans nul doute ces vérités concernant le Fils ont une valeur prophylactique, pour utiliser un terme médical. Non seulement elles promeuvent la santé spirituelle, mais aussi elles préviennent tout mal doctrinal. Elles furent dévoilées aux croyants de Colosses pour détruire les germes de théories pernicieuses concernant la Personne du Seigneur, et qui existaient déjà parmi eux. Il est bien connu qu'ultérieurement ces germes de mauvais enseignement se développèrent rapidement, malgré ce témoignage du Saint Esprit contre elles ; et vers le quatrième siècle, elles étaient devenues des hétérodoxies largement répandues, corrompant les églises dans toutes les directions.

Les mauvaises doctrines qui sévirent alors furent très variées, mais le fameux Arius enseignait que le Fils était un Dieu secondaire, créé par le Père avant les mondes, qu'il était la plus élevée de toutes les créatures, et que c'est par Lui, en tant que subordonné, que

toutes choses furent créées. Ce coup subtil, mais mortel, porté à la pleine Déité de notre Seigneur était virtuellement anticipé et condamné dans l'épître aux Colossiens et d'autres passages de l'Écriture. Les vérités du premier chapitre que nous avons considérées démentent directement cette doctrine maudite.

On demandera peut-être pourquoi ces méditations mentionnent ces idées fausses et mauvaises d'un passé révolu. Hélas, quand des choses mauvaises et perverses se répandent une fois parmi les saints, leur influence pernicieuse persiste parmi le peuple de Dieu, tant à cette époque-là que dans les générations suivantes. Arius mourut en 336 après J.C., mais l'arianisme et des erreurs du même genre, bien que formellement condamnées, n'ont jamais été complètement éradiquées. Pendant les seize siècles ultérieurs, cet enseignement haïssable a réapparu à de multiples reprises sous des formes et des noms variés.

De nos jours où la chrétienté finit de remplir à ras bord la coupe de l'apostasie, la doctrine de la pleine Déité du Fils est assaillie avec une véhémence aussi grande, voire plus grande que jamais. En tout cas, ces assauts éclatent à une fréquence alarmante, dans les endroits les plus inattendus, parfois avec violence, parfois de manière spéieuse, mais il y a toujours le refus en quelque manière des gloires révélées du Fils de Dieu, et cela blesse tous les cœurs fidèles.

14.14 Avertissement contre l'infection

La raison pour laquelle ces doctrines anciennes sont mentionnées ici tient donc aux temps fâcheux où nous sommes, et on en a parlé sous forme d'avertissements [= exhortation] contre le danger actuel qui menace de nombreux croyants qui ne soupçonnent pas ces doctrines. Il est frappant, dans ce contexte (Col. 1:28), que l'apôtre qui prêche Christ, associe « avertissement » [= exhortation] et « enseignement » dans les devoirs du chrétien : « exhortant tout homme et enseignant tout homme » (v. 28). C'était à cause de ce qui menaçait la foi dans ses fondements mêmes que la lettre de l'apôtre a le double caractère d'avertissement [= exhortation] et d'exposé de doctrine. En cas d'épidémie, on diffuse les mesures de précaution à prendre pour la sécurité publique, tandis qu'en temps normal ces mesures préventives ne sont pas nécessaires. L'écart dangereux de la vérité qui avait lieu à Colosses obligeait le ministère apostolique à opérer un redressement. La connaissance de la vérité est la sauvegarde appropriée contre le mensonge (1 Jean 2:21), et c'est la seule efficace.

La notion erronée que le Fils éternellement béni fût inférieur à Dieu parce que, dit-on, Il fut créé pour agir en tant que délégué de Dieu pour l'œuvre de la création, est complètement réduite à néant par ces déclarations de l'Esprit, concises et simples, mais sublimes dans leur simplicité. Les allégations perverses et méchantes des hérétiques ont été anticipées par l'Esprit de vérité, qui révéla que, dans la création, le Fils exerça les pouvoirs incommunicables de la Déité, et qu'Il est par conséquent « sur toutes choses Dieu béni éternellement. Amen ! » (Romains 9:5).

Ces calomnieux du quatrième siècle ont-ils dit que le Fils avait une lace subordonnée dans la Déité quand Il créa toutes choses ? L'apôtre, parlant par l'Esprit, avait montré dès le premier siècle que non seulement l'univers fut créé par (dia) le Fils comme Instrument actif, mais que l'univers fut créé par (en) Lui, c'est-à-dire en vertu de Sa puissance personnelle et intrinsèque (non pas dérivée) (v. 16). Il n'y avait pas de subordination dans la Déité, mais dans l'œuvre de la création le Fils était le Principal, aussi bien que l'Agent, agissant dans Son propre droit personnel, tout en agissant aussi en coopération absolue avec le Père. Comme le Fils le dit : « Mon Père travaille jusqu'à maintenant, et moi je travaille » (Jean 5:17), suggérant, comme les Juifs auxquels Il parlait alors le comprirent immédiatement, qu'Il était l'égal de Dieu, et non pas subordonné à Dieu.

Nous nous réjouissons de savoir que le Fils béni du Père était obéissant dans une perfection de gloire tout au long de Son service ici-bas. Nous nous souvenons qu'Il dit Lui-même : « Le Fils ne peut rien faire de lui-même, à moins qu'il ne voie faire une chose au Père ». Toute Sa vie Il s'est conformé complètement aux activités du Père. Et cette gloire nous l'avons contemplée, dit l'apôtre (Jean 1:14).

Mais, comme pour nous préserver de toute conclusion charnelle selon laquelle l'obéissance du Fils impliquerait Sa subordination dans la Déité, le Fils ajoute : « Quelque chose que celui-ci (Le Père) fasse, cela, le Fils aussi de même le fait » (Jean 5:19). Il y a donc, dans l'Être et le Faire essentiels, une parfaite égalité entre le Père et le Fils. De plus, ce « faire » du Fils de l'amour du Père inclut la création de toutes choses, comme nous l'enseigne l'épître aux Colossiens.

14.15 Le Fils n'est pas une créature, ni avant ni après l'incarnation

Tandis que toute idée de subordination du Fils dans la Déité est contraire à Colossiens 1, il est autant blasphématoire d'affirmer qu'Il est une créature, — même si c'était la première et la plus élevée de toutes les créatures, Il resterait une créature quand même. Ce passage déclare qu'Il est le Créateur de « toutes choses », utilisant cette expression globale quatre fois en deux versets (16 et 17). Le Créateur n'est pas une créature ; Il crée, mais n'est pas créé. Le Fils a tout créé, mais Il ne s'est pas créé Lui-même.

Cependant certains, qui ne voudraient pas appliquer le terme malséant de « créature » au Fils dans Son essence éternelle, n'hésitent pas à le Lui appliquer dans Son incarnation. Ils déclarent que la sainte humanité de notre précieux Seigneur était une création spéciale, et sur cette supposition sans fondement, ils affirment qu'il est permis de parler de Lui comme d'une « créature ».

Cependant il n'y a pas un mot de l'Écriture justifiant l'emploi de cette expression laide et répugnante. Le Saint Esprit ne parle pas du Seigneur comme d'une créature, ni comme d'une personne créée, que ce soit avant que les mondes fussent ou lors de Son incarnation. Il est parlé de Sa naissance, non pas de Sa création. Pourquoi ne pas laisser la sobriété sainte et la prudence pieuse gouverner notre langage dans de pareils sujets, où il convient d'être extrêmement scrupuleux ? Nous avons à nous garder d'ajouter aucune parole de notre choix au vocabulaire scripturaire concernant le Fils.

14.16 Né de femme, et non pas créé

Dans la parole de Dieu, l'incarnation du Fils est relatée non comme une création, mais comme une naissance : nous lisons que « la naissance de Jésus Christ arriva ainsi... » (Matt. 1:18 ; 2:1). Dieu créa Adam, le premier homme, mais Ève donna naissance à Caïn et Abel (Gen. 1:27 ; 4:1-2). Dans le cas d'Adam, l'Éternel conféra directement la vie dans sa maturité à la poussière inanimée du sol dont l'homme fut formé par son Créateur ; mais dans le cas de Caïn et Abel, c'est une vie d'enfant qui leur fut transmise par leurs parents vivants. Et toute la race d'Adam jusqu'à ce jour commença sa vie de la même manière.

Or notre Seigneur entra dans le monde par naissance, non pas par une création spéciale comme celle d'Adam. Sa naissance prochaine avec son caractère miraculeux furent spécialement annoncés à Marie par l'ange qui lui dit dans sa virginité : « L'Esprit Saint viendra sur toi, et la puissance du Très-haut te couvrira de son ombre ; c'est pourquoi aussi la sainte chose qui naîtra sera appelée Fils de Dieu » (Luc 1:35). Par ces mots, l'entremise personnelle du Saint Esprit agissant par une puissance inexprimable sur Marie est promise clairement, ainsi que la naissance en résultant, — la naissance de la « sainte chose » qui devait être appelée Fils de Dieu.

C'est une interprétation injustifiable de ce texte que de prétendre qu'il enseignerait que la sainte humanité du Seigneur fut créée — c'est-à-dire qu'elle fut « amenée à l'existence par l'acte créateur du Saint Esprit de Dieu ». Rien n'est déclaré ici ou ailleurs dans l'Écriture qui impliquerait que la naissance de Jésus Christ fût « un acte créateur », dans le sens que la naissance aurait été la

production de quelque chose à partir de rien. Une telle théorie ne repose que sur l'imagination de l'homme, non pas sur aucun fait révélé dans l'Écriture.

14.17 Fils de Dieu avant et à Sa naissance

La manière selon laquelle l'ombre de la puissance du Très-haut a opéré sur Marie n'est pas décrite. Elle-même déclara : « le Puissant m'a fait de grandes choses, et son nom est saint » (Luc 1:49). Mais quelle que soit l'opération secrète et impénétrable du Saint Esprit, la puissance divine a garanti que Celui qui est né de Marie serait appelé Fils de Dieu. L'accomplissement du temps était venu, et « Dieu a envoyé son Fils, né de femme » (Galates 4:4). C'était Son propre Fils que Dieu a ainsi envoyé, « en ressemblance de chair de péché » pour la condamnation du péché dans la chair (Romains 8:3).

La condition de Fils est clairement prédite pour Celui qui naquit de la vierge Marie. Il était le Fils de Dieu avant Sa naissance, car Dieu a envoyé Son propre Fils ; et Il fut Fils de Dieu après sa naissance, car tel était Son nom en droit, selon les instructions de Gabriel à la mère (Luc 1:35), tandis qu'était également accomplie la prophétie d'Ésaïe (7:14) selon laquelle Son nom serait Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous (Matt. 1:22-23). Étant ainsi Dieu avant et après Sa naissance, Il était Fils de Dieu à la fois avant et après Sa naissance.

14.18 La Semence de la femme

Ici, à Bethléem, se trouvait la Semence de la femme, annoncée de manière indistincte en Éden (Gen. 3:15) ; et c'est pourquoi la naissance est sans pareille dans l'histoire humaine. Mais la merveille des merveilles c'est que le Saint de Dieu naquit sans trace de péché d'une femme qui elle-même était née dans le péché et enfantée dans l'iniquité (Ps. 51:5), selon l'état véritable de tous les membres de toute la race. L'explication de ce miracle unique fut donnée à Joseph par l'ange du Seigneur : « Ce qui a été conçu (ou engendré) en elle est de l'Esprit Saint » (Matt. 1:20). Par Son influence sacrée et pénétrante, toute trace de mal était exclue et tout risque de contamination était évité. En reprenant le langage typique, la fine fleur de farine était pétrie avec de l'huile. Et Celui qui était né de Marie était le Fils de Dieu, trois fois saint.

C'est avec la gratitude et la louange les plus profondes, que nous reconnaissons que cet événement était « de Dieu » d'une manière telle qu'aucun événement pareil n'a jamais eu lieu ni n'aura jamais lieu. La naissance virginale de Jésus fut une naissance unique, merveilleuse, miraculeuse. À ce moment du temps, « la Parole devint chair ». Tel est le langage de l'Écriture, mais nous ne lisons pas que cette « chair » fut créée, comme certains l'affirment sans l'appui d'aucune autorité adéquate (*).

(*) Si, pour remédier à cette carence, on dit que le terme « créer » est employé non pas dans le sens absolu d'appeler à l'existence à partir de rien, mais, dans le sens secondaire de façonner par la puissance divine à partir de quelque chose déjà créé, on peut à juste titre demander pourquoi, dès lors, utiliser le terme « créer » dans ce contexte solennel ? Si « créer » a ce sens ambigu, pourquoi ne pas éviter tout à fait ce terme, comme l'Écriture le fait ?

L'essai de justifier cette phraséologie malsaine par une citation de J.N.D. (Coll. Writings, vol. 10 p. 521) s'autodétruit. On aurait dû voir dans cette citation elle-même que J.N.D. s'abstient délibérément d'appliquer le mot « créature » au Seigneur. Il parle de « la connexion personnelle, dans l'incarnation, entre Dieu et la créature — Dieu et homme dans une seule personne ».

Dans ce passage, J.N.D. se réfère d'abord à « Dieu et la créature » ; et par ce dernier terme, il fait clairement allusion à Romains 8:20-22 — à la créature asservie à la corruption, dont la délivrance aura lieu par le Fils incarné. Mais J.N.D. n'écrit pas « Dieu et la créature en une seule personne » mais « Dieu et l'homme en une seule personne ». C'était en devenant homme que le Fils était la « connexion personnelle » « entre Dieu et la créature ». Les deux guillemets qui encadrent les mots « en incarnation », qui apparaissent dans les Collected Writings (mais omis dans les deux réimpressions du passage), rendent clair le sens voulu par l'auteur, de manière qu'on ne puisse s'y tromper. Il se réfère à la connexion médiatrice et non créatrice entre Dieu et la créature.

Les paroles de W.K. ont également été forcées en les sortant de leur contexte, dans un but identique. W.K. ne parle pas du Seigneur devenant une créature, mais de ce qu'il a été au lieu, ou dans la sphère, où se trouvent les créatures qu'il a créées. Ses paroles se trouvent dans un rapport condensé de ses conférences, et on ne peut les interpréter sans leur faire violence. Il dit : « Il ne prit jamais la place de la créature avant de devenir un homme, et alors il fallait qu'il soit le premier-né. Même s'il avait été littéralement le dernier-né, il devait quand même être le premier-né ». Et encore « Il était le premier-né, parce que Lui qui entrait dans la sphère des créatures humaines était le Créateur, et par conséquent il fallait nécessairement qu'il soit le premier-né » (Conférences sur les Colossiens, p 19-20). Les phrases, « la place de la créature » et « la sphère des créatures humaines », se réfèrent clairement à Son environnement, et non à Sa personne comme certains l'ont supposé.

En effet, ayant vu que l'affirmation « la chair de Christ a été créée » s'éloignait franchement de l'Écriture, il est inexact et trompeur d'affirmer que la nature humaine de Christ a été créée (c'est-à-dire formée à partir de rien) dans le sein de la vierge. Marie, sans nul doute, a eu sa part dans le mystère sacré, comme l'ange le lui dit : « Et voici, tu concevras dans ton ventre, et tu enfanteras un fils » (Luc 1:31). Mais affirmer que « la sainte humanité du Seigneur fut créée par un acte créateur du Saint Esprit », c'est en effet nier l'accomplissement des paroles de l'ange à Marie elle-même concernant la conception qu'elle avait.

L'Écriture ne fait pas de division entre la Dité et l'humanité du Fils incarné, même dans le ventre de la vierge. Croyant que la Personne du Fils éternel est demeurée inchangée et interchangeable quand Il devint la Semence de la femme, nous sommes satisfaits d'être ignorant du saint mystère parce que nous sommes assurés que le processus de l'incarnation est inexplicable pour l'esprit humain, bien que l'Écriture la décrive simplement comme « la naissance de Jésus Christ » (Matt. 1:18).

14.19 Le corps préparé

Dans l'épître aux Hébreux, le Saint Esprit applique à la venue du Seigneur dans le monde une citation du Psaume 40, dans laquelle le Fils, le Messie, décrit Son incarnation : « Tu m'as formé un corps » (Héb. 10:5). Il n'y a là aucune allusion à une quelconque « création », mais dans ce passage important où la pensée de l'Esprit est de nous enseigner la nature unique de ce corps, de sorte que le corps de Jésus Christ convenait pour devenir le sacrifice offert à Dieu « une fois pour toutes » (10:10), le mot « créé » est évité ; c'est « formé » qui est utilisé. À cause de sa provenance spéciale, ce corps avait un caractère particulier, à savoir une sainteté intrinsèque et sans pareille, obtenue par l'opération du Saint Esprit, afin que l'obéissance du Fils « jusqu'à la mort, et à la mort de la croix » soit manifestée dans cette sainteté.

Il plut au Fils d'assumer ce corps dans Son incarnation. Devenir chair, c'était Sa façon d'entrer dans son office de Serviteur pour pouvoir révéler le Père dans un monde de ténèbres spirituelles et de misère morale. Par conséquent, par Sa vie et Son ministère incomparables dans ce corps précieux, nous sommes instruits des relations divines entre le Père et le Fils, dont les écrits de Jean et d'autres nous entretiennent.

De plus, dans les révélations du Fils sur la terre au sujet de ces moments d'intimité céleste impénétrables, la gloire du Père n'a subi aucune ternissure. Et même, la perfection et la plénitude exquis du service du Fils étaient telles que cette gloire en a même été rehaussée. C'est pourquoi, voyant Son chemin sur le point de se terminer, le Fils dit au Père : « Je T'ai glorifié sur la terre ». Sur la

terre ! Dans le désert de ce monde, enveloppé comme il l'est encore, de ténèbres qui ne l'ont pas compris (Jean 1:5), Dieu qui est lumière et amour a été pleinement révélé par le Fils dans Son humiliation et Son obéissance ; et Ses humbles labeurs furent couronnés par la gloire du Père. Quel corps était nécessaire pour de telles révélations ! « Tu M'as formé un corps ». Un corps précieux ! sans prix, sans péché, où il y avait l'humanité ! Il était pourtant « en ressemblance de chair de péché » pour devenir sacrifice pour le péché (Romains 8:3) ! C'est Lui qui « a porté nos péchés en son corps sur le bois » (1 Pierre 2:24).

« Voici, je viens », telle fut la déclaration pleine de joie du Fils dans l'éternité passée, tout comme dans le temps, quand Il assumait le corps préparé au moment voulu et de la manière voulue pour Sa venue dans le monde (Héb. 10:5). « Il devait venir par la femme, étant à cause de cela plus complètement homme qu'Adam [qui n'est pas né de femme], mais conçu par le Saint Esprit, comme personne d'autre ne le fut, pas même Adam : Dieu forma un corps si approprié pour le Fils que, même dans la nature humaine, Lui seul pouvait être le Saint de Dieu.

Il n'aurait pas convenu au Fils qu'il en soit autrement, — ni pour le Fils comme l'objet constant des délices du Père pendant tous les jours de Sa chair en tant que vase adéquat de la puissance du Saint Esprit dans le service, — ni à la fin comme sacrifice pour le péché. Quelle différence d'avec nous qui, même nés de Dieu, ne sommes oints que par l'efficace de Son sang ! Son corps était le temple de Dieu sans le sang » (W.K., Exposé de l'épître aux Hébreux, p 181).

14.20 La chose nouvelle créée de Jérémie 31:22

Certains ont essayé de justifier l'application du terme « créature » à notre Seigneur en se référant à une prophétie de Jérémie, comme si elle prédisait la naissance de Jésus Christ à partir d'une vierge, et comme si elle parlait de la naissance comme d'une création de l'Éternel. Les paroles exactes auxquelles il est fait allusion sont : « L'Éternel a créé une chose nouvelle sur la terre : une femme entourera l'homme » (Jérémie 31:22).

Ces commentateurs, voyant que la naissance du Seigneur dans le temps était absolument unique dans son caractère, ont supposé que Sa naissance était la chose nouvelle que l'Éternel avait promis de créer sur la terre ; et partant de cette supposition, ils ont tiré la conclusion qu'il était scripturairement de parler du Seigneur comme d'une « créature ».

Mais si l'on examine de près cette interprétation hardie de la prophétie de Jérémie, elle apparaît tirée par les cheveux, et non supportée par le contexte. Il est possible aussi qu'il y ait quelque confusion avec la prophétie d'Ésaïe 7 qui prédit clairement que, par la conception d'une vierge, Dieu (Emmanuel) sera avec Son peuple pour leur délivrance finale de leurs ennemis, bien que le pays de Juda aura préalablement été dévasté par la puissance écrasante du roi d'Assyrie.

Mais le thème de Jérémie est différent de celui d'Ésaïe. Il ne présente pas, comme lui, un Libérateur venant de la maison et de la lignée de David, mais la repentance profonde, spécialement d'Éphraïm, la maison idolâtre d'Israël, cette repentance devant être la préparation morale pour que la nation entière retrouve la bénédiction. Ce n'est pas, comme en Ésaïe, le Sauveur Dieu apparaissant au milieu du peuple par une naissance miraculeuse, mais leur purification intérieure pour recevoir la nouvelle alliance que l'Éternel fera avec la maison d'Israël et la maison de Juda (Jér. 31:31-34). Jérémie prédit donc que le peuple restauré lui-même sera une « chose nouvelle » créée sur la terre.

Il est vrai que Jérémie, comme Ésaïe, parle bien d'une vierge (Jér. 31:21), mais non pas en rapport avec la venue miraculeuse de leur Messie et Libérateur. Jérémie se réfère nettement à la « vierge d'Israël », à qui il s'adresse aussi comme à une « fille infidèle ». Par cette expression « une chose nouvelle », le prophète a en vue ceux qui seront bénis, non pas Celui qui les bénira. Il voit qu'en ce jour de restauration, le résidu vierge d'Israël se gardera moralement pur, et débarrassé de toute souillure de l'idolâtrie de Babylone (voir Apoc. 14:3-5). La promesse de Jérémie est qu'en ce jour de restauration, Israël retournera à ces villes du pays (Jér. 31:21), desquelles il a été chassé. On peut ajouter que, dans d'autres parties de ses prophéties, il utilise la même image d'une « vierge » en rapport avec la nation (Jér. 14:17 ; 18:13 ; 31:4).

Au verset suivant, Jérémie se réfère à la fin de la dispersion d'Israël parmi les nations, et de leur errance sur la terre à cause de leurs péchés, comme des vagabonds, comme Caïn stigmatisé : « Jusques à quand seras-tu errante, fille infidèle ? » La réponse est : jusqu'au jour de leur repentance nationale. Et alors le prophète continue immédiatement par une métaphore frappante pour montrer le moyen de cette restauration : « Car l'Éternel a créé une chose nouvelle sur la terre : une femme entourera l'homme » (Jérémie 31:22).

La chose nouvelle est la vraie pénitence, opérée par l'Esprit, à la fois de Juda et d'Éphraïm, et leur établissement commun dans leur propre pays aux jours de la nouvelle alliance. Cette repentance des deux maisons d'Israël sera un événement sans précédent dans la longue histoire de cette génération au cou roide et obstiné. Alors le peuple confessera sa culpabilité (Ésaïe 53) et se lamentera à cause de ses péchés ; et il y aura la grande lamentation à Jérusalem (Zacharie 12:10-14).

L'Éternel lui-même « créera » cette repentance unanime, car Il versera dans leurs cœurs un esprit de grâce et de supplication (Zach. 12:10). Le changement du cœur de la nation par l'enlèvement du voile qui le recouvre (2 Cor. 3:16) sera l'œuvre du Dieu de leurs pères, qui a ressuscité Jésus, et L'a exalté « afin de donner la repentance à Israël et la rémission des péchés » (Actes 5:30-31). L'Éternel « créera » en eux un cœur pur, ce que David (type du résidu dans sa culpabilité sanglante) supplia d'avoir pour lui-même (Ps. 51:10). Il fera un cœur nouveau et un esprit nouveau chez Son peuple, ôtant leur cœur de pierre, selon la prophétie d'Ézéchiël (Éz. 11:19 ; 36:26).

14.20.1 La femme faible et l'homme fort

En vérité on verra une « chose nouvelle » frappante sur la terre des nouveaux cieux et de la nouvelle terre du jour millénaire, quand le peuple d'Israël, après avoir désobéi pendant tant de siècles à l'Éternel, sous la loi et sous la grâce, et avoir rejeté son Messie dans Son humiliation et dans Son exaltation, — quand ce peuple se tournera enfin vers le Seigneur, reconnaissant leurs péchés présomptueux et étant la preuve de Sa grande miséricorde. L'étonnement du monde entier en ce jour-là sera que la nation impure sera devenue sainte à l'Éternel, que le petit sera devenu grand, et le faible fort.

Car le résidu Juif qui sera sauvé sera si peu nombreux et si faible ! Seul un tiers traversera les feux consumants de la grande tribulation, mais à ce « petit troupeau », l'Éternel dira : « C'est ici mon peuple » (Zach. 13:9), et Il entendra leurs prières et leur donnera le royaume. Mais quand nationalement ils seront faibles et brisés, c'est alors qu'ils regarderont à Dieu qui sera leur force ; alors, comme le prophète le dit avec expression : « Une femme entourera l'homme ».

Nous comprenons donc que, dans cette métaphore audacieuse et vigoureuse, le mot « femme » est utilisé comme symbole de la nation d'Israël dans son état de faiblesse et de crainte confessées immédiatement avant sa restauration. L'utilisation que fait Jérémie de cette métaphore particulière n'est pas un exemple isolé dans le langage prophétique. Ésaïe emploie aussi la même figure pour parler d'une condition de faiblesse et de crainte de la nation Égyptienne : « En ce jour-là, l'Égypte sera comme des femmes ; et elle tremblera et aura peur devant le secouement de la main de l'Éternel des armées » (Ésaïe 19:16). On trouve aussi ailleurs le mot « femme » pour désigner une telle condition (Ésaïe 3:12 ; Jér. 51:30 ; Nahum 3:13).

Si la « femme » est utilisée comme une figure de la faiblesse, inversement l'« homme » est symbole de force. Dans ce passage de Jérémie 31:22, l'accent est mis sur le sens d'une grande force parce que le mot utilisé dans l'original (gever) signifie en homme puissant. Ce n'est pas le mot le plus fréquent pour homme (enosh) qui signifie l'homme dans sa fragilité. Quand donc « une femme entourera l'homme », la nation faible possédera une grande force. Cette promesse forte de l'Éternel instille l'espérance que l'extrême faiblesse du résidu d'Israël sera, en un jour futur, l'occasion choisie pour la manifestation d'une force nationale surnaturelle que Lui, le Dieu de leur force, leur donnera, — une force encore jamais vue sur la terre chez eux.

14.20.2 L'ordre de la nature renversé

Les voies de Dieu dans Sa miséricorde et Sa grâce souveraines suivent rarement les lois qu'Il a Lui-même établies pour Ses créatures humaines. Elles doivent nous marquer par contraste, non pas par comparaison (voir Ésaïe 55:8-9). C'est pourquoi l'effusion finale de grâce de Dieu sur Israël incrédule semblera aux yeux de l'homme une anomalie dans les voies justes de Dieu avec les nations. La métaphore que nous considérons anticipe par le Saint Esprit ce caractère frappant de Sa miséricorde envers les Juifs qui opérera en restauration.

Qu'une femme entoure l'homme est contraire à l'ordre originel établi à la création. Au commencement la femme fut créée pour l'homme, et non l'homme pour la femme ; la position à la tête a été donnée à Adam, non pas à Ève (1 Cor. 11:9). Mais selon cette figure prophétique, l'Éternel créera en son temps une « chose nouvelle » nationalement, impliquant le renversement de l'ordre naturel du gouvernement terrestre. Dans le millénium, l'empire du monde ne sera pas tenu par la nation possédant une puissance irrésistible sur toutes les autres, mais le pouvoir et l'autorité suprêmes sur la terre reposera sur une nation longtemps reconnue parmi les hommes pour sa faiblesse digne d'une femme.

Quelle condition que la condition actuelle la semence d'Abraham, errante parmi les peuples de la terre ! Pas de roi, pas de territoire, pas d'armée, pas de marine (*), pas de temple, pas de sacrificature ! Mais dans son renouveau dont parle Jérémie, la nation repentante « entourera » ou possédera une force merveilleuse par laquelle tous ses ennemis puissants seront entièrement vaincus. Alors la nation ressuscitée sera comme Ruth, triste et sans ressources, venue du pays de l'idolâtrie jusqu'à Bethléem, se réclamant de la parenté de l'opulent Boaz (l'homme puissant comme son nom l'indique), puis bâtissant la maison d'Israël en gloire par cette force reçue de lui (Ruth 4:9-12).

note Bibliquest : écrit avant 1948

14.20.3 Aucune référence à la naissance par la vierge

Dans notre examen de cette prophétie, nous n'avons pas pu découvrir le moindre fondement à ce que prétendent certains interprètes, selon lesquels Jérémie, dans ce langage un peu obscur, aurait prédit la naissance du Seigneur. Il apparaît également sans fondement et contraire au bon sens que de soutenir que cette prophétie appuierait en quelque manière l'affirmation selon laquelle l'Incarnation était une « création » spéciale de l'Éternel, ou que cette prophétie autoriserait à parler de notre adorable Seigneur comme d'une « créature ».

On a encore une autre confirmation de ce qui précède dans le fait que le mot « femme » (neqebah), dans ce passage, ne signifie pas une vierge ou une jeune femme célibataire (almah), qui est le terme utilisé en Ésaïe 7:14 qui se réfère directement et prophétiquement à Marie, la mère vierge de Jésus. Il n'y a donc ni identité ni même analogie entre les deux prédictions, si ce n'est que les deux se rapportent à une « chose nouvelle » ; or on trouve beaucoup de choses nouvelles dans l'Écriture.

Il y a eu beaucoup de conjectures sur la signification précise du passage, mais l'interprétation la plus satisfaisante du langage voilé de Jérémie est qu'il s'agit d'une prédiction de la restauration d'Israël à l'heure de son extrême faiblesse et de la terrible persécution. On se rappellera que dans l'Apocalypse Jean voit la nation sous les traits d'une femme persécutée, en fuite dans le désert, le grand dragon roux faisant la guerre au résidu de sa semence (Apoc. 12). Néanmoins, Israël recevra à la fin une force invincible, et sera la Débora conquérante de ce jour-là ; et le Seigneur vendra le futur Sisera « entre les mains d'une femme » (Juges 4:9), comme Il le fit pour l'opresseur cananéen au temps des juges.

J.N.D. dans ses Études sur la Parole de Dieu, commente ce passage de la manière suivante : « dans le verset 22, je ne vois autre chose que l'expression de la faiblesse. Israël, faible même comme une femme, possédera et surmontera toute force, vu que la force se manifeste dans ce qui est la faiblesse même ».

On trouve en Jérémie 30:6-7 un exemple analogue où une image est rendue frappante par le fait qu'elle fait allusion à quelque chose d'inconnu dans la nature ; il s'agit là du temps futur de la détresse de Jacob comparée avec un homme en travail d'enfantement. Cette tribulation sera sans égale dans l'histoire du monde (Matt. 26:21) comme la métaphore l'implique par une description vivante.

15 La Plénitude de la Déité

« Car, en Lui, toute la plénitude [de la Déité] s'est plu à habiter... Car en Lui habite toute la plénitude de la Déité corporellement » (Colossiens 1:19 ; 2:9).

« Car en Lui toute la plénitude s'est plu à habiter... Car en Lui habite toute la plénitude de la Déité corporellement » (même texte biblique, traduit par W.K.)

Note Bibliquest : là où les traductions anglaises utilisent le verbe « to dwell », la traduction française JND de la Bible utilise régulièrement le mot « habiter ». Il n'est pas possible de faire de réelle distinction entre « demeurer » et « habiter », ni entre « demeure » et « habitation ».

Le psalmiste, regardant le monde de la nature tout autour de lui, s'exclamait : « Que tes œuvres sont nombreuses, ô Éternel ! Tu les as toutes faites avec sagesse. La terre est pleine de tes richesses » (Psaume 104:24). En Colossiens 1 le croyant est invité à considérer des œuvres encore plus grandes que celles-là et dans une sphère plus vaste. En lisant ces versets, il y a bien de quoi paraphraser le psaume et s'exclamer : « Ô Éternel, Toi le Fils de l'amour du Père, que les œuvres de Ta puissance et de Ton amour sont nombreuses ! La terre et les cieux sont pleins des richesses de Ta gloire et de Ta grâce ! »

Dans l'énumération par l'apôtre des gloires du Fils, on peut observer leur ordre saint — une harmonie céleste qui dépasse la puissante capacité inventive de l'esprit humain. Nous voyons les preuves de Sa gloire réparties en deux grandes catégories. Il y a (1) les œuvres de Sa puissance et de Sa sagesse avant Son incarnation, et (2) les œuvres de Sa grâce et de Sa vérité après Son incarnation.

La première classe (1) embrasse la totalité de la création originelle dans son immensité et sa variété : nous voyons le Fils, en qui nous avons la rédemption, le pardon des péchés, comme le Créateur et le Soutien de l'univers (Col. 1:15-17). La seconde classe (2) comprend ce qu'Il opère dans la sphère de la nouvelle création : nous y voyons, comme résultat final, le péché ôté, et la réconciliation en justice de toutes choses sur la terre et dans les cieux (Col. 1:18:20).

Ce vaste panorama de l'œuvre du Seigneur est merveilleux à nos yeux, et nous aimons voir que la Personne qui est au centre de tout cela c'est le Fils de l'amour du Père, en qui toute la plénitude de la Déité se plaît à habiter. En Lui, nous avons aussi maintenant la rédemption, le pardon des péchés (Col. 1:14) ; et depuis cette petite plateforme de Son royaume où l'amour rédempteur nous a placés

en sécurité, nous regardons à l'entour, avec les yeux de la révélation, dans les espaces toujours grandissants de l'éternité, et nous discernons avec un saint ravissement les gloires innombrables du Fils éternel, qui Lui-même remplit toutes choses (Éphésiens 4:10).

15.1 *La plénitude habite dans le Réconciliateur*

Il faut remarquer que, dans ce passage, la révélation de la plénitude qui demeure à toujours dans le Fils est associée à Son œuvre de réconciliation (Col. 1:18-20) plutôt qu'à Son œuvre de création (Col. 1:15-17). Il est bien évident que l'Esprit de Dieu a pris jalousement soin de faire cette distinction pour préserver l'honneur du Fils ! La réconciliation implique l'élimination du péché des cieux souillés et de la terre polluée. À côté de la mention même de cette œuvre se trouve la déclaration que toute la plénitude se plaît à habiter dans le Réconciliateur (Col. 1:19) ; le fait qu'il accomplît la rédemption concerne Sa pleine gloire personnelle dans la Déité.

Cette œuvre de la réconciliation comportait l'effusion du sang, la croix et la mort même (Col. 1:20-21) ; son accomplissement a-t-il donc aucunement diminué à quelque degré que ce soit la gloire personnelle intrinsèque du Fils de Dieu ? Y a-t-il quelqu'un pour demander si le Fils est d'un rang inférieur dans la Déité parce que les ennemis de Dieu sont réconciliés avec Lui par la mort de Son Fils (Rom. 5:10), et parce que la mort est attribuée au Fils, mais jamais au Père ni au Saint Esprit ?

Ces passages des Colossiens anticipent de telles interrogations et tout ce qu'elles insinuent, et ils y répondent, car l'Esprit écrit : « En Lui toute la plénitude s'est plu à habiter » (Col. 1:19). Le Fils n'a pas de position inférieure ou secondaire dans la Déité puisque toute la plénitude de la Déité a en Lui Son habitation permanente. Ce n'était pas une plénitude incomplète, ni une portion seulement de la plénitude, mais la plénitude dans sa parfaite intégralité, — rien de la Déité n'y manquant ni n'étant en rien diminué en quelque manière ou à quelque moment. Il est « le Fils du Béni » et « Dieu béni éternellement » (Marc 14:61-62 ; Romains 9:5).

15.2 *La plénitude est personnelle*

En outre, la plénitude s'est plu à demeurer dans le Fils. La plénitude n'est donc pas une qualité ou un attribut abstraits. L'émotion du bon plaisir ou du délice ne peut que résider dans une personne. C'est Dieu le Père qui a exprimé Son plaisir dans Son Fils bien-aimé sur la sainte montagne (2 Pierre 1:17). Mais ce passage de Colossiens, traduit correctement, ne parle pas du Père trouvant Son plaisir, mais de « toute la plénitude », suggérant qu'il y a dans la phrase une référence latente à une Personne qui trouve Ses délices à demeurer en Lui, le Fils incarné.

En outre, « habiter » et « réconcilier » sont tous les deux des actes personnels ; il est dit expressément que toute la plénitude s'est plu à habiter en Lui, et aussi, par Lui, à réconcilier toutes choses avec Lui-même (*). La plénitude est donc une Personne qui est dans la pensée de l'Esprit qui inspire, et ce ne peut être nul autre que le Fils dans Sa Déité, qui est le thème tout au long de ce passage. Remarquez comment la succession des pronoms dans les versets 19 et 20 marque la continuité des références personnelles à Lui, le Fils : « en Lui... par Lui... Sa croix... par Lui ». Toute la plénitude s'est plu à demeurer... à réconcilier avec Lui-même (*), — le Fils.

(*) Note Biblique : Ce paragraphe assimile la plénitude au Fils (même s'il s'agit du Fils dans Sa Déité), à partir de l'expression « réconcilier toutes choses avec Lui-même » ; mais cette terminologie est celle de la Version Autorisée anglaise. La traduction française JND donne « réconcilier avec elle-même », « elle-même » étant manifestement la plénitude, ce qui va à l'encontre du raisonnement de ce paragraphe. La traduction anglaise JND pareillement utilise un pronom non masculin (le neutre « itself » au lieu du féminin « elle-même » en français) qui se réfère sans ambiguïté à la plénitude et non pas au Fils.

15.3 *La valeur spirituelle pour nous de la gloire personnelle du Fils*

Les doctrines de la rédemption et de la réconciliation sont marquées des reflets de la gloire personnelle de Christ, non seulement pour notre instruction, mais aussi pour éveiller notre adoration. C'est la vue et la connaissance de la Personne qui souffrit et mourut qui touche nos cœurs. Voyant les mains et le côté du Sauveur ressuscité, Thomas s'exclama, malgré son esprit un peu obtus : « Mon Seigneur et mon Dieu ! »

Le fait central de notre instruction comme sacrificateurs en Colossiens 1 est donc que le Fils a la première place, ou la prééminence en toutes choses. Que ce soit dans l'exercice de Ses fonctions médiateuriales ou autrement, en Lui toute la plénitude de la Déité habite de manière permanente. C'est pourquoi, Dieu étant en Christ, Dieu a été parfaitement manifesté en chair parmi les hommes. Dieu qui est lumière et qui est amour a brillé en Lui. Cependant les ténèbres de l'homme ne comprirent pas ni ne cédèrent devant la lumière, et l'inimitié de l'homme ne disparut pas non plus devant la manifestation de l'amour. Il fallait que Dieu fasse davantage pour l'homme déchu pour ôter les barrières dressées contre Sa lumière et Son amour.

La réconciliation était nécessaire, vérité à laquelle nous amène maintenant ce passage. La paix ne pouvait être faite que « par le sang de Sa croix ». Par ce sang, nous qui croyons sommes maintenant réconciliés ; et sur la même base, tout l'univers des choses célestes et terrestres sera réconcilié dans le futur, et deviendra une scène de délices divins. Car, comme toute la plénitude trouve Ses délices à habiter en Lui, ainsi toute la plénitude trouve Ses délices à réconcilier toutes choses avec Elle-même.

Ne sommes-nous pas heureux d'avoir de telles révélations ? Qu'il est doux pour nos âmes de découvrir dans ce passage que tout l'univers, maintenant souillé par le péché et hostile à Dieu, sera réconcilié avec Celui en qui toute la plénitude habite — avec le Fils de l'amour du Père ! En vérité, comme nous le chantons, « Ses joies suscitent nos joies les plus douces, Elles ont le goût de l'amour divin ». Et nous pouvons ajouter à ces expressions que « Ses gloires suscitent nos joies les plus douces », car elles aussi « ont le goût de l'amour divin ».

15.4 *Les italiques au verset 19 (« au Père »)*

Note Biblique : l'auteur fait ici un long développement sur une particularité du texte anglais de la Version Autorisée qui traduit : « Il a plu au Père qu'en Lui habite toute la plénitude ». L'intérêt de ce développement est mineur puisqu'il concerne une faute de traduction qui ne se retrouve pas en français, mais nous l'avons laissé car il a un certain intérêt en ce qu'il permet de mieux asseoir certains points de doctrine.

On aura remarqué que Colossiens 1:19 a été cité ci-dessus différemment de la Version Autorisée anglaise qui lit : « Il plut au Père que toute plénitude habite en Lui ». La Version Révisée est du même avis, sauf qu'elle ajoute l'article défini pour écrire « ... que toute la plénitude habite en Lui ».

Le fait que les mots « au Père » soient en italiques dans les deux versions anglaises prouve que, dans les deux cas, les traducteurs durent admettre que ces mots ne correspondaient à rien du texte original, sinon à l'interprétation du passage qu'en faisaient ces traducteurs, à savoir que c'était le bon plaisir du Père que toute la plénitude demeure dans le Fils.

Comme vérité générale, ce plaisir du Père dans le Fils est sans doute vrai, mais il s'agit de savoir si c'est la vérité transmise par ce passage. Une petite enquête montre que l'interprétation est sans fondements, car elle néglige ou ignore le vrai sujet grammatical du verbe « s'est plu » qui est « toute la plénitude », et les mots « au Père » sont par conséquent introduits à tort dans le passage.

De plus, ces mots en italiques disloquent toute la phrase grammaticale qui recouvre les versets 19 et 20. Cette phrase contient le verbe principal « s'est plu » et deux verbes à l'infinitif qui en dépendent, « habiter » et « réconcilier », les deux se référant au sujet

« toute la plénitude ». Le texte est fidèlement rendu par W.K. : « En Lui toute la plénitude s'est plu à habiter ; et par Lui, à réconcilier l'univers avec Lui ».

Le même érudit, commentant la Version Révisée du « verset 19 où la vieille faute de la Version Autorisée réapparaît... », dit que « la doctrine est aussi mauvaise que la version, et elle porte atteinte au Fils, ainsi qu'à l'Esprit dans notre épître, justement là où l'objet principal est d'affirmer la gloire de Christ sur tous les plans ».

Le mieux qu'on puisse dire du texte de la Version Autorisée au verset 19, c'est qu'il contient une partie de la vérité ; mais combien il nous en dérobe ! Car dans cette épître la « plénitude » est utilisée pour montrer la totalité de ce qui est essentiel à la Dêité, quant à Sa nature, Sa puissance et Ses attributs. Ce terme implique que, non seulement le Père, mais le Père, le Fils et le Saint Esprit se sont plu à habiter en Lui. C'était la plénitude, et qui plus est, toute la plénitude, tout ce qui est compris en Dieu (*).

(*) Les remarques suivantes de W.K. sur l'insertion des mots « au Père » peuvent fournir une aide supplémentaire. « Il y a une phraséologie particulière à ce passage, qui a pu conduire les traducteurs anglais à ajouter « Père » au verset 19. Si nos conjectures sont correctes, ils le firent non pas tant à cause de ce verset 19 lui-même, mais à cause du verset 20 qui suit : « à réconcilier... avec Lui (Elle)-même ». Ils n'ont pas pu discerner pourquoi il était possible de dire « à Lui (Elle)-même » sans qu'il s'agisse du Père ; mais je pense que le contexte est volontairement arrangé de manière à montrer, sauf erreur grossière de ma part, que toute la plénitude de la Dêité demeurait en Christ, non pas une Personne de cette plénitude divine agissant à l'exclusion des autres. Tous avaient un seul et même dessein, non pas des desseins tout juste similaires comme tant de créatures le pourraient, mais un seul et même dessein. Le but n'est donc pas d'opposer une Personne à une autre, mais d'affirmer que toute la plénitude s'est plu à habiter en Lui. C'est intentionnellement que cela est exprimé sous cette forme générale » (Méditations sur les Colossiens, p 23).

Au chapitre 2 verset 9, le même terme de « plénitude » est appliqué au Fils, dans une phrase plus ample : « car en lui [Christ] habite toute la plénitude de la Dêité corporellement ». Tout ce qui est inhérent à la Dêité habite en Lui en permanence. L'ajout du complément « de la Dêité » n'apparaît pas en Col. 1:19, car dans les versets qui précèdent (Col. 1:15-17) l'accent est mis fortement sur la Dêité du Fils, et cette vérité est donc incluse dans l'expression « toute la plénitude ». C'est sur cette base que la traduction anglaise de J.N.D. ajoute l'expression « de la Dêité » entre crochets au v. 19, en indiquant en note que ces mots ajoutés permettent de rendre moins rude l'utilisation du neutre « it » au v. 21. Voir la traduction JND et la note de bas de page (*).

(*) Note Biblique : ce « it » neutre anglais se retrouve deux fois au v. 21 dans la traduction JND anglaise ; il ne peut se rapporter grammaticalement qu'à « la plénitude ». Or dans la traduction JND française, on trouve un masculin ('il' ou 'lui') qui se rapporte nécessairement à Christ : « 'Il' vous a réconciliés » et « irréprochables et irrépréhensibles devant 'lui' » ; ceci est en harmonie avec la Version Autorisée anglaise qui vise également Christ en utilisant les deux fois le masculin, « Il » ou « Lui » — ce qui donne le même sens que la version JND française.

Par contre, au v. 20 la traduction française JND utilise « avec elle-même » comme pronom se rapportant à la plénitude de la Dêité qui habite en Christ ; cette fois, ceci est en harmonie avec la version JND anglaise qui utilise un pronom neutre (itself) se rapportant nécessairement à la plénitude de la Dêité. Mais là, la version autorisée anglaise utilise le masculin, « he » et « himself » qui se rapportent à Christ et non à la plénitude de la Dêité.

15.5 *La Dêité : Les deux mots anglais « Godhead » et « Deity »*

Christ est notre tout, et l'Écriture révèle souvent les bénédictions (que la grâce nous a données) en parallèle avec la révélation des gloires de Christ (en qui elles sont faites nôtres). Ce parallèle nous rappelle que c'est Lui qui est la mesure et la certitude de tout ce que nous recevons. C'est pourquoi nous trouvons ici que la plénitude de notre bénédiction est associée à la plénitude de la Personne de Christ : « car en lui habite toute la plénitude de la Dêité corporellement ; et vous êtes accomplis [ou : complet ; ou : remplis pleinement] en lui » (Col. 2:9-10).

Cette révélation particulière sur ce qu'il en est de nous est une vérité relative à notre adorable Sauveur qui élève suprêmement. En Lui, toute la plénitude de la Dêité est descendue vers nous — et elle est venue corporellement ; nous avons aussi en Lui cet état complet nécessaire pour que nous soyons acceptés devant Dieu ! Le Fils incarné est ainsi notre parfait Médiateur entre Dieu et l'homme ; en Lui Dieu est présent et en Lui l'homme est accepté !

Les deux mots anglais « Godhead » et « Deity » correspondent au français « Dêité », Godhead étant le mot d'origine anglaise, et Deity l'équivalent ou synonyme d'origine latine.

Le mot Godhead, c'est-à-dire Dêité, le mot important dans ce passage, est un mot anglais qui exprime correctement le nom original theotees ; il a été utilisé durant les six derniers siècles dans les diverses traductions anglaises successives de ce verset.

Le suffixe « head » du mot anglais Godhead, indique la présence et l'incarnation de tous les attributs et qualités essentiels de Dieu — Dieu Lui-même, en vérité. Il a même origine que le suffixe « hood » anglais, que l'on trouve avec un sens similaire dans des mots comme humanité [manhood], maternité [motherhood], prêtrise [priesthood], impliquant dans chaque cas la condition, la capacité, la dignité nécessaires pour faire partie de cette catégorie.

Ainsi l'humanité comprend tout ce qui est propre ou essentiel à l'homme, et qui le distingue de tout autre genre d'êtres vivants. Pareillement, Godhead signifie Dieu dans la nature absolue de Son Être, comprenant tout ce qu'Il est en Lui-même, et qui n'est dans personne d'autre que Lui.

Au vu de cet usage bien connu, c'est une mauvaise compréhension du sens de « la nature composée du mot anglais » que de dire, comme certains l'ont fait récemment, que « Godhead — Dêité impliquerait une relation avec la création », — comme si le suffixe -head signifiait le Chef de la création. Cette définition est fautive, il n'y a rien de « relatif » dans le mot lui-même. La signification de Godhead donnée dans les dictionnaires anglais classiques est « personnalité divine », « nature ou essence divine », « caractère ou qualité d'être Dieu ». C'est pourquoi « Godhead » peut être utilisé à juste titre pour faire sentir l'Absolu, aussi bien que le mot « Deity » [= Dêité], son équivalent ou synonyme d'origine latine. Certains préfèrent le simple mot anglais au terme correspondant étranger.

Il n'y a aucun doute que « Dieu qui fut manifesté en chair », « Dieu qui était en Christ », était dans les pensées de l'auteur dans le mot « Godhead » quand J.N.D. écrivit les vers suivants, simples mais profonds :

« Nous voyons la gloire de la Dêité

Briller au travers du voile de l'humain ;

Et écoutons volontiers l'histoire

De l'amour descendu ici-bas pour guérir ».

15.6 *L'emploi du mot « Divinité »*

Il convient maintenant de parler du mot « divinité » [« divinity » en anglais], distinct de Dêité avec lequel on le confond parfois. Comme on l'a déjà remarqué, Dêité est la traduction fidèle du mot grec theotees qui ne figure qu'en Colossiens 2:9. Ce mot signifie « la Dêité dans son sens absolu » (J.N.D.), et a un sens distinct de theiotees que l'on retrouve en Romains 1:20, et qui signifie le caractère de Dieu plutôt que Dieu Lui-même.

En Romains le mot est appliqué par l'apôtre à ce qui peut être observé de Dieu dans les œuvres de la nature — Sa majesté créatrice, Sa puissance et Sa sagesse. Ces attributs sont inclus dans theotees, Sa divinité, mais ne sont pas Son Être essentiel (Déité). De l'autre côté, toute la plénitude de la Déité (theotees) habite en Christ corporellement.

Pour marquer cette importante distinction entre les deux mots, la version anglaise révisée a remplacé en Romains 1:20 le mot « Déité » (de la version anglaise autorisée) par « divinité », de même que la version J.N. Darby (anglaise et française) et la version anglaise de W. Kelly (dans les notes de W.K. sur les Romains), et dans d'autres traductions. « Déité » est réservé pour rendre theotees en Col. 2:9, où il est nécessaire de rendre le sens le plus complet et le plus absolu, d'après le mot lui-même et d'après son contexte.

Il est toujours bon d'apprécier la valeur inspirée des mots de l'Écriture, spécialement ceux qui se rapportent à la Personne de notre adorable Seigneur. À cause des négations et des dénigrements qui nous envahissent au sujet du Fils éternellement béni, il est spécialement important de marquer la distinction entre ces termes de Déité et de divinité, se souvenant qu'ils ne doivent jamais être considérés comme synonymes l'un de l'autre, ni même comme équivalents.

Comme preuve de l'utilité de cet avertissement contre le danger d'être ambigu à cet égard, on peut rappeler une série de conférences sur la Déité de Christ, intitulée de façon tout à fait nuisible à la vérité, « La divinité de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ ». Il est regrettable aussi que plusieurs parlent de « notre divin Seigneur », du « Christ divin », oubliant combien une telle louange feinte ne fait que Le déprécier en ce qu'elle utilise une description vague de Lui, — louange à laquelle se joindraient volontiers Arius et Socinus et ceux qui n'apportent pas « la doctrine de Christ ». Sur un tel sujet plus sacré qu'aucun autre, servons-nous de paroles sacrées « qu'on ne peut condamner, afin que celui qui s'oppose ait honte, n'ayant rien de mauvais à dire de nous » (Tite 2:8). (*)

(*) Note Biblique : Si la distinction entre les mots « Déité » et « Divinité » paraît devoir être la même (ou à peu près la même ?) en français et en anglais, nous ne sommes pas sûrs que l'adjectif français « divin » doivent être restreint dans son sens à ce qui correspond au mot « divinité ». Dès lors nous ne sommes pas sûrs que les critiques de ce paragraphe à l'encontre de l'usage du mot « divin » soient vraiment applicables en français.

« Ô Toi, qui es sans pareil,
Grand Dieu révélé en chair, lien vivant
Entre la Déité et mon âme ! À Toi la louange,
L'adoration d'amour d'un cœur qui t'aime,
Riche en Toi, car, si je suis rempli,
Exalté, saint, sans souillure,
Quelle que soit la richesse de bénédiction qui est mienne,
Que suis-je, Seigneur ? Un vide, un rien.
Tu es ma fierté, en qui habite toute la plénitude
De la grande Déité, Toi dont je porte le nom,
Dont la vie est mienne, Dont la gloire et la félicité,
Tout, tout est mien ».

16 Le témoignage audible du Père à l'égard du Fils

Le Seigneur Jésus dit : « Personne ne connaît le Fils, si ce n'est le Père ; ni personne ne connaît le Père, si ce n'est le Fils, et celui qui le Fils voudra le révéler » (Matt. 11:27). Il y a une connaissance mutuelle et intime entre le Père et le Fils dans la Déité, qui est nécessairement infinie dans son caractère et dans sa mesure. Cette connaissance complète et personnelle de l'Un avec l'Autre, aucune créature n'a la possibilité de la partager de droit ou par capacité. Il ne peut y avoir de réciprocité entre le Créateur et la créature. C'est pourquoi les relations éternelles dans la Déité, en raison de leur nature ineffable, doivent toujours être au-dessus de toute analyse et de toute compréhension humaines, hormis ce qui provient des divulgations venant de la révélation divine.

« Les plus grands mystères de Ton renom
Transcendent ce que saisit la créature ;
Seul le Père peut comprendre
Ton nom béni de Fils ;
Agneau de Dieu, Tu es digne
Que tout genou se ploie devant Toi ».

Néanmoins, nous n'adorons pas un « Dieu inconnu » comme les Athéniens. Dans quelques rares et précieux passages de l'Écriture, les chambres intérieures des demeures éternelles de Dieu nous sont, pour ainsi dire, momentanément dévoilées, et il nous est permis d'y apprendre des secrets précieux et inestimables concernant le Père et le Fils. Le Père rend témoignage au Fils (Jean 5:37), et le Fils manifeste et déclare le nom du Père (Jean 17:6, 26) ; et les deux témoignages figurent dans le récit inspiré.

Cette révélation de l'intérieur de la Déité n'était pas accordé dans les premiers jours de l'humanité. Il est vrai que des aperçus des gloires éternelles du Dieu d'Israël furent accordés aux soixante-dix anciens qui virent « sous Ses pieds comme un ouvrage de saphir transparent » (Exode 24:10). Mais Moïse, si privilégié fût-il, n'a pas vu la face de l'Éternel, seulement Sa gloire par derrière (Exode 33:23). De telles apparitions n'étaient qu'occasionnelles et momentanées, et seulement en relation avec la gloire de Dieu en gouvernement de la nation d'Israël en particulier et du monde en général.

Dans le Nouveau Testament où l'amour divin est le thème central de ce qui est donné à connaître, on trouve des révélations sur les exercices du cœur même de Dieu. Il nous est permis d'en savoir un peu plus sur les activités des affections divines à l'intérieur du cercle de la Déité, entre le Père et le Fils. Nous apprenons qu'aimer, se complaire et se réjouir, ainsi que l'omniscience et l'omnipotence [toute-puissance], existent dans les mystères internes de la Déité.

Apprécions-nous suffisamment ces révélations majestueuses de l'Écriture ? La reine de Sheba n'eut plus d'esprit en elle quand elle vit les splendeurs royales et la grande magnificence de Salomon. Or qu'est-ce que la gloire de Salomon comparée à celle de Dieu ! Combien nous devrions donc avoir un esprit humble, bien-aimés, quand nous sont révélés les rapports entre le Père et le Fils ! Impressionnés et comblés par la révélation merveilleuse de telles paroles, nous adorerons certainement le Père et le Fils dans une louange trop profonde pour être exprimée, trop fervente pour être contenue.

Nous rappelant donc, dans un esprit d'adoration, Celui qui fit entendre Sa voix, considérons brièvement les paroles adressées par le Père au Fils à Son sujet, au Jourdain d'une part, et plus tard sur la montagne de la Transfiguration.

16.1 La relation de Fils déclarée au Jourdain

Notre Seigneur fut baptisé par Jean au Jourdain à la suite d'une multitude de Juifs qui avaient cru la prédication du précurseur au sujet de la venue prochaine de l'Éternel ; ils avaient publiquement confessé leurs péchés et avaient été baptisés. C'est à ce moment

historique de l'association publique du Seigneur Jésus avec le résidu d'Israël, chargé de péchés, que le Père proclama depuis les cieux le caractère unique du Fils Béni, distinct de toute autre Personne.

Comme le Seigneur Jésus remontait des eaux du Jourdain, un témoignage visible et audible Lui fut rendu des cieux ouverts. On put voir l'Esprit, et entendre une voix venant des cieux.

Jésus lui-même vit le Saint Esprit de Dieu « descendre comme une colombe, et venir sur lui » (Matt. 3:16). C'est Lui, le Fils que le Père a sanctifié et envoyé dans le monde, que le Père a scellé (Jean 6:27 ; 10:36). Le Seigneur Jésus n'a confessé aucun péché, mais, comme l'Antitype de l'offrande de gâteau du Lévitique (Lév. 2), Il fut de suite oint du Saint Esprit, sans avoir besoin du sang de l'expiation comme les pauvres de Son troupeau auquel Il apportait le royaume.

Mais un autre évènement étonnant suivit immédiatement ; pour la première fois dans l'histoire scripturaire, la Trinité fut révélée — Père, Fils et Saint Esprit. Au témoignage visible de l'Esprit, le Père ajouta Son témoignage audible envers le Fils. Quelle belle preuve de l'intérêt et des soins manifestés par le Père pour la gloire du Fils ! Dans cette humble place où le Fils obéissant était descendu, le Père le reconnut par des paroles audibles et articulées, et Il Le reconnut dans la pleine relation intacte de Fils, qui était Sienna de toute éternité.

Les cieux donc s'ouvrirent, et la voix du Père s'adressa au Fils Bien-aimé sur la terre. La voix était douce et pleine de grâce, non pas comme la voix de « Celui qui parla ainsi des cieux, duquel la voix ébranla alors la terre » et terrifia les auditeurs (Héb. 12:25-26). C'était la voix du Père disant avec un contentement infini :

« Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai trouvé mon plaisir » (Matt. 3:17).

16.2 *Un témoignage plus grand que celui de Jean*

Jean le baptiseur « vint pour [rendre] témoignage, pour rendre témoignage de la lumière, afin que tous crussent par lui » (Jean 1:7). Mais le Seigneur dit : « Moi, j'ai un témoignage plus grand que celui de Jean... les œuvres mêmes que je fais rendent témoignage de moi... Et le Père qui m'a envoyé, lui, a rendu témoignage de moi » (Jean 5:36-37).

Au Jourdain donc, au commencement de Son ministère public, la voix accréditive du Père fut donnée au Fils. Au tout début de l'évangile selon Matthieu, il est montré que dès Sa naissance, Jésus était l'Éternel (*), Emmanuel (Matt. 1:21-23). Et quand le Seigneur Jésus, en tant que Messie d'Israël, s'abaissa au baptême de Jean (qui était le plus grand parmi ceux qui sont nés de femme, Matt. 11:11), le Père, jaloux de l'honneur de Celui qu'Il avait envoyé, proclama à haute voix la gloire de Sa qualité de Fils à ceux qui avaient des oreilles pour entendre ce témoignage. Ainsi, le Père rendit témoignage à Jésus que Son nom personnel de Fils supportait Son office médiateur comme Messie, tout comme l'Esprit en Hébreux 1 rendit un témoignage similaire d'après les Écritures de l'Ancien Testament.

(*) Note Biblique : l'unité de Dieu dans la Trinité fait qu'il n'y a pas contradiction par rapport aux commentaires sur Ps. 2:7 où Christ a été présenté comme Fils de l'Éternel.

Si personne hormis le Seigneur Lui-même et Jean le baptiseur ne comprit la voix du Père, le témoignage rendu alors fut préservé pour la foi de tous. Et quel témoignage ! Combien il élève nos pensées des besoins de l'homme aux délices du Père ! « Aujourd'hui, vous est né un Sauveur qui est le Christ le Seigneur », dit l'ange. « Celui-ci est mon Fils bien-aimé », dit le Père. Enseignés par le récit de l'évangile, nous savons ce que le Père vit dans Jésus baptisé : Il était Son Bien-aimé, Son Unique ! Arrête-toi ici, mon âme, et médite !

16.3 *Le Père s'adresse au Fils*

En comparant les récits de cet épisode dans les trois premiers évangiles, nous trouvons que les paroles du Père furent adressées directement au Fils Lui-même (« Tu es ... ») aussi bien qu'à ceux auxquels le Fils était présenté (« Celui-ci est... »). Les variantes entre les trois passages (voir ci-dessous) ne sont pas dues à une quelconque imperfection dans la narration ou chez le narrateur, mais dans chaque cas le Saint Esprit préserve la signification de la déclaration du Père selon Son dessein particulier à l'évangile où elle se trouve. Les récits ne sont pas contradictoires mais complémentaires.

Matt. 3:17	Marc 1:11	Luc 3:22
Celui-ci est	Tu es	Tu es
mon Fils bien-aimé,	mon Fils bien-aimé,	mon Fils bien-aimé,
en qui	en toi	en toi
j'ai trouvé	j'ai trouvé	j'ai trouvé
mon plaisir	mon plaisir	mon plaisir

Le récit de Matthieu donne la forme sous laquelle la révélation a été faite par le Père concernant le Fils, non pas pour les « sages » et les « intelligents », mais pour les « petits enfants » (voir Matt. 11:25, et aussi Jean 5:37). Ces derniers sont donc instruits dans la connaissance du Christ : au « petit troupeau », le Père dit : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé ».

En Marc et en Luc, la déclaration prend la forme d'une expression de communion du Père avec le Fils. La déclaration est la reconnaissance par le Père de Sa satisfaction et de Son plaisir dans Son Fils bien-aimé, et elle est adressée directement à l'oreille ouverte du Fils Lui-même : « Tu es mon Fils bien-aimé, en toi j'ai trouvé mon plaisir ». De plus, cette phrase est enregistrée dans l'Écriture pour l'approfondissement de notre communion avec le Père et le Fils.

C'est la grâce et la perfection de Jésus qui firent que les cieux s'ouvrirent sur l'Homme dépendant, et que la voix du Père se fasse entendre, exprimant son plaisir dans le Fils et au Fils sur la terre. Quand Dieu vit le premier homme, Adam, venant d'être créé, il dit que cela était très bon (Genèse 1), mais dans le Second Homme, le dernier Adam, le Père trouva Son plaisir. Et ce plaisir dans Celui qu'Il a envoyé n'est pas une surprise pour nous parce qu'il est inconcevable que le Père ait le Fils unique dans Son sein sans avoir Son plaisir en Lui. Combien ce plaisir est transcendant !

16.4 *La divine relation de Fils a-t-elle commencé au Jourdain ?*

Si la relation de Fils fut annoncée par le Père au baptême du Seigneur Jésus, nous n'avons pas le droit d'en conclure que ce fut le moment où Il commença à être « le Fils bien-aimé ». La vérité est qu'étant déjà le Fils, Il était descendu dans ce lieu d'humble obéissance sur terre pour devenir un disciple ou un apprenti (voir Héb. 5:8). Dans l'humiliation où Il s'est mis, Il est le Fils bien-aimé du Père parce qu'Il était cela avant Son incarnation.

Quand Pilate écrivit : « Celui-ci est Jésus, le roi des Juifs » (Matt. 27:37), cette description était certainement vraie du Seigneur longtemps avant d'être fixée sur la croix. De même quand le Père dit : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai trouvé mon plaisir », ces paroles étaient vraies du Seigneur Jésus longtemps avant qu'il ne remonte du Jourdain. Combien de temps avant ? Le Fils bien-

aimé Lui-même nous le dit, car Il dit au Père : « Tu m'as aimé avant la fondation du monde » (Jean 17:24). Et il n'est pas besoin de dire que, si le Fils était bien-aimé du Père avant la fondation du monde, le Fils était là dans l'éternité, pour être aimé. Lui, béni soit Son saint nom, est le Fils éternel, demeurant toujours dans l'étreinte éternelle de l'amour du Père.

De plus, quand le Père dit qu'il trouve Son plaisir en Lui, Il parlait rétrospectivement, et non pas simplement en raison de l'acte de soumission au baptême. La force du verbe dans l'original n'est pas simplement « Je trouve maintenant mon plaisir », mais aussi « J'ai trouvé mon plaisir ». De toute éternité le Père a trouvé Son plaisir en Son Fils bien-aimé, comme aussi, ailleurs, nous lisons que l'âme de l'Éternel trouve son plaisir dans Son Serviteur bien-aimé (Ésaïe 42:1 ; Matt. 12:18) ; dans le premier en ce qu'il est personnellement, dans le dernier en ce qu'il est comme médiateur.

Le récit de la voix du Père dans les évangiles selon Marc et Luc est d'accord pour le sens avec l'évangile selon Matthieu. La parole adressée directement au Fils « Tu es mon fils bien-aimé » s'accorde avec Sa relation de Fils à la fois dans l'éternité passée, et au moment où le Père parle. De même que la parole du Seigneur aux Juifs : « Je suis » (« avant qu'Abraham fût, je suis » Jean 8:58), remonte jusque dans l'éternité passée, de même aussi la parole du Père « Tu es ... » dite au Fils remonte jusque dans l'éternité passée.

La phrase « Tu es... » peut avoir un sens rétrospectif, même quand elle s'applique à la créature. Ainsi, la parole de l'Éternel à la nation élue était : « Tu es mon serviteur, ô Israël » (Ésaïe 49:3 ; 41:8). C'était leur position dès le début de leur existence nationale. Les fils d'Israël furent emmenés hors de la maison d'esclavage du Pharaon huit cents ans avant qu'Ésaïe les appelle à servir l'Éternel (Exode 23:25). « Tu es mon serviteur » était vrai de la nation depuis Moïse jusqu'à Ésaïe.

Pareillement David dit dans le désert de Juda : « Ô Dieu ! tu es mon Dieu ; je te cherche au point du jour » (Psaume 63:1). Mais Dieu avait été le Dieu de David dès sa jeunesse. La relation était aussi vraie quand il était dans le désert avec les troupeaux et le lion et l'ours, quand il était dans la vallée d'Éla avec Goliath de Gath, et quand il fuyait de devant Saül dans le désert de Juda, et qu'il composa ce psame 63.

De la même manière nous croyons que, quand l'Éternel dit à Son Roi oint : « Tu es mon fils (Psaume 2:7), et quand le Père dit à Jésus baptisé « Tu es mon Fils bien-aimé », ces phrases avaient la portée la plus large et comprenaient effectivement la relation éternelle du Fils dans la Déité.

En outre le Père ajoute alors cette confiance à Son Fils bien-aimé : « En toi j'ai trouvé mon plaisir ». En écoutant ces paroles, nous apprenons que l'amour du Père se reposait déjà, comme il l'a toujours fait, avant même que le temps fût, dans une satisfaction sans mesure et invariable sur le Fils qui seul pouvait saisir la plénitude éternelle de cette affection, et qui pouvait aussi apprécier à sa juste mesure une telle parole. Le Seigneur disait aux Juifs : « C'est mon Père qui me glorifie... vous ne le connaissez pas... Mais moi je le connais » (Jean 8:54-55).

De plus, combien il est extrêmement doux d'observer dans l'évangile de Luc, que la voix du Père se fait entendre immédiatement après la prière du Fils (Luc 3:21-22) ! Tandis que Jésus, dépendant et obéissant, était baptisé et priait, le ciel s'ouvrit, le Saint Esprit descendit, la Voix se fit entendre. Quelles délicates perfections et quelles beautés spirituelles dans ce tableau des interactivités du ciel et de la terre ! Le Fils levant les yeux vers le ciel en prière avec Celui qui L'a envoyé ; l'Esprit se mettant à accomplir Sa part dans l'humble service du Fils ; le Père, dans la félicité inexprimable de Son ineffable délice, saluant des cieus le Fils éternel avec les « baisers de sa bouche, si l'on peut s'exprimer ainsi » ! (CdC 1:2)

« Aimé d'un amour qui ne connaît pas de mesure

Si ce n'est l'amour du Père à ton égard,

Seigneur béni, nos cœurs chérissent

Toutes les pensées du Père te concernant ».

16.5 Le témoignage du Père sur la sainte montagne

Une autre fois encore pendant les jours de sa chair, le Fils reçut honneur et gloire par un témoignage audible de la part de Dieu le Père. Car sur la montagne de la transfiguration Sa voix se fit à nouveau entendre, non pas des cieus cette fois, mais de la nuée lumineuse qui les couvrait, la tente de la présence divine, disant : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, écoutez-le ». Le récit de cette affirmation se trouve en Matthieu 17:5, Marc 9:7, Luc 9:35 et 2 Pierre 1:17, avec de légères variantes, toutes en harmonie avec la vérité et la beauté manifestées selon leur contexte.

Bien que les circonstances et la signification de ce témoignage céleste soient si attirantes pour l'esprit contemplatif, nous ne pouvons pas nous attarder maintenant sur ces passages. Cependant leur pertinence par rapport au sujet spécial de nos méditations est que par ce témoignage personnel, les paroles du Père tournèrent les cœurs des apôtres apeurés de la gloire du royaume à venir vers la gloire du Fils Lui-même. Ils devaient L'écouter.

Le changement dispensationnel imminent était maintenant en vue. Le royaume terrestre et sa gloire étaient différés à cause de la croix, mais la gloire personnelle du Fils, due à Sa relation essentielle avec le Père, leur était révélée et demeurerait la portion et la joie de ceux qui prendraient leur croix, et suivraient le Maître dans Son rejet. C'est pourquoi cette parole de commandement leur fut adressée (on la trouve dans les évangiles, mais non pas dans l'épître) : « Écoutez-Le ».

De ce témoignage venant de la nuée de gloire, les apôtres apprirent que le Christ rejeté était le Fils Bien-aimé et les délices du Père. « Il en a été ainsi dans l'éternité avant la création, il en était ainsi quand le monde fut fait par Lui, et dans tous les agissements de la Providence, dans l'œuvre secrète de la grâce envers les individus, et dans le gouvernement public d'Israël sous la loi.

Il en fut encore plus ainsi quand la Parole incarnée manifestait cet objet de Sa satisfaction éternelle comme homme sur la terre dans une dépendance et une obéissance sans faille dans Son chemin vers la mort pour Sa gloire, pour le salut de l'homme, pour la bénédiction de l'église, pour la délivrance de Son peuple et pour la réconciliation de toutes choses » (W.K.)

Cette révélation sur la sainte montagne est donc une vérité céleste concernant la Personne du Fils, dans Son caractère infiniment élevé, et en effet indépendant de Son office médiateur dans le royaume terrestre. Étant le Fils éternel, Il était devenu le Serviteur pour prendre en temps voulu le royaume où le gouvernement et l'autorité sont universels ; et dans cette même et propre personnalité, il remettra à la fin le royaume à Dieu le Père (1 Corinthiens 15:24-28).

17 Les Fils, Lui-même Dieu et l'Éternel, comme porte-parole de Dieu

Dans l'Écriture, le nom de Fils présente à la fois une relation personnelle et une présentation spéciale. Par exemple, dans les écrits de Jean, la qualité de Fils de Christ attire l'attention spécialement sur Sa relation personnelle avec le Père, dont l'amour reposait sur Lui avant la fondation du monde (Jean 17:24). Dans l'épître aux Hébreux, la qualité de Fils de Christ est spécialement associée avec le fait qu'Il révèle et représente parfaitement Dieu aux hommes, et aussi avec Sa parfaite administration du gouvernement divin.

Le Fils est Celui en qui et par qui le Père a maintenant parlé, dont le sceptre est un sceptre de droiture, et dont le trône est aux siècles des siècles (Héb. 1:2, 8).

La qualité de Fils du porte-parole de Dieu est donc la clef de l'épître aux Hébreux, et cette qualité confère une valeur infinie à Son offrande comme sacrifice dans le passé, et à Son service sacerdotal actuel. C'est la raison pour laquelle il est démontré que le christianisme l'emporte sur le système lévitique et le détrône, malgré que ce dernier fût ordonné par des anges et confié aux mains d'un médiateur, Moïse (Galates 3:19). Christ, à cause de Sa dignité intrinsèque de Fils, est le médiateur d'une meilleure alliance qui est établie sur de meilleures promesses (Héb. 8:6).

17.1 D'abord Fils, puis porte-parole

Toute la superstructure du service médiatorial de Christ, telle qu'exposée dans l'épître aux Hébreux, est fondée sur la vérité de Sa relation de Fils. En conséquence, la Déité du Fils est soigneusement démontrée dès le début de l'épître. Aussi grands qu'aient pu être les précédents messagers de Dieu, et malgré toute la variété de leurs communications, ils sont tous maintenant surpassés par la venue du Fils. « Dieu ayant autrefois, à plusieurs reprises et en plusieurs manières, parlé aux pères par les prophètes, à la fin de ces jours-là, nous a parlé dans [la personne du] Fils (Hébreux 1:1-2) [voir appendice E].

Or nous voyons que le Fils est mentionné directement (Héb. 1:1) en compagnie des prophètes d'autrefois, l'Esprit proclamant les gloires personnelles du Fils qui surpassent tout, afin qu'il n'y ait pas de confusion de rang dans l'esprit de quiconque parmi les saints. Sur la montagne de la transfiguration, Moïse et Élie, c'est-à-dire la loi et les prophètes, avaient disparu tous deux pour que Jésus soit vu seul dans Sa gloire personnelle incomparable dont la voix du Père sortant de la nuée rend témoignage ; pareillement dans ce premier chapitre des Hébreux, l'Esprit témoigne que le Fils est Dieu et l'Éternel, et qu'Il est infiniment supérieur aux anges des cieux et aux prophètes d'Israël, le Créateur étant nécessairement bien au-dessus de la plus exaltée de Ses créatures.

Le Fils, qui est maintenant le porte-parole de Dieu, est déclaré Lui-même être Celui auquel, l'Esprit de Dieu s'adresse dans le Psaume 45 comme étant Dieu : « Ton trône, ô Dieu, est pour toujours et à perpétuité » (v. 6). De la même manière dans le Psaume 102, l'Esprit avait dit au sujet du Fils : « Toi, ô Éternel ! ... Tu as jadis fondé la terre, et les cieux sont l'ouvrage de tes mains » (Psaume 102:12, 25). Les noms et fonctions de la Déité sont attribués ici par le Saint Esprit au porte-parole de Dieu. Le nom de « Fils » dénote Sa relation personnelle avec Celui qui L'a envoyé, tandis que « porte-parole » dénote Sa relation avec ceux vers qui Il est venu parler. Dieu L'a envoyé pour être le porte-parole, mais non pas pour être le Fils, car Il était le Fils dans Sa propre Personne et dans Sa nature avant que tous les mondes fussent. Il était d'abord Fils avant d'être porte-parole.

Autrefois, à titre subsidiaire, Aaron fut délégué par l'Éternel pour être le porte-parole de Moïse auprès du peuple d'Israël (Exode 4:14-16). Aaron devait être pour Moïse « en la place de bouche », et Moïse devait être pour Aaron « en la place de Dieu ». Aaron était formellement désigné pour la fonction d'intermédiaire entre Moïse et le peuple, et était donc le porte-parole de Moïse. Mais sa relation personnelle originelle avec Moïse était celle de frère, et l'Éternel le décrit comme « Aaron, le Lévitte... ton frère ». Aaron était d'abord frère, puis porte-parole.

Cet incident historique de l'Exode peut servir à illustrer la vérité de Hébreux 1. Aaron était la voix de Moïse auprès du Pharaon (Ex. 7:1-2), et la relation familiale entre les deux hommes consolidait ce service spécial de communication des commandements de l'Éternel au roi d'Égypte. Aaron était d'abord le frère de Moïse, puis son porte-parole. Christ était d'abord Fils, puis le porte-parole de Dieu.

17.2 Les serviteurs et le fils dans la parabole de Christ

Dans le point principal de l'introduction du Saint Esprit de Hébreux 1, il y a une correspondance entre l'une des paraboles adressée aux chefs des Juifs et l'épître écrite aux chrétiens Juifs. Il est très fortement insisté sur la venue du Fils, à la fois dans la parabole et dans l'épître. L'autorité et la gloire du message de Dieu dans le Nouveau Testament tirent leur caractère unique de la gloire personnelle du Messager. Comment, en effet, pourrait-il être autrement qu'unique quand l'Éternel Lui-même devient Son propre messager ?

Le Seigneur, dans Sa réponse à l'adjuration du souverain sacrificateur, confessa être le Christ, le Fils du Béni (Marc 14:61), mais très peu avant, alors qu'Il enseignait dans le parvis du temple. Il avait parlé aux Juifs de Sa qualité de Fils.

Au cours de la dernière semaine de Son ministère à Jérusalem, le Seigneur illustra Son propre rejet et Sa mort par la parabole des méchants cultivateurs et des mauvais traitements qu'ils infligèrent d'abord aux serviteurs, puis au fils qui leur avaient été envoyés par le maître de la vigne (Matt. 21:33-46 ; Marc 12:1-12 ; Luc 20:9-19). Cette parabole faisait partie du témoignage émouvant adressé pour la dernière fois aux principaux sacrificateurs et aux chefs du peuple. Il contenait aussi un avertissement solennel, car il montrait qu'eux, les constructeurs, allaient refuser la Pierre posée par l'Éternel en Sion, et que Lui allait faire de la Pierre méprisée la maîtresse Pierre de coin, à leur confusion et pour leur complète destruction (Luc 20:16-19).

Dans ce bref tableau résumant les voies de Dieu envers Israël comme nation mise à part, abritée et cultivée pour porter du fruit pour Sa joie (Ésaïe 5), le Seigneur formula la parabole de manière que nous puissions observer à la fois la différence fondamentale, et la ressemblance générale, entre les serviteurs et le fils envoyé pour recevoir les fruits de la vigne.

La ressemblance est que le fils comme les serviteurs furent « envoyés », et qu'ils étaient donc tous des messagers accrédités du propriétaire. Il y a encore une autre ressemblance dans la manière dont ils ont été reçus, en ce que les uns et les autres furent traités scandaleusement, et tués par les cultivateurs.

Mais la grande distinction entre les serviteurs et le fils réside, non pas dans la fonction qui leur était attribuée, mais dans la personne du fils. Ils étaient tous, les serviteurs et le fils, délégués à leur tâche, mais celui qui est envoyé le dernier de tous était le fils, son « unique fils bien-aimé » (Marc 12). Le fils était quelqu'un que les cultivateurs auraient dû révéler, selon un respect qui n'est pas dû aux serviteurs (Apoc. 22:8-9). En raison de sa dignité filiale de fils unique, il avait une position personnelle sans égale. Il était « l'héritier » comme les cultivateurs le reconnurent, et ils le mirent à mort justement à cause de cela. Ils dirent : « Celui-ci est l'héritier ; venez, tuons-le, et l'héritage sera à nous » (Marc 12:7).

Quelle illustration vivante du terrible péché des Juifs crucifiant le Fils de Dieu et l'exposant à l'opprobre, que celle dont se sert le Seigneur dans cette parabole (Héb. 6:6) !

17.3 Crucifiant le Fils de Dieu

Cette parabole était donc un témoignage du terrible péché des Juifs contre le Fils, et il fut rendu par Lui la veille même de son accomplissement aux oreilles de ses auteurs responsables. Dans le passé les enfants d'Israël avaient déjà péché contre les nombreux serviteurs de Dieu qu'Il avait envoyés leur parler, mais maintenant ils étaient sur le point de mettre les mains avec violence sur le Fils de Dieu. Cette méchante génération était coupable de tout le sang juste versé sur la terre depuis Abel jusqu'à Zacharie, fils de Barachie (Matt. 23:34-35), et maintenant, comme point culminant, ils allaient renier et mettre à mort Celui qui était par excellence le Saint et le Juste (Actes 3:14-15).

Vis-à-vis des outrages précédents à l'encontre des serviteurs de Dieu, l'épée de Sa juste rétribution était restée au fourreau, mais une fois que les Juifs auraient commis le péché mortel et déterminé contre le Fils, cette épée allait se réveiller, et les cultivateurs rebelles

n'échapperaient pas. Parce qu'ils ont jeté le Fils et l'Héritier hors de la vigne, et qu'ils L'ont mis à mort, foulant ainsi aux pieds le Fils de Dieu (comp. Hébr. 10:29), Jérusalem est encore maintenant foulée aux pieds par les nations (Luc 21:24), tandis que dans le futur, les terribles jugements impitoyables de la vendange, actuellement suspendus, s'abattront de la main de Dieu sur le peuple coupable (Apocalypse 14).

Les Juifs refusèrent leur Messie, non seulement comme Roi, mais aussi comme Fils de Dieu. Quand Pilate fut disposé à Le relâcher, ils insistèrent pour Le crucifier en disant : « Nous avons une loi, et selon notre loi il doit mourir, car il s'est fait Fils de Dieu » (Jean 19:7). En reniant ainsi le Fils devant les nations, ils reniaient aussi le Père, comme le Fils Lui-même avait dit d'eux : « Maintenant ils ont, et vu, et haï et moi et mon Père » (Jean 15:24).

17.4 Le Fils est appelé Bien-aimé, mais pas les serviteurs

Selon les termes de la parabole, le fils n'était pas du tout dans la même catégorie que les serviteurs, malgré qu'ils fussent pareillement chargés d'un service dans la vigne. Ils étaient esclaves (douloi), mais un fils n'est pas esclave (doulos) quant à sa position ; il est héritier et « seigneur de tout » (Gal. 4:1,7). Le fils, en sa qualité de fils, appartient au cercle de la famille le plus intime et le plus digne, auquel les esclaves n'ont pas droit. En venant donc dans la vigne comme fils, il venait avec les pleins droits de propriétaire, non seulement à l'égard des fruits, mais même à l'égard du vignoble. Ses revendications étaient justes, et présentées selon le droit absolu de lui-même et de son père. La vérité présentée par la parabole est que le Serviteur-Fils de Dieu est apparu au milieu des cultivateurs comme le seul Juste, qu'ils ont « livré et mis à mort » selon ce que dit Étienne (Actes 7:52).

Cette parabole révèle en outre à la fois un trait d'amour et l'autorité légitime du Fils. Le père envoya son « fils bien-aimé » (Luc 20:13). Mais l'amour du père pour ce fils n'a pas attendri les cultivateurs. Au contraire, ils discernèrent l'identité du fils, disant : « Celui-ci est l'héritier » ; et raisonnant sur cette qualité d'héritier (Luc 20:14), ils conspirèrent pour le mettre à mort à cause de cette qualité. S'ils ont peut-être pensé au fait qu'il était le bien-aimé du père (Marc 12:6), cette pensée n'a fait qu'enflammer leur colère contre lui (Jean 5:18). Historiquement, les évangiles nous apprennent que les Juifs incrédules au milieu desquels le Seigneur exerçait Son ministère ne s'intéressaient pas du tout à savoir si le Père aimait le Fils qu'Il leur avait envoyé. Pourtant quel amour indicible entre le Père et le Fils ! À cause de ce lien intime, de cet amour réciproque existant éternellement dans la Dèité, le Fils, quand Il fut manifesté sur la terre, était tout pour le Père, et le Père était tout pour le Fils.

On peut alors se demander pourquoi l'Éternel, connu maintenant comme le Père, a-t-Il envoyé Son Fils unique, Son bien-aimé, dans la vigne, alors que Ses serviteurs y étaient déjà allés dans le passé aux dépens de leur honneur et de leur vie ? Ah ! L'envoi du Fils de Son amour prouvait la patience de Dieu le Père vis-à-vis des cultivateurs réfractaires, et aussi Son désir pressant qu'ayant vu le Fils, ils le traiteraient avec révérence, et se conduiraient justement à l'égard de la vigne qu'Il leur avait confiée. Hélas ! Cela ne fit que prouver le caractère invétéré du mal dans le cœur des cultivateurs !

17.5 D'abord Fils, puis Serviteur

L'amour de Dieu le Père s'exerçait donc à l'égard du Fils, mais non pas envers les serviteurs qui L'avaient précédé dans la vigne. C'était Lui le Fils Bien-aimé, non pas eux. Mais quand cet amour du Père pour le Fils a-t-il surgi pour la première fois ? Il est absolument impossible de croire qu'il y eût un moment où l'amour du Père ne s'épanchât pas vers le Fils. « Moi, l'Éternel, je ne change pas » (Mal. 3:6).

Celui qui fut envoyé « le dernier » à la vigne chargé d'un service, commença-t-il à être le Fils du Père au moment où Il est entré dans la vigne comme serviteur pour faire la volonté de Celui qui L'envoyait ? L'amour de Dieu le Père pour le Fils commença-t-il lors de Son incarnation ? Ou plutôt, puisque « Dieu est amour », Leur amour mutuel n'est-il pas une activité nécessaire de Leur nature et de Leur relation dans la Dèité, et n'est-il pas par conséquent sans commencement ni fin ? L'Écriture enseigne que cette spontanéité dépourvue de cause est le caractère distinctif de l'amour divin, en contraste complet avec tout amour humain.

Dans cette parabole le Seigneur parlait clairement de l'amour et de la relation filiale qui formaient un contraste entre le Fils et les serviteurs. L'existence antérieure de Sa relation de Fils rehaussait Son ambassade et la rendait incomparable. Aucun ambassadeur plus grand que « Dieu en Christ » ne pouvait être envoyé à l'homme.

Pour exécuter cette mission, il plut donc au Fils de devenir Serviteur. Il était, par conséquent, le Fils avant de prendre « la forme d'esclave » (doulos). Il était le Fils de toute éternité, mais il devint le Serviteur quand l'accomplissement du temps fut venu. À cause de cette humiliation, il ne put jamais y avoir un Serviteur comme Lui, — que Son nom soit béni éternellement.

Dans cette parabole, le Seigneur insiste sur le fait que le Fils était tel avant d'être envoyé : « Et le maître de la vigne dit : Que ferai-je ? J'enverrai Mon Fils bien-aimé » (Luc 20:13). Ces paroles montrent que, regardant vers l'avenir, le propriétaire projetait d'envoyer Quelqu'un qu'il décrivait comme « mon Fils bien-aimé », avant même qu'Il fût envoyé (*). Si bien que Celui qui fut délégué pour exercer la fonction médiateuriale dès que l'accomplissement du temps fut venu (Gal. 4:4) était le Fils bien-aimé de Dieu. Il était d'abord le Fils, puis le Serviteur.

(*) Dans le terme d'affection « mon bien-aimé » utilisé au début du cantique de l'Éternel sur Sa vigne (Ésaïe 5:1-7), il semble qu'il y ait une allusion prophétique à cet amour dans la Dèité : « Je chanterai à mon bien-aimé un cantique de mon bien-aimé, sur sa vigne : Mon bien-aimé avait une vigne... ». L'Éternel chante ce cantique (v. 1), et la vigne, la maison d'Israël, Lui appartient (v. 7), et elle appartient aussi à Son bien-aimé (v. 1). Le titre « bien-aimé » (y'deed), désigne le Messie et est intégré dans le nom que l'Éternel donna à Salomon (Jedidiah), « le bien-aimé de son Dieu » (2 Sam. 12:25 ; Néh. 13:26), type de Celui qui fut le vrai Héritier de la vigne de l'Éternel (Marc 12:6-7).

Il y a un second terme en És. 5:1 pour « mon bien-aimé », « dohd ». Il semble aussi s'appliquer au Messie. Le mot apparaît fréquemment (environ 30 fois) dans le Cantique des Cantiques, mais nulle part ailleurs dans l'Ancien Testament dans le sens élevé d'amour divin. Il y a donc ce lien étroit entre le cantique de l'Éternel sur Sa vigne en Ésaïe et la parabole du Seigneur sur la vigne dans les évangiles.

17.6 Le Fils et les anges

Revenons de nouveau à Hébreux 1. La qualité de Fils qui est celle du Messie, est, nous l'avons vu, une vérité enseignée en paraboles dans les évangiles, et affirmée doctrinalement au tout début de l'épître aux Hébreux, où elle est accompagnée par des témoignages riches sélectionnés par le Saint Esprit à partir de Ses propres écrits de l'Ancien Testament au sujet du Sauveur qui devait venir. Dans la parabole, on voit que le Fils est supérieur aux serviteurs de Dieu sur la terre, et dans l'épître, on voit qu'Il est supérieur aux anges de Dieu dans le ciel.

Cette prééminence dans les cieus des cieus appartient au Fils en vertu de Sa Personne et de Son nom, complètement à part de ce qui Lui est dû en vertu de son office médiateurial. Il est mentionné qu'Il a fait la purification des péchés (v. 3), mais il n'est pas dit ici qu'en conséquence de cela Dieu L'ait exalté à Sa droite, comme c'est annoncé ailleurs (par exemple Hébr. 10:12).

Dans ce passage, le Fils prend Sa place exaltée de prééminence en vertu du droit qu'Il possède en propre. En Éphésiens 1:17-23, Dieu, le Père de gloire, Le fait asseoir à Sa droite, mais ici c'est le Fils dans Sa propre gloire qui s'assied Lui-même à la place de majesté suprême, très au-dessus de tous les êtres angéliques. Lui, « ayant fait par lui-même la purification des péchés, s'est assis à la droite de la majesté dans les hauts [lieux] ; étant devenu d'autant plus excellent que les anges, qu'il a hérité d'un nom plus excellent qu'eux » (Héb. 1:3-4). Son nom « plus excellent » de Fils Lui donne droit à ce rang sans pareil, et c'est de par Son droit personnel (non pas par héritage) que ce nom est le Sien comme porte-parole de Dieu.

Demandera-t-on : À quel point le Fils est-Il plus élevé que les anges ? À quel degré se situe Sa prééminence ? De combien est-Il plus excellent qu'eux ? La réponse est : autant que la gloire de Son nom de Fils dépasse celle des anges. Autant dans sa nature Dieu est au-dessus des créatures que Sa main a créées, autant dans Sa nature le Fils qui a fait les mondes est au-dessus des anges. Et cette dignité élevée est affirmée Lui être due à cause de Son nom « plus excellent » ; et la valeur de ce nom est incommensurable, tout comme Son œuvre expiatoire.

L'apôtre continue ensuite à montrer par l'Écriture que Dieu dit au Fils ce qu'Il n'a jamais dit aux anges. Dieu témoignait de Sa relation de Fils à la fois comme un fait immuable de toute éternité, et comme un fait également vrai dans l'abaissement étonnant de l'incarnation. En s'adressant à Lui, l'Éternel dit : « Tu es mon Fils » ; et en parlant de Lui, l'Éternel dit : « Lui me sera pour Fils » (v. 5). La première citation est exprimée au temps présent de manière abstraite : « Tu es... », reconnaissant le Fils dans la Dêité éternelle. La seconde citation se rapporte au Fils incarné, et les récits des évangiles montrent combien cette promesse fut abondamment accomplie envers Lui durant les jours de Sa dépendance : « Moi, je lui serai pour père, et lui me sera pour fils ». Aucun ange n'a connu une pareille relation.

En outre, on ne doit jamais rendre hommage aux anges, tandis qu'eux, malgré toute leur dignité céleste, doivent rendre hommage au porte-parole de Dieu. C'est au Fils incarné qu'il est commandé aux anges de rendre hommage, — au Premier-né, lorsqu'Il est introduit dans le monde habité (v. 6). Les anges seront envoyés pour rendre témoignage à l'homme dans le futur (voir l'Apocalypse), comme ils l'ont été dans le passé (voir l'Ancien Testament), et comme déjà maintenant ils sont envoyés pour servir en faveur de ceux qui vont hériter du salut (Héb. 1:14). Mais, quel que soit leur rang céleste, quand le Fils est fait un peu moindre qu'eux à cause de la passion de la mort (Héb. 2:7, 9), ils doivent encore Lui rendre hommage, à Lui le Fils de l'homme, en tant que Fils éternel dont ils connaissent la Dêité.

17.7 Quel témoignage à la qualité éternelle de Fils est-il donné en Hébreux 1 ?

Ce chapitre montre d'une manière probante, que le Nazaréen méprisé et crucifié par les Juifs était le Fils de Dieu. En Lui Dieu avait parlé complètement et définitivement, parce qu'en tant que Fils, il était pleinement compétent pour représenter Dieu dans Son autorité et Son gouvernement. Et cette compétence, inhérente essentiellement à Sa relation de Fils, est montrée être Siennne intrinsèquement. Étant absolument Fils, Il a porté avec Lui cette relation de Fils en puissance et en grâce pour son office médiateur.

17.7.1 L'éternité de la relation de Fils est montrée par Sa création des mondes (v. 2)

Il a fait les mondes ou aïons, c'est-à-dire toutes les phases de l'univers liées au temps et à l'espace (Jean 1:3 ; Col. 1:16), accomplissant par là la volonté de Dieu. L'œuvre de la création fut opérée à travers Lui (ou « par » Lui ; — dia) qui est appelé Fils. Dans sa Dêité pré-incarnée, le Fils agissait donc, en faisant les mondes, comme l'Agent de Dieu, capable et coopérant.

Puisque le Saint Esprit attribue l'activité créatrice au Fils, Son existence doit avoir précédé celle de l'univers qu'Il a appelé à l'existence. Le Fils qui a fait la purification des péchés avait auparavant fait les mondes, et dans ces deux actions, il a agi médiatement [en intermédiaire], dans la première avant l'incarnation, et dans la seconde après l'incarnation.

17.7.2 L'éternité de la relation de Fils est impliquée dans Son aptitude intrinsèque à révéler Dieu (v. 3)

Cette aptitude tient à Son Être, c'est-à-dire à Son existence éternelle continue : « étant le resplendissement de sa gloire [celle de Dieu] et l'empreinte de sa substance [celle de Dieu ; ou : la nature essentielle de Dieu], et soutenant toutes choses [c'est-à-dire l'univers] par la parole de sa puissance [la puissance propre du Fils]... » (v. 3).

Ces activités et gloires du Fils proviennent de Sa propre nature, et tiennent donc à l'éternité de son Être, et elles ne peuvent être limitées à Sa condition incarnée. Dans la Dêité aussi véritablement que dans l'humanité, le Fils est l'éclat de la gloire de Dieu, et la manifestation de Sa substance. Si l'on saisit cette vérité, combien cela donne une importance prodigieuse aux paroles : « Dieu... nous a parlé dans [la personne du] Fils » !

17.7.3 L'éternité de la relation de Fils est enseignée par le fait que le Fils est personnellement appelé Dieu et l'Éternel (v. 8-12)

Ces deux noms sont appliqués prophétiquement au Fils dans Son royaume (Ps. 45), et dans Son affliction et Son humiliation (Ps. 102), mais leur application au Seigneur dans ces circonstances prouve que ces noms sont à Lui de droit intrinsèque, et n'ont pas été acquis à l'incarnation. Car si le Fils avait un droit quelconque au nom de « Dieu » et au nom d'« Éternel », Il y avait droit de toute éternité. Le Nom divin n'est pas transférable : « Je suis l'Éternel : c'est là mon nom ; et je ne donnerai pas ma gloire à un autre » (Ésaïe 42:8).

18 Appendice E : Jésus Christ est appelé Fils, mais non pas Enfant de Dieu

Jésus n'est jamais appelé teknon, mais uios. Ce serait déroger à Sa gloire éternelle, ou la refuser que de parler de Lui comme le teknon (enfant) de Dieu (en Actes 4:27, 30, contrairement à la Version Autorisée anglaise, il faut traduire « Ton saint Serviteur » et non « Ton saint Enfant »). Mais Il est le Fils (uios) dans plusieurs sens.

Il est le Fils de Dieu comme né dans le temps, et vu sur la terre dans Son association avec Israël, annoncée à l'avance, comme Messie et comme Roi (Psaume 2). Il est déterminé Fils de Dieu, en puissance, par la résurrection des morts (Rom. 1:4).

Et le plus important de tout, et la base de tout, c'est qu'Il est Fils de Dieu, — Fils unique dans le sein du Père, indépendamment du temps de Sa manifestation ou des résultats de Son œuvre de rédemption, — Fils du Père dans Sa nature propre et dans Sa relation personnelle dans cette existence éternelle qui est l'essence et la caractéristique de la Dêité. Pour ce dernier point, il faut voir l'évangile et les épîtres de Jean.

Rien n'est donc plus correct que le langage de tous les écrivains inspirés ; rien n'est plus faible que l'appréciation qu'en font les théologiens, même quand ils ont sous les yeux les faits et les mots. Mais la source de leur carence se comprend tout à fait : c'est le manque de sens de la gloire de Christ et des privilèges chrétiens qui en découlent.

W. Kelly

19 **Avant la fondation du monde et avant les temps des siècles**

Rien ne déconcerte plus l'esprit de l'homme que l'idée d'éternité avant que le monde ait commencé à exister. On ne peut rien en savoir sauf ce que Dieu en a révélé. L'Écriture est relativement silencieuse sur l'éternité passée. Même dans le Nouveau Testament où brille la lumière la plus claire et la plus complète de la révélation de Dieu, très peu de passages remontent plus en arrière au-delà de la fondation du monde et du commencement des temps des siècles. Nous devons donc faire grand cas de ces quelques allusions, et les étudier comme ayant la plus grande valeur, vu qu'elles nous dévoilent un peu les desseins secrets de Dieu, formés par Lui avant qu'Il fasse exister l'univers par Sa parole toute-puissante et avant de le meubler par Sa sagesse omnisciente.

La « fondation du monde » est souvent mentionnée dans l'Écriture comme la frontière extrême du passé à partir de laquelle l'histoire de l'humanité est calculée (Matt. 13:35 ; 25:34 ; Luc 11:50 ; Hébr. 4:3 ; 9:26 ; Apoc. 13:8, 17:8). Par exemple, les noms trouvés dans le livre de vie sont écrits « dès la fondation du monde » selon ce qu'en disent deux passages de l'Apocalypse (*). Le récit divin de ces personnes élues commença à ce moment-là.

(*) Note Bibliquest : les deux passages (Apoc. 13:8 et 17:8) ne parlent pas des noms écrits dans ce livre, mais des noms qui ne sont pas écrits dans ce livre. Quand les noms des personnes élues ont été inscrits, cela n'est pas clairement déclaré.

Or qu'y a-t-il au-delà de cette frontière du début de la création, quand Dieu était tout ? Qu'y avait-il avant la fondation du monde ? Que se passait-il quand la Dêité était absolue, et sans rapport avec un univers qui n'existait pas encore ? On ne peut trouver une réponse que dans les révélations qu'il a plu à Dieu de faire dans Sa parole. Et à partir de Ses révélations, nous apprenons Son amour, Sa préconnaissance, Son élection et Sa promesse de la vie éternelle ; et nous savons, par conséquent, que ces plans d'amour infini étaient formulés avant la fondation du monde. Les conseils de grâce existaient dans la Dêité de toute éternité, mais le fait de leur existence n'a nécessairement été révélé à l'homme que dans le temps.

La phrase « avant la fondation du monde » apparaît trois fois dans le Nouveau Testament (Jean 17:24, Éphésiens 1:4, 1 Pierre 1:20), et la phrase analogue, « avant les temps des siècles », deux fois (2 Timothée 1:9, Tite 1:2). Considérons ces cinq passages avec une vraie humilité d'esprit, nous souvenant de la nature profondément sacrée de ces communications qui procèdent de « Celui qui est haut élevé et exalté, qui habite l'éternité » (Ésaïe 57:15). Que nos cœurs soient comme « un enfant sevré » afin que le Seigneur seul soit exalté à nos yeux tandis que nous recevons Sa parole.

19.1 **Le Père aimait le Fils avant la fondation du monde**

En Jean 17:24, le Fils présente au Père ses désirs pour ceux que le Père Lui a donnés, basant Sa requête sur l'amour qui existait entre eux avant la fondation du monde. Il dit : « Père, je veux, quant à ceux que tu m'as donnés, que là où moi je suis, ils y soient aussi avec moi, afin qu'ils voient ma gloire, que tu m'as donnée ; car tu m'as aimé avant la fondation du monde ». Le Fils sait que l'amour éternel de Son Père Lui donnerait le désir de Son cœur, et ne refuserait pas la requête de Ses lèvres.

Le désir du Fils pour les Siens est qu'ils puissent contempler dans Sa compagnie — dans cette sphère qui Lui est propre et particulière — la gloire médiatoriale qui Lui a été donnée. Car notons que le Fils dit : « là où moi je suis », et non pas « où je serai ». Moïse avait été au Pisga, d'où il vit l'héritage terrestre promis aux pères. Les disciples aussi furent menés « seuls à l'écart, sur une haute montagne » où, en compagnie de Jésus seul, ils virent une brève manifestation des gloires futures du royaume du Messie. Mais le Seigneur cherche ici un point de vue plus élevé pour les Siens. Il demande au Père qu'avec Lui (« là où je suis ») ils puissent voir la gloire qui Lui a été conférée, dans ce jour où toutes choses dans les cieux et sur la terre seront réunies (*) en Lui (Éphésiens 1:10).

(*) Note Bibliquest : en anglais « headed up », littéralement « mises de manière que Lui soit à la tête ».

Quelle base divinement transcendante que celle présentée au Père par le Fils pour ce privilège exceptionnel ! Le Fils ne fait pas de requête pour les Siens parce qu'ils « étaient à toi, et tu me les as donnés » (comme au verset 6) ; ni parce que « tu les as aimés comme tu m'as aimé » (comme au verset 23) ; mais parce que « tu m'as aimé avant la fondation du monde ». Le Fils savait qu'il n'y avait pas d'argument plus fort dans l'estimation du Père que l'amour qui était co-éternel avec le Père et avec Lui-même. Dans l'intimité secrète de la Dêité, le Père aimait le Fils « avant la fondation du monde », et par conséquent le Père ne peut rien refuser à Son Bien-aimé dans Son incarnation.

Une simple phrase du Fils du Père nous conduit, dans ce passage, dans les régions du passé éternel où le temps n'était pas. Comme « une porte fut ouverte dans le ciel » pour permettre à Jean de voir les jugements et gloires à venir (Apoc. 4:1), ainsi une porte nous est ouverte dans l'éternelle Maison d'amour sans commencement ni fin. En se tenant à la fondation du monde, nous regardons, depuis ce seuil et par la foi, dans la demeure inaccessible de la Lumière, et nous y voyons, là et alors, que « Dieu est amour ». De plus nous entendons, résonnant à travers les hauteurs et les profondeurs de l'inscrutabilité infinie, ces mots du Fils : « Tu M'as aimé avant la fondation du monde ». Toi, le Père, et Moi, le Fils. Si bien qu'avant que le monde fût, le Père était là, et le Fils était là — des Personnes vivantes et aimantes dans ce passé éternel.

Cette appel du Fils au Père (arrivé aux oreilles de la créature par permission de la grâce incomparable de Dieu) dévoile merveilleusement les retraites de la plus lointaine éternité. Par cette phrase nous sommes amenés, pour ainsi dire, en présence des relations divines du Père et du Fils dans la Dêité absolue. En vérité, ces relations sont « les choses profondes de Dieu » dont parle l'apôtre, qui ajoute que « personne ne connaît les choses de Dieu... si ce n'est l'Esprit de Dieu » (1 Cor 2:10-11). Mais l'Esprit de Dieu, par ces paroles du Fils Lui-même, nous a révélé cette relation éternelle du Père et du Fils.

Serions-nous lassés de nous arrêter un peu à la lumière de ces paroles révélatrices ? Elles contiennent tant de choses en si peu de mots. Assurément elles révèlent que dans la Dêité éternelle qui comprend tout, l'amour était toujours accordé, et toujours reçu. Avant l'existence de toute créature ou de toutes choses créées, l'Un était aimé par l'Autre : « Tu m'as aimé ». Celui qui était aimé avant la fondation du monde parle à Celui qui L'aimait alors, et s'adresse à Lui en tant que Père : « Père, je veux...car Tu m'as aimé » — Moi, le Fils.

Combien cette confiance dans l'amour éternel est exquise ! Le Fils dévoile « les secrets du sein du Père à ceux qu'Il a choisis du monde. Il veut qu'ils connaissent, eux et non pas le monde, que, dans la nature essentielle de la Dêité, « avant que le monde fût », l'amour du Père demeurerait avec une affection satisfaite sur « le Fils de Son amour ». Avant la fondation du monde, le Père dans Son Être essentiel était le Père relativement au Fils, et que le Fils dans Son Être essentiel était le Fils relativement au Père.

Quelle ferveur dans l'amour du Père pour le Fils ! Quelle ardeur dans l'amour du Fils pour le Père ! L'amour de la Dêité n'est pas une abstraction personnifiée. Nous ne lisons pas que l'amour soit Dieu, mais que « Dieu est amour », et aussi que l'amour de Dieu, dans son exercice, est Paternel et Filial. Le Fils, parlant en parfaite connaissance de cet amour dans toute sa plénitude, désirait de la part du Père que « les Siens » puissent être avec Lui et voient la gloire qui Lui avait été donnée. Le Fils savait que le Père, dont l'amour pour Lui était éternel, trouvait Son bon plaisir dans la « volonté » du Fils comme dans l'obéissance du Fils à la volonté du Père. Et c'est sur cette base immuable que le Fils (bêni soit Son nom à toujours) place le caractère spécial de notre destin dans une félicité éternelle.

Passons maintenant des paroles du Fils relatives à Sa gloire, aux paroles du Saint Esprit sur des sujets décidés par consultation mutuelle dans la Dêité « avant la fondation du monde ».

19.2 *Élus en lui avant la fondation du monde*

En Éphésiens 1, nous sommes à nouveau conduits au seuil du temps, et à nouveau nous recevons une révélation de ce qui se passait avant que les mondes fussent. À nouveau nous apprenons que dans cet état en dehors du temps nous étions présents dans les pensées de Dieu. Dès que nous commençons à lire le passage, l'Esprit Saint met sur nos lèvres le langage de la louange : « Béni soit le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ, qui nous a bénis de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes en Christ ; selon qu'il nous a élus en lui avant la fondation du monde, pour que nous fussions saints et irréprochables devant lui en amour » (Éphésiens 1:3-4).

Observez les noms divins employés dans ce passage. L'Esprit ne parle pas de « Dieu », mais du « Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ » dans l'exercice de Son choix sélectif de ceux qui devaient être « en Christ », le Centre en qui toutes choses dans les cieux et sur la terre seraient réunies dans la plénitude des temps (Éph. 1:10). Dieu le Père faisait Ses choix « en Christ » avant la fondation du monde.

L'amour ainsi que le gouvernement dans la nouvelle création prennent forme « en Christ » ; c'est pourquoi le nom approprié à la relation dans l'amour est ajouté, « le Père de notre Seigneur Jésus Christ ». Son dessein éternel est que nous soyons « saints et irréprochables devant lui en amour » ; c'est pourquoi c'est « le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ » qui nous a élus en Celui qui est le Fils de Son amour, « Son Fils, Jésus Christ, notre Seigneur » (Rom. 1:3-4).

Ainsi donc l'épître de Paul comme l'évangile de Jean nous enseignent que les relations divines du Père et du Fils sont associées à ces conseils et à ces desseins formulés dans la Déité avant la fondation du monde. Alors le Père aimait le Fils et déterminait qui seraient Ses compagnons dans cette gloire resplendissante pour Dieu qui sera l'issue et le couronnement de Son œuvre médiateuriale, quand toutes choses seront réunies en Christ, le Fils de l'homme.

Que le Père ait aimé le Fils avant la fondation du monde est peut-être moins merveilleux à nos yeux que le fait nous ayons été élus en Lui ; mais ces deux vérités nous sont révélées pour élever notre adoration et faire jaillir notre louange.

19.3 *Préconnu dès avant la fondation du monde*

L'expression remarquable « avant la fondation du monde » apparaît pour la troisième fois dans la 1ère épître de Pierre. Il nous est montré là que le plan rédempteur de Dieu pour la bénédiction la gloire célestes autant que terrestres était préconnu de Lui « avant » la fondation du monde. Tandis que la rédemption et le salut du peuple terrestre de Dieu étaient annoncés « par la bouche de ses saints prophètes, qui ont été de tout temps » (depuis que le monde a commencé) (Luc 1:70), le sang précieux de Christ, comme d'un Agneau sans défaut et sans tache, était préconnu avant que le monde fût. L'apôtre écrit : « sachant que vous avez été rachetés... par le sang précieux de Christ, comme d'un agneau sans défaut et sans tache, préconnu [le sang] dès avant la fondation du monde » (1 Pierre 1:18-20). Pierre écrit ainsi sur ce qui a précédé les desseins divins à l'égard du peuple terrestre de l'Éternel ; quant à ceux-ci, il est dit qu'ils sont « dès » la fondation du monde, non pas « avant ».

Ici aussi nous sommes admis dans les secrets « cachés en Dieu » avant que toute création ou relations de temps fussent établies. Alors était préconnu « le sang du Christ, qui, par l'Esprit éternel, s'est offert lui-même à Dieu sans tache ». Alors, dans le cercle de la Déité absolue, la volonté divine à l'égard du sacrifice pour les péchés et la sanctification des croyants fut énoncée. « Le rouleau du livre » fut écrit (Héb. 10:7-9). L'ordre de la venue dans le monde du Fils fut fixé, et inscrit dans « le rouleau du livre », connu seulement de la Déité.

Il y avait, par conséquent, préconnaissance et détermination dans la Déité avant la fondation du monde en rapport avec la grande œuvre du sacrifice et avec Celui qui l'entreprendrait « à la fin des temps ». C'était le Fils de Dieu qui dit : « Voici, je viens ; il est écrit de moi dans le rouleau du livre ». « Voici, je viens... pour faire, ô Dieu, ta volonté » (Psaume 40:7-8, Héb. 10:7). Cette volonté de Dieu impliquait non seulement la révélation du Père, mais le service de sacrifice et de sacrificature et de sanctification des croyants (Héb. 10:10).

19.4 *Dessein et promesse avant les temps des siècles*

Note Biblique : Ce que JND traduit en français par les « temps des siècles », il l'a traduit en anglais par « les ages de temps ». (4ème et 5ème passage) L'Écriture nous parle de ce qu'il y avait soit avant les temps des siècles soit avant la fondation du monde. On peut dire que, selon l'usage biblique du terme, le « monde » est le système de choses matérielles disposé pour Adam et sa race, dans lequel le péché est entré (Jean 1:10 ; Actes 17:24 ; Rom. 5:12). Les « temps des siècles » semblent être les phases successives et les périodes des relations de Dieu avec Ses créatures [dispensations] ; et le commencement de ces temps-là coïncide avec le début de la création.

Avant tous les deux, et avant toute la sphère d'espace et de temps, il y avait l'état d'éternité, sans limite d'espace ni de temps, où demeurerait la Déité.

Mais Dieu a révélé certaines choses qui ont eu lieu avant les temps des siècles et avant la fondation du monde. Ces choses ont trait aux conseils et aux desseins déterminés au sein de la Déité. En ce qui concerne la création de l'humanité, par exemple, nous lisons que Dieu dit : « Faisons [l'] homme à notre image, selon notre ressemblance » (Genèse 1:26). L'homme a été créé en accord avec cette expression du dessein, — en dehors de toute question de temps où cela fut déterminé.

L'expression « les temps des siècles », rendue par « avant que le monde commence » dans la Version Autorisée anglaise, se trouve deux fois dans le Nouveau Testament, une fois en 2 Timothée et une fois dans Tite. Dans l'épître aux Éphésiens, Paul parle de notre élection en Christ avant la fondation du monde ; dans Timothée, il parle du dessein de Dieu et de la grâce de Dieu qui nous ont été donnés « dans le Christ Jésus avant les temps des siècles » (2 Tim. 1:9). Il relie l'appel chrétien avec la volonté déterminante de Dieu exercée « envers nous dans le Christ Jésus » avant que les périodes successives du temps avec leurs caractères variés ne commencent à courir. Ce dessein divin et cette grâce divine existaient dans les conseils de la Déité avant tout les âges ou cycles de temps, et ils sont maintenant révélés à l'église, le véhicule choisi pour leur manifestation.

En Tite, nous trouvons la promesse de la vie éternelle avant que le monde fût : « dans l'espérance de la vie éternelle que Dieu, qui ne peut mentir, a promise avant les temps des siècles » (Tite 1:2). Ici encore, il nous est montré que la promesse dont hérite le chrétien remonte, quant à son origine, avant toute histoire humaine dans l'éternité du passé. C'est la « promesse dans le Christ Jésus » dont héritent également les croyants des nations et les croyants Juifs (Éphésiens 3:6).

Mais qui était là avant les temps des siècles pour recevoir une promesse ? Car l'idée de « promesse » implique qu'une pluralité de personnes soit concernée. Il faut au moins qu'il y ait quelqu'un qui promette et quelqu'un qui reçoive la promesse. Cette promesse de la vie éternelle fut donc faite par Dieu et reçue par le Fils dans les conseils de la Déité avant que le monde fût. L'extrait suivant est tiré des études sur la Parole de Dieu, par J.N.D. sur ce passage de Tite :

« L'expression : « promesse avant les temps des siècles » est une expression remarquable et importante : on est admis aux pensées de Dieu avant que cette scène changeante et mélangée ait existé... La vie éternelle se rapporte à la nature immuable de Dieu, à des

conseils qui restent fermes comme sa nature, à ses promesses dans lesquelles il ne saurait nous tromper, auxquelles il ne saurait manquer.

Notre part dans la vie existait avant la fondation du monde... non seulement dans la personne du Fils, mais dans les promesses faites au Fils comme notre part en Lui. Cette vie, et la part que nous devons y avoir, étaient le sujet de ces communications du Père au Fils, dont nous étions les objets, le Fils en étant le dépositaire : merveilleuse connaissance qui nous a été donnée des communications célestes dont le Fils était l'objet, afin que nous comprenions la part que nous avons dans les pensées de Dieu dont nous étions l'objet en Christ avant tous les siècles ! [avant les temps des siècles]. »

Qu'est donc l'enseignement de ces quelques passages de l'Écriture ? Ils révèlent les relations divines qui existaient au commencement dans la Déité absolue. Ils montrent qu'avant que les choses créées fussent appelées à l'existence, qu'avant que les temps des siècles aient leur cours, quand la Déité était absolument tout, — alors le Père aimait le Fils et Il se proposait qu'une fois que l'univers serait assujéti au Fils comme sa Tête, il y aurait avec Lui des associés célestes dans Son gouvernement universel, qu'Il choisirait dans le monde pécheur et perdu pour occuper cette position d'exaltation. Tel est le bon plaisir du Père dans Son Fils bien-aimé, comme il était au commencement, comme il est maintenant, et comme il sera toujours.

« Qu'est-ce qui a suscité cette merveilleuse pensée,

Ou qui l'a suggérée,

Que nous, l'église, introduits dans la gloire,

Nous soyons bénis avec le Fils ?

« Ô Dieu, c'était Ta pensée,

Ce ne pouvait être que la Tienne,

Fruit de la sagesse et de l'amour divins,

Qui Te sont propres. »

20 La manifestation dans le Fils

Ce serait une folie méchante et un manque de respect grossier pour quiconque de tenter de pénétrer les mystères de la Trinité ou de comprendre la Personne bénie du Fils. D'un autre côté, ce serait faire affront à la grâce divine que de mépriser les révélations de Lui-même qu'Il s'est plu à faire. Ce qui a été révélé est nécessaire au développement jusqu'à maturité de la nature spirituelle afin que le Père reçoive de nous l'adoration en vérité qu'Il recherche, et pour que dans notre adoration, nous puissions adorer intelligemment Celui que nous connaissons (Jean 4:22) selon Sa propre manifestation dans le Fils.

20.1 La signification de la manifestation

Efforçons-nous donc toujours de recevoir avec douceur (Jacques 1:21) les révélations du Père et du Fils fournies dans l'Écriture pour approfondir notre communion. C'est un réconfort étonnant de se souvenir que les vérités les plus profondes sont apprises personnellement. Elles nous sont communiquées, non sur des tables de pierre comme la loi, mais dans la Personne de Christ Lui-même. Connaître le Fils, c'est connaître aussi le Père (Jean 8:19).

Bien sûr nous tenons à Ses paroles comme à un trésor, et nous les « gardons » ; elles sont pour nous « plus douces que le miel et que ce qui distille des rayons de miel » (Ps. 19:10). Mais le Seigneur Jésus est Lui-même le sujet de l'enseignement. Comme Il le dit aux Juifs en réponse à leur question : « Toi, qui es-tu ? » : « Absolument ce qu'aussi je vous dis » (Jean 8:25). De sorte que le Fils incarné était Lui-même la concrétisation de ce qu'Il était venu communiquer dans le monde. « Celui qui m'a vu, a vu le Père ». Cette vérité subsiste maintenant qu'Il est dans la gloire. Paul avait devant lui, comme motif gouvernant sa vie et son énergie spirituelles, « l'excellence de la connaissance du Christ Jésus, mon Seigneur », et son ambition était de « Le connaître » (Phil. 3:8, 10). Arriver à « la connaissance du Fils de Dieu », c'est l'objectif normal de toute l'assemblée sous l'enseignement combiné des dons de Christ Lui-même (Éph. 4:13).

Cette manière d'exposer la vérité dans une personne vivante est quelque fois désignée dans l'Écriture par les termes : « manifester » ou « rendre manifeste ». Nous lisons que « Dieu a été manifesté en chair » (1 Timothée 3:16), et que « le Fils de Dieu a été manifesté » (1 Jean 3:8). Avant de considérer le contexte de ces expressions et d'autres passages où on les retrouve, il est utile de se souvenir de la signification de ces mots manifester et manifestation.

« Rendre manifeste » (phaneroo) c'est amener à la lumière ce qui était caché jusque-là. L'idée de manifestation n'est jamais le passage de la non-existence à l'état d'existence. Vous ne pourriez pas, par exemple, appeler la fabrication de la première locomotive « sa manifestation », car le mot implique que la locomotive existait auparavant, mais n'était pas manifestée, si bien que ce mot ne pouvait pas être appliqué valablement à ce stade ou à un stade antérieur.

La manifestation signifie qu'il y a eu un moment dans l'histoire de la personne ou de la chose où cette personne ou cette chose est passée d'un état caché à un état public ou visible. L'Écriture parle de « Dieu manifesté en chair ». Cette manifestation a eu lieu dans le temps lorsque Celui qui était Dieu est devenu chair et a été vu des hommes et des anges. Dans un tel cas, on dit que le Fils de Dieu a été manifesté. Celui qui était le Fils, invisible et inconnu comme tel, est apparu ou a été manifesté « en ressemblance de chair de péché ».

En conséquence, si nous rendons au Fils l'honneur qui Lui est dû, nous devons reconnaître qu'Il était le Fils de Dieu avant Sa manifestation. La confession vraie et agréable du Fils consiste à Le reconnaître dans la relation qui Lui est attribuée par le Saint Esprit dans l'Écriture. Nier Sa relation de Fils avant l'incarnation, c'est nier la signification claire de ce qu'est la « manifestation » selon l'Écriture, et c'est dérober au Fils de Dieu cette gloire révélée. Étant le Fils de Dieu éternellement, Il a été manifesté publiquement et visiblement en chair pour Son œuvre médiatoriale (1 Jean 3:8).

20.2 Manifesté en chair

« Manifesté en chair » est une expression scripturaire pour désigner l'incarnation. Nous la trouvons en 1 Timothée 3:16, qui est un remarquable passage : « Et, sans contredit, le mystère de la piété est grand : Dieu a été manifesté en chair... ». Il n'y en a qu'un duquel il pouvait être écrit qu'Il apparut, ou fut manifesté en chair. D'autres passages de l'Écriture confirment que c'était le Fils de Dieu qui fut manifesté en chair ; et Lui est le Dieu véritable et la vie éternelle (1 Jean 5:20).

On peut dire de toute l'humanité en général que les hommes sont chair, puisque tous les hommes sont naturellement nés de chair (Jean 3:6). Mais la Parole devint chair (Jean 1:14). L'incarnation était une manifestation de la Parole, de Celui qui était au commencement, qui était auprès de Dieu et qui était Dieu (Jean 1:1). Devenir chair, et par conséquent être manifesté, était un point, une ère dans l'histoire de Celui dont l'existence comme la Parole était antérieure à Sa manifestation, mais était éternelle et invisible pour la créature.

Le mot « manifester » ramène irrésistiblement nos pensées en arrière, à ce qui était avant la date de l'incarnation, ou avant le fait de devenir chair, — tellement cet événement est merveilleux. Celui qui est devenu visible est le même que Celui qui était invisible, car il n'y a pas eu de changement en Lui personnellement quand Il a été manifesté. L'« Invisible Infini » devint visible lors de Sa manifestation en chair. Celui qui habitait « la lumière inaccessible » vint et « habita au milieu de nous », ... « plein de grâce et de vérité », « l'image du Dieu invisible ».

20.3 Manifestation et médiation

Il faut se rappeler que, dans l'Écriture, le fait de la manifestation est étroitement associé avec son but. L'incarnation, en elle-même, n'est pas l'expiation. Le fait de la manifestation de Quelqu'un qu'on n'a pas vu ni ne peut voir est merveilleux. Mais l'objet de la manifestation divine, la vraie Théophanie (manifestation de Dieu aux hommes sous une forme matérielle), était d'assurer la pleine gloire de Dieu dans ce qu'Il opérait en grâce et en justice avec l'homme pécheur. C'est pourquoi le Fils de Dieu qui a été manifesté est le médiateur entre Dieu et les hommes pour accomplir ce dessein divin.

La manifestation et la médiation sont intimement associées dans l'enseignement du Nouveau Testament, la seconde étant conséquence de la première, et les deux étant « en chair ». La manifestation de Dieu parmi les hommes a été « en chair » (1 Tim. 3:16), et « le médiateur entre Dieu et les hommes » était aussi en chair, car Il est « l'homme Christ Jésus » (1 Tim. 2:5). Et Il s'est offert en rançon pour tous. Sa médiation impliquait non seulement qu'Il apparût en ressemblance de chair de péché, mais elle impliquait aussi le sacrifice de Lui-même. Dieu a envoyé son Fils [pour être la] propitiation pour nos péchés (1 Jean 4:10), et « non pas seulement pour les nôtres, mais aussi pour le monde entier » (1 Jean 2:2).

Dans les écrits de Jean, l'Esprit semble aimer s'arrêter sur l'œuvre rédemptrice de Celui qui a été manifesté. Par exemple, Il montre que l'objet de la manifestation du Fils de Dieu était d'ôter nos péchés et de détruire les œuvres du grand ennemi. Il dit : « Vous savez que lui a été manifesté, afin qu'il ôtât nos péchés ; et il n'y a point de péché en lui », et plus loin : « C'est pour ceci que le Fils de Dieu a été manifesté, afin qu'il détruisît les œuvres du diable » (1 Jean 3:5, 8). Paul lie pareillement Son œuvre sacrificielle avec Sa manifestation, en disant : « maintenant, en la consommation des siècles, il a été manifesté une fois pour l'abolition du péché par son sacrifice » (Hébreux 9:26).

Ces passages de l'Écriture concernent tous l'œuvre médiatoriale de Celui qui a été manifesté. Ils se combinent pour montrer que Celui qui a été manifesté dans le temps comme médiateur entre Dieu et les hommes était Celui qui était le Fils de Dieu avant Sa manifestation dans le temps ; et Il était donc le Fils dans l'éternité. Sa relation originelle et essentielle de Fils dans la Dèité a été manifestée en chair, et maintenant qu'elle a été rendue manifeste et que le fait en a été relaté par le Saint Esprit, quel aveuglement et quelle dureté de cœur de nier cette relation !

20.4 La manifestation de trésors cachés

Dans le trésor de la maison du Père, les choses profondes et précieuses de l'éternité sont amassées, invisibles à l'œil humain et inconnues du cœur de l'homme. Toutes « les choses cachées sont à l'Éternel, notre Dieu » (Deutéronome 29:29), qui révèle selon Son bon plaisir ce qu'Il veut à qui Il veut.

Pour le moment, nous ne sommes pas concernés par la révélation des voies de l'Éternel avec les hommes en gouvernement de la terre. Au dessus et au-delà de tous ces plans, il y a les vérités concernant l'Être essentiel de Dieu, nécessairement cachées aux yeux et aux cœurs des créatures. Ce que Dieu est doit être encore plus privé et profond que ce qu'Il fera : « Cela n'est-il pas caché par devers moi, scellé dans mes trésors ? » (Deutéronome 32:34).

À l'époque du Nouveau Testament de nombreux trésors de choix furent révélés sur la sagesse céleste et la connaissance en rapport avec Dieu et avec Son Fils. Même alors, une telle connaissance supranaturelle était cachée aux sages et aux intelligents de la terre, mais révélée aux « petits enfants » par le Père, le Seigneur des cieux et de la terre (Matthieu 11:25). Ainsi les trésors des dernières révélations de Dieu sont contenus dans le « mystère », la vérité confiée à Paul concernant Christ et l'église (voir Colossiens 2:2-3). L'assemblée a maintenant été faite le dépositaire de ces vérités transcendantes, gardées jusque-là secrètes dans les archives célestes. Nous pouvons brièvement noter, entre autres, les vérités révélées suivantes ayant ce caractère :

20.4.1 Le dessein éternel de Dieu et Sa grâce sont maintenant manifestés

L'apôtre Paul déclare que le dessein et la grâce de Dieu (qui nous a été donnée dans le Christ Jésus avant les temps des siècles), ont été maintenant manifestés (2 Timothée 1:9-10). Le moment pour cette révélation n'a pas eu lieu avant que le Messie se soit présenté à Israël selon la promesse et la prophétie, et qu'Il ait été abhorré par la nation et crucifié. Ce refus méchant de leur Roi et Sauveur était anticipé par « le conseil défini et la préconnaissance de Dieu » (Actes 2:23).

Dieu donc, dès le commencement, s'est proposé « quelque chose de meilleur ». Si l'infamie de l'homme a contrecarré l'introduction de la bénédiction promise pour la terre, Dieu s'est proposé de déverser les flots surabondants de Sa grâce et d'accorder des bénédictions spirituelles dans les lieux célestes dans le Christ Jésus. Le silence était gardé tout au long des temps des siècles concernant le dessein de cet appel céleste de l'assemblée ; mais maintenant le secret céleste conservé précieusement est donné à connaître, ayant été annoncé par des écrits prophétiques (Romains 16:25-27).

20.4.2 La vie est maintenant manifestée dans le Christ Jésus

L'apôtre Jean fut choisi par le Saint Esprit pour présenter dans ses écrits la manifestation présente de la vie dans le Christ Jésus. Nous rencontrons à nouveau le terme « manifester » : « la vie a été manifestée » (1 Jean 1:2). Ce n'était pas une vie récemment venue à l'existence, mais c'était une vie existant éternellement dans le Fils, et cachée jusqu'au moment présent où elle a été manifestée. Son aspect caractéristique, c'est « la communion avec le Père et avec son Fils Jésus Christ » (1 Jean 1:3) ; et cette communion est pour nous !

Nous trouvons donc ici un autre secret inestimable provenant du trésor de l'éternité, et révélé maintenant à la famille de Dieu. La vie entachée par le péché était sur la terre depuis les jours d'Adam, mais personne n'avait vu cette Vie Éternelle, qui était auprès du Père, jusqu'à ce qu'elle soit déployée dans le Fils incarné. Cette Vie Éternelle était toujours auprès du Père, mais dans cette fin des temps, elle a été manifestée parmi les hommes par Celui qui est « le Dieu véritable et la vie éternelle ».

Cette vie donc a toujours existé, car elle est « dans le Fils », mais elle était cachée aux hommes jusqu'à sa manifestation, au sujet de laquelle Jean témoigne pour lui-même et pour ses compagnons de témoignage : « la vie a été manifestée ; et nous avons vu, et nous déclarons, et nous vous annonçons la vie éternelle, qui était auprès du Père et qui nous a été manifestée » (1 Jean 1:2).

20.4.3 *L'amour de Dieu a maintenant été manifesté*

L'amour de Dieu annoncé dans l'évangile n'est pas d'origine récente. Il était caché, mais maintenant il est rendu manifeste. Jean s'attarde sur cet aspect de l'amour. Il enseigne que « l'amour est de Dieu », et que « Dieu est amour » (1 Jean 4:7-8). Dieu Lui-même est l'origine, la source principale de l'amour : Il est amour.

L'amour étant la nature même de Dieu, cet amour de Dieu est inscrutable, incompréhensible, inaccessible à la créature, comme la nature divine l'est nécessairement. De nos jours, le trésor le plus précieux de la maison du Père a été donné à connaître, étant manifesté glorieusement et de la bonne manière dans le Fils incarné. « En ceci a été manifesté l'amour de Dieu pour nous, c'est que Dieu a envoyé son Fils unique dans le monde, afin que nous vivions par Lui » (1 Jean 4:9).

Cette manifestation est très simple, et profondément bénie, dans ses résultats pour nous. Comment la famille de Dieu apprend-elle l'amour éternel de Dieu, ainsi que la manière dont il repose sur ses membres et les affecte ? Cet amour les pénètre lorsqu'ils méditent dessus et qu'ils le contemplant, là où seul il a été et pouvait être manifesté — dans la Personne du Fils unique de Dieu.

20.5 *Manifestation infinie*

Parmi les autres beautés qui brillent sur nous lorsque nous contemplons par la foi le Fils de Son amour, il y a la mesure infinie de ce qu'Il a manifesté de l'amour de Dieu, et que nous percevons dans la gloire de cette Personne bénie. Peut-être demandons-nous à quel degré l'amour infini de Dieu a été montré dans ce pauvre monde. D'un côté il y a l'étendue sans limite de l'amour de Dieu voulant se manifester ; de l'autre côté, il y a le tout petit vase du cœur humain pour le recevoir. La plénitude éternelle de l'amour divin a-t-elle été suffisamment manifestée pour remplir nos petites coupes, et la manifestation en demeure-t-elle alors, comme l'huile de la veuve ? (1 Rois 17:16).

Ah, non ! Une manifestation restreinte de Son amour, ce n'est pas ce que Dieu voulait. Son amour infini a été manifesté jusqu'à ses limites extrêmes pour la gloire de Son nom et le délice de Son cœur. C'est Sa volonté que nous connaissions l'amour qui surpasse toute connaissance, et que nous apprenions sa riche plénitude en Jésus Christ, Son Fils. L'amour de Dieu demeure en Lui, en qui habite toute la plénitude de la Déité corporellement ; et cet amour de Dieu déconcerte toute compréhension humaine à la fois dans son essence, dans ses qualités, dans ses activités. L'amour qui demeure en Lui est l'amour par lequel le Père a aimé Son Fils unique avant la fondation du monde ; pourtant nous pouvons dire : de cette vaste plénitude nous avons tout reçu (Jean 1:16).

20.6 *Manifestation dans le Fils*

La compétence du Fils de Dieu pour faire connaître (= manifester) le nom du Père (Jean 17:6) repose sur Sa relation personnelle avec le Père avant Son incarnation. Voici Ses propres paroles qui Le révèlent : « Je suis sorti d'auprès du Père... et de nouveau je laisse le monde, et je m'en vais au Père » (Jean 16:28). De plus, tandis qu'Il était ici-bas dans l'humble aspect de l'humanité, Sa relation de Fils demeurait intacte. Il parle du Père comme « Mon Père », et en s'adressant au Père Il parle de Lui-même comme « Ton Fils ».

L'incarnation n'avait ni brisé ni affaibli les liens éternels entre le Père et le Fils. Tout au long de Sa manifestation, Ils étaient dans la plus intime communion. Ses disciples pouvaient Le laisser seul, mais Il n'était pas seul car le Père était avec Lui (Jean 8:29 ; 16:32). Il dit : « Je suis dans le Père et le Père est en Moi » (Jean 10:38 ; 14:10) ; et parlant de Son service, Il dit : « Le Père qui demeure en moi, c'est lui qui fait les œuvres » (Jean 14:10).

Ces affirmations dans la bouche du plus grand de toute l'humanité pourraient sembler contradictoires et paradoxales, ou même pire ; mais comme expressions de « Dieu manifesté en chair », elles sont exquises, parfaitement appropriées et elles illuminent. Le Fils était en communion consciente avec le Père, car Il dit : « Moi et le Père, nous sommes un » (Jean 10:30). Il était consciemment en train de manifester le nom du Père, car Il dit : « Celui qui m'a vu, a vu le Père » (Jean 14:9).

Il est clair que la plénitude et la perfection de la manifestation du Père par le Fils dépendaient de Sa relation éternelle. En cela se trouve la différence radicale entre le Fils et tous les nombreux serviteurs de Dieu. Divers devoirs leurs étaient attribués, des messages particuliers étaient confiés à chacun d'eux, mais ils demeuraient subordonnés, quelle que soit l'élévation de leur dignité temporelle.

Abraham était appelé l'ami de Dieu, et l'Éternel lui a fait part de la destruction imminente des villes de la plaine (Genèse 18:17). L'Éternel parlait à Moïse, le médiateur d'Israël, face à face, comme un homme parle avec son ami (Exode 33:11). C'était de grands honneurs pour ces deux fils des hommes ; pourtant ils ne dépassèrent jamais leur position originelle, comme le récit parallèle de leurs fragilités et de leurs manquements l'atteste pour tous les deux.

Il aurait été incongru et mauvais d'entendre de la bouche d'Abraham les paroles suivantes : « Celui qui m'a vu, a vu le Tout-puissant ». Mais notre Seigneur a dit : « Celui qui M'a vu, a vu le Père ». Combien ces paroles sont vraies et bénies, venant de Lui !

Moïse non plus n'aurait pas osé dire : « Moi et l'Éternel sommes un » ; mais le Seigneur dit, non pas « Mon Père et moi sommes un », mais « Moi et le Père, nous sommes un ». Cet ordre de préséance n'était pas toujours utilisé, car Il dit ailleurs : « Mon Père travaille, et moi je travaille » (Jean 5:17). Chaque expression est belle et appropriée dans son contexte, et toutes Ses paroles s'unissent pour montrer la personnalité divine du Fils sur la terre comme l'Envoyé du Père.

Nul, si ce n'est « Dieu manifesté en chair », ne pouvait affirmer cela sans tomber dans un blasphème mortel. Nous pouvons certainement prendre à notre compte le langage d'Israël racheté, et en considérant la manière de cette merveilleuse manifestation, nous pouvons dire : « Ceci a été de par l'Éternel : c'est une chose merveilleuse devant nos yeux » (Psaume 118:23). Le Fils est descendu du ciel (Jean 6:33) pour révéler le Père à celui à qui Il voudra le révéler » (Matthieu 11:27). Descendu du ciel, Il rend témoignage de ce qu'Il a vu et entendu » (Jean 3:31-32).

Les paroles du Fils étaient : « Moi, je dis ce que j'ai vu chez mon Père » (Jean 8:38). Le caractère de Sa manifestation reposait sur le fait qu'Il était avec le Père avant Son entrée dans le monde. Le Fils était pleinement conscient de cette présence éternelle avec le Père, et de la gloire qu'il avait auprès de Lui avant que le monde fût, et Il en a rendu témoignage (Jean 17:5) afin que nous croyons que le Père a envoyé le Fils (Jean 17:8) et qu'en croyant, nous adorons le Père et le Fils.

21 *Remarques concluantes : Le fait d'être Fils et le service*

Au cours de nos méditations sur « le Fils de Son amour », nous avons sûrement appris que cette Personne Bénie, le Médiateur entre Dieu et les hommes, constitue un représentant parfait de Dieu Qui est amour, puisque Lui, le Fils, est Dieu, et que la plénitude de la Déité habite en Lui de manière immuable. En outre Il est le Fils qui fait connaître le Père à quiconque Il veut Le révéler (Matt. 11:27).

Cette manifestation par le Fils fut faite « dans la chair ». « La Parole devint chair ». Le Fils incarné apparut parmi les hommes pour accomplir l'expiation et révéler Son Père « durant les jours de Sa chair ». « Il n'y a point de péché en lui », mais « Dieu, ayant envoyé son propre Fils en ressemblance de chair de péché, et pour [le] péché, a condamné le péché dans la chair » (Rom. 8:3). Le Fils, à la fin de Son ministère sur la terre, dit au Père : « J'ai achevé l'œuvre que tu m'as donnée à faire » (Jean 17:4). Par conséquent nous honorons le Fils comme nous honorons le Père, les honorant tous les deux comme égaux dans la Déité (Jean 5:23).

Or la gloire transcendante de l'obéissance de Christ selon laquelle Il a vécu jusqu'à la mort, et à la mort de la croix, se trouve dans le fait qu'étant Fils éternel, Il a daigné entrer dans cette relation de soumission pour la gloire de Dieu. Étant Fils dans la Déité et exempt

de toute obligation et condition de servitude, Il devint Serviteur de Dieu, de l'Éternel. Dans ce but, « Il s'est anéanti lui-même, prenant la forme d'esclave, étant fait à la ressemblance des hommes » (Philippiens 2:7).

Mais tandis que dans l'épître aux Philippiens le Saint Esprit décrit en détail comment Celui qui était « en forme de Dieu », une Personne Divine, a pris la forme d'esclave, nous ne lisons nulle part dans l'Écriture qu'Il ait pris « la forme de Fils », bien que l'Écriture rende témoignage à ce que, dans Son incarnation, Il était encore le Fils, et non pas un Enfant (voir appendice E).

Dans cette place d'assujettissement, la précieuse Personne divine « descendit », car Il choisit de devenir le Serviteur juste de l'Éternel, mais toute l'Écriture garde le silence sur le fait qu'Il serait devenu Fils. Étant Fils, Il désira être envoyé, et non seulement Il accepta de l'être, mais étant envoyé, Il fit la volonté de Celui qui L'avait envoyé. « Quoiqu'il fût Fils, Il a appris l'obéissance par les choses qu'Il a souffertes » (Héb. 5:8). Son obéissance fut plus que l'obéissance d'un Serviteur ; c'était une obéissance de Fils — et une obéissance qu'Il apprit à l'école de la souffrance.

21.1 *Une doctrine nouvelle et étrange*

Cette excellence unique de l'obéissance de Christ est voilée, voire entièrement gommée, par les doctrines actuellement [début du 20ème siècle] très en vogue dans certains milieux. Il semble qu'on soutient que le terme « Fils » est appliqué à notre Seigneur dans le sens de « Serviteur », l'assujettissement étant dénoté, dit-on, par la relation de fils, et pour cette raison, cette condition de Fils ne pouvait pas être vraie du Seigneur avant Son incarnation.

La citation suivante de James Taylor est une déclaration doctrinale précise sur ce sujet, niant la relation éternelle de Fils du Seigneur Jésus Christ : « L'Écriture enseigne que, comme on l'a souligné de diverses manières ces dernières années, tandis que Sa Personne reste inchangée, la relation de Fils de notre Seigneur dénote un assujettissement, qu'il n'est pas correct de Lui appliquer dans la Déité antérieure à l'incarnation, quand Il était éternellement en forme de Dieu, condition qui ne peut pas impliquer un assujettissement » (les italiques sont dans le texte d'origine).

Cette affirmation contient la substance de l'un des principaux arguments des Unitariens qui nient la Déité du Seigneur Jésus, soutenant que puisque le Seigneur a affirmé Sa propre condition de Fils, Il a par cela pris expressément et ouvertement une place subordonnée, et que par conséquent Il ne pouvait pas être le Dieu suprême. L'enseignement cité ci-dessus soutient également que la « condition de fils », du fait qu'elle dénote un assujettissement, ne s'applique pas et ne peut pas s'appliquer au Seigneur dans Sa Déité antérieure à l'incarnation. Ainsi, tout en différant largement sur d'autres sujets, tous deux sont d'accord avec les ennemis du Seigneur pour nier Sa relation éternelle de Fils, en se servant de la même raison, — une raison insuffisante.

La raison alléguée (que la condition de Fils « dénote un assujettissement ») ne trouve aucun appui dans l'Écriture où, selon l'usage général du terme et comme nous allons essayer de le montrer, la condition de Fils dénote fréquemment la dignité, le caractère, la nature et le privilège plutôt que l'assujettissement. La conséquence en est que leur argument est réduit à néant, du simple fait que la condition de Fils ne dénote pas invariablement l'assujettissement dans l'Écriture.

Par exemple, nous lisons au Psaume 72 v. 17 (selon la traduction en marge de la version autorisée anglaise) : « Son nom sera comme un fils pour continuer le nom de son père à jamais » [J.N.Darby : « Son nom sera pour toujours ; son nom se perpétuera devant le soleil »]. Le fils ici est celui qui transmet pleinement et fidèlement à une génération future la dignité et l'excellence du père. Moïse « refusa d'être appelé fils de la fille du Pharaon » (Héb. 11:24) ; il renonça aux dignités de la cour royale d'Égypte où il était reconnu comme « fils », non pas comme « serviteur ».

Les fils sont ceux qui reproduisent les traits typiques et distinctifs de leurs pères, et ce sens d'après lequel ils représentent leurs parents est souvent utilisé dans des sujets moraux. Ainsi, « les fils de la désobéissance » (Éph. 2:2) sont ceux dont la conduite manifeste la désobéissance aussi nettement qu'un fils ressemble à un père. Barnabas manifestait si clairement les caractéristiques d'un consolateur qu'il fut appelé « fils de consolation » (Actes 4:36). Le Seigneur disait que les Juifs avaient pour « père le diable », parce qu'ils avaient ses convoitises et faisaient ses actions, montrant par là leur origine morale (Jean 8:41-45).

Il y a dans l'Écriture de nombreuses expressions de ce genre, comme les « fils de la lumière », « fils de ce siècle », « fils de la résurrection », « fils de perdition », « fils des prophètes », « fils de l'alliance », et autres ; tous ces cas dénotent le caractère et la nature, mais non pas l'assujettissement et le service.

En vérité, la nouvelle théorie qui affirme que l'état de fils dénote l'assujettissement, fait la confusion entre les termes de « fils » et de « serviteur » alors que l'Écriture fait la distinction. L'assujettissement est un trait essentiel du caractère de serviteur, mais il est exceptionnel et volontaire dans le cas d'un fils. Un fils peut consentir à devenir serviteur, mais un serviteur ne peut pas s'élever pour devenir un fils. Quand le fils obéit, son obéissance est celle d'un fils, et non pas celle d'un serviteur.

21.2 *Le Fils a appris l'obéissance*

L'enseignement de l'Écriture au sujet de notre Seigneur est que Lui, le Fils, à Son incarnation prit une place d'assujettissement ou d'obéissance. C'est dans cette place de relation assumée qu'Il « apprit » à se soumettre à la volonté de Celui qui L'avait envoyé. « Quoiqu'il fût Fils, [Il] a appris l'obéissance par les choses qu'Il a souffertes » (Héb. 5:8). Les dignités et les gloires personnelles de Celui qui est le Fils et qui assumait les conditions d'assujettissement et de souffrance sont développées auparavant dans la même épître aux Hébreux (ch. 1). Celui qui y est montré comme étant Dieu et l'Éternel ainsi que Fils, a appris l'obéissance par les choses qu'Il a souffertes. La gloire essentielle de Sa Personne ne magnifie-t-elle pas Son obéissance au-delà de toute comparaison, et n'élève-t-elle pas Sa soumission à une excellence sans pareil ?

L'assujettissement était étranger à la nature du Fils éternel, et pourtant Il apprit l'obéissance quand Il fut incarné. On voit tout de suite l'absurdité de l'affirmation que l'assujettissement est dénoté par le terme de « Fils » quand on applique cette affirmation à ce passage, substituant ce mot assujettissement au mot « Fils ». Ce changement conduit à transformer l'affirmation de la gloire messianique en une simple platitude : « Quoiqu'il fût dans l'assujettissement, Il a appris l'obéissance par les choses qu'Il a souffertes ». Quelle banalité ! Celui qui est assujetti doit obéir. La force emphatique de « quoique », qui signifie « malgré le fait que », est perdue. La gloire du Fils obéissant disparaît de ce passage quand l'éternité de la relation de Fils est niée !

Cette suggestion gratuite est un réel déshonneur porté au Fils en rapport avec les circonstances de Son humiliation. Si la condition de fils « dénotait l'assujettissement », comme ils disent, alors l'obéissance était le devoir normal du Fils, et s'Il faisait les choses qui Lui étaient commandées, Il ne méritait pas d'être remercié (Luc 17:9). Si Son obéissance Lui coûtait des souffrances, tout bon soldat n'endure-t-il pas des rigueurs (2 Tim. 2:3) ? En appliquant à notre Seigneur cette interprétation erronée de la condition de Fils, la vraie signification d'Hébreux 5:8 est pervertie, et la gloire de l'obéissance du Fils est réduite au niveau de la fidélité d'un serviteur.

L'assujettissement décrit dans ce texte fut exceptionnel et sans pareil, parce qu'Il fut trouvé chez Celui qui obéissait « quoiqu'Il fut Fils ». Son statut personnel Le dispensait de toute obligation d'être assujetti, et pourtant Il obéit. De Sa propre volonté, Il prit la position et les responsabilités d'un esclave. Le Fils devenant assujetti était une excellence glorieuse, sans pareille dans l'histoire de la création ; et le Saint Esprit décrit et magnifie cette excellence, spécialement dans l'évangile de Marc et dans l'épître aux Hébreux.

21.3 La condition de Fils dénote la liberté et non l'esclavage

Quand il est dans sa minorité ou en enfance, un fils est considéré comme un enfant ou petit enfant, et comme tel est soumis à l'autorité familiale. Mais en temps voulu, après avoir passé l'âge de l'enfance ou de l'immatrité, il est reconnu comme « fils », et est libéré de son ancienne servitude à des tuteurs et des gardiens. L'apôtre utilise cette distinction entre la condition de fils et l'enfance pour enseigner la différence entre la loi et la grâce (Gal. 4:1-7 ; Rom. 8:15).

Ici encore nous trouvons que l'affirmation selon laquelle l'état de fils « dénoterait l'assujettissement » n'est pas valable car, dans ce passage, la condition de fils est placée en contraste avec l'assujettissement ou esclavage. Sous la loi, l'Israélite était dans la servitude, et était maintenu dans l'assujettissement à ses rites et cérémonies sous peine de malédiction ; il était esclave. Sous la grâce, le croyant est délivré de l'esclavage de la loi, et son obéissance n'est pas contrainte, mais spontanée et elle est un sujet de délice ; ce n'est pas l'obéissance d'un esclave, mais celle d'un fils qui crie « Abba, Père » du fond du cœur. Dans son caractère, c'est l'obéissance de Christ pour laquelle Il est sanctifié (1 Pierre 1:2). « Un fils honore son père, et un serviteur, son maître » (Malachie 1:6) ; et l'assujettissement du Fils était parfait, comme Il le dit Lui-même : « J'honore mon Père », et « J'ai gardé les commandements de mon Père » (Jean 8:49 ; 15:10). Celui qui était le Fils éternel est devenu le Fils-Serviteur.

21.4 L'état de Fils dénote la communauté de nature

Le terme « fils » ne « dénote l'assujettissement » que dans l'enfance et durant l'adolescence, avant que la maturité soit atteinte. Quand il est adulte, le fils est compétent pour représenter le père parce qu'il correspond au père en nature et en qualités. Dans des conditions normales, le fils n'est donc pas considéré comme inférieur au père, mais comme son égal, et capable de maintenir le prestige de la famille. Ce sens est en accord avec l'usage scripturaire du mot « fils ».

Dans ce sens de représentant, Isaac est appelé fils d'Abraham. Trois fois Dieu décrit Isaac comme le « fils unique » d'Abraham (Gen. 22:2, 12, 16). Il n'est pas tenu compte d'Ismaël ni des enfants de Keturah, ceux-ci n'étant à aucun degré représentatifs du père dans la lignée de la promesse divine. Isaac seul était la vraie semence, et le témoignage d'Éliézer à son sujet était : « Abraham lui a donné tout ce qu'il a » (Genèse 24:36). La foi d'Abraham et son caractère pieux étaient reproduits en Isaac, si bien qu'il était le fils d'Abraham dans le sens idéal de posséder une communauté de nature et de caractère avec son père, d'une manière que le fils de la servante n'avait pas.

Dans l'épisode du mont Morija, cette communion d'intérêt et d'obéissance volontaire est manifestée magnifiquement en Abraham et Isaac. Deux fois nous lisons : « Ils allaient les deux ensemble » (Genèse 22:6, 8). Bien qu'il y eût deux serviteurs et un âne, c'est Isaac qui portait le bois pour l'holocauste. Bien qu'âgé d'environ vingt-cinq ans, il consentit à être lié par Abraham et à être couché sur l'autel. L'obéissance prompte du fils est très marquée dans le récit, mais combien ces circonstances étaient exceptionnelles ! Une telle soumission absolue fut-elle jamais demandée à un fils ? Mais la foi d'Abraham et son obéissance à Dieu se reproduisaient dans le comportement d'Isaac. Et la merveille extraordinaire de l'obéissance d'Isaac, c'est qu'il était fils, et non pas serviteur. Il y avait une identité de nature et de caractère entre lui et Abraham, et c'était là la cause de sa soumission filiale, où il montrait une piété semblable à celle de son père.

21.5 Jésus Christ, le Fils-Serviteur

C'est la condition éternelle de Fils de Christ qui communiquait un caractère incomparable à Son service sur la terre. Dans la Dité, il y a uniformité de volonté, et donc aucun assujettissement de l'Un à l'Autre. Dans la Dité le Fils ne connaissait pas l'assujettissement, mais sur la terre, « quoiqu'il fût Fils, [Il] a appris l'obéissance par les choses qu'il a souffertes ». Dans l'humble place d'assujettissement qu'Il assumait, le Fils choisit de recevoir des commandements du Père, et de leur obéir avec toute diligence et un délice infini. Quelle obéissance pourrait l'égaliser dans sa nature ou à son degré ?

Assumant l'assujettissement par Son incarnation, le Fils était parfait dans toutes les relations qui étaient propres à Son assujettissement, et Il devint l'Auteur du salut éternel pour tous ceux qui Lui obéissent (Héb. 5:8-9). Dans la Dité, la volonté du Fils coïncidait constamment et absolument avec la volonté du Père, et quand Il devint esclave, une unanimité semblable fut préservée. Et cette obéissance sans faille à la gloire du Père fut manifestée non pas dans un ciel sans péché, mais sur la terre pécheresse, — non pas par un archange, le plus exalté des serviteurs, mais par le Fils de l'amour du Père, en qui habite toute la plénitude de la Dité corporellement.

Aussi distingué que soit le service d'un ange, il ne pouvait jamais dépasser l'obéissance d'un serviteur. Mais l'obéissance de Christ était l'obéissance de Celui qui avait le nom plus excellent de Fils, et qui n'était sous aucune obligation d'obéir. La place qui Lui revenait dans la maison de Dieu, était celle de « Fils sur Sa maison », Sa Personne Lui donnant une suprématie absolue. Moïse, malgré toute sa renommée de législateur et de conducteur, ne s'élevait pas plus haut qu'un serviteur agissant dans cette maison (Héb. 3:5-6).

21.6 Le Fils est le Créateur de toutes choses

Il n'est pas vrai que « la condition de fils de notre Seigneur dénote l'assujettissement », sauf qu'au temps voulu Il a assumé la place de Serviteur. Subsistant à jamais en forme de Dieu, Il prit la forme d'esclave, devenant obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix (Phil. 2:5-8). Colossiens 1:15-17 attribue catégoriquement toute l'œuvre de création au Fils de l'amour du Père ; elle fut nécessairement accomplie dans la Dité antérieure à l'incarnation. L'œuvre de réconciliation (Col. 1:18-22) est l'œuvre du Fils dans la Dité incarnée. La même Personne, le Fils de l'amour du Père, a agi tout au long de tout cela, et pourtant on nous prétend qu'il n'est pas juste de Lui appliquer la condition de Fils dans la Dité antérieure à l'incarnation. Assurément ceux qui affirment cela « ne demeurent pas dans le Fils et dans le Père » (1 Jean 2:24). Ils revendiquent une lumière nouvelle, mais ce n'est que la lumière de leur propre feu et des étincelles qu'ils ont eux-mêmes allumées (És. 50:11).

« Quiconque [vous] mène en avant et ne demeure pas dans la doctrine du Christ, n'a pas Dieu. Celui qui demeure dans la doctrine, celui-là a le Père et le Fils » (2 Jean 9)

Fils de Dieu, Fils de l'homme Jean 1 v. 50 et 52 et Hébreux 2:5-9

Tiré de notes prises à une méditation de Arend Remmers, 9 avril 2013. Lecture de Jean 1:44-52.

Jean 1:31 : « Je ne le connaissais pas ». C'est en tant qu'Agneau de Dieu qu'il ne le connaissait pas.

Jean 1:46 : celui dont Moïse a écrit c'est Deut. 18:17.

Jean 1:52 : quelque chose de plus grand que le Fils de Dieu et le roi d'Israël : la chose la plus grande, c'est le Fils de l'homme glorifié dans le ciel.

Jean 1:50. L'expression le Fils de Dieu ne signifie pas toujours la même chose. Le Fils de Dieu en Jean 1:50, ce n'est pas le Fils éternel de Dieu, comme au début du chapitre, mais c'est le Fils de Dieu comme au Psaume 2:6, 7. Psaume 2:7 ne parle pas de l'éternité du Fils (eternal sonship en anglais), le Fils éternel n'a jamais été engendré ; au Psaume 2:7 nous voyons une nouvelle position du Fils Éternel dans l'incarnation, une position qui était toute nouvelle et qui n'avait jamais existé auparavant, « la sainte chose » conçue du Saint Esprit selon Luc 1. 35 : « aujourd'hui, je t'ai engendré ». Jésus est Fils de l'homme en tant que Fils de Marie,

et Il est Fils de Dieu car conçu du Saint Esprit. On a la même chose en Jean 11:27 dans la bouche de Marthe. Fils de Dieu, normalement, c'est seulement l'être humain ; ce n'est pas identique à Celui qui était dans la condition de Fils éternel (eternal sonship en anglais), en forme de Dieu (selon Phil. 2:6) et qui a pris la forme d'un homme, « fait à la ressemblance des hommes » (selon Phil. 2:7). Fils de Dieu et roi d'Israël sont donc des choses très proches, à la fois dans le Ps. 2:6, 7 et dans la bouche de Nathanaël en Jean 1:50. Le Ps. 2:7 est le commencement de la vie du Seigneur sur la terre (aujourd'hui je t'ai engendré », et il est en liaison avec Ps. 2:6 qui parle du roi d'Israël (« j'ai oint mon roi sur Sion »).

Comment est-il possible de dire « tu verras de plus grandes choses » en Jean 1:51? En Jean 1:52, nous ne sommes plus dans le Ps. 2 qui était seulement pour Israël. Jean 1:52 parle du Ps. 8 et non pas du Ps. 2. Il faut croître dans la connaissance du Seigneur Jésus dit Pierre (2 Pierre 3:18 : « croissez dans la grâce et dans la connaissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ »). Il faut connaître les différentes gloires du Seigneur. Comment Jean 1:52 peut-il parler du Seigneur avec « de plus grandes choses » que celles de Jean 1:50 ? Pour cela il faut voir le Ps. 8:3-9 qui va beaucoup plus loin que le Ps. 2. En disant : « Qu'est-ce que l'homme », David ne parlait pas de l'homme en général, car il est écrit : « tu as assujetti toutes choses sous ses pieds » (Ps. 8:6), ce qui est cité trois fois dans le NT : Éph. 1:22, 1 Cor. 15:27, Hébr. 2:6-8.

Fils de Dieu a donc deux sens différents : 1) L'éternité de sa condition de Fils (eternal sonship ; début de Jean 1), et 2) Sa condition de Fils comme homme et roi d'Israël (Ps. 2).

Pareillement, le Fils de l'homme a deux sens différents et dans deux positions différentes :

« Qu'est-ce que l'homme, que tu te souviennes de lui, et le Fils de l'homme que tu le visites » (Ps. 8:4 et Hébr. 2:6) : c'est l'humanité du Seigneur venu sur la terre (Luc 1:35 et Ps. 2:7). Hébr. 1:5 (« Tu es mon Fils, moi je t'ai aujourd'hui engendré ») fait allusion à Ps. 2:7, tandis que Hébr. 2:5, 8 fait allusion au Ps. 8:4-6 (« tu as assujetti toutes choses sous ses pieds »). L'écrivain de l'épître aux Hébreux en Hébr. 2:8b explique le verset, et dit qu'il n'est pas encore accompli. Éph. 1:22 c'est le conseil de Dieu. Hébr. 2:8 présente le fait présent. Puis Hébr. 2:9 explique davantage : le Fils de l'homme est moindre que les anges (Hébr. 2:9) quand Il est entré dans la passion de la mort, ce qui est différent de sa situation pendant sa vie où alors les anges le servaient. Le Seigneur s'appelle toujours ou presque toujours le Fils de l'homme (« ... à cause de la passion de la mort »). Mais maintenant Il est couronné de gloire et d'honneur (Hébr. 2:7,9 ; Ps. 8:5) : c'est la place prise par le Seigneur après Sa mort et Sa résurrection. Il est glorifié comme Fils de l'homme, pas comme Dieu. Comme Dieu Il n'a jamais quitté le sein du Père (Jean 1:18), et « Moi et le Père, nous sommes un » (Jean 10:30). « Assieds-toi à ma droite » (« jusqu'à ce que j'ai mis tes ennemis comme marche-pied de tes pieds », Ps. 110:1 et Hébr. 1:13. Et « tu as mis toutes choses sous ses pieds, Ps. 8:8 et Hébr. 2:8), c'est le Seigneur comme Fils de l'homme glorifié à qui il est dit cela, et cela ne lui est pas dit comme Dieu.

Alors en Jean 1:52 on comprend que quand la terre disparaîtra, il n'y aura plus d'Israël ni de roi d'Israël comme en Jean 1:50 et Ps. 2:6. Comme Fils de l'homme glorifié, il sera éternellement l'objet du service des anges (Jean 1:52), c'est beaucoup plus grand que Jean 1:50. Donc le Fils de l'homme (Jean 1:52) ne signifie pas toujours la même chose, comme aussi le Fils de Dieu ne signifie pas toujours la même chose.

Comme sur la montagne de la transfiguration, que nous puissions ne voir que Jésus seul (Marc 9:8), et une fois revenus dans la plaine, que nous puissions prier et jeûner (Marc 9:9, 29).

QUI EST JÉSUS par G. André

Table des matières abrégée

- 1 Préface
- 2 Qui est Jésus ?
- 3 Le Fils de Dieu
- 4 Le Fils de l'Homme
- 5 Le Sauveur
- 6 Le Christ — Le Messie
- 7 Le Seigneur
- 8 Les types de Christ dans l'Ancien Testament
- 9 Le Fils bien-aimé du Père

Table des matières détaillée

- 1 Préface
- 2 Qui est Jésus ?
- 3 Le Fils de Dieu
 - 3.1 Jean 1:1-4
 - 3.2 Hébreux 1:1-3
 - 3.3 Colossiens 1:15-17
 - 3.4 Le mystère de la Trinité
- 4 Le Fils de l'Homme
 - 4.1 Sa conception
 - 4.2 Sa naissance
 - 4.3 À douze ans
 - 4.4 Son ministère
 - 4.5 Sa mort
 - 4.6 Sa résurrection
- 5 Le Sauveur
 - 5.1 Le salut
 - 5.2 La rémission des fautes et la purification
 - 5.2.1 Rémission — pardon
 - 5.2.2 La purification
 - 5.3 La justification
 - 5.4 La rédemption
 - 5.5 La propitiation et la réconciliation
 - 5.5.1 La réconciliation
 - 5.5.2 La propitiation
 - 5.6 La vie éternelle

- 6 Le Christ — Le Messie
 - 6.1 Christ dans la prophétie
 - 6.1.1 La « semence »
 - 6.1.2 L'Oint
 - 6.1.3 Les souffrances et les gloires
 - 6.2 Le Christ historique
 - 6.2.1 À sa naissance
 - 6.2.2 Durant son ministère
 - 6.2.3 Le témoignage des apôtres
 - 6.2.4 Le reconnaître
 - 6.3 Le Christ vivant
- 7 Le Seigneur
 - 7.1 Le « Seigneur » dans les Évangiles
 - 7.2 Dans les Actes et dans les Épîtres
 - 7.3 Chef sur toutes choses à l'assemblée (Éph. 1:22)
 - 7.4 Le roi des Juifs
 - 7.5 Roi des rois et Seigneur des seigneurs
 - 7.6 Mon Seigneur
- 8 Les types de Christ dans l'Ancien Testament
 - 8.1 Des objets
 - 8.2 Des offrandes
 - 8.3 Épisodes
 - 8.4 Des personnages
- 9 Le Fils bien-aimé du Père
 - 9.1 Un unique fils bien-aimé (Marc 12:6)
 - 9.1.1 Sorti
 - 9.1.2 Envoyé
 - 9.1.3 Venu
 - 9.2 Le Père aime le Fils
 - 9.3 Celui-ci est mon Fils bien-aimé
 - 9.4 L'amour manifesté

1 **Préface**

À la question de Jésus : « Et vous, qui dites-vous que je suis ? », Simon Pierre avait répondu : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant » (Mat. 16:16). Le Père le lui avait révélé ; il en est déclaré « bienheureux » (v. 17).

À la fin de sa vie, le vieil apôtre qui sait que « le moment de déposer sa tente s'approche rapidement » (2 Pierre 1:14), a un encouragement suprême : « Croissez dans la grâce et dans la connaissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ » (3:18).

Très simplement, et sans doute très partiellement, nous avons cherché à souligner quelques-unes des gloires de cette merveilleuse Personne, dont la contemplation profonde est capable de transformer nos vies (2 Cor 3:18). Jamais nous n'en sonderons ici-bas tout le mystère ; le Père seul le connaît (Mat. 11:27). Dans sa prière, le Seigneur Jésus lui-même pouvait déclarer : « C'est ici la vie éternelle, qu'ils te connaissent seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus Christ » (Jean 17:3). En effet, « Lui est le Dieu véritable et la vie éternelle » (1 Jean 5:20).

Pour approfondir le sujet, nous recommandons les ouvrages suivants :

J.G. Bellett : La gloire morale du Seigneur Jésus Christ

J.G. Bellett : Le Fils de Dieu

E v Kietzel : Voici l'Homme

Méditation sur le Psaume 22

W.J. Hocking : The Son of His love

2 **Qui est Jésus ?**

« Quel est le nom de son fils, si tu le sais » (Prov. 30:4)

Dans la nuit, solitaire, Jacob a lutté avec l'homme mystérieux qui finalement a prévalu sur lui quand l'aurore se levait. Le patriarche doit confesser son nom de trompeur. Il reçoit alors une mesure de bénédiction et demande à l'Ange : « Je te prie, déclare-moi ton nom ». L'Ange (qui sans doute était une personnification du Seigneur lui-même) dit : « Pourquoi demandes-tu mon nom ? Et il le bénit là ». Le Nom n'est pas révélé.

À la demande de Manoah, l'Ange de l'Éternel est apparu une seconde fois. Manoah le questionne : « Quel est ton nom ?... et l'Ange de l'Éternel lui dit : Pourquoi demandes-tu mon nom ? Il est merveilleux » (Juges 13:17-18). À Manoah non plus le Nom n'est pas révélé (merveilleux signifie plutôt secret, caché, en hébreu).

Bien plus tard, Agur posera la question : « Quel est le nom de son fils, si tu le sais ? »

Pourtant Ésaïe prédit sa naissance : « Voici, la vierge concevra, et elle enfantera un fils, et appellera son nom Emmanuel » (És. 7:14).

Plus loin le prophète annonce : « Un enfant nous est né, un fils nous a été donné, et le gouvernement sera sur son épaule ; et on appellera son nom : Merveilleux, Conseiller, Dieu fort, Père du siècle, Prince de paix » (És. 9:6). Né miraculeusement de la vierge, « enfant » donné, c'est-à-dire homme ; mais aussi un « fils », allusion au Fils de Dieu qui est d'éternité, qui doit régner et amènera la paix. Mais le nom personnel n'est pas révélé.

Il faut arriver au Nouveau Testament pour trouver, dans le premier verset de l'Évangile de Matthieu, ce nom de Jésus. L'ange l'avait annoncé à Marie : « Tu concevras, et tu enfanteras un fils, et tu l'appelleras du nom de Jésus » (Luc 1:31). Il l'avait confirmé un peu plus tard à Joseph : « Elle enfantera un fils, et tu l'appelleras du nom de Jésus, car c'est lui qui sauvera son peuple de leurs péchés » (Mat. 1:21) — Jésus, forme française du nom hébreu qui signifie l'Éternel Sauveur (Nomb. 13:17 note).

Les premiers chrétiens avaient comme signe de ralliement le cryptogramme du poisson : « ICHTUS », dont les initiales successives signifient I = Jésus — CH = Christ — THU (THEOU HUIOS) = Fils de Dieu — S = Sauveur.

Nous désirons Le considérer sous divers aspects que la Parole de Dieu nous présente :

1. Fils de Dieu

2. Fils de l'Homme

3. Sauveur
4. Christ (Messie)
5. Seigneur — Chef sur toutes choses
6. En type dans l'Ancien Testament
7. Fils bien-aimé du Père

3 **Le Fils de Dieu**

Un certain temps s'était écoulé depuis la pêche miraculeuse, où Pierre, aux genoux de Jésus, lui avait dit : « Retire-toi de moi, car je suis un homme pécheur » (Luc 5:8). Les disciples ont suivi leur Seigneur, ont vu sa puissance, son cœur plein de compassion, ses démêlés avec les pharisiens et autres sectes juives ; ils ont pu constater son rejet (Mat. 11:20-24 ; 12:14) ; les pharisiens avaient été jusqu'à déclarer : « Celui-ci ne chasse les démons que par Bézélzéboul, chef des démons » (Mat. 12:24).

Peu après, Jésus se retire tout au nord du pays « aux quartiers de Césarée de Philippe » (Mat. 16:13). « Comme il priait à l'écart, ses disciples étaient avec lui » (Luc 9:18). Il les interroge : « Qui disent les hommes que je suis, moi le fils de l'homme ? » Les disciples donnent des réponses plus invraisemblables les unes que les autres. Alors se tournant vers eux, Jésus demande : « Et vous, qui dites-vous que je suis ? » Qu'alliaient-ils répondre ? Avaient-ils discerné vraiment qui il était ? Et nous-mêmes que répondons-nous à cette question ?

Un Pilate dira : « Je ne trouve aucun crime en cet homme ». Judas déclarera : « J'ai livré le sang innocent ». Défilant devant la croix, les principaux sacrificateurs diront : « Il a sauvé les autres, et il ne peut se sauver lui-même » (Mat. 27:42). Pierre, le disciple toujours prompt à se mettre en avant, que va-t-il dire ? — « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant » (Mat. 16:16). Déclarer « tu es le Christ » pouvait correspondre à l'espoir des disciples qu'il était « celui qui doit délivrer Israël » (Luc 24:21) ; ils pouvaient constater que certaines prophéties étaient accomplies par lui ; mais ajouter : « ... le Fils du Dieu vivant », comment cela était-il possible ? Ils aimaient leur Maître ; mais après la tempête, on s'était étonné : « Quel est celui-ci, que les vents mêmes et la mer lui obéissent ? » (Mat. 8:27). Si Pierre a pu affirmer qu'il était le Fils de Dieu, c'est bien parce que le Père le lui avait révélé. Paul dira aux Galates : « Il plut à Dieu... de révéler son Fils en moi » (1:16). D'autres ont cherché « s'ils pourraient le (Dieu) toucher en quelque sorte en tâtonnant et le trouver » (Actes 17:27). Et nous, comment pouvons-nous Le connaître comme le Fils du Dieu vivant ? N'est-ce pas la Parole qui nous le révèle ? Comme le dit l'apôtre : « Ces choses sont écrites afin que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et qu'en croyant vous ayez la vie par son Nom » (Jean 20:31).

3.1 **Jean 1:1-4**

« Au commencement était la Parole ; et la Parole était auprès de Dieu ; et la Parole était Dieu. Elle était au commencement auprès de Dieu. Toutes choses furent faites par elle, et sans elle pas une seule chose ne fut faite de ce qui a été fait. En elle était la vie, et la vie était la lumière des hommes ».

En très peu de mots l'Esprit de Dieu place devant nous Celui qu'il appelle la Parole, ou le Verbe : l'expression des pensées de Dieu. Aussi loin en arrière que nous puissions concevoir, Il « était » : éternel dans son existence ; « auprès de Dieu » : distinct dans sa Personne ; mais « Dieu » : divin dans son essence. Il n'est pas devenu tel que ce premier verset nous le révèle ; il l'était au commencement, comme il le dit lui-même : « Avant qu'Abraham fût, je suis » (Jean 8:58). Lorsqu'à Gethsémané on viendra le prendre, une seule parole de sa bouche fera reculer ses adversaires : « C'est moi » (en grec : je suis). Il n'est ni une émanation subséquente de la divinité (v. 2), ni une créature (v. 3). « Toutes choses furent faites par lui, et sans lui pas une seule chose ne fut faite de ce qui a été fait ». Il n'a pas été créé ; il est le Fils unique (der eingeborene Sohn, the only begotten Son, Monogenes) du Père (Jean 1:14, 18 ; 3:16, 18 ; 1 Jean 4:9).

« En elle était la vie ». Il n'est pas, comme l'homme, « une âme vivante », mais « un esprit vivifiant » (1 Cor. 15:45). Le Père lui a donné d'avoir « la vie en lui-même » (Jean 5:25).

3.2 **Hébreux 1:1-3**

« Dieu... nous a parlé dans le Fils, qu'il a établi héritier de toutes choses, par lequel aussi il a fait les mondes, qui, étant le resplendissement de sa gloire et l'empreinte de sa substance, et soutenant toutes choses par la parole de sa puissance... ».

Après avoir parlé aux pères par les prophètes, à la fin de ces jours-là, Dieu nous a parlé « en Fils ». Qui est-il, ce Fils ? D'emblée, « il l'a établi héritier de toutes choses ». Dans ses conseils éternels Dieu a prévu que Celui qui viendrait un jour sur la terre pour donner sa vie, serait élevé dans la gloire, et que, dans la plénitude des temps, toutes choses seraient réunies « en un dans le Christ », le chef (Éph. 1.10).

Par lui, dans l'histoire du temps, « il a fait les mondes ».

Dans sa personne même, il est « le resplendissement de sa gloire et l'empreinte de sa substance ». Pour rendre compréhensible cette expression, les anciens disaient qu'il est la lumière du soleil. Le « soleil » est, dans cette comparaison, Dieu lui-même ; il habite la lumière inaccessible qu'aucun homme n'a vu ni ne peut voir (1 Tim. 6:16). Mais nous pouvons voir la lumière du soleil qui éclaire toutes choses. La gloire divine nous est cachée, mais elle a brillé pleinement en Christ : « Le Dieu qui a dit que du sein des ténèbres la lumière resplendit, a relu dans nos cœurs pour faire luire la connaissance de la gloire de Dieu dans la face de Christ » (2 Cor. 4:6).

Comme la cire (comparaison bien faible) reçoit l'empreinte d'un sceau, le Fils est l'image expresse de la Personne divine. Cette image est en quelque sorte « en relief », tandis que dans l'Ancien Testament nous en avons « l'ombre » (Héb. 10:1). Jésus lui-même pouvait déclarer à Philippe qui demandait : « Montre-nous le Père » (Jean 14:8) : « Ne crois-tu pas que moi je suis dans le Père et que le Père est en moi ? » Seule la foi le discerne comme tel.

Non seulement il a créé les mondes, mais « il soutient toutes choses par la parole de sa puissance ». Notre esprit se perd à contempler l'immensité de l'univers. Le moindre dérangement dans notre simple système planétaire amènerait une catastrophe. La Parole ne dévoile ni ne détaille les phénomènes que Dieu permet à la science, par l'intelligence qu'il a donnée à l'homme, de découvrir petit à petit. Elle nous dit simplement : « Par la foi, nous comprenons que les mondes ont été formés par la Parole de Dieu, de sorte que ce qui se voit n'a pas été fait de choses qui paraissent » (Héb. 11:3). « Ce qui ne se peut voir de lui, savoir et sa puissance éternelle et sa divinité, se discerne par le moyen de l'intelligence, par les choses qui sont faites » (Rom. 1:20). La Parole n'est pas un livre de science. Elle nous déclare que Celui qui a créé toutes choses, les soutient aussi par la parole de sa puissance et, quant à la révélation, cela doit nous suffire.

3.3 **Colossiens 1:15-17**

« Le Fils de son amour... est l'image du Dieu invisible, le premier-né de toute la création ; car par lui ont été créées toutes choses, les choses qui sont dans les cieux et les choses qui sont sur la terre, les visibles et les invisibles, soit trônes, ou seigneuries, ou

principautés, ou autorités : toutes choses ont été créées par lui et pour lui ; et lui est avant toutes choses, et toutes choses subsistent par lui ».

Dans ces passages, il n'est pas « l'empreinte » de sa substance, mais « l'image » du Dieu invisible : « Personne ne vit jamais Dieu ; le Fils unique, qui est dans le sein du Père, lui, l'a fait connaître » (Jean 1:18).

Quant à la création, il en est le « premier-né », c'est-à-dire l'héritier, le chef ; quatre choses nous sont dites sous ce rapport : par lui ont été créées toutes choses, les visibles et les invisibles ; toutes choses ont été créées pour lui ; mais lui est avant toutes choses (il n'est donc pas une créature) ; enfin, toutes choses subsistent par lui, reliant ainsi la pensée à celle d'Hébreux 1:3.

Il est donc « Fils de Dieu » éternellement. Nous l'avons vu dans Jean 1:11 le dit lui-même en s'adressant au Père en Jean 17:24 : « Père... tu m'as aimé avant la fondation du monde ».

Quand il est né sur la terre, il est toujours Fils de Dieu. « Le saint enfant qui naîtra sera appelée Fils de Dieu ». C'est le mystère de sa personne : conçu de l'Esprit Saint, mais né de la vierge, il est « véritablement Dieu et véritablement homme ». « Tu es mon fils », déclare Hébreux 1:5. Mais en ajoutant aussi : « Moi je t'ai aujourd'hui engendré », lorsqu'il vient sur la terre.

Dans sa résurrection enfin, il est « déterminé (ou prouvé) Fils de Dieu en puissance, selon l'Esprit de sainteté, par la résurrection des morts » (Rom. 1:4).

3.4 Le mystère de la Trinité

Dès le premier verset de la Bible, elle est impliquée : « Dieu créa » ; en hébreu, Dieu est au pluriel (Élohim), le verbe créa est au singulier ! Un peu plus loin : « Dieu dit : Faisons (pluriel) l'homme à notre image... et Dieu créa (singulier) l'homme » (Gen. 1:26). Il faut attendre le baptême de Jean pour que la Trinité se dévoile. Jésus prend place comme homme avec le peuple qui se repentait, non qu'il ait eu besoin lui-même de se repentir, mais cela convenait à la position qu'il avait prise au milieu de son peuple. Le Baptisé prie ; l'Esprit descend alors sur lui comme une colombe ; et la voix du Père résonne du ciel : « Tu es mon Fils bien-aimé » (Luc 3:21-22).

Jésus déclarera : « Moi et le Père, nous sommes un » (Jean 10:30). Le Saint-Esprit, le Consolateur, lorsqu'il sera venu, fera connaître que « moi je suis en mon Père » (14:20), comme Jésus l'avait dit à Philippe : « Moi je suis dans le Père, et le Père est en moi » (v. 10). Sur la terre, il n'était pas un dieu indépendant du Père, quoique distinct dans sa personne (Jean 5).

Le Saint Esprit « procède du Père » (Jean 15:26). Il est « donné » par le Père, « envoyé » par Lui (14:26) ; mais ce Saint Esprit est envoyé « au nom du Fils » (14:26), et c'est lui qui l'envoie d'auprès du Père (15:26).

N'allons pas plus loin dans ce mystère. Dieu est un, et le médiateur entre Dieu et les hommes est un, l'homme Christ Jésus (1 Tim. 2:5) ; pourtant il s'est révélé en trois manières d'être, ou trois personnes.

L'homme aimerait poser des questions, mais ne dépassons pas la révélation de la Parole. En effet, le Seigneur Jésus lui-même le dit : « Personne ne connaît le Fils, si ce n'est le Père ; ni personne ne connaît le Père, si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils voudra le révéler » (Mat. 11:27). « Le Fils unique, qui est dans le sein du Père, lui, l'a fait connaître » ; mais il reste dans la personne du Fils un mystère que personne ne « connaît à fond », même si Paul peut souhaiter « le connaître, Lui », comme nous connaissons une personne ou un fait. Il est vrai que « la vie a été manifestée » (1 Jean 1:1-4) : il a été vu, et contemplé, et touché. Cette révélation nous est donnée pour que notre joie soit accomplie dans la communion avec le Père et le Fils. Mais il reste en la personne du Fils un mystère impénétrable, même lorsqu'il apparaît dans sa gloire : Il portera le nom de « fidèle et véritable » ; de « la Parole de Dieu » ; de « Roi des rois, et Seigneur des seigneurs » (Apoc. 19:11, 13, 16), mais aussi « un nom écrit que nul ne connaît que lui seul » (v. 12) !

Nom de Jésus que nul ne sonde,

Nom du Dieu fort d'éternité,

Et de l'Agneau Sauveur du monde,

Et de l'homme ressuscité. (H. Rossier)

Et pourtant, devant une telle grandeur, un tel mystère, Paul peut déclarer, et chacun de nous peut se joindre à l'expression de son infinie reconnaissance : « Le Fils de Dieu m'a aimé, et s'est livré lui-même pour moi » (Gal. 2:20).

4 Le Fils de l'Homme

« Le mystère de la piété est grand », nous dit 1 Timothée 3:16 : « Dieu a été manifesté en chair ». Dans l'Ancien Testament, Dieu s'était fait connaître de différentes manières : par des songes, par des visions, par l'apparition d'un ange, par la parole qu'il avait dite aux prophètes « à plusieurs reprises et en plusieurs manières ». Mais l'Évangile nous place devant ce mystère extraordinaire : « La Parole devint chair », c'est-à-dire homme.

Pour un temps Il a « habité » (« dressé sa tente ») au milieu de nous. Là il a montré sa gloire, non pas celle d'un roi qui régnera sur toutes choses ; non pas celle du Créateur ; mais celle d'un homme parfait, sa gloire morale, « comme d'un fils unique de la part du Père, pleine de grâce et de vérité ». Et les Évangiles déroulent devant les regards de notre foi toute la perfection de la vie de « l'homme Christ Jésus ».

En peu de mots, mais combien précis et profonds, Philippiens 2:6-8 place devant nous la profondeur de cet abaissement. Le Christ Jésus subsiste « en forme de Dieu », l'essence même de sa vie ; mais il n'a pas, comme Satan (És. 14:14), ou comme l'homme à l'instigation du tentateur (Gen. 3:5), « regardé comme un objet à ravir d'être égal à Dieu ». Sans doute l'était-il, l'est-il toujours. Mais il a accepté de « s'anéantir lui-même » (et lui seul pouvait le faire), de se dépouiller des insignes de sa gloire (sans cesser d'être en forme de Dieu). Il a pris « la forme d'esclave », toute la vie essentielle d'un esclave, « étant fait à la ressemblance des hommes ». En lui-même l'homme est esclave de Dieu, serviteur de Dieu ; comme créature, il l'est nécessairement. Mais Lui l'est devenu volontairement. Soulignons qu'il a été fait « à la ressemblance » des hommes (cf. Rom. 8:3), car il était sans péché : « Il n'a pas commis de péché » (1 Pierre 2:22) ; il n'a pas « connu le péché » (2 Cor. 5:21) ; « il n'y a point de péché en lui » (1 Jean 3:4).

Un deuxième stade de son abaissement nous est présenté : « Étant trouvé en figure comme un homme, il s'est abaissé lui-même » (Phil. 2:8). Homme au milieu des hommes, en tant qu'homme il s'est abaissé. Il n'a pas revendiqué une position importante ; il n'a pas revêtu la gloire royale qu'il aura plus tard ; il n'a cherché ni l'approbation, ni la considération des chefs de son temps. Dans cet abaissement il est « devenu obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix ».

Hébreux 5:7-8 nous dévoile à quelles douleurs l'a conduit cette obéissance : « Durant les jours de sa chair, il a offert avec de grands cris et avec larmes, des prières et des supplications à celui qui pouvait le sauver de la mort... et quoiqu'il fût Fils, il a appris l'obéissance par les choses qu'il a souffertes ». Il a dû faire l'expérience de ce que signifiait l'obéissance pour un homme, et pour un homme qui voulait accomplir la volonté de Dieu jusqu'au bout. Les perfections du serviteur ne lui ont pas valu d'être appelé Fils de Dieu. Il serait déjà remarquable qu'un homme puisse s'être comporté dans sa vie de manière à mériter ce titre. N'est-il pas infiniment plus grand que le Fils de Dieu soit devenu serviteur !

N'oublions pourtant pas que dans cet homme abaissé « toute la plénitude s'est plu à habiter » (Col. 1:19). Il était Emmanuel, « Dieu avec nous » (Mat. 1:23). « Dieu était en Christ » lorsqu'il réconciliait le monde avec lui-même (1 Cor. 5:19). Il était véritablement Dieu et véritablement homme.

Selon la première épître de Jean, il convient de Le reconnaître de trois manières : « Tout esprit qui confesse Jésus Christ venu en chair est de Dieu » (1 Jean 4:2). « Quiconque confessera que Jésus est le Fils de Dieu demeure en lui, et lui en Dieu » (v. 15). « Quiconque croit que Jésus est le Christ est né de Dieu » (5:1).

Que d'erreurs se sont répandues par « ceux qui ne confessent pas Jésus Christ venant en chair » (2 Jean 7), ou Jésus comme Fils de Dieu. « Si quelqu'un vient à vous et n'apporte pas cette doctrine, ne le recevez pas dans votre maison » (v. 10). Combien importe pour Dieu tout ce qui touche à la personne de son Fils.

Qu'il soit fils de l'homme, lui-même le dit, pour la première fois en Matthieu 8:20 dans une expression remarquable : « Les renards ont des tanières ; et les oiseaux du ciel ont des demeures ; mais le fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête ». Sa tête, il la reposera lorsque sur la croix, « ayant baissé la tête », il remettra son esprit à son Père (le mot « baisser » en Jean 19:30 est le même que « reposer » en Matthieu 8:20 !).

4.1 Sa conception

Ésaïe 7:14 avait déjà annoncé que la vierge concevrait et enfanterait un fils. Il faut en venir à l'Évangile pour comprendre la portée de la prophétie.

En Luc 1:35, l'ange répond à Marie, qui s'est étonnée de pouvoir concevoir, puisqu'elle ne connaît pas d'homme : « L'Esprit Saint viendra sur toi, et la puissance du Très-haut te couvrira de son ombre ; c'est pourquoi aussi le saint enfant qui naîtra sera appelée Fils de Dieu ». Marie était vierge, fiancée à Joseph. Il n'y avait eu entre eux aucune relation qui aurait conduit à une conception. En Matthieu 1:18-23, l'Esprit de Dieu précise que « avant qu'ils fussent ensemble », elle se trouva enceinte par l'Esprit Saint. Joseph s'inquiète ; l'ange du Seigneur vient le rassurer : « Ce qui a été conçu en elle est de l'Esprit Saint ; elle enfantera un fils, et tu appelleras son nom Jésus, car c'est lui qui sauvera son peuple de leurs péchés ». Ainsi s'accomplissait la prophétie d'Ésaïe (v. 23). À Joseph, l'ange parle du Sauveur ; à Marie, il avait parlé de Celui qui régnera : par elle, il était fils de David selon la chair (Mat. 1:16).

4.2 Sa naissance

Michée 5:2 avait annoncé que le Christ naîtrait à Bethléhem. Joseph et Marie habitaient Nazareth. Comment Dieu agirait-il pour conduire Marie dans la ville de David pour y accoucher ? Dieu est au-dessus de tout. Un décret est rendu de la part de l'empereur pour faire un recensement (qui de fait aura lieu plus tard !). Le décret amène Joseph, comme tous les autres Juifs, à monter dans sa ville d'origine, Bethléhem, « parce qu'il était de la maison et de la famille de David » (Luc 2:4). Marie, « qui lui était fiancée », était enceinte. Pendant qu'ils étaient là, elle mit au monde son fils premier-né, l'emballota et le coucha dans la crèche. Il n'y avait pas eu de place pour eux dans l'hôtellerie. Leur premier acte à l'égard de ce fils est de « l'emballoter » ; le dernier acte, quand son corps aura été descendu de la croix, sera de « l'envelopper » de linges (Jean 19:40).

La généalogie de Matthieu 1, — après avoir répété comme un refrain tel et tel engendra tel et tel, — arrivée à Joseph, précise : « le mari de Marie, de laquelle est né Jésus, qui est appelé Christ » (v. 16).

Cet enfant, « emmaillotté et couché dans une crèche », est « le signe » pour les bergers, auxquels l'ange est apparu pour leur annoncer « un grand sujet de joie qui sera pour tout le peuple ; car aujourd'hui, dans la cité de David, vous est né un Sauveur, qui est le Christ, le Seigneur ». Pour les mages, qui, un peu plus tard, viennent adorer le roi, le signe sera une étoile. Les bergers s'en vont jusqu'à Bethléhem ; ils trouvent Marie et Joseph et le petit enfant « et l'ayant vu », ils parlent de lui. Leur regard ne se porte pas tant sur Marie et Joseph, mais sur cet enfant dont l'infinie grandeur leur a été révélée. Ils s'en retournent « glorifiant et louant Dieu », faisant écho à la multitude de l'armée céleste qui louait Dieu et lui rendait gloire.

Le « sujet » de joie est « grand », il est « pour tout le peuple ». Contraste avec Luc 1:14, où le sujet de joie est pour Zacharie et pour plusieurs qui se réjouiront de la naissance du baptiseur : celui-ci préparerait le chemin du Seigneur ; l'enfant de Bethléhem était le Seigneur lui-même.

Quand il eut huit jours, il fut circoncis. Se conformant en toutes choses à la loi, quarante jours s'étant écoulés, les parents le portent à Jérusalem pour la purification, non pas la sienne, mais celle de Marie, selon Lévitique 12:7 (« pour elle »). À noter que les parents de Jésus n'ont pu offrir un agneau, ils étaient trop pauvres ; ils n'ont pu présenter qu'une paire de tourterelles.

Quand ils entrent au temple avec l'enfant, personne n'a remarqué qui était celui-ci, ni les sacrificateurs, ni les chefs du temple. Seul le vieillard Siméon, conduit par l'Esprit, le prend dans ses bras, bénissant Dieu parce que ses yeux ont vu son salut. Le père et la mère s'étonnent de ces choses, « Siméon les bénit ». Remarquons qu'il bénit les parents, pas l'enfant. « Sans contredit, le moindre est béni par celui qui est plus excellent » (Héb. 7:7). Comment Siméon aurait-il pu bénir l'enfant, alors que lui-même avait besoin de sa bénédiction ?

Anne, prophétesse, fort avancée en âge, qui ne quittait pas le temple, survient en ce moment. Elle loue le Seigneur et « parle de lui ». De qui parlait-elle ? De l'enfant bien sûr, mais cet enfant, qui était-il, sinon le Seigneur ?

Un peu plus tard, les mages sont venus. L'étoile les avait conduits vers « le roi des Juifs » (Mat. 2:2). Arrivés à Bethléhem, ils entrent dans la maison, ils voient le petit enfant avec Marie, sa mère. Mais se prosternant, c'est à lui qu'ils rendent hommage et offrent leurs trésors : l'or (le métal le plus précieux de la Bible, qui nous parle de la divinité), l'encens (le parfum qui monte vers Dieu en bonne odeur, comme il montera de toute la vie de l'Homme parfait) et la myrrhe (l'amertume de ses souffrances), offrandes qui nous font penser au culte qu'en esprit et en vérité nous pouvons rendre à Dieu par Christ.

Le plus extraordinaire n'est-ce pas la fuite en Égypte ? Dieu aurait parfaitement pu faire un miracle pour protéger son Fils. Mais aucun miracle n'est fait en faveur de Jésus. Il est un homme sur la terre. Petit enfant il est emmené par ses parents, fuyant comme un réfugié, restant dans la terre étrangère jusqu'à ce qu'Hérode soit mort, pour habiter ensuite Nazareth, où il fut « élevé ».

4.3 À douze ans

Rien ne nous est dit de cette vie à Nazareth. Il est appelé « le fils du charpentier », ou même « le charpentier », précisant son occupation. L'Esprit de Dieu a voulu cependant nous conserver cet incident révélateur, quand, à douze ans, monté avec ses parents pour la fête de Pâques à Jérusalem, il y reste seul, malgré l'inquiétude qu'il suscitait particulièrement chez sa mère. Pendant trois jours ses parents le cherchent (n'auraient-ils pas dû, sachant qui il était, porter leurs pas tout d'abord vers le temple ?). Ils le trouvent enfin, à la fois « occupé des affaires de son Père », mais aussi prenant parmi les docteurs la position qui convenait à un garçon de douze ans, « les écoutant et les interrogeant » (bon exemple pour les jeunes frères quant à leur attitude dans l'assemblée, en particulier dans les réunions d'étude !). Jésus était conscient d'être le Fils du Père ; cela ne l'empêche pas de descendre avec ses parents à Nazareth et de leur être « soumis ». Il « avançait en sagesse et en stature et en faveur auprès de Dieu et des hommes », parfait à tous les stades de son développement, selon qu'il convenait à son âge.

4.4 Son ministère

Quel attrait de « voir Jésus de lieu en lieu » dans ses allées et venues, ses compassions, ses enseignements, sa parfaite humanité. Sa divinité brille parfois comme un éclair, lorsqu'il apaise la tempête ou ressuscite Lazare, ou accomplit tant de miracles. Mais comme l'a dit quelqu'un : « Il cachait la forme de Dieu sous la forme d'esclave, sa divinité sous le voile épais d'un Galiléen méprisé ».

Il a connu la fatigue, alors que, lassé du chemin, en plein midi, il s'asseyait au puits de Sichar (Jean 4:6). Il avait soif et demandait de l'eau à la femme. Sur la croix, pour accomplir l'Écriture, il s'écriera : « J'ai soif ». Ayant dû connaître cette intolérable soif des crucifiés, il y avait pourtant en lui une soif plus profonde, celle d'accomplir jusqu'au bout l'œuvre que le Père lui avait donné à faire. Il a connu la faim (Marc 11:12). Il dormait dans la barque malgré la tempête, la tête appuyée sur un oreiller. Il a pleuré au tombeau de Lazare, et sur Jérusalem, et à Gethsémani (Héb. 5:7).

Nous le voyons souvent pénétrer dans une maison, parfois se mettre à table ; entrer dans des synagogues, accomplir des miracles, prodiguer ses enseignements, lire l'Écriture ; nous le voyons sortant et longeant la mer, appelant les disciples, disant à Matthieu : Suis-moi. À d'autres moments, il s'en va seul dans un lieu désert ou sur une montagne, pour prier.

À plus d'une reprise, il prend ses disciples à part et leur annonce les souffrances qui l'attendent. Après la transfiguration, où avait brillé la gloire du Messie, il prend aussi celle du Fils bien-aimé du Père, « dès lors », Jésus commença à montrer à ses disciples qu'il fallait qu'il allât à Jérusalem et qu'il souffrît beaucoup (Mat. 16:21). Traversant la Galilée, il enseignait ses disciples : « Le fils de l'homme est livré entre les mains des hommes, et ils le feront mourir ». Eux ne comprenaient pas. Jésus renouvelle son enseignement « comme ils étaient en chemin, montant à Jérusalem » : « Prenant encore une fois les douze avec lui, il se mit à leur dire les choses qui devaient lui arriver : Voici, nous montons à Jérusalem ; et le fils de l'homme sera livré aux principaux sacrificateurs et aux scribes ; et ils le condamneront à mort, et le livreront aux nations ; et ils se moqueront de lui, et le fouetteront, et cracheront contre lui, et le feront mourir ; et il ressuscitera le troisième jour » (Marc 10:32-34). Quelle est leur réaction ? – Jacques et Jean demandent la meilleure place dans le royaume !

4.5 Sa mort

Les années ont passé. « La fête des pains sans levain, qui est appelée la Pâque, approchait... Et le jour des pains sans levain, dans lequel il fallait sacrifier la Pâque, arriva... Et quand l'heure fut venue, il se mit à table » (Luc 22). L'heure est venue « pour passer de ce monde au Père » (Jean 13:1). Va-t-il reculer devant la souffrance ? Sera-t-il vraiment obéissant jusqu'à la mort ? Encore une fois : « Il a appris l'obéissance par les choses qu'il a souffertes ».

À Gethsémani, il accepte la coupe de la main du Père. Quand Pilate déclare : « Voici, je vous l'amène dehors, afin que vous sachiez que je ne trouve en lui aucun crime » (Jean 19:4), c'est Jésus qui sort dehors, portant la couronne d'épines et le vêtement de pourpre, le visage défiguré « plus que celui d'aucun homme » (És. 52:14). Il aurait pu reculer. Le gouverneur ne pouvait le contraindre. Volontairement, Jésus sort dehors. Pilate le présente : « Voici l'homme ! »

« L'Homme de douleurs » est placé devant son peuple. Que vont-ils répondre ? — « Crucifie, crucifie-le ! »

Enfin Pilate le livre pour être crucifié. Ils prennent Jésus et l'emmènent. Que nous est-il dit ? « Et il sortit portant sa croix » (Jean 19:17). Jamais ils n'auraient pu l'emmener contre son gré. Le prophète avait bien annoncé qu'il serait « mené comme une brebis à la boucherie » : l'Évangile de Marc, celui du Serviteur, nous le présente ainsi. Mais dans celui de Jean, le Fils de Dieu s'en va de lui-même au lieu du supplice !

Jésus était-il mortel ? Tout homme est mortel ; il avait participé de la nature humaine ; mais il ne devait pas mourir, il pouvait donner sa vie : « Personne ne me l'ôte, mais moi, je la laisse de moi-même ; j'ai le pouvoir de la laisser, et j'ai le pouvoir de la reprendre » (Jean 10:18). De sa propre décision, dans toute la possession de ses facultés, refusant le fiel qui aurait peut-être atténué ses souffrances, il s'est laissé crucifier. Il n'est pas descendu de la croix quand on lui disait : Si tu es fils de Dieu, si tu es le roi des Juifs, descends de la croix et nous croirons en toi. Jusqu'au bout il a répondu à l'Écriture ; et quand « toutes choses étaient déjà accomplies », ayant pris le vinaigre, il s'est écrié : « C'est accompli ». Et ayant baissé la tête, il remit son esprit (Jean 19:28-30).

La foule s'en est retournée à Jérusalem, se frappant la poitrine. La nuit descend sur le Calvaire. Un homme, disciple en secret, Joseph d'Arimatee, s'approche. Il a reçu de Pilate la permission de prendre le corps de Jésus. Il l'ôte de la croix. Un autre s'avance, qui, au commencement, était venu de nuit à Jésus, Nicodème ; il apporte « une mixtion de myrrhe et d'aloès d'environ cent livres » (Jean 19:38-42). Tous deux prennent le corps, l'enveloppent de linges, avec les aromates, et dans le sépulcre neuf du jardin, déposent Jésus. Deux hommes sont occupés de lui dans sa mort, comme deux hommes avaient parlé avec lui de la mort qu'il devait accomplir à Jérusalem (Luc 9:31) ; comme deux hommes s'en iront à Emmaüs, tristes, toutes leurs espérances s'étant évanouies avec sa mort.

4.6 Sa résurrection

Il a été « enseveli », nous dit 1 Corinthiens 15:4 pour que personne ne vienne dire qu'il n'avait eu qu'un évanouissement temporaire lorsqu'il a jeté le grand cri et a expiré sur la croix. Vraiment mort, il a été vraiment ressuscité. D'aucuns niaient la résurrection, mais « s'il n'y a pas de résurrection de morts, Christ n'a pas été ressuscité non plus ; et si Christ n'a pas été ressuscité... votre foi est vaine » (v. 14).

Ressuscité avec un corps spirituel, il était, quoi qu'il en soit, réellement un homme. Les disciples d'Emmaüs ne l'ont pas reconnu lorsqu'il s'est approché et s'est mis à marcher avec eux. Il paraissait un homme quelconque. Mais leur cœur brûlait au-dedans d'eux ; et quand il a rompu le pain avec eux, renouvelant le geste des jours de sa chair, leurs yeux se sont ouverts. Marie de Magdala avait cru voir le jardinier ; lorsque son cœur a vibré à son appel — « Marie », — elle a reconnu son Maître (Jean 20:15-16). La foi, le cœur, reconnaît l'Homme ressuscité.

Lorsqu'il apparaît devant ses disciples, il leur déclare « Voyez mes mains et mes pieds, que c'est moi-même ; touchez-moi, et voyez ; car un esprit n'a pas de la chair et des os comme vous voyez que j'ai ». Puis devant eux, il mange un morceau de poisson cuit, un peu d'un rayon de miel (Luc 24:39-42).

Il les mène dehors jusqu'à Béthanie, et, levant les mains en haut, il les bénit. Quand il est séparé d'eux et est élevé dans le ciel, c'est bien un homme qui est glorifié, celui en qui « habite toute la plénitude de la déité corporellement » (Col. 2:9).

5 Le Sauveur

« Le Père a envoyé le Fils, Sauveur du monde » (1 Jean 4:14). Le nom même de Jésus en est la révélation : l'Éternel Sauveur. L'ange a annoncé aux bergers : « Un Sauveur vous est né ». Les Samaritains de Sichar en ont rendu témoignage : « Nous-mêmes nous l'avons entendu et nous connaissons que celui-ci est véritablement le Sauveur du monde ». Et 2 Timothée 1:10 en affirme toute la réalité : « Notre Sauveur Jésus Christ a annulé la mort et a fait luire la vie et l'incorruptibilité par l'Évangile ».

5.1 Le salut

« Le fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu » (Luc 19:10). Il faut s'être vu perdu pour apprécier le fait d'être sauvé. Être vraiment placé un jour, ou plusieurs jours, devant la sainteté de Dieu qui ne peut voir le mal ; accepter qu'ayant offensé ce Dieu saint tant de fois, on est condamné à la perdition ; saisir alors que nous sommes « sauvés par la grâce, moyennant la foi, et cela ne vient pas de nous, c'est le don de Dieu » (Éph. 2:8).

Le croyant a été et est sauvé : « Vous êtes sauvés... ». Le salut de l'âme n'est pas futur, il est actuel, il est permanent : « Dieu nous a sauvés... non selon nos œuvres, mais selon son propre dessein et sa propre grâce » (2 Tim. 1:9).

Mais le salut est aussi effectif dans le présent. Philippiens 2:12-13 nous dit : « Travaillez à votre propre salut, avec crainte et tremblement : car c'est Dieu qui opère en vous et le vouloir et le faire ». « Travaillez » dans ce texte a plutôt la signification de « cultiver », comme en font foi, pour le sens du mot original, bien des papyrus du I^{er} siècle, retrouvés il y a quelques années. Il ne s'agit pas d'acquérir le salut, mais de « l'amener à bonne fin en travaillant », en portant du fruit, des résultats, qui se montrent dans notre conduite. Seule la puissance divine peut opérer en nous et le vouloir et le faire ; mais cela demande aussi de notre part vigilance et disposition de cœur et d'esprit pour laisser Dieu agir par son Esprit dans nos vies.

Enfin, le salut complet est écrit pour l'avenir. Il est « plus près de nous que lorsque nous avons cru » (Rom. 13:11). Encore une fois il ne s'agit pas de l'acquérir, mais de nous réveiller du sommeil et de revêtir les armes de la lumière en nous conduisant honnêtement, comme de jour. Dans un avenir sans doute proche, « le Seigneur Jésus Christ comme Sauveur transformera le corps de notre abaissement en la conformité du corps de sa gloire » (Phil. 3:21). Maintenant nous avons « les prémices de l'Esprit », mais nous attendons « l'adoption, la délivrance de notre corps » (Rom. 8:23).

5.2 La rémission des fautes et la purification

Le péché est présenté sous deux aspects : celui de dette, comme dans les paraboles ; et celui de souillure, symbolisée par la lèpre. À l'aspect dette correspond la rémission des fautes, le pardon ; à l'aspect souillure, la purification.

5.2.1 Rémission — pardon

Le coupable a été pardonné, il n'a pas eu à subir le châtement dû à sa faute.

S'il s'agit d'un pardon humain, comme par exemple d'un père à son enfant, la peine est remise par affection, peut-être par faiblesse, sans qu'il y ait châtement.

Il n'en est pas ainsi du pardon divin. Il faut que le châtement soit exécuté, mais il l'est sur un autre, sur un substitut ; Dieu peut alors pardonner. Mais le substitut n'est pas un autre homme, une victime humaine que l'on offrirait, comme dans certaines religions païennes, pour apaiser la divinité. C'est Dieu lui-même qui dans son Fils s'est offert comme substitut : « Nous avons tous été errants comme des brebis... mais l'Éternel a fait tomber sur Lui l'iniquité de nous tous » (És. 53:6).

« Sans effusion de sang, il n'y a pas de rémission » (Héb. 9:22). Comme type de la mort de Christ, avait coulé le sang de bien des victimes, des taureaux et des agneaux. Ce sang ne pouvait pas ôter les péchés. Pour rendre sensible aux siens la manière dont la dette a été payée, le Seigneur Jésus, dans la nuit où il fut livré, présentant la coupe, dit à ses disciples : « Ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance, qui est versé pour plusieurs en rémission de péchés » (Mat. 26:28).

Le pardon est complet, Dieu nous a « pardonné toutes nos fautes » (Col. 2:13).

Qu'en est-il des fautes du croyant ? Seule l'œuvre de Christ en a payé la dette. Dieu demande aux siens de reconnaître leurs manquements : « Si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés et nous purifier de toute iniquité » (1 Jean 1:9). Dire que nous n'avons pas de péché, pas de nature pécheresse, c'est nous séduire nous-mêmes ; dire que nous n'avons pas péché, pas commis de faute, c'est faire Dieu menteur. Il ne s'agit pas de cacher ses manquements, mais de les reconnaître, tout d'abord devant Dieu, et envers ceux que nous aurions offensés ou lésés. Dieu est fidèle à sa promesse et pardonne, mais il est aussi juste envers Christ en le faisant.

5.2.2 La purification

Celui qui était souillé doit être purifié, lavé.

1 Corinthiens 6:9 nous présente la liste de dix « lépreux » qui n'hériteront pas du royaume de Dieu. Pourtant l'apôtre peut ajouter : « Et quelques-uns de vous, vous étiez tels ; mais vous avez été lavés, mais vous avez été sanctifiés, mais vous avez été justifiés au nom du Seigneur Jésus, et par l'Esprit de notre Dieu ». Il s'agit ici du lavage initial, lavage complet, qui fait chanter tous ceux qui en jouissent : « À Celui qui nous aime, et qui nous a lavés de nos péchés dans son sang... à lui la gloire » (Apoc. 1:6).

Ce lavage initial de tout le corps n'a pas à être répété ; mais le croyant, contractant de la souillure dans sa marche, doit avoir les pieds lavés par l'application de la Parole (l'eau) et l'opération du Seigneur par son Saint Esprit. Tel est l'enseignement de Jésus à ses disciples en Jean 13, concluant que « celui qui a tout le corps lavé (complètement baigné) n'a besoin que de se laver (mot employé pour une partie du corps seulement) les pieds ». Si cela n'a pas lieu, dit-il à Pierre : « Tu n'as pas de part avec moi », c'est-à-dire tu ne peux jouir de la communion avec ton Seigneur.

5.3 La justification

Il faut que le pécheur soit déclaré juste, sinon il encourt la condamnation.

« Il n'y a pas de différence, tous ont péché et n'atteignent pas à la gloire de Dieu » (Rom. 3:23). Faut-il accomplir « des œuvres » pour qu'en quelque sorte un « salaire » en résulte « à titre de chose due » ? Pas du tout. « Mais à celui qui ne fait pas des œuvres, mais qui croit en celui qui justifie l'impie, sa foi lui est comptée à justice » (Rom. 4:5).

Nous sommes « justifiés gratuitement par sa grâce, par la rédemption qui est dans le Christ Jésus... par la foi en son sang ». Ainsi Dieu est « juste et justifiant celui qui est de la foi de Jésus » (v. 26).

5.4 La rédemption

Nous étions esclaves du péché et esclaves de Satan. Il fallait être rendus libres.

L'original emploie deux mots pour exprimer cette rédemption : acheter un esclave « hors du marché » pour l'affranchir, ou bien libérer sur base d'une rançon. D'ailleurs les deux significations se recouvrent.

Nous étions « vendus au péché » (Rom. 7:14), « asservis aux éléments du monde » (Gal. 4:4), « sous la malédiction de la loi » (Gal. 3:13). Mais Christ nous a « rachetés de la malédiction, étant devenu malédiction pour nous ». « Vous avez été rachetés de votre vaine conduite... par le sang précieux de Christ » (1 Pierre 1:18-19). Et quand devant le trône montera le cantique nouveau, il soulignera : « Tu as acheté pour Dieu par ton sang, de toute tribu, et langue, et peuple, et nation » (Apoc. 5:9).

Ainsi nous avons été libérés de la puissance de Satan et de celle du péché par le prix infini du sang de Christ : « Christ... avec son propre sang, est entré une fois pour toutes dans les lieux saints, ayant obtenu une rédemption éternelle » (Héb. 9:12).

5.5 La propitiation et la réconciliation

La réconciliation est l'une des bénédictions que nous apporte à nous l'œuvre de Christ ; la propitiation est le côté de Dieu.

5.5.1 La réconciliation

« Vous qui étiez autrefois... ennemis... il vous a toutefois maintenant réconciliés dans le corps de sa chair, par la mort » (Col. 1:21-22). La réconciliation implique un changement complet d'état d'esprit. Dieu n'était pas notre ennemi, au contraire : « Dieu a tant aimé le monde... » C'est nous qui, dans notre entendement, dans notre conception des choses, dans toute notre manière d'être, étions contre Dieu. Le changement profond qui, d'ennemis, a fait de nous des enfants de Dieu, est opéré « par la mort de son Fils » (Rom. 5:10). « Dieu était en Christ, réconciliant le monde avec lui-même ». Il nous a « donné le service de la réconciliation » et « nous supplions pour Christ : Soyez réconciliés avec Dieu ! » : Accepter par la foi l'œuvre de « Celui qui n'a pas connu le péché » et qui a été fait péché pour nous, afin que nous devenions justice de Dieu en Lui » (2 Cor. 5:19-21).

5.5.2 La propitiation

Au grand jour des propitiations, en Lévitique 16, le souverain sacrificateur devait, entre autres, égorger le bouc du sacrifice pour le péché, apporter son sang au-dedans du voile, et en faire aspersion sur le propitiatoire (le couvercle de l'arche), et devant le propitiatoire. Par cet acte, le sang était donc placé sur l'arche, sous les yeux des deux chérubins qui la couronnaient. Belle figure du sang de Christ, dont toute la valeur est placée devant Dieu. « La rédemption est dans le Christ Jésus, lequel Dieu a présenté pour propitiatoire » (Rom. 3:24).

Il ne s'agit pas de rendre propice un Dieu vengeur, d'apaiser une divinité courroucée ; mais, par l'obéissance parfaite et le sacrifice de Christ, de rendre possible que Dieu soit juste en faisant grâce. Le sang sur le propitiatoire démontre que l'œuvre a été accomplie, qu'une pleine réponse a été donnée à la justice de Dieu. Le péché était « couvert » par les sacrifices de l'Ancien Testament, mais ceux-ci ne pouvaient jamais « rendre parfaits ceux qui s'approchent ». Maintenant le péché a été « ôté ». Christ est « la propitiation pour nos péchés, et non pas seulement pour les nôtres, mais aussi pour le monde entier » (1 Jean 2:1 ; 2:2). La valeur de son œuvre devant Dieu est valable pour le monde entier, mais seul celui qui se l'approprie par la foi en bénéficie.

5.6 La vie éternelle

Nous étions morts dans nos fautes et dans nos péchés, mais Dieu nous a vivifiés ensemble avec le Christ et nous a ressuscités ensemble (Éph. 2:5-6 ; Col. 2:13 et 3:1). La nouvelle naissance nous fait entrer dans une vie nouvelle. Nous devenons « participants » de la nature divine. Nous pouvons alors marcher en « nouveauté de vie » (2 Pierre 1:4 ; Rom. 6:4).

Le changement manifeste qui s'opère chez quelqu'un qui était loin de Dieu et a été amené au Seigneur Jésus, montre à l'évidence cette vie nouvelle.

Les goûts, les tendances, l'aspect de toutes choses, ont changé. Ce qui pouvait avoir tant de valeur autrefois n'en a plus, mais les choses de Dieu sont devenues une réalité.

« Dieu nous a donné la vie éternelle, et cette vie est dans son Fils : celui qui a le Fils a la vie, celui qui n'a pas le Fils de Dieu n'a pas la vie. Je vous ai écrit ces choses afin que vous sachiez que vous avez la vie éternelle, vous qui croyez au nom du Fils de Dieu » (1 Jean 5:11-13).

Le poids sur Christ

Combien peu nous nous rendons compte de l'indicible souffrance de notre Sauveur pour nous amener à Dieu : « Amenant plusieurs fils à la gloire, il consumma le chef de leur salut par des souffrances » (Héb. 2:10).

Le prophète l'avait déjà annoncé (És. 53), et tant d'autres écritures : « Lui, a porté nos langueurs, et s'est chargé de nos douleurs... Il a été blessé pour nos transgressions... Le châtiment qui nous donne la paix a été sur lui... Nous avons tous été errants comme des brebis... Et l'Éternel a fait tomber sur lui l'iniquité de nous tous... Il portera leurs iniquités... Il a porté le péché de plusieurs ».

Parlant de sa passion, le Seigneur Jésus pouvait dire de lui-même : « Il sera chargé de mépris » (Marc 9:16). L'apôtre Pierre, « témoin des souffrances de Christ », souligne : « Il a porté nos péchés en son corps sur le bois ».

« Il a porté les péchés de plusieurs » (Héb. 9:28).

Oh ! Comme ils ont pesé sur toi,

Seul dans cette heure sombre,

L'abandon, l'angoisse et l'effroi

De nos péchés sans nombre ! (H. Rossier)

6 Le Christ — Le Messie

De jeunes amis croyants nous avaient demandé une fois de leur présenter le sujet suivant : Le Christ prophétique, le Christ historique, le Christ vivant, est-ce la même personne ? — Voyons donc ce qu'en dit la Parole.

Le mot hébreu « Messie » (oint) a donné « Christ » en grec et en français. C'est un titre de notre Seigneur, tandis que Jésus est un nom personnel. Ne pensons toutefois pas qu'il soit devenu le Christ à un moment de son existence, comme d'aucuns le prétendent, mais relisons ce qu'en dit Romains 9:5 : « Le Christ est sur toutes choses Dieu béni éternellement ».

6.1 Christ dans la prophétie

Sans le déclarer expressément, Proverbes 8:23 nous dit au sujet de la Sagesse : « Dès l'éternité je fus établie, dès le commencement, dès avant les origines de la terre ». Le mot « établie » signifie en hébreu « oint », impliquant le Christ.

6.1.1 La « semence »

Après la chute, l'Éternel Dieu déclare au serpent : « Je mettrai inimitié entre toi et la femme, et entre ta semence et sa semence. Elle (la semence de la femme) te brisera la tête, et toi tu lui briseras le talon » (Gen. 3:15). Première promesse expresse touchant Celui qui viendrait et aurait la victoire sur Satan, lui « briserait la tête ». Le diable « briserait le talon » du descendant de la femme, Christ devenu homme, qui passera par la mort, pour en sortir victorieux, « afin que, par la mort, il rendît impuissant celui qui avait le pouvoir de la mort, c'est-à-dire le diable » (Héb. 2:14). Tout au long de l'histoire, l'inimitié subsiste entre la semence de la femme et la semence du diable. À ceux qui contestaient contre lui, Jésus dit : « Vous, vous avez pour père le diable » (Jean 8:44). — « Ils prirent donc des pierres pour les jeter contre lui ! » (v. 59).

Des siècles plus tard, l'Ange de l'Éternel s'adresse à Abraham après qu'il a offert son fils unique : « Je multiplierai abondamment ta semence, comme les étoiles des cieux et comme le sable qui est sur le bord de la mer... et toutes les nations de la terre se béniront en ta semence » (Gen. 22:17-18). Trois semences dans ces versets : une semence céleste : Abraham est le père de tous les croyants

(Rom. 4:16) ; une semence terrestre : Israël ; enfin, « ta semence » en laquelle toutes les nations de la terre te béniront, « semence qui est Christ » (Gal. 3:16).

Il est aussi la semence de David, selon 1 Chroniques 17:13, cité expressément en Hébreux 1:5 comme s'appliquant au Fils. La prophétie de Nathan visait bien sûr Salomon dans l'avenir proche ; mais la vision allait bien au-delà, jusqu'à Celui dont l'Éternel pouvait dire : « Je l'établirai dans ma maison et dans mon royaume à toujours, et son trône sera affermi pour toujours ».

6.1.2 L'Oint

Moïse avait annoncé que l'Éternel susciterait à son peuple un prophète comme lui, pris d'entre ses frères (Deut. 18:15-19). Dieu mettrait ses paroles dans sa bouche et lui donnerait l'autorité. Si quelqu'un ne l'écoutait pas, cela lui serait redemandé. Les Juifs avaient très bien compris qu'il s'agissait du Messie lorsqu'ils demandent à Jean le baptiseur : Toi, qui es-tu ? Il nie être le Christ ou Élie ; ils lui demandent : Es-tu le prophète ? (Jean 1:21 ; cf. Act. 3:22).

Il est aussi le roi, selon le psaume 2 : « Moi, j'ai oint mon roi sur Sion, la montagne de ma sainteté. — Je raconterai le décret : l'Éternel m'a dit : Tu es mon Fils ; aujourd'hui je t'ai engendré. — Demande- moi, et je te donnerai les nations pour héritage, et pour ta possession les bouts de la terre » (v. 6-8).

Le psaume 110 le présente comme sacrificateur : « L'Éternel a juré, il ne se repentira point : Tu es sacrificateur pour toujours, selon l'ordre de Melchisédec », ce que Hébreux 2:17, etc., vient nous confirmer.

Dans la Parole, le prophète, le roi, et le sacrificateur, devaient être « oints ».

6.1.3 Les souffrances et les gloires

Sur le chemin d'Emmaüs, Jésus rappelait : « Ne fallait-il pas que le Christ souffrît ces choses, et qu'il entrât dans sa gloire ? » (Luc 24:26). Les prophètes d'autrefois en avaient été perplexes, « l'Esprit de Christ qui était en eux rendant par avance témoignage des souffrances qui devaient être la part de Christ et des gloires qui suivraient » (1 Pierre 1:11). Que de prophéties n'avons-nous pas au sujet de Ses souffrances. Celles si remarquables d'Ésaïe 53, des psaumes 22, 69, 102, et de tant d'autres. À Daniel, il avait été annoncé que le Messie serait retranché et n'aurait rien (9:26). Mais peu avant, dans la vision, le prophète avait vu la gloire de ce fils d'homme amené à l'Ancien des jours, auquel sont donnés « la domination et l'honneur et la royauté pour que tous les peuples, les peuplades et les langues le servent. Sa domination est une domination éternelle » (17:13-14).

Ésaïe avait vu Sa gloire : Le serviteur abaissé et maltraité, l'homme de douleurs, serait « exalté et élevé et placé très haut » (52:13). « Je lui assignerai une part avec les grands, et il partagera le butin avec les forts » (53:12).

Que d'heures enrichissantes on pourrait passer à chercher « dans toutes les Écritures » les versets qui parlent et de ses souffrances, et de ses gloires !

6.2 Le Christ historique

6.2.1 À sa naissance

La généalogie de Matthieu 1 se termine expressément en disant que, de Marie « est né Jésus, qui est appelé Christ ». Aux bergers, l'ange avait déclaré : Aujourd'hui vous est né un Sauveur « qui est le Christ, le Seigneur ». Et Siméon avait l'assurance qu'il verrait le Christ du Seigneur. Les mages étaient venus adorer le roi.

6.2.2 Durant son ministère

Jean le baptiseur, voyant Jésus marcher, avait dit : « Voilà l'Agneau de Dieu ». André et un autre disciple Le suivent et demeurent avec Lui. Puis André trouve son propre frère Simon, et lui déclare : « Nous avons trouvé le Messie » (qui signifie « Christ ») (Jean 1:42).

Pierre lui-même répondra un peu plus tard : « Tu es le Christ » (Marc 8:29). Ce n'était pas peu de chose, car « les Juifs étaient déjà convenus que si quelqu'un le confessait comme le Christ, il serait exclu de la synagogue » (Jean 9:22).

Au puits de Sichar, la femme samaritaine avait dit : « Je sais que le Messie qui est appelé le Christ, vient ». Et Jésus de lui répondre : « Je le suis, moi qui te parle » (Jean 4:25-26).

Quatre témoignages sont rendus au Seigneur : celui de Jean le baptiseur (Jean 5:33) ; un plus grand que celui de Jean : « Les œuvres que le Père m'a données pour les accomplir » (v. 36) ; le Père lui-même avait rendu témoignage de Lui (v. 37) ; enfin, dit Jésus : « Sondez les Écritures... ce sont elles qui rendent témoignage de moi » (v. 39). Celui que les Écritures avaient annoncé, et qui était maintenant présent sur la terre, c'était bien le même : le Christ.

Devant le sanhédrin, le souverain sacrificateur interroge Jésus. « Je t'adjure par le Dieu vivant, que tu nous dises si toi tu es le Christ, le Fils de Dieu ». — Quoiqu'il dût lui en coûter la condamnation à mort, Jésus répond : « Tu l'as dit » (Mat. 26:63-64). Pilate ne s'y trompe pas ; à deux reprises il parle de « Jésus, qui est appelé Christ ». Et devant lui, le Seigneur fait la « belle confession » qu'il est le roi des Juifs, donc le Messie (Jean 18:33, 37 ; 1 Tim. 6:13).

6.2.3 Le témoignage des apôtres

Tout le livre des Actes en est plein. Malgré les persécutions dont ils venaient d'être l'objet, les apôtres « ne cessaient tous les jours d'enseigner et d'annoncer Jésus comme le Christ » (5:42). Paul ne se lassera pas de démontrer « d'après les Écritures... qu'il fallait que le Christ souffrît et qu'il ressuscitât d'entre les morts ; — et que celui-ci, Jésus, que moi je vous annonce, est le Christ » (17:3). Apollos « avec une grande force, démontrait par les Écritures, que Jésus était le Christ » (18:28).

Le Christ qui avait vécu sur la terre et donné sa vie, n'était-il pas celui que les prophéties avaient annoncé ?

6.2.4 Le reconnaître

Il faudra que les Juifs le reconnaissent comme tel. Israël est actuellement rassemblé partiellement dans son pays, et constitue de nouveau un État souverain ; mais Zacharie 12 nous montre combien ils devront se lamenter et se repentir de n'avoir pas reconnu que Jésus était le Christ. Jusque-là il n'y aura aucune bénédiction, mais guerres et châtements. Lorsqu'ils se seront repentis, « une source sera ouverte pour la maison de David et pour les habitants de Jérusalem, pour le péché et pour l'impureté » (Zach. 13:1). Alors le Messie paraîtra pour délivrer et bénir son peuple.

L'apôtre Jean est extrêmement sévère envers celui qui ne reconnaît pas Jésus comme le Christ : « Qui est le menteur, sinon celui qui nie que Jésus est le Christ ? Celui-là est l'antichrist qui nie le Père et le Fils. Quiconque nie le Fils n'a pas non plus le Père » (1 Jean 2:22-23). Par contre : « Quiconque croit que Jésus est le Christ, est né de Dieu » (5:1).

L'apôtre termine son épître par cette assurance : « Nous savons que le Fils de Dieu est venu (le Christ historique), et il nous a donné une intelligence afin que nous connaissions le Véritable (le ministère du Saint Esprit) et nous sommes dans le Véritable, savoir dans son Fils Jésus Christ (l'enseignement des épîtres) : lui est le Dieu véritable et la vie éternelle ». Et l'apôtre d'ajouter : « Enfants,

gardez-vous des idoles », pas seulement des idoles de pierre ou d'or, mais de toutes les idoles philosophiques et autres que l'esprit humain fertile imagine pour remplacer Christ.

6.3 *Le Christ vivant*

Le Christ qui a vécu dans ce monde est mort, mais il est aussi ressuscité. C'est le témoignage répété rendu, dans le livre des Actes, par les apôtres, et spécialement par Pierre. Telle est l'assurance affirmée par Paul, conduit par l'Esprit de Dieu, dans 1 Corinthiens 15 : « Si Christ n'a pas été ressuscité, notre prédication est vaine, et votre foi aussi est vaine » (v. 14) — « Mais maintenant, Christ a été ressuscité d'entre les morts, prémices de ceux qui sont endormis... Dans le Christ, tous seront rendus vivants... les prémices, Christ ; puis ceux qui sont du Christ, à sa venue ».

Il y a pourtant une différence entre le ministère de Pierre et celui de Paul. Pierre proclame la résurrection ; il a vécu avec le Seigneur Jésus de son vivant sur terre ; il a pu constater sa mort ; il a été au sépulcre ; il l'a vu ressuscité et en rend le témoignage précis. Paul n'a pas connu Jésus dans les jours de sa chair ; il ne l'a pas vu ressuscité ; mais il l'a vu dans la gloire, sur le chemin de Damas, et dans le temple de Jérusalem (Actes 22:17). Pour lui, Jésus, le Christ, est vivant : « Un certain Jésus mort, que Paul affirmait être vivant » (Actes 25:19).

Il est vivant aujourd'hui dans le ciel, « toujours vivant pour intercéder pour ceux qui s'approchent de Dieu par Lui » (Héb. 7:25). Spirituellement, le croyant est ressuscité avec Lui (Col. 3:1). Et aussi le Christ « habite par la foi dans nos cœurs » (Éph. 3:17). Paul nous assure de cette chose merveilleuse : « Je suis crucifié avec Christ » ; mais je vis — non plus moi, « mais Christ vit en moi ».

Le Christ, annoncé par les prophètes, apparu une première fois ici-bas, offert une fois pour porter les péchés de plusieurs, « apparaîtra une seconde fois sans péché à salut à ceux qui l'attendent » (Héb. 9:28).

Toujours la même Personne. Il a été annoncé ; il a vécu ; il est ressuscité et élevé dans la gloire ; il apparaîtra à tous ceux qui l'attendent : « Jésus Christ est le même, hier, et aujourd'hui, et éternellement » (Héb. 13:8).

7 *Le Seigneur*

Après avoir placé devant nous l'abaissement du Christ Jésus, Philippiens 2:9-11 présente son élévation : « Dieu l'a haut élevé et lui a donné un nom au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus se ploie tout genou... et que toute langue confesse que Jésus Christ est Seigneur, à la gloire de Dieu le Père ».

Son titre de Seigneur devra être reconnu par tous les êtres célestes, terrestres, et infernaux. En attendant, il est plein d'intérêt de considérer comment il nous est présenté comme Seigneur à travers les pages du Nouveau Testament.

7.1 *Le « Seigneur » dans les Évangiles*

Avant la résurrection, il est assez rare qu'il soit appelé Seigneur. Retenons quelques versets de l'Évangile de Luc.

Accompagné de plusieurs de ses disciples et d'une grande foule, Jésus s'approche de Naïn (7:11). Au même moment sort de la ville un cortège considérable, accompagnant une veuve dont le fils unique est porté en terre. « Et le Seigneur, la voyant, fut ému de compassion envers elle et lui dit : Ne pleure pas... Et il dit : Jeune homme, je te dis, lève-toi... Et il le donna à sa mère ». Dans ces versets se trouve toute l'humanité de Jésus, ému de compassion, plein de sympathie pour l'immense chagrin de cette veuve. Pourquoi donc ne pas dire : « Jésus fut ému de compassion... ? » — Il va déployer toute sa puissance divine en ressuscitant le jeune homme ; et c'est bien le Seigneur qui le fait. Puis il le « donne à sa mère », comme un peu plus tard il « rend à son père » le fils libéré du démon.

Soixante-dix disciples sont désignés pour être envoyés deux à deux annoncer l'Évangile. Qui les désigne ? Non pas Jésus, mais « le Seigneur » (10:1). Il est bien clair que lui seul peut envoyer le serviteur, et c'est à lui seul qu'il répond (cf. Rom. 14:4 !).

Lorsqu'il s'agit de tancer les pharisiens pour leur hypocrisie et leur dureté, de prononcer sur eux et leurs semblables plusieurs « malheurs », ce n'est pas Jésus, mais « le Seigneur » qui le fait (11:39).

Satan a demandé à avoir les disciples pour les cribler comme le blé. Il faut en avertir Pierre. « Le Seigneur » lui-même prie pour lui, le restaurera et lui donnera même de fortifier ses frères. Lorsque Pierre aura renié pour la troisième fois, ce n'est pas Jésus qui soutient sa foi défaillante, mais « le Seigneur, se tournant, regarda Pierre : et Pierre se ressouvint de la parole du Seigneur » (22:61).

Après la résurrection, il est fréquemment nommé « le Seigneur ». Les onze accueillent les deux d'Emmaüs en disant : « Le Seigneur est réellement ressuscité » (24:34). Quand Marie de Magdala vient apporter aux disciples le message que Jésus lui a confié, avant de le délivrer, elle leur annonce qu'elle « a vu le Seigneur » (Jean 20:18). Quand Jésus lui-même se trouve au milieu d'eux, « les disciples se réjouirent quand ils virent le Seigneur » (v. 20).

Peu de temps après, sept disciples vont pêcher. Après une nuit sans rien prendre, ils voient au petit matin Jésus sur le rivage. Quand Jean le reconnaît, il dit à Pierre, non pas : Voilà Jésus, mais « C'est le Seigneur » (21:7).

L'Évangile du parfait Serviteur se termine en nous disant : « Le Seigneur donc, après leur avoir parlé, fut élevé en haut dans le ciel... et eux... prêchèrent partout, le Seigneur coopérant avec eux » (16:19-20).

7.2 *Dans les Actes et dans les Épîtres*

Son titre de Seigneur est mis en évidence. Étienne, lapidé, demande au Seigneur Jésus de recevoir son esprit. Le Seigneur dit à Ananias d'aller imposer les mains à Paul. Quand le fidèle disciple s'acquitte de cette mission, il dit : « Saul, frère, le Seigneur Jésus... t'est apparu dans le chemin... » (Actes 7:59 ; 9:11-17).

Barnabas descend à Antioche où les disciples dispersés avaient annoncé « le Seigneur Jésus ; et la main du Seigneur était avec eux ». « Il les exhortait tous à demeurer attachés au Seigneur de tout leur cœur ». Et l'œuvre se continuant, « une grande foule fut ajoutée au Seigneur ».

Combien de citations on pourrait encore faire. 1 Corinthiens 12:3 nous donne le secret : « Nul ne peut dire « Seigneur Jésus », si ce n'est par l'Esprit Saint ». On parlera du Christ, de Jésus de Nazareth, de Jésus Christ, mais pour dire « Seigneur Jésus » en sincérité, ne faut-il pas l'avoir reçu, et pour Sauveur, et pour Seigneur, dans son cœur et dans sa vie ?

7.3 *Chef sur toutes choses à l'assemblée (Éph. 1:22)*

Le psalmiste avait pu dire, et nous pouvons l'appliquer à nous-mêmes : « Écoute, fille ! Et vois et incline ton oreille ; et oublie ton peuple et la maison de ton père ; et le roi désirera ta beauté, car il est ton Seigneur : adore-le » (Ps. 45:10-11). N'est-ce pas le premier appel adressé à celle qui lui est chère : Lui rendre culte ?

Et au centre de notre culte, ne trouvons-nous pas la Cène du Seigneur ? Dans 1 Corinthiens 11:20-32, sept fois revient l'expression « Seigneur » (y compris la Cène « dominicale », c'est-à-dire « qui appartient au Seigneur »). L'enseignement de Paul à ce sujet vient du Seigneur. Le Seigneur Jésus, la nuit où il a été livré, l'a institué. La mort du Seigneur est annoncée chaque fois que l'on mange le pain et que l'on boit la coupe. Elle est la coupe du Seigneur. En participant indignement, on est coupable, « à l'égard du corps et du

sang du Seigneur ». S'il n'y a pas de jugement de soi-même, « le Seigneur » châtie. L'apôtre parle au cœur, en rappelant « la nuit où Il fut livré », et Son désir profond (Luc 22:15) : « Faites ceci en mémoire de moi ». Répondrons-nous avec le cantique : « Le désir de notre âme est après ton nom et après ton souvenir » (És. 26:8) ?

L'apôtre souligne aussi toute la révérence qui s'impose dans la participation à la Cène du Seigneur : « Toutes les fois... vous annoncez la mort du Seigneur ». Ni l'habitude, ni les distractions, ni les préoccupations ne doivent nous faire oublier, à chacune des occasions où nous participons à la Cène, que c'est la mort du Seigneur que nous annonçons.

Le Seigneur en personne, non des anges, viendra enlever ses rachetés auprès de Lui. Dans les trois versets de 1 Thessaloniens 4:15-17, cinq fois de suite il nous est parlé du Seigneur ; lui-même descendra du ciel pour opérer la résurrection des morts en Christ, la transmutation des vivants, et faire en sorte qu'ils soient pris ensemble à la rencontre du Seigneur en l'air pour être toujours avec Lui.

Avant de clore le saint livre, il nous répète sa promesse : « Je viens bientôt »,

Et, cri d'amour et d'espérance,

La réponse de tes élus,

Par l'Esprit Saint vers Toi s'élançe :

« Amen, oh viens, Seigneur Jésus » (A. Gibert)

7.4 Le roi des Juifs

Pour l'assemblée, l'épouse, il est le Seigneur. Pour Israël, il est Roi. Il est bon de ne pas confondre les deux titres, ni dans nos cantiques, ni dans nos prières.

La première question de l'Ancien Testament, adressée à Adam qui se cachait après la chute : « Où es-tu ? », avait pour but de lui montrer l'éloignement de Dieu où il s'était plongé.

La première question du Nouveau Testament :

« Où est le roi des Juifs ? » rend sensible l'abaissement de celui qui, petit enfant, est venu au milieu de son peuple dans l'humilité profonde.

Un des disciples qu'il appellera, Nathanaël, répondra à son appel : « Tu es le roi d'Israël » (Jean 1:50). Le prophète Zacharie avait annoncé : « Dites à la fille de Sion, voici, ton roi vient à toi, monté sur un ânon » (Mat. 21:5). À la fin de sa vie, pendant quelques heures, il est reconnu comme tel ; on l'acclame : « Hosanna au fils de David ! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! » (v. 9). Mais bien vite il est rejeté.

Arrêté et amené devant Pilate, il fait devant lui « la belle confession » (1 Tim. 6:13) : « Tu le dis que moi, je suis roi » (Jean 18:37). Pilate, toujours dans l'intention de le délivrer, le présente aux Juifs : « Voici votre roi ! » Mais leurs cris prévalent : « Crucifie-le ». Et sur la croix, l'écriteau de son accusation porte : « Jésus, le Nazaréen, le roi des Juifs ».

Pourtant un jour il régnera sur son peuple, comme l'annonçait le prophète : « Voici, un roi régnera en justice », apportant toutes les bénédictions qui se rattacheront à son règne (És. 32:1).

7.5 Roi des rois et Seigneur des seigneurs

La statue du songe de Nebucadnetsar représentait les quatre empires des nations. Il a suffi d'une « petite pierre » pour la broyer et la détruire. La domination, l'honneur et la royauté sont alors confiés au « fils de l'homme » dont la domination sera éternelle et dont le royaume ne passera pas à un autre peuple » (Dan. 2:44-45 ; 7:14).

Un jour l'Homme de douleurs, qui a porté la couronne d'épines, sortira du ciel couronné de plusieurs diadèmes, portant entre autres un nom écrit : « Roi des rois et Seigneur des seigneurs » (Apoc. 19:11-16). Il sera roi et sacrificateur (Ps. 110) ; il établira son règne de justice et de paix : « Il faut qu'il règne jusqu'à ce qu'il ait mis tous les ennemis sous ses pieds » (1 Cor. 15:25). « Le mystère de la volonté » de Dieu s'accomplit : toutes choses sont réunies en un comme chef dans le Christ, les choses qui sont dans les cieus et les choses qui sont sur la terre (Éph. 1:10). Il est « établi héritier de toutes choses » (Héb. 1:2).

7.6 Mon Seigneur

Marie de Magdala pleurait la disparition de son Seigneur (Jean 20:13). Quand enfin il croit à sa résurrection, Thomas dit : « Mon Seigneur et mon Dieu ! » (Jean 20:13, 28). Et Paul parlera de « l'excellence de la connaissance du Christ Jésus, mon Seigneur » (Phil. 3:8).

Le connaître comme Sauveur donne la paix avec Dieu, mais il nous appelle aussi à dire pratiquement de lui « mon Seigneur », et à lui rendre toute obéissance.

En 1 Corinthiens 6:13, le corps est « pour le Seigneur » ; temple du Saint Esprit, il ne doit pas être profané. Combien nous sommes reconnaissants qu'il soit ajouté : « Et le Seigneur pour le corps ». Ne faut-il pas toute sa puissance pour nous garder ?

Dans la vie de tous les jours, parce que nous sommes « lumière dans le Seigneur » et appelés à marcher comme des enfants de lumière, il importe « d'éprouver ce qui est agréable au Seigneur » (Éph. 5:10) : Exercice constant dans tous les choix et les alternatives qui nous sont proposés. Il s'agit de comprendre « quelle est la volonté du Seigneur » (v. 17). Dans la décision la plus importante de la vie après la conversion, le mariage, il est essentiel qu'il s'effectue seulement « dans le Seigneur » (1 Cor. 7:39). Comment un croyant pourrait-il s'unir à un incrédule, ou même à quelqu'un avec qui il ne pourra pas marcher ensemble dans la même communion pratique de tous les jours, aussi bien que collective avec les siens rassemblés ?

Quant au service, la Parole nous dit : « Servant joyeusement, comme asservis au Seigneur » ; l'apôtre a donné l'exemple : « Servant le Seigneur en toute humilité » (Éph. 6:7 ; Actes 20:19).

Paul sait que le temps de son départ est arrivé. Vers qui ses pensées vont-elles se tourner ? « Le Seigneur juste juge me donnera la couronne de justice... Alexandre a montré beaucoup de méchanceté envers moi ; le Seigneur lui rendra selon ses œuvres. Dans ma première défense, personne n'a été avec moi... mais le Seigneur s'est tenu près de moi... le Seigneur me délivrera... À lui la gloire » (2 Tim. 4). Une seule personne reste devant les yeux du vieil apôtre dans sa prison douloureuse : le Seigneur lui-même.

8 Les types de Christ dans l'Ancien Testament

En Luc 24, lors du trajet à Emmaüs, Jésus « commençant par Moïse et par tous les prophètes », expliquait aux deux disciples, « dans toutes les Écritures, les choses qui le regardent » (v. 27). Et dans la soirée, réuni avec les onze, il leur dit : « Il fallait que toutes les choses qui sont écrites de moi, dans la loi de Moïse, et dans les prophètes, et dans les psaumes, fussent accomplies. Alors il leur ouvrit l'intelligence pour entendre les Écritures » (v. 44-46).

Les Écritures dont parlait le Seigneur étaient l'Ancien Testament. Partout des choses « Le regardent » ; nous sommes donc bien justifiés à chercher dans ces pages tout ce qui peut représenter Christ.

8.1 Des objets

En première ligne, l'arche du lieu très saint fait penser à sa personne. Elle était de bois et d'or, rappelant son humanité et sa divinité. Elle contenait la manne, figure de Celui qui est descendu du ciel (Jean 6) ; les tables de la loi, rappelant sa parfaite obéissance ; la verge d'Aaron, symbole de vie et de résurrection.

La fleur de farine, dans Lévitique 2 et ailleurs, présente sa vie parfaite ; le vieux blé du pays que le peuple mange à l'entrée en Canaan, Christ dans les conseils de Dieu, tandis que les pains sans levain parlent de sa vie sans péché, et le grain rôti de ses souffrances (Josué 5:11). La gerbe des prémices offerte le lendemain du sabbat est une vivante image de sa résurrection (Lév. 23:10-11 ; 1 Cor. 15:20). Le grain de blé tombant en terre et qui porte beaucoup de fruit nous parle de sa mort.

Avant d'être placée dans l'arche, la verge d'Aaron, un bâton d'amandier sec, avait en une nuit bourgeonné, poussé des boutons, produit des fleurs, mûri des amandes (Nom. 17:8), tandis que les verges des princes des autres tribus étaient restées sans changement. La puissance de vie de la verge du sacrificateur prouvait qu'Aaron était choisi de Dieu pour remplir cet office. Le Seigneur Jésus ressuscité devient souverain sacrificateur « selon la puissance d'une vie impérissable » (Héb. 7:16).

Au désert le rocher avait été frappé (Ex. 17:6) et avait donné ses eaux en abondance. À la fin du voyage, en Nombres 20:7-11, il fallait seulement lui parler. Moïse l'a frappé à tort, avec sa propre verge ; malgré tout, il en est sorti des eaux en abondance. La Parole nous déclare expressément : « Ils buvaient d'un rocher spirituel qui les suivait : et le rocher était le Christ ». On peut penser que les eaux vives qui en jaillissaient nous parlent du Saint Esprit (Jean 7:38-39).

À Mara, les eaux étaient amères. Enseigné de Dieu, Moïse y jette un bois, qui nous parle de l'humanité de Christ, et dans lequel on pouvait voir aussi sa croix. L'introduire dans les circonstances pénibles de la vie change leur caractère, et nous apprend à les accepter de la main d'un Père : d'amères elles deviennent douces (Ex. 15:25).

À Jéricho, les eaux étaient mauvaises, et la terre stérile. Élisée y jette le sel qui les assainit, sel qui nous parle sans doute de la séparation du mal et de la vie sainte du Seigneur Jésus (2 Rois 2:21).

À Guilgal, quand le potage est contaminé par des coloquintes sauvages qu'on ne connaissait pas, le prophète jette de la farine dans la marmite, et « il n'y avait rien de mauvais » en elle. Cette farine ne nous parle-t-elle pas de la parfaite humanité du Seigneur Jésus ? Si la nourriture du peuple de Dieu a été contaminée, c'est en ramenant les âmes à Christ et à son œuvre qu'elles seront restaurées (2 Rois 4:41).

Considérons encore le serpent d'airain dressé par Moïse sur une perche, auquel il suffisait de regarder pour être guéri de la morsure des serpents (Nomb. 21:4-9). Aurions-nous pensé qu'un serpent pouvait être un type du Seigneur Jésus ? Il a fallu que lui-même en donne la clé : « Comme Moïse éleva le serpent dans le désert, ainsi il faut que le fils de l'homme soit élevé, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle » (Jean 3:14-15). Le serpent est en général la figure du diable. Il s'y rattache la malédiction de Genèse 3. Mais Christ, sur la croix, « nous a rachetés de la malédiction de la loi, étant devenu malédiction pour nous » (Gal. 3:13).

8.2 Des offrandes

Tout au long de l'Ancien Testament, des sacrifices ont été offerts. Ils n'étaient que des figures, des types, de « l'offrande du corps de Jésus Christ faite une fois pour toutes » (Héb. 10:10).

La première allusion se trouve dans Genèse 3, lorsque l'Éternel, après la chute, revêt Adam et Ève de vêtements de peau qui avaient nécessité la mort d'une victime.

« Par la foi » Abel a présenté en sacrifice les premiers-nés de son troupeau et Dieu a rendu témoignage à ses dons (Gen. 4:4 ; Héb. 11:4). En Genèse 22, un bélier est offert à la place d'Isaac, nous enseignant la vérité de la substitution. Dans ce type remarquable, c'est avant tout l'union du père et du fils allant « les deux ensemble » à Morija, qui parle à notre cœur.

À la Pâque (Ex. 12), chaque famille devait sacrifier un agneau et mettre son sang sur les portes. Plusieurs agneaux ont été immolés ; pourtant il nous est dit : Ils prendront de son sang, et en mettront sur les deux poteaux et sur le linteau de la porte, aux maisons dans lesquelles ils le mangeront » (Ex. 12:7). Les innombrables agneaux offerts dans l'ensemble des familles étaient le type du seul Agneau dont le sang peut ôter les péchés.

En Lévitique 1 à 6 et en Nombres 19, nous avons divers sacrifices nous parlant de l'œuvre de la croix. Nous renvoyons à notre brochure « Une seule offrande – Divers sacrifices ».

Sans nous arrêter à toutes les occasions où « l'agneau » jalonne la Parole, rappelons Ésaïe 53, que lisait l'eunuque de la reine Candace lorsqu'il retournait de Jérusalem dans son pays. « De qui le prophète dit-il cela ? De lui-même ou de quelque autre ? – Et Philippe... commençant par cette écriture, lui annonça Jésus » (Actes 8:35). La brebis menée à la boucherie était bien un type du Sauveur.

Et l'on arrive au Nouveau Testament, au baptême de Jean au Jourdain, où, voyant Jésus venir à lui, le baptiseur déclare : « Voilà l'agneau de Dieu qui ôte le péché du monde ! » (Jean 1:29). D'où venait-il, cet agneau ? – « De Galilée », nous dit Matthieu 3:13. De Bethléhem, dira-t-on, puisqu'il y est né. Le conseil de Dieu se dévoile en 1 Pierre 1:19 : « Christ... un agneau sans défaut et sans tache préconnu dès avant la fondation du monde ! »

Un type retient encore notre attention : les deux oiseaux offerts pour la purification du lépreux (Lév. 14:4-7). Un oiseau dont le sang est recueilli dans un vase de terre sur de l'eau vive ; un autre oiseau vivant, plongé dans le sang de l'oiseau égorgé, puis lâché dans les champs pour monter vers le ciel : « Jésus notre Seigneur a été livré pour nos fautes et a été ressuscité pour notre justification » (Rom. 4:25).

8.3 Épisodes

L'arche, type de Christ, a ouvert un chemin à travers le Jourdain, le fleuve de la mort. Dans la rivière, on va dresser douze pierres représentant les douze tribus ; elles vont rester là, montrant la position de ceux qui sont unis avec Christ dans sa mort. Mais douze pierres sont prises du milieu du Jourdain pour les transporter dans le pays et les dresser à Guilgal, autant de figures de notre résurrection avec Lui (Jos. 4:1-9).

David a tué Goliath avec sa propre épée (1 Sam. 17) : avec sa propre arme, la mort, celui qui avait le pouvoir de la mort, c'est-à-dire le diable, a été « rendu impuissant » par notre Seigneur (Héb. 2:14).

Abraham et Isaac sont allés au pays de Morija pour offrir l'holocauste. David monte à Morija, à l'aire d'Ornan, bâtir l'autel où sera présenté le sacrifice qui permettra à l'ange d'arrêter la peste (2 Chron. 3:1). À ce même Morija Salomon construira le temple. Non loin de là se dressera la croix.

8.4 Des personnages

Trois hommes sont particulièrement des types du Seigneur Jésus : Joseph, Moïse, David. Tous les trois ont été rejetés par leurs frères : Joseph fut vendu aux Madianites ; les frères de Moïse ne comprirent pas que Dieu voulait leur donner la délivrance par sa

main, et lui dirent : Qui t'a établi chef et juge sur nous ? (Actes 7:23-28) ; les frères de David l'accueillirent fort mal lorsqu'il vint à l'armée, leur apporter les provisions que leur père avait préparées (1 Sam. 17:17, 28).

Tous trois ont dû passer par une période d'abaissement, de souffrances : Joseph en Égypte et dans la prison ; Moïse en Madian ; David pourchassé par Saül. Mais tous trois sont parvenus à la gloire ; Joseph, le second dans le pays d'Égypte ; Moïse, conducteur du peuple ; et David, roi. Joseph a préservé le peuple de la famine et a reçu le titre de sauveur du monde ; Moïse a délivré Israël d'Égypte ; et David a eu la victoire sur les ennemis.

Mais tous trois dans leur jeunesse avaient été bergers. Combien le berger, à travers les Écritures, qu'il s'agisse du psaume 23, d'Ézéchiel 34, de Jean 10, nous parle du Seigneur Jésus, ce bon berger qui met sa vie pour ses brebis (Zach. 13:7).

David est une figure du roi rejeté, qui instaure le règne ; Salomon est le roi de gloire, tel Christ dans le millénium.

Tant d'autres personnages nous parlent de Lui : Jonas, trois jours et trois nuits dans le ventre du poisson, comme le fils de l'homme sera trois jours et trois nuits dans le sein de la terre. Boaz, celui en qui est la force, accueille Ruth et en fera son épouse.

Ne vaut-il pas la peine de considérer de près ces pages d'autrefois, qui sont si actuelles lorsque, conduit par l'Esprit de Dieu, l'œil de la foi y découvre quelques traits de la personne de notre bien-aimé Seigneur ?

9 Le Fils bien-aimé du Père

« Le Fils de son amour » (Col. 1:13)

9.1 Un unique fils bien-aimé (Marc 12:6)

Dans la parabole, le Seigneur retrace toute l'histoire d'Israël, son infidélité, les persécutions qu'il a fait subir aux prophètes. Pour finir, le maître leur envoie son « unique fils bien-aimé » ; lui aussi ils le tuent et le jettent hors de la vigne. Les chefs du peuple ont très bien compris qu'« il avait dit cette parabole contre eux » (v. 12).

Trois expressions sont employées par la Parole pour nous parler de cette venue du Fils sur la terre :

9.1.1 Sorti

« Le Père lui-même vous aime, parce que vous m'avez aimé et que vous avez cru que moi je suis sorti d'auprès de Dieu. Je suis sorti d'auprès du Père, et je suis venu dans le monde ; et de nouveau je laisse le monde, et je m'en vais au Père » (Jean 16:27-28).

En quelques mots le Seigneur Jésus retrace tout son chemin, tel que Philippiens 2:6-9 le présentera en d'autres termes.

L'un et l'autre passage nous dépasse infiniment. Un avec le Père, « un avec lui dans sa puissance, un avec lui dans son amour », il est « sorti » d'auprès du Père pour venir dans ce monde. Les disciples avaient saisi par la foi qu'il était sorti d'auprès de Dieu ; mais Jésus souligne que c'est d'auprès du Père qu'il est venu. Qu'implique cette expression « sorti » ? Elle rappelle le « anéanti lui-même » (Phil. 3:7), dont nous ne pouvons pas davantage saisir toute la profondeur. Il est sorti, il a été dépouillé, il s'est « anéanti » en devenant homme. Et pourtant sa bienheureuse communion avec le Père subsistait sans ombre. Les termes de la Parole rendent quelque peu sensible à nos cœurs tout ce qu'il en a coûté au Seigneur Jésus d'accepter un tel abaissement, en « prenant la forme d'esclave » pour venir dans ce monde.

Et maintenant, il dit, avec un infini soulagement (cf. 14:28), semble-t-il « De nouveau je laisse le monde ». Il allait accomplir l'œuvre que le Père lui avait donnée à faire et il pourrait s'en aller auprès de Lui. Mais combien douloureux serait le chemin qui y conduirait (Phil 2:8). Toutefois, « à cause de la joie qui était devant Lui, il a enduré la croix, ayant méprisé la honte » (Héb. 12:2). Et avec quelle joie il annoncera à Marie : « Je monte vers mon Père et votre Père ! »

9.1.2 Envoyé

« En ceci a été manifesté l'amour de Dieu pour nous, c'est que Dieu a envoyé son Fils unique dans le monde, afin que nous vivions par lui ; en ceci est l'amour, non en ce que nous, nous ayons aimé Dieu, mais en ce que lui nous aime et qu'il envoya son Fils pour être la propitiation pour nos péchés... et nous, nous avons vu et nous témoignons que le Père a envoyé le Fils pour être le Sauveur du monde » (1 Jean 4:9, 10, 14).

Nous n'avons pas aimé Dieu, mais lui nous a aimés ; la preuve suprême de cet amour est qu'il a envoyé son Fils. À six reprises dans sa prière de Jean 17, le Seigneur Jésus le répète, disant de ses disciples : « Ils ont cru que toi tu m'as envoyé ». Tous ceux qui croiront en Lui « par leur parole » sont « un » dans le Père et le Fils, « afin que le monde croie que toi tu m'as envoyé » (v. 21).

L'aveugle-né de Jean 9 en donne un exemple frappant. Jésus crache en terre, fait de la boue de son crachat et met la boue comme un onguent sur les yeux de l'aveugle. Cette boue, poussière de la terre mêlée à sa salive, représente son humanité. Le Jésus de Nazareth que l'on rencontrait parcourant les villes et les villages, et les rues de Jérusalem, était en apparence un homme comme un autre. Comme on l'a dit, il voilait « la forme de Dieu » sous celle d'un Galiléen méprisé. L'aveugle n'y voyait pas davantage lorsque la boue est mise sur ses yeux. Mais il va au réservoir de Siloé, ce qui signifie Envoyé (v. 7). Ses yeux sont alors ouverts. La foi qui, dans le Galiléen méprisé, discerne l'Envoyé du Père, a les yeux ouverts ; mais celui qui n'a pas « sa parole demeurant en lui », ne croit pas que le Père l'a envoyé (Jean 5:38). Pourtant les œuvres mêmes qu'il accomplissait rendaient témoignage de lui, que le Père l'avait envoyé (v. 36).

9.1.3 Venu

Il est aussi « venu », de sa propre décision, quoique « venu au nom de son Père » (Jean 5:43).

Mettant de côté tous les sacrifices de l'ancienne alliance, il dit « en entrant dans le monde » : « Voici, je viens... pour faire, ô Dieu, ta volonté. C'est par cette volonté que nous avons été sanctifiés, par l'offrande du corps de Jésus Christ faite une fois pour toutes » (Héb. 10:5-10). — « Christ étant venu... avec son propre sang, est entré une fois pour toutes dans les lieux saints, ayant obtenu une rédemption éternelle » (Héb. 9:11-12).

Sorti d'auprès du Père et envoyé par lui, venu dans ce monde, « le Fils unique qui est dans le sein du Père, lui l'a fait connaître » (Jean 1:18). Dans cette relation intime, ininterrompue, « le sein du Père », il a fait connaître le Dieu que personne n'avait jamais vu, mais qui se révélait maintenant non seulement comme Dieu, mais comme Père : « Celui qui m'a vu, a vu le Père... Ne crois-tu pas que moi je suis dans le Père et que le Père est en moi ? » (Jean 14:9-10).

9.2 Le Père aime le Fils

« Père... tu m'as aimé avant la fondation du monde » (Jean 17:24). Amour bien au-dessus de nous, hors de nous, lien éternel entre le Père et le Fils avant toute création, expression d'une joie profonde (Prov. 8:30), que lui seul connaît dans sa plénitude.

« Le Père aime le Fils, et lui montre toutes les choses qu'il fait lui-même » (Jean 5:20). Le Fils, parfaitement dépendant sur la terre, non pas un dieu séparé du Père, mais en pleine communion avec lui, est l'objet de l'amour du Père.

« À cause de ceci, le Père m'aime, c'est que moi je laisse ma vie » (Jean 10:17). L'amour éternel du Père qui reposait sur son Fils marchant sur la terre, n'a pas été interrompu, mais au contraire d'autant plus approfondi, si l'on ose dire, lorsque le Fils donnait sa vie. Sans doute « Dieu l'a abandonné », car « celui qui n'a pas connu le péché, il l'a fait péché pour nous » (2 Cor. 5:21). Mais si Dieu dans sa justice l'a abandonné dans les heures de ténèbres où il était « fait péché », dans le don de sa vie tout l'amour du Père reposait sur lui.

« Le Père aime le Fils, et a mis toutes choses entre ses mains » (Jean 3:35). C'est, comme nous l'avons vu, le mystère de sa volonté de « réunir en un toutes choses dans le Christ » (Éph. 1:10). Lorsqu'il aura « assujéti toutes choses sous ses pieds », l'amour du Père reposera toujours sur lui.

9.3 *Celui-ci est mon Fils bien-aimé*

Il fallait que cet amour du Père pour le Fils soit publiquement déclaré et que les siens en aient conscience.

Venu de Galilée au Jourdain pour être baptisé par Jean, Jésus prenait place, quoique sans péché lui-même, au milieu de ceux qui se repentaient. Mais le Père n'a pas voulu qu'il fût confondu avec les hommes pécheurs. Jésus remonte de l'eau, les cieus lui sont ouverts, l'Esprit de Dieu descend comme une colombe et vient sur lui. La voix du Père, qui venait des cieus, dit : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai trouvé mon plaisir » (Mat. 3:13-17). En Marc 1:9, il vient de Nazareth, la ville méprisée. Là, la Voix s'adresse à lui-même : « Tu es mon Fils bien-aimé... ». En Luc 3:21, il est l'homme parfaitement dépendant : tandis qu'il prie, le ciel s'ouvre, l'Esprit Saint descend, la Voix qui venait du ciel déclare : « Tu es mon Fils bien-aimé... ».

« Après six jours » (de travail et de service), Jésus prend avec lui les trois disciples « à l'écart sur une haute montagne ». Il est transfiguré ; Moïse et Élie leur apparaissent. Pierre met les trois sur le même plan ; mais la voix du Père se fait entendre dans la nuée lumineuse qui avait autrefois conduit Israël à travers les déserts : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai trouvé mon plaisir ; écoutez-le » (Mat. 17:5). Moïse, le législateur, Élie, le prophète, tous deux disparaissent : « Levant leurs yeux, ils ne virent personne que Jésus seul ». Le temps de la loi était révolu ; la prophétie s'accomplissait, Jésus seul reste devant les yeux des trois disciples, pas seulement comme le Roi et le Messie dans sa gloire, mais comme « le Fils bien-aimé du Père ».

En Luc 9, c'est « le huitième jour » que la scène a lieu, premier jour d'une nouvelle semaine. Moïse et Élie parlent « de sa mort qu'il allait accomplir à Jérusalem ». Tant de types que Moïse avait institués parlaient de sa mort ; les prophètes avaient annoncé « les souffrances qui devaient être la part du Christ ». Maintenant tout allait s'accomplir dans cette Jérusalem qui l'avait rejeté. Les trois disciples étaient « accablés de sommeil », mais « quand ils furent réveillés, ils virent sa gloire » ! La nuée les enveloppe, ils ont peur. C'était la demeure de l'Éternel. Mais maintenant la voix qui en vient est celle du Père, et Jésus se trouve seul avec eux.

Les disciples se turent ; ils ne rapportèrent en ces jours-là à personne rien de ce qu'ils avaient vu. Il y a des moments dans la vie d'un croyant qui se passent entre son Seigneur et lui ; il ne convient pas de les publier. Rien ne nous est dit de l'entrevue du Seigneur ressuscité avec Simon qui l'avait renié (Luc 24:34). Il y aura plus tard une restauration publique, mais ce qui s'est passé entre Pierre et son Maître est resté secret. À la fin de sa vie seulement, le vieil apôtre rappellera avec émotion la scène dont les Évangiles nous donnent le détail. Nous avons été « avec lui sur la sainte montagne », et avons entendu la voix qui lui fut adressée par la gloire magnifique (2 Pierre 1:17-18).

9.4 *L'amour manifesté*

Cet amour du Père pour le Fils devient la mesure de l'amour du Père pour les rachetés et de l'amour du Fils envers ceux pour lesquels il a tant souffert.

Avant de les quitter, Jésus s'adresse aux siens : « Comme le Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés » (Jean 15:9). Cet amour pur, insondable, dont il a joui lui-même, est le même qu'il déploie envers les siens.

Mais il ajoute dans sa prière au Père : « Tu les as aimés comme tu m'as aimé » (17:23). L'amour ineffable qui reposait sur le Fils, est le même amour qui repose sur les rachetés du Seigneur.

On a comparé ces passages au cadre d'un tableau. Au sommet est écrit : Le Père aime le Fils. Puis dans l'un des montants : Comme le Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés. Dans l'autre montant : Tu les as aimés comme tu m'as aimé. Au bas du tableau : « Comme je vous ai aimés, que vous aussi vous vous aimiez l'un l'autre ! » (Jean 13:34).

Qui est Jésus ? - Le Fils de Dieu - le fils de l'homme - le Sauveur - le Christ - le Seigneur - celui qu'en types toutes les Écritures de l'Ancien Testament nous révèlent - le Fils bien-aimé du Père.

« Et c'est ici la vie éternelle, qu'ils te connaissent seul vrai Dieu, et Celui que tu as envoyé, Jésus Christ » (Jean 17:3).

L'HOMME CHRIST JÉSUS — 1 Timothée 2:6 par Georges André

« Toute Sa Personne est désirable » (Cant. 5:16)

« Quoique vous ne L'ayez pas vu, vous L'aimez » (1 Pierre 1:8)

Table des matières abrégée

- 1 Introduction Le mystère
- 2 Son corps
- 3 Ses mains (toucher)
- 4 Ses pieds (marcher)
- 5 Ses yeux (le regard, voir)
- 6 Sa tête (Sa face, Son visage, Ses oreilles, etc.)

Table des matières détaillée

- 1 Introduction Le mystère
- 2 Son corps
 - 2.1 L'incarnation
 - 2.2 La naissance
 - Les bergers v. 8
 - 2.3 La croissance
 - 2.4 Son corps donné pour nous (Historique)
 - 2.4.1 Ses souffrances
 - 2.4.2 Sa sépulture
 - 2.4.3 La résurrection
 - 2.4.4 L'offrande du corps de Christ (portée spirituelle)

- 2.4.5 Le mémorial
- 3 Ses mains (toucher)
 - 3.1 Délivrance et puissance
 - 3.1.1 Guérisons
 - 3.1.2 Les résurrections
 - 3.1.3 Bénédiction
 - 3.2 Ses mains percées
- 4 Ses pieds (marcher)
 - 4.1 Ses pieds sur la terre
 - 4.2 À Ses pieds
 - 4.3 Sa marche ici-bas
 - 4.4 Les pieds du Ressuscité
 - 4.5 Toutes choses sous Ses pieds
- 5 Ses yeux (le regard, voir)
 - 5.1 Le regard de compassion (collectif)
- Le regard individuel
 - 5.2 L'intérêt profond
 - 5.3 Le regard qui sonde
 - 5.4 Le regard qui juge
 - 5.5 Lever les yeux au ciel
- 6 Sa tête (Sa face, Son visage, Ses oreilles, etc.)
 - 6.1 L'Homme obéissant et abaissé
 - 6.2 L'Homme méprisé
 - 6.3 L'homme glorifié
 - 6.4 Voir Sa face

1 Introduction Le mystère

En un langage quelque peu voilé, Proverbes 8:22-31 avait parlé de « la sagesse » possédée par l'Éternel « avant ses œuvres d'ancienneté... établie dès l'éternité... dès avant les origines de la terre... avant que les montagnes fussent établies... lorsqu'il n'avait pas encore fait la terre... j'étais là ».

Si en Proverbes 8, Il était désigné comme la sagesse, Jean 1 nous le présente comme « La Parole ». « Au commencement (aussi loin en arrière que nous puissions penser) était (éternelle dans Son existence) la Parole ; et la Parole était auprès de Dieu (distincte dans Sa Personne) ; et la Parole était Dieu (divine dans Son essence). « Elle était au commencement auprès de Dieu » : pas une émanation divine à un moment donné, mais toujours auprès de Lui.

Vient alors le mystère que nous ne pouvons sonder : « Et la Parole devint chair, et habita (tabernacla) au milieu de nous, et nous vîmes Sa gloire (morale) (*), une gloire comme d'un Fils unique de la part du Père, pleine de grâce et de vérité ». Semence de la femme, mais divinement conçu par l'Esprit Saint.

(*) Voir J. G. Bellet « La gloire morale du Seigneur Jésus »

Philippiens 2 devient plus précis encore (v. 6-8) : « Le Christ Jésus, étant en forme de Dieu (la vie essentielle subsistant dans la personne),... s'est anéanti lui-même (dépouillé de sa gloire), prenant la forme d'esclave, étant fait à la « ressemblance » des hommes ; et étant trouvé en figure (« schéma » : apparence extérieure) comme un homme, Il s'est abaissé lui-même, étant devenu obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix » (v. 8).

1 Timothée 3:16 complète : « Le mystère de la piété est grand : Dieu a été manifesté (révélé, rendu visible) en chair... a été élevé dans la gloire ».

Il est donc véritablement Dieu et véritablement homme, en une seule Personne. « Dieu était en Christ » (2 Cor. 5:19). Dans sa parole, Dieu a voulu nous révéler Son Fils, « le Fils unique qui est dans le sein du Père » (expression de relation, Jean 1:18). Et pourtant, Jésus lui-même déclare : « Personne ne connaît (à fond) le Fils, si ce n'est le Père ; ni personne ne connaît le Père, si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils voudra Le révéler » (Matt. 11:27).

Toute révérence est requise devant un tel mystère : l'arche était autrefois un type de Christ, construite en bois de sittim, entièrement recouverte d'or, intérieurement et extérieurement. Mais nul ne devait la toucher, ni regarder à l'intérieur (1 Sam. 6:19 ; 2 Sam. 6:6-7). Même au jour de son apparition en gloire, tel qu'Apocalypse 19:11-16 nous le présente, Il porte plusieurs noms : fidèle, véritable, juge, « la Parole de Dieu », « roi des rois et seigneur des seigneurs ». Pourtant, au verset 12 : « Il porte un nom écrit que nul ne connaît que lui seul » ! Il reste insondable.

Il nous incombe donc de ne pas vouloir entrer dans ce que la Parole ne nous révèle pas ; mais, selon la dernière exhortation de l'apôtre Pierre, de « croître dans la grâce et dans la connaissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ ». C'est dans les évangiles avant tout que, conduits par son Esprit, nous pouvons voir « l'Homme Christ Jésus » tel qu'il a été ici-bas, afin d'apprendre à mieux Le voir, L'aimer, Le suivre, Le servir.

2 Son corps

2.1 L'incarnation

Dès les premiers siècles du christianisme, d'aucuns ont pensé que Jésus était un esprit, mais la Parole est catégorique : « Tu m'as formé un corps » (Héb. 10:5). Jésus lui-même parlait en Jean 2:21 du « temple de son corps ». Aussi l'apôtre Jean (1 Jean 4:2-3) souligne-t-il : « Tout esprit qui confesse Jésus Christ venu en chair est de Dieu, et tout esprit qui ne confesse pas Jésus Christ venu en chair, n'est pas de Dieu ».

Ésaïe 7:14 avait déjà annoncé : « Voici, la vierge concevra et elle enfantera un fils, et appellera son nom Emmanuel ». Quand le moment est venu, l'ange apparaît à Marie pour lui dire : « Tu concevras... tu enfanteras un fils, et tu appelleras son nom Jésus » (Luc 1:31). Il ajoute : « L'Esprit Saint viendra sur toi et la puissance du Très-haut te couvrira de son ombre ; c'est pourquoi aussi la sainte chose qui naîtra sera appelée Fils de Dieu » (v. 35).

Plus tard, l'ange apparaît à Joseph qui craignait de prendre Marie auprès de lui lorsqu'il a su qu'elle était enceinte, (« avant qu'ils fussent ensemble » (Matt. 1:18), et lui dit : « Ce qui a été conçu en elle est de l'Esprit Saint, et elle enfantera un fils, et tu appelleras son nom Jésus, car c'est lui qui sauvera son peuple de leurs péchés » (Matt. 1:20-21). De fait, Joseph n'a eu la révélation du nom de Jésus que bien après Marie.

Remarquons enfin que, dans la généalogie de Matthieu 1, il nous est dit depuis le verset 16 : « Jacob engendra Joseph, le mari de Marie, de laquelle est né Jésus (non pas : Marie engendra Jésus). Joseph n'était pas son père. Né de Marie, mais « conçu en elle de l'Esprit Saint » (v. 20).

2.2 La naissance

Le prophète Michée avait annoncé (5:2) : « Toi, Bethléhem... de toi sortira pour moi celui qui doit dominer en Israël, et duquel les origines ont été d'ancienneté, dès les jours d'éternité ».

Marie et Joseph habitaient Nazareth en Galilée. Bethléhem est en Judée près de Jérusalem. À la suite du recensement, Dieu a conduit Joseph à « monter de Galilée, de la ville de Nazareth, jusqu'en Judée dans la ville de David qui est appelée Bethléhem, parce qu'il était de la maison et de la famille de David, pour être enregistré avec Marie, la femme qui lui était fiancée, laquelle était enceinte » (Luc 2:4-5). C'est ainsi qu'à Bethléhem Marie « mit au monde son fils premier-né et le coucha dans la crèche, parce qu'il n'y avait pas de place pour eux dans l'hôtellerie » (v. 7).

Les bergers v. 8

Un ange du Seigneur était apparu à Zacharie pour lui annoncer qu'il serait le père de Jean-Baptiste, « pour toi un sujet de joie et d'allégresse » (Luc 1:14). Mais aux bergers qui, dans les champs, gardaient leurs troupeaux durant les veilles de la nuit, il déclare : « Je vous annonce un grand sujet de joie qui sera pour tout le peuple ; car aujourd'hui, dans la cité de David, vous est né un Sauveur, qui est le Christ, le Seigneur » (Luc 2:10-11).

Il leur fallait encore un signe pour discerner parmi les nouveau-nés à Bethléhem lequel était le Christ. Quel est ce signe ? Pour eux c'est de trouver « un petit enfant emmailloté et couché dans une crèche » ! L'ayant vu, les bergers divulguent la parole qui leur avait été dite, puis s'en retournent glorifiant et louant Dieu.

Quarante jours après la naissance (Lév. 12:4), les parents amènent au sacrificateur l'enfant tout jeune. Vu leur pauvreté, ils ne peuvent offrir comme sacrifice pour elle que deux tourterelles. Ayant été averti par l'Esprit Saint qu'il verrait « le Christ du Seigneur », le vieillard Siméon vient dans le temple, conduit par l'Esprit. Il prend le petit enfant dans ses bras, il bénit Dieu (rend grâce), puis bénit les parents (v. 34) mais pas l'enfant ; ce n'était pas à un homme, si pieux fût-il, de bénir le Christ du Seigneur ! (cf. Hébr. 7:7).

Anne, une prophétesse, veuve et très âgée, survient à ce même moment, louant le Seigneur et parlant de Lui.

2.3 La croissance

L'enfant devient homme (Luc 2:40), parfait à tous les stades de son développement. À douze ans il est au milieu des docteurs à Jérusalem, mais garde la place qui convient à son âge, « les écoutant et les interrogeant », non pas les enseignant. Et pourtant conscient d'être « aux affaires de son Père ».

De retour à Nazareth, « Jésus avançait en sagesse et en stature, et en faveur auprès de Dieu et des hommes » (v. 52).

À trente ans environ (Luc 3:23), Lui sans péché (Hébr. 4:15 ; 1 Jean 3:5) vient au baptême de Jean, prenant place avec ceux qui se repentaient. Sur lui, baptisé et priant, le ciel s'ouvre et la Voix du ciel se fait entendre : « Tu es mon Fils bien-aimé ; en toi j'ai trouvé mon plaisir ».

Il avait été « conçu de l'Esprit » (Luc 1:35), oint de l'Esprit (3:22) ; et maintenant, plein de l'Esprit Saint (4:1), il est mené par l'Esprit dans le désert, tenté par le diable, qui réussit seulement à démontrer Sa perfection (4:13).

Il commence alors son ministère « dans la puissance de l'Esprit », en Galilée (v. 14), étant glorifié par tous.

Véritablement homme et véritablement Dieu ! (*)

(*) Pour Le considérer de plus près dans son ministère, nous rappelons les brochures « Voir Jésus de lieu en lieu » — « Qui est Jésus ? » — « Cinq Villages »

2.4 Son corps donné pour nous (Historique)

2.4.1 Ses souffrances

« Les souffrances devaient être la part de Christ et les gloires suivraient » (1 Pi. 1:11). (*)

(*) Voir notre brochure « La part de Christ » et F.v. Kietzel « Voici L'Homme »

Combien de souffrances il a ressenties dans son corps !

Marc 11:12 nous dit : Sortant de Béthanie, « il eut faim ». Mais le figuier qui avait des feuilles n'avait pas de fruit. Le figuier est souvent une figure d'Israël : il y avait de l'apparence, des feuilles, mais pas de fruit, surtout pas chez les chefs du peuple, ni les pharisiens, les scribes et les sacrificateurs.

Il a senti la soif au puits de Sichar, quand il demandait de l'eau à la femme venue en puiser (Jean 4:8). Lassé par la fatigue, il s'était assis au bord du puits. En Marc 4:1 il avait enseigné une grande foule près de la mer, et, depuis la barque où il s'était assis, il leur présentait beaucoup de choses par des paraboles, « selon qu'ils pouvaient l'entendre ». Dans le particulier, il expliquait tout à ses disciples. Mais le soir étant venu, lorsqu'il eut renvoyé la foule, il a fallu que ses disciples le prennent dans la barque « comme il était ». Dans la tempête qui a suivi, « il était, lui, à la poupe, dormant sur un oreiller » (v. 38). Il était véritablement homme !

Que de souffrances physiques il a endurées dans sa passion, par la brutalité des soldats et d'autres — soufflets, fouet, épines — pour aboutir aux souffrances intolérables de la croix. « Il n'a pas ouvert sa bouche » (És. 53:7).

Que de souffrances morales il a rencontrées : « la contradiction des pécheurs contre lui-même » (Hébr. 12:3). Pour finir « il a enduré la croix ayant méprisé la honte » (v. 2). Il est devenu « malédiction pour nous » (Gal. 3:13) ; « il a lui-même porté nos péchés en son corps sur le bois » (1 Pi. 2:24). « Depuis la sixième heure, il y eut des ténèbres sur tout le pays jusqu'à la neuvième heure. Et vers la neuvième heure, Jésus s'écria d'une forte voix, disant... : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » (Matt. 27:46). « Celui qui n'a pas connu le péché, il l'a fait péché pour nous » (2 Cor. 5:21).

Avant d'expirer il a exprimé une parole « afin que l'Écriture fût accomplie : J'ai soif » (Jean 19:28) : la terrible soif des crucifiés (Ps. 69:21).

Avec quel soulagement il a pu ajouter : « C'est accompli ». Et, « ayant baissé la tête, il remit son esprit ». Il n'est pas mort de la crucifixion, mais il a « laissé sa vie ». Personne ne pouvait la lui ôter (Jean 10:17-18).

2.4.2 Sa sépulture

À Béthanie, dans la maison de Simon le lépreux, Marie s'était approchée avec son vase d'albâtre et en avait répandu le parfum de grand prix sur Sa tête, celle du Roi (Matt. 26:7) ; celle du Serviteur (Marc 14:3) ; puis sur Ses pieds, ceux du Fils de Dieu (Jean 12:3). Elle avait été aux pieds de Jésus pour entendre ses enseignements, et de nouveau dans sa douleur lors de la mort de Lazare ; maintenant, pressant par les entretiens précédents qu'il allait mourir, elle était venue avec tout son cœur, essuyant Ses pieds avec ses cheveux : « Et la maison fut remplie de l'odeur du parfum ». Elle l'avait fait « pour le jour de Sa sépulture ». L'Ancien Testament en avait déjà parlé : « Tu n'abandonneras pas mon âme au shéol, tu ne permettras pas que ton saint voie la corruption » (Ps. 16:10) ; « il

a été avec le riche dans sa mort » (És. 53:9) ; « Christ est mort pour nos péchés, selon les Écritures, et il a été enseveli... » (1 Cor. 15:3-4). Ce n'était pas un coma, ou une perte de conscience temporaire, mais une véritable mort, suivie d'un ensevelissement dans le sépulcre, comme en témoigne chaque évangile.

Pilate s'était étonné qu'il fût « déjà mort » (Marc 15:44). Le supplice de la croix amène en général la mort après deux jours ou plus, comme on l'a constaté à la fin de la deuxième guerre mondiale. Joseph d'Arimatee vient demander son corps à Pilate (Matt. 27:58 ; Marc 15:43-45). Joseph demande le « corps » et Pilate donne le « cadavre » (dans l'original) !

Deux hommes, disciples en secret, se rencontrent à la croix : Nicodème, chargé d'une mixture de myrrhe et d'aloès ; Joseph apportant le suaire ; ils prennent le corps, l'enveloppent avec les aromates et l'ensevelissent ; la pierre est roulée devant le sépulcre (Jean 19:39-42 ; Matt. 27:60).

2.4.3 La résurrection

Les femmes venues au sépulcre n'avaient pas trouvé son corps (Luc 24:23). Mais la pierre qui en fermait l'entrée avait été roulée par l'ange descendu du ciel, elles ne peuvent que constater que la tombe est vide. Quand Jean et Pierre arrivent, les linges sont à terre, le suaire plié en un lieu à part. Le corps du Ressuscité n'est pas là. Entrées dans le sépulcre, elles voient un jeune homme assis, vêtu d'une robe blanche ; elles s'épouvantent. Mais lui leur dit : « Vous cherchez Jésus, le Nazaréen, le crucifié ; il est ressuscité, il n'est pas ici » (Marc 16:4-6). Il est ajouté en Luc 24:5 : « Pourquoi cherchez-vous parmi les morts celui qui est vivant ? Il n'est point ici, mais il est ressuscité ».

Il apparut premièrement à Marie de Magdala (Marc 16:9) ; Jean nous parle de deux anges « assis, un à la tête et un aux pieds, là où le corps de Jésus avait été couché » (Jean 20:12). Il se révèle alors à Marie et lui confie le message qu'elle va transmettre aux disciples : « Je monte vers mon Père et votre Père, et vers mon Dieu et votre Dieu » (Jean 20:17). Quand Marie va vers les disciples rapporter ces paroles, elle dit d'abord « qu'elle a vu le Seigneur ». Tout son cœur est là ; elle transmet ensuite le merveilleux message.

Divers incidents à la fin des évangiles et au début des Actes témoignent de sa résurrection ; pendant quarante jours, « avec plusieurs preuves assurées », Il se présenta lui-même vivant aux disciples (Actes 1:3). (*)

(*) Voir « Avec plusieurs preuves assurées », en allemand, la brochure de F. v. Kietzel

1 Corinthiens 15 insistera sur cette extraordinaire résurrection, tout en ajoutant : « Si Christ n'a pas été ressuscité, votre foi est vaine... Mais maintenant Christ a été ressuscité d'entre les morts, prémices de ceux qui sont endormis... Dans le Christ tous seront rendus vivants ». Et l'apôtre ajoute : « Un mystère : Nous ne nous endormirons pas tous, mais nous serons tous changés... les morts seront ressuscités incorruptibles, et nous (les vivants) nous serons changés » (1 Cor. 15:51-57). « Nous qui croyons en celui qui a ressuscité d'entre les morts Jésus notre Seigneur, lequel a été livré pour nos fautes et a été ressuscité pour notre justification » (Rom. 4:24-25).

2.4.4 L'offrande du corps de Christ (portée spirituelle)

« Nous avons été sanctifiés par l'offrande du corps de Jésus Christ faite une fois pour toutes » (Héb. 10:10) — « Car, par une seule offrande, il a rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés » (v. 14).

Dans l'ancienne alliance, les sacrifices offerts à l'autel, spécialement le grand jour des expiations, n'étaient, chaque année, qu'un acte remémoratif de péchés. Car il est impossible que le sang de taureaux et de boucs ôte les péchés (Héb. 10:3-4). Aussi, « en entrant dans le monde », Jésus notre substitut dit : « Tu n'as pas voulu de sacrifice ni d'offrande, mais tu m'as formé un corps... Alors j'ai dit : « Voici, je viens... pour faire, ô Dieu, ta volonté » (v. 5, 9). Il avait fallu qu'il devienne homme pour pouvoir offrir son corps, accomplissant ainsi la volonté du Père. Et « le sang de Jésus Christ son Fils nous purifie de tout péché » (1 Jean 1:7).

Il l'a fait « une fois pour toutes », expression qui revient sept fois dans le Nouveau Testament, cinq fois dans Hébreux et deux fois dans Romains.

Colossiens 1:22 ajoute : « Maintenant réconciliés dans le corps de sa chair, par la mort », tous les croyants sont « présentés saints et irréprochables et irrépréhensibles devant Dieu ». Pour cela il a fallu que « l'Homme Christ Jésus se donne lui-même en rançon pour tous » (1 Tim. 2:6).

2.4.5 Le mémorial

Le Seigneur Jésus a désiré, la nuit qu'il fut livré, que les siens se souviennent de lui en participant au pain dont il dit : « Ceci est mon corps, qui est donné pour vous », et à la coupe : « Cette coupe est la nouvelle alliance en mon sang, qui est versé pour vous » (Luc 22:19-20). Bien sûr, c'est pour notre âme, et non pas physiquement, que le pain nous parle du corps de Christ et le vin de son sang.

Mais si la Cène exprime un mémorial, elle est aussi, selon 1 Corinthiens 10 « la communion du sang du Christ » et « la communion du corps du Christ. Car nous qui sommes plusieurs, sommes un seul pain, un seul corps, car nous participons tous à un seul et même pain ». Ainsi, silencieusement, par cette participation nous exprimons que nous faisons partie de ce seul corps spirituel : « Nous (les croyants) avons tous été baptisés d'un seul Esprit pour être un seul corps » (1 Cor. 12:13). (*)

(*) Voir A. Gibert : « L'Assemblée du Dieu vivant » et G. A. « Le Nom qui rassemble »

Ce n'est pas de temps à autre qu'il importe d'exprimer et le mémorial et la communion. Nous voyons dans les Actes (20:7) que cela a eu lieu « le premier jour de la semaine ». 1 Corinthiens 11 souligne à deux reprises (v. 25-26) : « toutes les fois ». Avec quel sérieux et quelle reconnaissance il importe d'y prendre part par amour pour le Seigneur, et aussi en obéissance à son désir.

3 Ses mains (toucher)

3.1 Délivrance et puissance

3.1.1 Guérisons

En général, même lorsqu'il est en présence d'une foule, Jésus impose les mains à chacun des malades, exprimant ainsi un contact personnel. En Luc 4:40, malgré le nombre, c'est à chacun qu'il le fait. Mais en Marc 6:5, à cause de leur incrédulité, il n'impose les mains qu'à peu de personnes. En Luc 6:17-19 toute la multitude cherchait à le toucher. Et la puissance qui sortait de Lui les guérissait tous.

Les évangiles nous présentent aussi, bien des cas spécifiques :

— La belle-mère de Pierre (Marc 1:29). Simon invite, apparemment pour le repas de midi, les tout premiers disciples de Jésus accompagnant le Maître.

Déception à l'arrivée à la maison : la belle-mère de Simon est couchée, ayant la fièvre. Que faire ? Sans retard ils Lui parlent d'elle. « Et s'approchant, il la fit lever en la prenant par la main ; aussitôt la fièvre la quitta ; et elle les servit ». En Matthieu 8:15 « elle se leva et Le servit ». Comment servirions-nous le Seigneur aujourd'hui si ce n'est, entre autres, dans les siens ?

— Dans les trois évangiles synoptiques (Matt. 8, Marc 1, Luc 5) un des premiers miracles de Jésus est de guérir un lépreux : « Étendant la main, Il le toucha, disant : « Je veux, sois net ». Le lépreux guéri aurait-il pu oublier la main qui l'a touché pour le sortir de sa misère, malgré le risque de contagion réel alors ?

— En Marc 8:23-25 c'est le cas différent d'une guérison progressive : « On Le prie pour qu'Il le touche ». Jésus prend la main de l'aveugle, le mène hors de la bourgade, crache sur ses yeux, et de nouveau pose les mains sur lui. Mais l'homme ne voit pas encore bien. Jésus lui met une troisième fois les mains sur les yeux ; l'homme voit alors « tout clairement ». N'est-ce pas assez souvent le cas spirituellement ? Élevé dans un milieu chrétien, le jeune connaît Jésus, mais il n'est pas sûr d'être sauvé. L'Esprit de Dieu travaille dans sa conscience et son cœur, et progressivement il arrive par la foi à la certitude : « Si tu confesses de ta bouche Jésus comme Seigneur et que tu croies dans ton cœur que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, tu seras sauvé » (Rom. 10:9). L'Écriture ajoute : « Quiconque croit en Lui ne sera pas confus » (Rom. 9:33).

— En Matthieu 9:27, deux aveugles Le suivent, criant : « Aie pitié de nous, Fils de David ! ». Jésus ne répond pas, continue son chemin. Mais quand il est arrivé dans la maison, les aveugles viennent à lui. Il leur demande : « Croyez-vous que je puisse faire ceci ? ». Ils lui disent : « Oui, Seigneur ». Alors, il touche leurs yeux, disant : « Qu'il vous soit fait selon votre foi ». Et leurs yeux sont ouverts.

— En Marc 9:17, un père conduit son fils à Jésus. Sentant tout le poids des conséquences du péché, Jésus dit au père : « Amenez-le-moi ». « Aussitôt l'esprit le déchire ; l'enfant tombe à terre et se roule en écumant ». Ce n'était pas une crise unique, puisque dès son enfance, bien souvent, un mauvais esprit avait cherché à le faire périr. Jésus engage le père à croire avec foi que toutes choses sont possibles à celui qui croit. Le père répond avec larmes : « Je crois, viens en aide à mon incrédulité ». Jésus, toujours ému de compassion, commande à l'esprit de sortir de l'enfant. Celui-ci a une crise si terrible que la plupart disent : il est mort. Mais Jésus « l'ayant pris par la main, le redresse et il se lève ». Luc 9:42 ajoute : « Il le rendit à son père », comme après avoir « touché la bière, il donne à sa mère » veuve le fils unique que l'on conduisait au cimetière.

— Jésus voit dans la foule une femme courbée depuis dix-huit ans qui ne pouvait se redresser. Elle n'a pas crié, elle n'est pas venue à lui. Il a vu la foi dans son cœur et, posant les mains sur elle, il la guérit : « À l'instant elle est redressée et glorifie Dieu » (Luc 13:11-13).

— Même à Gethsémané quand l'un des disciples a coupé l'oreille de l'esclave Malchus, Jésus « ayant touché l'oreille, le guérit » (Luc 22:51).

3.1.2 Les résurrections

— La fille de Jairus (Marc 5:23, 41, 43)

La foi du père a été mise à l'épreuve. Il quitte sa fille mourante, pour aller chercher Jésus. Le temps passe. Ayant traversé le lac, enfin Jésus est là, mais la foule l'empêche d'avancer. Une femme touche Son vêtement par derrière et Jésus s'arrête jusqu'à ce qu'elle soit venue à ses pieds, se jette devant lui, et déclare publiquement « toute la vérité ». Arrivent des gens de chez Jaïrus pour dire brutalement : « Ta fille est morte, pourquoi tourmentes-tu encore le Maître ? » Aussitôt Jésus rassure le pauvre père : « Ne crains pas, crois seulement ». Arrivé au domicile du chef de synagogue, Il voit le tumulte, ceux qui pleurent, jettent de grands cris ; et lorsqu'il dit : « elle n'est pas morte, mais elle dort », ils se rient de lui.

Dans le silence de la chambre mortuaire, Jésus prend le père de l'enfant, et la mère, et les disciples qui sont avec lui, et entre là où l'enfant est couchée (v. 40). Il prend sa main et dit : « Jeune fille, je te dis, lève-toi. Aussitôt elle se lève et marche ». Elle avait douze ans. Tous sont « transportés d'une grande admiration », mais le Sauveur enjoint fortement à ses parents de n'en pas parler ; l'essentiel est « de lui donner à manger ». Expression d'un sens spirituel pour tous les parents chrétiens qui sont appelés de bonne heure à donner la nourriture de l'âme, accessible à leurs enfants.

Le plus grand miracle de Jésus fut la résurrection de Lazare en Jean 11. Jésus se rend au sépulcre, « frémissant encore en lui-même » ; il demande d'ôter la pierre. Mais Marthe la sœur objecte : « Seigneur il sent déjà, car il est là depuis quatre jours ». Vient la réponse du Seigneur, si remarquable : « Ne t'ai-je pas dit que, si tu crois, tu verras la gloire de Dieu ? ». Quand Jésus crie, une fois la pierre enlevée : « Lazare, sors dehors ! », le mort sort, ayant les pieds et les mains liés de bandes, et son visage enveloppé d'un suaire. Jésus leur dit : « Déliez-le et laissez-le aller ». La puissance divine a ressuscité Lazare, mais ce sont les disciples qui doivent délier les bandes qui l'empêchent d'avancer, comme ceux qui entourent un jeune récemment amené à la vie éternelle ont à prendre soin de lui pour qu'il soit « délié » de ce qui peut faire obstacle à sa marche. On pourra ensuite le « laisser aller ».

— Après la transfiguration, les disciples sont saisis d'une très grande peur. Jésus s'approchant les touche et leur dit : « Levez-vous et n'ayez point de peur ». Et eux, « levant leurs yeux, ne virent personne que Jésus seul » (Matt. 17:6-8).

« Voir (par la foi) Jésus seul », après avoir été « touché » par lui ! C'est la part de Pierre, qui a vécu cette scène. Il peut écrire à la fin de sa vie : « Jésus Christ, quoique vous ne l'ayez pas vu, vous aimez, et croyant en Lui, quoique maintenant vous ne le voyiez pas, vous vous réjouissez d'une joie ineffable et glorieuse » (1 Pi. 1:8).

3.1.3 Bénédiction

C'est avant tout aux petits enfants qu'on lui apportait, que Jésus donne sa bénédiction. Les disciples reprenaient ceux qui les amenaient. Mais Jésus, indigné, pose ses mains sur ces petits (Matt. 19:13-15). En Marc 10:14-16, à nouveau, indigné de l'opposition des disciples, il prend les enfants dans ses bras, pose la main sur eux et les bénit ». Quel encouragement pour les parents qui, dans la prière, présentent leurs enfants avec foi au Seigneur.

Enfin en Actes 11:21 : « La main du Seigneur » était avec ceux qui avaient été dispersés lors de la mort d'Étienne. Quel soutien pour ceux que le Seigneur appelle à répandre l'Évangile de sa grâce !

3.2 Ses mains percées

Les Juifs lapidaient les condamnés à mort ; les Romains crucifiaient les esclaves. Le psaume 22:16 l'avait annoncé d'avance dans la vision de Jésus sur la croix : « Ils ont percé mes mains et mes pieds ».

Zacharie 13:6 prédit : « Quelles sont ces blessures à tes mains ? Et Il dira : Celles dont j'ai été blessé dans la maison de mes amis ».

Les hommes ont mis fin au ministère de grâce de l'Homme Christ Jésus en clouant les mains qui avaient accompli tant de miracles, apporté tant de bénédiction, comme aussi les pieds qui inlassablement avaient parcouru les chemins de la Galilée et de la Judée, de Nazareth à Jérusalem.

En Matthieu 27:28-29, Il reçoit le manteau d'écarlate, la couronne d'épines, le roseau dans sa main ; Pilate voulait le présenter ainsi au peuple. Il dit en Jean 19:2-4 : « Voici, je vous l'amène dehors » ; mais la Parole inspirée ajoute : « Jésus donc sortit dehors » ; il donnait (10:18) sa vie. Jamais Pilate n'aurait pu le faire sortir contre son gré.

« Et il sortit portant sa croix, et s'en alla au lieu appelé lieu du crâne, qui est appelé en hébreu Golgotha, où ils le crucifièrent, et deux autres avec lui, un de chaque côté, et Jésus au milieu » (Jean 19:17-18). Mais les évangiles ne nous donnent aucune description morbide de la crucifixion.

Les mains du ressuscité ont attiré l'attention de ses disciples. Quand Il a rompu le pain à Emmaüs, sans que ce soit mentionné, les deux disciples ont pu peut-être voir ses mains. Mais quand Il apparaît aux siens dans la chambre haute, il leur dit : « Voyez mes mains et mes pieds, que c'est moi-même... Il leur montra ses mains et ses pieds » (Luc 24:39-40).

Et quand il vient au milieu des disciples rassemblés en Jean 20:19-20, « il leur montra ses mains et son côté ». Ses mains rappelaient les souffrances infligées par les hommes ; le côté percé, d'où était sorti le sang rédempteur, parlait de toutes les souffrances endurées pour notre salut durant les heures de ténèbres.

Thomas, l'un des douze, incrédule, ne voulait pas croire à la résurrection de Jésus, à moins de « mettre sa main dans son côté » (v. 25). Mais quand, huit jours après, Jésus apparaît, Il lui dit : « Regarde mes mains ; avance aussi ta main, et mets-la dans mon côté ». Il n'est pas dit que Thomas l'ait fait, mais il déclare repentant : « Mon Seigneur et mon Dieu ! ». Et Jésus d'ajouter : « Bienheureux ceux qui n'ont point vu, et qui ont cru ».

Et lorsqu'il va quitter ses disciples, « levant ses mains en haut, Il les bénit » (Luc 24:50).

Le Sauveur glorifié dit de ses brebis : « Personne ne les ravira de ma main » (Jean 10:28).

Maintenant, parce qu'Il est « toujours vivant pour intercéder pour eux, il peut sauver entièrement ceux qui s'approchent de Dieu par lui » (Héb. 7:25).

4 Ses pieds (marcher)

4.1 Ses pieds sur la terre

Dans sa vision, Ésaïe prophétise avec admiration : « Combien sont beaux sur les montagnes les pieds de Celui qui apporte de bonnes nouvelles, qui annonce la paix, qui apporte des nouvelles de bonheur, qui annonce le salut » (És. 52:7). Et Romains 10:15, considérant tous ceux qui seront envoyés sur les traces de Christ, ajoute : « Combien sont beaux les pieds de ceux qui annoncent la paix, de ceux qui annoncent de bonnes choses ». Jésus le dira : « Si quelqu'un me sert, qu'il me suive, et où je suis moi, là aussi sera mon serviteur » (Jean 12:26). En terminant son évangile, l'apôtre nous montre Pierre et lui-même se lever et Le suivre, répondant au « Toi, suis-moi » du Seigneur (21:19-22).

En Philippiens 3, Paul reprendra le tableau : « Oubliant les choses qui sont derrière, et tendant avec effort vers celles qui sont devant, je cours droit au but »... « Ayons ce sentiment », et « dans les choses auxquelles nous sommes parvenus, marchons (à la file, dans l'original) dans le même sentier... et portez vos regards sur ceux qui marchent ainsi »

Reconnaissons-nous humblement que bien des fois le Seigneur a dû laver nos pieds par Sa Parole pour que nous ayons « une part avec Lui » (Jean 13:8), et puissions le suivre ?

Dans son effacement, Jean le baptiseur répète en Actes 13:25, comme dans chaque évangile : « Il en vient Un après moi, des pieds duquel je ne suis pas digne de délier la sandale ». Le lendemain du baptême, « regardant Jésus qui marchait, il avait dit avec émotion : « Voilà l'Agneau de Dieu ! ». À travers tous les évangiles nous pouvons, avec adoration, considérer cette marche.

4.2 À Ses pieds

Chacun peut facilement chercher dans les évangiles quelles personnes sont venues à ses pieds.

En Matthieu 15:29, Jésus est près de la mer de Galilée ; pour un peu de tranquillité, il monte sur une montagne et s'assied là. Mais de grandes foules viennent à lui, amenant toutes sortes de malades et les jettent à Ses pieds. Que fait-il ? Au lieu d'invoquer sa fatigue, ou son désir de tranquillité, « il les guérit », de sorte que les foules glorifient Dieu.

En Marc 7:25, une femme grecque vient à Jésus ; Il était entré dans une maison pour que personne ne le sache. Va-t-il la recevoir ? Elle se jette à Ses pieds. Jésus lui dit : « Il ne convient pas de prendre le pain des enfants et de le jeter aux chiens » ; les Juifs méprisaient tous ceux qui n'étaient pas de leur peuple. Dans sa foi toute simple, elle répond : « Même les chiens sous la table mangent les miettes des enfants ». Jésus lui assure : « À cause de cette parole, va, le démon est sorti de ta fille ». Elle rentre chez elle et trouve le démon sorti, et sa fille guérie couchée sur le lit.

En Luc 7:37, « une femme... qui était une pécheresse » a l'audace d'entrer dans la maison du pharisien qui a invité Jésus pour manger avec lui. Consciente de l'inconvenance de sa démarche, elle se tient derrière à Ses pieds, les arrose de ses larmes et les essuie avec ses cheveux, les couvrant de baisers et les oignant d'un parfum. Le pharisien est scandalisé ; par une petite parabole Jésus le reprend, en lui rappelant comme il l'a mal accueilli, tandis qu'à cette femme il peut être beaucoup pardonné, car elle a « beaucoup aimé », mais « celui à qui il est peu pardonné aime peu ». Tous s'étonnent ; mais Jésus dit à la femme : « Ta foi t'a sauvée, va-t-en en paix ».

En Marc 5:17, les gens de la ville, très mécontents de Jésus, viennent vers lui et trouvent, « assis, vêtu et dans son bon sens », aux pieds de Jésus, l'homme duquel les démons étaient sortis. Eux ont peur. Légion guéri n'a qu'un désir : que Jésus lui permette de partir avec Lui. Mais le Sauveur le renvoie, disant : « Va dans ta maison vers les tiens, et raconte-leur tout ce que le Seigneur t'a fait ». Et l'homme va rendre son témoignage dans toute la région. Auparavant il était « emporté par le démon dans les déserts » ; délivré par le Sauveur de la puissance diabolique, il va maintenant « publier... tout ce que Jésus lui a fait » (v. 20).

En Luc 17:12-19, dix lépreux crient de loin à Jésus : « Maître, aie pitié de nous ». Ils prouvent leur foi en allant, sur son invitation, se montrer aux sacrificateurs ; en route ils sont rendus nets. Un seul d'entre eux, un Samaritain, revient sur ses pas, glorifie Dieu à haute voix, et se jette sur sa face aux pieds de Jésus, lui rendant grâces. Jésus attristé répond : « Les dix n'ont-ils pas été rendus nets ? Et les neuf, où sont-ils ? » Seul cas dans l'évangile où un homme guéri revient pour rendre grâces. N'aurons-nous pas à cœur de le faire bien souvent, et tout spécialement le dimanche matin dans le culte, quand, réunis autour de Lui, nous nous souvenons de Lui dans le mémorial qu'il a institué, et, conduits par son Esprit, nous l'adorons pour tout ce qu'il a fait pour la gloire de Dieu et pour notre salut ?

Par-dessus tout, trois fois dans les évangiles, est rappelée la mémoire de Marie (Luc 10 ; Jean 11 ; 12). Dans la maison de Béthanie, assise à Ses pieds, elle avait écouté sa parole. Après la mort de Lazare, elle n'était pas allée au sépulcre pour y pleurer, comme le pensaient les Juifs venus consoler les deux sœurs. Mais elle était venue là où était Jésus et quand elle le vit elle se jeta à ses pieds en pleurant ; « Jésus pleura ».

Après la résurrection de Lazare, le Seigneur revient à Béthanie, six jours avant la Pâque ; « on lui fit là un souper » (Jean 12:1-12).

Marie prend une livre de parfum de nard pur de grand prix et oint les pieds du Fils de Dieu qui va mourir. Elle les essuie avec ses cheveux. Devant l'objection de Judas, Jésus dit : « Permetts-lui d'avoir gardé ceci pour le jour de ma sépulture » (Jean 12:7). Lui savait ce qui l'attendait, elle le pressentait, et de tout son cœur elle avait répandu le parfum de l'adoration et de la reconnaissance. (*)

(*) Voir « Le souper de Béthanie » de H. R., brochure qui vaut la peine d'être lue et relue

4.3 Sa marche ici-bas

Lors de ses discussions avec les Juifs, quand Jean-Baptiste avait répondu à leurs questions et confessé clairement : « Je ne suis pas le Christ, ni Élie, ni le prophète », eux insistent : « Que dis-tu de toi-même ? » (Jean 1:23). Il répond simplement : « Je suis la voix de celui qui crie dans le désert ». Le lendemain, « il voit Jésus venant à lui, et il dit : Voilà l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde... Après moi vient un homme qui prend place avant moi, car il était avant moi ». Il ajoute à son témoignage : « J'ai vu l'Esprit descendant du ciel comme une colombe, et Il demeura sur Lui... Celui-ci est le Fils de Dieu ». Le lendemain encore il se tient là et « regarde Jésus qui marche ». Ses paroles ne sont plus un témoignage public, mais l'expression de son cœur : « Voilà l'Agneau de Dieu » !

Quel privilège pour nous de pouvoir, à travers les évangiles, « Le regarder marcher » !

Pierre, qui a accompagné Jésus durant tout son ministère, rappelle dans la maison de Corneille : « Il a passé de lieu en lieu, faisant du bien » (Actes 10:38) (*). Bien des fois il a marché le long de la mer, en particulier pour appeler quelques disciples : Simon et André (Matt. 4:18 ; Marc 1:16), puis Jacques et Jean (Marc. 1:19), et d'autres.

(*) Relire la brochure : « Voir Jésus de lieu en lieu »

Monté « sur une montagne pour prier » (Matt. 14:23-33), le soir étant venu, Lui, seul à terre, voit les disciples se tourmenter à ramer avec un vent contraire. Va-t-il aussitôt les secourir ? — À la quatrième veille de la nuit enfin, Il vient vers eux, marchant sur la mer. Les disciples « croient que c'est un fantôme et poussent des cris... Aussitôt il parle avec eux : Ayez bon courage ; c'est moi ; n'ayez point de peur » (Marc 6:46-51) (*). Pierre de répondre : « Si c'est toi, commande-moi d'aller à toi sur les eaux, et Il dit : Viens ». Pierre marche sur la mer agitée pour aller à Jésus. Mais il voit que le vent est fort. Il a peur et commence à enfoncer. Il s'écrie : « Seigneur, sauve-moi ». Jésus va-t-il dire : tu as été présomptueux, pourquoi as-tu voulu marcher sur la mer ? « Homme de petite foi, pourquoi as-tu douté ? » Le Sauveur n'attend pas ; « aussitôt, étendant la main, il le prit ». Tous deux montent dans la barque. Le vent tombe. Les disciples, pleins d'admiration lui rendent hommage : « Véritablement tu es le Fils de Dieu ! » (v. 33). Dans les tempêtes de la vie, les croyants ne peuvent-ils pas « voir Jésus » et l'entendre dire : « C'est moi, n'ayez point de peur » ? (Jean 6:20).

(*) Voir la brochure « La voix de Jésus dans la tempête »

En Luc 9:51, Il avait « dressé sa face résolument pour aller à Jérusalem », accomplissant Ésaïe 50:7. Toute la suite de l'évangile est marquée par cet itinéraire. En Luc 13:33, il insiste : « Il faut que je marche aujourd'hui et demain, et le jour suivant » ... « le troisième jour je suis consommé » (v. 32).

Enfin « Il entre dans Jérusalem et dans le temple » ; va-t-il être accueilli ? « Après avoir promené ses regards de tous côtés sur tout, comme le soir était déjà venu, il sort et (dans quelle tristesse) s'en va à Béthanie avec les douze » (Marc 11:11).

Le ministère de grâce va se terminer. Le lendemain, comme ils sortaient de Béthanie, il eut faim ; il voit le figuier qui avait des feuilles, peut-être y trouverait-il quelque chose, mais s'en étant approché, « il ne trouve rien que des feuilles, car ce n'était pas la saison des figes ». Le matin suivant, « comme ils passaient, ils virent le figuier séché depuis les racines ». Tout cet incident n'est-il pas une figure d'Israël qui n'avait point de fruit pour le Sauveur ? Jérusalem allait être détruite sous le jugement de Dieu quelque quarante ans plus tard par Titus, comme en témoigne son arc de triomphe dans le Forum à Rome, encore visible aujourd'hui.

En Marc (depuis le chap. 14 v. 53) il n'est plus parlé de sa marche ; Jésus se laisse « mener », accomplissant Ésaïe 53:7 : « Il a été amené comme un agneau à la boucherie, il a été comme une brebis muette devant ceux qui la tondent » (Marc 15:1, 16, 20, 22). Il avait ajouté en instituant la Cène (Luc 22:22) : « Le fils de l'homme s'en va », rappelant Matthieu 13:44 et 46 : « Il s'en va et vend tout ce qu'il a et achète ce champ-là »... « Il s'en alla et vendit tout ce qu'il avait », et acheta « la perle de très grand prix ».

Finalement, les soldats romains, en clouant les pieds qui avaient tant marché dans les chemins de la terre, ont mis fin à la carrière incomparable du Sauveur.

4.4 Les pieds du Ressuscité

Averti par Marie de Magdala, Simon Pierre et le disciple que Jésus aimait courent seuls au sépulcre, voient successivement les linges et le suaire, constatent la disparition du corps et rentrent chez eux !

Marie reste encore au sépulcre, pleurant. Elle se baisse et voit deux anges vêtus de blanc, assis, un à la tête et un aux pieds, là où le corps de Jésus avait été couché. Les linges et le suaire sont encore là, mais vides ; avant que le premier ange ait roulé la pierre, le Ressuscité avait disparu. Marie répond aux anges : « On a enlevé mon Seigneur, et je ne sais où on l'a mis ». Se tournant en arrière, elle voit Jésus sans savoir que c'est lui. Jésus lui dit : « Femme, pourquoi pleures-tu ? Qui cherches-tu ? Elle, pensant que c'est le jardinier, lui dit : « Seigneur, si toi tu l'as emporté, dis-moi où tu l'as mis, et moi je l'ôterai » (Jean 20:15). Jésus lui dit : « Marie ! ». S'étant retournée, elle lui dit en hébreu : « Rabboni » (ce qui veut dire Maître). Le Ressuscité la charge alors du merveilleux message à porter à Ses frères : « Je monte vers mon Père et votre Père, et vers mon Dieu et votre Dieu » (non pas : je monte vers notre Père et notre Dieu ; Jésus reste toujours « premier-né entre plusieurs frères »).

Marie de Magdala vient rapporter aux disciples, tout d'abord qu'elle a vu le Seigneur, ensuite qu'il lui a dit ces choses.

Quand les autres femmes arrivent, elles « saisissent Ses pieds et lui rendent hommage » (Matt. 28:9).

Dans la journée, les deux disciples allant à Emmaüs sont accompagnés par Jésus ressuscité, qui se met à marcher avec eux. Quarante jours plus tard, avant de les quitter tous, Lui-même les « mène dehors » avant d'être élevé « dans le ciel ».

Zacharie 14:4 conclut qu'à Son retour glorieux ses pieds (divins) se tiendront sur la montagne des Oliviers... et « L'Éternel, mon Dieu, viendra, et tous les saints avec Toi ».

4.5 Toutes choses sous Ses pieds

En Apocalypse 1:15 et 2:13 « Ses pieds sont comme de l'airain ;... Jean tombe à Ses pieds comme mort » (1:17). Dans une autre vision (Apoc. 10:1), Ses pieds sont « comme des colonnes de feu » ; au verset 2, Il pose « Son pied droit sur la mer », expression symbolique de Sa gloire future pour répondre à la prophétie du Psaume 8:6, dont Éphésiens 1:22 nous annonce l'accomplissement : « Il a assujéti toutes choses sous Ses pieds », que confirme Hébreux 2:8 : « Maintenant nous ne voyons pas encore que toutes choses lui soient assujétiées, mais, (par la foi), nous voyons Jésus qui a été fait un peu moindre que les anges, à cause de la passion de la mort, couronné de gloire et d'honneur ».

5 Ses yeux (le regard, voir)

5.1 Le regard de compassion (collectif)

Dans l'histoire d'Israël autrefois, à bien des occasions « L'Éternel dit : J'ai vu, j'ai vu l'affliction de mon peuple qui est en Égypte... et je suis descendu pour le délivrer » (Ex. 3:7).

Dans la période des rois d'Israël : « L'Éternel vit que l'affliction d'Israël était très amère et... il n'y avait personne qui les secourait (2 Rois 14:26-27)... et Il les sauva ».

Mais dans l'Évangile, Jésus lui-même, venu du ciel sur la terre, « voyant les foules, fut ému de compassion pour elles, parce qu'ils étaient las et dispersés comme des brebis qui n'ont pas de berger » (Matt. 9:36). Tout Son cœur était tourné vers ces foules. C'est pourquoi il envoie « ses douze disciples pour qu'ils aillent vers les brebis perdues de la maison d'Israël ».

En Matthieu 14:14, « il vit une grande foule ; et il fut ému de compassion envers eux ». Le soir approchant, les disciples auraient voulu les renvoyer, mais Jésus leur dit : « Vous, donnez-leur à manger ». C'est la multiplication des cinq pains et des deux poissons ; tous mangent et sont rassasiés. Pour les disciples il reste douze paniers pleins, comme en Marc 6 et Jean 6.

Une dernière fois Jésus monte à Jérusalem. « Quand il est proche, voyant la ville, il pleure sur elle, disant : « Si tu avais connu toi aussi les choses qui appartiennent à ta paix !... Des jours viendront sur toi où tes ennemis... te renverseront par terre, toi et tes enfants

au-dedans de toi » (Luc 19:41-44). Jérusalem allait crucifier son Messie, et Lui pleurait, comme Il avait pleuré au tombeau de Lazare, et le fera seulement encore une fois, à Gethsémané, dans la perspective de l'abandon et de la mort (Héb. 5:7).

Le regard individuel

Au réservoir de Béthesda, un homme infirme depuis trente-huit ans est couché là. Jésus, le voyant, lui demande « Veux-tu être guéri ? ». Et le malade répond : « Je n'ai personne ». Jésus lui dit : « Lève-toi et marche ». Aussitôt l'homme est guéri. La puissance divine était là, mais surtout le cœur de Celui qui, « avait été fait à la ressemblance des hommes ».

À Golgotha, alors qu'Il endure toutes les souffrances de la croix, « Jésus voyant sa mère et le disciple qu'il aimait se tenant là, dit à sa mère : Femme, voilà ton fils. Puis il dit au disciple : Voilà ta mère ». Jean la prend chez lui. De qui se seraient-ils entretenus ? Elle L'avait connu et entouré depuis sa naissance jusqu'à ses trente ans ; et lui L'avait accompagné pendant les trois années de son ministère jusqu'à la croix : « Ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé et que nos mains ont touché concernant la Parole de la vie.. » (1 Jean 1:1).

5.2 L'intérêt profond

« Comme Il marchait le long de la mer de Galilée, il voit deux frères, Simon et André ». Jésus sait d'avance ce qu'ils deviendront. De pêcheurs de poissons « je vous ferai pêcheurs d'hommes ». La scène se répète avec Jacques et Jean qu'il voit raccommoquant leurs filets ; à Son appel, aussitôt ayant quitté la barque et leur père, ils le suivent (Matt. 4:18-22). Déjà au bord du Jourdain Jésus avait vu deux disciples Le suivre ; ils étaient demeurés auprès de lui ce jour-là, à la dixième heure. André, l'un d'eux, mène son frère Simon à Jésus (Jean 1:43) qui, l'ayant regardé, dit : « Tu es Simon... tu seras Pierre ! ».

Le lendemain, Jésus trouve Philippe qui Le suit. Philippe trouve Nathanaël qu'il conduit à Jésus. Jésus voit Nathanaël, dont il déclare : « Voici un vrai Israélite, en qui il n'y a pas de fraude ». Nathanaël s'étonne : « D'où me connais-tu ? ». Et Jésus de répondre : « Quand tu étais sous le figuier, je te voyais » (Jean 1:44-51).

Zachée, petit de taille, monte sur un sycomore pour voir Jésus qui allait passer là. Ce n'est pas le publicain qui voit Jésus, mais « Jésus regardant, le voit et lui dit : Descends vite, car il faut que je demeure aujourd'hui dans ta maison » (Luc 19:5).

5.3 Le regard qui sonde

Le psaume 139 en est rempli : « Éternel ! Tu m'as sondé, et tu m'as connu... Tu discernes de loin ma pensée... Où fuirai-je loin de ta face ? ». Le psalmiste conclut : « Sonde-moi, ô Dieu ! et connais mon cœur ; éprouve-moi, et connais mes pensées, et regarde s'il y a en moi quelque voie de chagrin, et conduis-moi dans la voie éternelle ». Prière que nous aussi pouvons bien exprimer au Seigneur Jésus.

En Marc 10:17-27, l'homme qui possédait de grands biens vient à Jésus, l'assurant d'avoir gardé dès sa jeunesse toutes les prescriptions de la loi. « Jésus l'ayant regardé, l'aima et lui dit : Une chose te manque : va vends tout ce que tu as et donne aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel, et viens, suis-moi, ayant chargé la croix ». Mais l'homme s'en va tout affligé, ne pouvant se séparer de ses biens. Jésus attristé « regarde tout alentour » et dit par deux fois à ses disciples : « Combien il est difficile à ceux qui se confient aux richesses d'entrer dans le royaume de Dieu ! » Les disciples étonnés disent entre eux : « Et qui peut être sauvé ? ». Jésus, les ayant regardés, dit : « Pour les hommes, cela est impossible, mais non pas pour Dieu ».

En Marc 8:31, le Seigneur « commence à enseigner ses disciples : Il faut que le fils de l'homme souffre beaucoup, et soit rejeté... et mis à mort ». Il tenait ce discours ouvertement. Mais Pierre a l'audace de Le prendre à part et de le reprendre. Lui, se retournant et regardant le petit troupeau des disciples, reprend Pierre, disant : « Va arrière de moi, Satan ». Il savait bien d'avance quelles persécutions ils devraient endurer. Pour qu'ils ne se découragent pas, Il avertit Pierre devant eux : « ... Tes pensées ne sont pas aux choses de Dieu, mais à celles des hommes ». Devant la foule il ajoute : « Quiconque veut venir après moi, qu'il se renonce soi-même, et qu'il prenne sa croix et me suive » (v. 34).

Après que Pierre l'a renié, il est répété pour la troisième fois : « Le Seigneur, se retournant, regarda Pierre ! », regard qui sonde, mais aussi qui console, et amène la repentance : « Pierre, étant sorti dehors, pleura amèrement ».

Au bord de la mer de Tibérias (Jean 21), Jésus donne à Pierre l'occasion de réagir à la question attristée de son Maître : « Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu plus que ne font ceux-ci ? ». Et Pierre répond : « Oui, Seigneur, tu sais que je t'aime ». La restauration est accomplie après une triple réponse ; le service futur de pasteur des brebis et du troupeau, est confié au disciple qui avait laissé au Seigneur le soin d'apprécier l'amour qu'il avait pour Lui.

Jésus, étant assis vis-à-vis du trésor du temple, regarde comment la foule jette de la monnaie au trésor. Plusieurs riches y jettent beaucoup. Une pauvre veuve vient, et y jette deux pites qui font un quadrant. Jésus saisit l'occasion d'appeler ses disciples, et de leur dire : « Cette pauvre veuve a plus jeté au trésor que tous ceux qui y ont mis de leur superflu. Mais celle-ci y a mis de son indignité, tout ce qu'elle avait, toute sa subsistance » (Marc 12:41-44). D'où nous pouvons bien comprendre que le Seigneur ne regarde pas tant ce que l'on donne, que la part gardée pour soi !

5.4 Le regard qui juge

Ceux de la synagogue où Jésus était entré « l'observaient s'il guérirait le jour de sabbat, afin de l'accuser ». Il y avait là un homme avec la main desséchée ; Jésus lui ordonne de se lever devant tous et demande à l'assistance s'il est permis de faire du bien le jour du sabbat ou de faire du mal. Seul un silence hostile lui répond. Jésus alors regarde alentour avec colère, étant attristé de l'endurcissement de leurs cœurs. Il guérit la main desséchée. Là-dessus « les pharisiens, sortant aussitôt, avec les héréditaires, tiennent conseil contre lui pour le faire périr » (Marc 3:1-6).

Hébreux 4:13 : « Les yeux de Celui à qui nous avons affaire ». « La Parole de Dieu est vivante et opérante... elle atteint jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit... il n'y a aucune créature qui soit cachée devant Lui, mais toutes choses sont nues et découvertes aux yeux de Celui à qui nous avons affaire » (Héb. 4:12-13).

Isolé dans l'île de Patmos, Jean avait part à la tribulation « ... pour la Parole de Dieu et pour le témoignage de Jésus Christ » (Apoc. 1:9). Il a la vision du Seigneur comme juge.

Les yeux qui s'étaient portés avec tant d'amour sur beaucoup de pécheurs, sur ses disciples, sur le jeune homme riche, sont alors « comme une flamme de feu » (Apoc. 1:14). « Le disciple que Jésus aimait » reconnaît bien Celui qui est devant lui « semblable au Fils de l'homme » ; pourtant il « tombe à Ses pieds comme mort ». Mais Jésus met sa droite sur lui, disant : « Ne crains point. Je suis le premier et le dernier, et le vivant ; j'ai été mort, je suis vivant aux siècles des siècles ». Il confie à son disciple le soin d'écrire « les choses qu'il a vues » (1:12-16), « les choses qui sont » (2 et 3), et « les choses qui doivent arriver après celles-ci » (4:1-22, 20).

« Apocalypse » signifie « Révélation » ; « les yeux qui sont comme une flamme de feu » discernaient d'avance et révélaient à son disciple, pour qu'il les écrive et les communique, tous les jugements qui viendront sur la terre sur ceux qui L'auront rejeté.

Et pourtant vient la conclusion de toute la Bible : « Que la grâce du Seigneur Jésus Christ soit avec tous les saints ».

5.5 Lever les yeux au ciel

Attristé par la mort brutale de Jean le Baptiseur, Jésus se retire « en un lieu désert à l'écart » (Matt. 14:13). Mais bien vite les foules le suivent à pied de différentes villes. Sorti de la barque, il voit cette grande foule, est « ému de compassion envers eux et guérit leurs infirmes ». Le soir venu, le lieu est désert. Les disciples désirent renvoyer les foules. Mais, dit Jésus : « Il n'est pas nécessaire qu'elles s'en aillent ; vous, donnez-leur à manger ». Ils objectent n'avoir que cinq pains et deux poissons. Quelle solution ? « Apportez-les-moi ici ». La foule s'assied sur l'herbe, Jésus prend les cinq pains et les deux poissons, regarde vers le ciel et rend grâces. Les disciples transmettent aux foules ce qu'ils ont reçu du Seigneur, et tous « mangent et sont rassasiés ». (*)

(*) Voir la brochure « L'enseignement spirituel des miracles du Seigneur Jésus »

En Marc 7:32 « on Lui amène un sourd qui parlait avec peine ». Jésus le tire à l'écart, hors de la foule, met les doigts dans ses oreilles, lui touche la langue et regarde vers le ciel, puis gémit en soupirant devant toutes les souffrances que le péché a amenées dans le monde. Il suffit de Sa parole : « Éphphatha », c'est-à-dire « ouvre-toi », pour que les oreilles du sourd s'ouvrent, les liens de sa langue se délient. Il parle distinctement. Du ciel est venue la délivrance par Celui qui en est « descendu » (Jean 3:13).

Après les gloires de la transfiguration, Jésus et les siens descendent de la montagne. Un père s'approche de lui, se jette à genoux devant lui, disant : « Seigneur aie pitié de mon fils, car il souffre cruellement » ; tes disciples n'ont pu le guérir. Jésus s'exclame : « Ô génération incrédule et perverse, jusques à quand serai-je avec vous et vous supporterai-je ? » Toute la souffrance du cœur du Sauveur est là. Un mot de Sa part : « Amenez-le-moi ». « Jésus guérit l'enfant, et le rend à son père » (Luc 9:42 ; Marc 9:14-28)).

La souffrance du cœur du Sauveur atteint presque son paroxysme au tombeau de Lazare (Jean 11:33). Il frémit en son esprit, se trouble : « Où l'avez-vous mis ? ». Ils lui disent : « Seigneur, viens et vois ». « Jésus pleura ». Pourtant il savait ce qu'il allait faire. Il n'accomplit pas de miracle pour « ôter la pierre » ; ceux qui l'accompagnent le font. Jésus « lève les yeux en haut et rend grâces à son Père ». Puis il crie à haute voix : « Lazare, sors dehors ! » (v. 43).

La seule prière adressée par Jésus au Père, dont nous connaissons les détails, est en Jean 17. Avant de la prononcer, il « lève ses yeux au ciel, et dit : Père... » (v. 1).

À la fin de l'évangile de Jean, Jésus va quitter ses disciples. Il présente les divers enseignements des chapitres 14 à 16 (*) et termine en disant : « Le Père lui-même vous aime, parce que vous m'avez aimé et que vous avez cru que moi je suis sorti d'auprès de Dieu. Je suis sorti d'auprès du Père et je suis venu dans le monde » ; et de nouveau (quel soulagement !) : « Je laisse le monde et je m'en vais au Père » (16:27-28).

(*) H. Smith « Les dernières paroles » (Jean 13 à 17), très recommandé

Quarante jours après la résurrection, Il les mène dehors jusqu'à Béthanie et, dernière vision qu'ils auront de Lui, « levant ses mains en haut, il les bénit... et il fut séparé d'eux et fut élevé dans le ciel ». Et eux « regardaient fixement vers le ciel tandis qu'il s'en allait » (Actes 1:10)

Tout leur espoir, et le nôtre, sera de Le rejoindre un jour, selon sa promesse : « Je reviendrai, et je vous prendrai auprès de moi ; afin que là où moi je suis, vous, vous soyez aussi » (Jean 14:3).

Ô jour heureux, lorsqu'en ta gloire

Aux yeux des tiens tu paraîtras !

Avec le cri de la victoire,

Vers toi, Jésus, tu nous prendras.

(Hymnes et Cantiques 56:3)

6 Sa tête (Sa face, Son visage, Ses oreilles, etc.)

pas dans le sens figuré comme tête de l'angle ou tête du corps.

« Dieu a relui dans nos cœurs pour faire luire la connaissance de la gloire de Dieu dans la face de Christ » (2 Cor. 4:6).

6.1 L'Homme obéissant et abaissé

Parlant par l'Esprit de Dieu (2 Sam. 23:2), David avait mis dans la bouche du Messie ces paroles : « Au sacrifice et à l'offrande de gâteau, tu n'as pas pris plaisir : tu m'as creusé des oreilles » (Ps. 40:6) ; Hébreux 10:5 traduit : « Tu m'as formé un corps »... « Voici, je viens,... pour faire, ô Dieu, ta volonté » (Héb. 10:7). Dans ce corps Il allait « glorifier Dieu sur la terre » (Jean 17:2). Ésaïe le voit comme l'Homme obéissant qui dit : « Le Seigneur l'Éternel... me réveille chaque matin, il réveille mon oreille pour que j'écoute comme ceux qu'on enseigne. Le Seigneur l'Éternel m'a ouvert l'oreille, et moi je n'ai pas été rebelle, je ne me suis pas retiré en arrière » (És. 50:4-5). Dans le type du « serviteur hébreu », Moïse avait dit de Lui : « J'aime mon maître, ma femme et mes enfants, je ne veux pas sortir libre ». Son maître devait alors percer son oreille avec un poinçon ; « et il le servira à toujours ». L'évangile de Marc nous donne le tableau de ce Serviteur parfait. « Le fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir et pour donner sa vie en rançon pour plusieurs » (Marc 10:45).

De cette unique obéissance, vient le jour où « Il dressa sa face résolument pour aller à Jérusalem ». Ésaïe l'avait déjà annoncé : « J'ai dressé ma face comme un caillou » (Luc 9:51 ; Ésaïe 50:7).

Dans ce chemin qu'il avait choisi, il allait continuer à « endurer une telle contradiction de la part des pécheurs contre lui-même » (Héb. 12:3). Aucun repos : « le fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête » (Luc 9:58). Les Samaritains refusent de lui préparer un logis « parce que sa face était tournée vers Jérusalem » (9:53).

Elle a été tellement maltraitée que le prophète pouvait dire : « Beaucoup ont été stupéfaits en te voyant, tellement son visage était défait, plus que celui d'aucun homme, et sa forme plus que celle d'aucun fils d'homme » (És. 52:14).

Son obéissance le conduisit finalement jusqu'à Gethsémani, où il dit à ses disciples : « Mon âme est saisie de tristesse jusqu'à la mort... Il tombe sur sa face, priant et disant : Mon Père, s'il est possible, que cette coupe passe loin de moi ; toutefois, non pas comme moi je veux, mais comme toi tu veux » (Matt. 26:38-39).

6.2 L'Homme méprisé

Ésaïe l'avait déjà annoncé : « Il a été opprimé et affligé, et il n'a pas ouvert sa bouche. Il a été amené comme un agneau à la boucherie, il a été comme une brebis muette devant ceux qui la tondent, et il n'a pas ouvert sa bouche » (És. 53:7).

On lui a craché au visage, donné des soufflets en lui disant, alors que ses yeux étaient voilés : « Prophétise-nous, Christ ; qui est celui qui t'a frappé ? » (Matt. 26:67-68). Le psaume 69 l'avait bien annoncé : « La confusion a couvert mon visage... l'opprobre m'a brisé le cœur et je suis accablé. J'ai attendu que quelqu'un ait compassion de moi, mais il n'y a eu personne... et des consolateurs, mais je n'en ai pas trouvé » (v. 7, 20).

Il a été emmené en jugement, d'abord devant les Juifs, premièrement à Anne, puis à Caïphe, qui était souverain sacrificateur cette année-là — c'est là que Pierre le renie (Jean 18:13, 24). Puis devant le représentant romain qui demande : « Quelle accusation portez-

vous contre cet homme ? » Pilate, embarrassé, leur demande de le juger eux-mêmes selon la loi juive, mais les Juifs prennent prétexte qu'il ne leur est pas permis de faire mourir personne. Pilate rentre encore dans le prétoire vers Jésus qui reconnaît être le roi des Juifs. Pilate, sortant vers les Juifs, leur dit : « Moi, je ne trouve aucun crime en lui » ; et selon la coutume de la Pâque, il voudrait le relâcher. Eux disent : « Non pas celui-ci, mais Barabbas », qui était un brigand.

Pour tâcher de les contenter, Pilate fait fouetter Jésus et le livre à une bande de soldats qui lui tressent une couronne d'épines et la mettent sur sa tête, le revêtent d'un vêtement de pourpre et se moquent de lui : « Salut, roi des Juifs ! ». Eux aussi lui donnent des soufflets. Pour essayer encore une fois de satisfaire le peuple, Pilate déclare qu'il va leur amener Jésus dehors, « afin que vous sachiez que je ne trouve en lui aucun crime ». Mais ce n'est pas Pilate qui le mène dehors ; « Jésus sort dehors, portant la couronne d'épines et le vêtement de pourpre », accueilli par les cris des principaux sacrificateurs et des huissiers, qui clament : « Crucifie, crucifie-le ! » Pilate leur dit : Prenez-le, vous et le crucifiez. Moi je ne trouve pas de crime en lui. Devant leurs cris, le gouverneur cède enfin et « leur livre Jésus pour être crucifié, et ils prirent Jésus et l'emmenèrent ».

L'évangile de Jean ne parle pas de Simon le Cyrénéen qui porte Sa croix, mais : « Jésus sort, portant sa croix » et s'en va au Golgotha où « ils le crucifient et deux autres avec lui, un de chaque côté ».

Au-dessus de Sa tête, Pilate fait placer un écriteau : « Jésus le Nazaréen, le roi des Juifs », seule accusation que le gouverneur pouvait faire.

Alors commence le défilé de ceux qui l'injurient, pas seulement le peuple, mais les principaux sacrificateurs, les scribes, les anciens se moquent.

Viennent les heures terribles où il est abandonné de Dieu, parce qu'il est fait péché pour nous : « Lui-même a porté nos péchés en son corps sur le bois » (1 Pi. 2:24) — « Nous avons tous été errants comme des brebis, nous nous sommes tournés chacun vers son propre chemin, et l'Éternel a fait tomber sur lui l'iniquité de nous tous... à cause de la transgression de mon peuple, lui a été frappé » (És. 53:6, 8).

Sur la croix, Jésus a prononcé sept paroles, trois avant les heures de ténèbres, s'adressant au Père dans la première ; puis la parole centrale, s'adressant à Dieu qui l'avait abandonné ; puis les trois finales. Il savait que toutes choses étaient déjà accomplies. Mais sondant l'Écriture (Ps. 69:21) Il ajoute, afin de l'accomplir : « J'ai soif ». Enfin, quand Il a pris le vinaigre qui lui est présenté, il peut dire, avec quel soulagement (Jean 12:27 ; Matt. 26:38-39 ; Hébr. 5:7-9, etc) : « C'est accompli » (Jean 19:30). Le cri de victoire (cf. Col. 2:15) des trois premiers évangiles, suivi, quand il a baissé (*) la tête (Jean 19:30), de Sa septième parole : « Père, entre tes mains, je remets mon esprit », atteste qu'il n'est pas mort de la crucifixion (Marc 15:44), mais a vraiment donné volontairement sa vie (Jean 10:17-18). (**)

(*) Même mot dans l'original, lorsqu'il avait déclaré : « Le fils de l'homme n'a pas un lieu où reposer sa tête »

(**) Nous recommandons les brochures suivantes :

« C'est accompli — Pensées sur le psaume 22 »,

« Voici l'homme » de F. v. Kietzel, G. A. « La part de Christ, ses souffrances et ses gloires »

6.3 L'homme glorifié

Dans les premiers évangiles, Marie verse le parfum sur la tête du Messie (Matt. 26:7), et du Serviteur prophète (Marc 14:3), mais en Jean 12:3, sur les pieds du Fils de Dieu qui va mourir. Hébreux 1:9 déclare : « Il a été oint d'une huile de joie au-dessus de ses compagnons ».

Lors de la transfiguration sur la montagne, « Son visage est comme le soleil » (Matt. 17:2). Quand il apparaît à Jean à Patmos, « Sa tête est comme de la laine blanche » (Apoc. 1:14). Lorsque, sous la forme d'« un autre ange puissant », il descend du ciel, l'arc-en-ciel est sur sa tête, et de nouveau son visage comme le soleil (Apoc. 10:1).

Quand il va exécuter les jugements sur la terre (Apoc. 14:14), il apparaît sur une nuée, assis, semblable au Fils de l'homme, ayant sur sa tête une couronne d'or, comme l'avait annoncé le Psaume 21:3.

Et dans son apparition glorieuse d'Apocalypse 19:11-16, « sur sa tête il y a plusieurs diadèmes ». Bien des noms lui sont donnés : fidèle, véritable, juge, « la Parole de Dieu », « roi des rois et seigneur des seigneurs ». Par-dessus tout « il porte un nom connu de lui seul ». Profondeur insondable de la Personne même qui, « subsistant en forme de Dieu », s'était anéanti lui-même « prenant la forme d'esclave », puis a « reçu un nom au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus se ploie tout genou des êtres célestes, et terrestres et infernaux, et que toute langue confesse que Jésus Christ est Seigneur, à la gloire de Dieu le Père » (Phil. 2:6-11).

6.4 Voir Sa face

Sur la montagne de Sinai, dans un entretien intime avec l'Éternel, Moïse demande : « Fais-moi connaître, je te prie, ton chemin » (Ex. 33:13). L'Éternel promet : « Ma face ira, et je te donnerai du repos ». Moïse répète un peu plus loin : « Fais-moi voir, je te prie, ta gloire » (v. 18). L'Éternel répond : « Je ferai passer toute ma bonté devant ta face », mais il ajoute : « Tu ne peux pas voir ma face, car l'homme ne peut me voir et vivre ». L'Éternel complète : « Voici un lieu près de moi, et tu te tiendras sur le rocher, et il arrivera, quand ma gloire passera, que je te mettrai dans la fente du rocher, et je te couvrirai de ma main, jusqu'à ce que je sois passé... mais ma face ne se verra pas ».

Il faut venir au Nouveau Testament pour que Jean 1:14 puisse dire : « Nous vîmes sa gloire (morale) », et « le Fils unique, qui est dans le sein du Père, lui l'a fait connaître ».

Sur la montagne de la transfiguration il nous est dit des disciples « et ils virent sa gloire » (Luc 9:32) (celle du Messie, puis du Fils bien-aimé du Père).

Avant de les quitter, Jésus encourage ses disciples : « Vous avez maintenant de la tristesse ; mais je vous reverrai (lors de sa résurrection) et votre cœur se réjouira : et personne ne vous ôte votre joie » (Jean 16:22).

Mais lorsque l'Esprit sera venu « vous me verrez ». C'est bien dans les évangiles que, conduits par l'Esprit, nous pouvons « voir Jésus » aller de lieu en lieu, aboutir au calvaire et accomplir l'œuvre de la croix (voir 2 Cor. 3:18). Rien ne peut davantage réjouir nos cœurs que de découvrir cette Personne merveilleuse à travers toutes les pages de la Parole. Lorsqu'il ouvrait les Écritures aux disciples d'Emmaüs « leur cœur brûlait au-dedans d'eux-mêmes lorsqu'il leur parlait par le chemin » (Luc 24:32).

Mais viendra le jour où nous ne verrons plus comme maintenant, « au travers d'un verre obscurément », mais alors face à face et nous connaissons à fond, comme aussi nous avons été connus (1 Cor. 13:12).

Apocalypse 22:3-4 nous dit : « Ses esclaves le serviront, et ils verront sa face et son Nom sera sur leurs fronts ».

Le psaume 17:15 l'avait déjà annoncé : « Quand je serai réveillé, je serai rassasié de ton image ».

Et pour ceux qui comprennent l'anglais nous ajoutons ces quelques vers de J. N. D.

The traits of that face,

Once marred through thy grace,

Our joy'll be to trace At Thy coming again.

Le Nom de Jésus par Élie Argaud

Bibliquest

ME 1995 p. 231-234. Sous-titres ajoutés par Bibliquest

Table des matières

- 1 La question d'Agur. Le Nom dans l'Ancien Testament
- 2 Le nom de Jésus ici-bas
- 3 Le nom de Jésus homme glorifié
- 4 Le nom qui n'est pas oublié. Le souvenir de Son nom.
- 5 Le nom devant lequel tous se prosterneront
- 6 Le nom de Celui qui vient

« Ton nom est un parfum répandu » (Cant. 1:3). Tel est pour le racheté le nom de Jésus. Le simple fait de le prononcer devrait faire tressaillir nos cœurs d'une sainte joie.

Oh Jésus ! que ton nom pour une âme fidèle,

Est grand et précieux !

Quel amour, quels bienfaits, quelle grâce il rappelle,

Quel salut glorieux !

1 La question d'Agur. Le Nom dans l'Ancien Testament

La question que posait Agur, il y a bien des siècles, en évoquant la puissance créatrice de Dieu, ne manque pas de retenir notre attention : « Qui est monté dans les cieux, et qui en est descendu ?... Quel est son nom, et quel est le nom de son Fils, si tu le sais ? » (Prov. 30:4).

Dans l'Ancien Testament, Dieu — Élohim, le Créateur — fait connaître son nom à Moïse : l'Éternel, JE SUIS. « C'est là mon nom éternellement » (Ex. 3:14, 15). Le mystère des personnes divines n'a pas été révélé avant que la Parole devienne chair, bien que des allusions y soient faites : « J'étais alors à côté de lui son nourrisson, j'étais ses délices tous les jours, toujours en joie devant lui » (Prov. 8:30). L'Envoyé, l'Ange de l'Éternel, apparaît parfois un moment, mais il ne communique pas son nom (Juges 13:18). Quand le prophète annonce la venue de l'enfant qui naîtra d'une vierge, nous apprenons qu'en lui, Dieu sera présent : son nom sera Emmanuel, Dieu avec nous (És. 7:14 ; 8:8) ; puis quelques-uns de ses titres divins sont donnés (9:6, 7).

Les noms de quelques anges ont été dévoilés, tels Gabriel et Micaël (Dan. 9:21 ; 10:13). Le Fils était infiniment au-dessus de tous. Il était le Créateur, et les autres étaient ses créatures. Il n'avait pas d'autre nom que celui de l'Éternel, Dieu.

2 Le nom de Jésus ici-bas

Lorsqu'il a été « fait à la ressemblance des hommes, étant trouvé en figure comme un homme » (Phil. 2:7, 8), selon sa parfaite humanité, Dieu lui-même lui a donné un nom. Ni Joseph, ni Marie, ni personne ne pouvait le faire. Il fallait que ce nom témoigne de ce qu'il est, éternellement, et de l'œuvre qu'il allait accomplir. Aussi Dieu envoya-t-il un ange à Joseph et à Marie pour dire à l'un et à l'autre : « Tu appelleras son nom Jésus », c'est-à-dire : L'Éternel Sauveur, « car c'est lui qui sauvera son peuple de leurs péchés » (Matt. 1:21 ; Luc 1:31).

C'est sous ce nom de Jésus qu'il a vécu ici-bas et qu'il a été crucifié. « Ils placèrent au-dessus de sa tête son accusation écrite : Celui-ci est Jésus, le roi des Juifs » (Matt. 27:37). Plus tard, s'adressant à Anne, à Caïphe et aux anciens à Jérusalem, Pierre leur dira : « Jésus Christ le Nazaréen, que vous, vous avez crucifié, et que Dieu a ressuscité d'entre les morts... Il n'y a de salut en aucun autre ; car aussi il n'y a point d'autre nom sous le ciel, qui soit donné parmi les hommes, par lequel il nous faille être sauvés » (Act. 4:10-12).

3 Le nom de Jésus homme glorifié

Durant quarante jours après sa résurrection, Jésus a été vu par les apôtres et aussi par « plus de cinq cents frères à la fois » (1 Cor. 15:5-7), puis « il fut élevé au ciel » (Act. 1:2, 3). « Il fut élevé de la terre, comme ils regardaient, et une nuée le reçut et l'emporta de devant leurs yeux » (Act. 1:9). Voilà la réponse à la question d'Agur : « Qui est monté dans les cieux, et qui en est descendu ? » (Prov. 30:4). C'est ainsi que Paul écrit aux Éphésiens : « Celui qui est descendu est le même que celui qui est aussi monté au-dessus de tous les cieux » (Éph. 4:10). « Jésus est entré comme précurseur pour nous » (Héb. 6:20). Il y a donc maintenant un homme dans la gloire. Il porte le nom qu'il a porté ici-bas. Il y est entré selon ses propres mérites, nous y entrerons en vertu des siens. Il est là-haut, notre précurseur. Aussi notre espérance est-elle comme « une ancre de l'âme, sûre et ferme » (Héb. 6:19).

Environ quatre ans plus tard, lorsque « Saul, respirant encore menace et meurtre contre les disciples du Seigneur », fut arrêté sur le chemin de Damas, « étant tombé par terre, il entendit une voix qui lui disait : Saul ! Saul ! pourquoi me persécutes-tu ? Et il dit : Qui es-tu, Seigneur ? Et il dit : Je suis Jésus que tu persécutes » (Act. 9:1-5). Il est difficile d'imaginer ce que cette réponse venue du ciel, accompagnée d'une lumière éclatante comme un éclair, a dû produire dans le cœur de cet homme. Jésus, le crucifié de Golgotha, celui dont il persécutait les disciples, était donc dans le ciel et il lui parlait devant des témoins irrécusables qui restèrent interdits.

4 Le nom qui n'est pas oublié. Le souvenir de Son nom.

Le prophète Jérémie avait dénoncé la méchanceté des hommes qui feraient mourir Jésus. « Moi j'étais comme un agneau familial qui est mené à la tuerie ; et je ne savais pas qu'ils faisaient des complots contre moi, disant: ... retranchons-le de la terre des vivants, afin qu'on ne se souvienne plus de son nom » (Jér. 11:19). Voilà ce que voulait Satan : faire mourir Jésus et effacer la mémoire de son nom. Mais le méchant fait une œuvre trompeuse (Prov. 11:18) : la mort et la résurrection de Jésus seront un triomphe ; ils seront le salut d'une multitude d'hommes et de femmes qui se souviendront du nom de leur Sauveur, jusqu'à ce qu'il revienne pour les chercher et les prendre auprès de lui. Et en attendant, ils disent : « Le désir de notre âme est après ton nom et après ton souvenir » (És. 26:8). Beaucoup, aujourd'hui encore, répondent au désir qu'il exprima il y a bientôt deux mille ans, la nuit qu'il fut livré, en instituant la cène et en disant : « Faites ceci en mémoire de moi » (1 Cor. 11:24, 25). Demain, introduits dans la gloire, ils auront la joie de pouvoir lui dire : « Je me suis souvenu de ton nom pendant la nuit » de ton absence (Ps. 119:55).

5 Le nom devant lequel tous se prosterneront

Et ceux qui n'ont pas cru en Jésus le Sauveur, que diront-ils ? Il faut « qu'au nom de Jésus se ploie. Tout genou des êtres célestes, et terrestres, et infernaux, et que toute langue confesse que Jésus Christ est Seigneur, à la gloire de Dieu le Père » (Phil. 2:10, 11). Ils ont méprisé Jésus le Sauveur, ils se prosterneront en tremblant devant Jésus le Juge.

6 *Le nom de Celui qui vient*

Le dernier chapitre de l'Apocalypse nous rappelle à trois reprises la venue prochaine — disons imminente — de notre Seigneur, par cette promesse répétée : « Voici, je viens bientôt » (22:7, 12, 20) ; et un dernier appel est adressé à celui qui « a soif » de pardon, de paix, de bonheur. Nous relevons encore dans les dernières lignes du livre de Dieu cette expression si douce : « Moi, Jésus » (22:16). C'est la seconde et la dernière fois que le Seigneur s'appelle de son nom de Sauveur. C'est ainsi qu'il avait répondu à Saul sur le chemin de Damas : Je suis Jésus.

Jésus, Fils bien-aimé du Père,
Qui t'es abaissé jusqu'à nous,
À tous les enfants de lumière
Que ton saint nom est grand et doux !

À toi, Jésus, nul n'est semblable,
Car toi seul es la vérité ;
Tout, dans ta Personne adorable,
Est amour, grandeur et beauté.

Dès ici bas, d'un cœur fidèle,
Que nous vivions, Jésus, pour toi,
T'offrant toujours, remplis de zèle,
L'hommage saint de notre foi !

CINQ VILLAGES (ou villes) par Georges André

BETHLÉHEM - NAZARETH – CAPERNAÛM BÉTHANIE — EMMAÛS

Table des matières abrégée

- 1 Préface
- 2 BETHLÉHEM
- 3 NAZARETH — Le Méprisé
- 4 CAPERNAÛM
- 5 BÉTHANIE
- 6 EMMAÛS
- 7 Conclusion

Table des matières détaillée

- 1 Préface
- 2 BETHLÉHEM
 - 2.1 L'incarnation — Matt. 1:18-23 ; Luc 1:26-35
 - 2.2 La naissance — Luc 2:1-7
 - 2.3 Les bergers — Luc 2:8-20
 - 2.4 La circoncision et la purification — Luc 2:21-38
 - 2.5 Les Mages — Matt. 2:1-12
 - 2.6 La fuite en Égypte
- 3 NAZARETH — Le Méprisé
 - 3.1 Les années de silence — Luc 2:39-52
 - 3.2 Le baptême — Matt. 3:13-17 ; Luc 3:21-22
 - 3.3 Visites à Nazareth
 - 3.4 « Jésus de Nazareth »
- 4 CAPERNAÛM
 - 4.1 Appel des disciples
 - 4.2 Les miracles
 - 4.3 Ses enseignements
 - 4.4 Le voir
- 5 BÉTHANIE
 - 5.1 Le Fils de Dieu qui va mourir — Jean 11:51 ; 12:33
 - 5.2 La première rencontre — Luc 10:38-42
 - 5.3 Dans le deuil — Jean 11:1-44
 - 5.4 Six jours avant la Pâque — Marc 11:11-12, 19-20 ; Jean 12:1-8
 - 5.5 L'ascension — Luc 24:50-53
- 6 EMMAÛS
 - 6.1 Les apparitions du Seigneur ressuscité
 - 6.2 Emmaüs — Luc 24:50
- 7 Conclusion

1 *Préface*

« Croissez dans la grâce et dans la connaissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ » (2 Pierre 3:18)

Ces pages nous présentent la Personne du Seigneur Jésus lui-même ; un tel sujet est très vaste, il faut donc le délimiter. Nous l'avons divisé en cinq parties, considérant chacune une période différente de la vie de notre Sauveur, telle qu'elle s'est déroulée autour de cinq villages :

- Bethléhem, où il est né ;
- Nazareth, où il a été élevé ;
- Capernaüm, centre de son ministère en Galilée ;
- Béthanie, en Judée, le seul lieu peut-être où il a trouvé quelques cœurs qui le comprennent, et où, d'une façon particulière, il a manifesté sa gloire ;

· Emmaüs, où l'Homme ressuscité ouvrait les Écritures à deux disciples dont le cœur brûlait. Cinq villages, cinq étapes de la vie de Jésus sur la terre, où s'est manifestée cette gloire dont l'Apôtre pouvait dire : « La Parole devint chair et habita au milieu de nous (et nous vîmes sa gloire, une gloire comme d'un fils unique de la part du Père), pleine de grâce et de vérité » (Jean 1:14).

« Qu'est-ce qui constituait aux yeux de Dieu la valeur du voyage que les Israélites poursuivaient d'Égypte en Canaan ? Non pas les fatigues et les difficultés qu'ils supportaient (plus ou moins bien !), mais le fait que l'arche était au milieu des pèlerins, portée par un peuple que le sang avait racheté d'Égypte et qui se dirigeait vers Canaan dans la foi en la promesse » (J. G. Bellett). Cette arche était un type de la personne de Christ lui-même, présent ici-bas. N'est-ce pas lui qui doit avoir la première place dans nos cœurs, étant le centre de nos affections et de nos pensées ?

En considérant une Personne aussi merveilleuse, deux écueils sont à éviter. En Matthieu 11:27, le Seigneur lui-même pouvait dire : « Personne ne connaît le Fils, si ce n'est le Père ». Il y a le mystère insondable de sa Personne, dans lequel nous ne pouvons pas entrer : « Celui qui avait été de toute éternité un avec le Père, et qui était devenu homme, dépasse dans la profondeur du mystère de son être toute connaissance, sauf celle du Père lui-même » (J. N. Darby). Une sainte révérence s'imposait autrefois au sujet de l'arche ; seuls les sacrificateurs osaient la porter, et personne, sous peine de mort, n'était admis à regarder à l'intérieur. Ainsi en est-il de la Personne du Fils : « Le Fils unique, le Fils du Père, s'est anéanti lui-même, afin d'accomplir le bon plaisir de Dieu en servant de misérables pécheurs. Mais le Père souffrira-t-il que les pécheurs, pour qui toute cette humiliation a été endurée, en prennent occasion pour déprécier le Fils ? » (J. G. Bellett).

Inversement quelqu'un pourrait dire : ce mystère est si grand qu'il est trop haut pour moi. Mais la Parole nous invite précisément à considérer cette « gloire comme d'un fils unique de la part du Père », à « considérer Jésus » (Héb. 3:1), à « contempler à face découverte la gloire du Seigneur » (2 Cor. 3:18). Quel sujet merveilleux que cette gloire morale du Seigneur Jésus ! « Notre premier devoir à l'égard de cette lumière, est d'apprendre par elle ce que Christ est. Nous n'avons pas à commencer à nous mesurer nous-mêmes péniblement et anxieusement à sa clarté : mais à apprendre, avec calme et bonheur et action de grâces, Christ dans toute la perfection morale de son humanité. Cette gloire nous a quittés ! Son image vivante n'existe plus sur la terre. Les évangiles nous disent ce qu'elle a été... Les disciples connaissaient Christ personnellement : c'était sa Personne, sa présence, c'était lui-même qui les attirait, et c'est là ce dont il nous faut une plus grande mesure » (J. G. Bellett).

Nous recommandons à ce sujet les ouvrages suivants :

J. G. Bellett, La gloire morale du Seigneur Jésus Christ

J. G. Bellett, Le Fils de Dieu

H. Rossier, Le souper de Béthanie

G. André, Voir Jésus de lieu en lieu

G. André, Qui est Jésus ?

2 BETHLÉHEM

« La Parole devint chair » (Jean 1:14)

« Il s'est anéanti lui-même » (Phil. 2:7)

2.1 L'incarnation — Matt. 1:18-23 ; Luc 1:26-35

« Le mystère de la piété est grand : Dieu a été manifesté en chair », nous rappelle 1 Timothée 3:16. Devant ce mystère de « Jésus Christ venu en chair », combien il nous convient d'user de la plus grande révérence. Avec quelle sobriété la Parole nous présente — dans Matthieu au point de vue de Joseph, dans Luc à celui de Marie — la conception de l'enfant divin : « L'Esprit Saint viendra sur toi, et la puissance du Très-Haut te couvrira de son ombre ; c'est pourquoi aussi la sainte chose qui naîtra sera appelée Fils de Dieu ». Joseph n'était pas réellement son père ; il le fut seulement légalement. Dans l'humble village de Nazareth, ignoré de tous, une simple jeune fille vierge reçut la révélation du mystère qui allait se passer en elle, et un pauvre charpentier eut ses craintes dissipées par l'assurance que l'enfant qui devait naître, conçu de l'Esprit Saint, serait Celui « qui sauvera son peuple de leurs péchés » (Matt. 1:21).

« Tu appelleras son nom Jésus », dit l'ange, tant à Marie qu'à Joseph, c'est-à-dire l'Éternel Sauveur. À Joseph, il ajoute : « On appellera son nom Emmanuel, ce qui interprété est : Dieu avec nous ».

À Marie, il précise : « Il sera appelé le Fils du Très-Haut », et « la sainte chose qui naîtra sera appelée Fils de Dieu ».

Nom merveilleux qui rend visible,

Sur la terre où règne la nuit,

Dans sa splendeur inaccessible,

Le Dieu que jamais œil ne vit !

Nom de Jésus que nul ne sonde,

Nom du Dieu fort d'éternité,

Et de l'Agneau, Sauveur du monde,

Et de l'Homme ressuscité.

2.2 La naissance — Luc 2:1-7

L'annonciation avait eu lieu à Nazareth, mais les prophètes avaient prédit qu'à Bethléhem naîtrait le Christ (Matt. 2:4-6 ; Michée 5:2). Dieu se sert de l'empereur lui-même, bien à son insu, pour que, par le décret du recensement, Joseph et Marie soient amenés à monter « de Galilée, de la ville de Nazareth, en Judée, dans la ville de David qui est appelée Bethléhem » (Luc 2:4).

Que de souvenirs rappelait Bethléhem ! Épuisée par la route et par la naissance de Benjamin, Rachel s'y était éteinte auprès de Jacob ; son sépulcre y subsistait encore. Dans les champs de Bethléhem, Ruth avait glané, pauvre veuve venue des champs de Moab pour s'abriter sous les ailes du Dieu d'Israël. Là, le jeune David, méprisé par ses frères, avait gardé les troupeaux. Dans les mêmes champs, les plus humbles de la contrée, de simples bergers, devaient recevoir la glorieuse annonce de la naissance du Sauveur.

Près de six siècles auparavant, les débris de Juda laissés par Nebucadnetsar, avaient trouvé refuge à « l'hôtellerie qui est près de Bethléhem » lorsqu'ils fuyaient en Égypte à cause des Chaldéens (Jér. 41:17). Dans la même hôtellerie probablement, il n'y eut pas de place pour le Roi de gloire ; et Marie, pour y déposer l'enfant, dut se contenter de la crèche située sans doute dans la grotte où l'on abritait les animaux. Avec quelle sobriété la Parole nous décrit cette scène qui a donné lieu à tant de reproductions trop spectaculaires, entourées d'une vénération proche de l'idolâtrie : « Elle mit au monde son fils premier-né, et l'emballota, et le coucha dans la crèche parce qu'il n'y avait pas de place pour eux dans l'hôtellerie ». Le texte sacré ne contient rien de plus.

2.3 Les bergers — Luc 2:8-20

Ce ne fut ni aux habitants de Jérusalem, ni même aux personnages les plus importants de Bethléhem que fut annoncée par l'ange la naissance du Sauveur. Les premiers à en recevoir la nouvelle furent ces bergers qui gardaient leurs troupeaux durant les veilles de la nuit ; l'ange leur dit : « Aujourd'hui, dans la cité de David, vous est né un Sauveur, qui est le Christ, le Seigneur ». Sans doute le Sauveur était-il venu pour tous ceux qui mettraient leur confiance en lui, mais s'adressant aux bergers, l'ange souligne que pour eux il est né ; et chacun de nous peut dire : c'est pour moi qu'il vint sur la terre.

De même l'ange ajoute : « Ceci en est le signe pour vous, c'est que vous trouverez un petit enfant emmailloté et couché dans une crèche ». Quel signe étrange pour distinguer le Christ, le Seigneur, d'entre tous les enfants de Bethléhem : être couché dans une crèche ! On avait remarqué Saül, premier roi d'Israël, parce qu'il était « plus grand que tout le peuple depuis les épaules en haut ». Mais le signe distinctif de Jésus était l'extrême pauvreté ; et l'apôtre pourra dire : « Vous connaissez la grâce de notre Seigneur Jésus Christ, comment, étant riche, il a vécu dans la pauvreté pour vous, afin que par sa pauvreté vous fussiez enrichis » (2 Cor. 8:9). Proverbes 13:7 avait déjà dit : « Tel fait le riche et n'a rien du tout » : combien d'hommes, en effet, veulent paraître ce qu'ils ne sont pas, afficher une richesse de biens ou d'esprit qu'ils ne possèdent pas. Mais la Parole ajoute : « Tel se fait pauvre et a de grands biens ». Un avare fera le pauvre pour dissimuler ses biens, mais il ne s'agit pas de lui ici, sinon d'un Autre, de Celui qui s'est fait pauvre quoiqu'il eût de grands biens ! Tel il était dans la crèche de Bethléhem.

Les bergers s'en vont en hâte et trouvent « Marie et Joseph, et le petit enfant couché dans la crèche » ; l'ayant vu, ils divulguent la parole qui leur avait été dite, et s'en retournant, ils glorifient et louent Dieu de toutes les choses qu'ils avaient entendues et vues. Ni Marie, ni Joseph, mais le petit enfant seul avait attiré leurs regards et gagné leurs cœurs.

2.4 La circoncision et la purification — Luc 2:21-38

« Né de femme, né sous la loi » (Gal. 4:4) ; on devait accomplir à propos de l'enfant Jésus tout ce qui était prescrit. C'est pourquoi au huitième jour il fut circoncis, soumis au signe de la mise à part du peuple de Dieu sur la terre. Puis au quarantième jour de sa naissance, les parents le portèrent à Jérusalem dans le double but de le présenter au Seigneur et d'offrir le sacrifice prescrit en Lévitique 12.

Y avait-il besoin d'un sacrifice pour « racheter » le jeune enfant ? Aucun sans doute, et la paire de tourterelles qui fut offerte selon Lévitique 12:8 était pour la mère et non pour l'enfant ! Elle avait besoin d'être purifiée par un sacrifice, mais lui était parfait dès sa naissance ! Normalement, Marie aurait dû offrir un agneau et non une tourterelle, et sans doute, sachant quel glorieux enfant elle avait mis au monde, l'aurait-elle ardemment désiré, mais Joseph et Marie étaient trop pauvres ! La Parole y avait pourvu d'avance : « Si ses moyens ne suffisent pas pour trouver un agneau, elle prendra deux tourterelles ou deux jeunes pigeons, l'un pour l'holocauste et l'autre pour le sacrifice pour le péché, et le sacrificateur fera propitiation pour elle, et elle sera pure ».

Marie savait, et Joseph aussi, que l'enfant qu'ils présentaient ce jour-là au Seigneur était le Fils du Très-Haut, le Fils de David, le Fils de Dieu. Ils auraient donc pu s'attendre à ce qu'au moins quelques personnes, sacrificateurs, anciens, gouverneur reconnussent l'enfant ; mais tous manifestèrent la plus parfaite indifférence. Pourtant Dieu a voulu qu'en ce jour de la présentation au temple — discrètement, mais nettement — la gloire de son Fils fût mise en évidence.

Averti par l'Esprit Saint, le vieillard Siméon savait « qu'il ne verrait pas la mort que premièrement il n'eût vu le Christ du Seigneur ». Par l'Esprit il vint dans le temple au moment où les parents apportaient le petit enfant Jésus pour faire à son égard selon l'usage de la loi. Scène touchante : ce vieillard prend entre ses bras l'enfant et bénit Dieu : « Mes yeux ont vu ton salut ! » Aux bergers il avait été dit : « Aujourd'hui vous est né un Sauveur » ; et Anne parlera de lui « à tous ceux qui à Jérusalem attendaient la délivrance ».

« Son père et sa mère s'étonnaient de ces choses,... et Siméon les bénit ». Il aurait paru naturel de bénir aussi le petit enfant dans ses bras. Mais la bénédiction de ce vieillard vient reposer seulement sur les parents et non sur l'enfant. Car « sans contredit, le moindre est béni par celui qui est plus excellent », et d'aucune manière, même un vieillard ne pouvait bénir le Christ du Seigneur. Siméon lui-même avait besoin de sa bénédiction. Ne l'avait-il pas trouvée, puisqu'il pouvait dire : « Maintenant, Seigneur, tu laisses aller ton esclave en paix » ?

Au même moment survient Anne qui « louait le Seigneur et parlait de lui ». Malgré son âge, sa solitude, ses tristes circonstances, elle ne se plaignait pas : « Elle parlait de lui ». « Le Seigneur » qu'elle louait était le Dieu du ciel ; Celui dont elle parlait — d'après le texte, la même personne — n'était-ce pas le petit enfant que le vieillard Siméon avait tenu dans ses bras ? Là encore, discrètement, simplement, mais combien merveilleusement, brille sa gloire.

2.5 Les Mages — Matt. 2:1-12

Derniers visiteurs dont la Parole nous parle à Bethléhem, il n'est pas du tout certain que les mages étaient des rois, ni qu'il y en eût trois ! Quelque temps s'était écoulé depuis la naissance de Jésus, puisque Marie se trouvait avec lui dans une maison (Matt. 2:11), et qu'Hérode, s'étant informé très exactement du temps où l'étoile apparaissait, décida de faire mettre à mort les enfants jusqu'à l'âge de deux ans. Venus de loin, ces mages apportaient leurs trésors. « Entrés dans la maison, ils virent le petit enfant avec Marie sa mère ; et, se prosternant, ils lui rendirent hommage ». D'aucune façon leur hommage ne va à la mère, mais seulement à l'enfant ; à lui ils offrent les richesses préparées. Beau type du culte que nous pouvons offrir à Dieu, si dans nos cœurs a été d'avance préparée la louange à lui présenter : l'or qui, comme au Tabernacle, parle de Celui qui est venu du ciel, de Celui qui est divin ; l'encens, parfum de bonne odeur qui monte vers Dieu de toute sa vie, de sa mort, de son obéissance, de son dévouement ; la myrrhe qui rappelle ses souffrances. Aujourd'hui comme alors, il importe de ne pas « paraître à vide devant sa face ».

2.6 La fuite en Égypte

Était-ce donc pour sauver sa vie que le petit enfant fut conduit en Égypte ? Tout le récit des évangiles nous prouve qu'il n'en est rien, car nul ne put porter la main sur lui avant que son heure fût venue ; personne ne pouvait le mettre à mort s'il ne se livrait lui-même. Mais plutôt que d'attirer l'attention, plutôt que de recevoir, comme celui qui viendra plus tard, « la plaie de l'épée et de reprendre vie » (Apoc. 13:14), « il fut ainsi, parmi d'autres humiliations, obéissant même jusqu'à fuir en Égypte, comme pour sauver sa vie de la colère du roi... Sous des formes méprisées, il cachait sa grandeur » (J. G. Bellett).

D'autre part, il est clair que la Providence divine, Dieu lui-même, veillait sur l'enfant qui, afin aussi que l'Écriture fût accomplie, fut « appelé hors d'Égypte », dans son association comme Messie à son peuple tiré de là.

Les enfants massacrés à Bethléhem par la jalousie et la colère d'Hérode, étaient autant de ces agneaux dont il pourra dire plus tard : « Le Fils de l'homme est venu pour sauver ce qui était perdu » (Matt. 18:11). Détresse et douleur sur la terre — conséquences du péché et de la haine amenés par l'ennemi — joie dans le ciel, où l'innombrable foule des petits enfants chantera ses louanges.

Le ciel a visité la terre,

Emmanuel vient jusqu'à nous,

Dieu se fait homme : ô saint mystère ! Que son peuple adore à genoux.

3 NAZARETH — Le Méprisé

« Peut-il venir quelque chose de bon de Nazareth ? » (Jean 1:47)

3.1 Les années de silence — Luc 2:39-52

Matthieu 2:23 et 4:13 encadrent le séjour de Jésus à Nazareth. Dans ce village, à l'écart des grandes routes, dans les collines à l'ouest de la mer de Galilée, il a passé la plus grande partie de son existence sur la terre. C'est là qu'il fut « élevé », nous rappellera Luc 4:16. « Sa croissance était régulière et toujours ce qu'elle devait être ; son humanité était parfaitement naturelle dans son développement. Sa sagesse marchait de front avec sa stature et son âge ; il fut d'abord enfant, ensuite homme » (J. G. Bellett). Ainsi nous le montrent Luc 2:40 pour son enfance et le verset 52 pour sa jeunesse : parfait à tous les stades, n'accomplissant pas, étant enfant, ce qu'il fera devenu homme, mais se comportant en toutes choses comme il convenait à son âge et à la position qu'il avait prise.

Quel exemple pour nous qui, si facilement comme jeunes gens, voulons devancer le temps et entreprendre ce qui ne nous est pas encore confié ; mais qui aussi, comme hommes faits, nous comportons souvent comme des enfants, oubliant le service que le Seigneur a pu nous confier, négligeant d'employer « pour les autres, comme bons dispensateurs de la grâce variée de Dieu », le trésor reçu de lui. Il ne conviendra pas, par exemple, qu'un jeune garçon agisse dans l'assemblée ; mais il sera à sa place qu'un jeune homme qui aime le Seigneur et se souvient de lui avec les siens, se mette à prier à la réunion de prière ; il ne conviendrait pas alors, qu'il enseigne l'assemblée ; mais quand il aura pu croître « dans la grâce et dans la connaissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ » (2 Pierre 3:18), combien une parole à propos sera la bienvenue, selon que le Seigneur l'y conduira.

De son enfance et de sa jeunesse, la Parole ne nous rapporte aucun miracle du Seigneur Jésus, ni aucun enseignement : le temps n'en était pas encore venu. Mais quand le moment sera là, il ne manquera pas d'accomplir son service. Enfant et jeune homme, il était soumis à ses parents (Luc 2:51), mais lorsque plus tard sa mère et ses frères voudront l'arrêter dans son activité, il déclarera les ignorer.

En toutes choses il se comporta comme il convenait à un enfant, mais l'Esprit de Dieu a voulu nous conserver l'incident de la fête de Pâque à Jérusalem (Luc 2:41 à 50), afin de bien nous montrer qu'à douze ans, il avait conscience d'être l'Envoyé du Père (v. 49). Là encore combien son attitude convenait à son âge ! Tout naturellement, c'est au temple qu'il se trouvait ; non pas pour y enseigner, comme il le fera tant de fois plus tard et jusqu'au dernier jour de sa vie, ni pour en chasser les intrus ; mais, assis au milieu des docteurs, il « les écoutait et les interrogeait ». Il n'aurait pas convenu à un enfant de les enseigner ; mais ses questions et ses réponses étaient telles que « tous ceux qui l'entendaient s'étonnaient de son intelligence ». La Sagesse s'était faite enfant pour pouvoir devenir l'Homme parfait.

En considérant cette scène dans son application morale, une autre leçon pratique s'en dégage pour nous. Combien facilement nous perdons la communion avec le Seigneur, nous n'avons plus la conscience qu'il marche avec nous et cela souvent sans nous en rendre compte ! Pendant toute la journée (Luc 2:43), ses parents avaient fait route, et « ne savaient pas » que Jésus n'était pas avec eux. Lorsque ses cheveux furent coupés, Samson croyait posséder encore toute sa force ; or il ne « savait pas » que l'Éternel s'était retiré de lui (Juges 16:20). Dans le Cantique des Cantiques, la fiancée ne veut pas se déranger pour ouvrir sa porte lorsque son bien-aimé heurte : « Je me suis dépouillée de ma tunique, comment la revêtirai-je ? J'ai lavé mes pieds, comment les salirai-je ? » Quand elle s'est enfin levée pour ouvrir, il « s'était retiré et avait passé plus loin ». De même un mal ou une négligence dont nous sommes conscients, mais que nous n'avons pas jugé, interrompt la communion et nous prive de la jouissance de l'amour du Seigneur.

Le relèvement peut être immédiat si, nous jugeant nous-mêmes, nous confessons sur-le-champ au Seigneur ce qui a amené l'interruption de la communion ; mais il peut aussi se faire attendre, et bien des exercices de cœur s'avéreront nécessaires ; c'est pendant trois jours que les parents ont cherché l'enfant à Jérusalem sans le trouver, parce qu'ils n'avaient pas même pensé aller le chercher dans le temple ! (Ps. 27:4).

3.2 Le baptême — Matt. 3:13-17 ; Luc 3:21-22

Matthieu nous rappelle qu'avant de quitter définitivement Nazareth pour aller demeurer à Capernaüm, « Jésus vint de Galilée au Jourdain auprès de Jean pour être baptisé ». Jean, le baptiseur, avait annoncé que le Royaume des cieux s'était approché. Il avait parlé de la puissance de Celui qui devait venir, dont il n'était pas digne de porter les sandales. Il avertissait du jugement qu'il accomplirait, en nettoyant entièrement son aire et brûlant la balle au feu inextinguible. On pouvait donc s'attendre à voir paraître dans sa puissance, un roi accompagné de tout son appareil judiciaire.

Mais lorsque Jésus s'est présenté au Jourdain, c'est de Galilée qu'il venait, de la partie méprisée du pays, et cela non pas pour se faire couronner, mais « pour être baptisé » ! Il venait recevoir pour lui-même le signe de la mort. Il prenait place avec ceux qui, en Israël, se repentaient, confessant leurs péchés pour que leurs cœurs fussent préparés à recevoir Celui qui devait venir. Non pas qu'il ait à se repentir lui-même, mais il convenait, il était même juste, qu'il s'associe à ceux qui ainsi recherchaient Dieu. « Il prend la place devant Dieu du plus petit de son peuple » (J. N. Darby) ; c'était en accord avec la position qu'il avait prise.

Mais le Père a voulu qu'il soit distingué de tout autre. Après tous ceux qui, dans les trois premiers chapitres de Luc, « parlaient de lui », c'est la voix du Père lui-même, qui se fait entendre : « Tu es mon Fils bien-aimé ; en toi, j'ai trouvé mon plaisir ».

3.3 Visites à Nazareth

Jésus fit-il plus d'une visite à Nazareth durant les années de son ministère ? Il est difficile de le dire. Luc 4:16 à 30 peut avoir groupé deux ou trois visites successives, dont l'une serait la même que celle de Marc 6:1-6, et Matthieu 13:54-58. Quoi qu'il en soit, la Parole nous présente les choses en Luc comme s'il s'agissait d'une seule visite où, accueilli d'abord, il est rejeté ensuite.

« Il entra dans la synagogue au jour du sabbat selon sa coutume ». Tout enfant, il avait fréquenté cette synagogue, nous laissant un exemple de ce qu'il convient de faire au jour de la semaine que Dieu a mis à part pour lui. À douze ans, ses parents avaient voulu qu'il les accompagne pour la fête de Pâque à Jérusalem, nous montrant que nous pouvons prendre avec nous nos enfants de bonne heure pour assister au mémorial de la mort du Seigneur.

Centre de tous les regards (Luc 4:20), le Seigneur venait de lire dans le prophète Ésaïe le passage qui parlait de grâce, s'arrêtant juste avant les mots qui annonçaient le jugement. « Tous lui rendaient témoignage et s'étonnaient des paroles de grâce qui sortaient de sa bouche ». Parmi ses gloires, l'une prédomine : « La grâce est répandue sur tes lèvres » (Ps. 45). Il était « oint pour annoncer de bonnes nouvelles, pour publier la délivrance et l'an agréable du Seigneur ». Ce temps agréable dure encore (2 Cor. 6:2), mais la scène changera !

Apocalypse 5 nous le montre, de nouveau centre de tous les regards, ayant un livre dans la main, alors non pas le livre de la grâce, mais le livre des jugements. Lorsqu'il l'ouvrira, ce n'est pas la colère des hommes qui se déversera contre lui parce que la grâce voulait s'étendre aussi aux nations (Luc 4:28), mais la colère de l'Agneau (Apoc. 6:16) atteindra ceux qui auront refusé son amour.

« S'étant levés, ils le chassèrent hors de la ville et le menèrent jusqu'aux bords escarpés de la montagne, de manière à l'en précipiter ». Combien d'années pourtant n'avait-il pas vécues à Nazareth, toutes de douceur, de soumission, « en faveur auprès de

Dieu et des hommes », et voilà le résultat : « Pour mon amour, ils ont été mes adversaires ». Il aurait pu se laisser précipiter de la montagne par cette foule en colère ; aucun mal ne lui serait arrivé, pas plus que s'il s'était jeté du faite du temple, à l'instigation du diable (Luc 4:9 à 11) ; mais, « quand sa vie était menacée, il n'étonnait pas le monde par quelque acte qui commandât l'admiration ; au contraire : il s'était anéanti lui-même. Il serait arrivé sain et sauf au pied de la montagne comme au bas du temple. Mais comment aurait été accomplie l'écriture annonçant qu'il ne chercherait point sa gloire ? Lui donc « passant au milieu d'eux s'en alla ». Il se retira sans être remarqué, ni connu, restant sous sa forme de serviteur » (J. G. Bellett).

Quel rayon de la gloire divine brille dans cet homme qui, se retournant calmement face à une foule en délire, peut la traverser et s'en aller sans que personne ose mettre la main sur lui !

En Marc 6:1 à 6 (comme en Matt. 13:54-58), nous le voyons encore à Nazareth. Comme il y fut méprisé ! « Celui-ci n'est-il pas le charpentier, le fils de Marie ? Et ils étaient scandalisés en lui ». Une telle méconnaissance de sa Personne, dont la sagesse était depuis longtemps évidente, dont les miracles étaient nombreux, qui parmi eux avait vécu tant d'années, nous étonne-t-elle ? Et que dirons-nous de ces jeunes gens, de ces jeunes filles qui, venant d'un foyer chrétien, ont entendu parler de lui dès l'enfance, ont pu même un temps apprécier ses enseignements, ont été influencés par sa grâce et qui ensuite se détournent de lui et le méprisent ? (Héb. 10:29). « Et il ne put faire là aucun miracle... » Pas de salut pour ceux qui refusent le Sauveur. Pourtant la Parole ajoute : « ...sinon qu'il imposa les mains à un petit nombre d'infirmes et les guérit ». En dépit de l'incrédulité générale, la grâce pouvait s'étendre, encore et malgré tout, à quelques souffrants, là où une lueur de foi lui permettait d'agir.

3.4 « Jésus de Nazareth »

Le nom du Méprisé se retrouve quatorze fois dans les évangiles et sept fois dans les Actes, vingt et une fois dans le Nouveau Testament. « Dieu ne méprisait pas Nazareth ; mais l'homme méprise Jésus, parce qu'il vient de Nazareth » (J. N. Darby). Lorsque Philippe vient dire à Nathanaël : « Nous avons trouvé celui duquel Moïse a écrit... Jésus, le fils de Joseph, qui est de Nazareth », Nathanaël exprime son peu d'estime pour un tel village en disant : « Peut-il venir quelque chose de bon de Nazareth ? » Et c'est bien un titre méprisant employé par la foule autour de Bartimée pour dire que « Jésus le Nazaréen » passait ; tandis que l'aveugle, enseigné de Dieu, s'adresse à lui en s'écriant : « Fils de David, Jésus, aie pitié de moi ». Mépris encore des soldats à Gethsémani (Jean 18:5, 7) ou de la servante devant laquelle Pierre le renie (Marc 14:67), ou plus encore de Pilate, par l'écriteau sur la croix : « Jésus le Nazaréen, le Roi des Juifs » (Jean 19:19).

Mais au jour de la résurrection, le même titre méprisant est relevé par les anges, comme faisant partie de sa gloire : « Jésus le Nazaréen, le crucifié : il est ressuscité ». Les disciples d'Emmaüs, parlant de « Jésus le Nazaréen », le qualifieront de « prophète puissant en œuvre et en paroles devant Dieu et devant tout le peuple ». Et dans les Actes le nom porté par l'Homme méprisé, mais repris pour désigner le Ressuscité, sera mis en évidence comme le seul « nom sous le ciel par lequel il nous faille être sauvés » (Actes 4:10, 12). Il sera enfin employé par le Seigneur lui-même qui, depuis la gloire, s'adresse à Saul de Tarse en lui disant : « Je suis Jésus le Nazaréen que tu persécutes ! » (Actes 22:8).

« Ainsi dit l'Éternel... à Celui que l'homme méprise, à Celui que la nation abhorre, au serviteur de ceux qui dominent : Des rois verront et se lèveront, — des princes, et ils se prosterneront ! » (És. 49:7).

4 CAPERNAÛM

« Voici mon serviteur » (Matt. 12:18)

« Ayant quitté Nazareth, il alla demeurer à Capernaüm qui est au bord de la mer ». Matthieu 4:13 précise ainsi l'entrée du Seigneur Jésus dans la vie publique. Il quittait le village à l'écart où il avait passé tant d'années, pour venir dans cette ville active et commerçante, au bord du lac de Génésareth où il allait accomplir beaucoup de miracles et donner la plupart de ses enseignements. « Il commençait d'avoir environ trente ans », indique Luc 3:23.

C'était un grand privilège pour cette ville de voir le Fils de Dieu y habiter un certain temps : « Le peuple assis dans les ténèbres a vu une grande lumière ; et sur ceux qui sont assis dans la région et dans l'ombre de la mort, la lumière s'est levée » (Matt. 4:16).

Mais quelle responsabilité aussi, « car à quiconque il aura été beaucoup donné, il sera beaucoup redemandé » (Luc 12:48). Capernaüm n'a pas reçu le Messie. Il y a été, comme ailleurs, rejeté et méprisé. « Alors il commença à adresser des reproches aux villes dans lesquelles le plus grand nombre de ses miracles avaient été faits, parce qu'elles ne s'étaient pas repenties : « Malheur à toi Chorazin ! malheur à toi Bethsaïda ! ...et toi Capernaüm qui as été élevée jusqu'au ciel, tu seras abaissée jusque dans le hadès ; car si les miracles qui ont été faits au milieu de toi eussent été faits dans Sodome, elle serait demeurée jusqu'à aujourd'hui » (Matt. 11:20-23).

Ni Sodome, ni Capernaüm ne sont demeurées jusqu'à aujourd'hui. De Capernaüm, il reste quelques ruines.

Mais combien plus terrible encore est le sort de ceux qui, l'ayant entendu, l'ayant vu, ayant contemplé ses miracles, ont « foulé aux pieds le Fils de Dieu » ! Et quel sera le sort des incrédules qui, aujourd'hui, refusent cet évangile de la grâce et se détournent de Celui qui leur est présenté, peut-être déjà dès l'enfance ? Ils résistent à l'opération du Saint Esprit qui pourtant opérait dans leurs cœurs. « C'est une chose terrible que de tomber entre les mains du Dieu vivant ! » (Héb. 10:28-31).

Centre de son ministère en Galilée, Capernaüm est appelée « sa propre ville » (Matt. 9:1) ; nous le voyons à maintes occasions revenir à la maison où il habitait.

4.1 Appel des disciples

À Capernaüm et dans ses alentours le Seigneur Jésus a voulu s'adjoindre, dès le début de son ministère, des disciples appelés par lui-même et qui ont tout laissé pour le suivre. Simon et André, « aussitôt, ayant quitté leurs filets, le suivirent ». « Jacques et Jean, son frère... laissant leur père Zébédée dans la nacelle, s'en allèrent après lui ». « Lévi... se levant, le suivit ». Quelle obéissance à l'appel du Maître ! Comme ils suivaient les traces de Celui qui « aussitôt » et « encore » — ces mots si caractéristiques de l'évangile de Marc — pouvait répondre aux appels et besoins divers se présentant à lui.

Près de Capernaüm encore, Jésus « monte sur une montagne et appelle ceux qu'il voulait ; et ils vinrent à lui ; et il en établit douze pour être avec lui, et pour les envoyer prêcher et pour avoir autorité de guérir » (Marc 3:13-14). Remarquons ces mots. Les disciples ne décident pas eux-mêmes de suivre le Maître ; c'est lui qui les appelle ; il choisit ceux qu'il voulait ; et quand ils sont venus à lui, il les établit ; non pas pour aller tout de suite prêcher, mais d'abord « pour être avec lui ». Aucun service fructueux, si l'on ne s'est premièrement assis aux pieds du Seigneur, si l'on n'a appris de lui, si l'on n'a vécu et ne vit dans sa communion.

En Luc 14:25-35, Jésus souligne trois conditions pour être son disciple ; conditions qui renferment tout le secret d'une vie victorieuse et bénie.

L'heure sonne pour quiconque a répondu à l'appel de Jésus « Toi, suis-moi », de délibérément « prendre sa croix » (Marc 8:34). Une chose est de connaître doctrinalement notre identification avec Christ dans sa mort, autre chose est la connaissance expérimentale de la croix.

« Si quelqu'un vient à moi, et ne hait pas son père, et sa mère, et sa femme, et ses enfants, et ses frères, et ses sœurs... » (Luc 14:26). Le Seigneur doit passer avant les liens les plus forts. C'est le sens du verbe employé. Matthieu 10:37 le précise : « Celui qui aime père et mère... fils ou fille plus que moi, n'est pas digne de moi ». Dans le domaine des affections les plus légitimes, Jésus revendique la première place.

« ...et même aussi sa propre vie... » (Luc 14:26). Mourir pour Christ est une grâce réservée à quelques-uns, mais, pour Christ, renoncer à sa vie (Rom. 12:1-2) est une des conditions essentielles pour quiconque veut être son disciple. « Je ne fais aucun cas de ma vie ni de la tienne pour précieuse à moi-même », dira l'apôtre Paul (Actes 20:24).

« Ainsi donc, quiconque d'entre vous ne renonce pas à tout ce qu'il a, ne peut être mon disciple » (Luc 14:33). Cette troisième condition englobe d'un seul coup tous les domaines du renoncement pour Christ. C'est la croix dans toute son implication. Elle est proposée à « quiconque ». Aucun n'est exclu, il n'y a pas d'échappatoire. C'est tout... ou rien.

Avons-nous décidé, après le calcul de la dépense (v. 28), de connaître Christ aussi intimement que possible, et avec le secours de sa grâce, d'être son disciple ?

Ces versets ne s'adressent pas seulement à des missionnaires, mais à quiconque désire suivre le Seigneur. Le test de leur mise en pratique ne sera pas en première ligne les grands renoncements et les grands départs, mais d'abord la manière selon laquelle, dans la vie journalière, nous saurons lui donner à lui, en toutes choses, la première place. Chercher premièrement le Royaume de Dieu ; puis s'abandonner avec confiance aux soins du Père. Par exemple, savons-nous vraiment mettre à part chaque jour, en plus de la lecture matinale, — même aux dépens de nos études ou de nos distractions — vingt ou trente minutes pour étudier sa Parole ? (À cet égard, mieux vaut consacrer vingt minutes chaque jour à lire la Bible et trois pages des écrits qui nous la font mieux connaître, que de réserver à cela une heure... quand on en aura le temps !) Savons-nous accepter de sa main les contrariétés de nos journées ? Renoncer à quelque avantage ou facilité pour accomplir une bonne œuvre qu'il aura préparée d'avance et mise sur notre chemin ?

Être disciple du Seigneur, comme on l'a dit, c'est changer de centre : autrefois le moi était centre, maintenant c'est lui. Cela veut dire beaucoup !

4.2 Les miracles

Voir notre brochure « Les miracles du Seigneur Jésus »

Les évangiles nous rapportent environ trente-quatre miracles du Seigneur. Jean précise : « Jésus fit aussi devant ses disciples beaucoup d'autres miracles qui ne sont pas écrits dans ce livre » (Jean 20:30, cf. 21:25). Un grand nombre de ces miracles furent accomplis à Capernaüm et dans les alentours : Par « une parole », Jésus guérit l'esclave du centurion (Matt. 8:5-13). En prenant sa main, il délivre de sa fièvre la belle-mère de Pierre : « Et elle se leva et le servit » (8:15). (Marc dira : « Elle les servit » ; comment servirions-nous le Seigneur si ce n'était dans les siens ?)

À Capernaüm encore, le soir étant venu, on lui apporte beaucoup de démoniaques, tous ceux qui se portaient mal, « la ville tout entière était rassemblée à la porte : et il en guérit plusieurs ». Ayant « ouï dire qu'il était à la maison », des gens viennent à lui, amenant un paralytique qu'à cause de la foule il faut descendre par le toit. « Voyant leur foi », Jésus pardonne les péchés du malade et le guérit.

À Capernaüm aussi se passe l'incident des didrachmes (Matt. 17:24-27) qui met en évidence, d'une part, l'humilité de Jésus, qui accepte de payer cet impôt, lui le Seigneur du temple, s'associant à Pierre dans cette redevance, et, d'autre part, la gloire du Créateur qui peut commander à un poisson de lui apporter le statère requis pour le donner au receveur. « Tout ce que la terre contient lui était tributaire, au moment même où il consentait à être tributaire des hommes » (J. G. Bellett). Puis avec quel tact il reprend Pierre (qui l'avait mis sur le même niveau que lui-même) en disant : « Donne-le pour moi et pour toi », non pas : « pour nous » !

4.3 Ses enseignements

Aux foules, il parlait en paraboles : « Il leur annonçait la parole selon qu'ils pouvaient l'entendre ». Plusieurs, telles celles de Matthieu 13, furent prononcées à Capernaüm. Comme il s'adaptait à son auditoire, choisissant ses exemples dans leur vie de tous les jours, ne parlant pas en Galilée comme il parlera en Judée, ne s'adressant pas aux foules dans les mêmes termes qu'à ses disciples ! Exemple encore pour nous, qui devrions présenter la Parole d'une manière qui soit à la portée de l'auditoire, ne parlant pas à des enfants comme à des adultes, ni à des ignorants comme à des enfants de Dieu. Dans les Actes, Paul suivra avec soin l'exemple du Maître, ne s'adressant pas aux Athéniens comme il parlera aux Juifs.

S'il enseignait les foules par des paraboles (*) (Matt. 13:10-15), « dans le particulier il interprétait tout à ses disciples ». De plus, il instruisait ses disciples directement selon la mesure de leur foi. C'est à Capernaüm qu'il leur montre l'importance de l'humilité (Matt. 18:1-14) ; à Capernaüm encore, il parlera du pain vivant descendu du ciel (Jean 6:24-59).

(*) Voir notre brochure « L'enseignement pratique des paraboles »

4.4 Le voir

Mais ce ne sont pas seulement ses miracles et ses enseignements qui nous attirent, c'est avant tout sa Personne. Il est dit en Jean 12:41 qu'« Ésaïe vit sa gloire et il parla de lui ». Mais « si, dans la vision, Ésaïe avait pu suivre le sentier de Jésus parcourant les villes et les villages de son pays natal, dans quelle adoration n'aurait-il pas été ? Il avait vu sa gloire. Il l'avait contemplé sur son trône haut et élevé, les pans de sa robe remplissant le temple et les séraphins se voilant la face en reconnaissant en Jésus la gloire de la déité. Nous avons besoin de le voir ainsi par la foi — nous avons besoin de saisir sa personne, d'avoir le sentiment de sa gloire, cachée derrière un voile plus épais que l'aile d'un séraphin, le voile d'un Galiléen humble et rejeté du monde » (J. G. Bellett).

Avec quelle émotion le vieil apôtre, celui que Jésus aimait, écrira au soir de sa vie : « Ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé et que nos mains ont touché, concernant la parole de la vie... ce que nous avons vu et entendu, nous vous l'annonçons... afin que votre joie soit accomplie » (1 Jean 1:1-4). Nous ne pouvons pas le voir, le contempler, le toucher, comme l'avait fait l'apôtre, mais à travers les pages des évangiles, par la foi, les yeux de nos cœurs peuvent se fixer sur lui et discerner sa gloire. Quel autre sujet pourrait nous remplir d'une joie plus grande ?

En quelques mots, Pierre décrit son ministère : « Jésus de Nazareth... oint de l'Esprit Saint et de puissance... a passé de lieu en lieu, faisant du bien, et guérissant tous ceux que le diable avait asservis à sa puissance ; car Dieu était avec lui » (Actes 10:38). Considérons-le allant ainsi de lieu en lieu. Lorsque les disciples lui disent : « Tous te cherchent », il leur répond : « Allons ailleurs dans les bourgades voisines afin que j'y prêche aussi ; car c'est pour cela que je suis venu. Et il prêchait dans leurs synagogues par toute la Galilée, et chassait les démons » (Marc 1:38-39). Quand, après avoir passé à Nazareth, « il s'étonnait de leur incrédulité », il ne se lasse pas de continuer son ministère : « il visitait l'un après l'autre les villages à la ronde en enseignant » (Marc 6:6). Luc aussi nous le présente « passant par les villes et les villages, prêchant et annonçant le royaume de Dieu » (Luc 8:1). Malgré l'opposition qu'il rencontrait, il pouvait dire aux Pharisiens : « Il faut que je marche aujourd'hui et demain et le jour suivant » (Luc 13:33).

Le voir non seulement allant de lieu en lieu mais aussi dans les divers endroits où se passaient ses journées. Lorsque, fatigué, il était « à la maison », « aussitôt beaucoup de gens s'y rassemblèrent, de sorte qu'il ne se trouva plus de place même auprès de la porte ; et il leur annonçait la parole ». Un peu plus tard, « ils viennent à la maison ; et la foule s'assemble de nouveau, en sorte qu'ils ne pouvaient pas même manger leur pain ». Pourtant dans la maison il aimait à se retrouver avec les disciples. Après la guérison de l'enfant épileptique en Marc 9, c'est « lorsqu'il fut entré dans la maison que ses disciples lui demandèrent en particulier : Pourquoi n'avons-nous pu le chasser ? »

En traversant la Galilée, il enseignait ses disciples quant aux souffrances qui l'attendaient ; eux, au lieu de comprendre quelle serait la part du Maître, se disputaient pour savoir qui serait le plus grand. Jésus réagit seulement « quand il fut dans la maison », il leur demanda : Sur quoi raisonnez-vous en chemin ? Et ils gardaient le silence... Et lorsqu'il se fut assis, il appela les douze », et leur parla sur l'humilité. Le voyons-nous ainsi marcher, entrer dans la maison, poser sa question, attendre avec patience que la conscience des disciples leur parle, puis s'asseoir et les appeler auprès de lui pour les reprendre et les exhorter avec douceur et fermeté ?

En Matthieu 13:36, il attend d'être « dans la maison » pour exposer à ses disciples la signification des paraboles qu'il venait de prononcer.

Mais « au bord de la mer » surtout, s'exerçait son ministère public. « Comme il marchait le long de la mer de Galilée », il appelle Simon, André, Jacques, Jean ; un peu plus tard, nous lisons : « Il sortit encore et longea la mer... et en passant, il vit Lévi le fils d'Alphée assis au bureau de recette, et il lui dit : Suis-moi ».

Alors que les Pharisiens et les Hérodiens tenaient conseil pour le faire périr, il « se retire avec ses disciples vers la mer ; et une grande multitude le suivit... et il dit à ses disciples qu'une petite nacelle fût là à sa disposition, à cause de la foule, afin qu'elle ne le pressât pas ; car il en guérit beaucoup, de sorte que tous ceux qui étaient affligés de quelque fléau se jetaient sur lui afin de le toucher. Et les esprits immondes, quand ils le voyaient, se jetaient devant lui. » Quel tableau ! C'est la grâce, active, inlassable, pleine de miséricorde. En Matthieu 13, nous le voyons « sortir de la maison, s'asseoir près de la mer », et assis sur une nacelle, dire par des paraboles beaucoup de choses à la foule qui se tenait sur le rivage. Au bord de la mer encore, Jaïrus vient, se jette à ses pieds et le supplie instamment pour sa fille.

Mais si le Seigneur aimait à parler à la foule au bord de la mer, il ne craignait pas, quand il le fallait, d'entrer dans la synagogue. Il y guérit un homme possédé d'un esprit immonde (Marc 1:23) et sans se laisser arrêter par l'opposition rencontrée, il y entre « encore » pour guérir celui dont la main était desséchée, malgré le silence hostile de ceux qui l'entouraient (3:1-5).

Lorsqu'il voulait être seul avec ses disciples, il s'en allait sur la montagne. C'est là qu'il appelle les douze (Marc 3:13) ; il y prononce les béatitudes (Matt. 5:1) ; là encore, au soir d'une journée de labeur, seul, il s'en va pour prier, après avoir nourri les foules et contraint les disciples de monter dans la barque et d'aller devant lui à l'autre rive (Marc 6:46). « Sur une haute montagne », « après six jours Jésus prend avec lui Pierre et Jacques et Jean, seuls à l'écart, et il fut transfiguré devant eux » (Marc 9:2-8).

N'y a-t-il pas une bénédiction particulière à se retirer ainsi seul à l'écart, « ne voir plus personne, sinon Jésus seul » (v. 8) et dans le silence à ses pieds, laisser passer les heures pour l'écouter et pour voir sa gloire ? Sans doute convient-il chaque jour de s'asseoir à ses pieds, si possible à la première heure, pour quelques instants ; mais il importe, de temps à autre, de prendre, s'il est possible, plusieurs heures, voire un ou deux jours, pour être seul avec lui, se taire et l'écouter. Lui-même exhortait ses disciples : « Venez à l'écart vous-mêmes dans un lieu désert et reposez-vous » (6:31). C'est aussi « dans un lieu désert » que le matin, longtemps avant le jour, il sortait et s'en allait seul pour prier (Marc 1:35).

S'il savait se retirer à l'écart quand il convenait, son activité inlassable transparaît dans les pages des évangiles, tout particulièrement en Galilée. En Marc 1:33 « la ville tout entière était rassemblée à la porte ». Comme nous venons de le voir, lorsqu'il vient à la maison à Capernaüm, « aussitôt beaucoup de gens s'y rassemblèrent, de sorte qu'il ne se trouva plus de place ». Au bord de la mer « toute la foule venait à lui ». De nouveau à la maison « la foule s'assemblait », en sorte qu'ils ne pouvaient pas même manger leur pain. Un autre jour, « comme il y avait là une fort grande foule et qu'ils n'avaient rien à manger, Jésus dit : Je suis ému de compassion envers la foule ».

Descendant de la montagne de la transfiguration, il trouve autour des disciples « une grande foule et des scribes qui disputaient avec eux », et doit leur dire : « Ô génération incrédule... jusques à quand vous supporterez-vous ? » — Pourtant il guérit l'enfant malade et le rend à son père.

Tout cela n'allait sans doute pas sans une fatigue extrême. Nous en avons un exemple en Marc 4:36 lorsque, après qu'il eut renvoyé la foule, ses disciples « le prennent dans une nacelle comme il était » : malgré le grand tourbillon de vent et les vagues qui se jetaient dans la barque, « il était lui, à la poupe, dormant sur un oreiller ». « Il était là comme un travailleur fatigué auquel le sommeil est doux. Telle était la forme dans laquelle il se manifestait. Mais sous ce voile était « la forme de Dieu ». Il se lève et comme Celui qui a rassemblé le vent dans le creux de ses mains et qui a serré les eaux dans un manteau (Prov. 30:4), il reprend le vent et dit à la mer : Fais silence, tais-toi ! » (J. G. Bellett).

Serviteur parfait, serviteur inlassable, mais, plus remarquable encore, serviteur volontaire. Un homme en tant que créature, un croyant en tant que racheté du Seigneur, est serviteur. Mais lui, il avait voulu devenir serviteur. « Sa personne prêtait à tout son service et à son obéissance, une gloire qui leur donnait une valeur infinie » (J. G. Bellett).

Aussi n'est-il pas poignant de l'entendre dire par la voix du prophète, à la fin de sa carrière terrestre, alors que tous l'avaient abandonné, qu'un des siens l'avait trahi, l'un renié, et que les autres avaient fui : « J'ai travaillé en vain, j'ai consumé ma force pour le néant et en vain » (És. 49:4) ? Mais que lui dit la réponse divine : « C'est peu de chose que tu me sois serviteur pour rétablir les tribus de Jacob... je te donnerai aussi pour être une lumière des nations, pour être mon salut jusqu'au bout de la terre ». Et lui-même pouvait dire : « À moins que le grain de blé tombant en terre ne meure, il demeure seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit » (Jean 12:24).

Cela ne nous rappelle-t-il pas le Psaume 126:6, où après avoir parlé des serviteurs « qui sèment avec larmes et moissonneront avec chants de joie », le psalmiste parle du Serviteur qui « va en pleurant portant la semence qu'il répand ; il revient avec chant de joie », comme les serviteurs ; mais plus encore — ce qui n'est réservé qu'à lui — : « portant ses gerbes ».

Dans l'humilité profonde,
Suivant ton obscur chemin,
Tu fus méprisé du monde,
Toi qui lui tendais la main ;
Toi, dont l'amour secourable,
Compatissant et parfait,
Sur l'humanité coupable
Versa bienfait sur bienfait.

Oh ! quels trésors il nous ouvre,

Ton cœur plein de charité !
 Dieu lui-même n'y découvre
 Que lumière et sainteté ;
 Et nous, comblés de tes grâces,
 Enfants de Dieu par la foi,
 Nous pouvons suivre tes traces
 Dans le même amour que toi.

5 BÉTHANIE

« Il est tel Ami plus attaché qu'un frère » (Prov. 18:24)

5.1 *Le Fils de Dieu qui va mourir — Jean 11:51 ; 12:33*

Pourquoi parmi les innombrables villes et villages où a passé le Seigneur Jésus, le nom de Béthanie est-il si connu ? Ce n'est pourtant pas là qu'il est né comme à Bethléhem, ou qu'il fut élevé comme à Nazareth, ou qu'il a servi comme à Capernaüm. Mais il y avait là une famille qui l'aimait, qu'il aimait. Il n'y a peut-être pas d'autre endroit sur la terre où aient été manifestées d'une façon plus évidente à la fois la perfection de son humanité et la gloire de sa divinité.

En Samarie (Luc 9:51), les disciples, entrant dans un village pour lui préparer un logis, ne sont pas reçus « parce que sa face était tournée vers Jérusalem ». Et dans combien d'endroits devait-il être ce « Fils de l'homme qui n'a pas un lieu où reposer sa tête ». Mais « il arriva, comme ils étaient en chemin, qu'il entra dans un village. Et une femme nommée Marthe le reçut dans sa maison » (Luc 10:38). Cette première visite où il fut reçu en amena d'autres ; Jésus eut sur la terre un lieu qui était comme son « home », où il trouvait sympathie et affection, « Béthanie, le village de Marie et de Marthe sa sœur ».

Que de conséquences ont découlé de ce premier accueil ! Au jour de l'épreuve, il sera là, plus que pour guérir : pour redonner la vie. À la veille de sa mort, il y viendra et Marie l'oindra du parfum de grand prix ; et le Seigneur d'ajouter : « En vérité, je vous le dis : En quelque lieu que cet évangile soit prêché dans le monde entier, on parlera aussi de ce que cette femme a fait en mémoire d'elle ». Combien de croyants, à travers les âges, ont été encouragés, réchauffés, fortifiés par les divers récits concernant Béthanie. Ne valait-il pas la peine de l'avoir reçu lorsqu'il s'est présenté ?

Aujourd'hui le Sauveur passe...

5.2 *La première rencontre — Luc 10:38-42*

Capernaüm nous a laissé l'impression de l'activité inlassable du Sauveur, mais à Béthanie domine le calme. Que de fois il est répété qu'on y est « assis ». Aux pieds de Jésus, Marie écoutait sa parole. Combien le Seigneur devait apprécier d'être écouté dans la paix et la tranquillité. N'aurions-nous pas besoin davantage — en dehors de la lecture matinale, indispensable comme la manne pour Israël au désert — de prendre plus souvent quelques moments pour être seul à ses pieds,

Laissant les heures s'écouler,
 Dans un silence qui s'oublie,
 Jésus, pour te laisser parler.

Lors de sa première invitation, « Marthe était distraite par beaucoup de service ». Le Seigneur ne lui en fait aucun reproche. C'est seulement lorsque, sortant de sa place, elle interviendra pour l'inviter à reprendre sa sœur, que Jésus, avec le plus grand calme, l'amènera à réfléchir sur l'activité de son « moi » : « Marthe, Marthe, tu es en souci, et tu te tourmentes de beaucoup de choses, mais il n'est besoin que d'une seule ». Paroles qui ont retenti bien souvent à nos oreilles, mais dans quelle mesure les avons-nous prises à cœur ?

5.3 *Dans le deuil — Jean 11:1-44*

« Jésus aimait Marthe, et sa sœur, et Lazare ». « Il était à Béthanie comme un ami de la famille trouvant dans le cercle qui l'entoure ce que nous trouvons encore aujourd'hui parmi nous : « un chez soi ». L'affection de Jésus pour la famille de Béthanie n'était pas celle d'un Sauveur, ni d'un Berger, bien que nous sachions qu'il était pour elle l'un et l'autre : c'était l'affection d'un ami de la famille » (J. G. Bellett). Affection touchante et pure de celui qui a voulu participer au sang et à la chair (Héb. 2:14) et est ainsi entré en perfection dans tous les sentiments que, sous le regard de Dieu, peuvent éprouver les cœurs des hommes.

Aussi lorsque Lazare est malade, les sœurs envoient-elles dire à Jésus : « Seigneur, voici, celui que tu aimes est malade ». Expression qui a déjà consolé bien des cœurs dans la souffrance qu'apporte la maladie : « celui que tu aimes... »

Mais, toujours attentif à discerner la pensée de son Père, Jésus « demeure encore deux jours au lieu où il était ». Il aurait pu s'élaner au secours de celui qu'il appelle « notre ami » ; mais il devait accomplir mieux qu'une guérison : « Cette maladie, dit-il, n'est pas à la mort, mais pour la gloire de Dieu, afin que le Fils de Dieu soit glorifié par elle ». Homme dépendant, il attendait que le moment fût venu ; Fils de Dieu, il connaissait parfaitement l'état de Lazare, et pouvait dire à ses disciples : « Lazare, notre ami, s'est endormi, mais je vais pour l'éveiller ».

Les sœurs avaient attendu longtemps. S'il fallut, semble-t-il, quatre jours de marche à Jésus depuis le lieu où il était jusqu'à Béthanie, il en avait fallu à peu près autant pour les messagers des deux sœurs ; et comme Jésus avait laissé s'écouler deux jours entre le message et son départ, les sœurs auront attendu environ dix jours la réponse à leur demande pressante. On comprend qu'elles disent toutes deux : « Seigneur, si tu eusses été ici, mon frère ne serait pas mort », expression de leur douleur, supportée sans la présence de l'Ami qui avait tant tardé à venir. Mais il avait quelque chose de meilleur en réserve pour elles. N'en est-il pas ainsi souvent quand il nous paraît tarder à répondre à nos prières, ou que l'épreuve se prolonge au-delà du terme que nous aurions voulu lui mettre ?

Avec quelle calme assurance le Seigneur se présente à Marthe en lui disant : « Moi, je suis la résurrection et la vie ». Il affirmait sa gloire, sa puissance divine, sa propre grandeur ; mais l'instant d'après, lorsqu'à ses pieds où elle était venue se jeter, Jésus vit pleurer Marie, et les Juifs qui étaient venus avec elle pleurer, il « frémit en son esprit et se troubla » ; puis à l'approche du sépulcre, l'intensité de son humaine sympathie jaillit dans ces simples mots : « Jésus pleura ».

Si nous avons voulu choisir dans toute la Bible un verset, aurions-nous pu trouver paroles plus remarquables ? Jésus, l'Éternel Sauveur, la Parole faite chair, celui qui venait déclarer être la résurrection et la vie, Jésus... pleura. Quand il vint au sépulcre, il frémissait encore en lui-même, « expression de la peine profonde, mêlée d'indignation, produite dans l'âme du Seigneur à la vue du pouvoir de la mort sur l'esprit de l'homme » (J. N. Darby).

Il faut tâcher de nous représenter cette scène. Un grand nombre de personnes entourent le Seigneur, des habitants de Béthanie, des Juifs venus de Jérusalem pour consoler les deux sœurs, les disciples, Marthe, Marie. Ils allaient être témoins du plus extraordinaire miracle du Sauveur. La fille de Jaïrus avait été ressuscitée, étendue encore sur son lit, où elle avait depuis peu expiré. Le fils de la

veuve de Nain était sur le chemin du cimetière ; mais de Lazare, Marthe dit : « Il sent déjà, car il est là depuis quatre jours ». La corruption avait commencé son œuvre. La pierre est ôtée et devant tous, Jésus lève les yeux en haut, prie et rend grâce « à cause de la foule » qui est autour de lui afin que, dit-il à son Père, « ils croient que toi tu m'as envoyé ». Tous les yeux sont fixés sur lui, puis sur l'ouverture du sépulcre lorsqu'il « crie à haute voix : Lazare, sors dehors ! Et le mort sortit ». Moment indescriptible où par cette victoire sur la mort, toute la gloire du Fils de Dieu est mise en évidence. Quelqu'un pourrait-il dès lors nier qui il était ?

On comprend l'inquiétude des principaux sacrificateurs et des pharisiens devant un tel miracle. « Depuis ce jour-là, ils consultèrent ensemble pour le faire mourir... Et ils voulaient faire mourir aussi Lazare ; car à cause de lui, plusieurs des Juifs s'en allaient et croyaient en Jésus ».

De chapitre en chapitre, depuis le 10, l'ombre de la mort qui l'attend, va aller s'accroissant toujours sur son chemin jusqu'à Golgotha.

5.4 Six jours avant la Pâque — Marc 11:11-12, 19-20 ; Jean 12:1-8

Acclamé par la foule qui criait : « Hosanna ! béni soit celui qui vient au nom du Seigneur », Jésus était entré à Jérusalem. Mais si, à ce moment, le peuple dut ainsi le recevoir, pas une maison ne s'ouvrit dans la ville sainte pour l'accueillir. Aussi « après avoir promené ses regards de tous côtés sur tout, comme le soir était déjà venu, il sortit et s'en alla à Béthanie avec les douze » (Marc 11:11). Il y avait là pour lui un refuge (v. 19-20) où, loin de la haine qui l'entourait, il pouvait passer quelques heures encore.

Là, à Béthanie, six jours avant la Pâque, on lui fait un souper (*). « Six jours avant la Pâque », c'est-à-dire, cette année-là, le premier jour de la semaine, ce jour qui allait être mis à part, marqué par sa résurrection et par sa venue au milieu des siens rassemblés. « On lui fit là un souper ». « Quelque intéressante que fût aux yeux de tous la personne de Lazare, ce n'était pas en son honneur que le souper était convoqué ; mais en l'honneur de Celui qui l'avait ressuscité. Ceux qui s'occupèrent du souper de Jésus disparaissent ici et sont remplacés par ce petit mot : « On ». L'activité humaine qui prépare est supprimée, pour accentuer le grand fait qu'il y a un souper préparé pour lui et pour lui seul » (H. Rossier).

(*) Voir H. Rossier, « Le souper de Béthanie »

La Pâque avait été préparée par les disciples : « Où veux-tu », disent-ils à Jésus, « que nous allions préparer ce qu'il faut afin que tu manges la Pâque ? (Marc 14:12). Mais le souper de Béthanie qui rappelle la table du Seigneur, de fait n'est-ce pas lui qui l'a préparé ? Lazare, Marthe et Marie « nous présentent dans trois personnages, les trois principes qui constituent l'ensemble de la vie chrétienne dans la Maison de Dieu. Ces trois principes sont la communion, le service et le culte. » (H. Rossier)

« Lazare, le mort... était un de ceux qui étaient à table avec lui ». « Quoiqu'ayant acquis une vie nouvelle par la résurrection d'entre les morts, il reste quant à toute sa vie passée, le mort. Son existence antérieure s'était terminée dans la mort, il vit maintenant d'une vie nouvelle qui n'a plus de lien avec l'ancienne » (H. Rossier). Il était à table avec lui. Sans lui, il n'aurait eu aucun droit de s'asseoir à son souper. Communion précieuse de l'âme avec son Sauveur, réalisée à sa table. Sans doute jouit-on là aussi de la communion des saints, ce lien merveilleux qui unit tous les enfants de Dieu ; mais ici, avant tout, la communion avec lui est mise en évidence. Quelle part bénie : être à table avec lui sans rien dire peut-être, mais jouissant de sa Personne, de sa présence, de la communion avec lui-même.

« Marthe servait ». Autrefois son service prenait la première place ; elle n'avait pas appris qu'avant de donner au Seigneur, il faut recevoir de lui, mais maintenant elle était à la place qui convenait. Il n'est pas dit qu'elle le servait ou les servait comme la belle-mère de Pierre (Matt. 8:15 ; Marc 1:31) ; sans qu'il soit nécessaire de le préciser, son service s'étendait tant au Seigneur qu'aux siens, et de fait ici-bas, comment pourrions-nous le servir si ce n'est dans les siens et auprès des âmes encore loin de lui qui ont besoin d'un Sauveur ?

Sans dire un mot non plus, mais remplie d'amour pour lui, Marie prend son bien le plus précieux, « une livre de parfum de nard pur de grand prix » et le verse sur les pieds de Jésus. « Trois cents deniers » représentaient le salaire de toute une année ; mais pour elle, rien n'était trop précieux pour Jésus. Dans les autres évangiles, nous la voyons verser le parfum sur la tête du Roi dans Matthieu, du Serviteur dans Marc ; mais ici, dans Jean, c'est sur les pieds du Fils de Dieu qu'elle répand son parfum dont l'odeur remplit la maison. « Il allait mourir », elle le présentait de la prescience de l'amour.

Des femmes viendront au matin de la résurrection apporter « les aromates qu'elles avaient préparés » (Luc 24:1). Mais ce sera trop tard : il sera déjà ressuscité ! Marie était venue à temps. Comme dit Jésus : « Elle a anticipé le moment d'oindre mon corps pour ma sépulture ». Au jour de sa gloire, tous les rachetés entoureront l'Agneau immolé, chanteront le cantique nouveau, ayant chacun une harpe et des coupes d'or pleines de parfum. Pas une voix ne manquera dans ce chœur universel. Mais aujourd'hui — alors qu'il est rejeté, que plusieurs des siens, tels les neuf lépreux de Luc 17, s'en vont, seulement heureux d'être sauvés, mais oubliant de revenir à ses pieds lui rendre grâce, — n'apprécie-t-il pas particulièrement cette louange, cette adoration qui jaillit de cœurs reconnaissants et peut, tel le parfum de Marie, remplir de son odeur toute la Maison ?

C'est maintenant, sur la terre, que nous pouvons « annoncer sa mort » et nous souvenir de lui comme il l'a demandé. Au ciel ce sera trop tard pour répondre à ce désir de son cœur.

Quel baume pour le cœur du Seigneur de trouver à Béthanie, une fois de plus, et dans quelle mesure, la sympathie et la compréhension qui si rarement s'étaient trouvées sur sa route ! (Ps. 69:20).

5.5 L'ascension — Luc 24:50-53

Pourquoi Jésus fit-il choix de Béthanie pour y passer les derniers instants des quarante jours où, visible au moins par intervalles, il fut au milieu de ses disciples sur la terre ? Il ne va pas s'en aller au ciel depuis Jérusalem — la ville du grand Roi, mais la ville qui l'avait rejeté — ni non plus de Galilée — témoin de son ministère et point de rendez-vous fixé aux siens pour leur donner les marques assurées de sa résurrection — mais de Béthanie, où avait si remarquablement brillé sa gloire. « Levant ses mains en haut, il les bénit ». Dernière et sublime vision que les disciples garderont de leur Maître bien-aimé, car « il arriva qu'en les bénissant, il fut séparé d'eux et fut élevé dans le ciel ».

Que leur reste-t-il à faire sinon rendre hommage, s'en retourner avec une grande joie et, dans le temple, continuellement louer et bénir Dieu.

Ajoutons que c'est sur cette montagne des Oliviers, non loin de Béthanie, qu'au jour de son triomphe, il apparaîtra et que « ses pieds se tiendront » (Zach. 14:4). Là où il a pleuré ; là où il a souffert ; là où, au milieu de la haine et de l'opposition, a brillé sa gloire, c'est là qu'il reviendra.

6 EMMAÛS

« Le Seigneur est réellement ressuscité » (Luc 24:34)

La fin des quatre évangiles, le premier chapitre des Actes et le quinzième de 1 Corinthiens nous renseignent sur la résurrection du Seigneur Jésus. Une dizaine d'occasions nous sont rapportées où il est apparu tantôt à l'un, tantôt à plusieurs de ses disciples ; et nous voyons dans les premiers chapitres des Actes combien le témoignage de cette résurrection remplit leurs prédications.

6.1 Les apparitions du Seigneur ressuscité

« Étant ressuscité le matin, le premier jour de la semaine, il est apparu premièrement à Marie de Magdala. » Pourquoi est-ce à une femme, et à cette femme, que le Seigneur Jésus voulut apparaître en premier lieu ? N'était-ce pas à cause de son affection profonde pour lui, et aussi parce qu'elle était un objet particulier de sa grâce ? Lorsque son nom est mentionné, il est spécifié qu'il avait chassé d'elle sept démons. Au pied de la croix, au sépulcre lorsque Joseph l'y déposait, et plus tard au crépuscule du premier jour de la semaine, puis au matin de la résurrection, nous retrouvons Marie de Magdala. Jean 20:11-18 nous la montre pleurant, mais toute transformée lorsqu'elle a reconnu Jésus et entendu sa voix qui simplement l'appelle : « Marie ! »

Ensuite il est apparu aux femmes revenant du sépulcre (Matt. 28:9), puis à Simon seul (Luc 24:34 ; 1 Cor. 15:5). Rien ne nous est dit de cette entrevue du disciple repentant et du Seigneur ressuscité. Il y a, tant lors de la conversion que dans le relèvement, des « sanctuaires » où l'âme est seule avec son Dieu.

Dans l'après-midi de ce même premier jour de la semaine, le Seigneur apparaît aux deux disciples allant à Emmaüs (Luc 24), puis, le soir, aux apôtres réunis avec « ceux qui étaient avec eux » (Luc 24:36 ; Jean 20:19). Il leur apporte sa paix ; il leur montre ses mains et son côté, et « les disciples se réjouissent quand ils virent le Seigneur ». Huit jours après, de nouveau le premier jour de la semaine, le Seigneur apparaît aux siens, réunis cette fois avec Thomas (Jean 20:26-29).

Jean 21 nous rapporte comment il apparut à sept de ses disciples qui, à l'invitation de Simon Pierre, s'en étaient allés pêcher dans la Mer de Tibériade. Pêche bien infructueuse puisque « cette nuit-là ils ne prirent rien » ; au matin, quand Jésus leur demande : « Enfants, avez-vous quelque chose à manger ? » ils doivent lui répondre : « non ». Quel moment inoubliable quand, considérant cet homme qui se tenait sur le rivage et le filet rempli de poissons, Jean, le disciple que Jésus aimait, dit à Pierre : « C'est le Seigneur ! » Pierre s'élança à sa rencontre, non sans avoir ceint sa robe de dessus (on ne peut pas se présenter n'importe comment devant le Seigneur !) ; les autres disciples suivent et tous ensemble ils dînent avec lui. « Ce fut la troisième fois que Jésus fut manifesté aux disciples après qu'il fut ressuscité d'entre les morts », c'est-à-dire la troisième fois aux disciples réunis, les autres apparitions antérieures ayant été faites à des personnes individuellement.

Les onze, selon l'ordre reçu de Jésus, « s'en allèrent en Galilée sur la montagne, où il leur avait ordonné de se rendre. Et l'ayant vu, ils lui rendirent hommage » (Matt. 28:16-17). Serait-ce à cette occasion qu'il fut vu des cinq cents frères à la fois dont 1 Corinthiens 15:6 nous parle ? Cela semble probable.

« Ensuite il a été vu de Jacques » (1 Cor. 15:7), les évangiles ne nous disent rien de cette rencontre. Enfin il était avec les disciples le jour de l'Ascension quand « il les mena dehors jusqu'à Béthanie et, levant les mains en haut, il les bénit ».

6.2 Emmaüs — Luc 24:50

En apparaissant à Simon, à Thomas, aux sept disciples au bord de la Mer de Tibériade, le Seigneur avait en vue le relèvement de ces âmes plus ou moins éloignées de lui. Ainsi en fut-il des deux disciples qui, tristes et les yeux retenus, quittaient Jérusalem pour Emmaüs. Par leur faute, ils allaient manquer la rencontre que le Seigneur avait en vue pour le soir même avec les siens rassemblés ; ils n'auraient à s'en prendre qu'à eux-mêmes ! Mais combien les pensées du Seigneur sont différentes des nôtres ! « Et il arriva, comme ils s'entretenaient et raisonnaient ensemble, que Jésus lui-même, s'étant approché, se mit à marcher avec eux ». Eux s'éloignaient, lui s'approchait d'eux. Ils étaient tristes, il va les réjouir et faire brûler leurs cœurs. Comment y parviendra-t-il ?

Par une ou deux questions, il les amène à s'ouvrir de leur chagrin. Puis son tour vient de parler ; de quel sujet va-t-il les entretenir ? Quels reproches va-t-il leur faire ? Il leur parle de lui-même ! « Ne fallait-il pas que le Christ souffrît ces choses et qu'il entrât dans sa gloire ? Et commençant par Moïse et par tous les prophètes, il leur expliquait dans toutes les écritures les choses qui le regardent. » Il ne serait plus avec eux que peu de temps, mais quand il les aurait quittés, les écritures leur resteraient. Jusqu'alors, en lisant ou en entendant lire l'Ancien Testament, ils avaient pensé à l'histoire de leur peuple, à ses gloires passées, à sa misère, à la délivrance qu'apporterait le Messie. Mais dorénavant, c'est lui, celui qu'ils avaient connu vivant sur la terre, celui qu'ils allaient voir ressuscité, c'est Christ lui-même qu'ils chercheraient dans toutes les pages de l'Ancien Testament, sous les types et les figures qui sans cesse tournent nos regards vers sa Personne (cf. Lévit. 23:11, 14). On comprend que leurs cœurs brûlaient au-dedans d'eux-mêmes lorsqu'il leur « parlait par le chemin et leur ouvrait les écritures ».

Arrivés au village, « lui, il fit comme s'il allait plus loin. Et ils le forcèrent, disant : Demeure avec nous, car le soir approche et le jour a baissé. Et il entra pour rester avec eux ». Jamais le Seigneur ne s'impose ; il veut être désiré, invité. Quelle leçon pour notre vie pratique ! « Mon cœur a dit pour toi : Cherchez ma face. Je chercherai ta face, ô Éternel ! » (Ps. 27:8). Lorsqu'un nouveau foyer se fonde, y aurait-il désir meilleur : « Demeure avec nous », et réponse plus appréciée : « Et il entra pour rester avec eux » ?

Au lieu de s'asseoir à table comme un invité, il prend la place de l'hôte. C'est lui qui bénit, c'est lui qui rompt le pain et le leur distribue. Attitude qui surprend peut-être, mais lorsque, comme nous pouvons le penser, les mains percées se tendent vers eux, « leurs yeux furent ouverts et ils le reconnurent ». Instant inoubliable pour ces deux disciples, dont le cœur avait déjà brûlé le long du chemin, quand, les yeux ouverts, ils considèrent la face de leur Sauveur bien-aimé. « Mais lui devint invisible et disparut de devant eux. » Il n'est pas dit qu'il les quitta, sa présence était toujours avec eux ; mais ils devaient apprendre à marcher avec lui devenu invisible, comme ils avaient appris à marcher en sa compagnie durant les jours de sa chair (Héb. 11:27).

D'autre part, manger le pain avec eux après l'avoir rompu, demeurer là à table, c'eût été mettre quelque sanction à leur égarement momentané. Sa place n'était pas là, si même il était venu les y chercher pour les ramener au vrai lieu de rassemblement.

Le Seigneur ne leur ordonne pas de retourner à Jérusalem, mais quand leur cœur est réveillé, que leurs yeux sont ouverts, que leurs pensées sont remplies de lui, pourraient-ils faire autre chose, sinon se retrouver avec ceux que le Seigneur aime, pour ensemble jouir de sa présence ?

Ils arrivent ; vont-ils étonner les autres par leur glorieux message ? Mais ce sont les onze, et ceux qui étaient avec eux, qui les accueillent en disant : « Le Seigneur est réellement ressuscité et il est apparu à Simon ». Tous ensemble s'entretiennent des choses merveilleuses qui étaient arrivées. « Et comme ils disaient ces choses, il se trouva lui-même là au milieu d'eux et leur dit : Paix vous soit ! » Ceux qui ont vécu cette scène ne l'auront sans doute jamais oubliée durant les années difficiles qui suivirent. Celui qui a vraiment goûté la présence du Seigneur au milieu des saints réunis, ne peut plus se satisfaire d'autre chose.

Dans le rassemblement, une fois encore, « il leur ouvre l'intelligence pour entendre les écritures ». Il va les quitter, que leur restera-t-il ? Sa présence sera éprouvée quand lui-même, quoiqu'invisible, sera au milieu d'eux réunis à son nom ; et, comme pour la vie et la marche individuelle des deux disciples, les écritures seront la ressource des croyants rassemblés. L'Esprit, « promesse du Père » (v. 49) sera là pour les leur appliquer, prenant de ce qui est à lui et le leur communiquant (Jean 16:14).

Tout est « ouvert » dans ce chapitre : le sépulcre dont la pierre a été roulée ; les yeux, d'abord retenus, mais qui maintenant peuvent le voir ; les écritures, autrefois voilées (2 Cor. 3:14), mais maintenant ouvertes pour qu'à toutes les pages les siens l'y trouvent ; l'intelligence, renouvelée et éclairée comme elle le sera bientôt par le Saint Esprit pour qu'elle puisse pénétrer dans « toutes les choses qui sont écrites de lui dans la loi de Moïse et dans les prophètes et dans les psaumes » ; enfin les cœurs pour la louange qui glorifie Dieu.

Mais par-dessus tout, lui-même est au milieu d'eux : « Voyez mes mains et mes pieds ; que c'est moi-même : touchez-moi, et voyez ». C'était le même Jésus qu'ils avaient connu précédemment. « Jésus, qui avait mangé avec eux dans les jours où il était ici-bas au milieu d'eux, mangeait avec eux dans les jours de sa résurrection ; Jésus, qui avait autrefois amené des multitudes de poissons dans leurs filets, allait le faire aussi après sa résurrection ; Jésus qui dans le lieu désert avait béni les pains et les leur avait donnés, venait de le faire de la même manière. C'est toujours la même personne bénie que nous avons devant nos yeux à Bethléhem, au soir de la résurrection et sur la montagne de l'ascension. Ressuscité d'entre les morts avec ses mains et son côté gardant l'empreinte des blessures qui lui avaient été faites sur la croix, il se fait voir à ses disciples durant quarante jours » (J. G. Bellett).

Et c'est aussi « avec les mêmes mains et le même côté percés qu'il est monté au ciel... Dieu a été ici-bas, l'Homme est là-haut ». C'est ce que nous avons besoin de réaliser par-dessus tout : que le Seigneur Jésus ne soit pas pour nous seulement une personne lointaine, quelqu'un dont on a entendu parler et que l'on connaît plus ou moins, mais une personne vivante, le même que nous avons vu à Bethléhem, à Nazareth, à Capernaüm, à Béthanie, à Emmaüs et qui est maintenant dans la gloire. « Notre bonheur, c'est que nos trésors sont renfermés dans une Personne qui n'est pas pour une génération un docteur présent et un Seigneur vivant, et après, pour toutes les générations subséquentes, un docteur passé et un Seigneur mort, —mais un Maître et Seigneur présent et vivant à jamais » (J. G. Bellett).

7 Conclusion

Encore une fois nous répétons : « Sans contredit, le mystère de la piété est grand : Dieu a été manifesté en chair, a été justifié en Esprit, a été vu des anges, a été prêché parmi les nations, a été cru au monde, a été élevé dans la gloire. » C'est ainsi que bientôt nos yeux le verront face à face, car « celui qui est descendu est le même que celui qui est aussi monté au-dessus de tous les cieux, afin qu'il remplît toutes choses » (Éph. 4:10), toutes choses... et nos cœurs !

Nous te contemplons dans la gloire,

Ô cher Sauveur !

Goûtant les fruits de ta victoire,

Puissant Sauveur !

Pour toujours dans le sanctuaire,

À la droite de Dieu ton Père,

Toi qui descendis sur la terre,

Humble Sauveur !

Des cieux nous aimons à t'attendre,

Ô cher Sauveur !

N'as-tu pas dit : Je viens vous prendre,

Puissant Sauveur ?

Oh ! félicités ineffables !

Voir de près tes traits adorables

Et t'être enfin rendus semblables,

Divin Sauveur !

VOICI L'HOMME = ECCE HOMO par Fritz von Kietzell

Bibliquest

Méditations sur la fin de notre Seigneur Jésus, depuis Béthanie jusqu'à sa mort à la croix. 19 chapitres. Jean 13,18, 19 et les passages correspondant de Matthieu (ch. 26, 27), Marc (ch. 14, 15) et Luc (ch. 22, 23).

Édition en langue française : 1973

Table des matières

- 1 Avant-propos
- 2 De Béthanie à Gethsémané
- 3 Judas l'Iscaïote, qui aussi le livra (Matt. 26:47-56 ; Marc 14:43-52 ; Luc 22:47-53)
- 4 Interrogatoire nocturne
- 5 Tu me renieras trois fois
- 6 L'opprobre des hommes et le méprisé du peuple
- 7 La fin du traître (Matt 27:3-10)
- 8 Pilate
- 9 Hérode
- 10 Barabbas ou Jésus ?
- 11 Voici l'homme !
- 12 Voici votre roi ! (Jean 19:6-16)
- 13 Hors du camp
- 14 « Crucifié en infirmité »
- 15 « Père, pardonne-leur » (Luc 23:34)
- 16 « Sauve-toi toi-même »
- 17 La conversion du brigand
- 18 Voilà ta mère (Jean 19:27)
- 19 « Voilà l'Agneau de Dieu ! »
- 20 « C'est accompli »

1 Avant-propos

L'étude que nous publions aujourd'hui est la traduction, partiellement adaptée, d'un ouvrage de Fritz von Kietzell, intitulé « Der erfüllte Ausgang » (Beröa Verlag 1971, Zurich). Ses dix-neuf chapitres avaient paru dans le « Messenger évangélique » des années 1969 et 1970. L'intérêt que cette étude avait rencontré alors nous a engagés à la publier sous forme de brochure.

2 De Béthanie à Gethsémani

Parmi les scènes décrites dans la Parole de Dieu, il n'en est point de plus touchantes que celles qui nous occupent des souffrances et de la mort du Seigneur Jésus. Mais c'est une terre sainte que nous devons aborder les pieds déchaussés. D'autre part, nous avons peine à sonder les profondeurs de ce sujet, comme ce fut le cas des disciples. Lorsque le Seigneur leur annonça que toutes les choses écrites par les prophètes touchant le fils de l'homme allaient s'accomplir, « ils ne comprirent rien de ces choses ; et cette parole leur était cachée, et ils ne comprirent pas les choses qui étaient dites » (Luc 18:31, 34 ; Marc 9:32). Pourtant, avec quelle exactitude ne les leur avait-il pas communiquées ! « Le fils de l'homme sera livré aux principaux sacrificateurs et aux scribes ; et ils le condamneront à mort... et le fouetteront, et cracheront contre lui, et le feront mourir » (Marc 10:33, 34). Que cette description est saisissante en sa précision ! À trois reprises, il avait ainsi annoncé aux douze « sa mort qu'il allait accomplir à Jérusalem » (Luc 9:31).

Les chapitres 25 de Matthieu, 13 de Marc et 21 de Luc marquent la fin du ministère public du Seigneur et, dès les chapitres suivants, le Saint Esprit relate les souffrances qu'il endura durant la dernière période de sa vie terrestre(*). À l'heure où les principaux sacrificateurs et les anciens décident en grand secret de « se saisir de Jésus par ruse et de le faire mourir », le Seigneur, ayant « achevé tous ces discours », annonce une dernière fois aux disciples ce qui allait arriver : « Vous savez que la Pâque est dans deux jours, et le fils de l'homme est livré pour être crucifié » (Matt. 26:1 à 5, 14, 16 ; Marc 14:1, 2, 10, 11 ; Luc 22:1 à 6 ; Jean 11:45 à 57).

(*) L'évangile de Jean contient une période intermédiaire : la résurrection de Lazare et les circonstances qui s'y rattachent. Dans cet évangile, le ministère public du Seigneur prend fin au chapitre 10.

Comprirent-ils alors ces paroles ? Saisirent-ils clairement ce que leur Maître bien-aimé allait subir ? Leur comportement nous oblige à répondre négativement à ces questions. C'est une femme qui eut le privilège d'exprimer, à l'égard du Seigneur, les sentiments qui convenaient en de telles circonstances. Pour nous le révéler, le Saint Esprit nous ramène à une scène survenue lors du souper offert au Seigneur Jésus à Béthanie (Jean 12:1-8). Nous y voyons, pour la troisième fois, Marie aux pieds de Jésus — comme chaque fois que nous la trouvons en sa présence (Luc 10:39 ; Jean 11:32 ; 12:3) — expression des saintes affections qui remplissaient son cœur pour lui. Elle oint le Seigneur d'un « parfum de nard pur de grand prix » et lui essuie les pieds avec ses cheveux, la gloire de la femme. « Et la maison fut remplie de l'odeur du parfum ». Par cet acte unique, Marie exprimait à Jésus la profonde sympathie et la compréhension d'un cœur aimant. Quant aux disciples, ils le considéraient comme une « perte » (Matt. 26:8).

Marie avait, un jour, « choisi la bonne part » et écouté la parole du Seigneur. Elle était ainsi capable, plus que les disciples, de percevoir d'avance ce qui allait être la part de Celui qu'elle aimait ardemment. Elle discernait, plus clairement que tous les autres, les sombres nuages de haine qui s'amoncelaient, toujours plus menaçants, sur Sa tête. C'est pourquoi elle éprouvait le désir de lui témoigner sa sympathie et son affection. Mais que peut faire cette femme faible et, sans doute, pauvre ? Elle prend ce qu'elle a de plus précieux, brise le vase d'albâtre et en répand le parfum sur la tête et les pieds de Jésus, comme le récit nous en est donné en Matt. 26:6-13 et Marc 14:3-9. Elle lui rend ainsi l'hommage qui lui était dû comme roi d'Israël, serviteur de Dieu et Fils unique du Père, au moment où, par l'Esprit éternel, il allait s'offrir « lui-même à Dieu sans tache » (Héb. 9:14) (*).

(*) En Matthieu et Marc qui nous présentent Christ comme le Messie et le Prophète, respectivement, le parfum est répandu sur sa tête, tandis qu'en Jean, où Christ est révélé comme le Fils de Dieu, Marie oint ses pieds. Il est compréhensible que Luc ne contienne pas ce récit, car dans cet évangile, le Seigneur Jésus est présenté comme le fils de l'homme, homme abaissé et humilié.

« Cette femme, en répandant ce parfum sur mon corps, l'a fait pour ma sépulture » (Matt. 26:12) (*). Telle est la signification que le Seigneur donne lui-même à son acte, lorsqu'il s'interpose entre elle et les disciples qui la blâment. Il proclame solennellement que cet acte ne tomberait jamais dans l'oubli ; cela montre tout le prix qu'il y attachait. De même que Jonathan, poursuivant l'ennemi, avait goûté un peu de miel au bout de son bâton « et ses yeux furent éclaircis » (1 Sam. 14:27), de même et combien davantage ! notre bien-aimé Sauveur goûta en cette circonstance, un rafraîchissement qu'aucun homme — à l'exception cependant du brigand sur la croix — ne lui accorda plus durant les heures douloureuses qu'il allait traverser.

(*) En Marc, il est dit : « Elle a anticipé le moment d'ôindre mon corps pour ma sépulture » (14:8). On sait que les autres femmes qui se rendaient au sépulcre du Seigneur dans cette intention, sont arrivées trop tard (Luc 24:1-3).

Le jour de la fête, « le premier jour des pains sans levain », arrive. Le soir étant venu, Jésus se met à table avec les douze pour célébrer la Pâque (Matt. 26:17-20 ; Marc 14:12-18 ; Luc 22:7-18). Il leur dit : « J'ai fort désiré de manger cette pâque avec vous, avant que je souffre ». Avant que le fils de l'homme, l'héritier de toutes choses, soit rejeté définitivement, avant que les vagues de la haine de l'homme s'abattent sur la tête du saint et du juste, avant que le vrai Agneau pascal donne sa vie et que son sang soit versé, le désir de son cœur est d'être réuni une fois encore avec le faible résidu de son peuple sur le terrain de l'ordonnance parfaite instituée par Dieu (Matt. 26:21-25, 31-35 ; Marc 14:18-21, 27-31 ; Luc 22:21-38 ; Jean 13:18-30, 36-38). Toutefois cette scène d'adieu si solennelle est assombrie par bien des sujets de tristesse. Ce n'est pas seulement Judas, le traître soudoyé par les principaux sacrificateurs, et qui, possédé tout entier par son sinistre dessein, s'enfonça dans la nuit pour l'accomplir. Ce sont aussi les disciples qui contestent entre eux « pour savoir lequel... serait estimé le plus grand ». C'est, enfin, Simon Pierre affirmant avec jactance qu'il est prêt à aller en prison et à la mort avec son Maître, alors qu'il devait le renier trois fois cette même nuit.

Bien qu'il ressentît tout cela infiniment plus que nous, le Seigneur ne recula pas. « Ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin » (Jean 13:1-17). Durant le souper, il leur montre, par le symbole du lavage des pieds, qu'il serait toujours prêt à secourir les siens par la puissance purificatrice de sa Parole. Après le repas, il leur confie un legs particulièrement précieux (Matt. 26:26-30 ; Marc 14:22-26 ; Luc 22:19, 20). Il savait combien nos cœurs sont oublieux et combien cette scène si émouvante de ses souffrances et de sa mort, ne laisse, trop souvent hélas ! que des impressions fugitives dans notre esprit. C'est pourquoi il institua, à notre intention, son repas, la cène du Seigneur : le pain et le vin, son corps et son sang séparés ; son corps donné pour nous, son sang versé pour nous, symboles d'un Christ mort pour nous, d'un Christ qui a parfaitement glorifié le Père et satisfait à jamais le Dieu saint. « Faites ceci en mémoire de moi » (Luc 22:19). Ce vœu du Seigneur, qu'il confirma plus tard du haut des cieux (1 Cor. 11:24, 25), ne devrait-il pas trouver en nos cœurs à tous un écho plus chaleureux ?

Le chant d'une hymne s'élève, puis ils sortent dans la nuit (Matt. 26:30). « Il s'en alla, selon sa coutume, à la montagne des Oliviers » (Luc 22:39). Mais les paroles qu'il adresse cette fois aux disciples sont des paroles d'adieu. « Que votre cœur ne soit pas troublé, ni craintif » (Jean 14:1 et 27). Quelle sollicitude ! Il aurait eu bien des raisons de n'être préoccupé que de lui-même, et le voilà qui console, encourage et enseigne les onze. Il leur parle des « plusieurs demeures dans la maison de son Père » et du chemin qui y conduit (Jean 14). Ensuite il les entretient de la relation si tendre et si intime qui les unit eux, les sarments, à lui, le vrai cep (Jean 15). Mais ils poursuivent leur chemin dans la nuit, laissant loin derrière eux la sainte ville. Alors il leur annonce que les ombres de l'ancienne alliance vont disparaître pour eux et que va venir bientôt un autre Consolateur, l'Esprit Saint, qui les conduira « dans toute la vérité » et les introduira dans une relation nouvelle avec le Père (Jean 16). Puis, levant les yeux au ciel, il prononce la prière qui nous est rapportée en Jean 17. Il rend, en quelque sorte, au Père ceux qu'il lui avait donnés du monde, afin que le Père les garde jusqu'à la fin, au milieu du « présent siècle mauvais ». Il achève sa prière par cette déclaration — précieuse entre toutes et que lui seul, le Fils, avait le droit d'adresser à son Père : « Père, je veux, quant à ceux que tu m'as donnés, que là où moi je suis, ils y soient aussi avec moi, afin qu'ils voient ma gloire... » (Jean 17:24).

« Ayant dit ces choses, Jésus s'en alla avec ses disciples au-delà du torrent du Cédron, où était un jardin dans lequel il entra, lui et ses disciples » (Jean 18:1 ; Matt. 26:36-46 ; Marc 14:32-42 ; Luc 22:39-46). David, mille ans auparavant, montait par ce même chemin, c'est-à-dire la montée des Oliviers, rempli de tristesse en pensant à tout ce qu'il laissait derrière lui (2 Sam. 15:23-30). Mais si le roi David devait suivre un tel chemin, c'était comme châtement de son propre péché, tandis que le Fils de David, notre Seigneur, s'y était engagé volontairement, afin de porter « l'iniquité de nous tous » (És. 53:6). Là, dans les ténèbres de « la nuit qu'il fut livré », en ce « lieu dont le nom était Gethsémané », il fut permis à Satan qui « s'était retiré d'avec lui pour un temps » (Luc 4:13), de s'approcher de lui une seconde et ultime fois. L'ombre de la croix se projetait déjà sur sa route et le Père lui présentait la coupe qu'il était venu boire ici-bas, la coupe amère du courroux de Dieu exerçant un juste jugement contre le péché. Devant lui se dressait la croix sur laquelle il allait, durant les trois heures ténébreuses, « porter nos péchés en son corps » (1 Pierre 2:24) et où lui, qui n'avait pas connu le péché, serait fait péché pour nous (2 Cor. 5:21). Comment son âme sainte n'aurait-elle pas été saisie d'effroi au moment où Satan plaçait devant lui les terreurs de cette « mort qu'il allait accomplir à Jérusalem » ?

Nous pouvons contempler là l'Homme Christ Jésus, dans toute la divine perfection de son obéissance. Plus il s'avancait dans le chemin où il était entré afin d'accomplir les conseils de Dieu, plus il éprouvait l'horreur de ce qui l'attendait et plus son cœur était « saisi d'effroi et fort angoissé » (Marc 14:33). Il dit aux disciples : « Mon âme est saisie de tristesse jusqu'à la mort ; demeurez ici et veillez avec moi » (Matt. 26:38). Il sollicitait leur « compassion » et leur « consolation » (Ps. 69:20), car il y avait droit, mais il connaissait l'amertume qui l'attendait. Sa force procédait uniquement d'en haut, d'auprès du Père.

Il pénètre dans la profondeur du jardin. Il prend tout d'abord avec lui ses disciples les plus intimes, Pierre, Jacques et Jean. Mais bientôt, il les quitte. « Il s'éloigna d'eux lui-même environ d'un jet de pierre » (Luc 22:41), et là, dans un isolement total, « s'étant mis à genoux », « il se jeta contre terre », et même « tomba sur sa face » (Marc 14:35 ; Matt. 26:39). Alors il offrit « avec de grands cris et avec larmes, des prières et des supplications à celui qui pouvait le sauver de la mort » (Héb. 5:7). Tout le long de son chemin — jusqu'aux trois heures sombres de la croix exclues — le ciel était ouvert sur lui « et les anges de Dieu montaient et descendaient sur le fils de l'homme » (Jean 1:52). Il en fut de même en cette circonstance solennelle : « Un ange du ciel lui apparut, le fortifiant » (Luc 22:43). N'oublions pas que c'était par amour pour nous qu'il était là « dans l'angoisse du combat », priant « plus instamment », au point que « sa sueur devint comme des grumeaux de sang découlant sur la terre » (Luc 22:44).

Mais la prière qu'il adresse à son Père est plus émouvante encore que cette scène elle-même. N'y avait-il point d'autre issue ? « Il pria que, s'il était possible, l'heure passât loin de lui » (Marc 14:35). Toutes choses n'étaient-elles pas possibles au Père ? « Abba, Père » — c'est la seule fois que nous entendons le Seigneur user de cette expression si intime — « Abba, Père, toutes choses te sont possibles ; fais passer cette coupe loin de moi » (Marc 14:36). « Mon Père, s'il est possible, que cette coupe passe loin de moi » (Matt. 26:39). Mais il savait, mieux que personne, que cela n'était justement pas possible au Père, s'il voulait sauver des pécheurs et accomplir ses conseils éternels. C'est pourquoi le Seigneur Jésus ajoute ces mots qui expriment son entière soumission : « Toutefois, non pas comme moi je veux, mais comme toi tu veux ». — « Mon Père, s'il n'est pas possible que ceci passe loin de moi, sans que je le boive, que ta volonté soit faite » (Matt. 26:39 et 42). En cette circonstance également, la seule où sa volonté différait apparemment de celle du Père, il se soumit entièrement, de sorte qu'il fut « exaucé à cause de sa piété » (Héb. 5:7). Il sort vainqueur de ce douloureux combat. Tandis que ses disciples sont « endormis de tristesse » (Luc 22:45), il se lève de sa prière et s'avance, dans une paix parfaite, pour boire jusqu'à la lie la coupe qu'il venait de recevoir de la main du Père.

3 Judas l'Iscaïote, qui aussi le livra (Matt. 26:47-56 ; Marc 14:43-52 ; Luc 22:47-53)

« Comme il parlait encore » — c'est par ces mots que les trois premiers évangiles commencent le récit des événements qui font l'objet de cette méditation. Alors que, dans sa grâce inlassable, le Seigneur était occupé des siens, celui qui devait le livrer, « Judas, l'un des douze », s'approchait dans les ténèbres.

Le Saint Esprit accorde, dans la Parole, une place toute spéciale à la trahison de Judas. Aucun autre moment de la vie du Seigneur ici-bas ne nous est rapporté avec autant de détails que cette nuit-là. Lorsqu'il veut la désigner en peu de mots, l'Esprit l'appelle « la nuit que le Seigneur fut livré » (1 Cor. 11:23). Chaque fois que le nom de Judas est mentionné dans les évangiles il est fait allusion à sa trahison : « Judas l'Iscaïote, qui aussi le livra » (Matt. 10:4, etc.). Acte infâme ! — « Le fils de l'homme s'en va selon qu'il est écrit de lui ; mais malheur à cet homme par qui le fils de l'homme est livré ! Il eût été bon pour cet homme-là qu'il ne fût pas né » (Matt. 26:24).

Les hommes ont tenté d'analyser la personnalité de Judas, d'expliquer son état d'âme, ses mobiles et sa fin dramatique, sans y parvenir de manière satisfaisante. Mais pour celui qui a un « œil simple », tout cela est clair, quoique plein de sérieux avertissements. Judas offre le tableau de l'état d'abjection dans lequel l'homme peut tomber. Si l'Écriture ne contenait ce tableau, nous ignorerions quels extrêmes l'homme peut atteindre dans l'infamie. On peut avoir « prophétisé en son nom », « chassé des démons », « fait beaucoup de miracles » (et Judas doit l'avoir fait, autant que nous pouvons le savoir, puisqu'il était l'un des douze que Jésus avait envoyés guérir et prêcher, (Matt. 7:21 et suiv.). On peut avoir une « lampe », un témoignage extérieur, être de ceux qui ont « mangé et bu en sa présence » (Matt. 25:1 et suiv. ; Luc 13:25 et suiv.), être demeuré souvent assis à ses pieds — et pourtant rester dehors quand la porte sera fermée, et entendre l'effrayante déclaration : « Je ne vous ai jamais connus ; retirez-vous de moi... » On peut marcher avec « la lumière qui est venue dans ce monde », sans « venir à la lumière », parce qu'on « a mieux aimé les ténèbres que la lumière », que « les œuvres sont mauvaises » et que l'on craint qu'elles ne « soient reprises » (Jean 3:19-21).

Judas n'était pas « net » (Jean 13:11) ; son cœur, toujours plus envahi par l'amour de l'argent, n'avait jamais été brisé. Il était devenu un « voleur » (Jean 12:4-6) et avait été entraîné toujours plus loin sur cette pente glissante, jusqu'à ce que le diable lui mît au cœur la plus horrible trahison qu'un homme aura jamais commise ; jusqu'à ce que « Satan entrât en lui » et qu'il fût endurci sans retour (Matt. 26:15 ; Jean 13:2, 27 ; Luc 22:3). Les hommes ont pu se tromper sur l'état réel de son cœur, mais le Seigneur, lui, connaissait son disciple « dès le commencement » et avait dit de lui : « L'un d'entre vous est un diable » ; il était « le fils de perdition » (Jean 6:64, 70, 71 ; 17:12). Nous comprenons que le Seigneur Jésus « fut troublé dans son esprit », lorsque, réuni pour la dernière fois avec les douze, il dut leur annoncer solennellement : « En vérité, en vérité, je vous dis que l'un d'entre vous me livrera ».

Ainsi, celui qui « était compté parmi les apôtres et avait reçu en partage ce service », qui avait été avec eux « pendant tout le temps que le Seigneur Jésus entra et sortait au milieu d'eux » (Actes 1:17-21), qui « mangeait le pain avec lui », dont « la main était à table avec lui » (Jean 13:18 ; Luc 22:21) — celui-là devint « le guide de ceux qui ont pris Jésus » (Actes 1:16). « Une grande foule avec des épées et des bâtons » s'en vient avec Judas qui « les précédait » (Matt. 26:47 ; Luc 22:47). Les « lanternes et les flambeaux » ne manquaient pas non plus (Jean 18:3), car le traître avait pensé à tout et préparé son acte jusque dans les moindres détails.

Ah ! comme son cœur plein de fourberie a su saisir l'occasion favorable pour « livrer commodément » son Maître (Marc 14:11) ! Avec quelle habileté il choisit ce jardin de Gethsémané, qu'il connaissait bien puisque « Jésus s'y était souvent assemblé avec ses disciples » (Jean 18:2) ! Quelque souvenir de ce passé si proche ne se réveillerait-il pas dans son cœur ? N'aurait-il pas quelque peu conscience de l'horreur de son acte ? Hélas ! ce cœur était devenu trop insensible pour l'arrêter sur la pente fatale. Dieu ne pouvait plus, si nous osons nous exprimer ainsi, que se servir de lui pour accomplir ses propres conseils.

Jésus avait dit à Judas : « Ce que tu fais, fais-le promptement » (Jean 13:27). Nous le voyons dès lors, rempli d'une énergie farouche, suivre jusqu'au bout le chemin de perdition que Satan ouvrait devant lui. Ayant reçu le morceau, il sort « aussitôt » dans la nuit complice. « Aussitôt, comme Jésus parlait encore », il arrive à la tête de ses acolytes. « Aussitôt, s'approchant de Jésus, il dit : Je te salue, Rabbi, et il le baisa avec empressement » (*) (Jean 13:30 ; Marc 14:43 ; Matt. 26:49).

(*) C'est-à-dire avec des démonstrations particulières d'affection. Le même verbe est traduit ailleurs par « couvrir de baisers », (Luc 7:38 et 45 ; 15:20)

« Celui qui le livrait leur avait donné un signe, disant : Celui que je baiserais, c'est lui ; saisissez-le, et emmenez-le sûrement » (Marc 14:44). N'aurait-il pu convenir d'un autre signe ? Hélas ! il croyait leurrer Celui qui « discerne les pensées et les intentions du cœur » (Héb. 4:12). Redoutait-il que le Seigneur, possédant « tout pouvoir », ne fît échec à la violence dont les méchants auraient tenté d'user envers lui ? Jésus n'était-il pas toujours parvenu à échapper à ses adversaires ? Ce qui est certain, c'est que le Seigneur ressentait profondément le bien ou le mal qui lui était fait. C'est ainsi qu'il avait dû dire à Simon: « Tu ne m'as pas donné de baiser ; mais elle, depuis que je suis entré, n'a pas cessé de couvrir mes pieds de baisers » (Luc 7:38, 45). L'indifférence du pharisien, comme l'ardent amour de la pécheresse, l'avaient touché jusqu'au plus profond de son âme. Combien plus vive encore était sa souffrance en Gethsémané où, dans la personne de Judas, l'homme manifestait toute sa turpitude !

Dans une troisième occasion, la Parole se sert de la même expression pour désigner les manifestations d'amour et de pardon du père à l'égard du fils prodigue revenu du « pays éloigné » : « Comme il était encore loin, son père le vit et fut ému de compassion, et, courant à lui, se jeta à son cou et le couvrit de baisers » (Luc 15:20). D'un côté, nous avons l'homme, de l'autre, Dieu.

Jésus avait tenté à plusieurs reprises de toucher la conscience de Judas, en usant de l'épée à deux tranchants de sa parole. « Les blessures faites par l'ami » avaient été « fidèles », mais « les baisers de celui qui haïssait » étaient devenus, pour Jésus, « fréquents » (Prov. 27:6). Une dernière fois, plein d'amour pour le pauvre disciple, il s'adresse à son cœur et à sa conscience : « Ami, pourquoi es-tu venu ? » « Judas, tu livres le fils de l'homme par un baiser ? » (Matt. 26:50 ; Luc 22:48). Ces questions montrent aussi combien le cœur sensible de Jésus ressentait douloureusement la trahison de son disciple.

Considérons maintenant les faits tels que Jean les relate. Il se place à un point de vue différent de celui des autres évangélistes. Ici aussi, Judas prend « la compagnie de soldats (*), et des huissiers, de la part des principaux sacrificateurs et des pharisiens » (Jean 18:3). Mais le traître ne les précède pas ; il « était là avec eux » (v. 5). Le Seigneur le prévient — ce qui est conforme au caractère de cet évangile — car il savait « toutes les choses qui devaient lui arriver ». Il s'avance donc à la rencontre de ses ennemis et leur demande : « Qui cherchez-vous ? », ce à quoi ils ne savent que répondre : « Jésus le Nazaréen ».

(*) C'est le seul passage qui mentionne cette « compagnie ». Ainsi, Judas n'avait pas seulement à ses ordres les serviteurs des principaux sacrificateurs et la garde (Lévitique) du temple (Luc 22:52), mais aussi des soldats de la garnison romaine de la forteresse Antonia. Le fait que cette troupe fût commandée par un chiliarque, c'est-à-dire originellement un « chef de millier » (Jean 18:12), permet de conclure qu'elle était nombreuse.

Jésus leur dit: « C'est moi ». Il parlait « comme ayant autorité » et « chassait les esprits par une parole » (Matt. 7:29 ; 8:16). Jamais homme ne parla comme cet homme (Jean 7:46). D'un seul mot il fait reculer et tomber ses ennemis à terre (Jean 18:6). Il aurait pu, comme il avait fait un jour sur le bord escarpé de la montagne de Nazareth, « passer au milieu d'eux et s'en aller » (Luc 4:29, 30). Mais il reste là, parfaitement serein, prenant la défense de ses bien-aimés disciples et se livrant lui-même à ses ennemis. « Je vous ai dit que c'est moi ; si donc vous me cherchez, laissez aller ceux-ci » (Jean 18:8). La foi discerne, dans ces quelques mots, toute l'œuvre du salut, comme aussi la profondeur de l'amour et de l'abnégation de Celui qui l'a accomplie. « L'homme qui reçoit des gages... laisse les brebis, et s'enfuit », tandis que « le bon berger met sa vie pour les brebis » (Jean 10:11, 12). Il sacrifie sa propre liberté, afin de « renvoyer libres ceux qui sont foulés » (Luc 4:19). Puis, « étant monté en haut, il a emmené captive la captivité » (Eph. 4:8). Appelé à glorifier Dieu de cette manière, comment n'aurait-il pas bu la coupe que le Père lui avait donnée ?

« Alors, s'étant approchés, ils mirent les mains sur Jésus et se saisirent de lui » (Matt. 26:50). Pour la première fois, l'homme met la main sur le Seigneur Jésus, à l'exception peut-être de la scène de Nazareth où « ils le chassèrent hors de la ville » (Luc 4:29). Jusqu'à ce moment-là, nous lisons : « Personne ne mit la main sur lui », « personne ne mit les mains sur lui », « personne ne le prit », « il échappa de leur main et s'en alla » (Jean 7:30, 44 ; 8:20 ; 10:39). Mais maintenant Dieu permet que le mal se donne libre cours, car « son heure était venue ».

Toute la folie de la chair se manifeste dans le geste de Simon Pierre qui « ayant une épée, la tira et frappa l'esclave du souverain sacrificateur et lui coupa l'oreille droite » (Jean 18:10). Sans doute agissait-il ainsi par amour pour son Seigneur et n'était-il pas le seul qui eût de telles pensées. Nous lisons, en effet, en Luc 22:49 : « Ceux qui étaient autour de lui, voyant ce qui allait arriver, lui dirent : Seigneur, frapperons-nous de l'épée ? » À une autre occasion, quelques disciples avaient demandé à Jésus : « Seigneur, veux-tu que nous disions que le feu descende du ciel et les consume ? » Ils montraient, dans ces deux circonstances, qu'ils « ne savaient de quel esprit ils étaient animés ».

Le fait que deux disciples portaient une épée était déjà fort surprenant (Luc 22:38). Hélas ! à toutes les époques de l'histoire de l'église chrétienne, certains de ceux qui se réclament de Christ ont « tiré l'épée », au sens propre ou figuré du terme, et trahi ainsi l'esprit de Celui qui est « débonnaire et humble de cœur ». Avec quelle douceur enseigne-t-il, ici encore, ses disciples : « Laissez faire jusqu'ici... Remets ton épée en son lieu ; car tous ceux qui auront pris l'épée périront par l'épée » (Luc 22:51 ; Matt. 26:52). L'histoire et l'expérience confirment la véracité de ces paroles.

C'était aussi une folie que de vouloir affronter avec deux épées les soldats du chiliarque. Pierre se révèle d'ailleurs d'une grande maladresse dans le maniement de son arme. Mais, au milieu de la confusion générale, le Seigneur trouve le temps de réparer les effets de l'acte irréfléchi de son disciple. Pour la dernière fois, il étend sa main secourable pour « faire du bien et guérir » (Actes 10:38) (*).

(*) Luc seul mentionne ce miracle, ainsi qu'il a coutume de rapporter maint trait touchant de la vie du Seigneur. Jean cite le nom de l'esclave : Malchus (18:10), ce qui permet de supposer que cet homme a été sauvé ultérieurement et était, de ce fait, connu des premiers chrétiens.

Enfin, l'acte de Pierre était une folie parce qu'il ravalait Christ au niveau d'un homme ayant besoin de protection, et le dépouillait ainsi de sa gloire divine. Si celle-ci était demeurée cachée aux hommes, elle avait été pleinement révélée à Pierre (Matt. 16:16 ; 17:1 et suiv.). Ce n'était donc point aux apôtres à assurer la protection de Jésus — l'un d'entre eux ne l'avait-il pas trahi ? — et il lui aurait suffi de prier son Père pour obtenir le concours invincible de « plus de douze légions d'anges » et « de la multitude de l'armée céleste » (Matt. 26:53 ; Luc 2:13). Et n'était-il point « l'Éternel des armées, le Puissant d'Israël » qui se satisferait en ses adversaires et se vengerait de ses ennemis ? (Ésaïe 1:24). Mais l'heure du jugement et de la vengeance n'avait pas encore sonné. C'était en grâce que le Seigneur était au milieu des hommes, afin d'accomplir l'œuvre nécessaire à leur rédemption. C'est pourquoi il fallait « qu'il en arrive ainsi » (Matt. 26:54). Lorsque le Seigneur Jésus descendra pour la seconde fois sur la terre, alors ce ne sera pas en grâce, mais en jugement, non dans l'abaissement, mais « dans sa gloire et tous les anges avec lui » (Matt. 25:31).

Dans la scène qui nous occupe, nous voyons le Seigneur dans l'abaissement et la honte, et pourtant élevé au-dessus de tout ce qui l'entoure. Il n'est pas occupé de lui-même, mais de Judas, puis des siens, de Pierre, de Malchus ; enfin, il s'adresse, avec une dignité souveraine, à ceux qui viennent le prendre et met en évidence l'infamie de leur conduite : « Êtes-vous sortis comme après un brigand, avec des épées et des bâtons, pour me prendre ? » (Matt. 26:55, 56). Ces armes témoignaient de leur mauvaise conscience. Il avait été « tous les jours assis parmi eux, enseignant dans le temple » (Luc 21:37, 38). Était-il si difficile de se saisir alors de lui ? Certes, s'ils le prenaient enfin, ce n'était point grâce à leurs armes, mais « afin que les écritures des prophètes fussent accomplies ». Son heure était venue et c'était aussi « leur heure et le pouvoir des ténèbres » (Luc 22:53) — l'homme et Satan unis contre Dieu. Toutefois, la victoire apparente qu'ils remportent alors va se muer bientôt en une défaite écrasante.

« Alors tous les disciples le laissèrent et s'enfuirent » (Matt. 26:56). Ils étaient tous « scandalisés en lui », comme il le leur avait annoncé, car ils ne pouvaient comprendre ce qu'il allait accomplir. « Amis et compagnons furent éloignés de lui », « le troupeau fut dispersé », laissant seul le Berger contre qui « l'épée s'était réveillée » (Matt. 26:31 ; Ps. 88:18 ; Zach. 13:7).

Il ne pouvait en être autrement. Entre l'arche (Christ) et le peuple, lors de l'entrée en Canaan, une distance d'environ deux mille coudées devait être maintenue. « N'en approchez pas, afin que vous connaissiez le chemin par lequel vous devez marcher ». Quel était ce chemin ? Il conduisait à travers le Jourdain qui « regorgeait par-dessus tous ses bords », et nul homme « n'avait passé par ce chemin ci-devant... » L'arche devait ouvrir le Jourdain devant le peuple (Josué 3:4, 6-15). Nombreux sont ceux qui, aveugles quant à leur propre état de péché, s'efforcent de franchir le Jourdain et de pénétrer dans le pays de la promesse sans l'arche, c'est-à-dire d'aller au ciel sans le Sauveur. Quelle funeste erreur ! Ils seront engloutis à jamais dans les flots du « Jourdain ». Leur part sera une séparation éternelle de Dieu — « la seconde mort » (Apoc. 20:14) — parce qu'ils auront cru pouvoir paraître en sa sainte présence dans leur état de péché.

Le Seigneur avait dit à Pierre : « Là où je vais, tu ne peux me suivre maintenant » (Jean 13:36). Seul celui qui a reconnu la perte et la ruine complètes de l'homme naturel peut comprendre ces paroles. C'était ce qui manquait à Pierre et aux autres disciples. C'est pourquoi aussi le « certain jeune homme » qui avait voulu suivre Jésus, avait dû s'enfuir couvert de honte, abandonnant « la toile de fin lin » dont il se prévalait sans doute, pour rester dans sa misère et sa nudité absolues (Marc 14:51, 52).

Qu'advient-il du Seigneur ? « La compagnie de soldats donc, le chiliarque et les huissiers des Juifs se saisirent de Jésus et le lièrent » (Jean 18:12). Ainsi, les hommes n'eurent, pour ces mains qui avaient semé partout bienfait sur bienfait, que des liens infamants et, quelques heures plus tard, des clous douloureux.

4 Interrogatoire nocturne

Le Seigneur Jésus dut subir six interrogatoires consécutifs, savoir :

1. Devant les principaux sacrificateurs. Jean 18:12-24.
2. Interrogatoire nocturne devant le sanhédrin (les principaux sacrificateurs « cherchaient quelque témoignage contre Jésus »). Matt. 26:57-66 ; Marc 14:53-64.
3. Séance du sanhédrin au point du jour (les principaux sacrificateurs « tinrent conseil contre Jésus »), décrite seulement en Luc 22:66-71 ; mentionnée en Matt. 27:1 et en Marc 15:1.
4. Devant Pilate. Matt. 27:11-14 ; Marc 15:2-5 Jean 18:28-38.
5. Devant Hérode. Luc 23:8-12.
6. Une seconde fois devant Pilate. Matt. 27:15-26 ; Marc 15:6-15 ; Luc 23:13-25 ; Jean 18:38 à 19:16.

Nous ne pouvons saisir qu'imparfaitement la portée d'une procédure aussi insolite, probablement unique dans l'histoire du monde. Les premiers chrétiens étaient encore étreints par l'émotion que ces événements avaient produite en eux, lorsqu'ils « élevèrent d'un commun accord leur voix à Dieu, et dirent :... Dans cette ville, contre ton saint serviteur Jésus que tu as oint, se sont assemblés et Hérode et Ponce Pilate, avec les nations et les peuples d'Israël ». Oui, « les rois de la terre se sont trouvés là, et les chefs se sont réunis ensemble contre le Seigneur et contre son Christ » (Actes 4:24 et suiv.). À vues humaines, Celui qui comparaisait devant de tels juges n'avait aucune possibilité d'échapper à la condamnation. Cependant « le déchaînement des nations » n'aboutit qu'à une victoire fallacieuse et « les peuples n'ont projeté que des choses vaines ». En effet, pourquoi s'étaient-ils assemblés ? « Pour faire toutes les choses que ta main et ton conseil avaient à l'avance déterminé devoir être faites ». Mais cela n'atténue en rien la responsabilité de l'homme, et en particulier, du peuple Israël.

Déjà lorsque le Seigneur était venu sur cette terre, « le roi Hérode en fut troublé et tout Jérusalem avec lui » (Matt. 2:3-4). Alors aussi s'étaient assemblés contre lui « tous les principaux sacrificateurs et scribes du peuple ». Leur opposition et leur haine croissante furent les mobiles constants de leurs agissements envers Christ durant toute sa vie. Peu avant sa crucifixion, cette haine atteignit son paroxysme, mais déjà à partir du moment où ils crurent le tenir entièrement en leur pouvoir, elle les poussa à agir sans s'accorder ni relâche ni sommeil.

Après son arrestation, le Seigneur fut amené premièrement à Anne qui le fit conduire aussitôt auprès de Caïphe « qui était souverain sacrificateur cette année-là » (*) (Jean 18:12-24).

(*) Jean ajoute ce détail chaque fois qu'il mentionne le nom de Caïphe. Ainsi, lorsqu'en Jean 18:15 et suiv. il est question du souverain sacrificateur, il ne peut s'agir que de Caïphe, et non d'Anne (cf. v. 24). À cette époque, la sacrificature était entièrement ruinée. Le souverain sacrificateur n'était plus établi selon l'ordre héréditaire, comme Dieu l'avait prescrit (Ex. 29:29, 30 ; Lévit. 16:32), mais les influences politiques, les diverses tendances religieuses, l'ambition et l'argent déterminaient le choix. L'histoire profane rapporte qu'Anne avait été déposé en l'an 15 de notre ère par les Romains et que son beau-fils Caïphe lui avait succédé en l'an 26. Les mots cités par Jean laissent entendre que le souverain sacrificateur changeait chaque année (cf. Actes 4:6), tandis que Luc 3:2 semble indiquer que les deux hommes exerçaient cette charge concurremment. Quelle confusion !

Dans l'évangile de Jean, le Seigneur se tient seulement devant ces deux hommes, et non devant tout le sanhédrin. C'est eux, et surtout Caïphe, qui sont responsables de sa condamnation (Jean 19:11). Caïphe est déjà nommé en Jean 11. En ressuscitant Lazare, le Seigneur s'était révélé d'une manière évidente comme le Fils de Dieu, de sorte que « plusieurs d'entre les Juifs crurent en lui » (Jean 11:45). Alors Caïphe, balayant toutes les hésitations de ses comparses, se met à leur tête et exige la mort de Jésus pour des raisons d'intérêt national. C'est donc lui qui en est l'instigateur, car « depuis ce jour-là, ils consultèrent ensemble pour le faire mourir » (Jean 11:51-53 ; 18:14).

Pauvre homme ! Il déclarait la guerre à Dieu ! Cela devait lui coûter, sur la terre déjà, outre « une bonne somme d'argent » (Matt. 28:11 et suiv.) un mensonge en vue de sauvegarder, aux yeux du peuple, l'apparence d'un succès. Son nom est de nouveau cité parmi les persécuteurs des premiers chrétiens (Actes 4:6). Quelle terrifiante moisson aura-t-il récoltée de ses propres semences ! (*)

(*) L'histoire rapporte qu'il fut destitué par les Romains, en l'an 36 ou 37, soit quelques années après la mort du Seigneur. Il dut ainsi achever sa vie dans l'amertume, comme beaucoup de ceux qui croient quelque pouvoir s'élever contre Dieu et contre le Seigneur Jésus.

« Le souverain sacrificateur donc interrogea Jésus touchant ses disciples et touchant sa doctrine » (Jean 18:19). C'était une question de pure forme. Peut-être Caïphe voulait-il aussi instruire l'affaire à fond — de là la question concernant les disciples — et établir contre

Jésus des chefs d'accusation lui permettant d'atteindre plus sûrement le but qu'il s'était proposé depuis longtemps. Mais le bon Berger n'était aucunement disposé à livrer au loup la moindre de ses brebis. Quant à sa doctrine, Caïphe avait eu maintes fois l'occasion de l'entendre, car le Seigneur avait « ouvertement parlé au monde et toujours enseigné dans la synagogue et dans le temple », et n'avait « rien dit en secret » (Jean 18:20). Certes, « il ne pouvait être caché » (Marc 7:24). Si Caïphe n'avait pas saisi ces nombreuses occasions de l'entendre, il en était seul responsable. Il pouvait s'adresser aux publicains et aux pécheurs, car ils avaient « des oreilles pour entendre » et « savaient, eux, ce qu'il avait dit » (Luc 14:35 ; 15:1 ; Jean 18:21).

Avec quelle sagesse et quelle dignité le Seigneur répondait-il à Caïphe, le plus perfide de ses ennemis ! Nous le voyons de nouveau en cette circonstance, comme toujours dans cet évangile, dominer les hommes et les événements. La ruine du peuple Israël est si complète que Jésus ne peut reconnaître en aucune manière le souverain sacrificateur établi par les hommes, ni ne se rétracte, comme Paul dut le faire en une circonstance semblable (Jean 18:22, 23 ; Actes 23:1 et suiv.). C'est lui qui, devant Caïphe, a le dernier mot. Dans les évangiles de Matthieu et de Marc, nous voyons, en contraste avec l'évangile de Jean, l'injustice des chefs du peuple triompher en apparence, déjà au commencement de ce premier interrogatoire.

Jusqu'alors le Seigneur n'avait, en face de lui, qu'un petit nombre d'accusateurs. Mais la scène s'anime brusquement : « Tous les principaux sacrificateurs et les anciens et les scribes s'assemblent » maintenant auprès de Caïphe (Marc 14:53-64 ; Matt. 26:57-66). Bien que la séance officielle du sanhédrin ne débutât qu'au lever du jour (Luc 22:66), c'est au cours de cette audience nocturne que, en ce qui concerne Israël, Christ fut condamné (*).

(*) Aux termes des ordonnances juives, il était interdit à un tribunal de siéger de nuit. Le sanhédrin était une cour suprême dont les arrêts étaient sans appel. Composé de 70 membres et présidé par le souverain sacrificateur, il siégeait dans le temple et non, comme ici, dans la maison du souverain sacrificateur (Luc 22:54). Ainsi, dans le cas du Seigneur Jésus, le sanhédrin était réuni à une heure illicite, en un lieu insolite, ce qui trahissait assurément la mauvaise conscience de ses membres.

Quelle étrange juridiction ! « Les principaux sacrificateurs et tout le sanhédrin cherchaient quelque témoignage contre Jésus, pour le faire mourir » (Marc 14:55). Leur sentence était arrêtée d'avance. Mais pour pouvoir la rendre avec une apparence de légalité, il leur fallait d'abord « chercher quelque témoignage » ! Matthieu précise même : « Ils cherchaient quelque faux témoignage contre Jésus » (26:59). Ils étaient donc convaincus qu'ils ne parviendraient point à fonder leur verdict sur la justice. Une fois déjà, ils « avaient tenu conseil pour l'enlacer dans ses paroles ». Ils « l'observaient et avaient envoyé des agents secrets qui feignaient d'être justes, pour le surprendre en quelque parole » (Matt. 22:15 ; Marc 12:13 ; Luc 20:20).

N'ayant pu « le surprendre dans ses paroles devant le peuple » (Luc 20:26), ils allaient s'efforcer — et avec quel acharnement ! — d'y parvenir en une audience tenue à huis clos, nuitamment. Ils se souciaient peu de ce que la loi réprimât sévèrement le faux témoignage (Ex. 20:16 ; Deut. 19:16 et suiv.). D'ailleurs, leurs efforts restèrent vains : « Ils n'en trouvèrent point — bien que plusieurs faux témoins fussent venus » (Matt. 26:60). Il aurait suffi pourtant de deux témoignages concordants. Ainsi, la déclaration du Seigneur Jésus : « Qui d'entre vous me convainc de péché ? » (Jean 8:46) trouva sa confirmation la plus éclatante devant le tribunal suprême des Juifs. Les deux témoins qui « vinrent à la fin » étaient aussi de « faux témoins », car le Seigneur Jésus n'avait pas prononcé les paroles qu'ils lui imputaient (Matt. 26:60, 61 ; Marc 14:57, 58 ; Jean 2:19 et suiv.). En effet, il n'avait pas dit : « Je puis détruire », ni « Je détruirai », ni songé au « temple qui est fait de main », mais il avait annoncé ce qu'eux, ses ennemis, feraient du « temple de son corps », et avait parlé ainsi de sa mort et de sa résurrection. « Ainsi non plus leur témoignage ne s'accordait pas » (Marc 14:59), et la condition prescrite par la loi n'était pas remplie, selon laquelle « sur la déposition de deux ou sur la déposition de trois témoins, la chose sera établie » (Dent. 17:6 ; 19:15).

Dieu avait, en termes solennels, mis en garde son peuple contre tout jugement inique (Deut. 16:18-20). Mais ces juges-là n'avaient cure de sauvegarder ne fût-ce que les apparences de la justice. Le temps passait, et Caïphe voulait en finir. « Le souverain sacrificateur, se levant devant tous, interrogea Jésus, disant : Ne réponds-tu rien ? De quoi ceux-ci témoignent-ils contre toi ? Et il garda le silence, et ne répondit rien » (Marc 14:60). Le premier homme, coupable, avait tenté de se disculper devant le Juge omniscient (Gen. 3:12). Le second homme, innocent, comparaisant devant un juge inique, ne cherche point à se justifier, mais garde le silence. À sept reprises, dans le récit de la passion, les auteurs inspirés mentionnent ce divin mutisme. « Mais Jésus garda le silence... Il ne répondit rien... Il ne lui répondit pas même un seul mot... Jésus ne lui donna pas de réponse » (Matt. 26:63 ; 27:12 et 14 ; Marc 14:60 ; 15:5 ; Luc 23:9 ; Jean 19:9). Seigneur adorable « qui, lorsqu'on l'outrageait, ne rendait pas d'outrage, quand il souffrait, ne menaçait pas, mais se remettait à celui qui juge justement » ! (1 Pierre 2:23).

Alors le souverain sacrificateur, perdant patience, recourt à l'ultime ressource : l'adjuration. Il dit à Jésus : « Je t'adjure, par le Dieu vivant, que tu nous dises si toi, tu es le Christ, le Fils de Dieu » (Matt. 26:63).

Instant solennel, dispensé par Dieu lui-même, en vue de mettre en lumière les vrais mobiles qui poussaient l'homme à rejeter le Fils de Dieu. En effet, ni les faux témoignages, ni aucune accusation quelconque formulée par l'homme, n'ont motivé sa condamnation, mais seulement le témoignage qu'il rendit lui-même à la vérité, lui qui était « la vérité » (Jean 1:17 ; 14:6 ; 18:37).

Ayant entendu l'adjuration de Caïphe, le Seigneur se serait mis en contradiction avec la loi de Dieu, s'il avait persisté à garder le silence (*). Une telle désobéissance était inconcevable de sa part.

(*) Les mots « Je t'adjure par le Dieu vivant » constituaient la formule du serment prononcée par le juge. Elle contraignait « l'adjué » à dire la vérité. Si quelqu'un, disait la loi, « ayant entendu la voix d'adjuration, ayant vu ou su, ne déclare pas la chose, alors il portera son iniquité » (Lév. 5:1 ; cf. Prov. 29:24).

Dans cette atmosphère de haine et mensonge, il demeure l'homme obéissant et parfait, le seul qui soit, en son silence, dévoué à Dieu, le seul qui soit, dans ses paroles, « le témoin fidèle et véritable » (Apoc. 3:14). « Jésus dit : Je le suis... Tu l'as dit » (Marc 14:62 ; Matt. 26:64). Il n'ignorait pas quelles seraient les conséquences de ce témoignage qui établirait sa culpabilité aux yeux de ses juges. Mais il n'affectionnait pas sa vie (Jean 12:25). Homme obéissant, soumis à la loi de Dieu et à la volonté de son Père, « il s'est abaissé lui-même, étant devenu obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix » (Phil. 2:8).

Mais l'homme qui comparaisait devant le sanhédrin était venu du ciel. Comme tel, il s'élève aussitôt de sa position d'abaissement et de dépendance jusqu'aux sommets les plus glorieux de sa divine majesté. Avec ces mots : « De plus, je vous dis », le Seigneur tourne, pour ainsi dire, la page et, d'accusé se fait juge, tandis que ses juges doivent s'asseoir au banc des accusés. « De plus, je vous dis : dorénavant vous verrez le fils de l'homme assis à la droite de la puissance, et venant sur les nuées du ciel » (Matt. 26:64).

Nous parvenons ici à l'instant le plus solennel de cette nuit. Jésus connaissait le cœur des chefs du peuple et l'écho que son témoignage à la vérité allait produire en eux. Mais celui qui rejetait la grâce si généreusement offerte, s'exposait désormais au jugement d'un Dieu juste et saint. Avant que les juges iniques eussent prononcé leur sentence, ils entendirent leur propre condamnation, de la bouche même de Celui dont « le jugement est juste » (Jean 5:30).

Si le Messie avait été jusqu'alors l'objet de leur attente (et il était encore temps de reconnaître le Seigneur Jésus comme tel), il ne leur restait « dorénavant » plus qu'à attendre « le fils de l'homme », comme juge. Si, jusque-là, il avait passé parmi eux « de lieu en lieu, faisant du bien, et guérissant tous ceux que le diable avait asservis à sa puissance » (Actes 10:38), ils ne le verraient plus désormais

ainsi, humble et méprisé, mais « assis à la droite de la puissance ». Lorsqu'il reviendrait sur la terre, ce ne serait plus « pour chercher et sauver », mais « sur les nuées du ciel », revêtu de la gloire du ciel, pour juger son peuple terrestre (Matt. 24:29, 30 ; Ps. 110:1, 2, 5). C'est en vain que nous chercherions, chez ces hommes impies, l'expression d'une anxiété quelconque, à la suite de cette déclaration solennelle du Seigneur Jésus. La sentence qu'il avait adressée à Jérusalem : « Mais maintenant ces choses sont cachées devant tes yeux » (Luc 19:42), s'appliquait à eux aussi. Car ce qui aurait dû les amener à la repentance, leur fournit au contraire l'occasion qu'ils cherchaient de mettre à exécution leur diabolique dessein.

« Alors le souverain sacrificateur déchira ses vêtements, disant : Il a blasphémé ; qu'avons-nous encore besoin de témoins ? Voici, vous avez oui maintenant son blasphème : que vous en semble ? » (Matt. 26:65). Quel aveuglement ! Tout en accusant le Fils de Dieu de blasphémer et de désobéir à la loi — ce qui méritait le châtiment suprême — alors qu'il avait rendu témoignage à la vérité, Caïphe viole lui-même la loi et se rend ainsi passible de mort ! En effet, la loi ordonnait au souverain sacrificateur et à ses fils : « Ne déchirez pas vos vêtements, afin que vous ne mouriez pas, et qu'il n'y ait pas de la colère contre toute l'assemblée » (Lév. 24:16 ; 10:6 ; 21:10). « Tous le condamneront » et dirent : « Il mérite la mort » (Marc 14:64 ; Matt. 26:66). Cette sentence constituait un véritable crime judiciaire. « Comment la ville fidèle est-elle devenue une prostituée ? Elle était pleine de droiture ; la justice habitait en elle, et maintenant, des meurtriers ! » (Ésaïe 1:21).

Le but de cette assemblée nocturne était atteint ; la sentence, rendue ; le sort de Jésus, fixé ; mais aussi celui d'Israël, qui venait ainsi de condamner son roi, l'oint de Dieu. L'homme condamnait à mort « Dieu manifesté en chair » (1 Tim. 3:16). Si insensé qu'il parût, si présomptueux qu'il fût, cet acte est devenu, cette nuit-là, dans la maison du souverain sacrificateur, un fait historique. Dieu l'a permis, afin de manifester l'état du cœur humain, mais aussi afin d'ouvrir à l'homme coupable un chemin par lequel il pût être sauvé.

5 *Tu me renieras trois fois*

(Matt. 26:56, 69-75 ; Marc 14:54, 66-72 ; Luc 22:54-62 ; Jean 18:15-18, 25-27)

Après l'arrestation du Seigneur Jésus Christ, « tous les disciples le laissèrent et s'enfuirent » (Matt. 26:56). Puis Pierre et « l'autre disciple » (*) revinrent, sans doute, sur leurs pas. Déjà lorsqu'il avait tiré l'épée, Pierre s'était exposé à un grave péril pour le Seigneur. Il était sincère quand il avait déclaré : « Seigneur, pourquoi ne puis-je pas te suivre maintenant ? Je laisserai ma vie pour toi » (Jean 13:37). S'il suit Jésus « de loin » (Marc 14:54), il ne l'accompagne pas seulement un bout de chemin, mais pénètre « jusque dans l'intérieur du palais du souverain sacrificateur ». Là, il se mêle à ceux devant qui il avait fui peu auparavant et « s'assied au milieu d'eux » (Luc 22:55). Il voulait « voir la fin » (Matt. 26:58), ce qui montre que son cœur était rempli de sollicitude pour son Seigneur.

(*) Il s'agissait de Jean. Voir Jean 18:15 ; 20:2 ; 21:20-24.

Il avait toujours manifesté beaucoup de zèle pour lui. Mais une chose manquait encore à Pierre : il n'avait pas appris à se connaître lui-même et ignorait la complète incapacité de la chair à accomplir la volonté de Dieu. Une terrible chute allait lui apprendre cette leçon ; l'heure de la tentation manifesterait le véritable état de son cœur.

« Le chef du monde vient, et il n'a rien en moi » avait déclaré le Seigneur Jésus (Jean 14:30, 31). L'or allait être éprouvé au feu et en ressortirait aussi pur qu'auparavant. Son amour et son obéissance envers le Père furent pleinement manifestés aux yeux de tous. Mais qu'en fut-il des disciples ? Hélas ! chez eux, tout n'était point d'or pur. Le « certain jeune homme » se confiait en son vêtement de fin lin et dut l'abandonner. Pierre se confiait en lui-même et fut couvert de honte.

Et pourtant, avec quelle grâce le Seigneur n'avait-il pas averti son disciple ! « Simon, Simon, voici, Satan a demandé à vous avoir pour vous cribler comme le blé ; mais moi, j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille pas ; et toi, quand une fois tu seras revenu, fortifie tes frères » (Luc 22:31, 32). Ce nom de Simon dont le Seigneur use en cette occasion rappelle ce que Pierre était par nature. D'un côté le faible Simon ; de l'autre, toute la puissance de Satan, « le meurtrier dès le commencement ». N'aurait-il pas dû tomber sur sa face et supplier le Seigneur de lui accorder ses compassions et le puissant secours de sa grâce ?

Comment donc n'était-il pas profondément humilié en considérant avec quelle fidélité le Seigneur avait pourvu par avance à sa restauration et lui confiait même un service en faveur de ses frères ? Au lieu de cela il lui répond : « Seigneur, avec toi, je suis prêt à aller et en prison et à la mort » (Luc 22:33 ; Marc 14:29 et suiv.). « Je suis prêt » ! C'était le langage de la présomption.

Pierre, n'ayant pas voulu écouter les avertissements du Seigneur, ne sut pas, le moment venu, veiller et prier. Et parce qu'il négligea la vigilance et la prière, il succomba à la tentation (Marc 14:37, 38). Lorsqu'elle se présenta, il combattit d'abord l'ennemi, puis s'associa avec lui et renia à trois reprises son Seigneur, comme celui-ci le lui avait annoncé.

Tandis que le sanhédrin siège dans l'une des salles donnant sur la cour du palais (*), Pierre se mêle aux serviteurs du souverain sacrificateur et « s'assied au milieu d'eux » (Luc 22:55). Il se chauffe au « feu de charbon » que les ennemis de son Maître avaient allumé dans la cour « car il faisait froid » (Jean 18:18, 25). Comment Pierre aurait-il pu, en un tel lieu, faire preuve de la force dont il s'était vanté ? En fait, il se montre d'emblée plus faible qu'une femme : il prend peur devant le regard scrutateur (Luc 22:56) de la servante (**), qui l'avait laissé entrer sur la recommandation de l'autre disciple, connu d'elle. Le voilà qui renie une première fois le Seigneur « devant tous » (Matt. 26:70). « Et toi, n'es-tu pas des disciples de cet homme ? — Je n'en suis point... Je ne sais ni n'entends ce que tu dis... Femme, je ne le connais pas » (Jean 18:17 ; Marc 14:68 ; Luc 22:57).

(*) Cette salle était ouverte du côté de la cour (voir Luc 22:61). Le palais selon la disposition habituelle à cette époque comprenait une grande cour intérieure, sur laquelle donnaient les salles du bâtiment, précédées d'un péristyle (voir la note, Matt. 26:69).

(**) Il s'agissait d'une gardienne des portes (Jean 18:17). Il n'est pas possible d'établir clairement tous les détails de cette scène. Une chose est certaine : Pierre a renié Jésus à trois occasions distinctes, à la suite de l'intervention de plusieurs personnes.

En proie à une agitation intérieure, il sort « dans le vestibule », où la première, puis une seconde servante et ceux qui étaient avec elle lui adressent la même question (Matt. 26:71 ; Marc 14:68, 69 ; Luc 22:58). « Il le nia de nouveau avec serment : Je ne connais pas cet homme ! » (Matt. 26:72). Quel langage ! Que la servante appelle le Seigneur Jésus « cet homme » (Jean 18:17), nous l'admettons à la rigueur. Mais ici, c'est son disciple qui s'oublie à ce point, peu après lui avoir juré fidélité jusqu'à la mort.

En Gethsémané, le Seigneur avait subi à trois reprises les assauts de Satan ; le combat devenait toujours plus ardent, mais l'Homme parfait était soutenu par la puissance de Dieu. Le faible disciple, abandonné à lui-même, subit, lui aussi, trois assauts toujours plus violents. Après une brève accalmie, « environ une heure après » (Luc 22:59), l'ennemi lui assène par surprise un coup décisif : « Ton langage te fait reconnaître... Car aussi tu es Galiléen » (Matt. 26:73 ; Marc 14:70). Même l'un des esclaves du souverain sacrificateur, « parent de celui à qui Pierre avait coupé l'oreille, dit : Ne t'ai-je pas vu, moi, dans le jardin avec lui ? » (Jean 18:26). Alors le pauvre disciple perd toute contenance. Tandis que, devant Caïphe et ses comparses, « le témoin fidèle et véritable » affronte la mort avec une sérénité admirable, Pierre, pour sauver sa vie, se met « à faire des imprécations et à jurer : Je ne connais pas cet homme dont vous parlez » (Matt. 26:74 ; Marc 14:71).

« Et à l'instant, comme il parlait encore, le coq chanta » (Luc 22:60). « Le coq chanta pour la seconde fois », précise l'évangile de Marc (14:72). Celui par qui et pour qui toutes choses ont été créées (Col. 1:16) se servit de cette créature dépourvue d'intelligence, en vue de secourir son disciple tombé si bas. Qui, dans cette nuit-là, pouvait bien prêter attention au chant du coq ? Mais, pour Pierre, ce fut comme un éclair déchirant d'épaisses ténèbres, un réveil plein de terreur. Ah ! que n'a-t-il pris garde au premier chant du coq (Marc

14:68) ! Ce n'est qu'au second, « qu'il se ressouvint de la parole que Jésus lui avait dite : Avant que le coq chante deux fois, tu me renieras trois fois » (Marc 14:72). Une restauration serait-elle possible, après une telle chute ? Pierre pourrait-il retrouver un jour la joie de la communion avec son Sauveur ?

Il ne peut qu'être dans une profonde détresse. Mais le Seigneur, se tournant, regarda Pierre » (Luc 22:61). Le regard craintif du disciple est rencontré par le regard plein de compassion de Jésus qui, en dépit des souffrances qui étreignaient son âme, est rempli de sollicitude envers son cher disciple. Loin de se détourner de lui avec horreur, Celui à qui personne n'avait témoigné de compassion (Ps. 69:20) exprime, par ce regard, toute la grâce dont son cœur était rempli envers un homme qui venait de « nier trois fois de le connaître » (Luc 22:34). Le Seigneur voulait atteindre ainsi le cœur et la conscience de Simon Pierre. Luc seul rapporte ce détail et — fait digne de remarque — dans cet évangile, c'est moins le chant du coq que le regard de Jésus qui amena Pierre à se ressouvenir de l'avertissement du Seigneur (Luc 22:61).

« Et Pierre, étant sorti dehors, pleura amèrement » (Luc 22:62). Ces larmes exprimaient son profond repentir, et elles s'accompagnent de « fruits qui conviennent à la repentance » (Luc 3:8). Le « cœur trompeur et incurable » (Jér. 17:9) cherche toujours à se contenter de l'une seulement de ces deux choses. On peut manifester des sentiments de regret, tout en persévérant dans un chemin de désobéissance. Mais ce n'est pas là un vrai repentir, il est sans valeur. La « tristesse qui est selon Dieu » avait produit, chez les Corinthiens, « une repentance à salut dont on n'a pas de regret » (2 Cor. 7:10). Il en fut de même pour Pierre : brisé par le regard de son Seigneur bien-aimé, il « sortit dehors », quittant ainsi le lieu qui lui avait été une occasion de chute, tout en versant des larmes amères que produisait le sentiment de sa profonde culpabilité.

Que se passa-t-il par la suite ? Si le chemin qui conduit à l'abîme est rapide, combien ardu et douloureux est celui qui en remonte ! Mais le Seigneur pourvoit à tout en faveur de son malheureux disciple. Il avait prié pour lui avant sa chute. Son regard se pose sur lui alors qu'il vient de la consommer, et, plus tard, il l'entoure de ses soins miséricordieux en vue de le restaurer entièrement. C'est à lui qu'il fit annoncer en premier lieu sa résurrection. C'est lui aussi qui fut le premier disciple à qui il se manifesta (*) (Marc 16:7 ; 1 Cor. 15:5). « Le Seigneur est réellement ressuscité, et il est apparu à Simon » (Luc 24:34).

(*) Jésus « apparut premièrement à Marie de Magdala » (Marc 16:9), mais en 1 Cor. 15, il n'est question que des témoins masculins de sa résurrection.

De même que le Seigneur, s'étant levé du souper, avait pris de l'eau pour laver les pieds des disciples, sa parole divine fut l'eau purificatrice dont il se servit, lors de sa première rencontre avec Pierre, pour laver ses pieds souillés. « Si je ne te lave, tu n'as pas de part avec moi », lui avait-il dit ce soir-là (Jean 13:7, 8). Ce que Pierre ne comprit pas alors, il le comprit « dans la suite », c'est-à-dire lors de cette première rencontre avec Christ ressuscité. Cependant la Parole ne rapporte nulle part l'entretien qui eut lieu entre le Seigneur et son disciple : le Saint Esprit a étendu pour toujours le voile du secret sur cette heure, où s'est certainement opéré un travail profond. Le cœur de Pierre était encore bien lourd lorsqu'il courait au sépulcre, avant cette rencontre avec Jésus ! (Jean 20:4). Mais après qu'elle a eu lieu, lorsqu'il apprend que c'était le Seigneur qui se tenait sur le rivage de la mer de Tibérias, il « ceignit sa robe de dessus... et se jeta dans la mer », tant il était impatient de jouir de sa présence (Jean 21:7-9). Le Seigneur avait préparé là un feu pour son cher disciple, auprès duquel celui-ci pouvait se réchauffer. L'entretien qu'il eut ensuite avec Pierre révéla clairement à ce dernier la racine du mal qui avait amené sa chute, savoir sa confiance en la chair. Cette racine ayant été entièrement jugée, Pierre se voit confier un nouveau service. Grâce à cette œuvre de restauration, put s'accomplir la parole que Jésus lui avait dite : « Et toi, quand une fois tu seras revenu, fortifie tes frères » (Luc 22:32).

Anticipant quelque peu la suite des événements, nous aimerions jeter un regard sur la scène décrite en Actes 4. Nous y retrouvons le même sanhédrin (v. 15), les mêmes hommes (v. 6), les mêmes disciples (v. 13) que ceux que nous venons de rencontrer, à cela près que, cette fois-ci, les disciples sont au banc des accusés, à la place que leur Seigneur occupait naguère. Mais quel changement chez eux ! Le cœur de Pierre n'est plus rempli de confiance en soi, mais « du Saint Esprit » (v.8). Il n'éprouve plus aucune crainte envers les hommes, mais agit et parle dans la puissance du Seigneur. Aussi, bien loin de le renier, il confesse hautement devant tout le peuple « le nom de Jésus Christ le Nazaréen », le seul nom « qui soit donné parmi les hommes, par lequel il nous faille être sauvés » (v. 9-12).

Les principaux sacrificateurs « les reconnaissaient pour avoir été avec Jésus » et « s'étonnaient » de leur hardiesse lorsqu'ils s'aperçurent « qu'ils étaient des hommes illettrés et du commun » (v. 13). Combien plus grand encore aurait été leur étonnement s'ils avaient su à quel point ces hommes étaient faibles et misérables en eux-mêmes, ainsi que Pierre l'avait prouvé en reniant son Maître. Mais si leurs yeux avaient été ouverts, ils auraient été émerveillés — comme nous — de l'œuvre que la grâce divine avait opérée pour la restauration de ce faible disciple, au point qu'il pouvait déclarer au peuple : « Mais vous, vous avez renié le saint et le juste » (Actes 3:14).

6 L'opprobre des hommes et le méprisé du peuple

(Matt. 26:67, 68 ; Marc 14:65 ; Luc 22:63-65)

Considérons maintenant les événements qui marquèrent la fin de « la nuit que le Seigneur fut livré », scène durant laquelle le « Seigneur de gloire », le « Créateur des extrémités de la terre » fut l'objet des traitements les plus ignominieux de la part de ses créatures. Il nous est présenté là comme Celui qui a été « méprisé et délaissé des hommes, homme de douleurs, et sachant ce que c'est que la langue » (És. 53:3).

Malgré tous nos efforts pour saisir ces choses, notre compréhension restera toujours au-dessous de la réalité. La vie du Seigneur au milieu de son peuple avait été bienfaisante, tout imprégnée d'amour et d'humilité ! Rien ne décrit mieux son caractère que la parole prophétique : « Il ne criera pas, et il n'élèvera pas sa voix, et il ne la fera pas entendre dans la rue. Il ne brisera pas le roseau froissé, et n'éteindra pas le lin qui brûle à peine » (Ésaïe 42:2, 3 ; Matt. 12:19, 20). Tous les cœurs auraient dû être attirés à lui. Mais, quoiqu'il fût venu chez les siens, « les siens ne l'ont pas reçu ». « Le monde ne l'a pas connu », bien qu'il eût « été fait par lui » (Jean 1:10, 11). Il était ici-bas « le premier-né de toute la création » (Col. 1:15), possédant des prérogatives que nul homme n'a pu ni ne pourra jamais s'arroger. Néanmoins ces gloires laissaient indifférent le cœur naturel, pour qui « il n'a ni forme, ni éclat ; quand nous le voyons, il n'y a point d'apparence en lui pour nous le faire désirer » (Ésaïe 53:2). Au lieu de recevoir l'adoration qui lui était due, il ne recueillit que le mépris et la haine. Il était « celui que l'homme méprise, celui que la nation abhorre » (Ésaïe 49:7). Il a dit lui-même, par l'Esprit prophétique : « Ceux qui me haïssent sans cause sont plus nombreux que les cheveux de ma tête... Pour mon amour, ils ont été mes adversaires..., ils m'ont rendu le mal pour le bien et la haine pour mon amour » (Ps. 69:4 ; 109:4, 5).

Tout cela ne fut pleinement manifesté qu'à partir du moment où « le Seigneur du ciel » fut « livré entre les mains des pécheurs » (Marc 14:41). Au cours de l'interrogatoire auquel le souverain sacrificateur soumit Jésus, un huissier avait ouvert la voie à la violence en lui donnant un soufflet (Jean 18:22, 23). Dès lors, chaque fois qu'ils en eurent l'occasion, ses bourreaux s'acharnèrent à le maltraiter et à le couvrir d'injures.

« Alors ils lui crachèrent au visage et lui donnèrent des soufflets ; et quelques-uns le frappèrent » (Matt. 26:67). Même les membres du sanhédrin, semble-t-il, s'associèrent à ces outrages ; ils en assumèrent, en tout cas, la responsabilité. Mais nous discernons, derrière

ces hommes, celui qui, en tant que Dieu le lui permettait, tenait tous les fils en sa main, « le chef de l'autorité de l'air, de l'esprit qui opère maintenant dans les fils de la désobéissance » (Éph. 2:2). Après avoir, au jardin de Gethsémani, lié les mains qui avaient guéri l'oreille de Malchus (Jean 18:12), ils couvrent maintenant les yeux qui venaient d'adresser un regard plein de compassion au disciple qui l'avait renié (Luc 22:64 ; Marc 14:65). Combien l'homme livré à Satan est passé maître dans l'art de manifester sa haine contre le Dieu d'amour !

Ils lui crachaient au visage. Par la bouche de Job, l'Esprit en avait parlé des siècles à l'avance : « Ils n'épargnent pas à ma face les crachats » (Job 30:10). Nous mesurons quelque peu l'opprobre qu'un tel traitement comporte, quand nous entendons Dieu déclarer lui-même, parlant de Marie devenue lépreuse : « Si son père lui eût craché au visage, ne serait-elle pas pendant sept jours dans la honte ? » (Nb. 12:14). Ils le frappaient de leurs mains, lui donnaient des soufflets et se moquaient de lui. Lui couvrant les yeux, ils s'écriaient : « Prophétise-nous, qui t'a frappé ? » le provoquant ainsi à déployer pour leur plaisir la puissance divine qu'il n'avait jamais employée qu'en faveur de ceux qui en avaient vraiment besoin. « Et ils disaient plusieurs autres choses contre lui en l'outrageant » ; oui, « ils ont déchiré et ils n'ont pas cessé » (Luc 22:65 ; Ps. 35:15). Ce dont ils l'accusaient faussement tout à l'heure, ils le font maintenant eux-mêmes et « ne tremblent pas en injuriant les dignités » (2 Pierre 2:10).

Quelle serait notre attitude, si nous étions victimes d'un pareil traitement ? Nous a-t-on jamais souffletés et crachés au visage ? Supposé que ce fût le cas, sommes-nous alors demeurés silencieux et sereins, comme Celui que nous contemplons au centre de cette scène ignominieuse ? Pas une parole ne sort de ses lèvres. « Il a été opprimé et affligé, et il n'a pas ouvert sa bouche... comme une brebis muette devant ceux qui la tondent... Il a donné son dos à ceux qui frappaient et ses joues à ceux qui arrachaient le poil ; il n'a pas caché sa face à l'opprobre et aux crachats » (Ésaïe 53:7 ; 50:6). Nous n'ignorons point pour qui il endurait tout cela : « Car à cause de toi, j'ai porté l'opprobre, la confusion a couvert mon visage... et les outrages de ceux qui t'outragent sont tombés sur moi » (Ps 69:7 et 9 ; Rom. 15:3).

C'est ainsi que s'acheva cette nuit douloureuse. Mais ses bourreaux ne laissent aucun répit à leur victime. « Au matin » (Marc 15:1), c'est-à-dire au lever du jour, les juges iniques apparaissent de nouveau sur la scène. « Et quand le jour fut venu, le corps des anciens du peuple, principaux sacrificateurs et scribes, s'assembla ; et ils l'amènèrent dans leur sanhédrin » (Luc 22:66). S'ils avaient, durant la nuit, « cherché quelque témoignage contre Jésus » (Marc 14:55), ils entendaient maintenant « tenir conseil contre lui pour le faire mourir » (Matt. 27:1). Comme nous l'avons vu, il s'agissait d'une brève séance, de pure forme, car sa condamnation était déjà arrêtée. Seul, Luc décrit cette scène.

Fondés sur le témoignage rendu, la nuit précédente, par le Seigneur Jésus, ils vont droit au but et lui déclarent : « Si toi, tu es le Christ, dis-le-nous » (Luc 22:67, 68). Israël, en tant que peuple, avait rejeté Christ. Ce n'était donc plus le moment, et il n'y avait plus de raison, d'examiner s'il était le Messie (le Christ). C'est pourquoi Jésus leur répond : « Si je vous le disais, vous ne le croiriez point ; et si je vous interroge, vous ne me répondrez point ou ne me laisserez point aller ». Mais, en tant que « fils de l'homme », c'est-à-dire objet de promesses qui dépassaient le cercle étroit d'Israël, il allait prendre en gloire la place qui lui appartenait « à la droite de la puissance de Dieu » (v. 69).

Les juges tirent aussitôt de cette déclaration une conclusion parfaitement exacte. Les lumières qu'ils possédaient les rendaient pleinement responsables de leurs actes. Ils avaient parlé du Christ ; lui, du fils de l'homme. Mais « ils dirent tous : Toi, tu es donc le Fils de Dieu ? Et il leur dit: Vous dites vous-mêmes que je le suis. Et ils dirent : Qu'avons-nous encore besoin de témoignage ? Car nous-mêmes nous l'avons entendu de sa bouche » (v. 70, 71). Quel que fût le titre qu'on lui donnât — Christ, fils de l'homme, Fils de Dieu — Jésus avait été rejeté par son peuple.

7 **La fin du traître (Matt 27:3-10)**

« Alors Judas qui l'avait livré, voyant qu'il était condamné, ayant du remords... » (Matt. 27:3). Sans doute n'avait-il pas songé à une telle issue pour le Seigneur qui était toujours parvenu à échapper aux complots de ses ennemis. Il avait jugé l'occasion favorable de satisfaire une fois de plus sa cupidité. Celui qui s'engage dans le chemin du péché devient l'esclave de Satan, et lorsqu'il en récolte le fruit inattendu le réveil est terrible.

Le remords de Judas se produit trop tard et n'était pas profond, comme c'est toujours le cas quand le cœur est effrayé des conséquences d'un péché plutôt que de la gravité de l'acte lui-même. « J'ai péché » (Matt. 27:4). Combien facilement les hommes prononcent ces mots sans vrai repentir devant Dieu ! Nous trouvons cette expression à plusieurs reprises dans l'Écriture (*), mais dans trois cas seulement Dieu discerne une réelle repentance et peut accorder son pardon (David, deux fois, et le prodige). Dans toute sa marche, Judas avait manqué d'une véritable crainte de Dieu, et celle-ci lui fit défaut jusqu'à la fin, en dépit de sa déclaration. « J'ai péché en livrant le sang innocent ». Était-ce vraiment là tout son péché ? Celui qu'il avait trahi d'une manière si odieuse, n'était-il pas en droit d'attendre de son disciple une tout autre confession ?

(*) Le Pharaon (Ex. 9:27 ; 10:16) ; Balaam (Nb. 22:34) ; Acan (Josué 7:20) ; Saül (1 Sam. 15:24 et suiv. ; 26:21) ; David (2 Sam. 12:13 ; 24:10 et suiv. ; cf. Ps. 51:4) ; le fils prodige (Luc 15:18 et 21) et Judas.

Nous ne voyons, en Judas, aucune « tristesse selon Dieu » (2 Cor. 7:10), comme ce fut le cas chez Pierre, mais seulement « la tristesse du monde qui opère la mort ». Satan remporte ainsi une double victoire : il avait atteint son but en ce qui concernait le Seigneur Jésus, et, d'autre part, il poussa au désespoir l'instrument dont il s'était servi. Judas « se retira, et s'en étant allé, il se pendit » (Matt. 27:5). Se référant à la prophétie de David, Pierre décrit le terrible jugement qui l'atteignit, lui et sa maison (Actes 1:16 et suiv. ; Ps. 109:6-20).

Judas avait jeté dans le temple, aux pieds des principaux sacrificateurs, « le salaire d'iniquité » (Matt. 27:3-5). Ni le remords de leur malheureux complice, ni le témoignage qu'il rend à l'innocence de Jésus ne touchent leurs cœurs insensibles. « Que nous importe ! tu y aviseras ». Une seule chose les préoccupe : l'emploi qu'il convenait de faire de l'argent rendu par le traître. « Ayant pris les pièces d'argent, ils dirent : Il n'est pas permis de les mettre dans le trésor sacré, puisque c'est le prix du sang » (Matt. 27:6). Voilà le cœur de l'homme ! Au lieu de juger son péché à la lumière divine, il se complaît dans l'observation d'une religion extérieure. Le passage sur lequel ils se fondaient sans doute (Deut. 23:18) fait ressortir leur dessein d'insulter le Seigneur même après sa mort, en mettant le prix de son sang au même niveau que « le salaire d'une prostituée et le prix d'un chien », qui « sont tous les deux en abomination à l'Éternel ».

« Et ayant tenu conseil, ils achetèrent avec cet argent le champ du potier, pour la sépulture des étrangers ; c'est pourquoi ce champ-là a été appelé Champ de sang, jusqu'à aujourd'hui » (Matt. 27:7, 8). Ils élevèrent ainsi, en quelque sorte, un monument à leur propre infamie, au su et au vu « de tous les habitants de Jérusalem » (Actes 1:19).

Lorsqu'il « ôta de devant lui le Saint d'Israël » (Ésaïe 30:8-14 ; Jér. 19:10-13) et se chargea ainsi de son sang, le peuple juif n'a-t-il pas fait du pays de la promesse un « Aceldama » ? N'a-t-il pas été dispersé parmi les nations, « brisé, comme on brise un vase de potier, qu'on casse sans ménagement, et dans ses fragments il ne se trouve pas un tesson » ? C'est cela que rappelle le champ du potier : un champ inculte et stérile sur lequel le potier jette ses rebuts et les fragments de ses vases brisés. Occupé par les nations, le pays d'Israël est devenu un lieu « pour la sépulture des étrangers ». Mais la terre entière est, elle aussi, un « champ du sang » et un

« champ du potier ». Le sang du Fils de Dieu qui y a été répandu crie, aujourd'hui encore, vers le ciel. La création, sortie parfaite des mains de Dieu, est maintenant un champ couvert de ruines, un cimetière. Qu'est-ce que le croyant pourrait rechercher encore pour son cœur dans un tel monde ? Le Seigneur lui-même n'y a trouvé qu'une croix et une tombe — pensée bien propre à nous faire considérer cette scène passagère sous sa vraie lumière.

« Alors fut accompli ce qui avait été dit par Jérémie le prophète, disant : Et ils ont pris les trente pièces d'argent, le prix de celui qui a été évalué, lequel ceux d'entre les fils d'Israël ont évalué ; et ils les ont données pour le champ du potier » (*) (Matt. 27:9, 10). « Jette-le au potier, ce prix magnifique auquel j'ai été estimé par eux » (Zach. 11:12, 13). Seul Matthieu mentionne ce prix, attestant ainsi qu'Israël avait évalué son Messie au prix d'un serviteur tué par un boeuf (Ex. 21:32). Lorsque Dieu reprendra ses relations avec son peuple terrestre, le résidu reconnaîtra : « Il a été méprisé, et nous n'avons eu pour lui aucune estime » (Ésaïe 53:3).

(*) Cette parole de Jérémie ne nous a pas été transmise. Certains expliquent ainsi la difficulté soulevée par cette citation : dans la collection juive des écrits des prophètes, le livre de Jérémie venait en tête, de sorte que les Juifs avaient coutume, quand ils citaient un prophète, de dire « Jérémie ou l'un des prophètes » ou simplement « Jérémie » (voir Matt. 16:14). Toutefois, le passage de Zach. 11:12, 13 ne correspond pas exactement à la citation de Matt. 27:9, 10.

Le Seigneur Jésus « qui n'a pas regardé comme un objet à ravir d'être égal à Dieu, mais s'est anéanti lui-même », « vendit tout ce qu'il avait » afin d'acquérir la perle de très grand prix (Phil. 2:6 ; Matt. 13:46). « Notre Sauveur Jésus Christ... s'est donné lui-même pour nous, afin qu'il nous rachetât de toute iniquité et qu'il purifiât pour lui-même un peuple acquis, zélé pour les bonnes œuvres » (Tite 2:14).

8 Pilate

(Matt. 27:11-14 ; Marc 15:2-5 ; Luc 23:2-6 ; Jean 18:28-38).

« Ils mènent donc Jésus de chez Caïphe au prétoire (or c'était le matin) » (Jean 18:28). Le souverain sacrificateur et le sanhédrin, le gouverneur, Hérode le tétrarque, tous entrent en action de bon matin, avec une énergie qu'animait leur haine contre Dieu. Mais cela révèle aussi l'agitation fiévreuse qui s'était emparée des chefs du peuple. Les événements se précipitent ; la scène sur laquelle ils se déroulaient jusqu'alors change : de chez Caïphe, Jésus est conduit au prétoire, dans le palais du gouverneur romain.

« Et eux-mêmes, ils n'entrèrent pas au prétoire, afin qu'ils ne fussent pas souillés, mais qu'ils pussent manger la pâque ». De nouveau, nous voyons les Juifs préoccupés du « dehors de la coupe », alors qu'au-dedans ils étaient « pleins de rapine et de méchanceté » (Luc 11:39). Or que dit Dieu à ce sujet ? « Je hais, je méprise vos fêtes... Vos nouvelles lunes et vos assemblées, mon âme les hait ; elles me sont à charge, je suis las de les supporter » (Amos 5:21 ; Ésaïe 1:14).

Le gouverneur, un homme habile, condescend à se rendre auprès des Juifs. « Pilate donc sortit vers eux, et dit : Quelle accusation portez-vous contre cet homme ? Ils répondirent et lui dirent : Si cet homme n'était pas un malfaiteur, nous ne te l'eussions pas livré » (Jean 18:29, 30). Réponse inepte ! Pourquoi donc ne le jugeaient-ils pas selon leur loi ? La haine l'emporte sur leur orgueil national : « Il ne nous est pas permis de faire mourir personne » (v. 31). En effet, ce n'était pas de la lapidation, peine prévue par leur loi (Lév. 24:16), mais sur la croix qu'il devait mourir, « afin que fût accomplie la parole que Jésus avait dite, indiquant de quelle mort il devait mourir » (Jean 18:32 ; 3:14 ; 12:32, 33). Tout concourt à l'accomplissement des Écritures, même les plus infâmes desseins des hommes.

Devant Pilate, les Juifs élèvent contre Jésus d'autres accusations que devant le sanhédrin. « Nous avons trouvé cet homme pervertissant notre nation et défendant de donner le tribut à César » (Luc 23:2). Or c'était juste le contraire de ce que Jésus avait enseigné (Luc 20:22 et suiv.). Ils ajoutent ensuite : « Il soulève le peuple, enseignant par toute la Judée, ayant commencé depuis la Galilée jusqu'ici » (Luc 23:5). Ces accusations sont tout aussi mensongères que les témoignages qui avaient été invoqués contre Jésus devant le sanhédrin. Tout cela obéit à un plan concerté : devant le tribunal religieux ils lui imputent des crimes religieux et des crimes politiques devant le représentant de l'empereur.

Néanmoins, ici encore, ce ne sont point leurs accusations fallacieuses qui amènent la condamnation de Jésus, mais bien le témoignage qu'il rend lui-même à la vérité. Ils invoquent un troisième chef d'accusation contre lui : « Il se dit lui-même être le Christ, un roi ». Pilate, se référant pour la première fois à leurs paroles, l'interroge alors : « Toi, tu es le roi des Juifs ? Et répondant, il lui dit : Tu le dis » (Luc 23:2, 3 ; Matt. 27:11 ; Marc 15:2 ; Jean 18:33). Défenseur du pouvoir romain, le gouverneur ne saurait tolérer qu'un citoyen de ce peuple assujéti se proclame roi. Le Seigneur n'avait pas hésité à revendiquer son titre de Fils de Dieu devant les principaux sacrificateurs ; il ne craint pas non plus de proclamer sa royauté sur Israël en présence du gouverneur romain.

Il aurait pu dissiper aisément les craintes de Pilate en invoquant ses enseignements et ses actes. N'avait-il pas dit aux Juifs : « Rendez donc les choses de César à César » (Luc 20:25) ? Ne s'était-il pas « retiré sur la montagne, lui tout seul », lorsqu'ils voulaient l'enlever afin de le faire roi ? (Jean 6:15). Non, entre Rome et le Seigneur Jésus, il n'y avait point de conflit, mais bien entre lui et Israël, à l'égard duquel il ne pouvait en aucun cas renoncer à ses prérogatives royales. Il se devait de rendre témoignage à la vérité et de faire « la belle confession devant Ponce Pilate » (1 Tim. 6:13).

« Et les principaux sacrificateurs l'accusaient de beaucoup de choses » (Marc 15:3). Si le Seigneur rend témoignage à la vérité, il ne prononce pas une parole pour se justifier des fausses accusations que les Juifs portent contre lui. « De quoi ceux-ci témoignent-ils contre toi ? » lui avait demandé le souverain sacrificateur. « N'entends-tu pas de combien de choses ils portent témoignage contre toi ? » lui dit Pilate. « Et il ne lui répondit pas même un seul mot ; en sorte que le gouverneur s'en étonnait fort » (Matt. 26:62 ; 27:13, 14). Pilate éprouve, en face de son prisonnier, des sentiments qu'il n'a sans doute jamais éprouvés. Il avait réprimé durement maintes révoltes. Il était allé jusqu'à mêler le sang des Galiléens avec leurs sacrifices (Luc 13:1), il n'avait pas craint de « profaner le lieu secret de l'Éternel » en y faisant entrer « les violents » (Éz. 7:22). Que signifiait donc cette manifestation dans laquelle les Juifs eux-mêmes accusaient un de leurs concitoyens, dont il doit dire « aux principaux sacrificateurs et aux foules : Je ne trouve aucun crime en cet homme » (Luc 23:4) ? Qui donc était ce prévenu silencieux, si différent de ceux qui avaient comparu jusqu'alors devant lui ? Il se disait roi ? « Toi, tu es le roi des Juifs ? » Le Romain, pourtant peu enclin à s'émouvoir, était saisi d'un étonnement mêlé d'inquiétude.

L'évangile de Jean rapporte d'une manière détaillée le remarquable entretien qui se déroule entre le Fils de Dieu et le gouverneur. Les Juifs ne voulant pas pénétrer dans le prétoire, Pilate se trouve seul, face à face avec Jésus, le roi des Juifs, le Seigneur de gloire (Jean 18:33). Quel tête-à-tête mémorable pour Pilate ! Toujours plein de grâce, le Seigneur s'efforce d'ouvrir son cœur à la vérité. Il lui demande tout d'abord : « Dis-tu ceci de toi-même, ou d'autres te l'ont-ils dit de moi ? Pilate lui répondit : Suis-je Juif, moi ? Ta nation et les principaux sacrificateurs t'ont livré à moi » (Jean 18:34, 35).

Mais qu'avait-il donc fait ? Pilate, désireux d'établir la lumière, le demande à Jésus. « Jésus répondit : Mon royaume n'est pas de ce monde. Si mon royaume était de ce monde, mes serviteurs auraient combattu, afin que je ne fusse pas livré aux Juifs ; mais maintenant mon royaume n'est pas d'ici » (Jean 18:35, 36). « Mon royaume n'est pas de ce monde » — voilà tout ce qu'il « avait fait » ! Tel était le motif réel de la haine des hommes contre lui ! Aujourd'hui comme alors, l'homme aimerait faire descendre Dieu jusqu'à lui, mais n'entend pas se laisser amener jusqu'à Dieu. Il veut bien recevoir des bénédictions de la part de Dieu, mais il n'est pas disposé à s'en reconnaître indigne et à prendre la place qui lui appartient, celle de pécheur perdu. Il attend que Dieu accomplisse

ses promesses, mais il ne veut pas accepter le jugement que Dieu prononce sur lui-même ni rompre avec le péché. Comme il ne pouvait y avoir de communion entre l'homme pécheur et Dieu, le royaume promis dut prendre une forme qui « n'était pas de ce monde », sinon le monde aurait aimé « ce qui aurait été sien » (Jean 15:19), et il n'en aurait pas rejeté le roi.

Le Seigneur montre à ce païen le chemin qui pourrait le conduire à la connaissance de la grâce révélée en Lui. « Mon royaume n'est pas de ce monde » — là était le secret de sa Personne. Le fait que ses serviteurs n'avaient pas combattu pour lui — il le leur avait même défendu — en d'autres termes le fait qu'il comparaisait volontairement devant Pilate, était une preuve éclatante de sa mission supraterrestre. Si Pilate avait aspiré à autre chose qu'aux vanités du monde, il aurait eu là l'occasion — et Dieu la lui offrait — de trouver la réponse à ses besoins, à la source même du bonheur.

Un instant, il semblerait qu'il l'a compris, car il écoute avec sérieux les paroles de Jésus. La seconde question qu'il lui pose trahit un étonnement plus profond encore : « Tu es donc roi ? Jésus répondit : Tu le dis que moi je suis roi » (Jean 18:37). Alors le Seigneur continue à lui révéler le mystère de sa Personne. Il lui parle de sa naissance, de sa venue dans ce monde et du but de cette venue. « Moi, je suis né pour ceci, et c'est pour ceci que je suis venu dans le monde, afin de rendre témoignage à la vérité. Quiconque est de la vérité, écoute ma voix ».

Cette parole est bien digne de Celui par qui vinrent « la grâce et la vérité » et qui était la parfaite révélation du Père (Jean 1:17, 18). La grâce est offerte à tous les hommes. Elle s'adresse tant à la pécheresse de Samarie qu'au respectable Nicodème, tant à l'humble pêcheur de Galilée qu'au puissant gouverneur de Rome. Mais si elle est offerte à tous, ce n'est jamais au détriment de la vérité. Et « quiconque est de la vérité, écoute sa voix ». Un petit nombre l'a écoutée, tel Nathanaël, « vrai Israélite, en qui il n'y avait pas de fraude » (Jean 1:48). Mais parce que la masse du peuple n'était pas de la vérité, mais « du père du mensonge » le diable, « sa parole n'eut pas d'entrée auprès d'eux » et ils « n'entendaient pas son langage » (Jean 8:37-47).

Pilate l'entendit-il ? Saisit-il la grâce qui lui était ainsi offerte ? Hélas ! plutôt que d'accepter l'offre du Sauveur, il use d'un faux-fuyant : « Qu'est-ce que la vérité ? » (Jean 18:38). Cette question manifeste l'état de son cœur, et tout son comportement reflète cet état. « Et ayant dit cela, il sortit encore vers les Juifs », laissant échapper ainsi pour toujours l'occasion unique qui s'était offerte à lui de venir à la lumière.

9 Hérode

(Luc 23:6-12)

Bien que Pilate ne fût pas disposé à ouvrir son cœur à la vérité, il était convaincu de l'innocence de Jésus et de l'inanité des accusations portées contre lui. C'est pourquoi il s'efforce de se dessaisir de cette cause embarrassante. En mentionnant la Galilée, province constamment en effervescence, les Juifs espéraient déterminer le gouverneur à agir conformément à leurs désirs. Le résultat fut exactement contraire. « Pilate, ayant entendu parler de la Galilée, demanda si l'homme était Galiléen. Et ayant appris qu'il était de la juridiction d'Hérode, il le renvoya à Hérode qui, en ces jours-là, était lui-même aussi à Jérusalem » (Luc 23:6, 7).

Alors que Pilate était gouverneur de la Judée, Hérode régnait sous la sujétion de Rome, avec le titre de tétrarque, sur la Galilée (*). C'est lui qui avait fait décapiter Jean le baptiseur. Les évangiles le mentionnent à plusieurs reprises en lui donnant le titre de roi. En Luc 13:32, le Seigneur l'appelle « ce renard », sans doute parce qu'Hérode avait fait répandre le bruit qu'il le ferait mourir, ruse par laquelle il pensait le tenir éloigné de Jérusalem. Aucun passage ne confirme qu'il ait eu réellement l'intention de mettre sa menace à exécution, et pas davantage le passage qui retient maintenant notre attention.

(*) Hérode Antipas, nom sous lequel il est entré dans l'histoire, était fils d'Hérode le Grand, qui ordonna le massacre des enfants de Bethléhem (Matt. 2). À la mort de ce dernier, la Palestine fut subdivisée en quatre provinces. Mais peu après, en l'an 6 de notre ère, l'un des tétrarques, Archelaüs de Judée (Matt. 2:22) fut remplacé par un gouverneur (ou procureur) romain siégeant à Césarée. Ponce Pilate occupait ce poste depuis l'an 26 de notre ère.

C'était un homme vivant dans le péché, léger et dénué de tout scrupule, et seule sa curiosité détermina son comportement envers le Seigneur Jésus au cours de l'unique entretien qu'il eut avec lui. « Et Hérode, voyant Jésus, se réjouit fort ; car il y avait longtemps qu'il désirait de le voir, parce qu'il avait entendu dire plusieurs choses de lui ; et il espérait voir quelque miracle opéré par lui » (Luc 23:8). « Il se réjouit fort » ; ces mots montrent à quel degré d'indifférence le cœur humain peut atteindre. En effet, l'aspect de « l'homme de douleurs » ne pouvait faire se réjouir quiconque possédait encore le moindre sentiment d'humanité.

Quelle sollicitude Dieu avait manifestée envers cet Hérode ! Il lui avait envoyé d'abord Jean le baptiseur ; celui-ci lui avait fait souvent entendre la vérité, il le reprenait « à cause de toutes les choses méchantes qu'il avait faites » et auxquelles il ajouta encore « celle de le mettre en prison », sur les instances d'Hérodias (Luc 3:19, 20). Mais « il craignait Jean, le sachant homme juste et saint... et lorsqu'il l'avait entendu, il faisait beaucoup de choses et il l'écoutait volontiers ». Il fut donc « très attristé » quand, contraint d'aller jusqu'au bout dans le chemin du mal où il s'était engagé, il n'eut plus d'autre issue que de faire mourir le fidèle témoin qui n'avait cessé de l'avertir (Marc 6:19, 20, 26).

Aussi sa conscience le tourmentait-elle et « il était en perplexité » quand « il ouït parler de toutes les choses qui étaient faites » par Jésus. Il disait à ses serviteurs : « C'est Jean le baptiseur ; il est ressuscité des morts, et c'est pourquoi les miracles s'opèrent par lui » (Luc 9:7 et suiv. ; Matt. 14:1, 2). On parlait de Jésus jusque dans son entourage. Nous lisons en Luc 8:3 que « Jeanne, femme de Chuzas intendant d'Hérode » ayant été guérie par le Seigneur Jésus, le suivait et le servait. Un frère en vue de l'assemblée d'Antioche, Manahem, avait été nourri (et probablement élevé) avec lui (Actes 13:1). Mais la semence qui avait été répandue dans le cœur d'Hérode y avait été étouffée par les épines, et les « convoitises à l'égard des autres choses » (Marc 4:19) avaient empêché la Parole divine d'opérer une œuvre profonde en lui.

Déjà durant le ministère de Jésus, « il cherchait à le voir » (Luc 9:9), et nous venons de lire qu'il y avait « longtemps qu'il désirait de le voir, parce qu'il avait entendu dire plusieurs choses de lui » (23:8). Pour quelle raison ? Parce qu'il « espérait voir quelque miracle opéré par lui ». Son égarement était tel qu'il pensait trouver en Jésus quelque thaumaturge propre à satisfaire son insatiable besoin de distraction.

Céder tant soit peu à de tels mobiles eût été indigne de Celui qui, quoique humilié, restait constamment égal à lui-même. « Il l'interrogea longuement ; mais il ne lui répondit rien » (Luc 23:9), quels que fussent les nouveaux outrages que ce silence dût lui attirer et la colère des « principaux sacrificateurs et des scribes » qui l'accusaient « avec véhémence ». « Et Hérode, avec ses troupes, l'ayant traité avec mépris et s'étant moqué de lui, le revêtit d'un vêtement éclatant et le renvoya à Pilate » (v. 10, 11). Tous s'unissaient dans leurs outrages : « Hérode avec ses troupes », de même que « Pilate et Hérode qui devinrent amis entre eux ce même jour » (v. 12). La haine contre Dieu semble hélas ! unir les hommes d'un lien plus puissant que l'amour qu'il a mis dans le cœur des siens.

Le « vêtement éclatant » de blancheur dont Hérode a, apparemment, revêtu lui-même le Seigneur Jésus, était porté par ceux qui briguaient une charge publique élevée. Par ce geste, Hérode voulait donc tourner le Seigneur Jésus en dérision et, aussi, corroborer l'accusation des Juifs qui avaient déclaré : « Il se dit lui-même être le Christ, un roi ». Or le Seigneur ne « brigua » pas la royauté : il possédait des prérogatives divines qu'il ne pouvait renier. Il avait le pouvoir de les revendiquer sans délai, mais il patientait, et patiente aujourd'hui encore dans sa grâce « jusqu'à ce que la plénitude des nations soit entrée » (Rom. 11:25). Alors il reviendra sur cette terre

« avec puissance et une grande gloire » (Luc 21:27). Alors il ne sera plus « celui que la nation abhorre, le serviteur de ceux qui dominent » mais « des rois verront, et se lèveront — des princes, et ils se prosterneront » (Ésaïe 49:7). « Voici, mon serviteur agira sagement ; il sera exalté et élevé, et placé très haut. Comme beaucoup ont été stupéfaits en te voyant,... ainsi il fera tressaillir d'étonnement beaucoup de nations ». S'il a supporté en silence les moqueries du roi Hérode, alors « des rois fermeront leur bouche en le voyant » (Ésaïe 52:13 et suiv.). Plus nous nous efforçons de le suivre, par la foi, dans les profondeurs de son abaissement, plus nous nous réjouissons à la pensée que, bientôt, nous serons, avec tous ses rachetés, les témoins de son glorieux triomphe.

10 **Barabbas ou Jésus ?**

(Matt. 27:15-26 ; Marc 15:6-15 ; Luc 23:13-25 ; Jean 18:39, 40)

La lutte entre les ténèbres et la lumière, dont nous sommes témoins, confirme la vérité énoncée au début de l'évangile de Jean : « La vraie lumière était celle, qui, venant dans le monde, éclaire tout homme » (1:9). Qu'il s'agisse de Judas ou des autres disciples, des principaux sacrificateurs, des anciens, des scribes et du sanhédrin tout entier, ou de Pilate et d'Hérode, ou, comme nous allons le voir, du peuple juif, tous manifestent le véritable état de leur cœur lorsqu'ils sont placés sous les rayons de la « vraie lumière ».

Quand Pilate sort du prétoire, une rumeur assourdissante frappe ses oreilles. « La foule, poussant des cris, se mit à lui demander de faire comme il leur avait toujours fait » (Marc 15:6-8). En effet, il avait coutume « de leur relâcher à la fête un prisonnier, lequel que ce fût qu'ils demandassent ». Or, outre le Seigneur Jésus, il y avait Barabbas, « détenu avec ses compagnons de sédition, lesquels, dans la sédition, avaient commis un meurtre ». En faveur duquel des deux prisonniers le peuple allait-il invoquer la grâce du gouverneur ? Quant à Pilate, cette coutume va lui fournir l'échappatoire souhaitée ; du moins l'espère-t-il (Luc 23:17).

« Pilate ayant assemblé les principaux sacrificateurs, et les chefs, et le peuple, leur dit : Vous m'avez amené cet homme comme détournant le peuple, et voici, l'ayant examiné devant vous, moi je n'ai trouvé aucun crime dans cet homme quant aux choses dont vous l'accusez, ni Hérode non plus, car je vous ai renvoyés à lui ; et voici, rien n'a été fait par lui qui soit digne de mort » (Luc 23:13-15). Comme il l'avait déjà déclaré précédemment (v. 4), il était convaincu de l'innocence de Jésus. Hérode, lui aussi, avait montré, par la manière dont il l'avait renvoyé à Pilate, qu'il considérait ce prétendu « rival » comme absolument inoffensif et insignifiant. C'est pourquoi Pilate redoute de se couvrir de ridicule en condamnant un tel homme. « L'ayant donc châtié, dit-il aux Juifs, je le relâcherai » (v. 16).

Il compte, pour déterminer la masse à s'incliner, sur l'autorité qui s'attache à sa fonction, ainsi que sur l'appui des nombreux partisans de Jésus. C'était justement le succès de Jésus auprès des foules qui avait provoqué la jalousie des chefs du peuple. « Car il savait qu'ils l'avaient livré par envie » (Matt. 27:18). Espérant diviser les esprits, il demande : « Voulez-vous donc que je vous relâche le roi des Juifs ?... Lequel voulez-vous que je vous relâche, Barabbas, ou Jésus qui est appelé Christ » ? (Jean 18:39 ; Matt. 27:17).

Jamais aucun peuple n'avait eu auparavant ni n'aura à prendre à l'avenir une telle décision. Cet instant marquait donc un tournant dans l'histoire de l'humanité : se prononcerait-elle pour ou contre Christ ? Lorsque les principaux sacrificateurs et les anciens furent appelés à statuer sur le sort de Jésus, il n'était pas douteux qu'ils iraient jusqu'au bout de leurs criminels desseins. De même, il n'est pas très surprenant que Pilate et Hérode, ces deux potentats sans conscience, aient méprisé les droits les plus sacrés de la personne. Mais maintenant, le peuple lui-même — son peuple —, sur lequel des deux prisonniers va-t-il porter son choix ?

Barabbas ou Jésus ?

Puisque la décision était, humainement parlant, encore si douteuse, ne devait-on pas s'attendre qu'elle fût favorable au Nazaréen méprisé ? Dès le début de son ministère, de grandes foules n'avaient cessé de le suivre, de toutes les régions du pays (Matt. 4:25 ; 8:1 ; 19:2 etc.). Les gens se pressaient tellement autour de lui « qu'ils se foulait les uns les autres » ; « ils se jetaient sur lui pour entendre la parole de Dieu » ; « ils allaient et venaient » de sorte que Jésus et ses disciples « n'avaient pas même le loisir de manger » ; Jésus avait peine à se retirer à l'écart, car « les foules le recherchaient et vinrent jusqu'à lui ; et elles le retenaient, afin qu'il ne s'en allât point d'auprès d'elles » (Marc 1:37, 45 ; 2:2 ; 3:9, 10, 20 ; 5:24, 31 ; 6:31 et suiv., 54 et suiv. ; Luc 4:42 ; 5:1 ; 12:1 ; etc.).

Avec quel amour pourvoyait-il à leurs besoins ! Que de fois lisons-nous qu'il était « ému de compassion pour elles » (Matt. 9:36 ; 15:32 ; etc.) ! Il les enseignait, les nourrissait, guérissait les malades et les infirmes, et délivrait « tous ceux que le diable avait asservis à sa puissance ». Tous ces bienfaits n'avaient-ils pas touché le cœur du peuple ? Certes ! Nous lisons, en effet : « La grande foule prenait plaisir à l'entendre... Tous lui rendaient témoignage... Les foules s'étonnaient de sa doctrine... Elles glorifiaient Dieu... disant : Il ne s'est jamais rien vu de pareil en Israël » (Marc 12:37 ; Luc 4:22 ; Matt. 7:28, 29 ; 9:8, 33 ; 15:30, 31). Oui, le peuple reconnaissait que « celui-ci était véritablement le prophète qui vient dans le monde », et ils voulaient « le faire roi » (Jean 6:14, 15).

Quel imposant cortège traverse un jour Jéricho, montant à Jérusalem, pour se rendre à la fête ! (Marc 10:46 ; Luc 19:3). Quelle entrée solennelle il fit dans la sainte ville ! « Une immense foule étondit ses vêtements sur le chemin... Et les foules qui allaient devant lui, et celles qui suivaient, criaient, disant : Hosanna au fils de David ! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! Hosanna dans les lieux très-hauts ! » (Matt. 21:8 et suiv. ; Jean 12:12 et suiv.). « Toute la ville fut émue » et sortit au-devant de lui. Il est compréhensible que les principaux sacrificateurs et les pharisiens aient craint la foule et dit entre eux : « Vous voyez que vous ne gagnez rien ; voici, le monde est allé après lui » (Marc 12:12 ; 14:2 ; Luc 22:2 ; Jean 12:19).

La question de Pilate provoque, semble-t-il, une certaine hésitation parmi la foule. Mais avant même qu'elle réponde, Dieu lui accorde un instant de réflexion. Voici qu'on remet à Pilate un message de la part de sa femme, disant : « N'aie rien à faire avec ce juste ; car j'ai beaucoup souffert aujourd'hui à son sujet dans un songe » (Matt. 27:19). Les principaux sacrificateurs et les anciens, toujours prêts à la riposte, profitent de ce moment de répit. Ils « excitèrent le peuple à demander que plutôt il leur relâchât Barabbas », ils « persuadèrent aux foules de demander Barabbas et de faire périr Jésus » (Marc 15:11 ; Matt. 27:20). « Mon peuple ! ceux qui te conduisent te fourvoient, et détruisent le chemin de tes sentiers » (Ésaïe 3:12). « Plutôt Barabbas » — peut-on trouver une parole définissant mieux l'état moral des chefs d'Israël ? Mais le peuple se montra digne de ses chefs.

Il faut peu de chose, on le sait, pour déterminer une foule à réagir de telle ou telle manière. Il en fut de même ce jour-là. Et lorsque Pilate, impressionné par le songe de sa femme et fortifié dans son intention, pose de nouveau la même question à la foule, un cri unanime s'élève vers lui, un cri de haine qui accroît sa perplexité : « Toute la multitude s'écria ensemble, disant : Ôte celui-ci, et relâche-nous Barabbas... » (Luc 23:18 ; Jean 18:40). Avec une précision impitoyable, la Parole constate l'unanimité du peuple tout entier dans le rejet de Jésus, son Messie, le Fils de Dieu.

« Non pas celui-ci, mais Barabbas. Or Barabbas était un brigand ». C'est tout ce que Jean déclare au sujet de celui sur qui le peuple vient de porter son choix ; mais c'est suffisant. Les autres évangiles complètent le tableau en précisant qu'il avait commis un meurtre au cours d'une sédition organisée et exécutée avec la complicité de plusieurs autres malfaiteurs. Il s'était acquis ainsi — comme on le constate en pareil cas aujourd'hui encore — une grande célébrité ; c'était « un prisonnier fameux » (Marc 15:7 ; Luc 23:19, 25 ; Matt. 27:16). De son nom — « fils du père » — émane une certaine ironie diabolique, comme si Satan avait voulu opposer au « Fils unique du Père » l'image difforme d'un Barabbas. Et parce que les Juifs avaient « pour père le diable », ils faisaient « les convoitises de leur père » (Jean 8:44). Ici encore, le monde aime « ce qui était sien ». Ils demandèrent « qu'on leur accordât un meurtrier » et « renièrent le saint et le juste devant Pilate, lorsqu'il avait décidé de le relâcher » (Actes 3:13, 14).

Une fois engagé dans cette voie, le peuple donne libre cours à sa furie sanguinaire contre l'Homme silencieux, leur innocente victime. « Pilate leur dit : Que ferai-je donc de Jésus, qui est appelé Christ ? » (Matt. 27:22). Malheureux Pilate ! Il subit le triste sort de tous ceux qui refusent la grâce offerte par Dieu : ils ne savent que faire de Jésus. « Mais ils s'écriaient, disant : « Crucifie, crucifie-le ! » (Luc 23:21). Pilate fait une dernière tentative, certes bien timide pour un homme revêtu d'une telle puissance et de telles responsabilités : « Mais quel mal a-t-il fait ? Je n'ai rien trouvé en lui qui soit digne de mort ; l'ayant donc châtié, je le relâcherai » (v. 22). Mais les faibles velléités humanitaires qui subsistaient encore en lui sont submergées par la vague de haine qui déferle jusqu'aux marches de son tribunal. « Ils s'écriaient encore plus fort... Ils insistaient à grands cris, demandant qu'il fût crucifié. Et leurs cris et ceux des principaux sacrificateurs eurent le dessus » (Matt. 27:23 ; Luc 23:23).

Le cours des événements atteint de nouveau un point culminant. Cette furie aveugle, cette tempête de cris haineux, ces passions déchaînées, ce déferlement de violence se dressaient contre Celui que Dieu avait envoyé ici-bas pour sauver des hommes perdus. N'avait-il pas aussi des droits à invoquer sur « sa vigne », sur ce peuple ? Avec quelle persévérante sollicitude s'était-il occupé de lui ! Hélas, tous ses soins avaient été vains. « Ayant donc encore un unique fils bien-aimé, il le leur envoya, lui aussi, le dernier, disant : Ils auront du respect pour mon fils » (Marc 12:6). Mais quelle amère déception ! Ils n'eurent aucun respect pour lui, la parfaite révélation de son amour, et manifestèrent toute l'infamie dont leur cœur était rempli. Quel triste état que celui de l'homme naturel ! Ceux qui, peu de jours auparavant, avaient crié : « Hosanna », criaient aujourd'hui : « Crucifie, crucifie-le ! » Leur enthousiasme débordant s'était mué en une rage meurtrière. Pourtant, rien ne justifiait un tel revirement. Quel mal avait-il fait ? Pilate lui-même pose cette question. À sept reprises, il atteste, lui, le païen sans scrupules, devant tout le peuple — le peuple de Dieu — que celui qu'ils accusent de crimes dignes de mort est entièrement innocent (*).

(*) Dieu, qui avait maintes fois rendu témoignage, du haut des cieux, à son Fils bien-aimé, demeure silencieux (nous savons pourquoi) durant ces heures tragiques. Mais il prend soin que l'innocence du Seigneur soit attestée à onze reprises par des hommes, durant sa passion (Judas, Matt. 27:4 ; Pilate, Luc 23:4, 14, 15, 22 ; Jean 19:4, 6 ; Matt. 27:24 ; la femme de Pilate, Matt. 27:19 ; le brigand et le centurion, Luc 23:41, 47).

Vaincu, désespéré, Pilate cède. « Voyant qu'il ne gagnait rien... » Ces mots font ressortir sa faiblesse de caractère. « ... Mais que plutôt il s'élevait un tumulte » (Matt. 27:24), ce qui risquait de lui coûter sa position. Homme pusillanime, il veut « contenter la foule » (Marc 15:15). Aussi, « Pilate prononça que ce qu'ils demandaient fût fait » (Luc 23:24). Puis « il prit de l'eau et se lava les mains devant la foule, disant : Je suis innocent du sang de ce juste ; vous, vous y aviserez ». Ce geste, qui ne faisait que confirmer sa lâcheté, provoque de la part du peuple l'horrible imprécation qui montre à quel degré d'infamie Satan l'avait amené. « Et tout le peuple, répondant, dit : Que son sang soit sur nous et sur nos enfants » (Matt. 27:24, 25). Dieu, qui entend nos paroles et nous prend au mot, accorda encore un délai de quarante ans à Israël pour se repentir et croire à l'Évangile. Ceux qui persévérèrent dans leur impénitence, subirent la malédiction qu'ils avaient appelée eux-mêmes sur leur tête (*). Aujourd'hui encore, ce peuple malheureux et aveuglé demeure sous cette malédiction, jusqu'à ce que les terribles jugements de la grande tribulation accomplissent « son temps de détresse » (Matt. 24:9 et suiv. ; Ésaïe 40:2).

« Alors il leur relâcha Barabbas... Et il relâcha celui qui, pour sédition et pour meurtre, avait été jeté en prison ; ... et il livra Jésus à leur volonté » (Mat. 27:26 ; Luc 23:25).

(*) Un million de Juifs furent massacrés par les Romains lors de la destruction de Jérusalem, en l'an 70.

11 **Voici l'homme !**

(Matt. 27:26-30 ; Marc 15:15-19 ; Jean 19:1-6)

À l'instant même où Barabbas, le brigand, fut libéré, Jésus dont le plus haut magistrat du pays venait de proclamer solennellement l'innocence, fut livré aux bourreaux. « Alors donc Pilate prit Jésus et le fit fouetter » (Jean 19:1). La plume inspirée des évangélistes se refuse à transcrire autre chose que le fait dans sa rigoureuse sobriété. Mais le Psalmiste, lui, nous dit : « Des laboureurs ont labouré mon dos, ils y ont tracé leurs longs sillons » (Ps. 129:3) (*). Le Seigneur, annonçant ses souffrances aux disciples mentionne spécialement la flagellation, ce qui montre combien il était sensible à ce supplice ignominieux et douloureux.

(*) Aux lanières du fouet étaient fixés des morceaux de plomb ou même de fortes pointes barbelées. La flagellation entraînait souvent l'évanouissement et la mort du supplicié. Elle n'était infligée, en cas de crucifixion, qu'aux condamnés ayant commis des crimes particulièrement graves.

Mais ce n'est pas tout. Après avoir été exposé, hors du prétoire, à la haine et au mépris de son peuple, le Seigneur allait subir, à l'intérieur du tribunal, d'autres outrages de la part des soldats romains. « Alors les soldats du gouverneur, ayant emmené Jésus au prétoire, rassemblèrent contre lui toute la cohorte » (Matt. 27:27). Combien le cœur de l'homme pervers ! Il prend plaisir, semble-t-il, à faire souffrir particulièrement les êtres sans défense. « Leurs œuvres sont des œuvres d'iniquité, et des actes de violence sont dans leurs mains. Leurs pieds courent au mal et se hâtent pour verser le sang innocent ; ... ils ont perverti leurs sentiers ; quiconque y marche ne connaît pas la paix » (És. 59:6-8). Le Fils de Dieu, lui aussi, en fit la douloureuse expérience, lorsque, par amour, il marcha dans les sentiers des hommes.

« Et lui ayant ôté ses vêtements (ainsi qu'ils l'avaient fait déjà auparavant), ils lui mirent un manteau d'écarlate » — et à ce vêtement, par lequel ils tournaient en dérision la dignité royale de leur victime, ils ajoutent une couronne d'épines et un roseau dans sa main droite, en guise de sceptre. Puis, fléchissant les genoux devant lui, ils se moquent de lui, disant : « Salut, roi des Juifs ! » tout en lui donnant des soufflets (Matt. 27:28, 29 ; Jean 19:3). Les violences de la nuit précédente se répètent. La méchanceté et la brutalité des soldats païens ne le cèdent en rien à celles des principaux sacrificateurs et de leurs serviteurs. La bassesse et la lâcheté de leurs actes éclatent d'autant plus qu'ils s'exerçaient envers un homme sans défense et qui renonçait volontairement à toute résistance.

En effet, le Seigneur Jésus a-t-il levé la main pour détourner les coups ? A-t-il prononcé une parole de puissance ? Pourtant, le moment n'était-il pas venu pour lui d'appeler « plus de douze légions d'anges », contre « toute la cohorte » ? Mais non ! Lui qui, au début de ce chemin douloureux, avait, d'un seul mot, fait reculer et tomber à terre ses adversaires, préféra subir tous les outrages plutôt que de sortir du chemin de l'obéissance envers son Père. « Il s'est abaissé lui-même, étant devenu obéissant jusqu'à la mort » (Phil. 2:8). Sa patience a eu « son œuvre parfaite » (Jacq. 1:4). Chef de la foi, il en est devenu aussi le consommateur, « lequel, à cause de la joie qui était devant lui, a enduré la croix ayant méprisé la honte » (Héb. 12:2).

Le gouverneur païen lui-même, convaincu de l'innocence de son prisonnier, mais trop lâche pour agir selon cette conviction, ne peut se soustraire à l'impression profonde que produisent en lui la fermeté inébranlable du Seigneur et la dignité avec laquelle il subissait tous les outrages. Pilate, dans une dernière tentative, sort une nouvelle fois. Serait-il possible de mettre un terme à cette scène cruelle ? Le peuple renoncerait-il peut-être enfin à demander la mort de Jésus ? Il leur dit : « Voici, je vous l'amène dehors, afin que vous sachiez que je ne trouve en lui aucun crime. Jésus donc sortit dehors, portant la couronne d'épines et le vêtement de pourpre » (Jean 19:4, 5).

« Voici, je vous l'amène dehors » — « Jésus donc sortit dehors... » Sommes-nous sensibles au langage émouvant de la Parole inspirée ? Aurions-nous pu, dans une telle situation, agir comme le Seigneur ? L'horreur de ce qui venait de se passer ne nous aurait-

elle pas plutôt brisés ? N'aurions-nous pas refusé d'être offerts en spectacle, dans une condition si humiliante ? Le Seigneur Jésus n'agit point ainsi. « Comme un sourd qui n'entend pas, comme un muet qui n'ouvre pas la bouche » (Ps. 38:13), il sortit dehors, portant la couronne d'épines et le vêtement de pourpre. C'est dans cet état que Pilate le présente à la foule, en disant : « Voici l'homme ! » (v. 5). Cette scène est bien l'une des plus poignantes de ce récit. Voici l'homme ! Cher lecteur, vous êtes-vous jamais arrêté devant Celui qui était ainsi désigné ?

Oui, c'était un homme qui se tenait là, mais non point un homme tel que nous. Des flots de sang avaient été répandus sur la terre, depuis que le péché l'avait placée sous la malédiction, mais les « figures » et les « ombres » n'avaient pu ôter cette malédiction, ni changer l'état de l'homme tombé loin de Dieu. Il était impossible que le sang de taureaux et de boucs ôtât les péchés (Héb. 10:1-4). L'homme ne pouvait retrouver le chemin du paradis perdu. Aucun pont n'avait été jeté sur l'abîme qui le séparait de son Créateur. L'état de l'homme était désespéré.

C'est alors que retentit la glorieuse déclaration ; « Voici, je viens — il est écrit de moi dans le rouleau du livre — pour faire, ô Dieu, ta volonté » (Héb. 10:7), c'est-à-dire pour accomplir une rédemption parfaite et éternelle. « C'est pourquoi il dut, en toutes choses, être rendu semblable à ses frères » et participer comme eux « au sang et à la chair » (Héb. 2:14 et suiv.). Il « s'est anéanti lui-même, prenant la forme d'esclave, étant fait à la ressemblance des hommes » (Phil. 2:7), et venant même « en ressemblance de chair de péché » (Rom. 8:3) !

Amour impossible à comprendre

Le Fils de Dieu, le Créateur,

Vers nous, pécheurs, voulut descendre

Sous les traits du vrai serviteur.

Mais son abaissement ne s'est pas limité à venir ici-bas. Devenu homme, « il s'est abaissé lui-même, étant devenu obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix » (Phil. 2:8).

Ce grand amour qui s'humilie

Plus bas encore est descendu.

Le Fils de l'homme offre sa vie

Et meurt pour un monde perdu.

Voici l'homme ! c'est à cet homme qu'il était dit en parlant des nations : « Tu les briseras avec un sceptre de fer ; comme un vase de potier tu les mettras en pièces » (Ps. 2:9). Or que tenait-il en sa main ? Un roseau, une tige si faible qu'on ne peut s'y appuyer, et dont ses ennemis lui frappaient la tête. Lorsqu'il apparaîtra en gloire, il sera revêtu de « majesté, et de magnificence », il sera « ceint de force » (Ps. 93:1 ; 45:3), et il aura sur son vêtement un nom écrit : « Roi des rois, et Seigneur des seigneurs » (Apoc. 19:16). Son vêtement qu'était-il alors ? En guise de pourpre royale, on avait, par dérision, jeté sur ses épaules le manteau souillé d'un soldat (*). Au jour où le monde le reverra, il portera plusieurs diadèmes (Apoc. 19:12), une couronne d'or fin (Ps. 21:3). Mais alors, les hommes lui avaient tressé une couronne d'épines, rappelant la malédiction dont Dieu avait frappé le sol après la chute de l'homme (Gen. 3:18). « Christ nous a rachetés de la malédiction..., étant devenu malédiction pour nous » (Gal. 3:13). Un jour, sortira de sa bouche une épée aiguë à deux tranchants (Apoc. 19:15) ; mais alors il gardait le silence. « Je suis devenu comme un homme qui n'entend point et dans la bouche duquel il n'y a point de réplique » (Ps. 38:14). Un jour, sa face sera semblable au soleil quand il luit dans sa force (Apoc. 1:16) ; mais alors « son visage était défait plus que celui d'aucun homme, et sa forme, plus que celle d'aucun fils d'homme » (Ésaïe 52:14).

(*) Nous lisons, en Matt. 27:28 : « Ils lui mirent un manteau (une chlamyde, manteau de soldat) d'écarlate ». En Marc et Jean, il est parlé d'un vêtement de pourpre. L'écarlate évoque la couleur du sang, tandis que la pourpre exprime la gloire royale.

Oui, voici l'homme, « homme de douleurs, et sachant ce que c'est que la langueur, et comme quelqu'un de qui on cache sa face », un homme méprisé et pour qui l'on n'a eu aucune estime (Ésaïe 53:3). Nous entendons la plainte de son âme s'adressant à Dieu : « Toi, tu connais mon opprobre, et ma honte, et ma confusion : tous mes adversaires sont devant toi. L'opprobre m'a brisé le cœur, et je suis accablé » (Ps. 69:19, 20).

Voici l'homme ! Quelle réponse les chefs du peuple vont-ils donner à Pilate, en présence de l'Homme parfait, mais brisé et humilié ? « Quand donc les principaux sacrificateurs et les huissiers le virent, ils s'écrièrent, disant : Crucifie, crucifie-le ! » (Jean 19:6). Une fois de plus, les chefs du peuple et leurs suppôts préviennent tout mouvement de pitié qui aurait pu se manifester parmi la foule. « Crucifie, crucifie-le ! » Telle fut leur réponse. Quelle souffrance pour le cœur du Seigneur ! Ainsi s'accomplissait cette parole infinie de tristesse et de souffrance solitaire : « J'ai attendu que quelqu'un eût compassion de moi, mais il n'y a eu personne... et des consolateurs, mais je n'en ai pas trouvé » (Ps. 69:20).

12 Voici votre roi ! (Jean 19:6-16)

La perplexité de Pilate est à son comble. Jusqu'ici, les Juifs s'étaient faits les défenseurs de ceux de leurs concitoyens qui comparaissaient devant lui. Aujourd'hui, c'est l'inverse qui se produit : il est convaincu de l'innocence de l'inculpé et, eux, exigent sa condamnation à mort ! Il ne leur cache pas son profond mépris : « Prenez-le, vous, leur dit-il, et le crucifiez ; car moi, je ne trouve pas de crime en lui » (Jean 19:6). Eux, prétendaient qu'il ne leur était pas permis de faire mourir personne (*) (Jean 18:31). Devant l'opposition de Pilate, ils laissent enfin tomber le masque et, renonçant à leurs accusations d'ordre politique, ils déclarent : « Nous avons une loi, et selon notre loi il doit mourir, car il s'est fait Fils de Dieu » (Jean 19:7).

(*) Ils ne s'embarrassèrent point de tant de scrupules lorsque, plus tard, ils lapidèrent Étienne (Actes 7).

Fils de Dieu ? C'est la première fois que le gouverneur entend cette expression. « Quand donc Pilate entendit cette parole, il craignit davantage, et il entra de nouveau dans le prétoire, et dit à Jésus : « D'où es-tu ? » (Jean 19:8, 9). Le songe de sa femme lui revient sans aucun doute en mémoire. Le maintien plein de souveraine dignité du Seigneur en impose. L'un des dieux, « s'étant fait semblable aux hommes, serait-il descendu vers eux » (Actes 14:11) ? Il l'avait traité sans ménagements et ses soldats l'avaient violemment outragé. Saisi de peur, il est décidé à ne pas aller plus loin.

Tirailé entre ses terreurs superstitieuses et les reproches de sa conscience, entre sa crainte des hommes et la peur de la vérité, il ne sait quel parti prendre. S'il avait aimé la vérité, une dernière occasion lui était offerte de tomber sur sa face devant le Fils de Dieu et d'implorer son pardon. Mais il était « un homme incertain dans ses pensées, inconstant dans toutes ses voies ». Ayant refusé de croire à la vérité, il était « semblable au flot de la mer, agité par le vent et jeté çà et là ; or que cet homme-là ne pense pas qu'il recevra quoi que ce soit du Seigneur » (Jacq. 1:6 et suiv.). Aussi lisons-nous : « Jésus ne lui donna pas de réponse » (Jean 19:9).

Ce silence blesse-t-il son orgueil, ou espère-t-il, par ses questions, découvrir le secret de cet homme mystérieux ? « Pilate donc lui dit : Ne me parles-tu pas ? Ne sais-tu pas que j'ai le pouvoir de te relâcher, et que j'ai le pouvoir de te crucifier ? » (Jean 19:10). Quelle erreur ! Ni les menaces, ni les discours ne parviendront à effrayer ou à détourner de son chemin Celui qui ne craignait ni les hommes

ni la mort. C'était « le prince de la vie » qui se tenait devant Pilate (Actes 3:15). C'était Celui qui avait dit : « Je laisse ma vie de moi-même ; j'ai le pouvoir de la laisser et j'ai le pouvoir de la reprendre : j'ai reçu ce commandement de mon Père » (Jean 10:18). La réponse du Seigneur vient, pleine de dignité et de douceur à la fois : « Tu n'aurais aucun pouvoir contre moi, s'il ne t'était donné d'en haut ; c'est pourquoi celui qui m'a livré à toi a plus de péché » (Jean 19:11).

Pauvre Pilate ! Même si Dieu avait mis en sa main « l'épée contre son berger », le couteau contre son Fils bien-aimé (Zach. 13:7 ; Gen. 22:10), sa responsabilité demeurait entière. Néanmoins, « le juge de toute la terre » ferait « ce qui est juste » (Gen. 18:25). La grâce brille au travers du jugement. Le souverain sacrificateur qui avait livré Jésus à Pilate, et Pilate lui-même, recevront chacun un juste jugement. Tout cela ne fait qu'accroître le trouble du gouverneur qui voudrait bien sauver Jésus de la mort. « Dès lors Pilate cherchait à le relâcher » (Jean 19:12).

Mais la foule ne l'entend pas ainsi : elle connaît trop bien ses maîtres pour s'avouer vaincue ! Les Juifs, reprenant leurs premières accusations, s'écrient : « Si tu relâches celui-ci, tu n'es pas ami de César ; quiconque se fait roi, s'oppose à César » (Jean 19:12). Ils enlacent ainsi le gouverneur dans leurs filets : se compromettre aux yeux de l'empereur, cela, Pilate ne voulait pas le risquer (*). Ainsi s'achèvent ces débats, où la lâcheté du juge le dispute à son mépris de la justice.

(*) L'histoire dépeint l'empereur Tibère sous les traits d'un souverain cruel, qui faisait exécuter sans pitié, sous ses yeux, ceux qui étaient tombés en disgrâce.

« Pilate donc, ayant entendu ces paroles, amena Jésus dehors, et s'assit sur le tribunal, dans le lieu appelé le Pavé, et en hébreu Gabbatha » (Jean 19:13). Il prend, avec solennité, la place de juge suprême pour prononcer son verdict. Avec non moins de solennité, le Saint Esprit prend acte du lieu, du jour et de l'heure où ce jugement fut rendu. Dissimulant sa lâcheté sous des paroles blessantes, Pilate adresse au peuple des propos chargés de mépris : « Voici votre roi !... crucifierai-je votre roi ? » (Jean 19:14, 15). Une fois de plus, les Juifs courbent la tête sous l'affront. Allant jusqu'à nier l'existence de leur Messie national, ils s'écrient : « Nous n'avons pas d'autre roi que César ». Les soldats dépouillent Jésus du manteau de pourpre et le revêtent de ses propres vêtements... Alors donc Pilate le leur livra pour être crucifié » (Marc 15:20 ; Jean 19:16). L'heure du supplice approche...

Jetons encore un regard rétrospectif sur cette scène. Pilate, le peuple, Jésus — tels en sont les protagonistes.

Pilate, le gouverneur païen, était conscient dans une certaine mesure de la gravité des événements et du mystère divin qui entourait la personne de son prisonnier. Malheureusement, avide d'honneurs et de popularité, il ne put se décider pour Christ tandis qu'il en était encore temps. On peut lui appliquer cette parole du Seigneur : « Que profitera-t-il à un homme s'il gagne le monde entier et qu'il fasse la perte de son âme ? » (Matt. 16:26). La faveur de l'empereur à laquelle il sacrifia et le Seigneur Jésus et sa propre âme, n'avait de prix que pour cette terre ; d'ailleurs, il devait perdre cette faveur quelques années plus tard (*).

(*) En l'an 36, soit six ans environ après la mort de Jésus, Pilate tomba en disgrâce et mourut de mort violente (suicide ou condamnation à la peine capitale).

Mais la responsabilité du peuple juif est plus lourde que celle de ce malheureux. « Voici votre roi », lui avait dit Pilate. Et c'était vrai. Aveuglé par sa haine, le peuple répondit : « Nous n'avons pas d'autre roi que César ». Déjà, dans la parabole, ils avaient dit : « Nous ne voulons pas que celui-ci règne sur nous » (Luc 19:14). Mais bien longtemps auparavant, alors que le peuple était encore dans le désert, l'Éternel avait dit de lui : « Jusques à quand ne me croira-t-il pas, après tous les signes que j'ai faits au milieu de lui ? » (Nb. 14:11). C'est « à plusieurs reprises et en plusieurs manières » (Héb. 1:1) que Dieu lui avait parlé par les prophètes, « chaque jour se levant de bonne heure et les envoyant » (Jér. 7:25), « mais ils n'ont pas voulu entendre » (Ésaïe 28:12). « Et ils n'ont pas voulu marcher dans ses voies », ni « le servir », ni « être attentifs au son de la trompette » (Ésaïe 42:24 ; Jér. 2:20 ; 6:16, 17). « À la fin de ces jours-là », il leur parla « dans le Fils ». Mais « ils ne voulurent pas venir à lui » (Jean 5:40). Le Père prépara un banquet pour ses fils, mais « le fils aîné », figure d'Israël, « ne voulut pas entrer » (Luc 15:28). Ils « tinrent fermement à la tromperie et refusèrent de revenir ». « Ceci a été ton chemin dès ta jeunesse », tel a été « l'égarement continuel » de ce peuple rebelle (Jér. 8:5 ; 22:21). Combien poignantes sont les paroles du Seigneur Jésus, s'adressant à Jérusalem : « Jérusalem, Jérusalem, la ville qui tue les prophètes et qui lapide ceux qui lui sont envoyés, que de fois j'ai voulu rassembler tes enfants comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et vous ne l'avez pas voulu » ! (Matt. 23:37). Lui, il l'avait voulu ; mais pas eux ! Et si, dans leur révolte, « ils ont rendu leurs faces plus dures qu'un roc », lui, il a, par amour « dressé sa face comme un caillou », afin d'en sauver tout d'abord quelques-uns, puis aux temps de la fin, « tout Israël » (Jér. 5:3 ; Ésaïe 50:7 ; Rom. 11:26).

Au-dessus de Pilate et du peuple, s'élève bien haut, dans une solitude pleine de majesté, la personne de Christ, le seul qui, devant ce tribunal, fût innocent. À aucun moment, il ne se soumet à la volonté de l'homme, mais il n'en est que plus soumis à celle de Dieu. Du chemin parcouru par l'Homme obéissant, chemin qui le conduisit « à la mort, et à la mort de la croix » s'éleva constamment jusqu'à Dieu un « parfum de bonne odeur » (Éph. 5:2).

13 *Hors du camp*

(Héb. 13:12, 13 ; Jean 19:16, 17)

« Ils prirent Jésus, et l'emmenèrent. Et il sortit, portant sa croix » (Jean 19:16, 17). Nombreux sont les croyants qui, au cours des âges, se sont arrêtés, le cœur étreint, devant cette scène. Peu auparavant, nous avons entendu Pilate dire au peuple : « Voici, je vous l'amène dehors... Jésus donc sortit dehors » (Jean 19:4, 5). Il portait alors la couronne d'épines et le manteau de pourpre ; maintenant, il porte la croix, le bois maudit.

Apparemment, ce sont les hommes qui agissent et imposent leur volonté, mais la Parole déclare « Il sortit, portant sa croix ». Point n'était besoin de contrainte ; à aucun moment, ses forces physiques ou morales ne faiblissent. « Il sortit portant sa croix », dominant souverainement les hommes et les événements, dans la puissance d'un esprit entièrement soumis à Dieu.

Le récit des évangiles synoptiques ne change rien à ce fait. « Ils l'emmenèrent dehors pour le crucifier. Et ils contraignent un certain homme, Simon, Cyrénéen, père d'Alexandre et de Rufus, qui passait par là, venant des champs, de porter sa croix » (Matt. 27:31, 32 ; Marc 15:20, 21 ; Luc 23:26-32). Certains pensent que les soldats ont agi de la sorte parce qu'ils auraient constaté des signes de fatigue chez le Seigneur Jésus, ou que, même, il aurait ployé sous le faix. La Parole ne mentionne aucun fait qu'on puisse invoquer à l'appui de telles suppositions.

Certes, le Seigneur Jésus, homme parfait, souffrait intensément, mais ce qu'il ressentait, il ne l'exprimait pas devant les hommes, mais seulement à Dieu, ainsi qu'il ressort des prophètes et des psaumes. Il était « Dieu manifesté en chair ». Mais nous ne pouvons sonder le mystère de l'incarnation. « Personne ne connaît le Fils, si ce n'est le Père » (Matt. 11:27). Il ne nous appartient pas de regarder dans l'arche. Que ce qui arriva aux hommes de Beth-Shémesh nous serve d'avertissement (1 Sam. 6:19 et suiv.) !

Un fait est certain : Jésus porta sa croix et il l'eût portée jusqu'à Golgotha, si les soldats n'avaient pas contraint Simon de le faire. Plus tard, lorsqu'il fut sur la croix, il porta un fardeau combien plus pesant : celui de nos péchés, et personne ne put s'en charger. « Mes iniquités... comme un pesant fardeau... sont trop pesantes pour moi » (Ps. 38:4).

Simon le Cyrénéen (*) était un étranger. « Il passait par là, venant des champs » (Marc 15:21). Les événements qui se déroulaient à Jérusalem ne l'intéressaient pas, semble-t-il, il passait par là. Image de l'homme indifférent envers Christ, il est néanmoins contraint

d'obéir à Satan et à ses suppôts. Ils le « trouvèrent », le « prirent », le « contraignirent » et le « chargèrent de la croix, pour la porter après Jésus » (Matt. 27:32 ; Marc 15:21 ; Luc 23:26). Mais, même s'il n'en avait pas conscience, quel honneur pour lui ! Peut-être cet incident le guérit-il de son indifférence à l'égard de Christ. Tout au moins a-t-on pu supposer que ses deux fils furent connus plus tard comme chrétiens, et peut-être son épouse aussi (cf. Rom. 16:13).

(*) Cyrène était une ville de Libye (Actes 2:10).

« Une grande multitude du peuple et de femmes qui se frappaient la poitrine et le pleuraient, le suivait » (Luc 23:27). Cela ne réjouissait-il pas son cœur ? N'était-ce pas la « compassion » qu'il avait attendue ? Nullement ! Lors d'une pâque antérieure, à Jérusalem, plusieurs avaient cru « en son nom, contemplant les miracles qu'il faisait ». Mais nous lisons qu'il « ne se fiait pas à eux, parce qu'il connaissait tous les hommes » (Jean 2:23 et suiv.). Il savait que les larmes de ces femmes n'étaient que l'expression de sentiments naturels, si louables fussent-ils en soi. Au lieu de pleurer sur lui, elles auraient dû pleurer sur elles-mêmes et sur leurs enfants, car des jours allaient venir, dans lesquels on dirait bienheureuses celles qui n'auraient pas été mères, à cause des terribles jugements qui fondraient sur Israël (Luc 23:28-30).

Quelle différence entre ces « filles de Jérusalem » et « les femmes qui l'avaient suivi depuis la Galilée » (Luc 8:2, 3 ; 23:49) ! Si les premières avaient reçu, elles aussi, les paroles du Seigneur, elles auraient été, comme les secondes, à l'abri de ces jugements à venir. « Car, ajoute Jésus, s'ils font ces choses au bois vert (c.-à-d. à lui-même), que sera-t-il fait au bois sec (à Israël) ? » (Luc 23:31). Du « tronc d'Isaï », de la « terre aride » était sorti un rejeton verdoyant « comme une racine », afin de « fructifier » (És. 11:1 ; 53:2). Il importait donc de le recevoir comme tel, au lieu de pleurer sur lui.

« Deux autres aussi, qui étaient des malfaiteurs, furent menés avec lui, pour être mis à mort » (Luc 23:32). C'est dans cette compagnie que le Seigneur acheva sa course ici-bas, « s'en allant au lieu appelé lieu du crâne, qui est appelé en hébreu Golgotha » (Jean 19:17). Ce lieu était situé hors de la ville. De même que, lors de sa naissance, « il n'y avait pas de place pour lui dans l'hôtellerie » (Luc 2:7), et que sur son chemin il n'avait « pas où reposer sa tête » (Luc 9:58), de même il dut mourir hors de la sainte ville. Comme le bouc qu'on immolait pour le péché du peuple, au grand jour des expiations, devait être transporté et brûlé hors du camp, Jésus fut chassé hors du camp d'Israël et « a souffert hors de la porte » (Lév. 16:15-27 ; Hébr. 13:11-13).

14 « Crucifié en infirmité »

(2 Cor. 13:4 ; Matt. 27:33-38 ; Marc 15:22-28 ; Luc 23:33-35, 38 ; Jean 19:17-24)

« Et ils le mènent au lieu appelé Golgotha, ce qui, interprété, est : lieu du crâne » (Marc 15:22). Il est sans intérêt pour nous de savoir où ce lieu était situé et pour quelle raison il portait ce nom (*). Mais les événements qui s'y passèrent nous émeuvent profondément. Aussi le nom de Golgotha éveillera-t-il à jamais un écho puissant dans le cœur des croyants. C'est là que le Fils de Dieu a été « élevé de la terre » ; là qu'il a « enduré la croix, ayant méprisé la honte » ; là qu'il a été « crucifié en infirmité » (Jean 12:32, 33 ; Hébr. 12:2 ; 2 Cor. 13:4). C'est là encore que fut accomplie l'œuvre glorieuse de la rédemption et que les conseils de Dieu envers l'homme pécheur trouvèrent leur pleine réalisation. Hélas ! le langage humain ne peut décrire, dans toute leur étendue, les conséquences infinies de l'événement que nous allons considérer. « Maintenant le fils de l'homme est glorifié, et Dieu est glorifié en lui. Si Dieu est glorifié en lui, Dieu aussi le glorifiera en lui-même ; et incontinent il le glorifiera » (Jean 13:31, 32). La glorification de Christ et de Dieu en lui, tel était le but suprême de l'œuvre qui allait s'accomplir à Golgotha.

(*) Le seul détail que l'Écriture rapporte à ce sujet, c'est que Golgotha, quoique « hors de la porte » était « près de la ville », et probablement en un lieu de passage fréquenté (Jean 19:20).

« Et étant arrivés au lieu appelé Golgotha, ce qui signifie lieu du crâne, ils lui donnèrent à boire du vinaigre mêlé de fiel ; et l'ayant goûté, il n'en voulut pas boire » (Matt. 27:33, 34). Bien que Marc parle de « vin mixtionné de myrrhe » (15:23), il s'agissait certainement du même breuvage, destiné à atténuer les souffrances des crucifiés (*). Le Seigneur avait dit, par la bouche du Psalmiste : « Ils ont mis du fiel dans ma nourriture, et, dans ma soif, ils m'ont abreuvé de vinaigre » (Ps. 69:21).

(*) On se servait, à cet effet, de vin acide, que Matthieu appelle « vinaigre ». Le « fiel » désignait un produit amer, tel que l'huile de myrrhe. Plusieurs manuscrits de Matthieu emploient le terme de « vin », au lieu de « vinaigre ».

Le fait que le Seigneur goûta le breuvage avant de le refuser (bien qu'il sût ce que c'était) rend témoignage, de façon combien touchante, à sa parfaite humanité et à son abaissement. Cependant, quoiqu'il ressentît la douleur comme nous-mêmes, il refusa tout soulagement de la part des hommes : « Mais il ne le prit pas » (Marc 15:23). Il rejeta le breuvage que l'homme lui offrait, afin de boire, pleinement conscient, la coupe amère qu'il avait reçue de la main de son Père.

« Et l'ayant crucifié... » Combien la Parole est sobre de détails au sujet du crucifiement lui-même ! Mais écoutons le Seigneur exhaler sa plainte devant son Père : « Des chiens m'ont environné, une assemblée de méchants m'a entouré : ils ont percé mes mains et mes pieds ; je compterais tous mes os » (Ps. 22:16, 17). Les chefs du peuple ne se souviennent-ils donc pas de ces paroles du Psalmiste, décrivant mille ans à l'avance ce qu'ils venaient d'accomplir ? « Jésus le Nazaréen..., vous l'avez cloué à une croix et vous l'avez fait périr par la main d'hommes iniques... Vous l'avez fait mourir, le pendant au bois » (Actes 2:22, 23 ; 5:30 ; 10:39). Ah ! nous savons de quel bois il s'agissait, « car il est écrit : Maudit est quiconque est pendu au bois » (Deut. 21:23 ; Gal. 3:13). C'était le bois de la malédiction. — L'homme a complètement perdu de vue le fait que cette croix et le Crucifié lui-même témoignent contre lui. Il a fait de la croix un objet de vénération idolâtre, comme Israël avait, durant des siècles, brûlé de l'encens au « serpent d'airain que Moïse avait fait » — type saisissant de Christ élevé sur la croix. Ézéchias l'ôta du temple, le mit en pièces et l'appela Nehushtan (morceau d'airain) (2 Rois 18:4). Le croyant se détourne avec une sainte répulsion de telles choses, qui ne font que flatter la chair et ses sentiments religieux. Mais il condamne avec une égale vigueur l'absence de tout sentiment d'humanité dont la crucifixion de Jésus nous donne le triste spectacle.

« Et l'ayant crucifié, ils partagèrent ses vêtements, en tirant au sort » (Matt. 27:35). Le gain facile de quelques vêtements, la joie cynique de s'enrichir aux dépens d'un supplicié, suffisent à bannir de ces cœurs endurcis toutes les impressions qu'aurait pu leur faire éprouver l'agonie à laquelle ils assistaient. Par la suite, nous voyons combien le Saint Esprit s'efforce de produire de telles impressions dans quelques-uns des témoins de cette scène, et cela pour leur bénédiction éternelle (Luc 23:40 et suiv.). Avec quel soin méticuleux les légionnaires procédèrent, « faisant quatre parts, une part pour chaque soldat », jetant même le sort pour déterminer avec équité « ce que chacun en prendrait » — dans ce lieu où la pire des injustices venait d'être commise (Jean 19:23 ; Marc 15:24). Le peuple, tout aussi dépourvu d'intelligence, « se tenait là, regardant ». Pour lui, regarder le Fils du Dieu vivant, cloué sur le bois maudit, n'était qu'un spectacle et rien de plus (Luc 23:35, 48).

Mais qu'était tout cela pour le Seigneur, suspendu dans une position si douloureuse, entre le ciel et la terre ? « Ils me contemplant ; ils me regardent ; ils partagent entre eux mes vêtements, et sur ma robe ils jettent le sort » (Ps. 22:17, 18). « Délaié des hommes » (Ésaïe 53:3), il était là, solitaire et incompris, comme il l'avait été, sa vie durant, « semblable au pélican du désert, comme le hibou des lieux désolés, comme un passereau solitaire sur un toit » (Ps. 102:6, 7). Avant même qu'il meure, ses biens sont partagés — héritage misérable qui atteste son complet dénuement ; c'est sans doute d'une main amie qu'il avait reçu la précieuse tunique « sans couture, tissée tout d'une pièce depuis le haut jusqu'en bas » (Jean 19:23). Lui, à qui appartient l'argent et l'or, « les bêtes sur mille

montagnes » (Aggée 2:8 ; Ps. 50:10), avait renoncé à tout. Il ne possédait même pas un statère pour acquitter l'impôt du temple (Matt. 17:24 et suiv.). Aussi est-ce avec raison que l'apôtre Paul écrivait aux Corinthiens : « Vous connaissez la grâce de notre Seigneur Jésus Christ, comment étant riche, il a vécu dans la pauvreté pour vous, afin que par sa pauvreté vous fussiez enrichis » (2 Cor. 8:9). Tout cela arriva « afin que l'Écriture fût accomplie », ainsi que l'évangile de Jean le déclare à plusieurs reprises (Jean 19:24, 28, 36, 37). Là s'accomplit en tous points la volonté de Dieu le Père, la seule à laquelle le Fils fût soumis. L'Esprit ajoute aussitôt : « Les soldats donc firent ces choses ». Ces légionnaires romains, dont la brutalité paraissait l'emporter toujours, même à l'égard du Seigneur Jésus, n'étaient que des instruments dans la main de Dieu accomplissant sa parole en grâce. Il était donc bien inutile qu'ils veillent sur leur victime (Matt. 27:36).

« Et ils placèrent au-dessus de sa tête son accusation écrite ». Quels en étaient les termes ? Chaque évangile en rapporte une partie seulement (*). Si nous en relient les divers éléments, nous obtenons la phrase suivante : « Celui-ci est Jésus, le Nazaréen, le roi des Juifs » (Matt. 27:37 ; Marc 15:26 ; Luc 23:38 ; Jean 19:19). « Jésus, le Nazaréen », c'est le Sauveur venu dans l'abaissement sur cette terre (Matt. 1:21). « Le roi des Juifs » nous rappelle sa dignité royale, mais aussi le fait qu'il a été rejeté par son peuple, ainsi que la gloire qui lui sera conférée un jour dans ce monde où il n'a rencontré que la haine, le mépris et la mort ignominieuse de la croix.

(*) Certains pensent que le texte aurait été rédigé différemment dans chacune des trois langues employées par Pilate. Marc en donnerait l'essentiel, c'est-à-dire le principal chef d'accusation, tandis que chacun des trois autres évangiles aurait rapporté l'une des trois inscriptions. Il paraît difficile de concilier une telle opinion avec le texte de Luc 23:38.

Tel était « l'écriteau au-dessus de lui ». Il était écrit « en lettres grecques, romaines, et hébraïques » (Luc 23:38). Dieu faisait ainsi proclamer, du haut de la croix — dans les langues les plus connues alors, utilisées l'une par le monde de la culture, la deuxième, par le monde officiel, la troisième, par le monde religieux — les prérogatives souveraines de son Fils, au moment même où il était l'objet d'un traitement si humiliant. Cette proclamation était parfaitement visible et compréhensible pour tous ceux qui passaient devant la croix. Elle établissait, d'autre part, la folie de l'accusation élevée contre le Seigneur Jésus. Nous pouvons bien chanter : « Dans la honte a brillé ta gloire sur la croix », car la foi discerne, dans le Crucifié, un abaissement et une gloire infinis.

« Plusieurs des Juifs donc lurent cet écriteau, parce que le lieu où Jésus fut crucifié était près de la ville... Les principaux sacrificateurs des Juifs donc dirent à Pilate : N'écris pas : Le roi des Juifs ; mais que lui a dit : Je suis le roi des Juifs » (Jean 19:20, 21). Les principaux sacrificateurs ne voulaient pas reconnaître le fait annoncé par l'écriteau, dont l'ironie intentionnelle les irritait aussi. Ils sont contraints d'en référer au représentant de César, auquel ils venaient de déclarer qu'ils ne voulaient point d'autre roi que son maître (Jean 19:15). Cela leur attire une rebuffade cinglante de Pilate : « Ce que j'ai écrit, je l'ai écrit ». Il est remarquable que ce soit Pilate, adversaire de la vérité, dont Dieu se serve pour rendre témoignage à la vérité quant à son Fils et proclamer au monde entier qu'il est « Jésus, le Nazaréen, le roi des Juifs ».

« Alors sont crucifiés avec lui deux brigands, un à la droite, et un à la gauche » (Matt. 27:38). C'est en cette compagnie infamante qu'il était sorti de la ville (Luc 23:32) et c'est en cette compagnie qu'il est crucifié, de sorte que le plus aveugle des pécheurs peut reconnaître quelle place l'homme a donnée à Celui qui était « sur toutes choses Dieu béni éternellement » (Rom. 9:5). On voulait aussi lui donner « son sépulcre avec les méchants ; mais il a été avec le riche dans sa mort » (Ésaïe 53:9 ; Matt. 27:57 et suiv.). Néanmoins, aussi longtemps qu'il plaisait à Dieu et tant que cela était nécessaire à l'accomplissement de ses conseils, il permettait que l'homme donnât libre cours à sa méchanceté. Aussi, le Juste fut « compté parmi les transgresseurs » (Ésaïe 53:12). « Et l'écriture fut accomplie, qui dit : Et il a été compté parmi les iniques » (Marc 15:28).

Nous lisons, en Jean 19:18 : « Ils le crucifièrent, et deux autres avec lui, un de chaque côté, et Jésus au milieu ». Combien différente fut sa part, au-delà de la croix et du tombeau, alors que, « premier-né d'entre les morts », « Jésus vint et se tint au milieu » des siens (Jean 20:19) — privilège que ceux-ci goûtent aujourd'hui encore par la foi (Matt. 18:20). Lorsqu'ils seront introduits dans le ciel, ils le verront tel « un agneau se tenant là, comme immolé, au milieu du trône et des quatre animaux, et au milieu des anciens » (Apoc. 5:6), et ils lui adresseront l'hommage éternel de leur adoration. Alors, ce ne seront plus des malfaiteurs, mais ses chers rachetés qui entoureront leur bien-aimé Seigneur et Sauveur.

Lorsqu'il reviendra sur la terre, il apparaîtra « au milieu de ses saintes myriades » (Jude 14), non plus dans l'abaissement, mais en gloire ; non plus comme l'agneau immolé, mais comme « le lion de Juda qui a vaincu » (Apoc. 5:5), non plus pour sauver, mais « pour exécuter le jugement contre tous, et pour convaincre tous les impies d'entre eux de toutes leurs œuvres d'impiété qu'ils ont impiement commises et de toutes les paroles dures que les pécheurs impies ont proférées contre lui » (Jude 15). Combien terrible sera la part de ses juges et de ses bourreaux

15 « Père, pardonne-leur » (Luc 23:34)

Les évangiles rapportent sept paroles prononcées par le Seigneur sur la croix (Matt. 27:46 Marc 15:34 ; Luc 23:34, 43, 46 ; Jean 19:26-30). Celle que nous allons méditer, est la première. Le Seigneur l'a prononcée sitôt après qu'il eut été crucifié.

« Ils le crucifièrent là... Et Jésus dit : Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font » (Luc 23:33, 34). De sa bouche sainte ne sortent ni plaintes, ni protestations, ni menaces. Chaque fois qu'il l'ouvre, c'est pour exprimer des paroles de grâce. Point de sainte et juste colère, ni d'appel à la vengeance et au jugement de Dieu. « Père, pardonne-leur » : telle est sa réponse à la plus cruelle des offenses qu'il eût subies de la part de ses ennemis.

C'eût été déjà admirable, semble-t-il, que le Seigneur intercedât en faveur des légionnaires, suppôts ignorants de ses bourreaux. Mais pouvait-il invoquer le pardon de Dieu en faveur des Juifs, dans la bouche desquels « Hosanna » avait si vite fait place à « Crucifie-le » ? un peuple qui, en retour de ses innombrables bienfaits, l'avait accablé d'outrages ?

Certes, tout ce qui appartenait à l'ancienne économie était mis de côté car, en tant que nation, Israël avait entièrement failli à sa responsabilité envers Dieu. Il n'avait pas su discerner « en cette sienne journée les choses qui appartenaient à sa paix » (Luc 19:42). Si les choses en étaient restées là, tout espoir de restauration eût été à jamais perdu pour lui, car en rejetant son Messie, il mettait le comble à son iniquité. Mais, en Christ, Dieu accomplissait ainsi ses desseins éternels de grâce, de sorte que « là où le péché abondait », la grâce pourrait « surabonder » (Rom. 5:20). « Il a été compté parmi les transgresseurs » (Ésaïe 53:12) voilà ce que son peuple fit du « Saint d'Israël ». Mais « il a intercedé pour les transgresseurs » — telle fut la réponse de Celui qui était venu du ciel en grâce.

« Aimez vos ennemis..., priez pour ceux qui vous font du tort et vous persécutent » (Matt. 5:44), avait dit le Seigneur un jour, sur la montagne. Aucun commandement n'est plus contraire à la nature humaine. Mais en Christ, il y avait concordance parfaite entre ses actes et son enseignement. Aussi pouvait-il déclarer de lui-même : « Je suis absolument ce qu'aussi je vous dis » (Jean 8:25). Animé de l'esprit de son Maître, Paul écrivait aux Corinthiens : « Calomniés, nous supplions » (1 Cor. 4:13). Et Pierre : « Car aussi Christ a souffert pour vous, vous laissant un modèle, afin que vous suiviez ses traces... qui, quand il souffrait, ne menaçait pas », mais pria au contraire pour ses ennemis (1 Pierre 2:21-23).

Moïse, beau type de Christ, avait intercedé, lui aussi, pour le peuple, qui l'avait accablé de ses incessantes manifestations de jalousie. L'Éternel aurait détruit Israël « si Moïse, son élu, ne s'était pas tenu à la brèche devant lui, pour détourner sa fureur » (Ps. 106:16, 23 ;

Ex. 32:30 et suiv. ; Nb. 14:10 et suiv.). Mais par la suite Dieu ne trouva aucun intercesseur parmi les chefs du peuple. Aussi donne-t-il libre cours à son amertume : « J'ai cherché parmi eux un homme qui... se tint à la brèche devant moi pour le pays, afin que je ne le détruise pas ; mais je n'en ai point trouvé » (Éz. 13:5 ; 22:30). Maintenant il en a trouvé un dans la personne de son Fils unique, et cela au moment même où son peuple venait de le crucifier.

« Père, pardonne-leur ». En vertu de cette intercession, Israël ne fut pas définitivement rejeté par Dieu, comme il l'eût mérité, et le jugement qui devait l'atteindre fut différé quelque temps encore. Après la descente du Saint Esprit, la repentance fut prêchée au peuple, principalement par Pierre, et les premiers chapitres des Actes décrivent les fruits extraordinaires qui en résultèrent. Mais Israël comme peuple continua de mépriser et de rejeter son Messie. « Gens de col roide, leur dit Étienne, incirconcis de cœur et d'oreilles, vous résistez toujours à l'Esprit Saint » (Actes 7:51 et suiv.). La mise à mort d'Étienne fut comme « l'ambassade » qu'ils envoyèrent après l'Homme noble qui s'en était allé dans un pays éloigné, lui disant : « Nous ne voulons pas que celui-ci règne sur nous » (Luc 19:12-14). Toutefois, « Dieu n'a point rejeté son peuple », mais « au temps actuel aussi il y a un résidu selon l'élection de la grâce » et, après les jugements, « tout Israël sera sauvé » (Rom. 11:2, 5, 26).

Le motif de l'intercession du Seigneur Jésus en faveur de son peuple est tout aussi admirable que l'intercession elle-même. « Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ». Nous en aurions, certes, jugé autrement : n'agissaient-ils pas en parfaite connaissance de cause ? n'avaient-ils pas discerné qui était Jésus ? ne déclaraient-ils pas ouvertement, comme dans la parabole : « Celui-ci est l'héritier, tuons-le, afin que l'héritage soit à nous » (Luc 20:14) ? Pourtant le Seigneur dit : « Ils ne savent ce qu'ils font ». Il aimait son peuple « d'un amour éternel » et la grâce dont son cœur était rempli pour lui « l'attirait avec bonté » (Jér. 31:3). « Frères, je sais que vous l'avez fait par ignorance, dit Pierre, de même que vos chefs aussi » (Actes 3:17). « Aucun des chefs de ce siècle » n'avait connu la sagesse de Dieu. « Car s'ils l'eussent connue, ils n'eussent pas crucifié le Seigneur de gloire » (1 Cor. 2:7, 8). Cependant, quand ils eurent rejeté le Sauveur ressuscité et glorifié comme ils avaient rejeté le Sauveur souffrant et humilié, ils ne purent plus invoquer leur ignorance. Aussi, dans son intercession, Étienne ne demande pas au Seigneur de leur pardonner, parce qu'ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient, mais « il cria à haute voix : Seigneur, ne leur impute point ce péché » (Actes 7:60).

« Pour mon amour, ils ont été mes adversaires ; mais moi je me suis adonné à la prière » (*) (Ps. 109:4). À sept reprises, l'évangile de Luc nous présente le Seigneur Jésus en prière. Homme dépendant, il a passé des nuits en prière (Luc 6:12). Nous lisons aussi que « s'étant levé sur le matin, longtemps avant le jour, il sortit et s'en alla dans un lieu désert ; et il pria là » (Marc 1:35). « Mais moi, Éternel ! je crie à toi, et dès le matin ma prière te prévient » (Ps. 88:13). Le « matin » de Gethsémané, sa prière avait aussi « prévenu » Dieu, alors que « dans l'angoisse du combat, il pria plus instamment », au moment où il recevait la coupe de la main du Père. « J'ai crié à toi, Éternel, tous les jours ; j'ai étendu mes mains vers toi » (Ps. 88:9). « Tous les jours », sur la croix même, il « crie » à son Dieu et « étend ses mains vers lui », ses mains blessées par ceux pour lesquels il intercède : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ».

(*) Littéralement : mais moi prière ».

16 « Sauve-toi toi-même »

(Matt. 27:39-44 ; Marc 15:29-32 ; Luc 23:35-37)

Nous contempnons maintenant le Seigneur Jésus suspendu à la croix, exposé aux rayons du soleil d'Orient, aux regards impudents de la foule, ainsi qu'aux sarcasmes incessants de ses ennemis, à quoi s'ajoutaient les tortures physiques de la crucifixion. Nous avons peine à nous représenter l'intensité des souffrances morales qu'il éprouva dans son âme divinement sensible, sous l'effet du « venin mortel » (Jacq. 3:8) distillé par la langue acérée de ses adversaires. « Mon âme est au milieu de lions ; je suis couché parmi ceux qui soufflent des flammes — les fils des hommes, dont les dents sont des lances et des flèches, et la langue une épée aiguë » (Ps. 57:4). « Beaucoup de taureaux m'ont environné, des puissants de Basan m'ont entouré ; ils ouvrent leur gueule contre moi, comme un lion déchirant et rugissant. Je suis répandu comme de l'eau, et tous mes os se déjoignent ; mon cœur est comme de la cire, il est fondu au-dedans de mes entrailles. Ma vigueur est desséchée comme un têt et ma langue est attachée à mon palais ; et tu m'as mis dans la poussière de la mort » (Ps. 22:12 et suiv.). Combien il est émouvant d'entendre, de la bouche même du Seigneur, la description des souffrances physiques et morales qu'il a endurées à la croix !

Ces souffrances rendent plus indigne encore la cruauté des injures dont ses ennemis l'abreuvent. À part les quelques fidèles qui « se tenaient près de la croix » (Jean 19:25), tous les spectateurs de cette scène jouent leur rôle dans ce concert ignominieux : le peuple, les chefs, les soldats et les brigands crucifiés avec Jésus. Nous verrons plus tard que même les terreurs des trois heures ténébreuses ne leur fermèrent point complètement la bouche (Matt. 27:47, 49).

De grandes foules du peuple et de ceux qui, de toutes les régions du pays, étaient venus à Jérusalem pour la fête, « s'étaient assemblées à ce spectacle » (Luc 23:48). Que le peuple « se tint là, regardant », ou défilât devant la croix, tous, ils injuriaient « l'homme de douleurs », se moquaient de lui et le couvraient d'outrages (Matt. 27:39, 41, 44 ; Luc 23:35). « Tous ceux qui me voient se moquent de moi ; ils ouvrent la bouche, ils hochent la tête » (Ps. 22:7). Combien la Parole de Dieu est admirable ! Ce qui était écrit dans ce psaume se réalisait à la croix : « Ceux qui passaient par là l'injuriaient, hochant la tête, et disant : Toi qui détruis le temple et qui le bâtis en trois jours, sauve-toi toi-même » (Matt. 27:39, 40). Ils reprennent les mensonges dont ils s'étaient servis la nuit précédente pour étayer leurs faux témoignages contre Jésus. Quelle infamie que de lui imputer de nouveau des paroles qu'il n'avait pas prononcées ! « Tout le jour ils tordent mes paroles ; toutes leurs pensées sont contre moi en mal » (Ps. 56:5). « Si tu es Fils de Dieu, descends de la croix » (Matt. 27:40). Ces mots ne nous rappellent-ils pas le langage de Satan, lors de la tentation de Jésus au désert ? Il n'est pas surprenant que les « fils de la désobéissance » s'expriment comme leur père.

« Les gouverneurs aussi se raillaient de lui avec eux » (Luc 23:35). « Ceux qui sont assis dans la porte parlent contre moi » (Ps. 69:12). Ils avaient dit, dans une occasion précédente : « Cette foule qui ne connaît pas la loi est maudite » (Jean 7:49), mais maintenant ils faisaient cause commune avec elle. De même, les humiliations que Pilate et Hérode avaient infligées à leur innocente victime les avaient réconciliés l'un avec l'autre. Il en était ainsi du peuple et de ses chefs. « Et pareillement aussi les principaux sacrificateurs avec les scribes et les anciens se moquaient... » (Matt. 27:41). Bien qu'ils le fissent « entre eux » (Marc 15:31), leur attitude était d'autant plus condamnable qu'elle se paraît des formes hypocrites chères aux bien-pensants.

« Il a sauvé les autres, disaient-ils, il ne peut se sauver lui-même » (Matt. 27:42). Peu de jours auparavant, ils avaient comploté de faire mourir Lazare, dont la résurrection attestait que Jésus « avait sauvé les autres » ; ils voulaient faire disparaître ce témoin, « car, à cause de lui, plusieurs des Juifs s'en allaient et croyaient en Jésus » (Jean 12:11). Maintenant qu'ils pensaient avoir atteint leur but, ils reconnaissaient avec une franchise pleine de cynisme qu'il avait sauvé les autres. N'aurait-il pu se sauver lui-même ? Certes ! Mais notre Sauveur ne l'a pas voulu. Afin de pouvoir sauver les autres, il lui fallut renoncer à se sauver lui-même. Il n'y avait pas d'autre moyen permettant de ramener à Dieu les coupables tombés loin de lui. Comme le serviteur d'Exode 21, il a dit : « J'aime mon maître, ma femme et mes enfants, je ne veux pas sortir libre » (v. 5). Il ne voulait pas se sauver lui-même ; et il ne le pouvait pas, parce qu'il voulait nous sauver. Il était venu ici-bas « pour chercher et sauver ce qui était perdu » ; non pour chercher quelque chose pour lui-même, mais « pour servir et pour donner sa vie en rançon pour plusieurs ».

« Il a sauvé les autres, il ne peut se sauver lui-même. Que le Christ, le roi d'Israël, descende maintenant de la croix, afin que nous voyions et que nous croyions ! » (Marc 15:31, 32). Tel avait été leur langage, de tout temps. « Une génération méchante et adultère recherche un signe, leur avait dit le Seigneur ; et il ne lui sera pas donné de signe, si ce n'est le signe de Jonas le prophète » (Matt. 12:38 et suiv. ; 16:1 et suiv.). Mais ce signe-là ne leur a pas suffi non plus. Car, après que le Fils de l'homme eut été « trois jours et trois nuits dans le sein de la terre », comme Jonas avait été « dans le ventre du cétaqué », ils « virent » mais ne crurent point. Bien plus, ils recoururent à la corruption et au mensonge, afin de cacher « jusqu'à aujourd'hui » au peuple la vérité irréfutable de la résurrection de Jésus.

C'est à l'égard de ces chefs religieux que s'accomplit la prophétie d'Ésaïe, confirmée par les paroles de Jésus : « En entendant vous entendrez et vous ne comprendrez point, et en voyant vous verrez et vous n'apercevrez point » (Matt. 13:14). Leur aveuglement est particulièrement évident quand ils prononcent une parole de l'Écriture, sans s'apercevoir que le Psalmiste la met dans la bouche des ennemis du Messie : « Il s'est confié en Dieu ; qu'il le délivre maintenant, s'il tient à lui » (Matt. 27:43 ; Ps. 22:8). « Mes adversaires m'outragent comme un brisement dans mes os quand ils me disent tout le jour : Où est ton Dieu ? » (Ps. 42:10). Aucune parole humaine ne pourrait mieux décrire les sentiments de l'Homme parfait, ainsi outragé.

La mesure de son humiliation est comblée, lorsque les soldats eux-mêmes et les brigands crucifiés avec lui ajoutent leurs injures à celles du peuple et de ses chefs (Luc 23:36, 37 ; Matt. 27:44). Nous l'entendons s'écrier par l'Esprit prophétique : « Ceux qui me haïssent sans cause sont plus nombreux que les cheveux de ma tête... Éternel ! combien sont multipliés mes ennemis, et sont nombreux ceux qui s'élèvent contre moi. Beaucoup disent de mon âme : Il n'y a point de salut pour lui en Dieu ». Néanmoins sa confiance en Dieu demeure inébranlable et il sait qu'il sera délivré : « Mais toi, Éternel ! tu es un bouclier pour moi ; tu es ma gloire, et celui qui élève ma tête » (Ps. 69:4 ; 3:1-3).

17 La conversion du brigand

(Luc 23:39-43)

« Les brigands aussi qui avaient été crucifiés avec lui l'insultaient de la même manière » (Matt. 27:44). Assurément, on n'a jamais assisté à une scène pareille : des condamnés à mort injurient sans motif un autre supplicié. Ni l'horreur de leur propre situation, ni les souffrances qu'ils enduraient, ni les reproches de leur conscience, ni l'ignominie du châtement qui leur était infligé ne les empêchaient d'insulter leur innocent compagnon d'infortune.

« L'un des malfaiteurs qui étaient pendus l'injurait, disant : N'es-tu par le Christ, toi ? Sauve-toi toi-même, et nous aussi. Mais l'autre, répondant, le reprit... » (Luc 23:39-43). Tandis que l'un des deux malfaiteurs manifeste toujours plus ouvertement son hostilité envers Jésus, en ajoutant des blasphèmes aux insultes, un changement inattendu s'est produit chez l'autre. Il reprend son compagnon, ne veut plus rien avoir « de commun avec les œuvres infructueuses des ténèbres » et agit « comme un enfant de lumière » (Éph. 5:8, 11). Qu'est-ce qui avait amené cette conversion ? On n'en peut donner qu'une seule explication : Dieu avait opéré en secret dans son cœur, afin d'arracher, à la dernière minute, un pécheur à la perdition éternelle. Luc seul nous rapporte ce fait, qui révèle à la fois l'abîme de méchanceté dans lequel l'homme est plongé et le déploiement admirable de la grâce divine.

Cette œuvre s'est accomplie en dehors de toute intervention humaine. Certes, il nous appartient d'appeler l'attention des hommes qui nous entourent sur leur état de péché, sur le jugement terrible qui les attend et sur le salut qui leur est offert en Christ. Mais si Dieu n'opère pas, nos efforts demeurent vains. L'œuvre du salut en faveur des pécheurs et le travail qui s'accomplit dans leur cœur sont, tous les deux, l'œuvre de Dieu seul.

« Mais l'autre, répondant, le reprit, disant : Et tu ne crains pas Dieu, toi, car tu es sous le même jugement ? » (Luc 23:40). Ces paroles mettent en lumière le premier fruit de ce travail secret de Dieu dans le cœur du brigand : la crainte de Dieu. Lui qui, peu d'instant auparavant, injuriait le Seigneur Jésus, reprend maintenant son compagnon qui, en face de la mort, ne craint pas le Dieu saint, le Juge éternel devant qui ils vont bientôt paraître l'un et l'autre. La crainte de Dieu, qui « est le commencement de la connaissance » (Prov. 1:7), avait pénétré dans son cœur.

Elle amène le brigand repentant dans la lumière divine et produit deux fruits qui ne font jamais défaut lorsqu'elle est profonde et sincère : il se condamne lui-même et justifie Dieu. Son compagnon estime, au contraire, avoir le droit d'être sauvé et intime au Seigneur l'ordre de le faire : « N'es-tu pas le Christ, toi ? Sauve-toi toi-même, et nous aussi... » Mais le premier dit : « Et pour nous, nous y sommes justement ; car nous recevons ce que méritent les choses que nous avons commises ; mais celui-ci n'a rien fait qui ne se dût faire » (Luc 23:39 à 41).

Au lieu de reconnaître sa culpabilité, le propre juste accuse Dieu, les hommes et les circonstances. Or, la question de notre culpabilité doit être réglée entre Dieu et nous-mêmes. Lorsque au jour du jugement, les morts paraîtront devant le grand trône blanc, ils seront jugés « chacun selon leurs œuvres » (Apoc. 20:13). Certes, le premier brigand « reprit » son compagnon et, ce faisant, il le mettait en garde. « Tu es... », lui dit-il. Mais il porte jugement sur lui-même en déclarant : « Pour nous, nous y sommes justement ; car nous recevons ce que méritent les choses que nous avons commises ». Il ne cherche aucune excuse pour apaiser sa conscience, et son cœur est simple. Il condamne sa vie, reconnaît qu'il mérite la mort et manifeste ainsi tous les signes d'une sincère repentance.

« Je connais mes transgressions, s'écrie David, et mon péché est continuellement devant moi. Contre toi, contre toi seul, j'ai péché..., afin que tu sois justifié quand tu parles, trouvé pur quand tu juges » (Ps. 51:3, 4). Lorsque Dieu produit dans un homme le sentiment de sa culpabilité, celui-ci se garde bien d'accuser Dieu. Le brigand le justifie, en déclarant : « Car nous recevons ce que méritent les choses que nous avons commises ; mais celui-ci n'a rien fait qui ne se dût faire ». Il s'était vu lui-même dans la lumière de Dieu, mais cette lumière l'avait aussi éclairé quant à la parfaite innocence de Jésus.

« Mais celui-ci ». Par ces quelques mots, le brigand reconnaît la distance qui le séparait de lui, même si l'œil naturel ne pouvait la discerner alors. Non seulement il proclame l'entière innocence de Jésus, mais il déclare : « Celui-ci n'a rien fait qui ne se dût faire ». Cette constatation allait bien au-delà des témoignages de Judas, de Pilate et de tous les autres (*). Il fut réservé au brigand repentant de rendre témoignage à l'entière perfection morale de Christ.

(*) Cf. les passages cités en note à la page 26 (concernant les onze témoignages rendus à l'innocence de Jésus).

La grâce divine fait de plus en plus la lumière dans l'âme de cet homme. Bien que la gloire du Crucifié fût voilée sous son abaissement profond, il reconnaît sa seigneurie. Bien que Jésus portât, en guise de diadème, une couronne d'épines, le brigand proclame ses prérogatives royales. Bien qu'il ne fût pas possible à un crucifié d'échapper à la mort, il saisit par la foi que le Seigneur Jésus viendrait un jour « dans son royaume ». Combien peu de temps il avait fallu à l'Esprit de Dieu pour lui révéler toutes ces merveilles !

Il s'adresse maintenant directement à Jésus, sachant que lui seul pouvait le secourir. « Il disait à Jésus : Souviens-toi de moi, Seigneur, quand tu viendras dans ton royaume ». Il désirait être sauvé, certes, mais pas seulement pour cette vie. Enseigné de Dieu, il avait compris qu'il ne pouvait trouver le salut qu'auprès du Sauveur. Il ne lui demande pas d'adoucir ses souffrances, ni de mettre un terme à sa situation angoissante. Il ne souhaite qu'une chose : être désormais là où serait le Seigneur. « Souviens-toi de moi », puisse cette simple requête, expression d'une foi confiante, monter du cœur de plusieurs pécheurs vers le Sauveur, pendant qu'il en est encore temps ! Comme le brigand, ils recevront une réponse divine comblant leur attente.

« En vérité, je te dis ». C'est par cette déclaration solennelle que Jésus introduit le message qu'il adresse à cet homme. « En vérité, je te dis : Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis » (Luc 23:43). « Avec moi ! » C'était justement ce que le pauvre brigand avait, du fond de sa misère, demandé au Seigneur. « Aujourd'hui ». Son souhait serait exaucé le jour même et non pas dans un avenir plus ou moins lointain. « Ton royaume ». Il avait exprimé le désir de prendre part au royaume du Messie d'Israël : c'est dans le paradis, le lieu de la félicité des bienheureux, qu'il va être introduit, le paradis de Dieu dont l'œuvre de la croix devait lui ouvrir l'accès. En effet, cette œuvre de grâce introduisait quelque chose d'entièrement nouveau : elle apportait à tous ceux qui croiraient, non point la gloire du royaume, mais une part infiniment plus glorieuse avec Jésus, dans la joie et la félicité éternelles.

S'il en avait été autrement et que le Seigneur eût exigé du brigand une œuvre quelconque, ce pauvre homme aurait dû abandonner tout espoir. Cette scène illustre admirablement ce qu'est la justification sur le principe de la foi, en vertu de la souveraine et parfaite grâce de Dieu. « Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis ». En vérité, cette réponse dépassait « infiniment tout ce que nous demandons ou pensons » ; c'était la réponse « de l'amour du Christ qui surpasse toute connaissance ».

Ainsi le pauvre supplicié trouva, à la onzième heure de sa triste existence, « une consolation éternelle et une bonne espérance par grâce » (2 Thess. 2:16) en Celui dont le sang allait être versé pour expier ses péchés. Le Seigneur Jésus, lui aussi, goûta une précieuse consolation par ce premier fruit de ses souffrances expiatoires. Déjà sur la croix il a vu du fruit du travail de son âme et en fut satisfait (És. 53:11). Il n'entra pas seul au paradis ; et nous aussi, nous verrons un jour, parmi la multitude innombrable des rachetés, le brigand sauvé sur la croix.

Mais il y avait une troisième croix à Golgotha. Combien différent fut le sort du second brigand ! N'ayant « pas trouvé lieu à la repentance » (Héb. 12:17), il est maintenant dans les tourments et aura sa part éternelle dans l'étang de feu et de soufre. Il s'est « séduit lui-même dans son âme » et « négligea un si grand salut » (Jér. 42:20 ; Hébr. 2:3). « Aujourd'hui » fut pour le premier brigand celui de la félicité céleste et, pour le second, celui de la perdition éternelle. Proclamons donc en toute occasion : « Aujourd'hui, si vous entendez sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs » (Héb. 4:7).

18 *Voilà ta mère (Jean 19:27)*

« Or, près de la croix de Jésus, se tenaient sa mère, et la sœur de sa mère, Marie, femme de Clopas, et Marie de Magdala » (Jean 19:25-27). Quelles précieuses relations ces femmes entretenaient avec Jésus ! Elles l'avaient suivi depuis la Galilée, « l'assistant de leurs biens » (Marc 15:41 ; Luc 8:2, 3). « Plusieurs autres étaient montées avec lui à Jérusalem ». Nous les retrouvons encore par la suite : « Elles étaient assises vis-à-vis du sépulcre, ... elles regardaient où on le mettait..., elles regardèrent le sépulcre et comment son corps y avait été déposé ». Puis « elles achetèrent..., et préparèrent des aromates et des parfums », n'interrompant leur service pour le Seigneur que durant le sabbat (Matt. 27:61 ; Marc 15:47 ; 16:1 ; Luc 23:55, 56). « Sur le tard, le jour du sabbat » et le premier jour de la semaine « de très grand matin » (même, pour l'une d'entre elles, « comme il faisait encore nuit »), elles vinrent au sépulcre (Matt. 28:1 et suiv. ; Marc 16:9, 10 ; Luc 24:1 et suiv. ; Jean 20:1 et suiv.). Elles furent ainsi les premiers témoins de la résurrection de Christ et ses messagères auprès des disciples, car c'est à elles qu'il apparut premièrement. À Golgotha aussi, elles observent attentivement ce qui se passe, bien que la plupart d'entre elles « se tiennent loin », mais quelques-unes aussi, du moins momentanément, restent « près de la croix » (Luc 23:49 ; Matt. 27:55 ; Jean 19:25). Sans doute étaient-elles moins en danger que les disciples, mais c'est leur attachement au Seigneur et leur dévouement à sa personne qui les avaient conduites en ce lieu. Combien touchante est leur fidélité ! Le passage que nous méditons maintenant nous parle de la mère de Jésus. Cette faible femme, épouse d'un modeste charpentier de Nazareth, ville méprisée, est « sa mère », et lui « son fils ». L'Esprit attire donc de nouveau notre attention sur la parfaite humanité de Christ et sur son abaissement profond. « Quand l'accomplissement du temps est venu, Dieu a envoyé son Fils, né de femme » (Gal. 4:4).

Mais le mystère admirable de l'incarnation n'a pas suffi à la chair religieuse. Une partie de la chrétienté a détourné ses regards du Fils pour les porter sur la mère, l'entourant d'une vénération dont seule la divinité est digne. Rien, dans la Parole de Dieu, n'autorise un tel culte. Certes, l'ange Gabriel déclare à Marie que « Dieu la fait jouir de sa faveur » et qu'elle est « bénie entre les femmes ». Nous comprenons aussi qu'Élisabeth la dise « bienheureuse » et que « toutes les générations » doivent faire de même (Luc 1:28, 45, 48). Mais les mages venus de l'Orient rendirent hommage au petit enfant et non à sa mère (Matt. 2:11). Siméon bénit Marie et Joseph, et non le petit enfant (Luc 2:33, 34), car « sans contredit, le moindre est béni par celui qui est plus excellent » (Héb. 7:7).

Avec quelle sainte révérence Marie elle-même considérait le privilège qui lui avait été accordé, ainsi qu'il ressort de sa réponse à l'ange Gabriel, comme aussi de son cantique (Luc 1:38, 46 et suiv.) ! Elle « s'étonnait des choses qui étaient dites de Lui » et « elle gardait toutes ces choses par devers elle, les repassant dans son cœur » (Luc 2:33, 50 ; 19 et 51). Il en fut de même, lorsque Jésus commença à exercer son ministère : les paroles qu'elle prononce aux noces de Cana montrent qu'elle savait qui il était (Jean 2:3, 5).

Après la scène de Cana, Marie n'est plus mentionnée jusqu'à la croix, sauf en deux occasions (Matt. 12:47 ; 13:55). Elle passe ainsi à l'arrière-plan. Entièrement dévoué à l'œuvre que le Père lui avait donnée à faire, Jésus ne se laisse pas entraver par ses relations naturelles avec sa famille ou avec son peuple. « Ne saviez-vous pas qu'il me faut être aux affaires de mon Père ? » (Luc 2:49), avait-il déjà déclaré à ses parents, alors qu'il n'avait que douze ans. Au moment où il s'apprêtait à « sortir de la maison » (Matt. 13:1), c'est-à-dire à se détourner d'Israël qui l'avait rejeté, nous l'entendons poser cette question : « Qui est ma mère, et qui sont mes frères ? » (Matt. 12:48). Ce qu'il dit à sa mère à Cana peut aussi nous paraître étrange : « Qu'y a-t-il entre moi et toi, femme ? » (Jean 2:4). L'heure de manifester sa gloire à Israël et de changer son deuil en allégresse — ce dont le miracle de Cana est une figure — n'était pas encore venue. Qu'en était-il maintenant ? Si Marie était « en grande peine » (Luc 2:48), lorsqu'elle avait cherché son fils durant plusieurs jours à Jérusalem, elle éprouvait aujourd'hui une peine infiniment plus grande, car la prophétie de Siméon s'accomplissait : une épée « transpercerait sa propre âme » (Luc 2:35), mettant fin pour toujours aux relations naturelles qui l'avaient unie à son Fils jusqu'alors.

« Jésus donc voyant sa mère, et le disciple qu'il aimait se tenant là, dit à sa mère : Femme, voilà ton fils. Puis il dit au disciple : Voilà ta mère » (Jean 19:26, 27). Au moment où sa mère allait le perdre, il lui donne un autre fils en la personne du disciple à qui l'unissaient les liens les plus doux. Ces paroles nous dévoilent les profondeurs infinies de l'amour qui remplissait le cœur de Jésus. Avec une grâce admirable, il avait dit de ses ennemis : « Ils ne savent ce qu'ils font ». Au brigand repent, il ouvrait les portes du ciel en lui disant : « Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis ». Maintenant, dominant la croix, ses souffrances et son ignominie, il pense à sa mère avec une tendresse filiale des plus touchantes. Les sentiments humains ne lui étaient pas étrangers, bien que sa consécration à Dieu leur donnât toujours leur vraie place. Pouvait-il en être autrement chez Celui qui, s'il était vrai Dieu, était aussi vrai homme ? Nous ne pouvons contempler ce mystère sans nous prosterner dans nos cœurs et adorer notre glorieux Seigneur et Sauveur Jésus Christ.

Jean se nomme toujours, dans son évangile, « le disciple que Jésus aimait » (13:23 ; 19:26 ; 20:2 ; 21:7, 20). Ce n'était point son amour pour Jésus qui occupait ses pensées, mais l'amour merveilleux de son Sauveur. Il n'est pas surprenant qu'ayant goûté cet amour dans une telle mesure, Jean en ait été influencé dans tout son comportement. Nous le voyons, lors du dernier souper, « à table dans le sein de Jésus » ; pour l'interroger, « il se penche sur sa poitrine » (Jean 13:23, 25 ; 21:20). Il est le seul disciple qui ait suivi son

Maître jusqu'à la croix ; il devance les autres au tombeau vide (Jean 20:2, 4, 8). Sur le rivage de la mer de Tibérias, c'est lui qui le premier reconnaît le Seigneur, et dès cet instant jusqu'à la fin de l'évangile, il ne le quitte plus.

Lorsqu'un cœur est rempli de son amour, le Seigneur ne manque pas de se manifester à lui. « Celui qui m'aime, sera aimé de mon Père ; et moi je l'aimerai, et je me manifesterai à lui » (Jean 14:21). C'est « le disciple que Jésus aimait » qui, lors du souper, reçut le premier, de la bouche du Seigneur, la communication que tous attendaient impatiemment (Jean 13:25, 26). Au bord de la mer de Tibérias, il lui fait une révélation extraordinaire (Jean 21:22) et, dans le passage que nous méditons, il l'honore d'une confiance toute spéciale. « Femme, voilà ton fils — voilà ta mère ». Jean doit prendre désormais la place du Seigneur dans les relations naturelles qu'il avait entretenues avec sa mère. « Et dès cette heure-là, le disciple la prit chez lui » (Jean 19:27). Aurait-il pu agir autrement ? À la tendresse du Seigneur répond l'empressement du disciple. Il pourra manifester dorénavant envers la mère de Jésus cet « amour dans l'Esprit..., cet amour qui est le lien de la perfection » (Col. 1:8 ; 3:14).

19 « Voilà l'Agneau de Dieu ! »

(Matt. 27:45-47 ; Marc 15:33-35 ; Luc 23:44, 45)

Nous avons, le cœur étreint, suivi « l'homme de douleurs » sur ce chemin où, jusqu'ici, il a souffert de la part des hommes. Voici que s'ouvre maintenant un nouveau chapitre dans l'histoire de la croix. Il commence par ces mots : « Mais depuis la sixième heure » (Matt. 27:45). Dès lors, l'homme passe entièrement à l'arrière-plan : c'est de la main même de Dieu que le Seigneur Jésus devait recevoir les coups que sa justice lui infligeait, afin d'être « la propitiation pour nos péchés et non pas seulement pour les nôtres, mais aussi pour le monde entier » (1 Jean 2:2). Avec Jean le baptiseur, nous pouvons nous écrire :

« Voilà l'agneau de Dieu qui ôte le péché du monde ! » (Jean 1:29).

« Mais depuis la sixième heure, il y eut des ténèbres sur tout le pays, jusqu'à la neuvième heure... Et le soleil fut obscurci (*) » (Matt. 27:45 ; Luc 23:45). Pourquoi donc le ciel se couvrait-il de ténèbres et le soleil était-il obscurci en plein midi ? Parce qu'il fallait qu'une voile enveloppât les êtres et les choses visibles, pour laisser les trois dernières heures de la croix se dérouler entre Dieu seul et la sainte Victime. La création ne devait pas contempler les souffrances indicibles de son Créateur. À l'heure où Dieu le mettait « dans des lieux ténébreux » (Ps. 88:6), il convenait que l'univers fût plongé dans une obscurité profonde. Il nous sied, à nous aussi, d'observer, à l'égard d'une telle scène, une sainte réserve. Même quand nous serons au ciel, nous ne pourrions sonder le mystère de ce qui s'est passé alors dans l'âme de notre cher Sauveur.

(*) Ce fait était la conséquence et non la cause des ténèbres, qui avaient un caractère entièrement supranaturel. On ne saurait invoquer une éclipse : en effet, une éclipse de soleil n'est possible qu'à la nouvelle lune ; or la pâque, célébrée le 14^{ième} jour du mois de nisan, tombait à l'époque de la pleine lune, car les mois du calendrier juif commençaient à la nouvelle lune.

Il importe de relever aussi que le Saint Esprit ne nous révèle que peu de chose au sujet des trois heures de ténèbres. En effet, comment aurions-nous pu saisir quelque chose de ce que l'Écriture, parlant de Christ, appelle « le travail de son âme » ? Comment pourrions-nous comprendre ce que signifiait pour lui le fait de « livrer son âme en sacrifice pour le péché », de « livrer son âme à la mort », d'être « retranché de la terre des vivants », d'être « mis dans la poussière de la mort » (És. 53:8, 10-12 ; Ps. 22:15) ? Qui pourra jamais sonder la détresse infinie de ces trois heures d'inexorable obscurité, où notre Sauveur demeura dans une totale solitude et subit les ardeurs du jugement de Dieu ?

Oh ! comme ils ont pesé sur toi,
Seul, dans cette heure sombre,
L'abandon, l'angoisse et l'effroi
De nos péchés sans nombre !

Jésus ne laisse échapper aucune plainte ; pas un gémissement ; ses lèvres restent closes. « Il n'a pas ouvert sa bouche » (Ésaïe 53:7). Ce n'est qu'à la neuvième heure qu'il pousse un cri, un cri déchirant qui nous révèle quelque chose de l'indicible souffrance de son âme. « Et vers la neuvième heure, Jésus s'écria d'une forte voix » (Matt. 27:46). Il avait enduré sans une plainte les coups, le fouet, les crachats, les injures, les douleurs de la croix, adressant même des paroles de grâce à son disciple, à sa mère, au brigand. Mais maintenant, plongé dans un abîme de souffrance morale, abandonné de Dieu, il ne peut contenir l'angoisse de son âme. « N'est-ce rien pour vous tous qui passez par le chemin ? Contemplez et voyez s'il est une douleur comme ma douleur... » (Lam. 1:12). Ces paroles peuvent lui être appliquées dans leur sens le plus profond, à lui que Dieu affligeait « au jour de l'ardeur de sa colère ».

Cette quatrième parole du Crucifié est essentiellement différente des six autres. « Eli, Eli... ! Mon Dieu, mon Dieu... ! » L'avons-nous jamais entendu s'adresser en ces termes à son Père ? « Je te loue, ô Père », s'écrie-t-il lorsque le reniement de son peuple fournit à Dieu l'occasion de déployer sa grâce en faveur des « petits enfants » (Matt. 11:25). Dans sa prière de Jean 17, il le nomme « Père ; Père saint ; Père juste » (v. 1, 11, 25). En Gethsémané, alors qu'il recevait la coupe des souffrances de la main du Père, nous l'entendons encore lui donner le nom si tendre de « Abba, Père ; mon Père » (Matt. 26:39, 42 ; Marc 14:36). Rien ne troublait la douceur de la communion dont il jouissait avec lui. Enfin, lors du crucifiement, il pouvait dire encore : « Père, pardonne-leur... » (Luc 23:34). Tout cela prouve que l'expiation des péchés n'a point eu lieu avant les trois heures ténébreuses, comme l'affirment quelques-uns. Ceux qui pensent ainsi n'ont pas saisi ce qu'est le péché aux yeux de Dieu et diminuent, peut-être inconsciemment, la valeur unique des souffrances expiatoires du Sauveur.

« Vers la neuvième heure, Jésus s'écria d'une forte voix, disant : ... Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » Qu'il eût été « délaissé des hommes » (És. 53:3), qu'il eût parcouru son chemin ici-bas dans une solitude croissante jusqu'à ce que tous aient été « scandalisés en lui » et l'aient laissé seul, n'est point pour nous surprendre, si profonde que soit notre compassion. C'était la conséquence de sa fidélité et de son obéissance à son Père dans un monde souillé et ennemi de Dieu. Mais maintenant, c'était Dieu qui l'abandonnait, lui qui n'avait pas « connu le péché » et qui n'avait pas « commis de péché » (2 Cor. 5:21 ; 1 Pierre 2:22).

Combien peu nous entrons dans ce que fut pour Dieu l'abandon de son Fils ! Il dut détourner sa face de Celui qui était le parfait holocauste et était « venu pour faire sa volonté » et l'avait pleinement accomplie (Héb. 10:9 ; Ps. 40:8). Au sujet du père et du fils, n'avait-il pas été dit, bien longtemps auparavant, lors du sacrifice d'Isaac : « Et ils allaient les deux ensemble » (Gen. 22:6, 8) ? Certes, quand Abraham prit son fils, « son unique, celui qu'il aimait », pour l'offrir en sacrifice à Morija, Dieu intervint pour « qu'il n'étendît pas sa main sur l'enfant et ne lui fit rien ». Au Calvaire, Dieu n'intervint pas ; aucun ange n'apparut pour délivrer le Seigneur ou, seulement même, le fortifier, comme « dans l'angoisse du combat » à Gethsémané (Gen. 22:11, 12 ; Luc 22:43). Mystère insondable ! à la croix, Dieu dut détourner sa face de lui. « Il plut à l'Éternel de le meurtrir. Il l'a soumis à la souffrance » (Ésaïe 53:10).

Ce qui rendait si douloureux, pour le Seigneur Jésus, « le travail de son âme » et l'amenait à dire : « Mon œil se consume d'affliction » (Ps. 88:9), c'était le fait que son Dieu l'avait abandonné. « Tu m'as mis dans une fosse profonde, dans des lieux ténébreux, dans des abîmes. Ta fureur s'est appesantie sur moi et tu m'as accablé de toutes tes vagues ». C'étaient « ses terreurs » qui le troublaient, de sorte qu'il « ne savait où il en était ». Sur ardeurs de sa colère avaient passé sur lui (Ps. 88:6, 7, 15, 16). « Beaucoup de traireaux » et des « puissants de Basan » l'environnaient ; il subissait les tortures physiques et le traitement odieux que lui infligeait « l'assemblée de méchants » qui l'entourait (Ps. 22:12-18). Il ressentait au plus profond de son être le poids infini de ces souffrances. Pourtant,

qu'étaient-elles, comparées à la détresse de ces heures suprêmes ? « Et toi, Éternel ! ne te tiens pas loin ; ma Force ! hâte-toi de me secourir » (Ps. 22:19).

Les pères avaient « crié vers Dieu ; ils s'étaient confiés en lui », et ils n'avaient « pas été confus » ; mais son cri douloureux ne reçut aucune réponse. Au soir de sa vie, David déclarait : « Je n'ai pas vu le juste abandonné » (Ps. 37:25). Mais le Seigneur, lui, dut s'écrier : « Ne te tiens pas loin de moi, car la détresse est proche, car il n'y a personne qui secoure » (Ps. 22:11). Dieu se tient « loin de son salut, des paroles de son rugissement » (v. 1). Quelle scène poignante ! Le seul juste qui ait jamais existé fut abandonné de Dieu, et cela au plus fort de la détresse.

Tu fus seul sur la croix, buvant la coupe amère,
Sans qu'un cœur vînt répondre à ton cri douloureux !

Par la bouche du Psalmiste, le Seigneur Jésus élève sa voix à plusieurs reprises pour demander à Dieu pourquoi il devait traverser un tel abandon. « Pourquoi m'as-tu abandonné ?... Pourquoi, ô Éternel ! te tiens-tu loin, te caches-tu aux temps de la détresse ?... Je dirai à Dieu, mon rocher : Pourquoi m'as-tu oublié ?... Car toi, ô Dieu ! tu es ma force ; pourquoi m'as-tu rejeté ?... Éternel ! pourquoi as-tu rejeté mon âme, et me caches-tu ta face ? » (Ps. 22:1 ; 10:1 ; 42:9 ; 43:2 ; 88:14).

Ne connaissait-il donc pas la cause de cet abandon ? Ce n'était point le motif de sa question, car il savait « toutes les choses qui devaient lui arriver » (Jean 18:4). Nous aussi, nous connaissons la réponse à ce pourquoi si émouvant, puisque la Parole nous éclaire à ce sujet. Son peuple terrestre, qui à l'ouïe de cette question, osa l'accabler de nouveaux sarcasmes, entendra la réponse de la bouche du résidu pieux : « Certainement, lui, a porté nos langueurs, et s'est chargé de nos douleurs... Il a été blessé pour nos transgressions, il a été meurtri pour nos iniquités. Le châtement de notre paix a été sur lui, et par ses meurtrissures nous sommes guéris » (Ésaïe 53:4 et suiv.).

Nombreux sont ceux qui, au cours des âges, ont trouvé le salut de leur âme par la foi à ces déclarations de la Parole. C'est à la croix, en effet, que les justes exigences de Dieu ont été satisfaites. « Car ce qui était impossible à la loi, en ce qu'elle était faible par la chair », Dieu l'a accompli en « condamnant le péché dans la chair » dans la personne de son propre Fils (Rom. 8:3). Dieu soit loué ! « Christ nous a rachetés de la malédiction de la loi, étant devenu malédiction pour nous » (Gal. 3:13). Voilà ce qui fut accompli durant les dernières heures de la croix, où le « Dieu Sauveur » entra en jugement contre son Fils unique, notre Substitut.

Si le Seigneur avait souffert auparavant de la part des hommes, il souffrait maintenant de la part d'un Dieu juste et saint. S'il avait souffert jusqu'alors pour la justice, maintenant c'était à cause de nos péchés et de notre culpabilité. Durant les trois heures sombres de la croix, il fut en effet le parfait sacrifice pour le péché et pour le délit, « une chose très sainte » pour Dieu, un sacrifice pour le péché dont le sang fut porté jusque dans le lieu très saint et est placé dorénavant devant Dieu à jamais (Lév. 6:18 ; 7:1 ; 16:15 ; Hébr. 13:11, 12). C'est alors que Dieu l'a chargé de nos péchés, lui « qui n'a pas commis de péché, et dans la bouche duquel, il n'a pas été trouvé de fraude » (1 Pierre 2:22, 24 ; Hébr. 9:28). C'est alors qu'il a « fait péché pour nous celui qui n'avait pas connu le péché, afin que nous devinssions justice de Dieu en lui » (2 Cor. 5:21). Dans son amour insondable, il a accepté, lui, le saint et le juste, d'être fait péché à notre place et de se charger de nos iniquités. Amour « fort comme la mort... ; ses ardeurs sont des ardeurs de feu, une flamme de Jah. Beaucoup d'eaux ne peuvent éteindre l'amour, et des fleuves ne le submergent pas » (Cant. 8:6, 7). Aussi proclamons-nous avec raison : « À celui qui nous aime, et qui nous a lavés de nos péchés dans son sang ; — et il nous a faits un royaume, des sacrificateurs pour son Dieu et Père ; — à lui la gloire et la force aux siècles des siècles ! Amen » (Apoc. 1:5, 6).

Il est descendu dans l'abîme où le péché avait plongé l'homme, il s'est placé sous le jugement qui devait être notre part éternelle. Il subit, à notre place, la mort, « salaire du péché ». C'est à la croix que nous discernons ce qu'est le péché aux yeux de Dieu. Mais le Seigneur, qui était parfaitement pur, l'a éprouvé d'une manière combien plus grande encore : « Un abîme appelle un autre abîme à la voix de tes cataractes ; toutes tes vagues et tes flots ont passé sur moi » (Ps. 42:7 ; Jonas 2:4). De même qu'il avait été saisi d'effroi lorsque le Père lui présenta la coupe de souffrance et de malédiction, son âme fut « rassasiée de maux » (Ps. 88:3) au moment où il dut la boire.

Considérant cette œuvre glorieuse de la rédemption par laquelle Dieu a été pleinement glorifié, nous pouvons bien redire :
« Voilà l'agneau de Dieu qui ôte le péché du monde ! »

20 « C'est accompli »

(Matt. 27:47-50 ; Marc 15:35, 36 ; Luc 23:45, 46 ; Jean 19:28-30)

L'œuvre de la croix offre encore un autre aspect qui, de tout temps, a rempli d'admiration ceux qui l'ont médité. C'est ce qu'exprime le cantique que nous aimons à chanter :

Tu vins du ciel t'offrir en sacrifice,
Et par toi seul Dieu fut glorifié :
Sa sainteté, son amour, sa justice,
Ta croix, Jésus, a tout magnifié.

« Au sacrifice et à l'offrande de gâteau tu n'as pas pris plaisir : tu m'as creusé des oreilles ; tu n'as pas demandé d'holocauste ni de sacrifice pour le péché. Alors j'ai dit : Voici, je viens... C'est mes délices, ô mon Dieu, de faire ce qui est ton bon plaisir, et ta loi est au-dedans de mes entrailles » (Ps. 40:6-8). Telles sont les paroles que le Seigneur prononce par la bouche du Psalmiste. C'est dans cette disposition de cœur que le second Homme, venu du ciel, parut sur la scène où le premier homme, « tiré de la terre — poussière », s'était révélé incapable d'accomplir ne fût-ce qu'un seul commandement de Dieu. Animé du seul désir de faire « le bon plaisir » de Dieu, Christ « quoiqu'il fût Fils, a appris l'obéissance par les choses qu'il a souffertes » (Hébr. 5:8). Nous le voyons, « comme les jours de son assomption s'accomplissaient dresser sa face résolument pour aller à Jérusalem », où « par l'Esprit éternel, il s'est offert lui-même à Dieu sans tache » (Luc 9,51 ; Hébr. 9,14).

De même qu'il était, durant sa marche ici-bas, la vraie offrande de gâteau, puis, durant les heures ténébreuses de la croix, le parfait sacrifice pour le péché et pour le délit, il fut aussi le parfait holocauste, s'étant « livré lui-même pour nous, comme offrande et sacrifice à Dieu, en parfum de bonne odeur » (Éph. 5:2).

Dirigeons de nouveau nos regards vers Golgotha. C'est là que le Seigneur de gloire se livra entièrement ; là qu'il accomplit tout ce qui était nécessaire pour la gloire de Dieu et notre salut éternel ; là qu'il « dressa sa face comme un caillou », dans la conviction qu'il « ne serait pas confondu » (És. 50:7). Quel « sacrifice par feu, une odeur agréable à l'Éternel » ; quel holocauste unique et parfait ! (Lév. 1). C'est surtout l'évangile de Jean qui présente le sacrifice de Christ comme l'holocauste. Nous comprenons sans peine qu'alors le regard du Père reposât sans cesse avec délice sur son Fils bien-aimé. C'est pourquoi cet évangile ne parle ni des heures de ténèbres ni de l'abandon du Seigneur Jésus. Nous l'entendons déclarer au contraire : « Je ne suis pas seul, car le Père est avec moi... Celui qui m'a envoyé est avec moi ; il ne m'a pas laissé seul, parce que moi, je fais toujours les choses qui lui plaisent » (Jean 16:32 ; 8:29).

« Après cela, Jésus sachant que toutes choses étaient déjà accomplies, dit, afin que l'écriture fût accomplie : J'ai soif » (Jean 19:28). « Ceux qui se tenaient là », ignorant tout sentiment de compassion, lui offrent, pour apaiser sa soif ardente, le breuvage qu'on avait coutume de faire boire aux malfaiteurs crucifiés. Il n'est pas douteux que le cri du Seigneur « J'ai soif » doive être interprété d'abord

dans son sens littéral. Mais — et combien cela est digne de remarque — il ne le prononça que lorsqu'il sut « que toutes choses étaient déjà accomplies ».

Toutefois, s'il éprouvait les affres de la soif, combien plus ardente était la soif de son âme ! Avec quelle sainte hâte, en effet, contemplait-il « la joie qui était devant lui » (Héb. 12:2) ! Ayant « livré son âme en sacrifice pour le péché », il désirait ardemment voir « du fruit du travail de son âme » et s'en rassasier (És. 53:10, 11). Ainsi, à l'instant suprême, son amour dirigeait ses pensées vers ceux pour lesquels il donnait sa vie.

Mais il nous faut, une fois de plus, détourner nos regards de ce que le Seigneur a enduré pour nous et considérer son dévouement envers Dieu. En effet, ayant bu entièrement la coupe amère, quelle « soif » étreignait son cœur de « passer de ce monde au Père » (Jean 13:1) ! « Moi, je t'ai glorifié sur la terre... : et maintenant glorifie-moi, toi, Père, auprès de toi-même, de la gloire que j'avais auprès de toi avant que le monde fût » (Jean 17:4, 5). Tel était le vœu ardent que le Seigneur, anticipant l'heure de la croix, avait adressé à son Père. Et, se tournant vers les siens, il souhaitait qu'ils partagent ses propres sentiments : « Si vous m'aviez aimé, vous vous seriez réjouis de ce que je m'en vais au Père » (Jean 14:28). Qui d'entre nous ne pourrait compatir quelque peu à cette « soif » de notre Seigneur ? « Ô Dieu ! tu es mon Dieu ; ... mon âme a soif de toi, ma chair languit après toi, dans une terre aride et altérée, sans eau, pour voir ta force et ta gloire, comme je t'ai contemplé dans le lieu saint » (Ps. 63:1, 2). « Comme le cerf brame après les courants d'eau, ainsi mon âme crie après toi, ô Dieu ! Mon âme a soif de Dieu, du Dieu vivant. Quand viendrai-je et paraîtrai-je devant Dieu ? » (Ps. 42:1, 2). Certes l'éponge remplie de vinaigre et mise au bout d'un roseau, sur de l'hysope (Matt. 27:48 ; Jean 19:29), ne pouvait apaiser cette soif-là, mais la rendait au contraire plus ardente encore.

Mais ne pensons pas avoir atteint ainsi les ultimes profondeurs de cette cinquième parole du Crucifié, la plus brève de toutes. C'est, de nouveau, l'évangile de Jean qui la rapporte, celui où nous voyons le Seigneur dominer souverainement la souffrance et la mort, et manifester une gloire « comme d'un Fils unique de la part du Père », une gloire qui brille de tout son éclat en dépit des sombres nuages de la haine et de la méchanceté de l'homme déchu. C'était la gloire de Celui qui avait dit : « Moi, j'ai de la viande à manger que vous, vous ne connaissez pas... Ma viande est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé, et d'accomplir son œuvre » (Jean 4:32 et 34). C'est pourquoi le Seigneur, sachant que toutes choses étaient déjà accomplies, prononça cette parole « afin que l'écriture fût accomplie ». Au moment où il achève l'œuvre que le Père lui a donnée à faire, il jette pour ainsi dire un regard en arrière et constate que la prophétie devait être encore accomplie sur un point. En effet, pas un iota ni un trait de lettre de l'Écriture ne pouvait tomber en terre (Matt. 5:18). « Ils ont mis du fiel dans ma nourriture » — cela avait eu lieu juste avant la crucifixion ; mais il manquait encore ceci : « ... et dans ma soif, ils m'ont abreuvé de vinaigre » (Ps. 69:21 ; Matt. 27:34).

« Quand donc Jésus eut pris le vinaigre, il dit : C'est accompli. Et ayant baissé la tête, il remit son esprit » (Jean 19:30). Maintenant tout était terminé. Elle était achevée, « l'œuvre que le Père lui avait donnée à faire » (Jean 17:24). Qu'est-ce qui pouvait retenir encore le céleste Étranger sur cette terre ? Toutefois, avant de « remettre son esprit », il proclame, à la face du monde, que son œuvre est achevée. Proclamation sublime par les résultats grandioses qu'elle implique ! « C'est accompli ! » La volonté de Dieu, ses conseils éternels de grâce et de justice avaient été pleinement exécutés. L'œuvre par laquelle Dieu devait être glorifié et le pécheur, racheté, avait été conduite à son terme béni.

Pour la première fois depuis la création, Dieu pouvait déclarer que « tout était très bon », que l'œuvre était parfaite. À peine avait-il placé l'homme dans le jardin d'Éden, que celui-ci avait agi et tout gâté par sa désobéissance. Puis Dieu avait donné la loi. N'était-elle donc pas « sainte, juste et bonne » (Rom. 7:12) ? Certes ! Mais, sous la loi comme auparavant, l'homme, mis à l'épreuve, montra sa totale incapacité d'accomplir la volonté de Dieu. Aussi la loi n'a-t-elle « rien amené à la perfection » et les « dons et les sacrifices » qu'elle prescrivait ne pouvaient rendre parfaits quant à la conscience ceux qui les offraient (Rom. 5:20 ; Gal. 3:24 ; Héb. 7:19 ; 9:9). Aujourd'hui encore, l'homme naturel aime à pratiquer une religion fondée sur les mêmes principes : tous ses efforts tendent à établir sa justice par ses œuvres et à se sauver lui-même. Mais ces œuvres charnelles sont parfaitement vaines et d'autant plus inacceptables que l'homme pécheur s'imagine pouvoir, par elles, s'approcher d'un Dieu juste et saint.

Les ordonnances lévitiques n'apportaient donc ni pardon ni paix à celui qui s'approchait de Dieu. « Tout sacrificateur se tenait debout chaque jour, faisant le service et offrant souvent les mêmes sacrifices qui ne pouvaient jamais ôter les péchés ». Quel contraste avec ce qui suit : « Mais celui-ci (Christ), ayant offert un seul sacrifice pour les péchés, s'est assis à perpétuité à la droite de Dieu... Car, par une seule offrande, il a rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés » (Héb. 10:11-14).

Quand nous regardons à nous-mêmes, nous soupignons souvent après une réelle perfection. C'est en vain que nous la chercherons en nous ou autour de nous. Elle ne se trouve qu'à la croix de Golgotha. Là, Christ a accompli une œuvre parfaite et qui rend parfait ; une œuvre « faite une fois pour toutes » (Héb. 10:10), de sorte qu'elle n'a pas besoin d'être répétée ; une œuvre à laquelle on ne peut ni ne doit rien ajouter ; une œuvre que le Seigneur lui-même déclare « accomplie ».

« C'est accompli ! » Comme un cri de triomphe, ces mots ont retenti dans le silence du Calvaire, où venait de se livrer le combat le plus terrible qu'aient jamais enregistré les annales du ciel et de la terre. Dieu qui, jusque-là, avait gardé le silence, rendit, lui aussi, témoignage à la perfection de cette œuvre, en déchirant le voile du temple — ouvrant ainsi l'accès jusqu'en sa sainte présence — en délivrant du tombeau plusieurs des saints endormis et en faisant jaillir le sang et l'eau du côté percé de Jésus (Matt. 27:51-53 ; Jean 19:31 et suiv.).

« C'est accompli ». L'œuvre de grâce est faite.

De la victoire enfin monte le cri.

Celui qui meurt ayant baissé la tête

A triomphé. C'est accompli.

Du haut en bas Dieu déchire lui-même

Le voile saint. Le chemin établi,

Nouveau, vivant, jusqu'au séjour suprême

Nous est ouvert. C'est accompli.

« Et Jésus, criant à haute voix, dit : Père ! entre tes mains je remets mon esprit. Et ayant dit cela, il expira » (Luc 23:46). Ce n'est pas de la crucifixion que le Seigneur est mort. Non, il expira « avec un grand cri » : avant lui, comme après lui, aucun crucifié n'est mort de cette manière. Pilate « s'étonna, ayant peine à croire qu'il fût déjà mort » (Marc 15:44). Nous recevons, de la bouche du centurion, un témoignage irrécusable de cette mort étrange. Il « était là vis-à-vis de lui » et avait observé sur sa face sainte toutes les marques de la souffrance, toute la douleur de cette agonie. Bouleversé par une telle mort, ce légionnaire païen s'écrie : « Certainement cet homme était Fils de Dieu » (Marc 15:39). Il n'était pas le dernier que cette mort remplirait d'admiration.

Combien est saisissante cette ultime révélation du « grand mystère de la piété » : « Dieu manifesté en chair » jusqu'au terme de sa vie ! (1 Tim. 3:16). Dieu et homme à la fois ! En vérité, cette scène nous révèle, et l'abaissement profond et la suprême grandeur de Celui qui était là, « pendu au bois ». S'il « laissa sa vie pour ses brebis », « personne ne la lui ôta ». « Je la laisse de moi-même », avait-il dit. « J'ai le pouvoir de la laisser et j'ai le pouvoir de la reprendre ; j'ai reçu ce commandement de mon Père » (Jean 10:15, 18).

La tête haute, il avait accompli l'œuvre jusqu'à son achèvement. Alors seulement, il « baissa la tête et remit (*) son esprit » (Jean 19:30). Ce faisant, il a été « obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix » (Phil. 2:8).

(*) C'est-à-dire par un acte de sa volonté. Le verbe grec, traduit ici par « remettre », n'est pas celui qu'on trouve en Luc 23:46, mais bien en Éph. 5:2 (où il est traduit par « livrer »). Il n'est employé nulle part ailleurs à propos de la mort d'un homme, de sorte que l'usage qu'en fait Jean 19:30 dans ce sens est absolument unique dans l'Écriture.

C'est ainsi que le Seigneur fut « ôté de l'angoisse et du jugement » (És. 53:8). Il quitta cette terre, « prémices de ceux qui sont endormis » (1 Cor. 15:20), pour entrer dans un autre monde, dans une vie où ne se pose plus la grande question du péché. « Car en ce qu'il est mort, il est mort une fois pour toutes au péché ; mais en ce qu'il vit, il vit à Dieu » (Rom. 6:10). « La mort qu'il devait accomplir à Jérusalem » était achevée. Il en avait fini pour toujours avec cette vie de souffrance où, pour nous amener à Dieu, il avait été « l'Homme de douleurs ».

L'homme perdu, du fond de sa misère,
Voit le péché par Jésus aboli.
Pour en payer le terrible salaire,
Il a souffert. C'est accompli.

Des nouveaux cieux à la nouvelle terre
Tout chantera bientôt, d'amour rempli.
Louange à Dieu, gloire au Fils, gloire au Père !
À jamais tout est accompli.

Jésus devant Pilate par J. A. Monard

Bibliques

Perfection de Jésus en face de la perversion de l'homme, et de l'homme religieux en particulier : le procès inique de Jésus
ME 2005 p. 132-140

Table des matières

- 1 Le récit de Matthieu (27:11-26)
- 2 Le récit de Luc (23:1-25)
- 3 Le récit de Jean — première partie (18:28-40)
- 4 Le récit de Jean — seconde partie (19:1-16)

Les quatre évangiles présentent cette scène douloureuse et émouvante. Nous nous arrêterons d'abord sur le récit de Matthieu, qui nous en donne les éléments essentiels, puis sur les compléments que nous fournissent Luc, et surtout Jean. Le récit de Marc est assez semblable à celui de Matthieu.

1 Le récit de Matthieu (27:11-26)

Jésus vient de comparaître devant le sanhédrin — le tribunal religieux des Juifs — qui a conclu : « Il mérite la mort » (26:66). Puis les principaux sacrificateurs et les anciens du peuple livrent Jésus à Ponce Pilate, le gouverneur romain, pour qu'il prononce sa condamnation.

La grande différence entre les chefs religieux juifs et Pilate est que les premiers haïssent Jésus et veulent à tout prix le mettre à mort, tandis que le second est indifférent. Il s'efforcera d'éviter une condamnation qu'il estime injuste. Néanmoins, par faiblesse, il cédera. L'attitude de Jésus, dans tout ce procès, est admirable. Nous pourrions voir avec quelle sagesse il garde le silence ou prononce une parole, quand celle-ci est nécessaire.

Pilate entre en matière en reprenant le sujet d'accusation que les Juifs portent à Jésus. Il lui demande : « Es-tu, toi, le roi des Juifs ? » (v. 11). À la question fondamentale que le souverain sacrificateur avait posée à Jésus — à savoir s'il était le Fils de Dieu — notre Seigneur avait clairement répondu, ne faisant rien pour esquiver un témoignage qui allait entraîner sa condamnation (cf. 26:63). De même, à la question fondamentale de Pilate, qui a pour objet le point sur lequel le gouverneur doit être le plus sensible, Jésus répond : « Tu le dis ». Il n'adapte pas sa réponse, comme nous avons parfois tendance à le faire, pour en atténuer les conséquences possibles. Il rend clairement témoignage de ce qu'il est. « Il a fait la belle confession devant Ponce Pilate » (1 Tim. 6:13).

En revanche, en face des nombreuses accusations erronées dont les Juifs l'accablent, le Seigneur ne répond rien. Le gouverneur s'en étonne et lui demande : « N'entends-tu pas de combien de choses ils portent témoignage contre toi ? » Mais Jésus ne lui répond « pas même un seul mot » (v. 14).

Se rendant compte que les Juifs lui ont livré Jésus « par envie », Pilate essaye d'échapper à sa responsabilité en utilisant une coutume de l'époque : celle de relâcher un prisonnier à la foule, lors de la fête annuelle. Mais son stratagème échoue. La foule, incitée par ses conducteurs spirituels, lui demande de relâcher Barabbas, un meurtrier. Et la question de Pilate, au sujet de Jésus : « Mais quel mal a-t-il fait ? » ne les amène qu'à crier encore plus fort : « Qu'il soit crucifié ! » (v. 23).

Tous les éléments sont là, sur le plan humain, pour que Pilate puisse conclure à l'innocence de Jésus. En outre, Dieu lui-même intervient pour qu'un témoignage supplémentaire à ce sujet lui soit fourni de façon providentielle. Cette nuit-là, la femme de Pilate a un songe qui la fait beaucoup souffrir. Et le matin, alors que son mari est « assis sur le tribunal », elle lui envoie dire : « N'aie rien à faire avec ce juste » (v. 19). Si indigne et lâche que nous paraisse le gouverneur, Dieu fait encore appel à sa conscience, pour le détourner si possible de son mauvais chemin.

Pilate se montre incapable d'en profiter. Devant le tumulte qui s'élève parmi le peuple, le gardien de l'ordre relâche Barabbas et prononce la crucifixion de Jésus, espérant échapper à sa responsabilité en se lavant les mains devant la foule. Mais sa déclaration publique « Je suis innocent du sang de ce juste » n'a pas la moindre valeur. Elle établit sa culpabilité.

Il y ajoute encore en donnant à ses soldats l'ordre de faire fouetter Jésus, quelles que puissent être ses intentions en faisant cela.

2 Le récit de Luc (23:1-25)

Luc nous fournit quelques détails supplémentaires. Il nous apprend en quels termes les chefs religieux ont accusé Jésus lorsqu'ils l'ont livré à Pilate : « Nous avons trouvé cet homme pervertissant notre nation et défendant de donner le tribut à César, se disant lui-même être le Christ, un roi » (v. 2). Leurs propos ne convainquent pas le gouverneur, qui leur déclare une première fois : « Je ne trouve aucun crime en cet homme ». Mais ils insistent, affirmant qu'il « soulève le peuple, enseignant par toute la Judée, ayant commencé depuis la Galilée jusqu'ici » (v. 5). Cette déclaration offre à Pilate l'espoir d'une échappatoire. Si l'homme est Galiléen, c'est par Hérode que l'affaire doit être tranchée. Hérode est justement à Jérusalem à ce moment-là, et Pilate lui renvoie les plaignants.

Hérode se réjouit d'abord, espérant voir quelque miracle opéré par Jésus. Mais la curiosité, ou l'intérêt intellectuel pour cette personne exceptionnelle, n'ont aucune valeur aux yeux de Dieu. Hérode interroge longuement Jésus, mais celui-ci ne lui répond pas un mot. Finalement, Hérode le traite avec mépris, le revêt d'un vêtement éclatant et le renvoie à Pilate (v. 8-11).

Celui-ci assemble alors les principaux sacrificateurs, les chefs et le peuple, et leur déclare que ni lui ni Hérode n'ont trouvé quoi que ce soit de mal en Jésus, « rien qui soit digne de mort ». « L'ayant donc châtié — dit-il — je le relâcherai » (v. 16).

Quand le peuple doit choisir entre Barabbas et Jésus, et que toute la multitude s'écrie : « Ôte celui-ci, et relâche-nous Barabbas », Pilate s'adresse de nouveau à la foule, « désirent relâcher Jésus » (v. 20). Alors qu'ils s'écrient : « Crucifie, crucifie-le ! », Pilate « leur dit pour la troisième fois : Mais quel mal celui-ci a-t-il fait ? » Cependant ils insistent à grands cris, demandant qu'il soit crucifié.

Finalement, Pilate se plie à la volonté du peuple ; il condamne le juste et libère le coupable.

En lisant ce récit, nous ne pouvons être insensibles à la pression morale que Pilate a dû subir de la part des Juifs. Mais il demeure que celui qui détient une autorité la détient de la part de Dieu (cf. Rom. 13:4 ; 1 Pierre 2:14), et il porte l'entière responsabilité qui s'y rattache.

3 Le récit de Jean — première partie (18:28-40)

Jean ne mentionne ni le songe de la femme de Pilate, que nous avons trouvé en Matthieu, ni le renvoi de Jésus à Hérode, dont nous parle Luc. En revanche, il nous fournit de très nombreux détails sur l'ensemble de la scène. Son récit est le plus complet de tous.

Tout d'abord, nous apprenons que les Juifs ne veulent pas entrer au prétoire pour ne pas se souiller. Leur conscience endurcie leur permet de condamner Jésus, l'innocent, le bienfaiteur, l'envoyé de Dieu... mais ils respecteront scrupuleusement les ordonnances de la loi, y ajoutant même. Quel tableau de la religion de l'homme !

Pilate donc doit sortir vers eux pour leur demander quelle accusation ils portent contre Jésus. « Si cet homme n'était pas un malfaiteur, nous ne te l'aurions pas livré », disent-ils (v. 30). Leur réponse — qui est plutôt une dérobade — trahit la fragilité de leurs motifs. Pilate en profite pour se dérober lui-même : « Prenez-le, vous, et jugez-le selon votre loi ». Mais les choses ne se passeront pas ainsi. Il faut que les Gentils portent avec les Juifs la responsabilité du rejet de Jésus. Et d'ailleurs, il a lui-même annoncé « de quelle mort il devait mourir » (v. 32). Il faut qu'il soit « élevé » (Jean 3:14) ; les Juifs « le livreront aux nations pour s'en moquer, et le fouetter, et le crucifier » (Matt. 20:19). Les Juifs donc déclarent à Pilate : « Il ne nous est pas permis de faire mourir personne ». Au-dessus de tous les motifs humains, la main de Dieu dirige toutes choses.

Pilate entre alors dans le prétoire et pose à Jésus la question que tous les évangiles mentionnent : « Toi, tu es le roi des Juifs ? » (v. 33). Mais Jean seul rapporte l'échange qui sépare cette question de la réponse « Tu le dis », mentionnée également dans tous les évangiles. Jésus répond d'abord à Pilate : « Dis-tu ceci de toi-même, ou d'autres te l'ont-ils dit de moi ? » (v. 34). Le Seigneur place Pilate devant sa responsabilité personnelle. Il ne s'agit pas tellement de savoir ce que les autres disent ou pensent, mais toi, que dis-tu ?

Pilate se dérobe, puis demande à Jésus : « Qu'as-tu fait ? » (v. 35). C'est la question que le Créateur peut poser à sa créature (cf. Gen. 3:13 ; 4:10). Adressée par un homme à son Créateur, combien elle est déplacée ! Néanmoins, le Seigneur ne s'y arrête pas et continue à rendre son fidèle témoignage, de manière à toucher, si possible, l'homme qui se trouve devant lui. Il revient à la question précédente du gouverneur, la question fondamentale, en décrivant le caractère moral de son royaume. Il déclare : « Mon royaume n'est pas de ce monde. Si mon royaume était de ce monde, mes serviteurs auraient combattu... mais maintenant mon royaume n'est pas d'ici » (v. 36). Il fait plus que répondre affirmativement à la question ; il évoque un autre monde auquel il appartient, dans lequel il a ses serviteurs prêts à combattre, et laisse entendre qu'un jour ses droits seront revendiqués dans ce monde-ci. Pilate saisit quelque chose de cette réponse et lui dit : « Tu es donc roi ? » (v. 37). Jésus le confirme, puis lui déclare, en termes majestueux, son origine divine : « Moi, je suis né pour ceci, et c'est pour ceci que je suis venu dans le monde, afin de rendre témoignage à la vérité » (v. 37). Aucun homme comme nous ne pourrait dire : « je suis né pour ceci », ni « je suis venu dans le monde ». C'est le langage de Celui qui, étant Dieu, est devenu homme. De plus, il y a un appel à la conscience de Pilate : « Quiconque est de la vérité écoute ma voix ».

Pilate, comme tant d'incrédules désabusés à toutes les époques, demande : « Qu'est-ce que la vérité ? » Quand on ne reçoit pas la vérité divine, celle que Jésus a révélée, il n'y a que le marais de l'incertitude et de l'erreur.

Pilate sort vers les Juifs — qui sont restés dehors — et leur déclare qu'il ne trouve aucun crime en Jésus (v. 38). Ici, le récit de Jean reprend ce que nous avons considéré en Matthieu et en Luc.

4 Le récit de Jean — seconde partie (19:1-16)

Au début du chapitre 19 est décrite l'intervention cruelle des soldats. Les autres évangiles n'en parlent qu'après le jugement final prononcé par Pilate, mais Jean nous montre qu'une partie tout au moins de ces sévices a été infligée à Jésus au cours du procès. Il est fouetté et souffleté. Les soldats tressent une couronne d'épines qu'ils mettent sur sa tête ; ils le revêtent d'un vêtement royal, et se moquent de lui. Et c'est ainsi qu'il est amené dehors, vers les Juifs qui attendent. Pilate le leur présente en disant : « Voici l'homme ! », puis confirme qu'il n'a trouvé en lui aucun crime (v. 4, 5).

Quand les principaux sacrificateurs et les huissiers le voient, ils s'écrient : « Crucifie, crucifie-le ! » Et Pilate, de nouveau pour essayer de se soustraire à sa responsabilité, leur répond : « Prenez-le, vous, et crucifiez-le ; car moi, je ne trouve pas de crime en lui » (v. 6).

Dieu permet alors que les accusateurs de Jésus prononcent une parole qui va remuer profondément Pilate. Leur volonté de condamner à mort un homme qui ne le méritait pas, et de l'associer, lui le gouverneur, à cette action, le gênait visiblement. Sa conscience, dans la mesure où elle parlait encore, était déjà fort mal à l'aise. Mais quand ils lui disent « Nous avons une loi, et selon notre loi il doit mourir, car il s'est fait Fils de Dieu », Pilate craint encore davantage (v. 7). Cet homme qui vient de lui déclarer qu'il est venu dans ce monde pour y accomplir une mission, d'où vient-il donc ? Pilate entre de nouveau dans le prétoire et demande à Jésus : « D'où es-tu ? » (v. 9).

Jésus ne lui donne pas de réponse. La vérité concernant sa personne venait d'être placée devant Pilate. C'était un témoignage suffisant. Et surtout, la justice que le gouverneur devait rendre, dans l'exercice de ses fonctions, ne dépendait pas de l'homme qu'il jugeait. Quelle que soit l'origine de celui-ci, le gouverneur était responsable de prononcer un jugement juste. Aussi, quand Pilate s'étonne que Jésus ne lui réponde pas, et se glorifie du pouvoir dont il dispose, le Seigneur oriente ses yeux vers le ciel et lui indique d'où il tient son pouvoir : « Tu n'aurais aucun pouvoir contre moi, s'il ne t'était donné d'en haut » (v. 11).

Dans tout cet entretien, on est frappé de voir combien les paroles du Seigneur sont différentes de celles que prononcerait un homme ordinaire, lorsqu'il est mis en jugement. Dans une telle situation, tout ce qu'un homme dit a pour but de s'expliquer et de se disculper. Par contre, alors qu'il est victime d'accusations injustes, le Seigneur ne fait rien pour échapper à la condamnation, mais il rend fidèlement le témoignage pour lequel il est venu dans ce monde. Il est la lumière qui éclaire tout homme, et aussi longtemps que possible, sa grâce est offerte à celui dont la conscience est touchée et qui se repent.

Plus que jamais, Pilate est désireux de relâcher Jésus. Mais la pression exercée par les Juifs devient de plus en plus forte : « Si tu relâches celui-ci, tu n'es pas ami de César ; quiconque se fait roi, s'oppose à César » (v. 12). Pilate amène de nouveau Jésus dehors

et le présente aux Juifs en disant : « Voici votre roi ! » (v. 14). À leurs cris « Ôte, ôte, crucifie-le », il répond encore en leur demandant : « Crucifierai-je votre roi ? » Et finalement, après leur déclaration solennelle : « Nous n'avons pas d'autre roi que César », il cède. Quel tableau ! Toute cette scène éveille de multiples sentiments dans nos cœurs : avant tout, l'admiration de la perfection de Jésus, la reconnaissance envers Celui qui s'est livré lui-même pour nous, et l'adoration. Mais cette scène nous amène aussi à réaliser plus profondément la perversion de l'homme, en particulier de l'homme religieux. Et Pilate lui-même, ne nous donne-t-il pas une leçon solennelle ? Combien d'hommes — et même de croyants — ont été placés dans une situation où ils voyaient quel était le chemin de la droiture et de la justice, mais sous la pression des circonstances, beaucoup de sacrifices, des hommes ou des tentations, ils n'y ont pas marché. Après beaucoup d'hésitations, ils ont fini par faire le mauvais choix ! Que la grâce du Seigneur nous en garde !

Jésus, notre souverain sacrificateur dans l'épître aux Hébreux par J. A. Monard

ME 2007 p. 295-305 ; 327-336

Table des matières

- 1 Introduction
- 2 Le but particulier de l'épître aux Hébreux
- 3 Sacrifice et sacrificateur
- 4 Aaron, type de Christ
- 5 La présence et l'activité de notre souverain sacrificateur dans le ciel
- 6 Christ, sacrificateur selon l'ordre de Melchisédec
- 7 Il a été consommé
- 8 Approchons-nous
- 9 Conclusion
- 10 Le service du Seigneur Jésus en faveur de ses rachetés, ailleurs dans le Nouveau Testament

1 Introduction

Le livre de l'Exode et les trois livres qui suivent nous présentent la délivrance d'Israël hors d'Égypte et la première alliance que Dieu a faite avec ce peuple. Nous y trouvons la loi (les dix commandements et de nombreuses ordonnances), la construction du tabernacle (une habitation de Dieu au milieu de son peuple) et l'institution d'un culte consistant essentiellement en sacrifices d'animaux, en aspersions de sang et en lavages d'eau. Des sacrificateurs officiaient dans ce service, ayant à leur tête Aaron, le souverain sacrificateur. La charge de celui-ci devait ensuite se transmettre à ses descendants.

Le système lévitique (du nom de Lévi, ancêtre de la tribu privilégiée qui avait reçu ce service, et à laquelle appartenait Aaron) a été en fonction jusqu'au temps de la venue de Jésus sur la terre, et même un peu après. Dans les évangiles et les Actes, il est souvent question des sacrificateurs et du souverain sacrificateur. La plupart d'entre eux ont été des ennemis de Jésus. Ce sont eux qui ont incité Pilate, le gouverneur romain, à ordonner sa crucifixion, et plus tard, ils ont déployé toute leur énergie à persécuter ses témoins. Néanmoins, le nombre de disciples se multipliant dans Jérusalem, beaucoup de sacrificateurs ont été amenés à la foi.

Dans le service lévitique, les sacrificateurs étaient en quelque sorte les intermédiaires entre les hommes et Dieu. Quand un Israélite apportait à l'Éternel une offrande — holocauste, offrande de gâteau, sacrifice de prospérités, sacrifice pour le péché (Lév. 1 à 4) — c'est le sacrificateur qui la présentait sur l'autel. Le souverain sacrificateur était le représentant du peuple devant Dieu et le chef spirituel du peuple (cf. Act. 23:5).

Les institutions de la loi nous présentent de nombreux types de Christ et des réalités du christianisme. Les sacrifices sont des types de Christ s'offrant à Dieu. Aaron, le souverain sacrificateur qui fait propitiation pour les péchés du peuple, est un type de Christ. Mais le changement de dispensation — le passage de celle de la loi à celle de la grâce — fait qu'il y a souvent d'immenses différences entre les « images », ou même les « ombres », et les « choses » elles-mêmes (Héb. 9:23 ; 10:1). L'épître aux Hébreux nous présente Christ comme « souverain sacrificateur ». C'est le seul livre du Nouveau Testament qui nous le présente sous ce caractère. Dans son enseignement, il se réfère constamment aux éléments typiques de la loi, principalement au jour des propitiations de Lévitique 16.

En tant qu'adorateurs, tous les croyants, tous ceux qui ont été lavés de leurs péchés dans le sang de Jésus, sont des « sacrificateurs » (Apoc. 1:6) ; ils constituent « une sainte sacrificature, pour offrir des sacrifices spirituels, agréables à Dieu par Jésus Christ » (1 Pierre 2:5).

2 Le but particulier de l'épître aux Hébreux

Cette épître s'adresse aux Juifs devenus chrétiens. Comme le montrent abondamment le livre des Actes et plusieurs épîtres, les Juifs qui avaient reçu Jésus, même avec une foi réelle, avaient beaucoup de peine à se détacher des cérémonies et des prescriptions dans lesquelles ils avaient été élevés, et à comprendre la liberté chrétienne. L'épître aux Hébreux a pour but de les éclairer à ce sujet. En outre, elle adresse des exhortations solennelles à des personnes qui semblaient avoir adopté la foi chrétienne, mais étaient en danger de l'abandonner pour retourner au judaïsme.

D'un bout à l'autre, l'épître s'attache à montrer la grandeur et l'excellence de Jésus, et sa supériorité incomparable. Il est présenté comme le chef de notre salut (2:10), l'apôtre qui nous a apporté le message de Dieu et le souverain sacrificateur de notre confession (3:1). Dans cette perspective, l'auteur de l'épître compare Jésus — surtout sa personne, mais aussi son office — au souverain sacrificateur du judaïsme maintenant révolu.

3 Sacrifice et sacrificateur

Dès son début, l'épître met en évidence l'œuvre accomplie par le Seigneur Jésus à la croix et la place glorieuse qu'il occupe maintenant : « Ayant fait par lui-même la purification des péchés, il s'est assis à la droite de la majesté dans les hauts lieux » (1:3). Ce thème est comme un refrain qui revient sans cesse dans l'épître.

Les sacrificateurs lévitiques offraient à Dieu des sacrifices d'animaux. Les victimes offertes représentaient Christ dans son excellence s'offrant à Dieu — celui qui « s'est offert lui-même » « une fois pour toutes » (7:27), qui « s'est offert lui-même à Dieu sans tache » (9:14), qui a « été offert une fois pour porter les péchés de plusieurs » (9:28), celui qui « ayant offert un seul sacrifice pour les péchés, s'est assis à perpétuité à la droite de Dieu » (10:12). En ce qui concerne l'œuvre de la croix, Jésus est évidemment le sacrifice et non le sacrificateur. C'est seulement dès son élévation dans le ciel qu'il nous est présenté comme souverain sacrificateur.

4 Aaron, type de Christ

Aaron est un type de Christ en ce qui concerne la fonction qui lui était dévolue, mais quant à sa personne, il ne l'a guère été.

L'institution lévitique essentielle, dont s'occupe l'épître aux Hébreux presque exclusivement, est le grand « jour des propitiations », le dixième jour du septième mois (Lév. 23:27). On en trouve la description détaillée dans le chapitre 16 du Lévitique. Seul le souverain sacrificateur, et ce jour-là seulement, était autorisé à pénétrer dans le lieu très saint du tabernacle, au-delà du voile qui séparait le lieu saint du lieu très saint. Autrement, personne ne pouvait entrer, sous peine de mort, dans le lieu où se trouvait l'arche, symbole de la présence de Dieu. Cette prescription mettait en évidence que l'homme pécheur ne pouvait s'approcher du Dieu saint (cf. Hébr. 9:8). Dieu manifestait sa bonté ou son jugement dans ses voies envers son peuple, mais l'homme était tenu à distance, parce que la véritable propitiation pour les péchés n'était pas encore accomplie.

En ce jour des propitiations, le souverain sacrificateur devait d'abord apporter à Dieu le sang d'un taureau qu'il avait offert pour lui-même en sacrifice pour le péché et en faire aspersion dans le sanctuaire, devant le propitiatoire. Ensuite, il devait égorger un bouc en sacrifice pour le péché pour le peuple, traverser de nouveau le voile, entrer dans le lieu très saint avec le sang de ce bouc et faire propitiation pour les fils d'Israël. Dans ce second acte, il est l'image de Christ qui, après s'être offert lui-même à Dieu, est entré dans le ciel même « avec son propre sang » (Hébr. 9:12).

5 La présence et l'activité de notre souverain sacrificateur dans le ciel

L'épître accentue de la façon la plus forte l'importance de la présence de Christ dans le ciel. Ce n'est pas simplement en raison de l'office qu'il y accomplit en notre faveur, mais parce que sa présence là, son œuvre étant achevée, a une signification et une portée qui doivent retenir toute notre attention. Nous sommes sur la terre, mais le chef de notre salut est entré dans le ciel et s'est assis à la droite de Dieu (1:3 ; 2:9...). Il y est entré avec son propre sang et a obtenu pour les siens une rédemption éternelle. Un homme est maintenant dans le ciel, Jésus, le Fils de Dieu. Il y est « entré comme précurseur pour nous » (6:20). Il a amené ses rachetés à Dieu, les ayant rendus propres pour sa présence. Ils peuvent s'approcher de Dieu en toute confiance et en toute liberté.

La première apparition de ce titre de souverain sacrificateur se trouve à la fin du chapitre 2 : « C'est pourquoi il dut, en toutes choses, être rendu semblable à ses frères, afin qu'il fût un miséricordieux et fidèle souverain sacrificateur dans les choses qui concernent Dieu, pour faire propitiation pour les péchés du peuple. Car, en ce qu'il a souffert lui-même, étant tenté, il est à même de secourir ceux qui sont tentés » (2:17, 18).

Son humanité est mise en évidence ici. C'est comme homme que Jésus est souverain sacrificateur, et non comme Dieu.

Dans les versets précédents, il est rappelé que si, par notre naissance, nous avons « part au sang et à la chair » — c'est-à-dire à la condition humaine — « lui aussi semblablement y a participé » (2:14), afin de pouvoir mourir et nous délivrer par sa mort. Et maintenant que nous sommes ses rachetés, il n'a pas honte de nous appeler « frères » (v. 11).

Par son sang, il a fait propitiation pour nos péchés. L'auteur de l'épître dit : « pour les péchés du peuple » parce qu'il s'adresse à des Juifs et qu'il leur rappelle l'institution du Lévitique (cf. 16:24, 30, 33, 34).

Mais ce n'est pas seulement l'œuvre de propitiation accomplie par Jésus qui est placée ici devant nous. Son humanité et toute sa vie sur la terre l'ont conduit à connaître expérimentalement la condition de l'homme. Dans sa nature humaine sans trace de péché, il a souffert étant tenté, et ainsi il est à même de secourir ceux qui sont tentés. Le mot tentation, dans la Bible, peut avoir le sens d'une incitation au mal (Matt. 4:1 ; Luc 4:13 ; Jacq. 1:13, 14) comme aussi celui d'une épreuve (Luc 22:28 ; 1 Cor. 10:13 ; Gal. 4:14 ; Jacq. 1:2, 12). Notre Seigneur a connu toutes les épreuves qu'un homme peut connaître. Mais en ce qui concerne l'incitation au mal, il y a une grande différence entre lui et nous. Lorsque nous sommes tentés ainsi, à la sollicitation extérieure répond le désir de notre nature pécheresse. Par contre, la nature humaine de notre Seigneur était absolument exempte de péché et la tentation, ne venant que de l'extérieur, ne pouvait être qu'une souffrance pour lui. Elle est d'ailleurs aussi une souffrance pour le nouvel homme.

Malgré la différence entre l'homme parfait et les hommes que nous sommes, ce passage nous dit que, parce qu'il a « souffert lui-même, étant tenté, il est à même de secourir ceux qui sont tentés ».

Nous trouvons un passage similaire à la fin du chapitre 4 : « Ayant donc un grand souverain sacrificateur qui a traversé les cieus, Jésus, le Fils de Dieu, tenons ferme notre confession ; car nous n'avons pas un souverain sacrificateur qui ne puisse sympathiser à nos infirmités, mais nous en avons un qui a été tenté en toutes choses comme nous, à part le péché. Approchons-nous donc avec confiance du trône de la grâce, afin que nous recevions miséricorde et que nous trouvions grâce pour avoir du secours au moment opportun » (4:14-16).

Jésus a « traversé les cieus ». Il ne s'agit pas ici de sa venue du ciel sur la terre, car il n'est pas venu ici-bas comme souverain sacrificateur. C'est une allusion au souverain sacrificateur de Lévitique 16 qui, traversant le voile, pénétrait dans le lieu de la présence de Dieu. Jésus, son œuvre de rédemption achevée, est monté au ciel et s'est assis à la droite de Dieu.

Ayant donc un tel souverain sacrificateur, « tenons ferme notre confession », c'est-à-dire la foi chrétienne que nous professons. L'exhortation avait une résonance particulière pour les chrétiens juifs de cette époque.

Le passage de la fin du chapitre 2 nous parlait du secours que nous trouvons en lui dans nos difficultés ; celui-ci nous parle de sa sympathie dans nos infirmités. Comme le précédent, il mentionne les tentations, ou les épreuves, auxquelles il a été soumis lors de son passage sur la terre. Rien de ce qui peut nous arriver ne lui est inconnu, il a été tenté en toutes choses comme nous. Mais : « à part le péché » ! Dans son humanité parfaite, il n'y avait rien qui ressemble à cette volonté propre, à ces convoitises ou à cet orgueil qui sont incrustés dans notre nature.

Notre Seigneur, en raison de ce qu'il a vécu et souffert comme homme, sympathise à nos infirmités, mais il ne peut pas sympathiser à nos manquements. Le péché, sous toutes ses formes, est toujours odieux à ses yeux. Il a souffert à cause de nos péchés. Sur la croix, il a subi le jugement qu'ils méritaient de la part du Dieu saint. Il ne les prendra jamais à la légère. Il n'aura jamais d'indulgence pour nos péchés, comme pourrait en avoir un homme qui est lui-même sujet à pécher. En revanche, il peut sympathiser à nos infirmités, à notre faiblesse.

Ayant donc ce « grand souverain sacrificateur », « approchons-nous... avec confiance du trône de la grâce ». C'est le trône de Dieu. Comme résultat de l'œuvre de propitiation accomplie par notre Seigneur, nous pouvons nous approcher de Dieu lui-même, que nous connaissons comme un Dieu de grâce. Il peut déployer toute sa grâce envers nous parce que sa justice a été satisfaite. Et c'est auprès de ce trône de grâce, auprès de Dieu lui-même, que nous trouvons le secours au moment opportun.

Le chapitre 5 de l'épître introduit le titre glorieux de « souverain sacrificateur selon l'ordre de Melchisédec », sujet sur lequel l'épître s'étend abondamment et sur lequel nous reviendrons plus loin.

Toujours en rapport avec la présence et l'activité de notre Seigneur dans le ciel, nous nous arrêtons maintenant sur quelques versets du chapitre 7. En contraste avec les sacrificateurs lévitiques qui n'exerçaient leur fonction qu'un temps, puis mouraient et la transmettaient à d'autres, l'auteur parle de Celui qui, « parce qu'il demeure éternellement, a la sacrificature qui ne se transmet pas » (v. 24). Il ajoute : « De là vient aussi qu'il peut sauver entièrement ceux qui s'approchent de Dieu par lui, étant toujours vivant pour

intercéder pour eux. Car un tel souverain sacrificateur nous convenait, saint, innocent, sans souillure, séparé des pécheurs, et élevé plus haut que les cieux » (v. 25, 26).

Deux éléments de son activité en notre faveur sont présentés ici : son intercession et, ce qui en résulte, le fait qu'il nous sauvera entièrement, c'est-à-dire jusqu'à l'achèvement. Dans le Nouveau Testament, le verbe « intercéder » ne se trouve que quatre fois : ici et trois fois en Romains 8. Là il nous est dit que l'Esprit de Dieu intercède pour nous (v. 26, 27) et un peu plus loin : « C'est Christ qui est mort, mais plutôt qui est aussi ressuscité, qui est aussi à la droite de Dieu, qui aussi intercède pour nous » (v. 34). En substance, c'est la même déclaration qu'ici. Christ a achevé l'œuvre de propitiation qui nous a réconciliés avec Dieu, et tandis que nous marchons sur la terre, en butte à toutes sortes de difficultés et de tentations, nous sommes les objets de la fidèle intercession et du secours efficace de Celui qui nous a devancés dans la gloire du ciel. Et ainsi nous l'atteindrons certainement. Quelle bénédiction pour nous de le savoir !

Le chapitre 8 commence par une sorte de résumé de ce qui a été exposé précédemment dans l'épître : « Or la somme de ce que nous disons, c'est que nous avons un tel souverain sacrificateur qui s'est assis à la droite du trône de la majesté dans les cieux » (8:1). L'accent est mis ici sur la valeur pour nous de la présence du Seigneur dans le ciel, auprès de Dieu.

Le chapitre 9 développe avec force l'analogie — mais aussi le contraste — entre le service d'Aaron le jour des propitiations et l'élévation du Seigneur Jésus dans le ciel, lorsque son œuvre a été achevée. « Mais Christ étant venu, souverain sacrificateur des biens à venir, par le tabernacle plus grand et plus parfait qui n'est pas fait de main, c'est-à-dire qui n'est pas de cette création, et non avec le sang de boucs et de veaux, mais avec son propre sang, est entré une fois pour toutes dans les lieux saints, ayant obtenu une rédemption éternelle » (v. 11, 12).

Aaron entrait dans le lieu très saint une fois par année. Jésus est entré « une fois pour toutes » dans le ciel — le tabernacle qui n'est pas fait de main. Aaron devait d'abord présenter le sang « pour lui-même » avant de pouvoir le présenter « pour le peuple » (5:3 ; 9:7). Rien de tel en ce qui concerne le Seigneur ! Aaron apportait « un sang autre que le sien », mais Jésus s'est présenté devant Dieu « avec son propre sang ». C'est un langage figuré qui exprime qu'il est entré dans le ciel dans toute la valeur et la portée de l'œuvre accomplie à la croix. Par son entrée dans le sanctuaire, Aaron obtenait une rédemption temporaire, extérieure et bien insuffisante — « car il est impossible que le sang de taureaux et de boucs ôte les péchés » (10:4). Mais par son entrée dans le ciel, Christ a « obtenu une rédemption éternelle ».

Et maintenant, il paraît pour nous devant Dieu. « Car le Christ n'est pas entré dans des lieux saints faits de main, copie des vrais, mais dans le ciel même, afin de paraître maintenant pour nous devant la face de Dieu » (v. 24). Ce verset ne mentionne pas son activité, quelque précieuse qu'elle soit, mais le fait qu'il est là — qu'il est là pour nous. Sa présence auprès de Dieu est notre sécurité ; elle est le témoignage que notre place est là.

Ainsi, l'accès à Dieu nous a été ouvert. Nous pouvons nous présenter devant lui en toute liberté. Non seulement pour le prier, comme à la fin du chapitre 4, mais pour l'adorer. « Ayant donc, frères, une pleine liberté pour entrer dans les lieux saints par le sang de Jésus, par le chemin nouveau et vivant qu'il nous a consacré à travers le voile, c'est-à-dire sa chair, et ayant un grand sacrificateur établi sur la maison de Dieu, approchons-nous avec un cœur vrai, en pleine assurance de foi, ayant les cœurs par aspersion purifiés d'une mauvaise conscience et le corps lavé d'eau pure » (10:19-22).

Nous avons un grand sacrificateur auprès de Dieu, nous avons un chemin vivant ouvert jusqu'à Dieu, nos cœurs ont été purifiés d'une mauvaise conscience, nous avons été lavés de tous nos péchés. Nous avons donc une pleine liberté d'entrer jusque dans la présence de Dieu. Alors approchons-nous de lui dans la reconnaissance et dans l'adoration. Notre grand sacrificateur est là, et c'est sous son regard que nous nous approchons. Il a fait tout ce qui était nécessaire pour cela.

6 Christ, sacrificateur selon l'ordre de Melchisédec

Aaron et Melchisédec sont tous deux des types de Christ. Mais, contrairement aux sacrificateurs lévitiques, auxquels sont consacrés de nombreux chapitres de la loi de Moïse, toute l'histoire de Melchisédec tient en trois versets de Genèse 14 (v. 18-20). Il s'agit d'un personnage mystérieux, dont l'ascendance et la descendance ne sont pas connues, qui apparaît au moment opportun pour accomplir un service auprès d'Abraham, puis disparaît. Il est à la fois roi et sacrificateur. Son nom, « Melchisédec », signifie « roi de justice » et son titre, « roi de Salem », « roi de paix ». Ce qui nous est dit de lui en fait un type de Christ dans le Millénium, lorsqu'il « sera sacrificateur sur son trône » (Zach. 6:13).

Le psaume 110, qui s'applique clairement à Christ, fait une mention brève mais très importante de Melchisédec : « L'Éternel a juré, et il ne se repentira point : Tu es sacrificateur pour toujours, selon l'ordre de Melchisédec » (v. 4). Cette déclaration est citée plusieurs fois dans l'épître aux Hébreux et fournit à son auteur l'occasion de montrer la supériorité de Melchisédec sur Aaron. Ce ne sont pas les services de ces deux hommes qui sont comparés, mais la gloire de leur personne. En réalité, la comparaison — faite surtout de contrastes — est entre Aaron et Christ (sacrificateur selon l'ordre de Melchisédec) de manière à montrer aux Hébreux que la dispensation de la loi était révolue et qu'ils devaient fixer les yeux sur Jésus dans le ciel.

Au chapitre 5 (v. 4-6), nous trouvons d'abord une similitude : Aaron ne s'est pas arrogé l'honneur de la sacrificature, mais Dieu l'a appelé à cela. « De même le Christ aussi ne s'est pas glorifié lui-même pour être fait souverain sacrificateur », mais ce titre lui a été décerné par Dieu. Suivent les deux déclarations divines des psaumes 2 et 110 : « Tu es mon Fils ; moi je t'ai aujourd'hui engendré » et « Tu es sacrificateur pour l'éternité selon l'ordre de Melchisédec ». Celui qui a été appelé à cette fonction sacerdotale n'est pas un homme ordinaire, mais Celui auquel Dieu peut dire : « Tu es mon Fils ».

L'auteur de l'épître avait « beaucoup de choses à dire » au sujet de Melchisédec, des choses « difficiles à expliquer ». Il consacre tout le chapitre 7 à ce sujet et mentionne de nombreux contrastes. Melchisédec, présenté sans généalogie, sans commencement de jours ni fin de vie (v. 3), mais comme un homme qui vit (v. 8) est bien l'image de Christ qui « demeure sacrificateur à perpétuité » (v. 3). Melchisédec était plus grand qu'Abraham — aussi élevé qu'ait été le patriarche — puisque celui-ci lui a donné la dîme (v. 4). À travers Abraham, la tribu de Lévi (tribu à laquelle appartient Aaron et qui reçoit les dîmes des fils d'Israël) a pour ainsi dire donné la dîme à Melchisédec (v. 9, 10). Autre marque de supériorité, Melchisédec a béni Abraham, « celui qui avait les promesses » (v. 6), et « sans contredit, le moindre est béni par celui qui est plus excellent » (v. 7).

Ainsi, l'Ancien Testament annonçait déjà que devait se lever un sacrificateur d'un autre ordre que celui d'Aaron. Cela indiquait que le système de la loi n'était que pour un temps, car le changement de sacrificature implique nécessairement un changement de loi (v. 12). Or notre Seigneur a surgi de la tribu de Juda, non de celle de Lévi, et il a été établi « selon la puissance d'une vie impérissable », non dans la condition des sacrificateurs que la mort empêchait de demeurer (v. 16, 23).

« Il y a abrogation du commandement qui a précédé, à cause de sa faiblesse et de son inutilité (car la loi n'a rien amené à la perfection), et introduction d'une meilleure espérance par laquelle nous approchons de Dieu » (v. 18, 19). Christ est « médiateur d'une meilleure alliance... établie sur de meilleures promesses » (8:6).

Autre fait qui établit la supériorité de la nouvelle alliance, les sacrificateurs de l'ancienne recevaient leur fonction sans serment, mais Jésus, garant de la nouvelle, l'a été fait par serment divin : « Le *Seigneur a juré et ne se repentira pas... » (7:20-22).

De plus, ces sacrificateurs exerçaient leur service pendant un temps, puis mouraient et étaient remplacés par d'autres, mais notre sacrificateur, parce qu'il demeure éternellement, parce qu'il est « toujours vivant », peut sauver jusqu'à l'achèvement ceux qui s'approchent de Dieu par lui (v. 24, 25).

Il faut bien distinguer le sacrificateur selon l'ordre de Melchisédec et une sacrificature selon cet ordre. Concernant cette sacrificature, l'Écriture ne nous dit que très peu de chose : il n'y a que le tableau typique de Genèse 14, évoquant ce qui aura lieu dans le Millénium, et la prophétie de Zacharie 6, annonçant que le Messie sera alors sacrificateur sur son trône. Cette sacrificature est future, et s'exercera sur la terre. En revanche, quant à sa personne, Christ dans le ciel est actuellement sacrificateur selon l'ordre de Melchisédec. L'épître aux Hébreux le présente ainsi pour mettre en évidence sa gloire personnelle, mais quant au service accompli, elle le compare ou le met en contraste toujours avec Aaron.

En ce qui concerne le service de Melchisédec, le chapitre 14 de la Genèse nous apprend qu'il bénit Abraham de la part de Dieu (v. 19) et bénit Dieu qui a accordé à Abraham une victoire entière dans la guerre contre les rois coalisés (v. 20). En type, ceci porte nos regards sur Christ dans la gloire millénaire.

Mais le service de Melchisédec envers le patriarche comporte encore d'autres traits d'un intérêt particulier : Il lui fait apporter du pain et du vin pour le reconforter après une bataille, et lui parle du « Dieu Très-Haut, possesseur des cieus et de la terre » (v. 19). Abraham saisit la portée de cette communication, dont l'effet est de fixer ses yeux sur Celui qui est le possesseur de toutes choses. Ainsi fortifié dans sa foi, un instant après, il décline sans hésitation les offres du roi de Sodome (v. 22). Il a déjà tant reçu et doit encore tant recevoir de ce Dieu Très-Haut, possesseur des cieus et de la terre, qu'il ne peut accepter d'être enrichi par l'un des rois de ce monde. Non, il ne prendra rien de lui, ni un fil ni une courroie de sandale, de peur que celui-ci puisse se vanter de l'avoir enrichi.

7 Il a été consommé

Trois fois dans l'épître aux Hébreux, il est dit que Jésus a été « consommé » (version Darby) ou rendu parfait. Une note nous indique que ce mot exprime l'idée de « faire tout ce qui est nécessaire pour rendre propre à remplir un office ».

Le premier passage est : « Car il convenait pour [Dieu], à cause de qui sont toutes choses et par qui sont toutes choses, que, amenant plusieurs fils à la gloire, il consommât le chef de leur salut par des souffrances » (2:10). C'est par les souffrances qu'il a endurées sur la terre — les souffrances pendant sa vie et les souffrances de la croix — que notre Seigneur a été rendu propre à accomplir son office de souverain sacrificateur dans le ciel, où il se trouve maintenant.

Le deuxième passage exprime une pensée semblable. Il évoque les souffrances de Christ de façon particulièrement émouvante et nous dit qu'il a « appris l'obéissance par les choses qu'il a souffertes » (5:7, 8). « Et ayant été consommé, il est devenu, pour tous ceux qui lui obéissent, l'auteur du salut éternel, étant salué par Dieu souverain sacrificateur selon l'ordre de Melchisédec » (5:9, 10).

Le troisième passage souligne le contraste entre les souverains sacrificateurs établis par la loi et « qui sont dans l'infirmité », et le Fils de Dieu, établi dans son office par le serment divin, et « qui est consommé pour l'éternité » (7:28).

Ainsi, à toute la gloire de sa personne s'ajoute tout ce qu'il a acquis par son chemin de douleurs sur la terre, pour le rendre parfaitement propre à accomplir ce merveilleux service de souverain sacrificateur. Que nos yeux soient fixés davantage sur lui !

8 Approchons-nous

Nous désirons revenir à quelques passages importants déjà considérés, ceux où il est question de s'approcher de Dieu.

Dans l'ordre de choses institué par la loi de Moïse, Dieu habitait au milieu de son peuple, mais il demeurait caché dans le lieu très saint du tabernacle. L'homme n'avait pas accès à sa présence. On s'approchait en quelque mesure de Dieu par des sacrifices, mais « la loi... ne peut jamais, par les mêmes sacrifices que l'on offre continuellement chaque année, rendre parfaits ceux qui s'approchent » (10:1). De fait, l'homme restait nécessairement à distance.

Mais, Christ étant venu, ayant accompli son œuvre et étant entré dans le sanctuaire, « il y a abrogation du commandement qui a précédé, à cause de sa faiblesse et de son inutilité... et introduction d'une meilleure espérance par laquelle nous approchons de Dieu » (7:18, 19). Notre souverain sacrificateur « peut sauver entièrement ceux qui s'approchent de Dieu par lui, étant toujours vivant pour intercéder pour eux » (7:25).

Et par deux fois, l'épître nous adresse la pressante invitation : « Approchons-nous » :

- une première fois en rapport avec nos infirmités et nos besoins : « Approchons-nous donc avec confiance du trône de la grâce, afin que nous recevions miséricorde et que nous trouvions grâce pour avoir du secours au moment opportun » (4:16),

- une seconde fois en rapport avec notre culte : « Ayant donc, frères, une pleine liberté pour entrer dans les lieux saints par le sang de Jésus, par le chemin nouveau et vivant qu'il nous a consacré..., et ayant un grand sacrificateur établi sur la maison de Dieu, approchons-nous avec un cœur vrai, en pleine assurance de foi » (10:19-22).

Ces deux invitations sont introduites par la constatation que nous avons « un grand souverain sacrificateur » (4:14) ou « un grand sacrificateur » (10:21). C'est parce que nous l'avons que nous pouvons nous approcher en toute liberté.

9 Conclusion

L'épître aux Hébreux nous présente la personne glorieuse de notre souverain sacrificateur. Elle souligne l'importance de sa présence dans le ciel et la valeur de sa sympathie, de son intercession et de son activité en notre faveur, le tout en rapport avec nos infirmités. Comme nous avons pu le remarquer, les mentions d'Aaron ou de ses descendants sont là plus souvent pour le contraste que pour l'analogie.

Il est hors de doute qu'Aaron, dans son office, est un type de Christ. Mais, dans les applications que nous pouvons faire en lisant l'Exode ou les livres suivants, il est important de nous souvenir des différences essentielles qui résultent du changement de dispensation. Aaron, le souverain sacrificateur, était l'intermédiaire entre le peuple et l'Éternel, à une époque où l'accès à Dieu n'était pas ouvert. Maintenant, nous avons une pleine liberté de nous approcher de Dieu « par le sang de Jésus », par le chemin qu'il nous a frayé jusqu'à lui. Comme le dit l'épître aux Éphésiens, nous avons été « approchés par le sang du Christ » (2:13). « Par lui nous avons, les uns et les autres, accès auprès du Père par un seul Esprit » (2:18). Par Christ, nous sommes amenés en contact direct avec le Père, comme le Seigneur le déclare à ses disciples en Jean 16. Et ainsi, notre souverain sacrificateur n'a pas la fonction d'un intermédiaire qui mettrait quelque distance entre Dieu et nous. Nous ne lui apportons pas des prières ou des louanges pour qu'il les transmette à Dieu. Nous nous adressons directement à Dieu. Mais nous le faisons « par lui ». « Offrons donc, par lui, sans cesse à Dieu un sacrifice de louanges, c'est-à-dire le fruit des lèvres qui confessent son nom » (Héb. 13:15). Nous sommes « une sainte sacrificature, pour offrir des sacrifices spirituels, agréables à Dieu par Jésus Christ » (1 Pierre 2:5). Il est le chemin par lequel nous allons jusqu'à Dieu.

10 Le service du Seigneur Jésus en faveur de ses rachetés, ailleurs dans le Nouveau Testament

Nous nous sommes arrêtés en détail sur ce qui nous est présenté de ce service dans l'épître aux Hébreux : son activité comme souverain sacrificateur.

La première épître de Jean nous présente un autre aspect de son service envers nous : « Si quelqu'un a péché, nous avons un avocat auprès du Père, Jésus Christ, le juste ; et lui est la propitiation pour nos péchés » (1 Jean 2:1, 2). Le mot traduit ici par avocat désigne le soutien et le défenseur des intérêts de celui pour lequel il plaide (cf. note de la version J.N. Darby). Ce service de Jésus n'a rien de commun avec celui des avocats de ce monde, qui cherchent à minimiser la culpabilité de leurs clients. Nos péchés sont aussi horribles aux yeux de Christ qu'à ceux de Dieu. Mais son œuvre à la croix les a expiés, et il est lui-même la propitiation pour nos péchés. Soulignons qu'il est question ici de nos manquements, tandis que l'épître aux Hébreux nous parle de son service en rapport avec nos infirmités. Il ne nous est pas toujours possible de tracer une frontière nette entre les uns et les autres, mais quoi qu'il en soit, son activité est ce qui répond à nos besoins.

Dans ces deux fonctions de souverain sacrificateur et d'avocat, le Seigneur agit auprès de Dieu, ou auprès du Père. Mais le Nouveau Testament nous révèle encore d'autres formes de son activité en notre faveur.

Le chapitre 13 de Jean nous rapporte la scène dans laquelle le Seigneur lave les pieds de ses disciples. Il explique à Pierre : « Celui qui a tout le corps lavé n'a besoin que de se laver les pieds » (v. 10). Il y a un lavage initial complet, puis un lavage nécessaire lorsque, dans la marche, les pieds ont été souillés.

Ceux qui ont reçu Jésus comme leur Sauveur ont été purifiés de leurs péchés une fois pour toutes. Ils ont été, comme le dit l'épître aux Hébreux, « rendus parfaits à perpétuité » (10:14). Mais la marche dans un monde souillé amène des souillures à nos pieds. C'est l'image des manquements que nous commettons au cours de notre vie. Le Seigneur lui-même s'en occupe en « lavant nos pieds », c'est-à-dire en nous amenant, par les divers moyens dont il dispose, à confesser nos fautes. Il le fait pour que nous ayons communion avec lui (cf. Jean 13:8).

Dans ce qu'ils nous rapportent du reniement de Pierre, et particulièrement de ce qui l'a précédé et l'a suivi, les Évangiles nous donnent une grande instruction quant au service du Seigneur en notre faveur. Pierre avait de la confiance en lui-même, ce qui est déjà une faute sérieuse. Alors, Jésus l'avertit de la chute grave qu'il va faire, et Pierre se permet de le contredire (Marc 14:31). Mais le Seigneur avait prié pour son disciple, afin que sa foi ne défaille pas. Et avant sa chute, il lui donne des encouragements en rapport avec sa restauration et son service futur (Luc 22:32). Au moment du reniement, il y a le regard du Seigneur qui amène Pierre à se souvenir de l'avertissement qu'il avait reçu, et qui produit chez lui une vraie repentance (v. 61). Le jour de la résurrection, le Seigneur continue ses soins envers son disciple dans un entretien particulier sur lequel la Parole ne nous donne aucun détail (Luc 24:34). Et quelques jours plus tard, il y a cet entretien au bord du lac de Génésareth, où le Seigneur sonde profondément le cœur de son disciple et produit sa pleine restauration.

L'apôtre Paul a fait bien des fois l'expérience de la sympathie et du secours du Seigneur dans ses infirmités et ses circonstances difficiles. Sans nous arrêter en détail sur ce sujet, signalons simplement l'infirmité particulière dont souffrait l'apôtre — cette « écharde dans la chair » — au sujet de laquelle il avait supplié trois fois le Seigneur (2 Cor. 12:7-9). Le secours qu'il lui accordait à cet égard n'était pas une délivrance de l'écharde, mais la force de la supporter. Le Seigneur savait qu'elle lui était nécessaire et lui avait dit : « Ma grâce te suffit, car ma puissance s'accomplit dans l'infirmité ».

Tous ces passages se complètent mutuellement et nous encouragent.

Les commandements de Jésus J. A. Monard

Bibliques

Ayant gardé les commandements du Père, Jésus a donné des commandements. Ceux-ci ne peuvent pas être mis sous forme d'une liste d'obligations et d'interdictions. La liberté chrétienne est une délivrance de l'esclavage du péché et de Satan. Elle fait du racheté un serviteur de Dieu heureux de rechercher en toutes choses Sa volonté et de l'accomplir.

ME 2009 p. 161-169

Table des matières

- 1 Introduction
- 2 Jésus et les commandements de son Père
- 3 Les commandements de Jésus
- 4 Le commandement suprême de Jésus
- 5 Les commandements et l'amour
- 6 Conclusion

1 Introduction

L'Ancien Testament, révélation divine donnée à Israël, contenait une multitude de commandements devant gouverner la conduite de ceux qui étaient « sous la loi », et leur donner une marche selon la pensée de Dieu. Comme nous avons eu l'occasion de le constater à plus d'une reprise, ces commandements n'ont pas atteint leur but. Ils n'ont fait que mettre en évidence l'incapacité de l'homme naturel à faire le bien, sa volonté constamment opposée à celle de Dieu, et l'inimitié de son cœur contre Dieu.

Mais au temps convenable, Dieu a envoyé son Fils afin de racheter l'homme de son état de perdition. À la croix, Jésus a accompli tout ce qui était nécessaire pour notre salut. Celui qui croit en lui a la vie éternelle, il est justifié devant Dieu. Et non seulement ses péchés sont pardonnés, mais il reçoit une nouvelle nature pour laquelle la volonté de Dieu n'est pas un fardeau.

Qu'en est-il alors des commandements de Dieu ? Sont-ils encore en vigueur dans le Nouveau Testament ? Souvenons-nous d'abord que les notions de bien et de mal sont définies par la pensée de Dieu, « en qui il n'y a pas de variation ou d'ombre de changement » (Jacq. 1:17). Ce qui est mal à une époque ne saurait être bien à une autre. En ce qui concerne plus précisément les commandements, le Seigneur Jésus nous donne un enseignement merveilleux et complet dans l'évangile de Jean. D'une part, il nous révèle comment lui, l'homme parfait, a gardé les commandements de son Père. Et d'autre part, il enjoint à ses disciples de garder ses commandements, en suivant son exemple.

2 Jésus et les commandements de son Père

Dans le chapitre où le Seigneur se présente comme le bon Berger qui met sa vie pour les brebis, nous lisons : « À cause de ceci le Père m'aime, c'est que moi je laisse ma vie, afin que je la reprenne. Personne ne me l'ôte, mais moi, je la laisse de moi-même ; j'ai le pouvoir de la laisser, et j'ai le pouvoir de la reprendre : j'ai reçu ce commandement de mon Père » (Jean 10:17, 18).

L'utilisation du mot « commandement » peut paraître surprenante ici, en raison de l'étendue de ce que ce mot embrasse. C'est l'expression de la volonté de Dieu, en rapport avec l'œuvre de la rédemption. « En entrant dans le monde », Jésus a dit : « Voici, je

viens..., pour faire... ta volonté » (Héb. 10:5-7). « C'est par cette volonté que nous avons été sanctifiés » (v. 10). Dans chaque détail de son chemin sur la terre, et jusqu'à sa mort sur la croix, le Seigneur a accompli de manière parfaite la volonté de Dieu. C'était ses délices de l'accomplir, quoi qu'il puisse lui en coûter. Sa volonté s'effaçait constamment devant celle du Père qui l'avait envoyé (cf. Luc 22:42 ; Jean 4:34 ; 5:30 ; 6:38).

Dans ces versets de Jean 10, Jésus se présente à la fois dans sa divinité et dans son humanité, et nous sommes placés devant un tableau qui nous dépasse infiniment. Homme, il va laisser sa vie. Mais il est Dieu, et par conséquent au-dessus de toutes les actions des hommes qui vont le faire mourir. Il laisse sa vie de lui-même. Mais ensuite, il va la reprendre, selon sa puissance divine. Cependant, ce pouvoir de laisser sa vie et de la reprendre, il va l'exercer dans la soumission à son Père, dont il est venu accomplir la volonté : « J'ai reçu ce commandement de mon Père ».

Remarquons les mots par lesquels le Seigneur introduit cette déclaration : « À cause de ceci le Père m'aime... ». Le Père aime le Fils dès avant la fondation du monde (cf. Jean 17:24). Mais Jésus a fourni à Dieu des raisons supplémentaires de l'aimer en se livrant lui-même pour nous, en accomplissant toute la volonté de Dieu dans une abnégation parfaite.

Un peu plus loin dans l'évangile, jetant un regard sur l'ensemble de son service, le Seigneur dit : « Car moi, je n'ai pas parlé de moi-même ; mais le Père qui m'a envoyé, lui-même m'a commandé ce que je devais dire et comment j'avais à parler ; et je sais que son commandement est la vie éternelle. Les choses donc que moi je dis, je les dis comme le Père m'a dit » (Jean 12:49, 50). Nous trouvons ici conjointement les mots « commander » et « commandement ».

Plusieurs fois dans cet évangile, Jésus affirme que tout ce qu'il fait et tout ce qu'il dit, il l'accomplit dans la dépendance et la soumission à son Père (cf. Jean 5:19, 20, 30 ; 8:28 ; 14:10). À chaque instant de sa vie sur la terre, le Seigneur a été à l'écoute des instructions divines. Le Père a commandé au Fils ce qu'il avait à dire, et il l'a dit fidèlement. Le but du message que Dieu lui avait donné pour les hommes était la vie éternelle. C'était la substance de son commandement. Et ainsi : « son commandement est la vie éternelle ».

Nous en arrivons maintenant à un passage où le mot « commandements » est au pluriel. Au cœur de ses discours d'adieu à ses disciples (chapitres 13 à 16), Jésus leur dit : « Si vous gardez mes commandements, vous demeurerez dans mon amour ; comme moi j'ai gardé les commandements de mon Père, et je demeure dans son amour » (Jean 15:10). Le Seigneur place devant nous son exemple et nous invite à le suivre. Lui-même a gardé les commandements de son Père, et ainsi il demeure dans son amour — dans la jouissance de son amour. Remarquons qu'il n'est pas question ici d'une liste de commandements, qui tous ont été fidèlement gardés. Il s'agit de l'attitude de dépendance et d'obéissance du Seigneur, qui ne dit pas une parole et n'accomplit pas une œuvre si le Père ne lui a pas commandé de le faire. Voilà le modèle placé devant nous.

3 Les commandements de Jésus

Le verset ci-dessus fait donc la liaison entre les commandements du Père que Jésus a gardés et ses commandements qu'il nous donne à garder. Le parallèle est établi par le mot « comme ».

Nous ne pouvons vraiment jouir de l'amour du Seigneur qu'en gardant ses commandements. Si nous faisons notre propre volonté, si nous marchons dans un chemin qui n'honore pas le Seigneur, notre conscience n'est pas à l'aise et nous ne pouvons pas jouir de son amour. Il désire qu'il n'y ait aucune ombre entre lui et nous. Ainsi, nos cœurs pourront être remplis de lui et réchauffés par son amour.

Bien sûr, il y a notre faiblesse, et hélas ! nos manquements. Mais il y a aussi toutes les ressources divines pour cela.

Le Nouveau Testament ne nous fournit pas une liste de commandements, qui pourraient nous rendre satisfaits de nous-mêmes quand nous avons l'impression de les avoir gardés. Il nous apprend à discerner le bien et le mal et nous enseigne à rechercher la volonté du Seigneur en toute chose.

Le parallèle entre le Seigneur et les siens se complète au verset 11 : « Je vous ai dit ces choses, afin que ma joie soit en vous, et que votre joie soit accomplie ». Dans l'accomplissement de la volonté de Dieu, le Seigneur a réalisé une joie profonde, malgré toutes les souffrances qu'il a endurées. Cette joie sera en nous si nous suivons son exemple.

Au chapitre 14, le Seigneur avait déjà dit : « Si vous m'aimez, gardez mes commandements » (v. 15). Dans le verset précédemment considéré, garder les commandements de Jésus était le moyen de demeurer dans son amour. Ici c'est le moyen de montrer que nous l'aimons.

Le Seigneur le répète un peu plus loin, et complète sa déclaration en parlant de l'amour particulier dont est l'objet celui qui garde ses commandements et sa parole : « Celui qui a mes commandements et qui les garde, c'est celui-là qui m'aime ; et celui qui m'aime, sera aimé de mon Père ; et moi je l'aimerai, et je me manifesterai à lui... Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera ; et nous viendrons à lui, et nous ferons notre demeure chez lui » (Jean 14:21-23).

« Je l'aimerai », « mon Père l'aimera » — quelles paroles ! Recevons-les dans leur simplicité. Quel encouragement à garder ses commandements, à garder sa parole ! Ses commandements, c'est l'expression de son autorité sur nous ; sa parole, c'est l'ensemble de toutes ses communications. Dans la mesure où nous serrons cette parole dans notre cœur, il sera réchauffé par l'amour de Jésus et l'amour du Père, et nous jouirons de la présence de Jésus et de celle du Père. Ce n'est pas dans un chemin d'indépendance et de propre volonté que nous pouvons en jouir, et pas davantage si notre cœur n'est pas nourri de la parole divine.

4 Le commandement suprême de Jésus

Jusqu'ici, nous avons vu « les commandements » de Jésus, l'expression de son autorité sur ceux qu'il a rachetés, afin que, dans les innombrables circonstances de leur vie, ils suivent ses traces. Mais, parmi tous les « commandements » qu'il peut avoir à nous donner, il y a une recommandation saillante, essentielle, qu'il place sur le cœur de ses disciples au moment où il va laisser sa vie pour eux.

« Je vous donne un commandement nouveau, que vous vous aimiez l'un l'autre ; comme je vous ai aimés, que vous aussi vous vous aimiez l'un l'autre » (Jean 13:34). Ici l'amour est l'objet même du commandement, un amour qui est le reflet de l'amour de Christ pour les siens. Ce sera un puissant témoignage devant le monde : « À ceci tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour entre vous » (v. 35). Les formes sous lesquelles cet amour doit se manifester sont très diverses — comme le montre l'exemple du Seigneur — et sa mesure est infinie.

Ce commandement est « nouveau ». Ce n'est pas la simple répétition du commandement de la loi : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même ». C'est un amour sur le modèle de celui de Jésus pour les siens.

Un peu plus loin dans son discours, le Seigneur répète ce commandement, en précisant de quelle manière son amour pour les siens va être démontré : il va laisser sa vie pour eux. « C'est ici mon commandement : que vous vous aimiez les uns les autres, comme je vous ai aimés. Personne n'a un plus grand amour que celui-ci, qu'il laisse sa vie pour ses amis » (Jean 15:12, 13). Voilà la mesure de l'amour que ses disciples doivent avoir l'un pour l'autre.

Dans chacun des versets 13, 14 et 15, le Seigneur appelle les siens « ses amis ».

Au verset 13, cité ci-dessus, ce sont ceux qu'il aime et pour lesquels il laisse sa vie.

Au verset 14, il dit : « Vous êtes mes amis, si vous faites tout ce que moi je vous commande ». Le verset précédent parlait de la grâce infinie de Jésus, et celui-ci évoque notre responsabilité. La grâce et l'amour dont nous sommes les objets n'enlèvent rien à notre devoir d'obéissance. Il est notre Sauveur, mais il est aussi notre Seigneur, celui qui a toute autorité sur nous, celui qui nous « commande » ce que nous avons à faire.

Au verset 15, Jésus précise : « Je ne vous appelle plus esclaves, car l'esclave ne sait pas ce que son maître fait ; mais je vous ai appelés amis, parce que je vous ai fait connaître tout ce que j'ai ouï de mon Père ». Cette déclaration évoque le changement de la dispensation de la loi à celle de la grâce. Ce que Dieu attend de nous, ce n'est pas une obéissance aveugle à des commandements dont nous ne saisissons pas la portée. Notre discernement spirituel doit être exercé pour que nous comprenions quelle est la volonté du Seigneur et l'accomplissons (Éph. 5:17).

Une fois encore, dans son discours d'adieu aux disciples, le Seigneur leur confirmera ce qu'il a appelé plus haut « son commandement ». « Je vous commande ces choses, c'est que vous vous aimiez les uns les autres » (Jean 15:17).

5 Les commandements et l'amour

Tous ces enseignements du Seigneur concernant son ou ses commandements se lient intimement à l'amour. Garder ses commandements

- nous permet de demeurer dans la jouissance de son amour (15:10),
- est le seul moyen de montrer que nous l'aimons (14:15, 21),
- fait de nous des objets particuliers de son amour et de l'amour du Père (14:21-23).

Son commandement suprême est que nous nous aimions l'un l'autre, comme lui-même nous a aimés (13:34 ; 15:12, 17).

Nous sommes ses amis si nous faisons tout ce qu'il nous commande (15:14).

6 Conclusion

Les commandements de la loi s'adressaient au peuple d'Israël entier, comportant des hommes qui craignaient Dieu et des hommes dans lesquels il n'y avait pas de foi. Les commandements du Nouveau Testament, par contre, s'adressent aux croyants, à des hommes qui sont nés de nouveau et possèdent une nouvelle nature, pour laquelle ces commandements « ne sont pas pénibles » (1 Jean 5:3). Ils ne s'adressent pas au monde. Le monde est jugé, l'exécution de son jugement est proche, et l'évangile appelle des hommes à venir à Christ pour trouver le salut. L'évangile ne prêche pas aux hommes l'obéissance aux commandements de Dieu, mais la grâce de Dieu qui sauve les pécheurs.

Pour les Israélites, les commandements de la loi étaient prescrits en vue d'obtenir quelque chose. La vie, la bénédiction, la prospérité leur étaient promises, pour autant qu'ils gardent les commandements de l'Éternel (Deut. 8:1 ; 11:8, 9 ; 30:16). En grand contraste, Dieu donne aujourd'hui à ceux qui croient en Jésus un salut gratuit, la vie éternelle, la justice, le droit d'être enfants de Dieu et une plénitude de bénédictions en Christ. Ces dons sont inconditionnels.

Jésus demande à ses rachetés de garder ses commandements, mais ce doit être la réponse d'amour de leurs cœurs à son amour qui l'a conduit à laisser sa vie pour eux.

Les commandements de la loi constituaient un ensemble d'obligations et d'interdictions fixant des limites à l'intérieur desquelles la liberté humaine pouvait se déployer. C'est un peu sur ce modèle que se sont construites les lois de nos pays. La liberté chrétienne est tout autre chose. Elle est une délivrance de l'esclavage du péché et de Satan afin que nous servions Dieu de cœur. Elle fait du racheté un serviteur du Seigneur, heureux de rechercher en toutes choses sa volonté et de l'accomplir. Les commandements du Seigneur — expression de son autorité sur nous et de sa volonté — ne pourraient pas être mis sous la forme d'une liste de choses obligatoires ou interdites. Ils concernent la totalité de la vie de ceux qui « ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui pour eux est mort et a été ressuscité » (2 Cor. 5:15).

Dans tout ceci, combien nous sommes loin de ce que Paul appelle : « la loi des commandements qui consiste en ordonnances » (Éph. 2:15), et Pierre : « un joug que ni nos pères ni nous n'avons pu porter » (Act. 15:10) !

Mais n'oublions pas qu'il y a déjà eu, au temps de la loi, des hommes fidèles qui ont aimé la parole de Dieu et l'ont serrée dans leur cœur. On peut penser à David, à Esdras et à bien d'autres. Dans une certaine mesure, leur foi a dépassé ce qui caractérisait la dispensation de la loi.

LA VICTOIRE DE CHRIST SUR SATAN par Jacques-André Monard

Bibliquest

Un ennemi vaincu auquel il faut résister et contre lequel il faut tenir ferme.

ME 2008 p.166-171

Table des matières

- 1 Victoires durant le ministère de Jésus
- 2 La victoire à la croix
- 3 Les conséquences de la victoire de Jésus à la croix
- 4 Les résultats finaux de la victoire sur Satan
- 5 Conclusion

Dans le jardin d'Éden, le péché est entré dans le monde à l'instigation du serpent — ou de Satan. Mais à peine était-il entré que Dieu a annoncé l'écrasement total de ce grand ennemi. Il lui a dit : « Je mettrai inimitié entre toi et la femme, et entre ta semence et sa semence. Elle te brisera la tête, et toi tu lui briseras le talon » (Gen. 3:15). C'est la première prophétie de l'Écriture. Elle annonce la venue de Christ, semence de la femme, et son œuvre glorieuse. Elle utilise l'image d'un homme qui marche sur un serpent. L'homme est blessé, il est arrêté dans sa marche, mais le serpent a la tête écrasée. Il peut avoir encore quelques convulsions, mais sa puissance est anéantie ; il est détruit.

L'accomplissement de cette prophétie se situe sans aucun doute à la croix, et nous allons voir les passages du Nouveau Testament qui le confirment. Néanmoins il y a une première défaite de Satan lors de la tentation de Jésus, au désert, et des défaites subséquentes durant son ministère. D'autre part, la Parole nous révèle que la réalisation effective du jugement de Satan et sa mise hors d'état de nuire s'effectuera par étapes, dans les temps futurs.

1 Victoires durant le ministère de Jésus

Lorsque Jésus commence son ministère sur la terre, le diable vient à lui et le tente par trois fois. Il cherche à l'inciter à accomplir des actes qui ne sont pas selon la volonté de Dieu (Matt. 4:1-11 ; Luc 4:1-13). Par trois fois, Jésus repousse ses sollicitations en utilisant

simplement la parole de Dieu : « Il est écrit... ». Notre Seigneur est l'homme parfaitement obéissant, en contraste avec Adam dans le jardin d'Éden. La parole de Dieu, citée opportunément, met le diable en fuite. C'est aussi le moyen qui est à notre disposition pour résister aux tentations qu'il ne manque pas de placer devant nous.

Remarquons que le diable connaît les Écritures. Il peut les introduire astucieusement dans ses tentations, en en déformant la portée. D'où la nécessité, pour nous, de bien les connaître.

Au cours de son ministère, le Seigneur va « de lieu en lieu, faisant du bien, et guérissant tous ceux que le diable avait asservis à sa puissance » (Act. 10:38). Selon ce qu'il présente lui-même dans une parabole, il est entré dans la maison de « l'homme fort ». Étant « plus fort que lui », il l'a vaincu, il l'a lié, et il peut piller ses biens (Matt. 12:29 ; Marc 3:27 ; Luc 11:21).

En Luc, à la fin du récit de la tentation, il est dit : « Et ayant accompli toute tentation, le diable se retira d'avec lui pour un temps » (4:13). Ceci laisse entendre qu'il va revenir. Et en effet, à la fin de son ministère, le Seigneur dit à ses disciples : « Le chef du monde vient, et il n'a rien en moi » (Jean 14:30). Dans l'angoisse terrible par laquelle passe le Seigneur au jardin de Gethsémani, on peut bien penser que Satan est derrière la scène, cherchant une ultime fois à détourner Jésus de l'obéissance à Dieu, brandissant devant lui l'horreur des heures durant lesquelles il va être abandonné et connaître le jugement de Dieu contre le péché.

2 La victoire à la croix

Très peu de temps avant d'être saisi par les juifs et condamné à la crucifixion, le Seigneur dit à ses disciples : « Maintenant est le jugement de ce monde ; maintenant le chef de ce monde sera jeté dehors » (Jean 12:31). Ce « maintenant » désigne le moment de la croix. C'est l'accomplissement de la prophétie de Genèse 3. En Jean 16, le Seigneur parle également de ce jugement sur Satan. Il dit : « Le chef de ce monde est jugé » (v. 11). Son jugement complet et définitif est prononcé, même s'il n'est pas encore exécuté. Désormais la foi le considère comme un ennemi vaincu.

C'est aussi le moment où le monde a été jugé (Jean 12:31). Il est jugé avec son chef. Il n'y a plus aucun espoir pour le monde, qui a rejeté le Fils de Dieu venu en grâce. Mais il y a de l'espoir pour les hommes de ce monde. S'ils reçoivent le Seigneur, ils sont sauvés et retirés du présent siècle (cf. Gal. 1:4).

3 Les conséquences de la victoire de Jésus à la croix

Du plus profond de nos cœurs, nous pouvons rendre grâce à Dieu et le louer parce qu'il « nous a délivrés du pouvoir des ténèbres, et nous a transportés dans le royaume du Fils de son amour » (Col. 1:13).

L'épître aux Hébreux nous dit : « Puis donc que les enfants ont eu part au sang et à la chair, lui aussi semblablement y a participé, afin que, par la mort, il rendît impuissant celui qui avait le pouvoir de la mort, c'est-à-dire le diable ; et qu'il délivrât tous ceux qui, par la crainte de la mort, étaient, pendant toute leur vie, assujettis à la servitude » (2:14, 15). Quel bonheur pour nous d'apprendre que, par sa mort, Jésus a rendu impuissant celui qui nous tenait dans la servitude !

Bien que vaincu, Satan déploie encore tous ses efforts pour faire tomber les croyants. Nous ne le savons que trop par expérience. Il continue à faire ce qu'il a fait avec les disciples de Jésus : les cribler comme le blé (Luc 22:31). L'apôtre Paul exhorte les croyants à être sur leurs gardes. Il s'agit de « tenir ferme contre les artifices du diable » (Éph. 6:11), de ne pas ignorer ses desseins (2 Cor. 2:11), de ne pas s'exposer à ses tentations (1 Cor. 7:5). À des croyants qui doivent accomplir un service délicat parce qu'ils sont « spirituels », il adresse l'exhortation incisive : « prenant garde à toi-même, de peur que toi aussi tu ne sois tenté » (Gal. 6:1).

Mais Satan doit être considéré comme un ennemi vaincu, qui n'a aucune puissance contre nous si nous nous tenons près de Christ. Ses stratégies d'attaque peuvent beaucoup varier — il est tantôt « serpent », tantôt « lion », tantôt « ange de lumière » — mais dans tous les cas nous avons à lui résister. « Résistez-lui, étant fermes dans la foi » (1 Pierre 5:9). « Résistez au diable, et il s'enfuira de vous » (Jacq. 4:7). Glorieux résultat de la victoire de Christ ! Que notre foi sache le saisir !

Les jeunes gens auxquels s'adresse l'apôtre Jean étaient « forts ». La parole de Dieu demeurait en eux — ils suivaient l'exemple que montre le Seigneur lors de la tentation — et ils avaient « vaincu le méchant » (1 Jean 2:14).

L'état chrétien normal est décrit par cette parole de la même épître : « Nous savons que quiconque est né de Dieu ne pèche pas, mais celui qui est né de Dieu se conserve lui-même, et le méchant ne le touche pas » (5:18). L'œuvre de Christ est parfaite. Et nous avons des ressources pour le cas où notre manque de vigilance nous aurait fait tomber dans un piège que Satan a tendu devant nous (cf. 2:1).

« C'est pour ceci que le Fils de Dieu a été manifesté, afin qu'il détruisît les œuvres du diable » (1 Jean 3:8).

4 Les résultats finaux de la victoire sur Satan

Le livre de l'Apocalypse nous décrit les étapes de l'exécution du jugement de Satan. Dans le chapitre 12 — où nous apprenons qu'il est l'accusateur des frères, qui les accuse devant Dieu jour et nuit (v. 10) — Jean assiste à un combat dans le ciel. Michel l'archange et ses anges luttent contre Satan et ses anges, les chassent du ciel et les précipitent sur la terre. « C'est pourquoi réjouissez-vous, cieus et vous qui y habitez. Malheur à la terre et à la mer, car le diable est descendu vers vous, étant en grande fureur, sachant qu'il a peu de temps » (v. 12). Ce grand événement marque le début de la grande tribulation, au milieu de la 70^{ième} semaine de Daniel.

En outre, ce passage présente les martyrs des années qui ont précédé comme ayant été vainqueurs de Satan. Ils « l'ont vaincu à cause du sang de l'agneau et à cause de la parole de leur témoignage ; et ils n'ont pas aimé leur vie, même jusqu'à la mort » (v. 11).

À la fin de cette courte mais terrible période de trois ans et demi, le Seigneur vient en gloire et établit son royaume sur la terre. Au début du chapitre 20, nous voyons un ange descendre du ciel « ayant la clef de l'abîme et une grande chaîne dans sa main. Et il saisit le dragon, le serpent ancien qui est le diable et Satan, et le lia pour mille ans » (v. 1, 2). Durant le Millénium, Satan est hors d'état de nuire ; il ne peut plus séduire les hommes (v. 3).

À la fin de cette période de bénédiction pour toute la terre, « Satan sera délié de sa prison » (v. 7) et s'empressera d'entraîner les nations à la révolte contre Dieu. Mais son succès sera de courte durée. Le feu descendra du ciel pour exterminer ces hommes et Satan lui-même sera jeté dans l'étang de feu, pour être, comme tous ceux qui seront dans ce lieu effroyable, « tourmentés, jour et nuit, aux siècles des siècles » (v. 10). Le Seigneur Jésus avait déjà parlé du « feu éternel qui est préparé pour le diable et ses anges » (Matt. 25:41). Là seront jetés aussi tous ceux qui ne l'ont pas reçu.

5 Conclusion

Satan écrasé sous les pieds de Christ, voilà ce qu'annonçait la première prophétie de l'Écriture. L'apôtre Paul conclut son épître aux Romains par cet encouragement : « Or le Dieu de paix brisera bientôt Satan sous vos pieds. Que la grâce de notre Seigneur Jésus Christ soit avec vous ! » (Rom. 16:20). Nous sommes déjà liés à Jésus quant à notre position. Bientôt, avec des corps glorifiés, « nous serons toujours avec le Seigneur » (1 Thess. 4:17). Nous l'accompagnerons quand il sortira du ciel pour établir son règne sur la terre (Apoc. 19), et participerons à sa victoire.

Que Dieu nous donne de saisir la réalité de la victoire de Christ sur Satan, et de savoir traiter celui-ci comme un ennemi vaincu !

Jésus Fils de Dieu

pour ceux qui sont choqués par la notion que Dieu ait un fils

1 Expressions imagées

Dieu est esprit (Jean 4:24) et n'a certainement pas de corps ou d'organes (mains, visage, bouche, yeux). Il ne tient pas debout ni ne s'assied, physiquement parlant. Mais un langage symbolique utilisant ces expressions (anthropomorphismes) est utilisé par la Bible, afin que les gens puissent comprendre ce qui est exprimé.

2 Naissance de Jésus

Jésus n'a pas été enfanté par Dieu comme les fils sont enfantés par leurs pères humains. Il n'en reste pas moins que l'ange dit à Marie : « L'Esprit Saint viendra sur toi, et la puissance du Très-Haut te couvrira de son ombre ; c'est pourquoi la sainte chose qui naîtra sera appelée fils de Dieu ». Cette naissance miraculeuse par l'action du Saint Esprit sur la vierge est même reconnue par le Coran.

3 Portée de l'expression fils de Dieu

Les prophètes et hommes de Dieu ont souvent eu des noms particuliers. Abraham est appelé « ami de Dieu » (Ésaïe 41:8). Jésus a de nombreux noms : Jésus (L'Éternel Sauveur), Emmanuel (Dieu avec nous ; Matt. 1:23), Merveilleux, Conseiller, Dieu fort, Prince de paix (Ésaïe 9:6).

Dans les Évangiles, nous lisons que Dieu a dit de Jésus « Celui-ci est mon fils bien-aimé... écoutez-le » (Matt. 17:5). Qui un homme aime-t-il le plus, son ami ou son fils ? Son fils, bien sûr ! Pour le distinguer de tous les autres, Dieu appela Jésus son fils. Que voulait dire Dieu par là ?

Nous disons que le fils est l'image de son père. ainsi, en voyant Jésus nous apprenons à mieux connaître Dieu (Jean 14:9).

Un fils a la même nature que son père. Cela a été le cas de Jésus (Jean 5:18).

Un fils peut prendre la place de son père, et le représenter, et parler en son nom, ce qu'a fait Jésus lorsqu'il était parmi les hommes.

C'est pourquoi on l'appelle aussi la Parole de Dieu. Dieu parlait au travers de lui (Héb. 1:3).

C'est de toutes ces choses que nous parle l'expression fils de Dieu.

4 Une idée à combattre

Quand on attaque l'idée suggérant que Dieu aurait enfanté un fils, cela combat plutôt les idolâtres qui enseignent que les dieux se marient et enfantent des fils et des filles. Et cela est très juste, et mérite d'être combattu.

Voir aussi l'article « À mes amis musulmans » qui traite les questions suivantes : 1) la Bible a-t-elle été changée, 2) la crucifixion de Christ était-elle réelle, et à quoi servait-elle ? 3) la trinité est-elle du polythéisme et qu'en est-il de la déité de Christ affirmée par les chrétiens ?

Christ a-t-il porté le péché du monde ? Par Christian Briem

Questions et Réponses p.282 - ME 2004 p.286

Table des matières

- 1 Portée de la question
- 2 La propitiation : Les saintes et justes exigences de Dieu à l'égard du péché pleinement satisfaites par l'œuvre de Christ
- 3 Substitution : Christ portant le péché
- 4 L'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde

1 Portée de la question

Question : On entend parfois exprimer la pensée que le Seigneur Jésus a porté sur la croix le péché du monde, que le péché du monde a été placé sur lui. Peut-on dire cela ?

Réponse : Cette manière de s'exprimer est loin d'être correcte. Il nous faut être bien conscients de ceci : si le péché du monde avait été placé sur le Seigneur Jésus, s'il avait porté le péché du monde sous le jugement de Dieu, alors le monde entier serait sauvé. Cela signifierait la réconciliation universelle — une doctrine qui est en pleine contradiction avec les déclarations de la Parole.

Cette expression erronée provient en grande partie de ce que l'on ne fait pas la distinction entre la propitiation et la substitution. Toutes deux sont des vérités de la Parole de Dieu qui sont étroitement liées, mais qui doivent être distinguées l'une de l'autre.

2 La propitiation : Les saintes et justes exigences de Dieu à l'égard du péché pleinement satisfaites par l'œuvre de Christ

À la croix, durant les trois heures de ténèbres, le Seigneur Jésus a pleinement glorifié Dieu relativement au péché. Là, « Celui qui n'a pas connu le péché, il l'a fait péché pour nous » (2 Cor. 5:21). Là, le Seigneur a donné l'occasion à son Dieu de montrer ce qu'il pense du péché, alors même que cela impliquait pour lui le jugement le plus sévère. Par cette œuvre, Dieu a été glorifié dans tout ce qu'il est ; sa sainteté a été manifestée aussi bien que son amour. Les saintes et justes exigences de Dieu à l'égard du péché ayant été pleinement satisfaites par l'œuvre de Christ, sa colère contre le péché ayant frappé Celui qui était absolument sans péché, Dieu peut maintenant inviter tous les hommes à venir à lui avec leurs péchés pour trouver le salut et la délivrance. C'est là la propitiation. Et ainsi, Christ « est mort pour tous » (2 Cor. 5:14, 15), il « s'est donné lui-même en rançon pour tous » (1 Tim. 2:6). « Pour tous » veut dire à l'intention de tous, en faveur de tous. « La grâce de Dieu qui apporte le salut est apparue à tous les hommes » (Tite 2:11), et c'est maintenant à chacun d'accepter par la foi ce salut offert par Dieu.

3 Substitution : Christ portant le péché

Mais la Parole ne dit jamais que Christ a « porté » les péchés de tous. Car l'acte de porter les péchés est en rapport avec la substitution. Christ n'a été le substitut, sous le jugement de Dieu, que de ceux qui croiraient en lui pour la vie éternelle. Ce n'est que leurs péchés qu'il a effectivement portés. Ainsi le Sauveur a « donné sa vie en rançon pour plusieurs », c'est-à-dire à la place de plusieurs (Matt. 20:28 ; Marc 10:45). Quand il est question de porter les péchés, la parole de Dieu ne parle que des péchés de plusieurs et de nos péchés.

« Il a porté le péché de plusieurs » (És. 53:12).

« Ainsi le Christ aussi, ayant été offert une fois pour porter les péchés de plusieurs... » (Héb. 9:28).

« Lui-même a porté nos péchés en son corps sur le bois... » (1 Pierre 2:24).

4 **L'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde**

La déclaration de Jean le baptiseur : « Voilà l'agneau de Dieu qui ôte le péché du monde » (Jean 1:29) n'est nullement en contradiction avec ce qui vient d'être dit. D'une part, il n'est pas question des péchés du monde, mais du péché comme principe — c'est ce qui est entré dans le monde par le péché d'Adam. D'autre part, il n'est pas dit qu'il ait déjà ôté le péché ou qu'il le fera un jour. La chose est exprimée dans l'absolu : l'agneau de Dieu ôte le péché du monde. L'œuvre rédemptrice de Christ est le fondement sur lequel le péché est entièrement ôté de devant les yeux de Dieu. Christ « a été manifesté une fois pour l'abolition du péché par son sacrifice » (Héb. 9:26). Pour les croyants, c'est déjà une réalité aujourd'hui. Mais ce ne sera réalisé en perfection que dans l'état éternel. Les injustes seront alors jugés et jetés pour toujours dans l'étang de feu (Apoc. 20:11-15). Et il n'y aura plus de péché dans le nouveau ciel et sur la nouvelle terre : « Il n'y aura plus de nuit » (22:5).

Jean 6 — Le pain du ciel — « Manger ma chair » par Christian Briem

Bibliques

Extrait de Mit Gott in der Wüste - Exode 15 à 17.

Traduit dans « Avec Dieu dans le désert — Exode 15 à 17 » p. 52-65

édité par EBLC, La Foge C, 1816 Chailly-Montreux, Suisse, 2005

Table des matières

- 1 Le véritable pain qui vient du ciel
- 2 La vie au monde
- 3 L'incarnation de Christ
- 4 Identification avec la mort de Christ
- 5 Communion
- 6 Résultats

Nous trouvons dans ce chapitre de Jean 6 les paroles du Fils de Dieu lui-même concernant le « pain du ciel ». Elles revêtent une signification et une profondeur extraordinaires.

1 **Le véritable pain qui vient du ciel**

À maintes reprises déjà, les Juifs avaient demandé au Seigneur Jésus de leur montrer un signe, afin de « voir » et de « croire », déclaraient-ils. En Jean 6, ils disent au Seigneur que leurs pères ont mangé la manne au désert et lui demandent : « Quelle œuvre fais-tu ? » Ils pensaient que Moïse leur avait donné à manger le pain qui vient du ciel, et si Jésus était le prophète, il devait se manifester par un signe semblable (Jean 6:30, 31). Le Seigneur reprend la pensée de la manne et répond :

« En vérité, en vérité, je vous dis : Moïse ne vous a pas donné le pain qui vient du ciel, mais mon Père vous donne le véritable pain qui vient du ciel. Car le pain de Dieu est celui qui descend du ciel, et qui donne la vie au monde... Moi, je suis le pain de vie. Celui qui vient à moi n'aura jamais faim ; et celui qui croit en moi n'aura jamais soif » (Jean 6:32-35).

Le Seigneur montre aux Juifs que ce n'était pas Moïse qui leur avait donné le pain qui vient du ciel. Il ne continue toutefois pas en disant : « mais c'est Dieu ». Il montre clairement que la manne n'était qu'une image du « véritable pain » que son Père voulait leur donner. Il était lui, Christ, ce pain véritable ; il était descendu du ciel comme le « pain de Dieu », afin de donner la vie au monde. Pour cette raison, il était aussi le « pain de vie », et quiconque venait avec foi à lui, n'avait plus faim ni soif.

2 **La vie au monde**

Avant de mettre ces versets en relation avec les versets 48 à 59, considérons encore quelques détails qui nous sont présentés ici. Si Christ lui-même était le pain qui vient du ciel, il n'était pas nécessaire de leur donner un signe : il était lui-même, dans sa Personne, le signe que Dieu se révélait en lui comme Père et que, dans sa grâce, le Père intervenait pour donner la vie non pas seulement au peuple juif, mais au monde. La vie — tel était le premier besoin de l'homme, et dans le Seigneur Jésus, la « Parole » devenue chair, était la vie (Jean 1:4).

Et nous voyons ici qu'un type ne peut jamais exprimer la vérité tout entière. Il dirige bien nos pensées dans la bonne direction, nous montre la ligne principale de ce qui doit être communiqué ; mais les choses matérielles ne peuvent jamais représenter dans toute leur plénitude les choses spirituelles. Dans le domaine naturel, le pain ne peut pas donner la vie ; il peut en assurer le maintien, mais ne peut pas la communiquer. Le Seigneur Jésus pouvait toutefois aussi bien communiquer la vie spirituelle, divine, que la maintenir.

Si le Seigneur se compare au pain et se désigne comme étant le « pain de vie », cette manière figurée de s'exprimer montre que, pour tirer profit de ce qu'il représente ainsi, il faut manger de ce pain, le « savourer ». Nous considérons de plus près ce que signifie « manger » du pain de vie quand nous parviendrons aux versets 48 et suivants. Nous apprenons ici d'abord que la foi est nécessaire pour recevoir la vie. Les Juifs se représentent la chose de façon plus superficielle et disent : « Seigneur, donne-nous toujours ce pain-là » (Jean 6:34). Mais, dans le verset qui suit, le Seigneur montre qu'il doit être lui l'objet de la foi. Si quelqu'un venait à lui avec foi et mangeait ainsi de ce pain de vie, il trouverait en lui sa profonde satisfaction pour toujours et n'aurait plus jamais faim ni soif.

Quelle pensée précieuse nous est présentée ici ! En Christ habite toute la plénitude de la déité corporellement (Col. 2:9), et jouir de lui comme de Celui qui manifeste parfaitement Dieu signifie la plus profonde satisfaction pour l'âme. C'est là, dans son essence, la vie éternelle (Jean 17:3) ; et quiconque croit au Fils, en qui la vie éternelle est descendue du ciel sur la terre, la possède (6:47). Quel fait merveilleux !

Mais l'homme doit venir. Venir à Christ ne signifie rien d'autre que croire en Christ. Cela ressort clairement du verset 35, comme de l'évangile selon Jean d'une manière générale. Sous cet aspect, « venir » et « croire » sont synonymes. Seul le point de vue diffère un peu. « Venir » désigne le mouvement de l'âme vers Christ et « croire » indique la confiance qu'elle place en lui.

3 **L'incarnation de Christ**

Au verset 48, le Seigneur reprend la pensée de la manne et enseigne de manière plus approfondie ce que signifie le « manger » Lui comme pain de vie.

« Moi, je suis le pain de vie. Vos pères ont mangé la manne au désert, et sont morts ; c'est ici le pain qui descend du ciel, afin que quelqu'un en mange et ne meure pas. Moi, je suis le pain vivant qui est descendu du ciel : si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement ; or le pain aussi que moi je donnerai, c'est ma chair, laquelle moi je donnerai pour la vie du monde » (Jean 6:48-51).

Les Juifs avaient rappelé au Seigneur la manne que leurs pères avaient mangée au désert, mais maintenant, dans un certain contraste, le Seigneur Jésus se présente comme le « pain vivant ». Nous pouvons aussi dire : Il montre comment lui, dans sa personne, surpassait infiniment le type. Les pères avaient effectivement mangé la manne, mais ils étaient néanmoins tous morts. Il en

allait tout autrement de celui qui mangerait de ce pain vivant. Christ était descendu du ciel et habitait sur cette terre dans l'humilité, parfaitement accessible à tout homme. Telle est la grande vérité présentée ici : Le Fils de Dieu est devenu homme (Jean 1:14) ; la vie qui était auprès du Père nous a été manifestée (1 Jean 1:2).

Si donc quelqu'un mangeait de ce « pain », il ne mourrait pas, mais vivrait éternellement. Malgré la manne, leurs pères, pour la majorité d'entre eux, étaient non seulement morts physiquement — « à cause de l'incrédulité » (Héb. 3:19), comme nous l'avons déjà rappelé —, mais spirituellement ils avaient aussi été morts. En revanche, celui qui mangeait du pain descendu du ciel ne mourrait pas spirituellement, quoi qu'il puisse advenir de son corps.

Rappelons ici encore une fois ce que signifie « manger » et « boire » dans ce contexte. Quand nous mangeons ou buvons quelque chose, nous en faisons usage pour notre bien, nous nous l'approprions, nous nous identifions si étroitement avec l'aliment que nous consommons qu'il devient une partie de nous-mêmes. C'est exactement ce que fait aussi la foi. Elle s'empare des choses spirituelles, les « savoure » et les adopte.

Se nourrir du Seigneur Jésus comme du véritable pain signifie donc faire usage par la foi de la « Parole » faite chair, en qui est la vie, se l'approprier par la foi. La vie éternelle est liée à cela, dit le Fils de Dieu.

4 Identification avec la mort de Christ

Mais ensuite, le Seigneur ne laisse subsister aucun doute sur le fait qu'il est devenu homme afin de mourir ici-bas. Personne ne pouvait être sauvé autrement.

« Or le pain aussi que moi je donnerai, c'est ma chair, laquelle moi je donnerai pour la vie du monde » (Jean 6:51b).

Si, dans la première partie du verset, le Seigneur a parlé de son incarnation, maintenant, par les mots « donner ma chair », il indique sa mort expiatoire. Il anticipe la croix. Là il subirait la mort pour le « monde » ou en faveur de tous, comme nous pouvons aussi l'exprimer. Pour avoir la vie éternelle, il fallait s'identifier personnellement au Fils de l'homme et à Sa mort comme sacrifice.

Pourtant, quelle grâce parfaite ces paroles du Seigneur manifestent aussi ! Il a voulu prendre la place que nous avions méritée. Et nous savons qu'il l'a effectivement prise.

À Lui la louange, la reconnaissance et l'adoration dès maintenant et pour toute l'éternité ! — À l'objection des Juifs, incrédules : « Comment celui-ci peut-il nous donner sa chair à manger ? » le

Seigneur répond d'une manière plus détaillée encore :

« En vérité, en vérité, je vous dis : Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'avez pas la vie en vous-mêmes. Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang a la vie éternelle, et moi, je le ressusciterai au dernier jour. Car ma chair est en vérité un aliment, et mon sang est en vérité un breuvage » (Jean 6:53-55).

Plusieurs ont pensé que le Seigneur fait allusion à la Cène, lorsqu'il parle de manger sa chair et de boire son sang. La nuit où il fut livré, après avoir pris un pain et rendu grâce, il avait dit à ses disciples : « Ceci est mon corps, qui est pour vous ; faites ceci en mémoire de moi. De même il prit la coupe aussi, après le souper, en disant : Cette coupe est la nouvelle alliance en mon sang : faites ceci, toutes les fois que vous la boirez, en mémoire de moi. Car toutes les fois que vous mangez ce pain et que vous buvez la coupe, vous annoncez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne » (1 Cor. 11:24-26 ; comp. Luc 22:19 et suiv.).

Mais il y a plusieurs raisons qui permettent de dire qu'en Jean 6, le Seigneur ne parle pas de son repas. Nous en mentionnerons brièvement quelques-unes ici. D'abord, l'apôtre Jean n'avait pas le mandat d'écrire sur des sujets et institutions « ecclésiastiques » tels que le baptême et la cène. La mission de présenter les privilèges et les devoirs de l'Assemblée de Dieu a été confiée principalement à l'apôtre Paul. Aussi se désigne-t-il comme « serviteur de l'assemblée » (Col. 1:24). L'apôtre Jean ne parle nulle part dans ses écrits de la communion ecclésiastique. Il voit l'ensemble des croyants non pas comme l'assemblée du Dieu vivant ou le corps de Christ, mais comme la famille de Dieu. Tel est le point de vue que Dieu nous a donné par lui. Et lorsque le Seigneur Jésus dit, en Jean 3, qu'il faut être « né d'eau et de l'Esprit », il ne pensait pas plus au baptême qu'il n'évoque la cène quand il parle de manger sa chair et de boire son sang.

Et puis, la citation de 1 Corinthiens 11 montre clairement qu'il n'est absolument pas question là de manger la « chair » et de boire le « sang » de Christ. Lors de la cène du Seigneur, les croyants mangent le « pain » et boivent la « coupe ». Une transformation des éléments en chair et sang est totalement étrangère à l'enseignement des Saintes Écritures. En 1 Corinthiens 10 également, où l'apôtre Paul mentionne la même institution, mais sous l'angle de la « table du Seigneur », il parle du « pain » que nous rompons et de la « coupe » de bénédiction que nous bénissons (1 Cor. 10:16), et ajoute dans le verset qui suit : « car nous participons tous à un seul et même pain ».

En outre, faire dépendre la réception de la vie éternelle de la participation à la cène du Seigneur serait une pensée incompréhensible et insupportable. Non seulement cela ouvrirait toute grande la porte au formalisme et à la superstition, mais de nombreux croyants qui ont été empêchés, par les circonstances les plus diverses de la vie, de prendre la cène, par exemple parce qu'ils ne se sont convertis que sur leur lit de mort, seraient perdus.

Ce passage ne présente plus de difficulté, lorsque nous avons compris ce que le Seigneur veut dire en Jean 6 par manger et boire, à savoir s'identifier avec Lui comme Celui qui peut véritablement satisfaire le cœur de l'homme et lui donner la vie éternelle. « Manger sa chair » et « boire son sang » ne sont que des expressions imagées exprimant que quelqu'un s'identifie par la foi à un Christ mort. Et de nouveau, cela signifie uniquement que le croyant est conduit par la grâce de Dieu à reconnaître son propre état dans la mort de Christ. Celui qui le fait a la vie éternelle ; celui qui ne le fait pas n'a pas la vie en lui-même.

Plus simplement, nous pouvons dire que ces versets nous présentent ce qui, dans d'autres passages du Nouveau Testament, est appelé le « salut ». Mais ce salut dépend de la foi dans un Sauveur mort, de la foi en son sang (Rom. 3:25). La connaissance d'un Christ vivant, à laquelle beaucoup veulent se limiter, ne conduit pas à la vie éternelle. De nombreuses personnes seraient toutes prêtes à prendre la vie de Christ comme modèle, mais s'offusquent de sa mort.

Aussi le Seigneur passe-t-il sans transition du « pain » aux expressions « ma chair » et « mon sang ». Celui qui croit véritablement en sa Personne croit au miracle de son incarnation aussi bien qu'à celui de sa mort. Seule une telle foi est liée à la vie éternelle.

L'ordre dans lequel nous comprenons ces choses est l'inverse de la suite historique. Il est évident que le Seigneur Jésus a d'abord dû devenir homme pour pouvoir mourir ensuite. Pourtant, nous commençons par manger sa chair et par boire son sang — pour rester dans l'image employée ici —, et seulement après, nous mangeons le pain. Nous devons avoir compris d'abord la signification de sa mort pour être à même de nous réjouir de la signification de sa vie merveilleuse — une vie d'humilité, d'abaissement et de consécration à son Dieu. Ce sujet béni va nous occuper maintenant.

5 Communion

Quand le Seigneur Jésus dit au verset 51 : « Si quelqu'un mange de ce pain », et au verset 53 : « Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et ne buvez son sang », il parle d'un acte unique, achevé, il décrit la chose en elle-même. Les formes verbales employées en grec pour « manger » et « boire » le montrent clairement.

Comme nous l'avons vu, il s'agit de l'identification fondamentale avec Christ et sa mort, à laquelle, dans la grâce de Dieu, est liée la vie éternelle. Par la foi, l'individu participe aux conséquences bénies de la mort expiatoire du Seigneur. Sans cela, il n'y a pas de vie éternelle.

Cet acte de foi intervient au début du chemin chrétien et porte un caractère unique. On ne peut se convertir qu'une seule fois.

Mais dans les versets 54 et 56, le Seigneur emploie une autre forme verbale, qui exprime un processus de plus longue durée ou une action répétée :

« Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang a la vie éternelle, et moi, je le ressusciterai au dernier jour... Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang demeure en moi et moi en lui » (Jean 6:54-56).

Littéralement, il est dit : « Le mangeant ma chair et le buvant mon sang ». « Le mangeant » et « le buvant » — voilà comment le Seigneur désigne le croyant individuel qui se nourrit continuellement ou de façon répétée de lui et de sa mort.

Nous apprenons ici quelque chose de très important : La vie éternelle ne peut pas être séparée de sa source. Nous ne l'avons pas indépendamment de Lui, mais la possédons seulement « dans son Fils » ; et « celui qui a le Fils a la vie » (1 Jean 5:11, 12).

« Parce que moi je vis, vous aussi vous vivrez », a dit le Seigneur dans un autre passage (Jean 14:19).

Aussi est-il nécessaire pour le croyant de toujours manger de la chair du Seigneur et boire de son sang. La vie éternelle que nous possédons doit être nourrie en permanence, et elle l'est par le souvenir vivant en nous de Son amour jusqu'à la mort et la joie que nous y trouvons. Pourrions-nous nous contenter de l'avoir fait une fois ? Et pourtant, nous avons souvent tout lieu d'éprouver une honte profonde à cet égard. Nous sommes si peu occupés, au cours de nos journées, de l'amour qu'il a manifesté dans le don de sa vie ! Tant l'auteur de ces lignes que le lecteur ont bien des motifs de s'examiner à ce sujet, car une grande partie de la faiblesse et de l'indifférence parmi nous provient sans aucun doute du fait que cet amour occupe trop peu nos cœurs. Un bel exemple à suivre nous est donné dans l'apôtre Paul. Il pouvait dire : « Ce que je vis maintenant dans la chair, je le vis dans la foi, la foi au Fils de Dieu, qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi » (Gal. 2:20).

6 Résultats

Considérons aussi les précieux résultats découlant du fait de « manger » et de « boire ». Nous avons déjà vu que, dans un sens général, le salut et, dans un sens spécial, la vie éternelle y sont liés (Jean 6:51, 53).

Mais au verset 54, le Seigneur ajoute encore un autre résultat : Il le ressusciterait au dernier jour. Lorsque le jour de l'homme aura pris fin, le Seigneur fera participer à sa résurrection tous ceux qui ont cru en lui. Le « dernier jour », souvent mentionné dans l'évangile selon Jean, commence par la résurrection et l'enlèvement des croyants (comp. Jean 6:39 et suiv. ; 11:24) et se termine par le jugement de ceux qui n'ont pas accepté Christ (Jean 12:48). Il comprend la période intermédiaire du Millénium. Ce « dernier jour » ne désigne pas la fin du monde, mais indique la dernière époque en rapport avec la responsabilité de l'homme envers Dieu. La vie éternelle que les croyants possèdent en Christ serait inconciliable avec le fait que leurs corps restent dans le tombeau.

Mais ensuite, Jean 6:56, le Seigneur indique encore un résultat : « Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang demeure en moi et moi en lui ». Il s'agit ici de la communion. Par le fait de manger et de boire, nous devenons un avec lui et il devient un avec nous. C'est l'union avec le Seigneur Jésus dans la vie qu'il nous donne par grâce. « Demeurer » signifie aussi « habiter », et qui peut comprendre l'immensité d'une telle bénédiction ? La patrie de notre âme est en Christ et Christ voit en nous son habitation !

Mais la tournure « lui en moi et moi en lui », souvent répétée dans l'évangile selon Jean, n'est pas un simple jeu de mots. Il semble aussi qu'elle n'a pas exactement le même sens dans tous les cas. Selon le contexte, l'un ou l'autre de ses aspects est mis en évidence. Toutefois, nous pouvons dire d'une manière générale : Quand le croyant est vu en Christ, la position chrétienne dans laquelle il est devant Dieu est soulignée. La responsabilité de répondre à cette position par la dépendance s'y relie. Lorsqu'il est dit que Christ est dans le croyant, la manifestation que Christ donne de lui dans le croyant est indiquée. À cela se rattache la responsabilité d'avoir Christ comme modèle pour notre marche et de le manifester devant les hommes.

Quand nous considérons tout ce que le Seigneur a dit de lui comme le pain de vie dans ce chapitre, nous sommes tout disposés à confirmer ses paroles : « Car ma chair est en vérité un aliment, et mon sang est en vérité un breuvage » (Jean 6:55). Et nous éprouvons le désir de jouir davantage de lui, dans sa personne et dans son œuvre — pour notre bénédiction et pour sa gloire.

VOIR JÉSUS DE LIEU EN LIEU Jean 12:21 et Actes 10:38 par ANDRÉ George

Juillet 1977

Table des matières

1	Préface
2	Au bord du Jourdain
3	Sur la montagne
4	Sur la mer
4.1	Près de la mer
4.2	Les traversées
4.3	Les pêches miraculeuses
5	Dans la maison
5.1	Dans la maison
5.2	Maisons où Jésus a été invité
5.2.1	Les maisons de pharisiens
5.2.2	Les maisons des pécheurs
5.2.3	Les maisons où il fut accueilli
6	Dans le chemin
6.1	En Galilée
6.2	Il se retire (Mat. 12:15)
6.3	Vers Jérusalem
7	Dans la synagogue et dans le temple
7.1	Dans la synagogue
7.2	Dans le temple
7.3	Dans le jardin
7.3.1	Le jardin de la nuit
7.3.2	Le jardin de l'aurore

1 Préface

Il y a plus d'un siècle, J. G. Bellett avait réchauffé les cœurs des croyants par ses deux brochures, toujours actuelles : « La gloire morale du Seigneur Jésus Christ » et « Le Fils de Dieu ». Il plaçait devant leurs yeux la vie sans tache du Seigneur Jésus.

Ses gloires sont de trois natures différentes : personnelles, officielles et morales. Sa gloire personnelle est celle de Fils éternel de Dieu, sa nature propre : « la gloire que j'avais auprès de toi avant que le monde fût ». Cette gloire, nous la verrons, mais ne la partagerons pas (« ... afin qu'ils voient ma gloire » Jean 17:20, 24). Sa gloire officielle, celle de Messie, de Roi des rois, apparaissait rarement durant son chemin terrestre. « Ces gloires-là restaient habituellement cachées, quand il passait, jour après jour, dans les circonstances diverses de la vie. Mais sa gloire morale ne pouvait être cachée : Jésus ne pouvait pas être autrement que parfait en toutes choses ; ce caractère lui appartenait. C'était ce qu'il était... Elle resplendissait, que l'homme pût la supporter ou non ; et maintenant elle illumine chacune des pages des quatre évangiles, comme elle illumina jadis chacun des sentiers dans lesquels le Seigneur marcha ici-bas » (J.G.B.).

Dans nos entretiens et nos brochures sur « Cinq Villages » puis « Pierre et son Maître », nous avons cherché à dégager quelques-uns des traits de cette gloire morale. Elle est tout spécialement mise en évidence dans le volume de F. v. Kietzell : « Voici l'Homme », qui retrace les dernières heures de la carrière du Seigneur Jésus.

Quant à sa gloire personnelle, nous recommandons le volume de W. J. Hocking « Le Fils de Son Amour ».

Dans ces pages, nous reprenons certains des lieux où le Seigneur Jésus a passé, afin de nous aider à mieux Le voir par les yeux du cœur, dans « l'obscur chemin » parcouru dans ce monde. Certains incidents se retrouvent, sous un autre angle, dans divers chapitres. Toutefois la même Personne reste tout du long l'objet de notre attention et de notre amour.

On ne pourra profiter de ces lignes qu'en lisant et relisant dans l'évangile même, les passages considérés. Seule la Parole de Dieu est vivante.

« Nous désirons voir Jésus » (Jean 12:21)

« Il a passé de lieu en lieu, faisant du bien, et guérissant tous ceux que le diable avait asservis à sa puissance ; car Dieu était avec Lui » (Actes 10:38).

Au soir de la vie, l'apôtre Jean, celui que Jésus aimait et qui avait avec Lui plus d'intimité qu'aucun autre, nous dit avec émotion : « Ce qui était dès le commencement, ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé et que nos mains ont touché concernant la Parole de vie... ; ce que nous avons vu et entendu, nous vous l'annonçons, afin que vous aussi vous ayez communion avec nous : or notre communion est avec le Père et avec son Fils Jésus Christ. Et nous vous écrivons ces choses, afin que votre joie soit accomplie » (1 Jean 1:1-4). L'apôtre avait vu Jésus, il l'avait entendu, il l'avait contemplé et pour ainsi dire touché de ses mains. Son cœur en était si rempli qu'il désirait faire partager cette vision à ses frères, afin que, en contemplant cette Personne merveilleuse, dans la communion avec le Père, « votre joie soit accomplie ».

Pierre nous en parle aussi, mais il précise : « Vous ne l'avez pas vu ». À travers les pages des évangiles, les yeux de notre cœur peuvent pourtant Le contempler, alors que d'endroit en endroit il s'en allait enseignant, prêchant, guérissant. Il devient ainsi pour nous une Personne mieux connue, mieux aimée ; « et, croyant en lui, quoique maintenant vous ne le voyiez pas, vous vous réjouissez d'une joie ineffable et glorieuse » (1 Pierre 1:8).

Ainsi s'affirme le désir de considérer le Seigneur Jésus dans diverses étapes de sa vie, divers endroits où il s'est trouvé. Quelle occupation pourrait mieux réjouir nos cœurs ? Le suivre dans sa carrière, allant « par toutes les villes et par les villages, enseignant dans leurs synagogues et prêchant l'évangile du royaume, et guérissant toute maladie et toute langueur » (Matt. 9:35).

Durant tout ce temps, que d'efforts il a consacrés à la formation de ses disciples, préparant ces témoins qui auraient à parler de lui, non seulement à Jérusalem, mais en Samarie, et « jusqu'au bout de la terre » (Actes 1:8). Dans ce chemin d'amour, nous considérons aussi « celui qui a enduré une telle contradiction de la part des pécheurs contre lui-même », de la part de ceux qu'il était venu chercher et sauver, mais qui « pour son amour, ont été ses adversaires ».

Du bord du Jourdain jusqu'au « jardin de l'aurore », les gloires morales, le caractère, la manière d'être, le comportement du Seigneur Jésus se présentent à nous dans les situations les plus variées, cachant sous « le voile épais d'un Galiléen méprisé » la gloire de sa Personne divine.

2 Au bord du Jourdain

Jean le baptiseur avait été envoyé pour « préparer le chemin du Seigneur » (Matt. 3:3). Au milieu de la ruine morale d'Israël, un tout petit résidu attendait encore le Messie. On venait à son baptême, baptême de repentance, en confessant ses péchés. Jean annonçait que celui qui viendrait après lui serait plus puissant que lui ; lui-même n'était pas digne de porter ses sandales. Le peuple devait donc s'attendre à voir paraître un grand personnage.

« Alors Jésus vient de Galilée au Jourdain... » — « En ces jours-là Jésus vint de Nazareth... ». Fils du charpentier de son village, charpentier lui-même, un homme pauvre, obscur, s'approchait de la rivière. Il venait, non pour accomplir des miracles, mais humblement prendre place parmi ceux qui se repentaient, sans avoir lui-même aucun péché à confesser, puisque : « Il n'a pas commis de péché » (1 Pierre 2:22) — « Il n'a pas connu le péché » (2 Cor. 5:21) — « Il n'y a point de péché en lui » (1 Jean 3:4). Il était entièrement séparé du mal dans sa nature et dans ses voies. Mais il convenait à la position qu'il avait prise au milieu de son peuple terrestre, qu'il « accomplisse toute justice ». Il trouvait ses délices dans ces « excellents de la terre » qui, eux, se repentaient et confessaient leurs fautes (Ps. 16:3). Ce premier contact mettait en évidence toute son humilité, et la grâce qui, aujourd'hui encore, pousse à la repentance et y répond.

Il fallait pourtant qu'il fût nettement distingué de tous les assistants. À peine baptisé, il s'éloigne aussitôt de l'eau et prie (Luc 3:21). Les cieus lui sont ouverts et l'Esprit descend sur lui. Lorsque Jean le voit venir à lui, il déclare : « Voilà l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde » (Jean 1:29). D'où venait-il cet Agneau ? Pas seulement de Nazareth ! À travers tout l'Ancien Testament, que de types avaient annoncé sa venue. Depuis la colline de Morija, son sacrifice avait jalonné toute l'histoire d'Israël. Ses origines étaient d'ancienneté (Michée 5:2). Il venait de plus loin encore, du fond de l'éternité, « préconnu dès avant la fondation du monde » (1 Pierre 1:20). « Il était avant moi », disait le Baptiseur. Le début de notre chapitre le déclare : « Au commencement était la Parole ; et la Parole était auprès de Dieu ; et la Parole était Dieu » (Jean 1:1). — Et dans quel but venait-il ? — « Ôter le péché du monde », mais aussi « baptiser de l'Esprit Saint » : les croyants — « et de feu » : ceux qui auront refusé l'évangile et seront atteints par le feu du jugement.

Un témoignage plus grand que celui de Jean devait lui être rendu. À sa naissance, l'ange avait annoncé aux bergers le grand sujet de joie. Mais ici, la voix du Père lui-même se fait entendre : « Celui-ci est (dans Marc et Luc : « Tu es... ») mon Fils bien-aimé, en qui j'ai trouvé mon plaisir » (Matt. 3:17). Pour la première fois le Dieu invisible s'adressait au Dieu manifesté. Il était bien Jésus de Nazareth dans son abaissement ; mais la foi apprenait à discerner en Lui l'Agneau de Dieu. Il était plus encore : « Le Fils bien-aimé du Père ». La Trinité se donne à connaître : l'Esprit descend sur lui comme une colombe, et « demeure » sur lui.

Jean n'était qu'une voix, pas un objet de contemplation. Il « voit » Jésus ; il lui rend témoignage. « Le lendemain encore... regardant Jésus qui marchait, il dit : Voilà l'Agneau de Dieu ! » Tout son être et tout son cœur se concentraient sur cette Personne, et son

témoignage allait engager d'autres à suivre Jésus. Rencontre inoubliable dont les deux disciples ont noté le moment : la dixième heure. D'autres sont ensuite gagnés par leur témoignage. Si nous étions pénétrés dans nos cœurs de l'immense amour de l'Agneau de Dieu, ne serions-nous pas tous des témoins plus vivants de la grandeur de notre Sauveur et de son œuvre (Ps. 45:1). Le ministère du Baptiseur va prendre fin. Quelle joie il avait eue de contempler cette Personne merveilleuse ! Par cette même contemplation, la vie de chacun de nous peut être transformée (2 Cor. 3:18). Et Jean « achève sa course » (Actes 13:25) sur cette parole, qui a retenti depuis lors au fond de bien des cœurs : « Il faut que Lui croisse, et que moi je diminue » (Jean 3:30).

3 Sur la montagne

La montagne occupe une grande place dans la Parole. Souvent Dieu s'y révèle et sa présence y est ressentie.

À Morija, le père et le fils allaient les deux ensemble. Au Sinaï, Moïse reçoit les révélations divines. Sur le Mont Nebo il contemple, en la compagnie de l'Éternel, toute l'étendue du pays. Sur l'Ébal et le Garizim, la malédiction et la bénédiction étaient prononcées.

Mais combien plus nous attirent les montagnes du Nouveau Testament, en particulier celles en rapport avec la vie du Seigneur Jésus. La montagne, généralement lieu de calme et de recueillement est mise en Matthieu 5:1 en contraste avec la plaine où se trouvaient les foules. Sur la montagne, auprès de Jésus « assis », les disciples s'approchent. Voilà la communion, à l'écart, avec Lui. Le Maître ouvre sa bouche et neuf fois de suite répète : « Bienheureux... bienheureux... Réjouissez-vous et tressaillez de joie, car votre récompense est grande dans les cieux » (Matt. 5:1-12). Première scène de l'évangile, où il apporte le bonheur à ceux qui vont le suivre, un bonheur qui trouve sa part en haut et non sur la terre. (À la fin de son ministère, combien de fois le Seigneur devra répéter : « Malheur... malheur », parce qu'il aura été rejeté (23:13 sqq). — Sur cette montagne, Celui qui avait promulgué la loi en Sinaï en reprend certains termes pour montrer que dans le royaume on ne sera plus jugé seulement d'après les fruits, mais selon les sources secrètes qui les auront produits. Maintenant, au milieu des siens, il personnifie la grâce, apportant une atmosphère paisible et bénie, telle que Moïse l'avait rencontrée en Horeb, lorsque « Je suis » avait « vu » et « entendu » la misère de son peuple et était « descendu » pour le délivrer (Ex. 3).

Pour appeler les douze, Jésus s'en va à nouveau sur une montagne, tout d'abord pour prier : « Et il passa toute la nuit à prier Dieu » (Luc 6:12). Ce choix allait être décisif pour toute la vie de ces hommes. « Dès le commencement » (Jean 6:64), Jésus savait ce qu'il adviendrait de chacun d'eux, en particulier de Judas qui le livrerait. Il change leurs noms parfois, mais non leur caractère. Il faudra toute l'éducation divine pour faire d'un Boanergès (fils de tonnerre), « le disciple que Jésus aimait » ; d'un Thomas souvent incrédule et discuteur, un disciple fidèle. Dans ce but, l'Homme parfaitement dépendant avait passé toute une nuit à prier. N'importe-t-il pas que nous consacrons du temps à la prière, avant de faire nos choix, et de prendre nos décisions ?

Sur cette montagne, Jésus avait appelé « ceux qu'il voulait » (Marc 3:13), non pas ceux qui le désiraient ! Job avait dit : « J'ai appelé mon serviteur, et il n'a pas répondu » (Job 19:16) ; sur la montagne où le Maître allait « établir » ses disciples, eux vinrent à lui ! Quel était le but de son appel ? Il était triple.

Tout d'abord, « pour être avec lui ». Combien il importe, avant tout service, de passer un temps suffisant avec lui, pour être formé, enseigné, préparé. Pendant trois ans, le Seigneur Jésus allait consacrer tant de cœur et d'efforts à la formation de ses disciples. Ils seraient avec lui sur la montagne, sur la mer, sur le chemin, jusqu'au jardin de la nuit. — Ensuite, il les enverrait prêcher. Le témoignage précis et précieux rendu à sa personne et à son œuvre, dépasserait les limites de Jérusalem et de la Samarie, et s'étendrait « à toute la création » (Marc 16:15). Prédication orale ; prédication écrite ; prédication, aussi et surtout, par la vie et la conduite. — Enfin, « pour leur donner autorité de guérir les maladies et de chasser les démons ». Pas seulement les miracles, signes de la puissance de Dieu pour introduire l'évangile, mais le miracle bien plus grand du salut d'une âme, de sa délivrance de la puissance de Satan.

Plus d'une fois Jésus s'en va seul à l'écart pour prier. Sans cesse entouré de malades, d'impotents, de multitudes qui le harcelaient, il lui fallait cette solitude avec son Père. Après la première multiplication des pains, alors que la foule parlait de « venir l'enlever afin de le faire roi », il se retire sur la montagne, lui tout seul (Jean 6:15). Il avait dû « contraindre » les disciples de monter dans la nacelle et de le précéder à l'autre rive, tandis qu'il renvoyait la foule. Il y avait danger pour eux d'être encensés par ces gens, ou de désirer que le Messie rejeté prenne une place qu'il ne devait recevoir que plus tard. Ainsi il importe de veiller, après un service heureux, et de disparaître plutôt que de recevoir compliments et louanges. En repassant les choses, seul dans la présence de Dieu, on en discerne les lacunes et les faiblesses, plutôt que d'en tirer gloire (cf. Marc 6:30).

Sur cette montagne, Jésus prie. Les disciples sont au milieu de la mer. Il les voit se tourmenter à ramer. Le vent est contraire, et pendant des heures et des heures ils n'avancent que de vingt-cinq à trente stades (quelques kilomètres). Lui les voyait, il intercédait pour eux ; eux l'avaient oublié ; et lorsqu'il vient à eux, marchant sur la mer, ce qu'aucun autre ne pouvait faire, ils croient voir un fantôme au lieu d'accueillir leur Maître.

D'autres montagnes se retrouvent dans les évangiles. Mais il en est une plus haute que les autres, où Jésus prend avec lui Pierre, et Jacques et Jean, et les mène à l'écart. Ils avaient été les témoins de la résurrection de la fille de Jaïrus ; il les inviterait à veiller avec lui au jardin de Gethsémané. Entre ces deux étapes, ils se retrouvaient à l'écart, tout seuls avec leur Maître ; sur la montagne, lui priait, alors qu'eux-mêmes étaient accablés de sommeil (Matt. 17, Luc 9). « Et quand ils furent réveillés, ils virent sa gloire ! »

« Après six jours, Jésus », nous disent Matthieu et Marc. Après six jours de travail, de service, un jour avec Jésus pour le contempler. Luc nous dit « environ huit jours après » — en ce huitième jour qui nous parle du premier jour d'une nouvelle semaine. Pourquoi fallait-il que les disciples dorment, comme au jardin ils s'endormirent de tristesse ? Pourquoi trop souvent nos esprits sont-ils préoccupés, ensommeillés, indifférents même, lorsque, réunis autour du Seigneur, nous annonçons sa mort et contemplons sa gloire ?

Quand leurs yeux s'ouvrirent, ils le voient « resplendissant comme un éclair » ; deux hommes, Moïse et Élie, parlaient avec lui « de sa mort qu'il allait accomplir à Jérusalem ». Au jour de la résurrection, sur le chemin d'Emmaüs, l'Homme ressuscité rappellera qu'il fallait que le Christ souffrit et qu'il entrât dans sa gloire. Les souffrances devaient être sa part ; les gloires viendraient seulement plus tard. Sur la sainte montagne, on en a déjà l'esquisse. — La gloire qui brille là n'est pas seulement celle de Messie. Tandis que Moïse et Élie disparaissent, la Voix, qui avait déjà retenti au Jourdain, se fait à nouveau entendre : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, écoutez-le ». Le Père présente pour ainsi dire le Fils, qui venait avec le législateur et le prophète de présenter l'œuvre. Les disciples se retrouvent avec « Jésus seul ». Les temps de Moïse et d'Élie sont révolus ; « Jésus seul » doit être écouté. La vision de la gloire millénaire s'est évanouie. Devant leurs yeux demeure Celui qui, déjà et toujours, était, est et sera, le Fils bien-aimé du Père.

Sur la montagne des Oliviers, face à Jérusalem, Jésus prononce le grand discours prophétique qui annonce la fin de la cité, et les événements des derniers jours. Il y passe les ultimes nuits de son ministère, alors qu'aucune maison ne s'ouvrirait à Jérusalem pour le recevoir (Luc 21:37). Dans le jardin, au pied de cette montagne, il vit les terribles heures de l'agonie. À Béthanie, derrière ce même mont des Oliviers, le Sauveur ressuscité, levant ses mains en haut, bénit les siens, et est élevé dans le ciel. Sur cette montagne encore, il posera ses pieds au jour de son apparition glorieuse (Zach. 14:4), afin de délivrer le reste de son peuple qui aura reconnu sa culpabilité et crié à Lui à travers les détresses de la grande tribulation

Avant l'ascension, il leur était apparu « en Galilée, sur la montagne où il leur avait ordonné de se rendre » (Matt. 28:16-20). Sur cette montagne de la résurrection, le Vainqueur de la mort, à qui toute autorité a été donnée, s'approche, et confie aux siens l'ordre (répété sous diverses formes à la fin de chaque évangile et au début des Actes) d'aller faire disciples toutes les nations, les baptisant pour le nom du Père et du Fils et du Saint Esprit, leur enseignant à garder toutes les choses qu'il leur avait commandées : « Et voici, moi je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la consommation du siècle ».

Ne vaut-il pas la peine d'aller, comme Lui, de temps à autre « sur la montagne » ? Pas seulement dans la solitude (qui peut comporter de graves tentations) mais dans la présence de Dieu. Pas seulement une heure ou deux, mais un jour, deux jours, trois jours...

...Laisant les heures s'écouler,

Dans un silence qui s'oublie,

Jésus, pour te laisser parler.

(H. R.)

Aller souvent aussi « à la montagne de la myrrhe » (Cant. 4:6), qui nous parle des souffrances insondables endurées à notre place sous le jugement de Dieu contre le péché ; « montagne » qui nous dépasse dans sa hauteur inaccessible pour nous. — Monter aussi à la « colline de l'encens », où nous pouvons, en réponse à tout son amour, lui offrir, et par lui au Père, le parfum de l'adoration « jusqu'à ce que l'aube se lève et que les ombres fuient ». Alors « nous connaissons à fond comme aussi nous avons été connus »

(1 Cor. 13:12).

Quel encens rare et sans mélange

T'offriraient les tiens en retour ?

Le parfum de notre louange

N'est-il pas, Jésus, ton amour ?

(H. R.)

4 Sur la mer

La montagne nous a parlé d'intimité à l'écart, dans la communion avec le Seigneur. La mer présente plutôt les circonstances extérieures, le brouhaha des foules, les hauts et les bas de la vie ; aussi, le ministère public, qui a tenu une si grande place dans la carrière de Jésus.

En effet, il n'est pas resté sur la montagne où, après une nuit de prière, il avait appelé les apôtres : « Étant descendu avec eux, il s'arrêta dans un lieu uni, avec la foule de ses disciples et une grande multitude de peuple » (Luc 6:17). Jésus s'approche des malades, des âmes tourmentées ; il est toujours disponible pour chacun. Il n'a pas passé sa vie sur les hauteurs ; il est aussi descendu près de la mer. Il ne s'est pas éloigné de la foule, mais a voulu s'en approcher ; il rencontrait chacun tel qu'il était, sans faire de discrimination entre les sympathiques et les plus repoussants, toujours prêt à répondre inlassablement à tous les besoins : « Le fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir ».

4.1 Près de la mer

« Comme il marchait le long de la mer de Galilée, il vit Simon et André, le frère de Simon, qui jetaient un filet dans la mer. » Le voyons-nous parcourir ainsi le rivage ? — Les deux hommes laissent leurs filets, leur source de revenus, et s'en vont après lui ; il les fera devenir pêcheurs d'hommes.

Un peu plus avant, Jacques et Jean raccommodaient les filets dans la nacelle. Aussitôt Jésus les appelle. Eux laissent non seulement leur nacelle, mais aussi leur père.

Plus loin, nous le voyons « sortir encore, et longer la mer ; et en passant il vit Lévi, le fils d'Alphée, assis au bureau de recettes, et il lui dit : Suis-moi. Et se levant, il le suivit » (Marc 2:13, 14). Lévi quitte sa position au service des Romains, son travail, sa profession ; il ne pourra jamais les reprendre, comme ses collègues leurs filets (Jean 21 !) ; il n'emporte, symboliquement, que son encrier et sa plume : bien des années plus tard, il écrira l'évangile qui fera revivre, pour tant de générations, toute la carrière du Messie promis.

Au milieu de leur activité professionnelle, de leurs obligations familiales, l'appel du Seigneur avait atteint ces hommes. Ils l'ont fait passer lui en premier. Toute leur vie en a été transformée. Le Seigneur n'appelle pas chacun des siens à consacrer tout son temps à son service ; mais souvent il présente telle ou telle tâche particulière ; la grâce place devant nous des occasions d'être utiles pour lui. Répondrons-nous comme le serviteur de Job (19:16), ou comme ces hommes de Galilée ?

Près de cette mer, Jésus va guérir beaucoup de malades, secourir les affligés, délivrer de la puissance du mal ceux qui en étaient captifs (Marc 3:7-11). « Il se mit encore à enseigner près de la mer. Et une grande foule se rassembla auprès de lui, de sorte que montant dans une nacelle, il s'assit sur la mer ; et toute la foule était à terre sur le bord de la mer » (Marc 4:1). Quel tableau de la persévérance inlassable du parfait Serviteur, qui savait et guérir et enseigner (Actes 1:1). Il s'adaptait à son auditoire, instruisant les uns par des paraboles, et, dans le particulier, interprétant tout à ses disciples (Marc 4:34). Les foules étaient venues de très loin, du sud et du nord du pays. Jésus était ému de compassion par ces multitudes. Le sommes-nous, dans notre époque déchristianisée, où tant d'âmes ont besoin du message de Christ, brebis lassées et dispersées qui n'ont pas de berger ?

« Près de la mer de Galilée... on lui amène un sourd » (Marc 7:31-35). Nous aussi pouvons amener des âmes en contact avec le Seigneur, comme Philippe l'avait fait pour Nathanaël, ou André avec Simon (Jean 1). Que d'aveugles et de sourds autour de nous ! Jésus emmène l'homme seul à l'écart et le touche, montrant que, de cœur, il prend part à ses circonstances. Il faut une décision personnelle pour être à Christ. Le Seigneur regarde vers le ciel, exemple pour nous dans la conscience de notre incapacité. Les oreilles et la bouche du sourd-muet vont s'ouvrir. Qui va-t-il dorénavant écouter ? Quel genre de paroles prononceront ses lèvres ? Jésus lui dit : « Ephphatha » : Ouvre-toi ! Ouvre-toi à une vie nouvelle, à la vérité, à la vraie joie. Si tu sais écouter, tu pourras parler et apporter à d'autres le message de la grâce. S'il y a trop de muets parmi nous, est-ce peut-être parce qu'ils ne savent pas écouter ?

« À l'écart », les disciples s'étaient retrouvés avec le Maître pour lui raconter « tout ce qu'ils avaient fait, et tout ce qu'ils avaient enseigné » (Marc 6:30). « À l'écart » les oreilles du sourd se sont ouvertes : d'abord écouter. Ensuite voir, comme l'aveugle conduit par Jésus « à l'écart », afin de le guérir. Enfin, contempler Sa gloire « à l'écart » sur la haute montagne.

4.2 Les traversées

Au soir d'une journée où le Seigneur avait enseigné les foules, annonçant la Parole « selon qu'ils pouvaient l'entendre », il dit à ses disciples : « Passons à l'autre rive ». On va traverser la mer, symbole de toute l'agitation des circonstances de la vie, mais Jésus est avec les siens. Pourquoi devant le vent et les vagues, sont-ils craintifs et n'ont-ils pas de foi ? — Ils avaient oublié la puissance de celui qui les accompagnait (Marc 4:35-41).

Pour lui, véritablement homme, fatigué du labeur du jour « il était à la poupe, dormant sur un oreiller ». C'est la seule occasion où nous le voyons dormir. Mais le repos ne lui sera pas accordé, pas plus que l'eau dont il avait soif au puits de Sichar, ou les figues du figuier qui n'avait que des feuilles. Dans sa parfaite humanité, il a connu la fatigue, la soif et la faim ; il n'y avait pas de repos pour lui.

Véritablement Dieu, il se lève, il reprend le vent, il dit à la mer : Fais silence, tais-toi, et il se fit un grand calme. « Ils dirent entre eux : Qui donc est celui-ci ? » — Agur l'avait déjà demandé : « Qui a rassemblé le vent dans le creux de ses mains ? Qui a serré les eaux dans un manteau ? Quel est son nom, et quel est le nom de son fils, si tu le sais ? » (Prov. 30:4). — Et nous, quelle réponse allons-nous donner ?

Jésus avait traversé la mer pour délivrer un seul homme possédé par le démon. Tel était son amour pour la foule, tel il était pour un seul démoniaque. Ayant encore repassé à l'autre rive, se trouvant au bord de la mer (Marc 5:21), il est accueilli par Jaïrus qui vient le supplier pour sa fille. Une femme est guérie en route ; la jeune fille est rendue à ses parents ; puis « il sortit de là et vint dans son pays ; et ses disciples le suivent ».

Un autre soir, une autre traversée, trouvent les disciples seuls « au milieu de la mer » (Marc 6:47). Telle est l'épreuve à laquelle le Maître les a contraints, après la joie de la multiplication des pains. Il leur fallait cette expérience, car, par les miracles, « ils n'avaient pas été rendus intelligents ». Ainsi, lorsqu'un temps de bénédictions ne nous a pas conduits plus près de lui, le Seigneur permet des jours d'adversité pour nous amener à mieux le connaître : « Véritablement tu es le Fils de Dieu » (Matt. 14:33). — Jetés çà et là par la tempête, se tourmentant à ramer, comme nous l'avons vu, les disciples l'oublient ; lorsqu'il vient à eux, ils croient voir un fantôme. Il ne s'impose pas, voulant simplement « passer à côté d'eux », comme plus tard, à Emmaüs, il fera « comme s'il allait plus loin » ; il désire être invité ! À leurs cris, sa voix répond : « C'est moi ; n'ayez point de peur ». Il calme d'abord les esprits ; ensuite les éléments déchaînés seront apaisés. La dépression mentale ne provient pas des circonstances, mais de la manière dont elles sont abordées. Il importe pour le croyant de les rencontrer avec un esprit calme, un esprit en communion avec le Seigneur : « C'est moi ; n'ayez point de peur ». — Pierre désire alors le rejoindre, en marchant sur la mer démontée pour aller à Jésus. Il y fallait toute la puissance divine ; mais quand Simon regarde le vent, il a peur et commence à enfoncer ! Que va-t-il devenir ? — « Seigneur, sauve-moi ! Et aussitôt, Jésus étendant la main, le prit » (Matt. 14:28-31). La main fidèle n'a pas laissé son disciple disparaître dans les eaux. L'homme de petite foi avait douté, mais le Sauveur ne tarde pas à le secourir. « Et quand ils furent montés dans la nacelle, le vent tomba ».

Une autre traversée de la mer (Marc 8:10) avait amené Jésus aux quartiers de Dalmanoutha. Les pharisiens discutent avec lui. Le Seigneur ressent dans son esprit cette opposition tenace : « Il soupire profondément » (v. 12). Les laissant, il remonte de nouveau dans la nacelle et s'en va à l'autre rive. Pour quel résultat cette double traversée ? — Au retour il enseigne ses disciples et les met en garde contre le levain des pharisiens et celui d'Hérode : l'hypocrisie, le légalisme, le formalisme — d'autre part, l'amitié du monde pour s'y faire une position. Successivement il leur pose neuf questions ; ils ne savent que répondre. Ils ressemblent à cet aveugle que le Seigneur va conduire par la main à l'écart, en prenant tant de peine jusqu'à ce que sa vue soit rétablie et qu'il voie « tout clairement ». Avec tristesse il doit leur dire : « Comment ne comprenez-vous pas ? » Cela ne nous arrive-t-il pas aussi de douter de la toute-puissance de Dieu, et même pire, de son amour ?

4.3 Les pêches miraculeuses

En Luc 5, Pierre, qui avait déjà rencontré Jésus sur les bords du Jourdain, va connaître sa puissance et trouver en lui son Sauveur. Devant le miracle, il s'écrie : « Seigneur, retire-toi de moi, car je suis un homme pécheur ». Mais Jésus ne s'en va pas. Il ne repousse pas le pêcheur à genoux devant lui, au contraire : « Ne crains pas ; dorénavant tu prendras des hommes ».

Plus tard Pierre touchera du doigt la puissance du Créateur. Sans réfléchir, lorsque les receveurs des didrachmes (impôt du temple) lui avaient demandé si son maître ne payait pas la taxe, il avait répondu oui. Quel embarras, lorsqu'il se retrouve avec lui dans la maison ! Jésus le prévient. Il accepte cette position d'étranger sur la terre ; lui, le Seigneur du temple va se soumettre à cet impôt pour ne pas les scandaliser. Toutefois le Créateur n'a pas besoin d'une aide humaine. Il ne va pas demander l'aumône ! Il envoie son disciple à la mer jeter son hameçon et prendre le premier poisson qui monterait : « Et quand tu lui auras ouvert la bouche, tu y trouveras un statère. Prends-le et donne-le-leur pour moi et pour toi » (Matt. 17:24-27). Pourquoi « pour moi et pour toi » et non pas « pour nous » ? Pierre avait mis son Maître au niveau d'un autre Juif, mais la gloire du Messie devait être préservée. Il n'était pas au même niveau que son disciple, même si dans son abaissement il en prenait la place. Le message transmis par Marie de Magdala dira : « Je monte vers mon Père et votre Père (pas : vers notre Père) et vers mon Dieu et votre Dieu ». Il place les siens dans la même relation que lui avec le Père, avec son Dieu. Mais il reste, Lui, « premier né entre plusieurs frères ».

Simon Pierre, le pêcheur, a rencontré le Sauveur et le Créateur. Il va connaître le Restaurateur. Auprès de cette même mer de Galilée, après une nouvelle pêche miraculeuse, Jésus ressuscité lui dit : « Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu plus que ne font ceux-ci ? » Pierre ne peut que répondre : « Oui, Seigneur, tu sais que je t'aime ». Successivement, Jésus le restaure dans le service : Pais mes agneaux — sois berger de mes brebis — pais mes brebis (Jean 21). L'amour pour le Seigneur et les siens en est le seul ressort.

Sur les rives de cette mer de Galilée, les foules avaient bénéficié du ministère du Sauveur. Près de la mer et sur la mer, les disciples avaient appris à le connaître dans sa puissance, dans son amour, dans sa grâce. Il avait fait bon être avec lui, seuls sur la montagne. Mais jamais ils n'auraient appris là-haut les leçons qu'ils ont reçues sur la mer, dans le vent et dans les tempêtes — au milieu des estropiés, des pauvres et des aveugles.

Un jour viendra, où il sera dit « la mer n'est plus » (Apoc. 21:1). Il reste un repos pour le peuple de Dieu. Repos éternel auprès de Jésus ; les peines et les douleurs auront passé ; mais l'Ami fidèle qui aura été avec nous pour les traverser, restera le même à toujours.

5 Dans la maison

5.1 Dans la maison

La maison est généralement pour l'homme « son lieu ». Les Proverbes comparent celui qui erre loin de son lieu à un oiseau qui erre çà et là loin de son nid (Prov. 27:8). La maison évoque la sécurité, l'atmosphère d'intimité de la famille, les circonstances vécues ensemble. Qu'a connu Jésus de tout cela sur la terre ? À sa naissance il n'y avait pas de place pour lui dans l'hôtellerie (Luc 2:7), même si, autrefois, il y en avait eu pour Kimham et ses compagnons (Jér. 41:17). Dans la maison sur laquelle s'était arrêtée l'étoile, les mages l'avaient adoré ; peu après, il lui fallut s'enfuir en Égypte...

De la vie errante de son ministère, il devait déclarer : « Le fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête » (Matt. 8:20). Sans doute a-t-il habité quelque temps à Capernaüm (Matt. 4:13 ; Jean 2:12), mais il y trouvait bien peu en chez soi. Lorsqu'à Jérusalem chacun s'en va dans sa maison, lui-même n'a d'autre refuge que la montagne des Oliviers (Jean 7:53). Au soir du jour où le peuple criait hosanna, aucune demeure ne s'ouvre à Jérusalem pour le recevoir. Il quitte la ville et s'en va à Béthanie avec les douze. « Les nuits il sortait et demeurait dans la montagne qui est appelée des Oliviers » (Luc 21:37).

Au cours des évangiles, nous le trouvons pourtant plusieurs fois « à la maison », sans qu'il soit toujours précisé laquelle. Elle aurait dû être un lieu d'intimité, de tranquillité, de détente. Marc, l'évangile du Serviteur, insiste sur les nombreux visiteurs qui s'y rencontraient : « On ouït dire qu'il était à la maison. Et aussitôt beaucoup de gens s'y assemblèrent, de sorte qu'il ne se trouva plus de place, même auprès de la porte » (Marc 2:1, 2). Il répond à la foi des quatre amis qui apportaient le paralytique, malgré l'opposition des scribes qui se trouvaient là.

Il attend d'être « dans la maison » pour guérir les deux aveugles qui avaient fait appel à sa pitié sur le chemin. Dans le calme de cette maison, « il touche leurs yeux, disant : Qu'il vous soit fait selon votre foi » (Matt. 9:27-30).

Un peu plus tard « ils viennent à la maison ; et la foule s'assemble de nouveau, en sorte qu'il ne pouvait pas même manger leur pain » (Marc 3:20). À nouveau les scribes s'opposent et ses proches veulent se saisir de lui.

Dans d'autres occasions toutefois, la maison est le lieu de rassemblement avec ses disciples, qui peuvent alors le questionner à loisir. Après qu'il a congédié les foules et est entré « dans la maison », ils l'interrogent sur la parabole de l'ivraie du champ. Jésus en donne le sens, mais il veut conduire les pensées des siens beaucoup plus loin, dans les mystères intérieurs du royaume : il introduit par trois « encore » successifs les paraboles du trésor, de la perle de grand prix et de la seine jetée dans la mer (Matt. 13:36-50). Quel écho a dans nos cœurs cette expression répétée : « Il s'en va... Il s'en alla » ? Les apôtres croient avoir compris (v. 51), mais montreront plus tard qu'il n'en était rien (Actes 1:6).

Un autre jour, « quand il fut entré dans la maison, s'étant retiré d'avec la foule, ses disciples l'interrogèrent ». Ils n'avaient pas saisi la pensée de Jésus que l'homme n'est pas souillé par les impuretés extérieures, mais bien plus par ce qui sort de son propre cœur (Marc 7:17-23). Seule la nouvelle naissance peut le changer.

Les disciples n'avaient pu guérir l'enfant qu'avait amené son père. Jésus avait soupiré : « Ô génération incrédule, jusques à quand serai-je avec vous ? Jusques à quand vous supporterez-vous ? » Ils attendent qu'il entre dans la maison pour lui demander en particulier : « Pourquoi n'avons-nous pu le chasser ? » Pourquoi ce manque de puissance ? pouvons-nous aussi souvent nous demander. Le Seigneur leur en donne le secret : le manque de prière et de jeûne, de renoncement à tout ce qui entrave la vie spirituelle (Marc 9:28, 29). On voudrait travailler pour le Seigneur, oubliant notre totale incapacité qui ne trouve son recours que dans sa puissance à Lui, recherchée dans la prière. Trop de choses du monde émoussent le sens spirituel, et le travail est sans fruit, faute de « jeûne ».

« Dans la maison », les disciples font part au Seigneur de leurs préoccupations quant au mariage (Marc 10:10-12). C'est l'occasion pour lui d'en souligner la sainteté. L'apôtre insistera sur l'importance de réaliser cet acte capital « seulement dans le Seigneur » (1 Cor. 7:39).

Puis il enseigne ses disciples au sujet de ses souffrances. « Ils ne comprennent pas ce discours » (Marc 9:32), et sur le chemin se disputent pour savoir qui serait le plus grand d'entre eux. En route, Jésus n'intervient pas. « Quand il fut dans la maison, il leur demanda : Sur quoi raisonnez-vous en chemin ? Et ils gardaient le silence ». Il laisse parler leur conscience, tandis que chacun vaque à ses occupations, dépose ses vêtements, peut-être se lave les pieds ou les mains. « Et lorsqu'il se fut assis, il appela les douze et leur dit : « Si quelqu'un veut être le premier, il sera... le serviteur de tous ». Merveilleux tact du Maître qui lisait dans les cœurs, et n'intervenait qu'au moment propice. Nous nous retrouvons autour du Seigneur Jésus, assis en sa présence. Dans quelle mesure les préoccupations antérieures occupent-elles encore nos esprits ? Les soucis, les projets, les disputes peut-être que nous avons eues avec des frères ou des parents ? Il aurait fallu, au préalable, que chez nous, « dans la maison », devant lui, les choses se décantent et s'éclaircissent et soient jugées. Jésus donne l'exemple de l'humilité avec le petit enfant dans ses bras. Dans le royaume l'échelle des valeurs sera complètement renversée : Ce qui est petit sera grand (Marc 9:30-37). « Apprenez de moi, car je suis débonnaire et humble de cœur » (Matt. 11:29).

Lorsque, comme nous l'avons vu, Pierre est tout embarrassé d'avoir engagé son Maître à payer les didrachmes, Jésus attend de se retrouver avec lui « dans la maison » (Matt. 17:25) pour lui donner l'issue. Les receveurs avaient dit : « Votre maître ne paie-t-il pas ? » Lui n'avait rien à payer ; il avait tout donné (2 Cor. 8:9) ; il allait se donner lui-même.

5.2 Maisons où Jésus a été invité

On en peut distinguer trois types : celles des pharisiens ; celles des pécheurs ; enfin celles qui l'ont accueilli. À travers la diversité des lieux, des accueils, des réactions, nous retrouvons toujours la même Personne se mettant au niveau de chacun, constamment prête à donner. Quelle chose extraordinaire de voir le Fils de Dieu devenu homme entrer dans la maison d'une de ces créatures ! Ne voulons-nous pas dire avec d'autres : Seigneur, viens dans ma maison ! Il voudrait y être désiré.

5.2.1 Les maisons de pharisiens

Il y pénétrait comme un docteur, parfois comme un censeur, toujours comme apportant la lumière qui manifeste l'état des cœurs, sans se laisser influencer par les règles factices d'une courtoisie et d'une politesse tout extérieures.

En Luc 7:36, « un des pharisiens le pria de manger avec lui. Et entrant dans la maison du pharisien, il se mit à table ». Jésus accepte l'invitation, et ne semble pas se formaliser de l'accueil abrupt de son hôte. Dans cette maison viendra une femme pécheresse, dont il pourra dire « ses nombreux péchés sont pardonnés, car elle a beaucoup aimé ». Il avait discerné la foi qui était dans son cœur, foi qui l'avait poussée jusqu'à entrer dans cette demeure hostile et à se jeter aux pieds du Sauveur. — La visite ne devait pas être perdue non plus pour le pharisien : « Simon, j'ai quelque chose à te dire... Je suis entré dans ta maison ». Comment y avait-il été reçu ? — Qu'en est-il de nos maisons ? Avons-nous pour le Seigneur les égards qui lui reviennent ? Y a-t-il même place pour lui ? et place pour les pécheurs qui voudraient venir à lui ?

En Luc 11:37-54 « un pharisien le pria de dîner chez lui ». Occasion pour les scribes et les docteurs de la loi de le presser fortement, le provoquer, lui dresser des pièges, chercher à surprendre quelque chose de sa bouche, afin de l'accuser. Il avait osé s'asseoir sans « s'être premièrement lavé avant le dîner » ! Le Seigneur de montrer à ses hôtes qu'eux nettoyaient le dehors, mais qu'au-dedans ils étaient pleins de méchanceté. Ils cherchaient l'apparence extérieure, la considération parmi le peuple, mais ils avaient « enlevé la clé de la connaissance » : « Vous n'êtes pas entrés vous-mêmes, et vous avez empêché ceux qui entraient ». Quand Jésus est là, les pensées des cœurs sont dévoilées.

En Luc 14, il est invité par un des principaux des pharisiens un jour de sabbat. « Ils l'observaient » : Allait-il, en un jour mis à part pour Dieu, se préoccuper du malheureux hydrolique qui se trouvait devant lui ? Le cœur de Jésus, plein de compassion, guérit l'homme, mais en même temps il touche la conscience de ses accusateurs, qui ne pouvaient répliquer à ses questions. — À son tour « il observe comment les conviés choisissaient » les meilleures places. Chacun s'attable à l'endroit qui lui paraît convenir à sa propre importance. Mais quand le Maître entre, il met à la dernière place le convié qui s'était placé trop haut, et fait monter l'autre dont l'humilité avait choisi une position inférieure. Une fois encore, l'état des cœurs est mis en lumière.

5.2.2 Les maisons des pécheurs

À l'appel de Jésus, Lévi a tout quitté et l'a suivi. Mais il désire que ses amis les publicains, et bien d'autres personnes, fassent la connaissance du Sauveur qui vient de le trouver. « Il lui fit un grand festin dans sa maison ; il y avait une grande foule de publicains et d'autres gens qui étaient avec eux à table » (Luc 5:29). Pourquoi, disent les scribes et les pharisiens, mangez-vous et buvez-vous avec les publicains et les pécheurs ? Qu'était venu faire Jésus dans ce monde ? Le condamner ? — « Je ne suis pas venu appeler des justes, mais des pécheurs, à la repentance ». Le Sauveur était là : qui l'accepterait ?

Zachée était aussi un chef de publicains. « Il cherchait à voir Jésus, quel il était » (Luc 19:1-10). Sa position, la foule, le qu'en dira-t-on, sa petite taille, étaient autant d'obstacles. Les uns disent : je ne sais pas ; d'autres : je n'ose pas ; d'autres encore : je ne peux pas. Jésus connaît le désir du publicain. Il le voit le premier, et lui dit de descendre de son sycomore « car il faut que je demeure aujourd'hui dans ta maison ». Avec autorité, le Sauveur s'invite comme convive parce qu'il a discerné chez cet homme une conscience délicate, et les premières manifestations de la foi et de la vie nouvelle. Avec quelle joie Zachée le reçoit, même si tous murmurent « disant qu'il était entré chez un pécheur pour y loger ». À cette maison, Jésus apporte le salut ; il était venu « chercher et sauver ce qui était perdu ».

À la fin de son chemin d'amour, Jésus allait être emmené dans une autre maison, celle de Caïphe le souverain sacrificateur (Luc 22:34). Pierre l'y renie. Ceux qui le tenaient se moquaient de lui et le frappaient, crachant contre lui et lui couvrant le visage, multipliant les soufflets. La « brebis muette » était « devant ceux qui la tondent ; et il n'a pas ouvert sa bouche ! » (Ésaïe 53:7).

5.2.3 Les maisons où il fut accueilli

Reçu dans la maison de Simon et d'André, Jésus y trouve la belle-mère de Simon, couchée, ayant la fièvre (Marc 1:30). Faut-il renoncer à l'accueillir ? « Aussitôt ils lui parlent d'elle », comme nous aussi pouvons le faire dans tous les problèmes et les épreuves qui surgissent dans nos familles, avec nos enfants et nos proches. Tâchons de voir la scène dans la chambre où le Seigneur entre, s'approchant de la malade, la prenant par la main ; « et aussitôt la fièvre la quitta ; et elle les servit » (Matt. 8:15 dit « elle Le servit ». Où est la différence ?).

Jaïrus avait supplié Jésus de venir dans sa maison, sa fille étant à l'extrémité. Le chemin est long. En route Jésus s'arrête pour guérir la femme qui l'avait touché. Entre-temps la jeune fille est morte. À quoi bon « tourmenter encore le Maître » (Marc 5:35) — « Ne crains pas, crois seulement », dit Jésus au père désolé. Arrivé à la maison, il met tout le monde dehors, ne prenant que le père de l'enfant et la mère, et trois de ses disciples, et entre là où l'enfant était couchée. Dans la pénombre de cette chambre mortuaire, le Sauveur s'avance. Comme il l'avait fait dans la maison de Simon, il prend la main de l'enfant et lui dit : Jeune fille, je te dis, lève-toi. Aussitôt elle se lève et marche. Il a apporté la vie dans l'intimité de la maison, intimité si nécessaire entre une âme et son Sauveur ; autrefois Joseph avait voulu être seul avec ses frères pour se révéler à eux. Qu'est-ce qui va marquer cette vie nouvelle ? Le jeune homme de Naïn se met à parler ; la fille de Jaïrus doit manger ; de Lazare il est dit : Laissez-le aller ; Dorcas n'a-t-elle pas continué de servir ?

Bien des fois, la maison de Béthanie a, sans doute, accueilli le Pèlerin fatigué, qui trouve là comme un chez soi. Il n'y vient pas comme censeur, ou même comme berger, mais comme ami. Un lien d'amour l'unit à cette famille. Des femmes que Jésus avait « guéries d'esprits malins et d'infirmités » (Luc 8:2) l'ont suivi « sur le chemin », le servant et l'assistant de leurs biens. À leur heure, elles auront leur récompense. Mais celles qui l'ont reçu « dans leur maison », ont acquis de lui une connaissance bien plus intime. Marie s'assied à ses pieds ; Marthe apporte son service. Quand les deux sœurs sont dans le deuil, elles font l'expérience de toute la sympathie de l'Homme parfait. Il n'y a plus l'une écoutant, l'autre servant ; mais deux âmes unies dans une même douleur, et n'ayant d'autre ressource que lui. Elles voient alors la vie jaillissant du royaume de la mort à la voix de Jésus, et comprennent le sens de cette parole : « Moi, je suis la résurrection et la vie » (Jean 11:25). Aussi ne viendront-elles pas s'attarder au bord d'un tombeau vide, mais auparavant, à l'heure opportune, dans la maison de Simon le lépreux, Marie versera le nard pur de grand prix sur la tête du Roi en Matthieu, sur celle du Serviteur en Marc, sur les pieds du Fils de Dieu en Jean. « Et la maison fut remplie de l'odeur du parfum ».

La maison d'un inconnu accueillera les disciples qui viennent préparer la Pâque (Luc 22:10). « Et quand l'heure fut venue, il se mit à table, et les douze apôtres avec lui ». Dans ce logis ami, dans la grande chambre garnie, Jésus prend le pain qui parle de son corps donné, la coupe qui présente son sang versé. On chante une hymne avant d'aller à la montagne des Oliviers. Et le Seigneur Jésus y révèle tant de secrets à ses disciples, prolongeant la conversation dans la vallée du Cédron, leur parlant d'une autre maison, où des places sont préparées, d'où il reviendra pour prendre les siens auprès de lui, « la maison de mon Père » (Jean 14:2). À son tour, lui-même les accueillera « et il se ceindra et les fera mettre à table, et s'avançant, il les servira » (Luc 12:37).

Dans toutes les maisons où il était entré, il avait « donné » : le salut, le pardon, la guérison, la vie, la lumière. Dans la seule maison de Simon le lépreux, il a « reçu » le parfum ; dans celle de Caïphe, le mépris et les coups ; dans la maison du Père, il recevra la louange éternelle.

6 Dans le chemin

« Combien sont beaux les pieds de Celui qui annonce la paix » (Ésaïe 52:7)

Le chemin du Seigneur Jésus sur la terre, sa carrière, peut se diviser en trois périodes : le ministère en Galilée, à travers villes et villages, enseignant, prêchant et guérissant ; la période, toujours en Galilée et au nord du pays, où, rejeté, il « se retire » ; enfin le dernier voyage pour monter à Jérusalem.

Quels traits de son caractère discernons-nous dans ce chemin ? Avant tout l'obéissance envers Dieu ; il avait reçu une mission et il l'accomplissait, même quand Satan avait cherché à l'en détourner. Seule comptait pour lui la volonté de Dieu : « Ma viande est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé, et d'accomplir son œuvre » (Jean 4:34). — Sa dépendance constante l'amenait à être un homme de prière, avec le désir de faire toujours les choses qui plaisent à Dieu. — Tout le long de la route il a démontré une fermeté inébranlable. Ni obstacles, ni ennemis, ni souffrances, ni déceptions, ne l'ont jamais arrêté. Il dresse sa face résolument pour aller à Jérusalem » (Luc 9:51). Troublé profondément dans son âme sainte par la perspective de la croix, où il sera « fait péché », il ne dévie en rien du but assigné : « C'est pour cela que je suis venu à cette heure » (Jean 12:27). — Tout le long du chemin, il a été un vrai homme. Jamais il n'a usé de sa puissance en sa faveur. Il a eu faim, il a eu soif, il a été lassé de la route, mais n'a d'aucune manière accompli un miracle pour se soulager. Il a été le pauvre, mais n'a jamais été débiteur de personne. Il n'avait pas de bourse, mais enrichissait plusieurs ; pas de grenier, mais nourrissait des foules. Que de fois son cœur, profondément humain, a été ému de compassion, jusqu'à pleurer au tombeau de Lazare, ou sur Jérusalem. — Homme parfait en toutes choses, il laissait parfois jaillir quelques rayons de sa divinité. Parole faite chair, il a habité au milieu de nous, « et nous vîmes sa gloire, une gloire comme d'un fils unique de la part du Père » (Jean 1:14).

Quand nous considérons cette marche parfaite, nous pouvons bien répéter avec le prophète : « Combien sont beaux les pieds (non pas les lèvres) de Celui qui annonce la paix ». Et ce sentier d'amour l'a conduit jusqu'à la croix, où les hommes ont cloué ces pieds qui avaient tant parcouru les chemins de la terre. L'homme a volontairement interrompu la marche du Seigneur.

6.1 En Galilée

Le Baptiseur avait « regardé Jésus qui marchait ». Les yeux de notre cœur ont besoin de le voir ainsi, tel que Matthieu entre autres nous le présente : marchant le long de la mer de Galilée, parcourant tout le pays, enseignant dans leurs synagogues ; montant sur la montagne, puis en descendant ; entrant dans Capernaüm ; un peu plus tard, passant à l'autre rive ; puis, de là plus avant, appeler Matthieu, guérir les deux aveugles. Pour le peuple assis dans les ténèbres, la lumière s'était levée. « Jésus allait par toutes les villes et par les villages », enseignant, prêchant, guérissant, ému de compassion envers les foules, persévérant encore pour « enseigner et

prêcher dans leurs villes » (10:42). Il semble n'avoir omis aucune localité dans cette Galilée méprisée par le reste du peuple. Inconnu au début de son ministère (Jean 1:26), quoique son service se soit toujours accompli en public (Jean 18:20) a-t-il été mieux connu à la fin ? — « Le monde ne l'a pas connu » (Jean 1:10). Un petit nombre ont eu les yeux ouverts ; ils ont discerné sa beauté, et à travers lui, le Père (Jean 14:9).

Un petit cortège le suivait de ville en ville : les douze, quelques femmes (Luc 8:2, 3). Elles l'avaient suivi et servi « lorsqu'il était encore en Galilée », nous dit Marc (15:41), ayant su mettre à profit le temps où l'occasion leur en était offerte. De plus près que d'autres peut-être, elles avaient vu « ses pieds » parcourir le pays. À la croix alors que tous l'avaient abandonné, elles seront là, fidèles.

« Ésaïe vit sa gloire, et il parla de lui » (Jean 12:41). Dans le temple, sur le trône haut et élevé, il avait contemplé le Seigneur proclamé saint, saint, saint, par les anges. Dans la vision prophétique, il avait considéré son abaissement (Ésaïe 53). Mais dans quelle adoration n'aurait-il pas été s'il l'avait vu parcourant ainsi son sentier d'amour, où, « sous le voile épais d'un Galiléen », se cachait la gloire du Fils bien-aimé du Père ?

Et pourtant « les villes dans lesquelles le plus grand nombre de ses miracles avaient été faits, ne s'étaient pas repenties » (Matt. 11:20). « Les pharisiens tiennent conseil contre lui pour le faire périr ». Jésus doit alors « se retirer », continuant son service, mais de plus en plus discret, si l'on peut dire, parfois hors des limites du pays. Il se retire toujours avec dignité, mais ne fuyant pas ; il n'y a rien de bas dans son comportement.

6.2 Il se retire (Mat. 12:15)

Ézéchiel avait vu la nuée lentement quitter le sanctuaire, s'arrêter à l'entrée du temple, puis à la porte de la ville, pour s'évanouir ensuite sur la montagne des Oliviers. Jésus s'éloigne. Il est « sorti de la maison » (13:1) ; il s'en va « en un lieu désert à l'écart » (14:13) ; puis « se retire dans les quartiers de Tyr et de Sidon » (15:21). Hors du pays, il guérit la fille de la femme syro-phénicienne, dont la foi surmonte tous les obstacles. Sera-ce la fin de son ministère en Israël ?

Lentement il revient « près de la mer de Galilée » (v. 29), puis « aux quartiers de Césarée de Philippe » (16:13). Pierre qui a reçu la révélation du Père, déclare : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant ». Jésus révèle alors la nouvelle économie, qui remplacera Israël mis de côté : « Sur ce roc (Christ lui-même — 1 Pierre 2:6, 7) je bâtirai mon assemblée ». L'Église prendra la place d'Israël comme témoin de Dieu sur la terre. La révélation en sera donnée plus tard aux apôtres ; mais, pour en arriver là, il faut que Jésus souffre et donne sa vie : « Dès lors Jésus commença à montrer à ses disciples qu'il fallait qu'il allât à Jérusalem et qu'il souffrît beaucoup... qu'il fût mis à mort, et qu'il fût ressuscité le troisième jour » (16:21). Cette annonce de ses souffrances est répétée à la descente de la montagne de la transfiguration ; puis, avec plus de précisions, « comme ils séjournèrent en Galilée » (17:12, 22). Finalement, « il arriva, quand Jésus eut achevé ces discours, qu'il partit de la Galilée » (19:1).

6.3 Vers Jérusalem

Dans la parabole de Luc 10:33, le Samaritain « allait son chemin » ; il avait quitté le lieu de la bénédiction (Jérusalem) pour s'en aller à celui de la malédiction (Jéricho), figure du Sauveur qui s'était anéanti lui-même pour devenir obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix, afin de secourir les misérables tombés le long de la route.

L'évangile de Luc met particulièrement en évidence les étapes de ce dernier voyage, depuis le moment où Jésus « dressa sa face résolument pour aller à Jérusalem » (Luc 9:51). Il envoie des messagers pour lui préparer un logis dans un village de Samarie ; « ils ne le reçurent point, parce que sa face était tournée vers Jérusalem ». Jacques et Jean veulent faire descendre le feu du ciel, mais le Seigneur les censure fortement. La petite troupe s'en va « à un autre village » ; rejeté, Jésus accepte de redevenir l'humble Nazaréen, et poursuit sa route sans un murmure. « Comme ils allaient par le chemin » (v. 57), il va souligner le renoncement que lui, le Seigneur, attend des siens : non pas « moi premièrement » (v. 59), mais le dévouement qui s'engage dans le même sentier que lui, sans « regarder en arrière » (v. 62).

Quel soulagement pour son cœur, après le refus des Samaritains, d'être, « comme ils étaient en chemin », reçus dans la maison de Marthe (10:38). Oasis de la route, où Marie, assise à ses pieds, « écoutait sa parole ».

Mais il faut continuer le trajet : « Il allait par les villes et par les villages, enseignant, et poursuivant son chemin, vers Jérusalem » (13:22). Quelqu'un s'étonne de voir, après tant d'années de ministère, un si petit groupe accompagner le Maître. Peu t'importe s'ils sont peu nombreux, semble dire Jésus ; toi, lutte pour « entrer par la porte étroite » avant qu'elle ne se ferme (v. 25).

Devant l'opposition, Jésus persévère : « Voici, je chasse des démons, j'accomplis des guérisons aujourd'hui et demain, et le troisième jour je suis consommé. Mais il faut que je marche aujourd'hui et demain, et le jour suivant, car il ne se peut qu'un prophète périsse hors de Jérusalem » (13:32, 33). Il avait quitté la Galilée, son lac, ses collines, sa verdure. Bientôt, de Jéricho, il va monter à Jérusalem à travers ce désert de Juda, aride et brûlant, où tout en haut, très haut, très loin, se dressent les premières maisons de cette Jérusalem qui tue les prophètes et qui lapide ceux qui lui sont envoyés. De la montagne des Oliviers, il va contempler cette ville dure, drapée dans sa propre justice, où il ne trouvera finalement qu'une croix : « Il faut que je marche... ».

« En allant à Jérusalem », une rencontre néanmoins réjouit son cœur, celle des dix lépreux qu'il guérit ; l'un d'entre eux revient sur ses pas lui rendre grâce (17:11-19). Unique occasion dans l'évangile où quelqu'un, guéri par Jésus, le remercie, lui rend grâce. D'autres l'ont « suivi dans le chemin », tel un Bartimée, ou les femmes qui l'assistaient de leurs biens. Seul cet homme, « aux pieds de Jésus », a vraiment rendu grâce. Avec chagrin le Seigneur demande : « Et les neuf où sont-ils ? » Un pourtant était revenu pour donner gloire à Dieu. Et Jésus avait bu un peu d'eau du « torrent dans le chemin » (Ps. 110:7) !

On s'approche du but. « Et prenant à lui les douze, il leur dit : Voici nous montons à Jérusalem, et toutes les choses qui sont écrites par les prophètes touchant le fils de l'homme seront accomplies : car il sera livré aux nations ; on se moquera de lui, et on l'injuriera, et on crachera contre lui ; et après qu'ils l'auront fouetté, ils le mettront à mort ; et le troisième jour il ressuscitera » (Luc 18:31). Le cœur du Sauveur aurait tant souhaité, en un tel moment, trouver quelqu'un qui ait compassion de lui, « mais il n'y a eu personne... et des consolateurs, mais je n'en ai pas trouvé » (Ps. 69:20). Des disciples, il nous est dit : « Ils ne comprirent rien de ces choses », préoccupés qu'ils étaient d'avoir, eux, la meilleure place dans le royaume (Marc 10:35-37, 41 ; Luc 22:24).

Et le Seigneur poursuit sa route. L'aveugle de Jéricho apprend que « Jésus le Nazaréen passait ». Il crie, il insiste ; le Sauveur s'arrête et le guérit. Zachée monte sur son sycamore « pour le voir, car il allait passer là ». Le Maître le voit et s'invite chez lui ; la maison du publicain s'ouvre pour le recevoir. Ce n'est qu'une étape : « Il allait devant eux, montant à Jérusalem... Il approchait de Béthanie vers la montagne des Oliviers ». La foule qui allait à la fête criait : Hosanna ; mais lui, « quand il fut proche, voyant la ville, pleura sur elle ». Il savait bien que le jugement allait s'abattre sur cette cité coupable du rejet de son Messie. Il y entra, humble, monté sur un ânon, le petit d'une ânesse (Zach. 9:9 ; Matt. 21:5) ; un jour, il y reviendra sur un cheval blanc, « Roi des rois et Seigneur des seigneurs » (Apoc. 19:11, 16) !

Une dernière fois, Jésus s'en va « selon sa coutume, à la montagne des Oliviers » (22:39). Dans le jardin, il supplie que l'heure passe loin de lui, tout en se soumettant à la volonté du Père. Dès lors, comme « l'agneau à la boucherie », il sera « emmené » (22:54, 66 ; 23:1, 14, 26).

« Et quand ils furent venus au lieu appelé Crâne, ils le crucifièrent là. » Les pieds qui avaient tant marché sur les sentiers de la Galilée et fait le long trajet jusqu'à Jérusalem, étaient maintenant cloués au bois maudit. Le sentier d'humiliation était terminé.

Dans l'humilité profonde,
Suivant ton obscur chemin,
Tu fus méprisé du monde,
Toi qui lui tendais la main ;
Toi, dont l'amour secourable,
Compatissant et parfait,
Sur l'humanité coupable,
Versa bienfait sur bienfait.

Oh ! quels trésors il nous ouvre,
Ton cœur plein de charité !
Dieu lui-même n'y découvre
Que lumière et sainteté.
(H. R.)

7 Dans la synagogue et dans le temple

Jésus n'a pas enseigné seulement dans la maison (lieu privé), sur la montagne ou près de la mer (lieux publics), mais aussi dans les synagogues et dans le temple (lieux religieux), où il a rencontré l'opposition la plus vive. Ces synagogues apparaissent souvent dans le récit évangélique comme un lieu de recours pour les misères les plus diverses. Les gens religieux passent indifférents à côté de ces besoins ; Jésus en est ému de compassion et approche ces malheureux comme celui qui guérit. D'aucuns lui en tiennent rigueur, soit parce que les guérisons sont opérées un jour de sabbat, soit par crainte d'être compromis et exclus de la synagogue (Jean 9:22 ; 12:42).

7.1 Dans la synagogue

Dès le début de son ministère, « Jésus parcourait toute la Galilée, enseignant dans leurs synagogues » (Matt. 4:23). Il ne se contentait pas d'un ou deux endroits, mais dans toute la Galilée, il prêchait l'évangile du royaume. Chacun avait l'occasion de l'entendre. Que trouvait-il dans ces édifices ? Le légalisme, les formes, l'apparence extérieure — avant tout, la misère humaine. Au début, il était « glorifié par tous » (Luc 4:15), mais bien vite la contradiction s'est manifestée.

Malgré l'hostilité, avec une persévérance inlassable, encore et encore, il y entra sans se laisser rebuter ; il le dira à la fin de sa vie : « J'ai toujours enseigné dans la synagogue » (Jean 18:20). Sa doctrine avait été confirmée par ses œuvres (Matt. 9:35). Malgré tout ce qui, aux yeux de Dieu, pouvait être déficient dans ces synagogues, il y avait pénétré : Sa présence avait été là, toujours pour bénir, et faire briller sa grâce.

À Capernaüm, le jour du sabbat, entré dans la synagogue, il enseignait avec autorité, non pas comme les scribes. Un homme possédé d'un esprit immonde s'exclame : Ha ! exprimant son mécontentement de la présence de celui qui avait tout pouvoir sur les démons : « Es-tu venu pour nous détruire ? » Jésus le fait taire ; le mauvais esprit sort de l'homme, délivré à l'étonnement de tous (Marc 1:21-28).

Quand il vient « encore dans la synagogue », il y trouve un autre, à la main desséchée (Marc 3:1). « Ils l'observaient pour voir s'il le guérirait le jour du sabbat, afin de l'accuser ». Pas de compassion pour le malheureux, mais l'esprit tendu afin de saisir l'occasion d'accuser Jésus qui allait, d'une main inutile faire un instrument efficace. Sur son ordre, l'homme se lève devant tous ; Jésus pose clairement la question : « Est-il permis de faire du bien le jour du sabbat, ou de faire du mal ? de sauver la vie, ou de tuer ? Mais ils gardaient le silence ». En peu de mots l'évangéliste exprime toute la souffrance de l'âme du Sauveur devant cette dureté : « Les ayant regardés alentour avec colère, étant attristé de l'endurcissement de leur cœur ». La méchanceté de ces hypocrites provoque cette colère divine, qui au jour du jugement sera appelée « la colère de l'Agneau » (Apoc. 6:16). Le malade étend sa main, elle est rétablie ; aussitôt les pharisiens avec les hérodiens tiennent conseil contre lui pour le faire périr ! Ils voulaient demeurer sur le terrain de la loi et ne pouvaient accepter la grâce.

Jésus retourne à Nazareth où il avait été élevé. « Et il entra dans la synagogue au jour du sabbat, selon sa coutume, et se leva pour lire » (Luc 4:16). En un premier temps, on s'étonne « des paroles de grâce qui sortaient de sa bouche », mais peu après (à moins que Luc n'ait groupé en un récit deux occasions différentes), lorsque Jésus parle de cette même grâce qui s'est étendue autrefois à des personnes des nations, « ils furent tous remplis de colère dans la synagogue, en entendant ces choses ». Ils cherchent à le précipiter de la montagne sur laquelle leur ville était bâtie, « mais lui, passant au milieu d'eux, s'en alla ». Il aurait pu se laisser jeter au bas de la montagne sans danger pour lui (Ps. 91:12), mais, cachant sa gloire divine, tranquillement il s'en va, et chacun s'écarte pour le laisser passer ! Il n'avait pu faire là aucun miracle « à cause de leur incrédulité ». Et pourtant dans sa grâce « il impose les mains à un petit nombre d'infirmités et les guérit ».

Dans la synagogue de Capernaüm, Jésus prononce le grand discours sur le pain de vie (Jean 6). Il est lui-même ce pain vivant descendu du ciel qui communique et entretient cette vie. Pain qui est aussi sa chair et son sang qu'il donne pour la vie du monde. Quelle en est la réaction ? « Dès lors plusieurs de ses disciples se retirèrent ; et ils ne marchaient plus avec lui ». Jésus attristé demande aux douze : « Et vous, voulez-vous aussi vous en aller ? Simon Pierre lui répondit : Seigneur, auprès de qui nous en irions-nous ? Tu as les paroles de la vie éternelle ; et nous, nous croyons et nous savons que toi, tu es le Saint de Dieu ». Peut-être y avait-il une nuance de satisfaction de soi dans la réponse de Pierre, à part cela si remarquable. Jésus doit dire : « N'est-ce pas moi qui vous ai choisis ? » — À l'arrière-plan de ce choix se profilait la figure de l'Ischariote, « qui allait le livrer ».

« Il enseignait dans l'une des synagogues en un jour de sabbat. Et voici, il y avait là une femme ayant un esprit d'infirmité depuis dix-huit ans, et elle était courbée et elle ne pouvait nullement se redresser » (Luc 13:10, 11). Elle n'a rien demandé, elle n'a pas crié à lui. Peut-être, étant tellement courbée, ne l'avait-elle même pas vu. Mais, « la voyant », Jésus l'appelle, pose ses mains sur elle, « et à l'instant elle fut redressée et glorifiait Dieu ». Le cœur du Seigneur avait discerné cette femme au milieu de la foule indifférente, hostile même puisque le chef de la synagogue « est indigné de ce que Jésus avait guéri en un jour de sabbat ». Attristé de cette hypocrisie, le Seigneur la démasque. Cette femme « est fille d'Abraham » ; dans son cœur habite la foi ; mais Satan l'avait liée, et pendant dix-huit ans elle avait été ainsi courbée. « Ne fallait-il pas la délier de ce lien le jour du sabbat ? » — Combien de croyants sont, même aujourd'hui, liés par des coutumes, des traditions, un esprit légaliste. Ils ne jouissent pas de la liberté en Christ ! Le Seigneur est puissant, encore maintenant, pour les délivrer et les affranchir. — Ses adversaires sont couverts de honte ; la foule, elle, se réjouit ; et Lui « poursuit son chemin vers Jérusalem » (v. 22).

7.2 Dans le temple

Les synagogues étaient des lieux de prière et de lecture de la loi, nées à l'époque de la dispersion et représentées un peu partout dans l'empire là où séjournèrent des Juifs. Il y en avait aussi bon nombre en Palestine. Le temple par contre était unique : centre du culte, centre de rassemblement, symbole de l'unité d'Israël. Le Seigneur du temple allait venir le visiter. Quelle réception aurait-il ? Autrefois la nuée avait rempli le tabernacle, puis le temple de Salomon ; elle l'avait quitté en Ézéchiel, à regret et lentement ; elle n'était jamais revenue. Mais Celui qui donne la nuée indiquait la présence, allait personnellement entrer dans ce temple qu'il appelle la maison de son Père. Qu'y trouverait-il ?

Dans sa petite enfance, il y est présenté selon la loi (Luc 2:22-38) pour que ses parents y offrent le sacrifice prescrit pour la mère (pas pour l'enfant !), selon Lévitique 12. La pauvreté des parents de Jésus ne leur permettait d'apporter que deux tourterelles. Dès l'humble foyer de Nazareth, « étant riche, il a vécu dans la pauvreté pour vous, afin que par sa pauvreté vous fussiez enrichis » (2 Cor. 8:9).

Apparemment, personne dans le temple ne remarque l'enfant. Aucune attention ne serait-elle vraiment portée à Celui que Joseph et Marie savaient être « le Fils du Très-Haut, Celui qui sauverait son peuple de leurs péchés » (Luc 1:32 ; Matt. 1:21). Seul un vieillard s'avance, conduit par l'Esprit. Entre ses bras, il prend le petit enfant. Il bénit Dieu : « Maintenant, Seigneur, tu laisses aller ton esclave en paix selon ta parole ; car mes yeux ont vu ton salut ». Siméon bénit les parents, mais non l'enfant, car comment, lui homme mortel, bénirait-il celui qui devait être « une lumière pour la révélation des nations, et la gloire de ton peuple Israël ». — Anne la prophétesse survient en ce même moment, louant le Seigneur, et parlant de Lui à tous ceux qui à Jérusalem attendaient la délivrance (Mal. 3:16).

« Quand il eut douze ans », ses parents le prennent avec eux à Jérusalem pour la fête de Pâque. S'en retournant, ils ne savent pas que l'enfant Jésus n'était pas avec eux. Ils croyaient qu'il se trouvait dans la troupe des voyageurs, ou parmi leurs parents. (N'arrive-t-il pas à des parents, même dans des familles chrétiennes, de ne pas savoir où en est spirituellement leur enfant ? ou peut-être les parents prennent-ils soin de son âme, mais parmi la troupe de ceux qui adorent s'occupe-t-on de lui ? Sait-on où il en est ?) Quant à Jésus, il était dans le temple au milieu des docteurs, écoutant et interrogeant. Tout en étant conscient de sa divinité (v. 49), il ne sortait pas de la position qui convenait à son âge : il n'enseignait pas. Mais il n'avait pas non plus besoin d'apprendre de ces docteurs, lui qui savait tout sans en faire parade. En toutes choses il a été parfait à tous les stades de sa croissance, n'agissant pas, enfant, comme il le fera, homme.

Que de fois durant son ministère, Jésus est entré dans ce temple. En Jean 5, il y rencontre le paralytique, qu'il venait de guérir à Béthesda. Cet homme n'avait pas crié à lui ; il n'avait pu que témoigner de sa détresse : « Je n'ai personne », et cela depuis trente-huit ans. Il ignorait même qui l'avait guéri. Il faut que « Jésus le trouve dans le temple et lui dise : Ne pêche plus, de peur que pis ne t'arrive » (impliquant que sa maladie avait été sans doute un châtement pour une faute grave). L'autre n'a rien de plus pressé que d'aller dénoncer Jésus aux Juifs et disparaître. Ainsi le Sauveur, malgré sa grâce, est parfois méconnu par ceux qui ont bénéficié de sa puissance.

À la fête des tabernacles, « comme on était déjà au milieu de la fête, Jésus monta au temple, et il enseignait ». Les foules étaient là, discutant, disputant. Au milieu de ce brouhaha, Jésus « criait dans le temple », enseignant qui il était dans sa parfaite humanité et dans sa divinité (v. 28-29). — « La dernière journée, la grande journée de la fête, Jésus se tint là et cria, disant : Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive » (Jean 7:37). La fête des tabernacles était celle de la joie. Le huitième jour en était le couronnement, la fin des sept fêtes de l'Éternel, selon Lévitique 23. Pourquoi parler de soif en cette journée culminante ? La loi n'avait rien amené à la perfection, elle ne pouvait donner la vie. Les fêtes de l'Éternel étaient devenues « les fêtes des Juifs », cérémonies et rites où la vie était éteinte. Maintenant Jésus était là. On pouvait venir à lui, et plus tard recevoir l'Esprit, si l'on croyait en lui. Les huissiers chargés de le prendre n'osent le faire : « Jamais homme ne parla comme cet homme ». Malgré les avertissements de Nicodème, toute l'opposition des sacrificateurs et des pharisiens s'envenime : « Un prophète n'est pas suscité de Galilée ! ». Et chacun s'en va dans sa maison. Aucune ne s'ouvre pour recevoir le Sauveur qui va passer la nuit « à la montagne des oliviers ».

L'évangile de Jean nous présente quatre fêtes des Juifs en rapport avec le temple. Celle du chapitre 5, où Jésus rencontre le paralytique dans le temple ; celle des tabernacles, où Jésus criait dans le temple ; celle de la dédicace où il se promenait dans le temple, vrai berger des brebis (Jean 10:22-30) ; enfin la dernière Pâque où il a été crucifié : « Détruisez ce temple (celui de son corps), et en trois jours je le relèverai » (Jean 2:19).

À son arrivée à Jérusalem, après que la foule eut crié : Hosanna dans les lieux très hauts ! « Il entra dans le temple ; et après avoir promené ses regards de tous côtés, sur tout, comme le soir était déjà venu, il sortit et s'en alla à Béthanie » (Marc 11:11). Savons-nous voir le Seigneur Jésus promener ainsi son regard pénétrant de tous les côtés, sur tout ? Y avait-il dans ce temple un cœur pour lui, une attitude qui corresponde encore à la maison de Dieu ? Il cherche en vain. À sa première venue dans cette maison, Siméon avait été là, et Anne ; mais ce jour-là, personne. Pour Israël « le soir était déjà venu » ; Jésus sort et s'en va.

Dans cette dernière semaine de sa vie, le Seigneur revient pourtant chaque jour dans le temple. Tout d'abord pour en chasser les marchands, rappelant qu'il est écrit : « Ma maison sera appelée une maison de prière pour toutes les nations, mais vous vous en avez fait une caverne de voleurs ». Puis, les unes après les autres, toutes les classes religieuses vont venir à lui ; il met en lumière leur hypocrisie, leur incrédulité, leur haine.

Une seule fois, son cœur a été consolé. « Étant assis vis-à-vis du trésor du temple, il regardait comment la foule jetait de la monnaie au trésor... et une pauvre veuve vint et y jeta deux pites » (Marc 12:41, 42). Jésus assis, regarde ! Tant de fois dans l'évangile de Marc ce même regard s'est posé sur diverses personnes ; il considère maintenant comment l'on donne au trésor, c'est-à-dire non pas tellement combien est donné, mais quelle proportion on garde pour soi. Et la veuve vient. Elle y jette tout ce qu'elle possède. Elle donne tout, comme lui-même avait tout donné, et allait faire le sacrifice de sa propre vie.

La dernière semaine s'achève. « Et Jésus sortit et s'en alla du temple » (Matt. 24:1). Seul restait le jugement. Pourtant, une fois encore, le temple sera mentionné. La sainte Victime a passé à Gethsémani, a traversé les souffrances et l'abandon de la croix. Et Jésus, « ayant encore crié d'une forte voix, rendit l'esprit. Et voici, le voile du temple se déchira en deux depuis le haut jusqu'en bas » (Matt. 27:50) :

Le lieu très saint est découvert,

L'accès à Dieu nous est ouvert

Par toi, Jésus, qui t'es offert

Sur la croix.

Quand ce soir-là les sacrificateurs sont entrés dans le temple, qu'ont-ils vu derrière le voile ? Un sanctuaire vide : « Votre maison vous est laissée déserte » (Matt. 23:38). Mais pour le croyant, le voile déchiré s'écarte sur les cieux ouverts par l'effet de Son œuvre, de même qu'au début de Son ministère ils s'étaient ouverts sur sa merveilleuse Personne. Le racheté pénètre dans les lieux saints « par le sang de Jésus, par le chemin nouveau et vivant qu'il nous a consacré à travers le voile », et dans son cœur, uni à tous les enfants de Dieu, il adore. Cette entrée dans la présence divine sera toujours à travers un voile déchiré, pas un voile ôté. Il importe d'être chaque fois conscient du prix qui a été payé pour nous donner cet accès : le corps de Jésus « déchiré ».

7.3 Dans le jardin

7.3.1 Le jardin de la nuit

« Le jour des pains sans levain, dans lequel il fallait sacrifier la Pâque, arriva » (Luc 22:7). À la suite de toutes celles qui avaient marqué la succession des années depuis la sortie d'Égypte, une dernière Pâque allait être offerte selon l'ordonnance divine. D'innombrables agneaux avaient été sacrifiés, types de l'Agneau de Dieu, qui allait, dans ce jour-là, s'offrir lui-même : « L'offrande du corps de Jésus Christ faite une fois pour toutes » (Héb. 10:10).

La Pâque était une fête de la nuit : « Tu sacrifieras la pâque, le soir, au coucher du soleil... tu la cuiras et la mangeras... et le matin tu t'en retourneras et tu t'en iras dans tes tentes » (Deut. 16:7). À la Pentecôte on se réjouissait. À la fête des Tabernacles, « tu ne seras que joyeux ». Mais la Pâque ne connaissait pas la joie. Elle annonçait « la nuit où le Seigneur Jésus fut livré », et le jour qui suivrait avec ses heures de ténèbres.

Lorsque, au dernier repas avec ses disciples, Jésus a démasqué le traître, celui-ci sort aussitôt. « Or il était nuit » (Jean 13:30). Nuit pour le traître, mais nuit aussi pour le Sauveur. Il institue alors la Cène, qui à travers les âges, le rappellera au cœur des siens. Mais comment peut-il « rendre grâce », remercier pour le pain et pour la coupe ? Que nous bénissions (rendions grâce pour) la coupe de bénédiction (1 Cor. 10:16), cela se comprend. Mais, à son égard, elle signifiait les souffrances indicibles de la croix, l'abandon de Dieu, la vie donnée, le sang versé ! Avant d'instituer la Cène, il avait refusé la coupe du vin de la joie ; pour lui, l'heure était venue de recevoir la coupe des douleurs de la main du Père. Mais sachant qu'un jour il boirait cette coupe de la joie avec les siens, « à cause de la joie qui était devant lui, il a enduré la croix, ayant méprisé la honte » (Héb. 12:2). Avec ses disciples, il peut même chanter une hymne, avant de s'en aller à la montagne des Oliviers (Marc 14:26). À travers les évangiles, nous l'avons vu prier, pleurer, encourager ; pour la première fois nous l'entendons chanter ; au moment où il va s'engager sur le chemin de sa passion, son Père lui accorde d'anticiper, pour un petit moment, le jour où il reviendra « avec chant de joie, portant Ses gerbes » (Ps. 126:6 ; Ésaïe 53:11). N'y a-t-il pas là une de ces attentions particulières du Père, à certaines étapes du chemin de son Fils ?

Pour lui, l'heure est venue de « passer de ce monde au Père ». Il revendique ce moment pour lui seul. Dans les chapitres 13 à 17 de Jean, en particulier, il dévoile les pensées cachées de Dieu, pour les laisser à ses disciples avant de les quitter. Il leur parle du Père, de la maison, du Consolateur, et de bien d'autres choses encore. La relation précise qu'en fait l'apôtre, touchante par certains détails, a sur nos âmes la profonde résonance du témoignage de quelqu'un qui était là et a tout vécu. À la fin du chapitre 16, quand tout a été dit, les disciples assistent à une scène merveilleuse : Celui qui s'était abaissé jusqu'à laver leurs pieds, lève les yeux vers le ciel, comme pour établir un trait d'union entre les siens et le Père. Ils entendent alors, dans cette extraordinaire prière du chapitre 17, parler d'une gloire qu'il avait « avant que le monde fût » ; parler d'un amour entre le Père et le Fils, qui existait « avant la fondation du monde ». Ils entendent le Fils demander au Père que ceux qui l'entourent, ceux que le Père lui a donnés, puissent un jour contempler cette gloire et partager cet amour.

« Ayant dit ces choses, Jésus s'en alla avec ses disciples au-delà du torrent de Cédron, où était un jardin... Jésus s'y était souvent assemblé avec ses disciples » (Jean 18:1, 2). Huit d'entre eux restent à l'entrée : « Asseyez-vous ici, jusqu'à ce que m'en étant allé, j'aie prié là » (Matt. 26:36). À la porte du jardin, ils vont attendre, dans la nuit, le retour de leur Maître. Accompagné de Pierre, de Jacques et de Jean, il pénètre dans le jardin, où il commence à « être saisi d'effroi et fort angoissé ». À ces trois, il va confier une souffrance dont il n'a pu parler aux autres : « Mon âme est saisie de tristesse jusqu'à la mort ; demeurez ici et veillez » (Marc 14:34). Il s'éloigne d'eux, « environ d'un jet de pierre », et « se jetant contre terre, il tombe sur sa face ».

Après les tentations du début du ministère, le diable s'était retiré d'avec lui « pour un temps » (Luc 4:13). Maintenant dans l'ombre, il s'avance : « Le chef du monde vient » (Jean 14:30). Un dernier violent effort est tenté pour arrêter le Sauveur dans le chemin du sacrifice : l'ennemi place devant lui les souffrances, la honte, l'ignominie de la croix ; l'abandon de Dieu pendant les heures de ténèbres où il serait fait péché ; la mort, salaire de ce péché. C'est le combat de Gethsémané, du jardin de la nuit.

Mais Jésus se tourne, non vers Satan, mais vers le Père. C'est de lui seul qu'il veut recevoir la coupe. Devant lui se trouve présenté tout le péché de l'homme, avec ses prolongements dans les actes d'hier, d'aujourd'hui, et de toujours, avec nos révoltes quotidiennes, nos petitesse, nos turpitudes. Toute l'humanité pécheresse est présente, de tous les lieux, de tous les temps, dans sa hideuse nudité. Il est là, ayant devant lui deux volontés, aussi saintes, aussi parfaites l'une que l'autre : ne pas connaître la souillure du péché, et d'autre part, accomplir la volonté sainte de son Père qui veut « amener plusieurs fils à la gloire », mais ne peut passer par-dessus l'offense faite à sa sainteté par le péché de l'homme.

Il s'adresse alors à son Père en trois prières. Dans la première, il demande que « s'il était possible, l'heure passât loin de lui » (Marc 14:35). Elle signifiait l'heure du jugement, l'heure de l'abandon. C'était pour lui une pensée intolérable d'être privé trois heures durant de la communion avec son Dieu. — « Et il disait : Abba, Père, toutes choses te sont possibles ; fais passer cette coupe loin de moi ; toutefois non pas ce que je veux, moi, mais ce que tu veux, toi ! » (Marc 14:36). La coupe était remplie de toute la souillure du péché. Qui, hors Jésus seul, pouvait savoir comment Dieu allait le traiter, quand il serait fait péché pour nous, et ne serait pas épargné — quand notre péché serait visité dans sa Personne ? Nous avons les expressions extérieures de ce combat : la prière ardente dans laquelle, pour la première fois, nous l'entendons appeler le Père « Abba » ; la sueur qui tombe en terre comme des grumeaux de sang ; mais nous ne pouvons pas entrer dans ce qu'a été la blessure de son âme par l'épée de l'Éternel (Zach. 13:7), au moment où il la livrait à la mort. Tout cela est devant lui : « Fais passer cette coupe loin de moi ».

Dans la seconde prière il ne dit plus « toutes choses te sont possibles », mais, dans sa soumission, accepte l'inévitable : « Mon Père, s'il n'est pas possible que ceci passe loin de moi, sans que je le boive, que ta volonté soit faite » (Matt. 26:42).

L'angoisse du combat augmente. Dans sa troisième prière, il répète les mêmes paroles que dans la seconde. Mais dans le moment où tout a failli du côté de l'homme, et que notre Sauveur est là comme prostré en terre, du haut du ciel, Dieu qui écoutait cette prière lui envoie un ange : « Un ange du ciel lui apparaît, le fortifiant » (Luc 22:43) ; une créature descend pour fortifier son Créateur ! Qu'a vu cet ange ? Une souffrance telle que la sueur de notre Seigneur décollait en terre comme des grumeaux de sang, expression de sa douleur profonde. Pourtant le sang du jardin n'était pas encore celui du sacrifice expiatoire qui ôte le péché : « Il a fait la paix par le sang de sa croix » (Col. 1:20).

Si le texte évangélique reste très sobre sur ces moments, nous trouvons dans les Psaumes des expressions qui nous permettent d'entrer plus avant dans cette agonie, tel ce cri du Psaume 102:24 : « Mon Dieu, ne m'enlève pas à la moitié de mes jours ! » Que lui dit la réponse divine ? — « Tes années sont de génération en génération !... La terre et les cieux... périront, mais toi, tu subsisteras... Toi, tu es le même, et tes années ne finiront pas ».

Dans cette lutte terrible, le Sauveur s'est trouvé inexprimablement seul. Dans ce même psaume 102, il se compare au pélican du désert, au hibou des lieux désolés, animaux impurs (Lév. 11:17), hantant les ruines. Les disciples se sont endormis, mais lui seul veille « comme un passereau solitaire sur un toit ». Les toits en terrasse de l'Orient sont le lieu où, dans la soirée, on se retrouve, on jouit les uns des autres ; lui est tout seul dans sa détresse.

« Simon, tu dors ? » (Marc 14:37). Ne s'était-il pas vanté de suivre son Maître jusqu'à la mort ? Il n'avait pu « veiller une heure » avec lui ! Comme les autres, il s'était endormi de tristesse ; il n'avait rien vu, rien entendu, ni de ce combat, ni de l'angoisse de son Maître.

La petite capacité de compassion des disciples avait glissé le long de la souffrance du Sauveur, sans pouvoir ni la pénétrer, ni la comprendre.

Enfin Jésus se lève de sa prière et vient vers les disciples. Le combat est terminé : « Il suffit » (Marc 14:11). Il a pris des mains du Père la coupe des souffrances. Désormais il n'y aura plus d'angoisse, mais combien de douleurs !

Dans la nuit, le traître s'avance, accompagné d'une foule armée. Il s'approche de Jésus pour le baiser, et son Maître de lui dire : « Ami, pourquoi es-tu venu ? ». Pourquoi ? Oui, pourquoi ? — Pour trente pièces d'argent ! Dans les trois premiers évangiles, on se saisit de Jésus et l'amène à Caïphe. Dans Jean, c'est Jésus lui-même qui s'offre : « Qui cherchez-vous ? — Jésus le Nazaréen — C'est moi (Je suis) ». « Si donc vous me cherchez, laissez aller ceux-ci ». Le Berger livre sa vie à la place de ses brebis.

7.3.2 Le jardin de l'aurore

Le soir de la crucifixion, après que toutes les classes de la population aient défilé devant le Calvaire, avec leurs moqueries et leurs injures, et que Jésus ait rendu l'esprit, il se fait un grand silence. Dans le crépuscule, deux hommes, Nicodème et Joseph d'Arimatee, se retrouvent au pied de la croix, pour prendre soin du corps de la sainte Victime et l'ensevelir. L'un d'eux, le riche, a été annoncé longtemps à l'avance par les prophètes. Pour l'autre, la parole que le Maître lui avait dite dans la nuit : « Il faut que le fils de l'homme soit élevé... », restée longtemps incompréhensible à son esprit, s'éclaire soudain quand il est là devant Jésus en croix. « Or il y avait au lieu où il avait été crucifié, un jardin, et dans le jardin un sépulcre. » Le corps est embaumé avec la mixtion de myrrhe et d'aloès d'environ cent livres, donnée par Nicodème ; puis enveloppé du linceul net apporté par Joseph. Tous deux le déposent dans le sépulcre neuf. Dans le silence de cette soirée, y a-t-il profession de foi plus éloquente que l'acte de ces deux hommes portant la dépouille de Jésus, le vase dans lequel la plénitude de la déité s'était plu à habiter ? Dans un tel lieu, il n'y a pas trace du péché ; le Sauveur l'a porté pendant les trois heures de ténèbres. Mais maintenant la souillure est à tout jamais emportée loin des regards de Dieu. Une grande pierre est roulée contre la porte du tombeau. Les deux hommes s'en vont, mais « Marie de Magdala, et l'autre Marie, étaient là, assises vis-à-vis du sépulcre ».

Sur le tard, le jour du sabbat, au crépuscule du premier jour de la semaine (Matt. 28:1), les deux femmes reviennent dans ce jardin pour « voir le sépulcre ». Rien n'a changé. Tout est net et calme. À l'aube un ange du Seigneur, descendant du ciel, roule la pierre, pourtant scellée, d'un tombeau vide, et s'assied sur elle en signe de victoire. Dans la tombe, rien n'a été terni par la corruption (Ps. 16:10). Le sépulcre reste neuf, le linceul est toujours net, les linges sont en ordre, le suaire plié à part, la pierre est roulée.

« Comme il faisait encore nuit », Marie de Magdala vient au jardin. Elle voit la pierre ôtée. Elle court l'annoncer à Simon Pierre et à l'autre disciple. Eux-mêmes se rendent au tombeau, ils voient les linges à terre, mais ils ne connaissent pas encore l'écriture qu'il devait ressusciter d'entre les morts, et s'en retournent « chez eux ». Les femmes avec les parfums arrivent « comme le soleil se levait » (Marc 16:2) : aurore du premier jour d'une semaine qui ne va plus finir. « Pourquoi cherchez-vous parmi les morts, celui qui est vivant ? » (Luc 24:5). Elles vont avertir les onze et tous les autres.

Mais pour Marie de Magdala, il n'y a plus de « chez soi », comme pour Pierre et Jean. Elle reste dans le jardin « près du sépulcre » (Jean 20:11), comme elle avait été « près de la croix » (19:25), et pleure. De Son vivant, elle avait suivi Jésus comme son Libérateur. Sur la croix, elle l'avait contemplé comme son Sauveur ; elle avait compris que pour lui donner la vie, il avait offert la sienne. Maintenant seule dans le jardin, elle cherche à voir et à comprendre davantage encore. Elle a bien apporté ses aromates ; mais au fond d'elle-même naît peut-être le sentiment qu'elle aura mieux à faire que d'embaumer le corps disparu de Jésus. Et de fait, si elle le retrouvait, elle n'aurait pas autant que ce qui va couronner sa recherche : en rencontrant Jésus ressuscité, elle aura plus qu'elle ne pensait.

Quand Jésus l'interroge : « Femme, pourquoi pleures-tu ? », elle ne reconnaît pas son visage, croyant se trouver en face du jardinier. Mais quand il l'appelle par son nom : « Marie », aussitôt elle reconnaît la voix par laquelle les sept démons avaient été chassés. Entretien inoubliable fait de deux seuls mots : « Marie... Rabboni ». Première rencontre du Ressuscité qui « apparut premièrement à Marie de Magdala » (Marc 16:9). Par une femme, le péché était autrefois entré dans le premier jardin. Par une femme, le Vainqueur ressuscité est accueilli dans le jardin de l'aurore.

Le Seigneur apparaîtra à bien d'autres : à ceux d'Emmaüs, qui s'en retournent vers leurs frères, qui eux-mêmes rapportent à leur tour les apparitions du Ressuscité. Lui-même vient le soir au milieu d'eux : les disciples se réjouissent quand ils voient le Seigneur. Il n'apparaît pas là comme un grand vainqueur qui raconte ses hauts faits et ses combats ; mais, comme quelqu'un qui passe et, dans l'intimité de cette chambre haute, apporte aux siens la paix, et leur montre ses mains et son côté : « Voyez... que c'est moi-même ». Puis il donne « plusieurs preuves assurées » de sa résurrection (Actes 1:3 ; Luc 24:39-43 ; Jean 20:27, etc.). Nous pouvons aussi bien connaître aujourd'hui cette communion qu'une Marie, un Jean, un Pierre, et les disciples en ont joui alors : « Quoique vous ne l'ayez pas vu, vous l'aimez ; et, croyant en lui, quoique maintenant vous ne le voyiez pas, vous vous réjouissez d'une joie ineffable et glorieuse » (1 Pierre 1:3).

Dans les déclarations du Ressuscité, rien ne surpasse le message confié à Marie de Magdala : « Va vers mes frères, et dis-leur : Je monte vers mon Père et votre Père, et vers mon Dieu et votre Dieu ». Si merveilleuse que fut cette révélation, Marie avait tout d'abord autre chose à dire aux disciples : « Elle a vu le Seigneur » (Jean 20:18).

Après avoir considéré le chemin merveilleux qui nous a conduits des bords du Jourdain au jardin de l'aurore, pouvons-nous dire comme ceux d'autrefois : « Nous avons vu le Seigneur ? » (v. 25). — Et saurons-nous comme lui nous occuper des autres ? Après son rejet, il pensait aux âmes fatiguées et chargées (Matt 11:28) ; à Gethsémani, il s'occupait des siens ; sur la croix il pensait à sa mère ; et au matin de la résurrection, il vient d'abord vers Marie, puis vers ses frères.

À toi Jésus, nul n'est semblable,

Car toi seul est la vérité ;

Tout dans ta personne adorable,

Est amour, grandeur et beauté.

(C. M.)

Fils de Dieu, Fils de l'homme Jean 1 v. 50 et 52 et Hébreux 2:5-9 par Arend Remmers

Tiré de notes prises à une méditation de Arend Remmers, 9 avril 2013. Lecture de Jean 1:44-52.

Jean 1:31 : « Je ne le connaissais pas ». C'est en tant qu'Agneau de Dieu qu'il ne le connaissait pas.

Jean 1:46 : celui dont Moïse a écrit c'est Deut. 18:17.

Jean 1:52 : quelque chose de plus grand que le Fils de Dieu et le roi d'Israël : la chose la plus grande, c'est le Fils de l'homme glorifié dans le ciel.

Jean 1:50. L'expression le Fils de Dieu ne signifie pas toujours la même chose. Le Fils de Dieu en Jean 1:50, ce n'est pas le Fils éternel de Dieu, comme au début du chapitre, mais c'est le Fils de Dieu comme au Psaume 2:6, 7. Psaume 2:7 ne parle pas de l'éternité du Fils (eternal sonship en anglais), le Fils éternel n'a jamais été engendré ; au Psaume 2:7 nous voyons une nouvelle

position du Fils Éternel dans l'incarnation, une position qui était toute nouvelle et qui n'avait jamais existé auparavant, « la sainte chose » conçue du Saint Esprit selon Luc 1. 35 : « aujourd'hui, je t'ai engendré ». Jésus est Fils de l'homme en tant que Fils de Marie, et Il est Fils de Dieu car conçu du Saint Esprit. On a la même chose en Jean 11:27 dans la bouche de Marthe. Fils de Dieu, normalement, c'est seulement l'être humain ; ce n'est pas identique à Celui qui était dans la condition de Fils éternel (eternal sonship en anglais), en forme de Dieu (selon Phil. 2:6) et qui a pris la forme d'un homme, « fait à la ressemblance des hommes » (selon Phil. 2:7). Fils de Dieu et roi d'Israël sont donc des choses très proches, à la fois dans le Ps. 2:6, 7 et dans la bouche de Nathanaël en Jean 1:50. Le Ps. 2:7 est le commencement de la vie du Seigneur sur la terre (aujourd'hui je t'ai engendré », et il est en liaison avec Ps. 2:6 qui parle du roi d'Israël (« j'ai oint mon roi sur Sion »).

Comment est-il possible de dire « tu verras de plus grandes choses » en Jean 1:51? En Jean 1:52, nous ne sommes plus dans le Ps. 2 qui était seulement pour Israël. Jean 1:52 parle du Ps. 8 et non pas du Ps. 2. Il faut croître dans la connaissance du Seigneur Jésus dit Pierre (2 Pierre 3:18 : « croissez dans la grâce et dans la connaissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ »). Il faut connaître les différentes gloires du Seigneur. Comment Jean 1:52 peut-il parler du Seigneur avec « de plus grandes choses » que celles de Jean 1:50 ? Pour cela il faut voir le Ps. 8:3-9 qui va beaucoup plus loin que le Ps. 2. En disant : « Qu'est-ce que l'homme », David ne parlait pas de l'homme en général, car il est écrit : « tu as assujéti toutes choses sous ses pieds » (Ps. 8:6), ce qui est cité trois fois dans le NT : Éph. 1:22, 1 Cor. 15:27, Hébr. 2:6-8.

Fils de Dieu a donc deux sens différents : 1) L'éternité de sa condition de Fils (eternal sonship ; début de Jean 1), et 2) Sa condition de Fils comme homme et roi d'Israël (Ps. 2).

Pareillement, le Fils de l'homme a deux sens différents et dans deux positions différentes :

« Qu'est-ce que l'homme, que tu te souviennes de lui, et le Fils de l'homme que tu le visites » (Ps. 8:4 et Hébr. 2:6) : c'est l'humanité du Seigneur venu sur la terre (Luc 1:35 et Ps. 2:7). Hébr. 1:5 (« Tu es mon Fils, moi je t'ai aujourd'hui engendré ») fait allusion à Ps. 2:7, tandis que Hébr. 2:5, 8 fait allusion au Ps. 8:4-6 (« tu as assujéti toutes choses sous ses pieds »). L'écrivain de l'épître aux Hébreux en Hébr. 2:8b explique le verset, et dit qu'il n'est pas encore accompli. Éph. 1:22 c'est le conseil de Dieu. Hébr. 2:8 présente le fait présent. Puis Hébr. 2:9 explique davantage : le Fils de l'homme est moindre que les anges (Hébr. 2:9) quand Il est entré dans la passion de la mort, ce qui est différent de sa situation pendant sa vie où alors les anges le servaient. Le Seigneur s'appelle toujours ou presque toujours le Fils de l'homme (« ... à cause de la passion de la mort »). Mais maintenant Il est couronné de gloire et d'honneur (Hébr. 2:7,9 ; Ps. 8:5) : c'est la place prise par le Seigneur après Sa mort et Sa résurrection. Il est glorifié comme Fils de l'homme, pas comme Dieu. Comme Dieu Il n'a jamais quitté le sein du Père (Jean 1:18), et « Moi et le Père, nous sommes un » (Jean 10:30). « Assieds-toi à ma droite » (« jusqu'à ce que j'ai mis tes ennemis comme marche-pied de tes pieds », Ps. 110:1 et Hébr. 1:13. Et « tu as mis toutes choses sous ses pieds, Ps. 8:8 et Hébr. 2:8), c'est le Seigneur comme Fils de l'homme glorifié à qui il est dit cela, et cela ne lui est pas dit comme Dieu.

Alors en Jean 1:52 on comprend que quand la terre disparaîtra, il n'y aura plus d'Israël ni de roi d'Israël comme en Jean 1:50 et Ps. 2:6. Comme Fils de l'homme glorifié, il sera éternellement l'objet du service des anges (Jean 1:52), c'est beaucoup plus grand que Jean 1:50. Donc le Fils de l'homme (Jean 1:52) ne signifie pas toujours la même chose, comme aussi le Fils de Dieu ne signifie pas toujours la même chose.

Comme sur la montagne de la transfiguration, que nous puissions ne voir que Jésus seul (Marc 9:8), et une fois revenus dans la plaine, que nous puissions prier et jeûner (Marc 9:9, 29).

CHRIST ET SES COMPAGNONS par André Gibert

« Dieu, ton Dieu, t'a oint d'une huile de joie au-dessus de tes compagnons » (Hébreux 1:9).

« Nous sommes devenus les compagnons du Christ, si du moins nous retenons ferme jusqu'au bout le commencement de notre assurance » (Hébr. 3:14).

ME 1972 p. 309

Table des matières

1 - Hébreux 1:9

2 - Hébreux 3:14

Compagnons . Le terme français a une saveur d'intimité : étymologiquement le compagnon de quelqu'un est celui qui mange son pain avec lui, donc qui partage, en une large mesure sinon totalement, ses occupations et son existence même. Notre version emploie ce mot avec justesse dans les passages cités ci-dessus, pour rendre le mot original qui signifie proprement « participants » (de, ou à), et qui est ainsi traduit en Hébr. 3:1 et 6:4. Qu'un lien tel que celui de « compagnons » puisse exister entre le Seigneur Jésus et les siens est à la gloire de Dieu ; il témoigne de l'efficacité de l'oeuvre de Christ et de la valeur qu'a pour Lui sa personne. « Ils sont tous d'un » (Hébr. 2:11). Sur le plan des relations de famille, il n'a pas honte de les appeler frères (2:11). En rapport avec une position officielle, ils sont ses compagnons.

1 - Hébreux 1:9

Des deux passages de l'épître aux Hébreux où se trouve ce mot, le premier est une citation du Psaume 45, verset 7. Il met en évidence la primauté unique de Celui qui, Dieu et homme, est glorifié au-dessus de tous, et singulièrement au-dessus de ceux qui ont eux-mêmes l'honneur d'être appelés ses compagnons. Ils sont reconnus comme les compagnons de l'homme dont l'Éternel a dit : Il « est mon compagnon » (Zach. 13:7) ; mais Il est élevé au-dessus d'eux.

Dans le Psaume 45 il est le Roi, le Messie victorieux. Il sera manifesté tel un jour. Parce qu'il a aimé la justice et haï l'iniquité, il est « oint d'une huile de joie au-dessus de ses compagnons ». Il régnera sur la terre, et les fidèles qui auront cru en lui et l'auront servi régneront avec lui, mais au-dessous de lui. Il a été ici-bas oint par Dieu de l'Esprit saint et de puissance (Actes 10:38), et comme tel est allé de lieu en lieu en faisant du bien, pour ne recevoir des hommes qu'outrages, mépris, souffrances, et trouver la croix au terme de son chemin d'homme de douleurs. Il sera oint de l'huile d'une allégresse triomphale, fait souverain d'un royaume qu'il remettra ensuite à son Père, après la félicité millénaire — pour lui un des aspects de cette « joie qui était devant lui » lorsqu'il « méprisait la honte et endurait la croix » (Hébreux 12:2).

Dans Hébreux 1:9, il s'agit de la même personne, mais vue comme elle est maintenant, cachée à la terre, glorifiée dans le ciel. Le Messie, certes (Actes 2:36), mais qui ne règne pas encore (Hébr. 2:9). C'est le Fils de Dieu devenu Fils de l'homme, un Homme en qui Dieu « nous a parlé » et qu'il a exalté à sa droite, l'oeuvre accomplie. Cet Homme glorifié dans le ciel, les cieus ouverts à la foi pour qu'elle l'y contemple, tel est le grand sujet de l'épître aux Hébreux, et le caractère de l'« aujourd'hui » dans lequel nous sommes. Ses compagnons possèdent sa vie, sont destinés à sa gloire future, et ils l'attendent, car Il apparaîtra à salut pour eux, préalablement à la manifestation de cette gloire.

Les «compagnons» dont il est question dans le Ps. 45 sont, prophétiquement, le Résidu juif de la fin. Les hommes forts de David en fournissaient un type. Il a été représenté au temps où le Seigneur était ici-bas, par les disciples, à qui Jésus pouvait dire : «Vous avez persévéré avec moi dans mes tentations. Et moi, je vous confère un royaume, comme mon Père m'en a conféré un, afin que... vous soyez assis sur des trônes, jugeant les douze tribus d'Israël» (Luc 22:28-30). Les fidèles de ce Résidu à venir auront traversé la grande tribulation (cf. Ps. 42 à 44). Une fois Christ manifesté en gloire, ils seront au bénéfice de l'huile de joie dont il sera oint ; autour d'eux, sur la terre libérée, tout l'Israël nouveau s'en réjouira, et avec lui les nations pacifiées, et toute la création, d'une joie qui fera écho à celle du ciel où seront les saints ressuscités !

Mais dans l'épître aux Hébreux les «compagnons» sont vus sur la terre actuelle, celle où Jésus a souffert et est mort, une terre non encore délivrée de la servitude de la corruption, une scène de soupirs et de gémissements pour la création, et pour eux de combats et de peines. Mais ils sont associés à un Christ glorifié dans le ciel. Ils vont vers lui, et lui vient les chercher. Ils l'attendent. Dieu a en vue «de meilleures choses pour eux» que pour le peuple terrestre (Héb. 11:40). Ils sont considérés ailleurs comme constituant l'Épouse de Christ, l'Église qui régnera avec son Époux, alors que le Résidu terrestre formera «l'ami de l'époux» (Jean 3:29), ses compagnons de l'ère millénaire. Eux sont ses compagnons dès maintenant.

2 - Hébreux 3:14

C'est à ces compagnons actuels que s'adresse le second passage. Ils ont, dans le temps présent qui est celui de la grâce, le privilège d'être «devenus les compagnons du Christ». Il les manifestera tels, plus tard, dans la gloire.

C'est en effet d'un appel céleste et non terrestre qu'ils ont été faits «participants» (même mot, rappelons-le, que «compagnons»). C'est comme ayant été appelés ainsi, qu'ils sont invités à considérer l'apôtre et le souverain sacrificateur de leur confession (Héb. 3:1). Ce n'est plus Jésus crucifié, ce n'est pas encore Jésus manifesté, c'est Jésus glorifié, attendant jusqu'à ce que toutes choses lui soient effectivement assujetties. Ils le voient, lui, dans le ciel, et sa gloire leur rappelle ses souffrances, par lesquelles il a été «consommé» comme le chef de leur salut, et rendu propre pour tous les offices qui se rattachent à ce salut. Tout est assuré à leur foi, sur ce fondement de la rédemption éternelle obtenue à la croix (9:12), et ils peuvent aller dans «la confiance et la gloire de l'espérance» (3:6). «Vous êtes devenus les compagnons du Christ», leur est-il dit. Quel sujet de méditation pour nous que l'énoncé d'une si extraordinaire prérogative ! Nous étions tous, Juifs et nations, des ennemis, ennemis de Dieu, ennemis de Christ, et nous voilà «devenus» les compagnons de ce dernier. Nous possédons par la foi la vie même de Celui dont la gloire nous est promise. Cela ne vient pas de nous. Il a fallu que lui «goûtât la mort» pour cela comme pour tout. Ces hommes autrefois si loin, sans force, impies, pécheurs, ennemis, ont été tirés de leur état de perdition parce que le «compagnon de l'Éternel» ici-bas a vu se réveiller contre lui l'épée du jugement qui devait nous atteindre, et a été «blessé dans la maison de ses amis». Pourrions-nous jamais assez «considérer» une telle Personne ? C'est ainsi qu'il a acquis des compagnons. Leur part présente est d'être méconnus comme lui l'a été : être compagnons du Christ ne peut signifier présentement qu'opprobre et tribulation. Mais «encore très peu de temps et celui qui vient viendra» (10:37). En attendant, c'est la marche par la foi à la suite du «chef et consommateur de la foi», vers le ciel à travers ce monde, comme Israël vers Canaan à travers le désert. Dans cette marche les siens sont identifiés avec lui, pour louer Dieu comme Père, dépendre de lui, et rendre témoignage (Héb. 2:11, 12, 13).

Il s'agit premièrement d'avoir reçu, par la foi en son nom, l'«assurance» d'être un des siens ; ensuite, pour chacun, de garder effectivement cette place de compagnon de Christ jusqu'au bout de la course : «si du moins nous retenons ferme jusqu'au bout le commencement de notre assurance». On part d'un pas assuré, heureux d'être ainsi enrôlés, et c'est cette assurance initiale qu'il nous est enjoint de garder. Il y faut de la vigilance, car obstacles et adversaires ne manquent pas, et ils sont redoutables. Satan murmure au cœur son perpétuel «Quoi, Dieu a dit ?» et l'incrédulité s'y glisse pour le faire «abandonner le Dieu vivant» (3:12). Le péché est toujours là avec sa séduction, cherchant à nous amorcer par les convoitises du vieil homme (v. 13). Ce n'est pas en regardant à nous que nous serons préservés, mais en «fixant les yeux sur Jésus» (12:2). La confiance en lui implique la défiance de nous-même. Sans sa fidélité à lui, il n'y aurait ni compagnons du Christ ni fidélité de ces compagnons. Leur assurance n'est ferme qu'en lui.

Nous sommes exhortés ici, non, comme nous le sommes ailleurs, à garder des commandements (et combien sont précieux pour le chrétien les commandements de Jésus et ceux de son Père !), ni l'unité de l'Esprit (si important que ce soit), mais à «retenir ferme jusqu'au bout la confiance et la gloire de l'espérance» (v. 6), «le commencement de notre assurance» (v. 14), et plus loin «notre confession» (4:14), «la pleine assurance de l'espérance jusqu'au bout» (6:11), «la confession de notre espérance» (10:23), «notre confiance» (v. 35). Autrement dit, il s'agit d'aller dans la certitude du salut initial («le commencement de votre assurance») aussi bien que final («il apparaîtra à salut») : un autre s'est chargé de ce salut pour nous, et c'est Lui que nous trouvons à la fin comme au début, comme aussi c'est Lui qui dans le ciel s'occupe des siens, car «il peut sauver entièrement ceux qui s'approchent de Dieu par lui, étant toujours vivant pour intercéder pour eux» (7:25). Laissons à nous-mêmes, nous n'aurions d'autre certitude que celle de défailir sans espoir. Mais la certitude de la persévérance de Christ et non point de la nôtre nous est offerte : nous l'avons et ne pouvons la garder que par la foi. Toute la question, pour les compagnons du Christ, est de dépendre de leur chef, le tenant ferme, et de s'attendre à «Celui qui a le pouvoir de vous garder sans que vous bronchiez» (Jude 24).

Être fidèle, qu'est-ce, pour le chrétien, sinon ne jamais douter de la fidélité de Dieu ?

Rien n'exerce davantage la conscience, tout en soutenant le cœur. Il en est ainsi par la grâce de Dieu. Les compagnons du Christ voudraient-ils être autre chose que des étrangers ici-bas ? Les avertissements, les «si du moins» sont donnés pour nous y contraindre en nous prenant par la main. Bien loin qu'ils soient là pour ébranler notre sécurité, nous en avons besoin pour que notre assurance du début demeure, fondée non sur nous mais sur Christ. Ils s'adressent aux vrais croyants, tout en mettant à l'épreuve la réalité de la foi : d'où leur solennité extrême pour les professants sans vie. Ils aiguillonnent le sentiment de notre responsabilité pour que, nous reconnaissant incapables d'y faire face, nous nous attachions fermement à cette main qui nous tient et que nous risquons sans cesse d'oublier.

Qu'il nous soit donné de garder notre rang dans cette bienheureuse compagnie, jusqu'au moment béni où, glorifiés avec Lui, nous verrons la gloire que le Père lui a donnée : «Il l'a oint d'une huile de joie au-dessus de ses compagnons».

CHRIST PURIFIANT L'ASSEMBLÉE Éphésiens 5:25-27 par André Gibert

ME 1970 p. 127

Table des matières

- 1 - Le travail de Christ purifiant son Église
- 2 - Les obstacles apparents à la purification
- 3 - Le travail de purification sera mené à terme
 - 3.1 - La purification est antérieure au tribunal de Christ
 - 3.2 - Quand la purification est-elle achevée ? — Purification et transformation
- 4 - Se préparer à la venue du Seigneur

1 - Le travail de Christ purifiant son Église

Ne nous faisons-nous pas une idée imparfaite, sinon fautive, du travail de purification que Christ effectue présentement dans chacun des siens et par là dans l'Église ?

C'est Lui qui purifie. Il peut employer des instruments pour ce «lavage d'eau par la parole», mais tout ce qui provient des instruments eux-mêmes et qui n'est pas de Lui, est sans effet ou d'un effet maléfique. C'est Lui qui purifie, au même titre qu'il s'est livré, qu'il sanctifie, et qu'il se présentera l'assemblée à lui-même.

Il ne cesse de s'occuper de cette assemblée. Il ne la perd pas de vue un seul instant, en aucun de ses membres. «Il n'est pas dit : Il l'a purifiée et l'a lavée afin qu'il puisse l'avoir, et ensuite il l'a aimée parce qu'elle était purifiée et propre à être aimée. Non. Il s'est livré lui-même pour elle parce qu'il l'aimait, et maintenant, dit-il, elle doit être purifiée et rendue telle que je la désire... Rappelons-nous toujours que la purification n'a pas lieu afin que nous puissions lui appartenir, mais que Christ a aimé l'assemblée et s'est livré lui-même pour elle afin qu'il la sanctifiât» (J. N. D.). Il se consacre à cette oeuvre de purification comme Avocat auprès du Père et comme Sacrificateur devant Dieu, «étant toujours vivant pour intercéder» pour les siens (Héb. 7:25). Inlassablement il lave les pieds des saints ; c'est en agissant par sa parole dans leur conscience et leur coeur qu'il purifie son Épouse. Et ce travail est toujours et dans tous les détails un travail parfait, sans lacune et sans faille. Comment en serait-il autrement ? Les résultats ne nous en apparaissent pas toujours, loin de là, mais il est constamment digne de Celui qui l'opère, et il en est ainsi pendant toute la durée de notre présence ici-bas.

2 - Les obstacles apparents à la purification

Y aura-t-il une souillure qui n'ait fait l'objet d'un lavage de sa part, au temps voulu ? Il se peut que l'âme n'en ait que faiblement conscience, mais ce n'est pas l'état d'âme du croyant qui fournit la mesure de la purification. Un saint en chute, non encore restauré, est toujours un saint, non seulement quant à sa position en Christ, mais comme un enfant au sujet duquel tout est fait vis-à-vis du Père pour que la communion soit rétablie dès que le péché sera confessé. Ah, certes, nous résistons à ce travail («tu ne me laveras jamais les pieds !») qui est pourtant la condition de notre sanctification pratique, journalière. Nous sommes incrédules. Nous regimbons contre les circonstances éprouvantes, nous acceptons mal les instruments humains (nos frères !) que le Seigneur emploie, de même que nous savons si peu être de tels instruments quand il nous demande de faire selon l'exemple qu'il nous a laissé. Tout cela à notre préjudice, et donc à celui de l'assemblée. Eh bien, les exhortations de la Parole, l'action de l'Esprit l'appliquant à notre âme, n'en concourent pas moins à nous sanctifier, ce qui revient toujours pour nous à «mortifier nos membres qui sont sur la terre» (Col. 3:5) et à nous «tenir nous-mêmes pour morts au péché, mais pour vivants à Dieu dans le christ Jésus» (Rom. 6:11). Elles tendent et nous font tendre vers une fin qui serait la sanctification pratique absolue, à laquelle nous n'arriverons cependant jamais tant que nous sommes dans ces corps d'abaissement : paraîtrait-elle même atteinte, la marche d'un croyant serait-elle entièrement exempte de fautes, que ce croyant, tant qu'il est sur la terre, peut pécher. Mais cela n'ôte rien à l'efficacité du travail de Christ, dont les résultats ne se verront dans leur plénitude que dans la gloire. C'est en rapport avec la gloire qu'ils s'opèrent.

3 - Le travail de purification sera mené à terme

Il sera manifeste alors, et alors seulement, que rien n'aura pu empêcher un tel travail d'amour. Ni Satan, ni le monde, ni nos pauvres coeurs. Christ aura purifié son assemblée afin de se la présenter sainte et irréprochable, telle qu'il la veut, telle qu'elle lui plaît. «Le Seigneur lave l'assemblée ici-bas afin qu'elle soit sans tache dans le ciel» (J. N. D.).

Il est clair que ce travail de purification aura été mené à son terme avant que les saints soient manifestés en gloire. Le Seigneur les aura introduits au ciel irréprochables. Que la présentation de l'assemblée à Lui-même selon Éph. 5:27 se rapporte aux noces de l'Agneau ou ait un caractère plus général, de toute façon il se verra en elle ce que la grâce aura produit dans les saints quand ils étaient sur la terre, — les «justices des saints» (Apoc. 19:8). Si l'assemblée a porté ici-bas des vêtements trop souvent salis, elle ne peut porter dans le ciel que du fin lin.

3.1 - La purification est antérieure au tribunal de Christ

Remarquons ici qu'entre l'enlèvement des saints et leur manifestation en gloire il y a pour eux le tribunal de Christ, mais que le tribunal de Christ n'est pas un lieu de purification : la purification est antérieure. Il s'agira à ce tribunal d'une manifestation en vue d'une rétribution. «Les choses accomplies dans le corps» seront évoquées, de manière que nous ayons, sur nous-mêmes et sur tout ce que la grâce de Dieu aura opéré à notre égard, la même pensée que Dieu, pour une communion parfaite et définitive. Cela ne veut pas dire, bien au contraire, que nous n'éprouverons pas le sentiment d'une perte, pour tout ce qu'il y aura eu de répréhensible dans notre marche, et que nous ne le jugerons pas. C'est ce qui rend si sérieuse la pensée du tribunal de Christ : elle est sanctifiante parce qu'elle nous fait sentir l'extrême importance, tant pour nous que pour les hommes, de la course que nous avons à fournir (2 Cor. 5:11-15). Il est parfaitement vrai aussi que dans la gloire future l'unité parfaite de l'Église comportera toute la diversité d'états individuels différents, en rapport avec ce qu'aura été la conduite de chacun sur la terre. Mais à notre comparution devant le tribunal, comme dans la suite, les souillures d'ici-bas ne seront plus attachées à nous. «Il n'y aura plus alors la honte d'une nature que nous aurons laissée, mais le juste jugement du mal» (J. N. D.). Nous comparaitrons en possession de corps semblables à celui de notre Seigneur Jésus Christ, et ils seront habités par des esprits nets. Une purification quelconque dans le jour de Christ signifierait qu'il serait entré au ciel des croyants, une Église, encore vêtus de vêtements sales. Comment concevoir qu'il puisse pénétrer dans les lieux célestes, avec Jésus, par Jésus, quelque chose d'impur ? Christ aura donc achevé préalablement son travail de purification, dont la mesure, ne nous lassons pas de le redire, est la gloire future de l'assemblée dans le ciel, — sa gloire à Lui.

3.2 - Quand la purification est-elle achevée ? — Purification et transformation

Quand et comment aura-t-il achevée cette oeuvre ? Nous avons à être très prudents dans ce que nous pourrions penser à ce sujet, pour ne pas aller au-delà des déclarations positives de l'Écriture. Nous comprenons qu'il y a lieu de distinguer entre le travail actuel de purification, celui d'Éph. 5:26, et le changement qui s'opérera à la venue du Seigneur selon 1 Thess. 4 et 1 Cor. 15. Ce dernier, préalable à la manifestation glorieuse, couronne le travail de purification mais il est évidemment autre chose : notre corps sera «délivré» (Rom. 8:23), et nous, nous serons délivrés du «corps de notre abaissement», non par la mort mais par la puissance de vie qui absorbera ce qui est mortel (2 Cor. 5:4). La purification fera place à une transformation. «Non pas que nous désirions d'être dépouillés, mais nous désirons d'être revêtus». Cette délivrance du corps, que nous attendons, au surplus concerne l'âme et l'esprit, conservés comme lui «en la venue de notre seigneur Jésus Christ. Celui qui a promis est fidèle, qui aussi le fera» (1 Thess. 5:23). Mais le fait même de ce prodigieux changement témoignera de l'excellence de l'oeuvre purificatrice antérieure, et de la perfection de ses résultats dont nous ne pouvons avoir maintenant qu'une conscience si faible et si partielle. La purification par le lavage d'eau par la parole aura été si complète, — de par la fidèle intercession de Christ, la grâce de Dieu et la sûreté de la base posée par l'effusion du

sang de la rédemption —, que rien ne pourra s'opposer à une telle transformation. Elle s'opérera, pour « nous les vivants qui demeurons », dans des corps « morts à cause du péché » bien que vivant de la vie terrestre ; et quant aux saints endormis, ce sont des corps qui auront connu la corruption qui ressusciteront incorruptibles. Mais rien de la nature pécheresse ne demeurera. Christ aura « sauvé jusqu'à l'achèvement » ceux qui s'approchent de Dieu par Lui. Quel triomphe, à tous égards, que l'enlèvement des saints, dans lequel est inclus celui de l'Église !

4 - Se préparer à la venue du Seigneur

Reste ceci, qui est sans doute le plus important : si la venue du Seigneur était véritablement pour nous quelque chose d'imminent, un effet sanctifiant d'une puissance inconcevable y répondrait. Ce serait la réalisation de 1 Jean 3:3. Il ne serait pas question seulement de joie et de consolation, si précieux que ce puisse être, mais il y aurait séparation effective du mal et du monde. « C'est un grand point pour nous de comprendre que l'état dans lequel nous devons être présentés à Christ est la mesure de notre sanctification ici-bas » (J. N. D.).

Demandons au Seigneur de produire lui-même un travail de conscience dans tous les siens, par son Esprit, pour que nous croyions ce que si souvent nous affirmons de nos seules lèvres.

Peut-être n'en sera-t-il réellement ainsi que dans le « clin d'oeil » final (1 Cor. 15:52), à la jonction, pour ainsi dire, de la purification présente et de la transformation qui nous fera semblables à Lui. Un instant aussi court suffirait au Saint Esprit pour qu'il opère plus d'action dans le monde, pour convertir, et dans le cœur des saints pour réveiller, que nous ne pouvons l'imaginer. Mais ce clin d'oeil, y sommes-nous préparés, nous qui avons été éclairés ? Et quelle autre préparation peut-il y avoir que d'être occupés de Christ glorifié ? « Contemplant à face découverte la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image, de gloire en gloire, comme par le Seigneur en Esprit » (2 Cor. 3:18).

SACRIFICES par Bibliquest

Suite de la rédemption et de la maison de Dieu (Tabernacle = tente d'assignation = convocation à se rassembler)	Gen.3:21 – Abel Gen.4 – Gen. 8 après déluge – les 4 autels d'Abraham – Gen. 22 – Hébr. 9:22 – 10:4-7 – 13:15 – 1 Pierre 2:5 – Apoc. 1:6 Mauvais sacrifices : Caïn Gen.4 – 1 Sam. 15:22 – Amos 5:22 – És. 1:11-17 Ordre du point de vue de Dieu, ordre inverse selon le besoin de l'homme
Sang : Lévi.17:11,14	Hébr. 9:22 – 1 Pierre 1:19 – Hébr. 10:19 – 9:12,14 – 13:12

Hébreux 9 à 10

9:6-10 Souverain sacrificateur une fois par an dans lieu très saint = pas de chemin libre

9:11-12 Christ est entré dans les lieux saints avec son propre sang, une fois pour toutes = rédemption éternelle

9:13-14 Sang de Christ meilleur que celui des animaux

9:15-17 Christ médiateur d'une meilleure alliance

9:18-22 ancienne alliance inaugurée avec du sang ; toutes choses purifiées par du sang = rémission des péchés

9:23-26a Christ pareillement mais avec son sang & dans les vrais lieux saints & une fois pour toutes

9:26b-28 après la mort le jugement, mais Christ apparaîtra à salut à ceux qui l'attendent

10:1-4 anciens sacrifices seulement remémoratifs, ils n'ôtent pas le péché

10:5-7 Christ venu dans l'obéissance à Dieu et parce que les anciens sacrifices ne plaisaient pas à Dieu

10:8-14 Offrande de Christ une fois pour toutes met de côté l'ancienne système / alliance (v.10-13 caractère temporaire du service des anciens sacrificateurs)

10:15-18 Nouvelle alliance annoncée dans l'Ancien Testament

10:19-22 Nous avons libre accès aux lieux très saints (contraire des anciens sacrificateurs)

10:23-25 donc tenons ferme (y compris certitude du salut v. 23)

10:26-31 avertissement aux « simples » professants = 6:7-8 – Ne pas confondre avec « Ceux qui retiennent la confession de notre espérance » (6:9-10 – 10:23) = professants ayant la réalité de vie

Holocauste

Gros bétail (mâle sans défaut) : L'adorateur présente à l'entrée de la tente d'assignation ; imposition des mains (il est agréé + propitiation) ; il é

Menu bétail : l'adorateur n'impose pas les mains sur la victime et n'écorche pas la victime

Oiseaux : l'adorateur ne fait que présenter ; le sacrificateur fait tout ; tête détachée à l'ongle, gésier ôté avec son ordure, oiseau fendu pas divi

Cendre hors du camp. Feu ne s'éteint pas.

Peau pour le sacrificateur